



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

BINDING LIST AUG 15 1923.

1. 2. 3. 4. 5.

F. L. T.
B

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET
REVUE SUISSE

CENT VINGT-SEPTIÈME ANNÉE

TOME CVII



LAUSANNE

BUREAUX DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

23, Avenue de la Gare, 23.

SUISSE: Chez tous les libraires.

PARIS: LE SOUDIER, 176, Boulevard Saint-Germain.

FISCHBACHER, 33, rue de Seine.

LONDRES

HACHETTE & C^{ie}, 18, King William Street, Charing-Cross.

NEW-YORK

G.-E. STECHERT & C^o, 151-155 W. 25th Street.

BUENOS-AIRES

H IMSAND, 3574 Corrientes.

1922

Tous droits réservés.

184180
20/9/23

LAUSANNE — IMPRIMERIES RÉUNIES (S. A.)



Le Bacha de Bude.

La Sarraz est un bourg, ou même une petite ville du canton de Vaud, à 18 kilomètres au nord-ouest de Lausanne, et compte un millier d'habitants. Le château de La Sarraz, fondé probablement par Adalbert II de Grandson — qui vivait au milieu du XI^e siècle — fut légué aux environs de 1505 par Barthélemy II, petit-fils de Guillaume, mort sans postérité, à Jacques de Gingins. Après quelque contestation, la maison féodale de Gingins entra en possession de la baronnie de La Sarraz, qu'elle possédait déjà dès la première moitié du XVI^e siècle, jusqu'en 1798 ¹.

Dans la première moitié du XVII^e siècle, deux jeunes garçons de La Sarraz vivaient en bonne amitié. L'un, Cugny, est berger ; l'autre, Olivier, est fils d'un des notables de la ville. Un loup ayant pris un jour une chèvre du troupeau de Cugny, ce dernier, craignant les reproches ou le châtiment, remet son bétail à un autre berger, et prend la route de Jougne en Franche-Comté. Ceci se passe en 1644. Cugny avait alors 14 ans. Quelque temps après la disparition de son compagnon, Olivier entre au service de l'Empereur. Il devient officier, et au siège de Bude, en 1686, il est déjà major dans le régiment du prince

¹ *Dictionnaire géographique de la Suisse*. Neuchâtel, 1906. T. IV, pp. 433-435.

Louis de Bade. — Cugny, de son côté, s'arrête à Pontarlier et se procure un peu d'argent par son travail. Ayant partout entendu raconter les exploits du Grand Condé, et brûlant de servir dans son armée, il part au printemps de 1645 pour s'y engager. Il plut à de Bellefonds ¹, depuis maréchal de France, devant qui il fut conduit. Bellefonds l'accepta comme volontaire et le prit sous sa protection. Le prince de Condé, à qui de Bellefonds raconte comment s'était présenté ce sympathique jeune Suisse, le nomma « le Volontaire » ; ce nom lui resta. Dans la bataille de Nordlingue (3 août 1645), il se distingua si bien que le prince le fit officier. Il travaillait sans cesse à acquérir la science militaire, surtout celle des fortifications, et se rendit si utile qu'il parvint, en 1664, au grade de capitaine.

Ce fut dans l'année même où Louis XIV accorda à l'empereur-roi Léopold un secours de 6000 hommes, sous le commandement de Coligny ². Cugny demanda à servir dans cette troupe. Il se trouva à la bataille de Saint-Gothard (Szentgotthárd) en Hongrie, qui fut livrée le 1^{er} août 1664, et où le général autrichien Montecucculi, grâce à l'héroïsme des troupes françaises, remporta une victoire éclatante sur l'armée ottomane. Cugny fut fait prisonnier, ses camarades le crurent mort. Il devint en fait esclave du Grand Vizir Kuprili. Grâce aux efforts de son gardien, un renégat provençal, il fut gagné au mahométisme. Il reçut le nom d'Abdi (Apti) et le titre d'Aga. Bientôt après il commanda différentes expéditions militaires avec succès, et fut nommé, en récompense, *seraskier* et pacha de Bender. Le sultan l'appela, quelque temps

¹ Bernardin Cigault, marquis de Bellefonds (1630-1694).

² Comte Jean de Coligny-Saligny (1617-1686).

après, au commandement de la place de Bude (rive droite de Budapest), menacée par les armées impériales et royales. Bude fut investie le 18 juin 1686 par Charles, duc de Lorraine. La brèche étant devenue praticable dès le 2 septembre, l'armée chrétienne résolut de livrer ce jour-là un assaut général. Mais on décida également d'envoyer d'abord au pacha un officier pour lui offrir une capitulation honorable. Il devait lui exposer en outre que la place était devenue intenable et que — après la prise de Bude — la garnison, avec le pacha, serait passée par l'épée en cas de résistance. Le major Olivier fut choisi pour cette mission. Olivier s'exécuta. Pendant qu'il parlait au pacha, celui-ci le fixa et le reconnut. Afin de pouvoir lui parler en liberté, il lui dit en patois vaudois : « *Fa retiri té dzeins, fari reteri lé min*¹. » Olivier ne comprit pas tout de suite ces paroles prononcées trop vite. Le pacha les lui répéta plus lentement : « *Te dio, fa reteri té dzeins, fari reteri lé min.* » Olivier reconnut enfin Cugny. Après avoir ordonné à leur suite de se retirer, ils se racontèrent l'histoire de leur vie depuis la séparation. Puis Olivier tâcha de décider son ami à rendre la place de Bude. Mais le pacha resta inflexible, il invoqua le devoir et l'honneur militaire. Enfin, il proposa à Olivier — si tous deux restaient en vie après l'assaut — de venir vivre avec lui, car c'est ce qui manquait à son bonheur. Olivier parut agréer cette proposition, si la religion n'y eût mis d'obstacle. Ils eurent là-dessus un entretien philosophique. Olivier dut accepter de son ami d'enfance en partant une bourse remplie d'or.

¹ Transcription phonétique : *fà retèri tè dzein, fari reteri lé mein*, « fais retirer tes gens, je ferai retirer les miens ». (Provient de M. le professeur L. Gauchat, dialectologue suisse.)

Olivier retourna au Quartier-général. Durant le trajet, et pendant le reste de la journée, il raconta à l'officier qui l'accompagnait tout ce qui s'était passé entre le pacha et lui, et c'est de cet officier qu'on a tenu ces détails. Il rendit compte fidèlement de sa mission à ses supérieurs. Les envieux essayèrent de donner une interprétation calomnieuse aux éloges qu'il fit de Cugny-Abdi. Olivier voulut se justifier en remplissant dans l'assaut général son devoir jusqu'au bout. L'assaut fut donné le lendemain, 2 septembre 1686. Olivier se trouva parmi les troupes fraîches qu'on dut jeter dans le combat. S'avancant dans le feu, il reconnut le pacha, qui combattait et commandait en même temps. Il n'hésita pas entre l'amitié et le devoir et marcha droit à lui avec sa troupe, qui fit sa décharge presque à bout portant. Alors il vit tomber son ami. Son premier mouvement fut de courir à lui, mais il tomba lui-même, percé de coups, non loin de son compatriote de La Sarraz. « Ainsi périrent par les armes l'un et l'autre ces deux amis vertueux et magnanimes, plus respectables par leur mérite que s'ils avaient été décorés de tous les titres et de tout l'éclat qui sont ordinairement une suite du hazard de la naissance. »

Voilà l'histoire telle qu'elle est racontée dans un petit roman anonyme, intitulé *Le Bacha de Bude*, qui a paru à Yverdon, en 1765.

Les historiens suisses et vaudois ne savent rien de ces deux enfants de La Sarraz, tombés devant Bude. Albert de Montet, à propos du roman *Le Bacha de Bude*, dont on parlera d'ailleurs plus loin, dit ceci : « L'absence complète de documents authentiques nous autorise à mettre en doute l'existence de ce person-

nage ¹. » Le *Livre d'or des familles vaudoises*, qui embrasse toutes les familles du canton de Vaud, même les familles paysannes ², le tient également pour un personnage problématique. Il a connaissance toutefois d'une certaine famille Cugny, habitant La Sarraz, dont il fixe la première apparition à 1729. E.-H. Gaullieur, historien genevois, parlant du roman *Le Bacha de Bude*, le caractérise comme « une histoire très ingénieusement brodée sur un fond vrai, d'un Vaudois... ³. » Mais il n'appuie nullement sa courte affirmation quant à la véracité du récit.

G. Favey, historien vaudois, « ancien doyen et premier pasteur de La Sarraz », en parlant du roman vaudois déjà cité, résume en ces termes ce qu'il sait sur le fond de l'histoire ⁴ :

« *Bacha de Bude*, charmant petit roman historique, où il (l'auteur) a ingénieusement mêlé la fiction à la vérité, et dont les personnages sont pris à La Sarraz, entr'autres un nommé Cugni et un Olivier : le premier, né dans une condition infime, en est le héros ; le second, né dans la famille la plus notable de la ville, y joue un rôle secondaire ; Cugni était un très pauvre garçon, berger des chèvres de l'endroit et pour lors

¹ *Dictionnaire biographique des Genevois et des Vaudois*. Lausanne, 1877. T. I, p. 222. — L'histoire est considérée comme une pure fiction par Louis Levade : *Dictionnaire géographique et historique du Canton de Vaud*. Lausanne, 1824, p. 287.

² Par Henri Delédevant et Marc Henrioud. Lausanne (1920-1921), pp. 14 et 128.

³ *Etudes sur l'histoire littéraire de la Suisse française, particulièrement dans la seconde moitié du XVIII^e siècle*. Genève, 1856, pp. 282-3.

⁴ *Mémoire adressé à la Société des Amateurs de l'Histoire de la Suisse Romande sur une tradition populaire de La Sarraz, suivi d'une notice historique sur ses barons*. Lausanne, 1844. P. 46. — Georges Favey a été diacre ou second pasteur à La Sarraz de 1806 à 1829, et premier pasteur dans le même lieu de 1829 à 1845. Voir J. Ogiz : *Histoire de La Sarraz*. Cossonay, 1899, pp. 145-7.

âgé d'environ 15 ans. Il laissa prendre par le loup une des chèvres du troupeau confié à ses soins. Désespéré de cette perte.... il s'enfuit loin du pays.... *Il s'enrôla pour un régiment Suisse au service de la Hollande. Là, par sa bonne conduite et ses talents, il parvint au grade honorable de capitaine. Il termina sa vie au siège de Berg-op-zoom, qui fut pris alors sur les Hollandais par les troupes du roi de France. C'est sur cette histoire de ce Cugni, vraie en tout point, comme je viens de la raconter, que M. de Moiri bâtit la fable de son roman à l'aide de divers anachronismes et fictions....* »

Il est intéressant que, dans l'exemplaire du roman *Le Bacha de Bude* (1765) que possède la Bibliothèque cantonale de Lausanne (cote : M 1976), on ait encarté, à la fin, trois pages manuscrites intitulées « Sur l'épisode qui a donné lieu au Roman du *Bacha de Bude* », qui émanent de M. Dumont, ancien bibliothécaire. Cette note commence avec le récit de la fuite de Cugny, et elle la raconte de la même façon que le roman. A Pontarlier, Cugny gagne sa vie comme coupeur de bois. « Allant ainsi de ville en ville, il parvint sur les frontières des Pais bas, et s'enrolla dans les troupes des Provinces unies. » Il y devint capitaine. « Pendant la guerre qui avait éclaté entre la France et la Hollande, le capitaine Cugny se trouva renfermé avec sa compagnie dans une place forte assiégée par des troupes suisses au service de France. Un jour que son service l'appelait aux remparts, il s'approcha d'une meurtrière pour reconnaître l'ennemi, et au même instant il fut frappé d'une balle à la tête, qui le renversa mort sur la place. Un parent du même nom, pauvre paysan de la Sarraz, s'en fut en Hollande pour recueillir le mince héritage du capitaine, et s'en revint avec son vieux cheval de bataille.... » Ceci se

passé dans la première moitié du XVIII^e siècle. « Dans la seconde moitié du même siècle, un autre personnage du nom d'Olivier, originaire aussi de La Sarraz, mais appartenant à une bonne famille bourgeoise de cette petite ville, étant entré au service du régiment suisse de Watteville capitulé en France, s'éleva au grade de major, où il se fit connaître comme un très bon officier. La coïncidence de ces deux fortunes militaires, que l'état des choses et la distinction des rangs de la société rendait tout à fait exceptionnelle, et d'autant plus frappante qu'elle concernait deux individus du même petit endroit, a fourni à l'auteur de *Bacha de Bude* le texte de son roman et du rapprochement qui en forme tout l'intérêt. » Et pour finir, l'historique du roman : « L'auteur était membre d'une société littéraire où les romans fondés sur des intrigues amoureuses lassaient la patience du lecteur ; on lui porta le défi d'en imaginer un d'où ce genre d'intérêt fût absolument exclu ; telle est l'origine du roman intitulé *Le Bacha de Bude*. »

Quant à la véracité de l'histoire racontée par Gingins de Moiry, il n'y a pas de doute ¹. Le dernier pacha de Bude, Abdi Abdourrahman (Vezir Arnaoud Abdi pacha), était d'origine albanaise (arnaute). Les seuls détails biographiques qui concordent, sont les suivants : il fut en effet pacha de Kamenetz-Podolsk (Podolie) et il commanda probablement le siège de Candie en Crète ². C'est un fait historique également

¹ Je remercie bien vivement M. Jules Szekfü et M. Paul Lukcsics, historiens hongrois, qui ont bien voulu m'aider à élucider ce cas par leurs savantes recherches, faites au *Haus-, Hof- und Staatsarchiv* de Vienne et dans les bibliothèques de Budapest.

² Gévay Antal : *A Budai Pasák* (Les pachas de Bude). Bécs, 1841, p. 52. — Károlyi Árpád *Buda és Pest Visszavivása 1686-ban* (Le siège de Bude et de Pest en 1686). Budapest, 1886, p. 240. D'autres historiens hongrois confirment également son origine albanaise.

qu'Abdi est mort très héroïquement, en combattant jusqu'au dernier moment, à la tête des derniers de ses hommes. Le « Journal général du Siège », rédigé par le suprême commandement des armées chrétiennes, ainsi que d'autres récits contemporains, rendent un hommage ému au courage intrépide de ce grand vaincu¹. Mais d'après le témoignage négatif de M. Arpád Károlyi, le *Journal du Siège* ne fait aucune mention de l'épisode Cugny-Olivier, comme Gingins de Moiry veut nous le faire croire à la fin de son roman. « Cet événement... fut inséré dans le *Journal du Siège* de Bude, sans quoi il étoit perdu pour nous². » Gingins de Moiry dut pourtant connaître l'histoire de la vie du pacha et du siège de Bude, dont il tira les détails cités, ainsi que d'autres encore.

L'histoire d'Olivier est de même inventée par Gingins de Moiry. M. Arpád Károlyi mentionne dans son ouvrage, où il a utilisé toutes les sources, trois pourparlers entre les troupes d'investissement et les assiégés :

1. Le 23 juillet, l'archiduc Charles, généralissime, envoie par son aide de camp général, comte Königsegg, une lettre à Abdi l'invitant à la capitulation. Le comte Königsegg n'a parlé qu'avec des officiers turcs inférieurs qui lui remirent, à la Porte de Fehérvár, la réponse négative dans un petit sac de soie cramoisie.

2. Le 30 juillet, Abdi est de nouveau invité à livrer la forteresse. Il accepterait un armistice, mais non pas une capitulation. L'armistice lui ayant été refusé, il refuse la capitulation.

¹ Károlyi : op. cit. pp. 412-13.

² L'autre source : *Journal des Campagnes de Charles V de Lorraine*, n'en parle pas non plus. Les deux « journaux » sont conservés dans les Archives de la Maison de Lorraine (qui forment actuellement une section du Haus-, Hof- und Staatsarchiv de Vienne).

3. Cette fois-ci, c'est à Abdi qu'appartient l'initiative. Il envoie un message à l'archiduc Charles, généralissime, et à Max-Emanuel, prince de Bavière, général. Charles charge ce dernier de diriger les négociations, lequel délègue le lieutenant-colonel baron Creutz. La suite du pacha, après lui avoir servi une modeste collation, le mène devant Abdi, qui lui exprime son désir de négocier, mais le baron Creutz n'était autorisé qu'à traiter des conditions de capitulation. Abdi Pacha prend, avec quelques-uns de ses officiers supérieurs, le parlementaire chrétien à part et lui annonce sa décision : qu'il est prêt à livrer Bude, à condition que l'empereur-roi Léopold conclura un traité de paix avec le Grand-Turc. Ce fut la dernière tentative.

Le récit des faits et des gestes du baron Creutz dans la forteresse, d'après son rapport, a été maintes fois imprimé dans des publications contemporaines et même quelque temps après. Il est fort probable que ce récit était connu de Moiry, qui paraît s'en être inspiré quelque peu.

Mais la tentative à la veille de l'assaut général, telle qu'elle est racontée par Gingins de Moiry, n'a certainement pas eu lieu. Les deux journaux du siège, si détaillés, l'auraient conservée en tout cas, et nous ne trouvons nullement sa trace.

D'autre part, il est très probable que l'histoire d'un Suisse romand qui devient pacha turc et qui se fait reconnaître par ses compatriotes à l'aide du patois, ou qui les reconnaît de cette manière, devait exister dans les environs et devenir peu à peu une sorte de tradition locale. Les *Étrennes fribourgeoises* racontent dans la série « des remarques anecdo-historiques sur quelques villes et villages du canton », l'anecdote sui-

vante à propos du village de L'Echelle (aujourd'hui Léchelles) ¹.

« L'an 1620, trois Fribourgeois ayant entrepris le voyage de la Terre Sainte, furent arrêtés sur les frontières de la Turquie et conduits au bacha qui avoit une grande barbe noire qui lui couvroit presque tout le visage. Tandis qu'il examinoit leurs passeports, l'un d'eux dit à son camarade en patois de Fribourg : *Il lié portan pou chtilé*. Le bacha répondit d'une voix de tonnerre : *Pas tan què tè* ². Les trois voyageurs, saisis de frayeur, tombèrent la face contre terre, croyant toucher au dernier moment de leur vie. Après s'être bien amusé de leur terreur, il les fit relever, leur apprit qu'il était fribourgeois, qu'il s'appelait Cagniard, du village de L'Echelle, et qu'après avoir embrassé le mahométisme, par une suite de circonstances et d'événemens, il avoit été élevé à la dignité de bacha. Il leur fit ensuite plusieurs questions, leur demanda des nouvelles de Fribourg et de la Suisse, s'ils connoissoient son village, et si tels et tels ses parens étoient encore en vie ? Le bacha leur dit, qu'étant leur compatriote, il vouloit envoyer un présent à ses parens, et qu'à leur retour de Jérusalem, ils doivent venir prendre ses ordres ; ce qu'ils lui promirent, et il leur donna de l'argent avec toutes les sûretés nécessaires pour leur voyage. Les pèlerins ayant visité les saints lieux, ne manquèrent pas de repasser auprès du bacha, qui les retint quelques jours auprès de lui, leur donna assez d'argent pour leur retour, et leur remit une lettre avec une bourse pleine d'or pour son père et sa mère.

¹ Petit village dans le canton de Fribourg.

² En pur gruyérien Transcription phonétique (due à M. L. Gauchat) : *ily è portan pou, chti-lé l — Pa tan ké tè l* • Il est pourtant laid, celui-là ! — Pas tant que toi ! • — Quant à pou (laid) cf. Gilliéron-Edmond : *Atlas linguistique de la France*, carte N° 743.

Arrivés à Fribourg, ils s'acquittèrent exactement de leur commission, et firent aux parens du bacha le récit des circonstances de la fortune de leur fils ; mais ceux-ci indignés de ce qu'il avoit abandonné sa religion pour embrasser celle des Turcs, versèrent un torrent de larmes sur son apostasie ; quelques instances qu'on leur fit, rien ne put les calmer, ils préférèrent de rester dans leur indigence, plutôt que de profiter des secours de leur fils apostat, et ils refusèrent constamment le présent et même la lettre qu'ils ne voulurent pas lire. Le magistrat, sur le refus de ces braves gens, ordonna que cette bourse d'or seroit employée en ornemens pour l'église de St-Nicolas, et l'on en fit faire six grands chandeliers de cuivre, qui sont encore aujourd'hui placés dans le chœur ¹. »

Cette anecdote n'est probablement qu'une variante de l'histoire-type. Elle est naturellement dénuée de fondement historique, ainsi que l'a démontré F. Kuenlin ² : le nombre des chandeliers dans le chœur n'est que de quatre, qui ont les armoiries de la famille Falk ; deux portent le nom de Peter, deux celui de Hans Falk, et l'avoyer Pierre Falk vivait au commencement du XVI^e siècle, en outre le protocole du Conseil de 1620 ne fait pas mention de cette affaire.

Il est très vraisemblable d'ailleurs que ce type d'anecdote est vraiment populaire dans la Suisse romande. M. Louis Gauchat, co-auteur du *Glossaire des patois de la Suisse romande*, professeur à l'université de Zurich, que j'ai questionné à ce sujet, a bien

¹ *Etrennes fribourgeoises* pour l'année bissextile MDCCCVIII. III^e année. Fribourg en Suisse, 1808, pp. 126-127. Le morceau : *Les chandeliers de Saint-Nicolas des Légendes fribourgeoises*, de J. Genoud (Fribourg, 1892, pp. 34-39), doit son origine à cette anecdote, mais il est augmenté de détails inutiles.

² *Dictionnaire géographique, statistique et historique du Canton de Fribourg*, 2^e partie. Fribourg, 1832, pp. 96-97.

voulu me déclarer qu'il l'a rencontrée plusieurs fois dans les cantons de Vaud et de Fribourg, sans qu'il pût toutefois indiquer exactement où.

Aussi n'est-il pas étonnant que la première apparition dans la littérature — à ma connaissance — de l'énigmatique figure du pacha vaudois soit due à un compatriote tardif de Cugny. Dans l'année 1765 a paru à Yverdon, alors le second centre littéraire et intellectuel, après Lausanne, du canton de Vaud, le livre suivant : *Le Bacha de Bude* (Fleuron : médaillon avec portrait de femme). S. L. MDCCLXV. (In-16, pp. 74. — Se trouve à la Bibliothèque cantonale de Lausanne, cote : M 1976. ¹)

L'auteur de ce livre anonyme est Victor de Gingins, seigneur de Moiry, avec qui s'est éteinte en 1776 la branche de Moiry de la maison féodale des Gingins, barons de La Sarraz. Il était fils de Henri, colonel d'un régiment romand de Berne, et a été élu membre du Grand Conseil bernois en 1745². Il fut bailli de LL.EE. de Berne à Yverdon entre 1758 et 1765³. La déclaration suivante du bibliographe historique Gottlieb Emanuel von Haller, fils de Albert de Haller (le « Grand

¹ Une édition différente de celle-ci devait être celle que décrit le *Journal Helvétique ou Recueil de pièces fugitives de littérature choisie*... (Neuchâtel, 1765. Mars, pp. 285-302) : « Le Bacha de Bude, 1765. Brochure grand in-8° de 74 pages, très belle impression. » Le *Journal helvétique* donne ici un résumé très copieux de ce récit. — Cette même édition est mentionnée par Zachokke (voir plus bas). — Gottlieb-Emanuel von Haller a aussi connaissance de plusieurs éditions. — Il en existe une troisième édition : « Troisième Edition, revue et corrigée. Yverdon, MDCCLXV ». (in-16, pp. 76). Elle se trouve à la Bibliothèque Széchenyi du Musée National Hongrois à Budapest (cote : Hung. h. 272).

² H. J. Lau : *Allgem. Helvet. Eydgenoss. oder Schweitzerisches Lexikon*. VIII. Theil. Zurich, 1754, p. 523.

³ C.-H. Cagg : *Les baillis d'Yverdon de 1536 à 1798*. Revue historique vandoise. Lausanne, T. XIV (1906), p. 155. — A. Crottet : *Histoire et Annales de la Ville d'Yverdon depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'année 1845*. Genève, 1859, pp. 301, 472. — G. F. : *Une famille éteinte*, *Gazette de Lausanne*, 11 août 1911.

Haller » des Suisses), confirme qu'il en est l'auteur : « *Victor von Gingins, Herr zu Moiry, gewesener Landvogt (bailli) in Iferten (Yverdon) hat diese Schrift verfasst, wie er es selbst in einem Brief an meinen sel. Vater gesteht* ¹. »

Victor Gingins de Moiry a été vite oublié, même par les généalogistes vaudois, qui semblent ne pas se souvenir que la maison de Gingins-La Sarraz avait une branche de Moiry. Sa figure nous est pourtant transmise par deux témoins, par G. Favey, ancien doyen et premier pasteur de La Sarraz, et par J.-J. Rousseau.

G. Favey s'exprime ainsi sur son compte : « Monsieur Victor de Gingins, seigneur de Moiri, devint baillif d'Yverdon aux environs de l'an 1760. C'était un homme de beaucoup d'esprit, d'instruction, de goût et d'un noble caractère qui, dans son bailliage, avait laissé de très bons souvenirs. Pendant qu'il y était, il y avait à Yverdon une société de gens de lettres qui, pour parler science et littérature, se réunissaient chez un Monsieur Roguin. M. de Moiri, pendant sa préfecture, assistait à ces réunions ². » C'est sans doute chez M. Roguin que Rousseau fit sa connaissance. Rousseau fut décrété prise de corps le 9 juin 1762. En même temps, on avait ordonné à Paris, et bientôt après à Genève, de faire brûler ses œuvres par la main du bourreau. Il ne lui restait guère de choix : il ne pouvait se réfugier qu'en Suisse. « En partant de Montmo-

¹ *Bibliothek der Schweizer-Geschichte*. II. Theil. Bern, 1785, n° 689, S. 195. — Haller ajoute encore : « *Die Geschichte soll wahrhaft sein.* » — Depuis Haller, il n'y a pas de doute que c'est Victor Gingins de Moiry qui en est l'auteur. Cf. encore Montet, op. cit. ; Virgile Rossel : *Histoire littéraire de la Suisse romande*. Neuchâtel, 1903 p. 448.

² G. Favey : op. cit., p. 45.

rency pour la Suisse — raconte Rousseau dans ses *Confessions* ¹ — j'avois pris la résolution d'aller m'arrêter à Yverdun chez mon bon vieux ami M. Roguin, qui s'y étoit retiré depuis quelques années, et qui m'avoit même invité à l'y aller voir.... Je me trouvois si bien au séjour d'Yverdun, que je pris la résolution d'y rester, à la vive sollicitation de M. Roguin et de toute sa famille. M. de Moiry de Gingins, bailli de cette ville, m'encourageoit aussi par ses bontés à rester dans son gouvernement. » Il allait déjà occuper un petit pavillon qu'on lui avait meublé, le jour de son emménagement était déjà marqué, « quand tout à coup j'appris » — écrit-il — « qu'il s'élevoit à Berne un orage contre moi, qu'on attribuoit aux dévots, et dont je n'ai jamais pu pénétrer la première cause. Le sénat excité, sans qu'on sût par qui, paroissoit ne vouloir pas me laisser tranquille dans ma retraite. Au premier avis qu'eut M. le bailli de cette fermentation, il écrivit en ma faveur à plusieurs membres du gouvernement, leur reprochant leur aveugle intolérance.... Des gens sensés ont présumé que la chaleur de ses reproches avoit plus aigri qu'adouci les esprits. Quoi qu'il en soit, son crédit ni son éloquence ne purent parer le coup. Prévenu de l'ordre qu'il devoit me signifier, il m'en avertit d'avance ; et pour ne pas attendre cet ordre, je résolus de partir dès le lendemain.... »

Ainsi finit ce mélancolique épisode de la vie de Rousseau, qui a cet intérêt de nous laisser une indication sur le caractère généreux de l'auteur du *Bacha de Bude*. A-t-il subi l'influence de Rousseau ? Il serait

¹ Partie II, Livres XI et XII (1762). Il est arrivé à Yverdon le 14 juin 1762, Cf. sa *Correspondance*, T. II, p. 307 (Œuvres complètes de R. Ed. Musset-Pathay. Paris, 1824, t. XIX) et A. Crottet : op. cit., pp. 475-478.

malaisé de se prononcer là-dessus. Mais, sans se hasarder dans des conjectures faciles et d'ailleurs superflues, — la valeur littéraire de ce petit roman étant bien peu de chose, — on peut supposer que la grandeur d'âme du berger à côté de celle du fils du notable, « ces deux amis vertueux et magnanimes, plus respectables par leur mérite que s'ils avoient été décorés de tous les titres et de tout l'éclat qui sont ordinairement une suite du hasard de la naissance », doit certainement quelque chose à Rousseau.

Quant à l'histoire du roman de Gingins de Moiry, G. Favey, un contemporain et un compatriote de l'auteur, donne l'explication suivante (que l'auteur nous offre d'ailleurs au début de son roman *Avis*. A Yverdon, chez M. Roguin, se réunissait une société de gens de lettres pour parler sciences et littérature. Gingins de Moiry assistait à ces réunions. « Un jour il s'éleva en sa présence une discussion sur cette question, où l'on se demanda : « Pourquoi l'intérêt des romans roule-t-il toujours sur l'amour ? n'en pourrait-on pas faire un, d'où cette passion serait exclue, et qui n'en serait pas moins intéressant ? » M. de Moiry fut pour l'affirmative. On l'invita à faire l'ébauche d'un tel roman. Ce fut alors qu'il donna *Le Bacha de Bude....* » Et plus loin : « ...il a très bien prouvé sa thèse, car, quoiqu'il n'y soit nullement question d'amour, on ne peut pas le lire sans le plus vif intérêt. Il eut beaucoup de vogue dans le temps, et on en fit plusieurs éditions ; la troisième date d'Yverdon de l'an 1763. » ¹

Pour résumer et pour compléter aussi ce que nous venons d'exposer, voici de quels éléments nous supposons que le roman *Le Bacha de Bude* est composé :

¹ Favey, op. cit., pp. 45-46.

1. LA NAISSANCE DU ROMAN. Discussion littéraire dans une société de gens de lettres chez les Roguin, à Yverdon. Gingins de Moiry prend sur lui de prouver qu'on peut écrire un roman sans intrigue d'amour.

2. LES DEUX PRINCIPAUX PERSONNAGES. a) L'existence très probable d'un pauvre garçon à La Sarraz, qui était nommé Cugny (ou Cugnier?), engagé au service de la Hollande et qui est tombé au siège de Berg-op-Zoom. b) L'existence vraisemblable à La Sarraz d'un autre garçon, plus tard, qui serait devenu officier au service de France (ou d'Autriche).

3. THÈME PRINCIPAL : UN SUISSE DEVIENT PACHA. Les récits exotiques sur les Occidentaux (authentiques ou fictifs) devenus pachas turcs (ou autres personnages importants en Orient) étaient alors très répandus dans toutes les littératures européennes. Je n'en cite que deux qui devaient être connus de Gingins de Moiry :

a) Claude-Alexandre, comte de Bonneval, dit le Pacha de Bonneval (1675-1745), officier français et aventurier célèbre, qui — après avoir combattu très héroïquement dans les armées du roi de France, du prince Eugène de Savoie et de l'Empereur Charles VI — quitta l'Autriche, s'engagea dans le service du sultan de Turquie et se fit musulman. On le combla de faveurs. Il songeait déjà à rentrer en France lorsqu'il mourut. On a publié sous son nom, à Londres, en 1737 (et réimprimé souvent ensuite) des *Mémoires* (du comte de B., ci-devant général au service de Sa Majesté impériale et royale), qui ne sont pas authentiques, ainsi que des *Anecdotes vénitiennes et turques* (ou *Nouveaux Mémoires du comte de B.*, par M. de Mirone ; Utrecht, 1740). Les deux ouvrages ont eu

un grand retentissement et furent très lus et souvent traduits à cette époque.

b) *L'illustre Paisan ou Mémoires et Aventures de Daniel Moginié* (Lausanne, 1754 ; réimprimé ibid., 1912. — L'auteur en est probablement Mauvert de Gouvest [1721-1767]¹). — C'est l'histoire d'un paysan de l'Etat de Berne qui — par suite d'un songe — va quérir la fortune de sa famille à l'Orient, dont l'origine remonte — d'après le songe — jusqu'au roi de Sarces, prisonnier de Cyras. Il devient « Prince Didon & Indus », Chambellan et Généralissime chez le Grand Mogol, « Omrah de la 1^{re} Classe », etc. ; il s'était marié avec une riche princesse, sœur d'un roi d'Asie, qui mourut sans enfants, avant son mari, et dont il hérita la fortune. — Ce roman était également très populaire à ce moment-là dans la Suisse romande et à l'étranger ; il a eu plusieurs éditions (Londres, 1754, Francfort, 1755) et traductions (traduction allemande parue à Berne, 1755).

4. LE MOTIF DE LA RECONNAISSANCE (de l'origine ou de l'identité des personnages) A L'AIDE DU PATOIS. Ce motif est général, et il devait être localisé en Suisse romande. Voir l'histoire du Fribourgeois Cagniard. Cf., en outre, l'histoire suivante, racontée par M. Blavignac, dans *l'Emprô genevois*² :

« C'était le douze décembre (fête nationale des Genevois). Quelques Genevois, colons dans l'Amérique du Nord, nouvellement affranchie par la France, s'étaient réunis pour fêter l'Escalade.... On frappe à

¹ C. E. von Haller : *Bibliothek der Schweizer-Geschichte*. Bern, 1785. II. Theil. No. 1144. — Barbier : *Dictionnaire des ouvrages anonymes*. T. II (1874), col. 891.

² « ...caches, rondes, rimes et kyrielles enfantines ; cris populaires, sobriquets... *Etudes ethnographiques*, par Blavignac. » II^e éd., Genève, 1875, p. XVIII-398. (La 1^{re} éd. parue en 1865.)

la porte. C'était un compatriote nouvellement arrivé, lequel n'avait pu résister aux accents de la chanson qui, pour le Genevois des derniers siècles, résume toute l'histoire de la patrie.

» — Vous êtes Genevois, la preuve?

» — J'ai mes papiers.

» — Nous n'en voulons point ; si vous êtes enfant de Genève, récitez votre *Emprô*.

» L'épreuve décisive s'accomplit heureusement, et un convive de plus célébrait sur cette terre... les triomphes passés de la petite république. »

L'éditeur de la seconde édition ajoute : « Elles (ces quelques lignes) expliquent fort bien l'importance de l'*Emprô* comme vieux mot de guet, comme signe incontestable d'une commune nationalité. »

5. DÉTAILS BIOGRAPHIQUES SUR ABDI PACHA ET HISTORIQUES SUR LE SIÈGE DE BUDE. Gingins de Moiry dut connaître la biographie d'Abdi Pacha et un récit du siège de Bude (celui du baron Creutz?).

6. SOUVENIRS OU IMPRESSIONS ROUSSEAUISTES. La grandeur d'âme du berger à côté de celle du fils de notable (« ces deux amis vertueux et magnanimes »... etc.).

Le livre de Gingins de Moiry a été remarqué. Melchior Grimm en parle dans sa correspondance du mois d'octobre de l'année 1765 : « *Le Bacha de Bude* est l'histoire vraie ou fausse du bacha qui défendit la capitale de Hongrie lorsqu'elle fut reprise pour la dernière fois par les Autrichiens. L'auteur avait gagé contre une femme de ses amies qu'il écrirait en moins d'un mois une histoire intéressante sans amour, et qui ne serait ni un roman, ni un conte. Il a tenu parole tant bien que mal ¹. » D'autres ont été plus sévères

¹ *Correspondance littéraire, philosophique et critique*, par Grimm, Diderot, etc. (éd. M. Tourneux) Paris, tome VI^e. 1878, p. 392.

envers lui. Les *Erlangische gelehrte Anmerkungen und Nachrichten*, dans leur numéro du 23 décembre 1766 ¹, trouvent l'histoire agréable, mais mal écrite. Le récit est supportable, mais la moralité en est totalement fausse. Le *Beytrag zu den Erlangischen gel. Anmerk.*, dans son numéro du 31 mai 1766 ², donne également un compte rendu, sans doute d'après une autre revue allemande. On constate que « die Geschichte dieses berühmten Mannes verdient es allerdings, aus dem Zusammenhange der allgemeinen Historie herausgezogen, und als ein einzelnes Gemälde aufgestellt zu werden. » Après avoir exposé le canevas du roman, le critique allemand tire ainsi sa conclusion : « Dieses merkwürdige Leben, und rührende Ende, ist von dem ungenannten V. mit vieler Geschicklichkeit beschrieben worden. Es ist diese Schrift auch bereits ins deutsche übersetzt. Ihr Inhalt könnte der dramatischen Dichtkunst keinen gemeinen Stoff verschaffen. »

Mais ce petit roman serait certainement oublié de nos jours, si le Suisse Heinrich Zschokke (1771-1848) n'avait voulu l'utiliser pour en faire un morceau de ses *Contes Suisses*. Son morceau s'intitule : *Der Pascha von Buda. Grösztentheils wahre Geschichte* ³. Zschokke indique lui-même ses sources dans un avertissement inséré au commencement de ce conte ; ce sont : 1^o le

¹ Tome XXI, p. 416.

² 22^e semaine, p. 351-352.

³ *H. Z.'s ausgewählte Schriften*. Siebenzehnter Theil. Aarau, 1825, pp. 237-322.

— La traduction française de cette nouvelle se trouve dans la collection des *Contes Suisses* de Henri Zschokke, « traduits par le traducteur de ses romans » (A. Loève-Veimars). Tome troisième. Paris, 1829, pp. 5-12, où elle est intitulée : *Le Pacha de Bude*. Le traducteur français a omis les remarques de Zschokke quant à ses sources.

Tagebuch der Belagerung von Ofen, vom Jahr 1686 ¹ ; 2^o des légendes (« die zwar für den Geschichtsforscher den geringsten Werth haben mögen, für uns aber nichts minder als verwerflich waren ») ; enfin, et surtout, le roman de Gingins de Moiry (« eine andere Quelle ist eine sehr zierlich in gross Oktav gedruckte Schrift, 74 Seiten stark, welche ohne Anzeige des Druckorts, im Jahre 1765 unter dem Titel *Le Bacha de Bude*, erschien). Les éléments principaux du roman de Gingins de Moiry reparaissent également chez Zschokke : l'amitié des deux garçons de La Sarraz, leur engagement dans les armées étrangères, la disparition de Cugny à Saint-Gothard, sa conversion au mahométisme, leur rencontre à Bude, où Cugny se révèle par le patois, et leur mort pendant le dernier assaut, événements auxquels Zschokke a ajouté l'histoire d'Hélène, d'abord petite camarade d'Olivier, plus tard fiancée d'un baron d'Asperlin, ensuite, après un enlèvement, le femme de Cugny, et finalement, après sa disparition, la femme d'Olivier. Il est certain que le conte de Zschokke est bien supérieur au petit roman vaudois, par sa facture plus littéraire, par son allure plus vive, par les intrigues et l'imprévu dont le roman de Gingins de Moiry semble manquer, ainsi que par l'omission de tant de détails historiques qui alourdisent inutilement celui-ci ².

¹ Cette donnée est empruntée à Gingins de Moiry (« Cet événement... fut inséré dans le Journal de Siège... »), qui l'emploie pour rendre son récit plus vraisemblable. Ni Gingins de Moiry ni Zschokke ne pouvaient utiliser les deux journaux de siège, conservés aux archives de la Maison de Lorraine, alors absolument inabornables pour quiconque.

² Une discussion bien confuse, mais parfois intéressante, a eu lieu dans l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* sur les relations du conte de Zschokke avec le roman de Gingins de Moiry et sur les sources de celui-ci (t. VII [1874], p. 431, t. XII [1879], p. 708 ; t. XIII [1880], pp. 20, 50, 113). Au cours de cette discussion, on a fait mention d'une édition du *Bacha de Bude*, imprimée en 1763, à Yverdon. Quelqu'un a émis l'opinion que la source du *Bacha de Bude* est peut-être le roman

Un écrivain allemand, Karl August Varhagen von Ense, s'est inspiré également du petit roman vaudois. Varnhagen von Ense (1785-1858), soldat et diplomate, est un écrivain médiocre. Dans ses récits historiques, il fait une peinture minutieuse des gens et des choses, mais il y a là dedans beaucoup de fatras. Sa nouvelle, intitulée *Kriegsabentheuer*, est antérieure à celle de Zschokke (puisqu'elle date de 1815), dont elle n'a pas, bien entendu, la grande popularité¹.

L'origine de la nouvelle de Varnhagen von Ense remonte au petit roman de Gingins de Moiry, mais il a dû utiliser probablement un récit du baron Creutz, parlementaire à Bude. Voici le canevas de cette nouvelle :

Georges Bertram, propriétaire foncier, habite une petite ville allemande près de l'Elbe, avec ses deux fils : Wilhelm, qui est soldat, et Fritz, qui fait des études. Il s'occupe de l'histoire de sa famille, dont il entretient ses fils. Il leur a raconté entre autres l'histoire suivante : Siège de Bude sous l'empereur Léopold. Heinrich Bertram, un aïeul, se trouve parmi les troupes de l'empereur. Le duc de Lorraine, généralissime, envoie von Creutz et Bertram auprès du Pacha Abdurachman pour l'amener à la reddition de Bude. Le pacha les reçoit très bien. Il fait entrer Bertram dans une pièce à côté. Quand ils se trouvent

intitulé *Ibrahim Bassa de Bude* (Nouvelle galante. Cologne, 1686. Pierre Marteau in-12, p. 208), ou *Ibrahim ou l'illustre Bassa*, de Mlle de Scudéry, ce qui est tout à fait insoutenable, comme on l'a remarqué à cette occasion. Quant aux sources de ce dernier roman, voir les recherches de M. Georges Király dans la revue hongroise *Egyetemes Philologiai Közlöny* (année 1909, p. 335).

¹ A paru pour la première fois dans ses *Deutsche Erzählungen*. Stuttgart et Tübingen, 1815, pp. 267-297. — C'est M. József Trostler qui a signalé le premier sa relation au *Bacha de Bude* de Gingins de Moiry dans son étude *Kertbeny im Briefwechsel mit deutsch. Schriftstellern*. Ungarische Rundschau. T. II (1913), p. 976, et dans la revue hongroise *Egyetemes Philologiai Közlöny*, 1916, p. 419.

seuls, le pacha tombe dans ses bras et lui demande en français : « Ne connais-tu pas ton ami Cugny ? » Bertram reconnaît Cugny. Ils avaient guerroyé longtemps ensemble dans les Pays-Bas et ils étaient des amis inséparables. Cugny raconte que, par suite d'une injustice qu'un de ses supérieurs lui avait fait subir, il s'est engagé dans l'armée turque et qu'il est devenu musulman. Le pacha refuse de livrer la forteresse. Bertram, rentré dans son camp, est accusé de trahison ; néanmoins, il prend part au dernier assaut. Les deux amis tombent atteints des armes l'un de l'autre, chacun d'eux criant le nom de son ami. Là finit l'histoire racontée par le père. Elle se répète plus tard : Fritz, son fils, devient soldat à son tour. En 1809, il part en guerre dans les troupes prussiennes du commandant Schill contre la Westphalie. Les deux frères se retrouvent face à face dans une rencontre. Wilhelm crie à son frère : « Cugny ! » en brandissant son épée, mais Fritz lui répond : « Nein, Bruder ! » et l'évite pour ne pas devenir fratricide. Moralité : il est bon d'étudier et de connaître les traditions de famille pour être bien averti.

L'histoire typique est reprise par M^{me} Caroline Pichler, née de Greiner, romancière viennoise, dans son roman *Die Wiedereroberung von Ofen* ¹. Elle s'est inspirée là, quant à l'histoire des deux Suisses, du récit de Zschokke et du récit pseudo-historique du comte Mailath ². M^{me} Caroline Pichler (1769-1843)

¹ Wien, Leipzig, 1829. Erster Theil 300. Zweyter Theil 336. Sämmtliche Werke, Wien, 1828-44, TT. 42-44.

² Mme Pichler semble être persuadée que l'histoire des deux jeunes Suisses est vraie. Voici ce qu'elle en dit dans les notes ajoutées au second volume : « Der Pascha von Ofen, Abdurrachman, war wirklich ein Schweizer-Offizier, Coigny mit Nahmen. In dem Parlamentär Olivier erkannte er seinen Jugendfreund, und überhaupt sind alle Hauptbegebenheiten desselben völlig geschichtlich, so wie

était très lue dans son temps. Elle produisait des œuvres abondantes. Ses romans trahissent une certaine érudition superficielle, mais ils sont assez monotones et froids, et en somme très médiocres. Ses récits historiques ont plus de mouvement. Sur le canevas primitif, non sans l'avoir quelque peu émoussé, elle a bâti un long roman historique ; elle y a ajouté notamment d'interminables épisodes et des intrigues amoureuses. Néanmoins, à travers les diverses péripéties, on démêle l'histoire d'Olivier de Wattenwyl, issu d'une famille aristocratique du canton de Vaud, et de Coigny, fils du maître d'école de son village, qui fait une chute dans les montagnes et qu'on n'a plus revu. Siège de Bude. Olivier est parlementaire deux fois. Reconnaissance. Refus réitéré de Coigny-Abdurachman Pacha de capituler. Le dernier assaut. Olivier cherche Coigny pour le sauver, ce qui ne lui réussit pas. Coigny meurt. Au même moment, une balle atteint Olivier, qui s'affaisse sur le corps de son ami. Mais il ne meurt pas. Il épouse enfin sa fiancée et ils vont habiter la Suisse et se consacrent au souvenir de Coigny ¹.

L'autre source du roman de M^{me} Pichler est le travail d'un Hongrois, folkloriste et historien-dilettante de renom, le comte Jean Mailath (1786-1855), qui dans son récit, *Ofens Rückeroberung im Jahre 1686* ²,

sie hier und im ersten Bande vorkommen » (note 27). — Dans les notes du 1^{er} volume (5^e note), elle se réfère à une source que je n'ai pu consulter : « Auch das Schicksal der zwey Schweizerknaben beruht auf völlig geschichtlichem Grunde, so wie ihre ferneren Begebenheiten. (Archiv. Jahrgang 1818, Nr. 130.) »

¹ M. Lajos György a déjà signalé, sans s'y arrêter plus longuement, la relation entre ce roman et le *Bacha de Bude* original dans la revue hongroise *Egyetemes Philologiai Közlöny* (année 1915, p. 237).

² Paru dans le *Taschenbuch für die vaterländische Geschichte*. Herausgegeben durch die Freyherren von Hormayr und von Mednyánszky. Fünfter Jahrgang, 1824. Wien (IX^e chapitre, pp. 315-316 et 329-331).

raconte l'histoire des deux jeunes Suisses, leur rencontre à Bude et leur mort, probablement d'après Gingins de Moiry, ou plus exactement d'après la tradition hongroise de ce dernier (parue en 1791 à Vienne).

Outre ces adaptations allemandes, le roman de Victor de Gingins de Moiry fut traduit en allemand et en hongrois. La traduction allemande a paru en 1785, sous le titre : *Der Bassa von Ofen* ¹. La traduction hongroise date de 1791. Elle mérite un examen un peu plus détaillé.

J'ai essayé de dégager ailleurs ² les voies par lesquelles l'influence française pénétra en Hongrie, et d'esquisser ces manifestations dans les mœurs et dans la culture littéraire et intellectuelle du XVIII^e siècle hongrois. Vienne était certainement la voie principale par où la langue et la pensée françaises communiquaient avec le pays hongrois, dont les rois (empereurs du Saint-Empire romain et plus tard de l'Autriche) siégeaient dans la ville impériale. C'est dans ce milieu que la noblesse hongroise catholique venait faire ses études. A la garde du corps de Marie-Thérèse, — composée des jeunes nobles hongrois, — nous devons l'initiative d'un mouvement tendant à créer une littérature hongroise moderne selon le goût français.

Mais Vienne ne fut le canal que pour la Hongrie catholique et un canal indirect, tandis que la Hongrie protestante était en relations directes avec les pays protestants de langue française, spécialement avec Genève et la Suisse. Les étudiants protestants hongrois

¹ Sans le nom du traducteur, in-16, pp. 72. Se trouve à la Bibliothèque Széchényi du Musée National Hongrois (cote : Hung. h. 387).

² La langue et la culture françaises en Hongrie (en hongrois). Budapest, 1920, in-8°, p. 175.

parcouraient l'Europe protestante entière, et même ceux qui allaient en Allemagne ne manquaient pas de subir l'ascendant de l'esprit français dont le prestige était alors immense dans toute l'Allemagne. J'ai tâché, dans ce livre, de rectifier une thèse un peu trop vite généralisée de l'histoire littéraire moderne de Hongrie, qui a été formulée surtout à la suite des recherches sur les relations germano-hongroises en Hongrie. D'après cette thèse-là, les littératures, les mœurs, les pensées, tout nous serait venu par Vienne ; et, dans le domaine de la culture intellectuelle générale tout au moins, les Habsbourg auraient réalisé leur rêve, tendant à la centralisation de tout leur empire. Or, les protestants hongrois n'avaient aucune espèce de rapports intellectuels avec Vienne. Les influences françaises dans la partie protestante de la Hongrie du XVIII^e siècle viennent en droite ligne de la France protestante, des Pays-Bas, de Genève et de la Suisse. Outre ces deux canaux principaux, Vienne et les pays protestants de langue française, il faut accorder une place à part à la Transylvanie. Cette principauté indépendante, longtemps alliée de la France, entra de très bonne heure en relations directes avec la langue et les mœurs françaises. Les seigneurs hongrois de Transylvanie envoyaient leurs enfants en France ou entretenaient des précepteurs français dans leur maison. Rappelons seulement le comte Nicolas Bethlen (1642-1716) qui a complété son éducation en France, et dont un Français, l'abbé Révérend, a écrit les mémoires fictifs (*Mémoires historiques du Comte Bethlen-Niklos...* 1736), mais qui renferment tout de même beaucoup de vrai ; ainsi, par exemple, le passage : « ...l'on disoit communément dans le Païs que mon Château et ma manière de vivre, étoit l'Ecole de Fran-

çais. Quelques-uns néanmoins de nos principaux Seigneurs s'y accoutumèrent insensiblement et firent de même... » Dans les familles nobles de Transylvanie, il était de mode de lire des livres français et de traduire en hongrois les lectures favorites. C'est ainsi qu'on s'explique comment les magnats transylvains, et les gens appartenant à leur milieu, ont pu précéder en date les hommes de lettres de la Hongrie proprement dite par leurs traductions d'ouvrages français. L'influence française a pris des racines tellement profondes dans ce petit pays de langue hongroise, mais longtemps indépendant de la Hongrie royale et habsbourgeoise, qu'un observateur français de sa vie publique et privée a pu écrire en 1849 encore : « Le procès entre les mœurs turques et françaises qui se débattait encore à la fin du XVII^e siècle... est aujourd'hui gagné. Notre langue, nos usages, nos mœurs, ont, plus encore qu'au temps de Louis XIV, pénétré à cette extrémité de l'Europe. On joue sur le théâtre transylvain la traduction des drames de M. Victor Hugo, et nos romans sont lus à Clausenbourg presque en même temps qu'à Paris ¹. »

Georges Aranka, le traducteur hongrois du *Bacha de Bude*, était également Transylvain. Il a appris le français à Marosvásárhely quand il tenait le procès-verbal au tribunal. Il fit preuve d'intérêt pour la littérature française : il traduisit, par exemple, en hongrois, un drame de Fenouillot de Falbaire (*L'Honnête Criminel ou l'Innocence reconnue*, 1767 ; *Ujmódi gonosztévö*, 1791) et aimait à lire des livres français et en parler. Il n'est d'ailleurs qu'une modeste figure de la littérature hongroise, plutôt un puriste et un linguiste qu'un littérateur.

¹ E. de Langsdorff ; *La Transylvanie*. (*Revue des Deux-Mondes*, t. III, p. 214.)

Sa traduction du *Bacha* a paru en 1791¹. Elle n'a pu être imprimée que grâce à la libéralité de la comtesse douairière Ladislas Bethlen, née baronne Claire Bánffy, Transylvaine elle aussi, à qui elle est dédiée. C'est une traduction médiocre, mais d'une lecture facile ; parfois on y aperçoit l'effort de se créer un style approprié, mais les moyens de l'auteur sont bien précaires. Elle pèche surtout par la longueur interminable de ses phrases. A ce moment-là, en Hongrie, François Kazinczy (1759-1831), grand réformateur de la langue et du style hongrois, inlassable organisateur du mouvement littéraire renaissant et champion hardi des idées généreuses et nouvelles, est déjà dans la plénitude de sa force et de son autorité. Kazinczy, à qui pas un livre hongrois n'échappe et à qui les auteurs soumettent très souvent leur manuscrit avant de le donner à l'imprimeur, trouve que le style de la traduction est obscur à cause de ses longueurs. Il est certain que Georges Arnaka n'est pas un styliste de premier ordre. Son intention fut de doter le public hongrois de la traduction d'un roman français, croyant servir ainsi la cause de la propagation des lettres françaises et du développement de la littérature hongroise, et il s'en acquitta honorablement.

Joseph von Hammer, auteur d'une grande œuvre historique sur l'Empire ottoman, a eu connaissance par le *Taschenbuch* de Hormayr et de Mednyánszky de l'histoire d'Olivier et du dernier pacha de Bude, telle que le comte Jean Mailath l'y raconte et il a voulu éclaircir cette énigme historique. Voici ce qu'il en dit dans son grand ouvrage² :

¹ *A' Budai Basa*. Frantziából fordította Aranka György. Bétsben, Alberti Ignázt, Tsász. Kir. priv. Könyvnyomtatónak betüivel. — Petit in-8°, p. 83. — Bibl. Szechenyi du Musée Nat. hongrois [cote : Biogr. 1069].

² *Geschichte des Osmanischen Reiches*. Pest, 1830. T. VI, p. 735.

« Die unlängst im historischen Taschenbuche 1824, im Aufsätze von Ofen's Rückerobering aufgewärmte Sage, dass Abdi Pascha ein Schweizer, namens Coigny, mit seinem Jugendfreunde Olivier auf der Bresche mit ihm im Tode vereint, gefallen sey, hat kein geschichtliches Zeugnis für sich. In einem halben Hundert bekannter Beschreibungen der Eroberung Ofen's kommt weder davon, noch von der Aufforderung durch Olivier die geringste Spur vor, ja selbst nicht einmal im ungarischen Kriegsromane des Happelius, welchem diese romantische Begebenheit nicht entgangen seyn konnte, wenn nur im Geringsten etwas Historisches an der Sache gewesen wäre. Endlich haben alle durch den grossen Geschichtskundigen seines Vaterlandes, Herrn Grafen von Mülinen in der Schweiz, angestellten Untersuchungen kein historisches Resultat gegeben. Durch den Herrn Minister-Residenten Freyherr von Effinger auf meine Bitte um diese Nachforschung ersucht, antwortete er ihm :

« J'écrivis à M. Bridel et fis écrire à M. Fazy, pasteur » de Lassarraz ¹. D'après des renseignements que j'ai » eu des deux côtés, je suis obligé de croire que M. de » Moiry a écrit un véritable roman qui ne se fonde que » sur le fait qu'un Cugnier a passé dans l'étranger » comme soldat et qu'un Olivier a été officier en » Autriche, mais ce dernier doit être mort dans son lit » à Ostende. Malgré toutes les recherches qu'on a » faites à Lassarraz on n'a rien trouvé qui pût autoriser » l'histoire de M. de Moiry. » Diese Sage eignet sich also wohl zu einer Novelle, wie die, welche Zschokke nach der französischen *Le Pacha de Bude* bearbeitet, und zu einem Romane, wie die Eroberung Ofen's, aber darf weder in einer osmanischen, noch ungarischen

¹ Ce ne peut être que M. Georges Favey, premier pasteur à La Sarraz.

schen Geschichte (wenn sie diesen Namen verdienen soll) Platz finden. »

Mais la carrière littéraire de Cugny-Abdi Pacha, de Gingins de Moiry, ne s'arrête pas au roman de M^{me} Caroline Pichler. M. D. Vessaz¹ raconte dans un article daté de Sofia et intitulé *Un pacha vaudois* qui a paru dans le numéro du 10 mars 1921 de la *Gazette de Lausanne* les choses suivantes :

« Basri bey, ami de M. Loti et de M. Claude Farrère, député ottoman et littérateur turc, que M. Vessaz a vu à Sofia, travaille sur un roman historique. « Un » roman qui m'est inspiré d'ailleurs — lui disait-il — » par la situation actuelle de la Turquie.... Vous devez » connaître mon héros. C'est un Suisse, Abdi Pacha.... » Et là-dessus Basri bey a remis au journaliste vaudois un exemplaire du conte de Zschokke. L'écrivain turc a ajouté les détails suivants : « ... en ce moment où la Turquie est en révolte contre les puissances chrétiennes, aucun nom n'est plus populaire en Asie Mineure et à Angora, dans les cercles de Mustapha-Kemal, que celui d'Abdi, qui symbolise aux yeux de chaque Ottoman les plus beaux sentiments qui puissent animer le cœur d'un soldat. Tous les manuels d'histoire turque citent encore, paraît-il, l'attitude héroïque du Pacha vaudois lors de la défense de Budapest. On raconte, par exemple, qu'après avoir ordonné avant l'assaut de l'ennemi un inventaire des dernières ressources de la forteresse, il fit brûler les étendards et, pour empêcher toute fuite, fit égorger les chevaux de selle. La lutte fut atroce ; et les chrétiens souillèrent leur victoire non seulement par des massacres, mais par le viol de milliers de femmes turques qui, cependant, pressentant leur déshonneur,

¹ Pseudonyme de M. P. Gentizon.

avaient demandé au pacha, mais en vain, d'ordonner leur mort. Cet outrage à leur race tortura pendant des siècles l'imagination de tous les fils du Prophète. Et, à cette heure encore, des chants populaires turcs rapportent ce sacrilège et l'un d'eux, que je dois à l'amabilité de Basri bey, et qui se rapporte à la scène des femmes demandant d'être immolées, se termine par ces vers :

Pendant la prière de l'aube,
 Une étoile filante passa!
 Et les douze mille vierges
 Vinrent pour être inscrites
 Sur l'inventaire ¹. En disant :
 « O Sultan calife! nous aussi
 Nous sommes musulmanes! »
 L'Autriche cependant prit Bude
 Et viola leur virginité.
 Et malgré le sacrifice du martyr (Abdi Pacha)
 Du grand Suisse musulman ²,
 La clarté du Croissant du Prophète
 Diminua en Europe.

Le Bey termine ce curieux exposé en affirmant que les archives turques contiennent d'autres documents sur le « grand musulman suisse » qui avait reçu également le titre de « vice-sultan calife ».

M. D. Vessaz, auteur de l'article de la *Gazette de Lausanne*, se demande, pour clore, au cas où les sources vaudoises ne sauraient rien de notre héros, si on « ne se trouverait pas en présence d'un pastiche de Zschokke qui aurait alimenté ainsi par un détour singulier le

¹ « Pour être égorgées comme des chevaux inscrits sur l'inventaire. » (Note de M. Vessaz.)

² « En turc : *Buyuk isvitçhré musulman*. » (Note de M. Vessaz.)

folklore turc? » Je crois que M. Vessaz n'est pas très loin de la vérité. Si toutefois nous ne sommes pas en présence d'une mystification, et si ces chants et autres traditions populaires turcs n'existent pas uniquement dans l'imagination du Bey-poète, c'est le héros du petit roman vaudois qui aurait pénétré jusqu'en Turquie, probablement par les adaptations allemandes, plus répandues dans le monde que le modeste original français, et ensuite à l'aide des manuels et des récits d'histoire turque.

ZOLTAN BARANYAI.

Budapest-Genève.





Sorcière !

Ecoutez : c'est de ces choses « que nous avons entendues de nos oreilles et que nos pères nous ont racontées », comme dit l'Écriture ; pour moi, je la tiens de mon père-grand, et si lui n'en savait pas le fin du fin, qui alors ?

La mère Tabitha Loney vivait dans les environs, du côté de Metherrill, où les bois de sapins se dressent par-dessus la rivière ; c'est là qu'à l'époque où la reine Victoria est montée sur le trône elle prospérait, fleurissait comme le laurier vert, — comme un vrai rameau de l'arbre du Malin. La mère Tab — on l'appelait ainsi la plupart du temps pour aller plus vite, mais derrière son dos — était une sorcière noire qui, de mémoire d'homme, n'avait jamais fait une bonne action. Le jour, elle ne démarrait pas de sa cahute ; elle vivait de mendicité, et jamais mendiant n'obtenait plus vite ce qu'elle voulait. C'était bel et bien par le chantage qu'elle prenait les gens et, après l'affaire du fermier Slocombe, pas un chat n'aurait osé lui dire non.

Ce Slocombe était, de la tête aux pieds, une espèce d'homme de la Bible ; il se vantait que la sorcière d'Endor elle-même ne lui aurait pas soutiré un penny.

Vous voyez d'ici la réponse qu'il a faite à la mère Tab. Mon père-grand travaillait justement à la ferme, et il a été témoin.

— Allez-vous-en, je vous l'ordonne au nom du Seigneur, sale sorcière ! dit Slocombe.

— C'est bien, Robert Slocombe, — elle riposte ; — si je suis une sorcière, vous le saurez avant le prochain lever du soleil.

Puis elle crache sur la terre, à deux reprises, fait les deux poings à Slocombe, et détale.

Cette même nuit, la meule de foin du fermier brûle ; mais il dit que c'était pour avoir voulu tasser le foin trop vite. Quinze jours après, il perd quatre bœufs, qui s'étaient égarés et avaient mangé du poison. Slocombe dit encore qu'il n'y avait rien là contre nature. Puis il tombe malade de la goutte, qui le cloue au lit plus d'un mois et lui en fait voir de toutes les couleurs. Le docteur pense que c'était pour s'être tourmenté l'esprit et mangé les sangs au sujet de ses bœufs perdus ; mais lui, en sachant plus long, passe l'éponge, et envoie chercher la mère Tab : il lui donne une pièce de cinq shillings, et il a déclaré depuis lors que la Bible n'était pas assez forte contre une sorcière de cette trempe, — pas dans la main d'un laïque, en tout cas.

Quant à la maison où elle demeurait, c'était un cottage de deux pièces, avec un toit de chaume et un âtre pour de la tourbe ; elle était aussi nette qu'une épingle neuve, mais on y sentait une odeur de magie. Père-grand, — un homme véridique, on pouvait se fier à sa parole, sauf les cinq dernières années de sa vie où il n'avait plus toute sa tête, — père-grand a vu l'endroit. Contre les murs, il y avait rangés les ossements

d'une échine de bœuf. On dirait, vous savez, des petits diables accroupis, avec un nez plat, des oreilles, une bouche et des yeux. Puis on voyait un bouc noir, attaché dans le jardin, où la femme cultivait des plantes étranges pour des usages d'enfer. A l'intérieur, en travers d'une des poutres du toit, elle avait accroché un vrai étalage d'objets diaboliques : un squelette de serpent, une carcasse de crapaud, et la momie d'un chat qui pendait la tête en bas. Il y avait encore des œufs d'oiseaux enfilés sur un jonc, — choses qui ont grand pouvoir aux mains d'une sorcière ; et puis des bouteilles avec des lézards dedans ; et des gros paquets de simples, — la plupart vénéneux, je suppose. Il pouvait bien y avoir des douzaines et des douzaines de chats, père-grand disait, — des noirs, des blancs, des tachetés. Et ça me rappelle le garde Medland, qui a eu la pire affaire avec la mère Tab à propos de ces bêtes. C'était un homme du Devon du Nord, devenu garde-chasse du squire Yeoland à la mort du vieux Morgan. Il n'a pas été long à trouver que ces chats faisaient leurs petits dans les réserves, comme les enfants d'Israël ; il descend chez la sorcière, le fusil à la main, et il lui dit qu'il allait tuer devant ses yeux tous les chats et chatons qu'il apercevrait en dehors du cottage.

— Faites, — elle répond, — mais c'est à vos risques et périls.

Et, sans se gêner, il tue un vieux chat mouton cette nuit-là, et le cloue dans le bois sur le poteau du garde, avec les tête-chèvres, les faucons, les taupes et autres vermines semblables. Mais le chat disparaît du poteau avant que Medland commence une nouvelle tournée, et l'octobre suivant il y avait une grande

descente de braconniers dans les faisanderies. C'était une bande organisée par Saul Coaker, qui y a laissé sa peau. Le garde-chasse, lui, a eu le bras cassé, et a été malade à mort, des semaines et des semaines. Ce que j'en dis, c'est qu'on ne peut rien contre des faits comme ça. Et il y a d'autres braves gens qu'elle a soignés de la même façon.

Une vieille femme, efflanquée, bronzée, avec des yeux comme des prunelles, une voix d'homme, et, comme un homme aussi, de la moustache, — ainsi disait mon père-grand. Elle s'habillait en noir, à ses oreilles elle portait de l'or d'une forme païenne, et ses mains bougeaient toujours, se tortillaient, faisaient des signes, comme si la bougresse était en conversation avec quelque sombre personnage invisible et muet. Mais, malgré son mauvais œil, la créature avait une fille, Margery Loney, une jeune fille qui, à la voir, avait aussi peu l'air d'une sorcière que n'importe quelle fille d'honnête homme à Little Silver.

La mère Tab était criblée de verrues par la figure, avec des poils gris qui poussaient dessus, et ses sourcils étaient aussi broussailleux qu'une haie qu'il faut attacher, et quelle poitrine ! — plate comme une planche à repasser. Elle était bâtie pour voler, je crois bien ; mais la fille, vous auriez dit la propre chair de notre mère Eve, je vous assure, — pas jolie, mais une gentille figure, et une voix douce, et une poitrine ronde, avec un bon cœur dedans. Père-grand a toujours cru qu'elle était innocente comme un baby. Et c'était aussi l'opinion de Bill Collins, un garçon qui travaillait avec mon père-grand à la ferme de Slocombe.

Ce que je vais vous dire concerne justement ce Bill. Voici comment il a connu Margery Loney. Son

travail l'avait emmené pour une affaire de six semaines à la limite du Moor. Là, il tirait du gravier d'une carrière et le criblait, parce que, d'après de vieux écrits, Slocombe avait certains droits qui l'autorisaient à prendre dans le Dartmoor tout ce qu'il voulait. Et, comme il était à travailler dans un endroit pas loin des habitations, arrive un jour d'automne Margery Loney, qui cueillait des airelles le long de la carrière de gravier.

— Faites attention où vous marchez, jeune fille, dit Collins.

— Vous, mêlez-vous de ce qui vous regarde, jeune homme, dit Margery en riant.

Et c'est comme ça qu'ils ont fait connaissance.

Une bien triste vie que la sienne, — solitaire comme un verdier. Mais Bill, c'était un rayon de soleil dans cette solitude : pensez donc, un bel homme, droit comme un piquet, et musclé comme un tigre.

Ils deviennent amis, et la carrière de gravier les voit plus souvent qu'à son tour. Père-grand y est allé une fois, et il disait que Margery était une fille qui n'avait pas froid aux yeux. Un peu girouette, à son avis ; mais le sang qui coulait dans ses veines, personne ne le connaissait, parce que si elle était, comme de juste, une fille d'homme, des gens déclaraient qu'elle n'était pas plus la fille à la mère Tab que vous et moi ; — et elle avouait elle-même qu'elle ne l'était pas. D'après une histoire merveilleuse qu'elle racontait à Bill, elle aurait été l'enfant d'un monsieur, qui l'avait casée chez la mère Tab pour des raisons que, ... enfin des raisons de monsieur.

C'est justement le jour où mon père-grand était à la carrière de gravier qu'elle a raconté ça. Elle apporte

à Bill un morceau de pâté de lapin qu'elle avait préparé pour lui, pendant que la vieille courait les chemins ; mon père-grand en reçoit une tranche, et la fille les regarde manger avec ses yeux gris, contente de les voir engloutir le pâté de si bon cœur.

— Vous n'avez rien du tout de votre mère, Margery, dit Bill.

— Pour ça, non, dit mon père-grand.

Et alors elle devient aussi rose que les fleurs de bruyère ; puis elle se lève et dit :

— Ma mère ! Elle ne l'est point, s'il vous plaît, mais point du tout. Dieu seul sait où perchent ceux qui m'ont mise au monde. Voilà, Bill Collins, la pure vérité : c'est la vieille elle-même qui me l'a avoué un soir qu'elle avait bu.

— Oui, c'est le moment de la vérité, — quand une pauvre âme ne se retrouve plus dans les vignes du Seigneur, dit mon père-grand.

— Justement, répond la fille. Mon père était un monsieur, et la mère Loney l'a maudit ce soir-là. Elle m'a maudite aussi, en criant qu'elle avait de moi jusque par-dessus les oreilles. Et moi donc ! Mais de tout mon cœur et de toute mon âme je partirais. Si je ne suis rien pour elle, pour moi elle n'est rien de rien. La seule vue de ce crapaud venimeux....

Alors Collins plisse le front, qu'il avait tout rouge, il se gratte la barbe, qui était couleur de sable, et il soupire. Mon père-grand voit clair dans ce soupir. Parce que, vous comprenez, il était marié, et qu'avant son mariage, il avait fréquenté et tout ce qui s'ensuit.

Deux jours plus tard, Bill s'en vient trouver mon père-grand. Il avait la face verte comme les petits pois, et l'air aussi égaré qu'un mouton.

— Ça y est, — il dit.

— Quoi? dit mon père-grand.

— J'ai causé à la fille à la mère Loney, dit Collins.

Et il continue :

— C'est une affaire faite. Je lui ai demandé si elle voulait me fréquenter, et me promettre le mariage pour quand mes gages seraient plus forts. Et elle s'est mise à pleurer. Alors je lui ai dit que j'étais un gas solide à l'ouvrage, et que je lui arrangerais un joli home bien propre. Et elle.... Mais ça vous est égal, je vois bien, — dit Collins à mon père-grand. Tout de même, vous pouvez me féliciter, si vous en avez envie.

Ce que, naturellement, mon père-grand a fait ; et, comme c'était la politesse d'usage en ce temps-là, il dit qu'il espérait que le premier serait une fille, et le second un garçon.

Les choses en étaient là, — et je suis bien sûr que Bill n'a pas apporté un petit bonheur dans le sort de cette pauvre fille abandonnée. Elle était le monde entier pour lui, et ils comptaient se marier à la première tombée des feuilles, s'étant fiancés au printemps.

Si cette vieille chatte était seulement morte, ou si on lui avait coupé la tête pour ses péchés ! Bien oui ! Elle avait la vie dure, sans doute par quelque sombre dessein du Dieu tout-puissant ; elle vivait, la canaille, et sa méchanceté, tout le monde en avait plein la bouche et sa page noircissait, noircissait, bien sûr, au grand livre du Jugement. Mais le diable mène les siens d'une main douce. Ce mauvais paquet d'os prospérait, autant qu'on pouvait voir ; elle prospérait, la sorcière, grâce à l'argent qu'elle arrachait à la crainte des

honnêtes gens, des chrétiens et des chrétiennes que vous auriez dit plus éclairés. Pourtant, les faits sont les faits, et pour ma part je remercie joliment le bon Dieu qu'on ne rencontre plus de ces femmes-là aujourd'hui par le Moor. Les chemins de fer, heureusement, n'ont pas peu fait de tort aux sorcières, car elles ne peuvent rien contre la machinerie, ni contre la force de la vapeur, comme on l'admet un peu partout.

Ainsi, Margery et Collins faisaient une paire de bons amis à la vieille mode, et ils s'aimaient aussi vrai que dans un livre d'histoires. Lui, c'était une brave sorte d'homme, elle, une jeunesse proprement mise si elle n'était pas très jolie, et ceux qui la connaissaient avaient bonne opinion d'elle. Elle demandait à Bill de fixer le jour du mariage, elle le priait, parce que, vous comprenez, jamais fille n'avait eu autant qu'elle de raisons de se créer un intérieur. Elle racontait à son amoureux les choses épouvantables qui se passaient pendant la nuit au cottage de la mère Loney ; et, malgré que mon père-grand n'a jamais entendu dire exactement que Margery avait de ses yeux vu la sorcière monter par la cheminée pour aller au rendez-vous de son maître le diable, sur un manche à balai et en compagnie d'une chouette, ça ne signifie pas qu'une telle chose n'est jamais arrivée : Bill en a appris de Margery bien plus qu'il n'en a répété, et du pas ordinaire, vous pensez bien.

Et puis vient la querelle avec le fermier Slocombe dont je vous ai parlé. Bill était présent lorsque la mère Tab a craché sur la terre devant le fermier, et, le lendemain, il a su ce qu'elle avait fait à son retour chez elle, par Margery, vous comprenez.

La sorcière rentre donc furibonde, et crie des malédictions contre Slocombe ; qu'elle lui arrachera la peau de dessus les os ; puis elle s'en va parmi ses diableries, et juste comme la lune monte au-dessus du Moor et éclaire la Teign avec des étincelles d'argent, elle sort au jardin et ordonne à Margery de regarder ce qu'elle va faire. Elle prend trois crapauds noirs, elle se pratique une entaille au doigt et laisse tomber une goutte de son vilain sang sur la tête de chacune de ces vermines. Puis elle prononce des mots qui sont de l'hébreu pour Margery, et elle porte les crapauds un à un dans la clarté de la lune. Elle leur dit : « Allez, petits diables, allez à mes affaires. » Et ils s'en vont en sautillant dans les ténèbres, plus vifs que tous les crapauds que Margery avait jamais vus. Le charme jeté, la mère Tab se tourne vers Margery et ricane : « Tu as vu, hé ? Maintenant tu as quelque chose à raconter à ton Bill, et ton Bill au fermier. »

Effectivement, bientôt après, quand, à son rendez-vous avec Margery, Collins lui sert toute chaude la curieuse histoire de la meule incendiée, elle sert à son tour l'aventure des crapauds, et il se gratte la tête comme il ne se l'était jamais grattée.

— Je croyais que c'était la fermentation, parce que le foin a été empilé trop tôt, qu'il fait ; mais dès lors que vous me dites ça, je veux être pendu si je sais qu'en penser.

Mais quand d'autres ennuis sont venus tomber sur Slocombe, il y a eu, comme qui dirait, place pour deux opinions, et Margery a commencé à récolter un peu de la haine que tout honnête cœur sentait pour la sorcière. Parce que, son enfant ou non, toujours

est-il que Margery vivait au cottage du bois, et savait ce qui se tramait de sorcellerie à l'ombre de la nuit.

C'est ce que la mère de Bill a fait comprendre à son garçon. Elle était bonne mère pour lui, et lui bon fils autant qu'on peut l'être ; bien des fois elle s'est traînée sur ses genoux devant lui, prenant à témoin le Seigneur des armées que rien de bon ne pouvait résulter d'un mariage avec la fille d'une sorcière. Mais depuis quand un homme a-t-il écouté sa mère à propos de mariage ? Bill tenait bon, malgré que ça n'était pas toujours tout rose avec elle. Seulement, quand il voyait Margery, les nuages fondaient, et quelquefois il déclarait qu'elle pouvait bien être la fille du diable, il s'en fichait pas mal, elle était assez bonne pour lui, — et même trop.

Ainsi, il en pinçait autant pour Margery que son maître contre la mère Tab ; mais quand Slocombe a senti la terrible goutte et que, à bout de forces, il a renoncé à lutter, et qu'il a donné à la maudite vieille cinq shillings pour qu'elle le laisse tranquille, — alors Collins s'est mis à réfléchir, il est devenu renfrogné comme un ours qui a mal à la tête, car qui était-il, lui, Bill Collins, pour en savoir plus long que son patron ?

Ça lui blessait l'âme, et je crois bien que jamais journalier cultivateur n'a combattu plus dur avec son amour et sa conscience. Mais quoi ! une fille contre toute la paroisse ! Résultat : la paroisse a le dessus et réussit à séparer ces deux âmes.

Donc, il quitte Margery, et déclare qu'il ne croit plus en Dieu, puisque des choses comme ça pouvaient être ; et sa mère, au contraire, bénit Dieu à genoux, jour et nuit, tout un mois, croyant que son garçon

était sauvé tout vif. Qui est-ce qui avait raison ? Ça dépend comme vous regardez l'embrouillamini ; moi, c'est la fille qui me fait chagrin toutes les fois que je repense à cette histoire.

Une bien pénible scène quand il lui a dit qu'il allait rompre le marché. Elle le prie par tous les saints de ne pas l'abandonner ; elle jure qu'elle est aussi pure de toute méchanceté que les fleurs muettes dans les haies et les fougères qui se détortillent. Elle pleure tout haut, et elle demande au Dieu de la terre de l'étendre morte sur la bruyère si elle a jamais prononcé un mot de travers ou pensé une mauvaise action contre homme, femme ou enfant ; elle dit à Bill qu'il était tout ce qu'elle aimait dans ce monde glacé. C'est Collins, vous pensez bien, qui a raconté ça à mon père-grand quand il est rentré à la ferme, le cœur archi-plein de la douleur de la pauvre fille. Oui, elle a pleuré des larmes de sel ce jour-là, en se cramponnant à l'homme qui était pour elle la terre entière et tout ce qu'il y a dessus. « Christ sait si j'ai endurci mon cœur contre elle, a dit Bill à mon père-grand ; mais je l'ai fait, quand même je voyais tout tourner en la quittant. Je l'ai fait, je l'ai laissée à contre-jour sur la bruyère, debout et immobile comme un rocher. Et moi, — il a ajouté, — je suis revenu au village et je me suis saoulé pire qu'une bête, comme jamais ça ne m'était arrivé. »

C'est à ce point de l'histoire que la mère Tab a montré toute sa force de vieille guenon, ou de vieux chat d'enfer, — si vous me permettez ces gros mots. Elle avait travaillé au mariage, parce qu'elle pensait qu'ainsi Margery disparaîtrait de sa route, et aussi que ça lui ferait, à elle, un autre endroit où trouver

toujours de l'argent et du pain. Mais quand elle apprend que Bill Collins a changé de note, elle se livre à son mauvais génie et se met à l'œuvre pour un péché qui dépassait tous les autres.

Ça pouvait être un mois après que Bill avait rompu avec sa petite ; Margery le rencontre sur le haut Moor ; elle avait la figure aussi blanche que du lait caillé, et elle avait de grandes nouvelles, comme il pouvait le remarquer. Il était devenu sauvage et faible les derniers temps ; il avait dit adieu aux bonnes relations et à une conduite décente, il maudissait sa mère en pleine rue, sans se soucier des bavardes, et, n'ayant que faire de ses épargnes, il les buvait dans les cabarets. Margery voit comme il était changé ; elle vient à lui, lui empoigne le bras et le prie, s'il l'avait jamais aimée, de rester un petit moment à l'écouter.

Il écoute, — et une terrible histoire, pour sûr. En rentrant, deux soirs avant, Margery avait guigné par la fenêtre du cottage, — et qu'est-ce qu'elle voit ? La mère Tab, qui vaquait à quelque nouvelle diablerie. La fille ne bouge pas, elle ouvre toutes ses oreilles et tous ses yeux. La sorcière a dessiné un cercle noir sur le sol avec du charbon. Elle fixe au milieu le cœur d'un bœuf. Dans le cœur, elle pique des clous de fer à cheval, de manière à former la lettre C, et, en dehors du cercle, dans une poêle à frire ou quelque chose comme ça, elle place une matière puante qui, en brûlant, jette des flammes aussi rouges qu'une vieille lune quand elle monte après minuit. La mère Tab marmottait un jargon étranger d'une voix pointue, et, à la clarté de la flamme, ses chats, de peur ou aussi parce qu'ils étaient plus que des chats ordinaires et savaient ce qu'elle faisait, les sales chats miaulaient

comme une cargaison de démons qu'on lâche. C'étaient les cris les plus horribles, a dit Margery à Collins, et comme il l'a répété à mon grand-père, — jamais cris pareils n'ont assourdi une paire d'oreilles d'homme,

Puis voilà que dans le marmottement des malédictions païennes, la fille saisit un nom : William Collins ! Alors, sans rien craindre pour elle, pauvre créature, elle se précipite dans le cottage, crie plus fort que la sorcière et lui demande ce qu'elle voulait dire avec ce nom sur ses lèvres. Sans parler, la mère Tab montre la terre du doigt, et Margery voit que, dans sa hâte, elle a couru au beau milieu du cercle de charbon et qu'elle y était debout à ce moment.

Alors la sorcière explique : elle avait tracé le cercle contre Bill Collins, pour sa ruine, et Margery partagerait le malheur de l'homme qu'elle aimait, parce qu'elle avait traversé le cercle pendant que le charme était encore chaud. « Chair à tombeau vous serez tous les deux, avant une année », prononce le vieux gibier de potence. La fille se souciait assez peu d'elle-même, elle n'avait peur que pour Bill, et elle se jure de le sauver si elle pouvait. D'abord elle prie et supplie la mère Tab de lever le charme, et elle lui offre son corps et ses os en échange ; mais l'autre secoue la tête : ce qui était fait était fait. C'est alors que Margery a vu Bill, comme je vous ai dit, et lui a raconté l'affaire tout au long.

Il ne répond pas grand'chose, — il n'a jamais levé un doigt contre sa destinée ; mais de ce jour-là, il est devenu quasiment fou. La fille l'avait prié de fuir l'endroit, jugeant que s'il s'éloignait, le poison de la sorcière ne pourrait l'atteindre. Non, il a regardé la chose en face, et il s'est soumis, comme si c'était un

ange du ciel qui l'avait prévenu. Pourtant ce n'était qu'une créature de l'enfer qui travaillait contre lui, et, je peux bien vous le dire à présent, s'il était allé trouver le pasteur, s'il avait soigné son ennui avec des psaumes, des cantiques, et la Parole de Dieu, il aurait encore pu avoir raison de la vieille. Mais rien. Il a simplement redonné du cœur à la fille, disant que ce qui doit être sera, et, de cette façon, il a pris une voie désespérée, comme un malade qui se sait condamné par l'ordonnance du médecin. Tout ce que ses amis pouvaient faire pour le remonter et rien était la même chose. Il est devenu un caractère dangereux, je vous assure ; tout le monde en parlait ; il s'est mis à boire, et Slocombe l'a flanqué à la porte, en lui signifiant que s'il avait des dispositions pour le diable, il pouvait aller ailleurs qu'à sa ferme. De bon garçon qu'il était, et d'un qui se respectait, il est tombé aussi bas que la boue du chemin sous l'influence de la malédiction, — un vilain guenilleux qui a brisé le cœur de sa mère aussi bien que celui de Margery Loney.

Et puis, une nuit qu'il était saouï, bien sûr, il a roulé dans la rivière comme il rentrait à Little Silver ; il s'est cassé la jambe, et il a fallu le porter à l'hôpital pour la raccommoder. Mais va-t'en voir s'ils l'ont guéri ! Le plus habile rebouteux y a perdu son latin, — parce que la malédiction était accrochée à la jambe de Bill comme un chien à un rat. Et tout ce qu'on peut avoir en fait de malheurs, il l'a eu, et une *arsipèle* avec le reste. Et la preuve que le cercle noir n'avait pas été tracé pour des prunes, c'est que Collins est mort.

Il y a encore une chose aussi triste qu'il faut que je vous dise : un petit mois après l'enterrement de

Bill, Margery Loney a mis fin à ses jours — pauvre folle créature! — elle s'est jetée dans la Teign, en bas du pont de Lee, sur la route de Chagford, où il y a des endroits profonds, et où c'est, la nuit, aussi solitaire que le désert d'Egypte. On l'a trouvée noyée, et des gens étaient pour qu'on l'enterre à un croisement de routes, d'après la rude coutume du temps passé, mais d'autres n'étaient pas de cet avis, et ainsi on ne l'a pas fait. Et il y en avait qui criaient qu'il fallait aller voir de quoi elle était fabriquée, la vieille sorcière qui avait coupé deux jeunes vies avec une telle audace....

Mais ce qui est advenu de la mère Tab en fin de compte, mon père-grand ne l'a jamais su, malgré qu'il est facile de deviner qu'elle a fait une sale fin tôt ou tard, et que, son heure sonnée, elle s'en est allée au feu et au soufre.

Voilà l'histoire, toujours. Et quant à débrouiller ce qu'il y a là de conforme aux lois de la nature et ce qui est pure magie, ce n'est pas à moi qu'il faut vous adresser. Ça demande une caboche autrement éduquée que la mienne.

EDEN PHILLPOTTS.

(Traduit de l'anglais par L.-A. Delieutraz.)





L'affaire du comte de Pfaffenhofen.

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE ¹.

Notre malheureux créancier n'est pas encore guéri de son respect, aussi naïf que peu justifié, pour la royauté bourbonnienne et avant de recourir aux tribunaux devant lesquels il lui répugne de dévoiler l'origine scandaleuse de la dette des princes, il veut essayer encore de toucher le cœur de son royal débiteur et lui adresse, le 8 février 1829, la lettre suivante :

« Au Roi

» Sire

» Qui va répondre à Dieu parle aux hommes sans crainte,
Et dit aux Rois la vérité sans feinte.

» Oui, Sire, quand la mort est préférable à la pénible existence où ma vieillesse est réduite, depuis le règne de Votre Majesté, je viens encore, au moment où la vente de mes biens est affichée, je viens recourir, une dernière fois, aux bontés comme à la justice du Roi Très Chrétien et lui rappelle ce que je dois croire être échappé à ses souvenirs, la nature de sa dette envers moi, que mon profond respect pour mes Augustes Débiteurs m'a fait taire jusqu'aujourd'hui à d'autres que LL. MM.

» Je l'ai tue surtout à ces hommes éphémères des Conseils du Roi, en qui mon dévouement à LL. MM. m'a fait voir des ennemis plutôt que des confidents, à qui des secrets de l'émigration puissent être dévoilés.

¹ Pour les deux premières parties, voir les livraisons de mai et juin.

» Louis XVIII « m'a su gré de ma discrétion sur cette affaire qui devait rester secrète », ce sont ses expressions. J'ignore ce que les membres de la commission qu'il a plu à Votre Majesté de charger de reconnaître et fixer ses dettes auront découvert de ces secrets ; ils sont restés inabordables, je ne les ai point approchés. Mais quand je me sens incapable de survivre à la honte de la vente publique de mon patrimoine et à la ruine de ma famille, le devoir de l'homme qui se respecte, et du chrétien, de pourvoir à la conservation de son honneur et de sa famille, m'impose celui d'appeler humblement Votre Majesté à mon secours, en la suppliant de se rappeler l'origine de cette dette envers moi, et de considérer si la mort que j'invoque pour terme de mes souffrances doit « être la récompense qu'Elle a promise à mes bonnes et honorables actions » ?

» Je me borne à une seule, Sire, à celle qui m'a rendu caution des princes Louis-Stanislas-Xavier et Charles-Philippe et qui m'a fait vendre mes rentes au cours de 73 pour payer leur dette !

» Quand, seul, résistant aux puissances qui, avant de se résoudre à vous seconder, repoussaient des Pays-Bas les compagnies des émigrés qui n'avaient pas où se rassembler, je leur ai procuré, dans le pays de Liège, des quartiers où elles ont pu se former ; ce fut chez moi, par mon entremise et sur mon crédit, que la plupart des marchés des fournitures du matériel de l'armée de Bourbon, ont été conclus, payables partie en bons sur le trésor des Princes, partie en assignations à différents termes.

» Le Conseil de leurs Altesses Royales à Coblenz avait cependant établi des fabriques d'assignats destinés à être introduits en France pour y opérer la dépréciation de cette monnaie.

» Dans la disette d'espèces réelles, le Trésor des Princes se permit de payer avec ces faux assignats les fournisseurs de leur armée qui les reçurent comme vrais assignats, de confiance et sur ma foi. Mais envoyés en France pour y être réalisés et déclarés faux et de fausse fabrique, ils excitèrent, dans le pays de

Liège, des alarmes, des cris, des émeutes qui se dirigèrent principalement sur moi à de tels excès, qu'à l'arrivée du Comte de Selincourt, de la part de Monseigneur, duc de Bourbon, je ne pus les apaiser qu'en me rendant caution solidaire de Leurs Altesses Royales par acte homologué le jour même de la date par ordonnance du juge suprême du pays de Liège qui accorda main-levée aux saisies judiciaires qui avaient arrêté un convoi d'une partie du matériel de l'armée dans sa marche sur Thionville.

» L'honneur des Princes fut dès lors à couvert ! Mais après la retraite de Champagne, que serait-il arrivé à Leurs Altesses Royales, si mon cautionnement de cette dette pudibonde n'avait pas précédé leur arrivée en désordre dans ce même pays de Liège, où leurs fournisseurs, dans l'exaspération d'avoir été trompés, les eussent assaillis de leurs plaintes, et attaqués en justice contre ces monceaux de fausse monnaie ?

» Dénudés de leur fidèle noblesse, après cette fatale déroute et son licenciement, simples individus chez l'étranger, désormais à la merci des lois des pays qu'ils allaient avoir à parcourir, avant de trouver un asile, les Princes, Votre Majesté s'en souviendra, arrêtés à Aix-la-Chapelle, n'ont pu continuer leur route qu'après avoir été dégagés par la présence fortuite du comte de Romanzow qui, suivant mon exemple, se porta caution devant le magistrat.

» Ah ! combien pire, sans mon cautionnement préalable, combien pire eût été la position des Princes, à leur entrée à Liège ? Poursuivis par l'armée républicaine, ils s'y seraient trouvés en butte aux invectives, aux outrages et sous l'arrêt de leurs créanciers ! Je frémis encore de penser quelle eût été, sans moi, dans cette cruelle conjoncture, la position des Augustes Princes que mon cautionnement a sauvés de tant de périls et de tant d'avanie !

» Et maintenant quand après vingt-six ans, j'ai été condamné à payer cette dette sacrée de Leurs Altesses Royales, quand, depuis près de onze ans, je suis privé de 28 000 francs de mes rentes vendues au cours de 73 pour satisfaire au jugement qui

m'y a condamné ; quand Louis XVIII s'est obligé de me rembourser par des à comptes annuels de 50 000 francs et de doubler la pension qu'il m'a faite ; quand, de sa bouche auguste, Sa Majesté a reconnu « qu'elle n'en serait pas moins en reste » avec moi, parce qu'il y a des dettes telles que les rois même » ne peuvent pas les payer », quand Charles X règne enfin, les récompenses qu'il m'a promises seraient-elles l'entier oubli des engagements de Louis XVIII, la vente, à vil prix et à l'encan, de mes propriétés foncières, la ruine de ma famille, la honte et le désespoir de ma vieillesse ?

» Ah ! qui sait de quels nuages l'avenir peut se noircir ? Après l'exemple du fatal retour de l'île d'Elbe, quand l'Europe était encore là, tout armée pour protéger le trône qu'elle venait de rétablir ! qui sait si d'autres événements non moins désastreux pour votre couronne ne viendront pas tomber encore sur la France, quand l'Europe s'est dispersée ! Et alors, quelles ressources espérer du dévouement et de la fidélité, quand le dévouement et la fidélité ont été si mal récompensés ? quand les ministres du Roi auront rejeté pendant quinze ans les dettes de l'hospitalité ? quand mes malheurs, trop publics, m'auront rendu, plus que tout autre, un exemple de leur ingratitude et de leur imprévoyance..., mais je m'arrête, je repousse ces tristes pronostics, pour répéter au fond du cœur, ce cri que mes lèvres mourantes répéteront à mon dernier moment : Vive le Roi !

» Sire, je ne réclame pas le paiement immédiat de la dette entière de Votre Majesté, pour laquelle j'attendrai la mesure générale que, d'après l'achèvement du travail de votre commission, votre ministre m'a annoncé devoir être prise dans le conseil de Votre Majesté pour le paiement des dettes qui auront été reconnues et fixées.

• Je ne demande pas l'entier arriéré des à-comptes annuels que Louis XVIII m'avait promis pour Vous et pour lui.

• Mais pour l'honneur même de mon Auguste Débiteur, autant que pour le mien, je ne puis laisser vendre mon patrimoine à l'encan et laisser ma famille sans pain ! Et je me borne

à demander seulement un à-compte suffisant pour arrêter cette vente de mes biens, qui, à la requête d'un créancier impitoyable, que je puis satisfaire avec moins de 100 000 francs, sont affichés pour le 20 de ce mois, et jours suivants.

» Je réclame humblement le modique secours que je ne puis demander, que je ne puis attendre que de mon Auguste Débiteur.

» Je suis à ses pieds, avec le plus profond respect, de Votre Majesté, Sire

» le très humble, très soumis et très obéissant serviteur

COMTE DE PFAFFENHOFEN. »

En réponse à cette émouvante supplique, Charles X envoya à Pfaffenhofen son premier gentilhomme de la chambre pour lui dire que Sa Majesté avait expédié sa lettre à M. de La Bouillerie avec ordre d'aviser aux moyens de venir à son secours. Celui-ci appela le comte auprès de lui et ne rougit pas de lui faire une proposition d'usurier ; il lui offrit le rachat au comptant de sa pension, moyennant le prix de cinq annuités. L'indigence de la liste civile n'était donc pas telle que le capital manquât pour faire une bonne affaire !

Dans son pressant besoin, Pfaffenhofen se déclara prêt à accepter les 60 000 francs offerts, mais pour règlement des pertes qu'il avait éprouvées à l'occasion de la prison qu'il avait subie sous l'empire comme partisan de la cause royale. Dans ces conditions l'affaire n'était plus aussi avantageuse pour la liste civile ; le roi n'y fit pas donner suite et le domaine patrimonial de Pfaffenhofen fut vendu à vil prix sur poursuite de son créancier.

Quelques mois plus tard le comte de Pfaffenhofen presse de nouveau le baron^e de La Bouillerie de lui faire connaître les mesures qu'il avait annoncé devoir être

prises pour le règlement de sa créance à la suite du rapport de la commission qui en avait reconnu et arrêté le montant depuis six mois, à quoi il lui est répondu que le ministre des finances était chargé de donner suite à l'affaire. C'est l'éternel jeu de la raquette et du volant. Le ministère des finances avait envoyé l'affaire à la liste civile et celle-ci la retourne aux finances. Gagner du temps et ruiner le créancier, voilà la tactique des ministres du roi, fidèles interprètes de la pensée royale.

Dans un besoin extrême, le comte de Pfaffenhofen revient au baron de La Bouillerie le 9 novembre 1829 et déclare consentir à renoncer à sa pension, moyennant les 60 000 francs offerts précédemment. Le baron lui déclara que d'après les ordres du roi, il pouvait bien effectuer cette transaction, mais qu'il lui retiendrait les trois derniers trimestres qui avaient été payés. Suffoqué par cette lésinerie royale, le comte se trouva incapable de répondre autrement que par cette exclamation involontaire : « Ah ! malheureux ! » et en prenant la porte.

Notre malheureux créancier des princes de France tente encore une démarche extra-judiciaire et présente aux deux Chambres, le 2 mars 1830, une nouvelle pétition ; les rapporteurs imaginent, cette fois, un artifice juridique qui faisait entrer l'affaire dans un nouveau dédale dont le réclamant ne sortirait jamais ; ils opinèrent que l'Etat ne peut être tenu de payer les dettes du prince qui monte sur le trône que jusqu'à concurrence de ce qu'il a reçu de ce même prince.

Poussé à bout, le comte de Pfaffenhofen, faisant violence à ses scrupules respectueux à l'égard de sa ma-

jesté royale, se décide à assigner son royal débiteur devant les tribunaux par exploit du 23 juillet 1830. Que ne s'y était-il décidé plus tôt ! Le lendemain, le ministre des finances le fait inviter à retirer ses assignations en lui promettant de remplir dès la semaine suivante les engagements pris par Louis XVIII. De Pfaffenhofen, toujours enclin à se confier aux branches les plus fragiles, accepte et retire ses assignations. Mais le jour suivant Charles X rend les fameuses ordonnances qui entraînent la révolution, sa chute et son exil ; se souvint-il alors de la lettre de Pfaffenhofen du 8 février 1829 et du sinistre pronostic qu'elle renfermait ?

Des deux débiteurs royaux et solidaires du comte, l'un est mort, l'autre renversé et exilé, et dans leurs quinze années de règne ils n'ont pu se décider, ni l'un ni l'autre, à éteindre une dette qu'ils qualifiaient eux-mêmes de pudibonde et de sacrée. Charles X n'est plus qu'un simple particulier, mais ne deviendra pas plus honnête pour cela.

A-t-il cru que ses propres malheurs rendraient Charles X plus conscient de ses devoirs, plus sensible aux sentiments d'honneur et de justice ? Voulut-il encore croire que tous les actes de mauvaise foi et d'indélicatesse dont il était victime étaient le fait de mauvais et infidèles conseillers dont l'ex-roi était séparé désormais ? Toujours est-il que le comte de Pfaffenhofen tente une démarche personnelle auprès de Charles X et se rend en Angleterre. Il ne réussit pas à l'approcher, revient à Paris d'où il lui adresse le 28 octobre 1830 une lettre pressante, véhémence, mais profondément respectueuse, rappelant l'origine de sa réclamation, les promesses faites et non tenues et déclarant qu'il

va être obligé de s'adresser aux tribunaux si l'arrangement que ses avocats d'Edimbourg sont chargés de lui soumettre et qui constitue son dernier effort de conciliation est repoussé. Charles X s'obstinant dans sa résistance à tout arrangement, de Pfaffenhofen fait diriger des poursuites contre lui à l'effet de se saisir non seulement de ses biens mais de sa personne, la contrainte par corps étant alors en vigueur en Ecosse vis-à-vis du débiteur. Pour s'opposer à la saisie des équipages et effets de Charles X, ses conseillers recoururent à un artifice qui révéla la mauvaise foi du roi. Les carrosses royaux étaient déposés chez un carrossier. Ces voitures portaient les armes royales sur leurs panneaux ; les poignées de bronze étaient ornées de la couronne royale en relief ; malgré cela les représentants de Charles X osèrent affirmer que ces voitures n'appartenaient pas à leur maître et ne pouvaient pas faire l'objet d'une saisie à son égard, car elles appartenaient à des personnes de sa suite qui les avaient mises à la disposition du roi pour son voyage. Pour mettre les faits d'accord avec ces affirmations, les agents du roi avaient fait gratter et effacer sur les voitures les armes royales qui s'y trouvaient peintes ; mais ils ne surent faire disparaître la couronne royale des poignées de portières et la manœuvre fut ainsi déjouée. Les juges écossais rendirent un warrant qui devait être incessamment suivi d'un jugement entraînant la contrainte par corps. Pfaffenhofen faisait donc échec au roi et Charles X se trouvait dans une situation désespérée. Nous verrons plus loin comment il en sortit.

Entre temps, l'instance était reprise à Paris contre l'ex-roi par un exploit du 4 mai 1831 devant le tribunal de première instance de la Seine et un jugement par

défaut est rendu le 22 juillet contre le comte de Ponthieu, ex-roi de France ; il est publié dans la *Gazette des Tribunaux* du 24 juillet. Charles X fait opposition, le tribunal rend le 9 mars 1832 son arrêt décisif en premier ressort. Ce jugement très motivé et très développé déboute Charles de son opposition et le condamne à payer en principal au comte de Pfaffenhofen la somme de 404 042 fr. 46 plus les intérêts et les dépens, mais stipule que la condamnation prononcée ne pourra être mise à exécution que sur certains biens de Charles X qui lui appartenaient en propre avant son avènement au trône et qui n'ont pas été réunis à ceux de l'Etat. Cette réserve était de nature à enlever tout le bénéfice du jugement, car, sur les biens en question grevés de sujétions diverses, il ne subsistait pas une quotité disponible suffisante pour la couverture de la créance adjugée.

Charles X fait appel du jugement et se rabaisse à contester la valeur de la créance du fait que son origine est un prêt pour une cause politique prohibée par les lois de l'époque. De Pfaffenhofen de son côté fait joindre un appel incident pour obtenir l'annulation de la réserve du jugement de première instance. La Cour Royale déboute les deux appelants et confirme par arrêt du 2 janvier 1833 le jugement de premier ressort. Les justes lois commettent bien des injustices. !

On ne trouve pas dans les écrits du comte de Pfaffenhofen de renseignements sur l'issue finale de cette instance, mais on voit qu'en 1834 l'affaire entre dans ce qu'on a appelé depuis le maquis de la procédure.

Les conseils de Charles X imaginèrent de soulever, par une requête civile auprès de la Cour de Paris, un fait nouveau produit aussi auprès de la Cour d'Edim-

bourg. Ils prétendent que la légalisation de l'obligation contractée le 20 septembre 1792 par de Pfaffenhofen, au nom et dans l'intérêt des princes de Bourbon, envers Colson, le bailleur de fonds, est un faux ; que cette homologation a été postérieurement et frauduleusement ajoutée pour lui donner un caractère authentique, que cette soi-disant légalisation ne revêt pas la forme usuelle et que le signataire est d'un nom inconnu. Pfaffenhofen expose que cette légalisation, valable ou non, n'est pas de son fait et qu'il n'en a eu connaissance qu'en 1818 lorsque les héritiers Colson l'ont poursuivi à Vienne en remboursement de l'obligation souscrite par lui, alors qu'ils ont produit devant le tribunal ce titre de leur créance que leur auteur et eux-mêmes avaient conservé par devers eux depuis vingt ans ; qu'à aucune époque depuis qu'il a signé cet acte, il ne l'a eu entre les mains et n'a pu par conséquent y ajouter ni faire ajouter quoi que ce soit ; que cette légalisation ne pouvait avoir d'autre but que de donner à l'acte une date certaine et cela dans l'unique intérêt du bénéficiaire de l'obligation ; qu'enfin cela n'avait plus aucune importance, puisque Louis XVIII, et Charles X, lui-même, avaient à plusieurs reprises reconnu la créance de Pfaffenhofen, que la légalisation en question n'était que la constatation d'un fait que les débiteurs ne niaient pas.

On comprend en effet que Colson, après avoir fait signer par Pfaffenhofen l'obligation qui constituait celui-ci responsable solidairement du montant de son avance, eût cru devoir faire certifier officiellement la date de l'instrument et que Pfaffenhofen n'en ait rien su, la chose n'ayant aucune utilité pour lui. Lorsqu'après vingt-six ans, ce titre a été produit devant

le tribunal de Vienne, ni Pfaffenhofen, ni personne n'avait à examiner la valeur de l'homologation, puisque l'objet même de l'obligation n'était pas contesté et du reste, il a fallu à Charles X ou à ses conseillers encore seize ans pour que l'idée leur vînt qu'on pourrait, à propos de cette légalisation, soulever un incident utile pour ajourner encore le règlement d'une dette indiscutable et reconnue. Quant au fait de la légalisation, une enquête a constaté que le document portait bien le sceau de l'officialité de Liège, mais que le nom du signataire « Brocart » comme secrétaire, ne se retrouvait pas dans les documents de la même époque, le titulaire de cet office étant alors un nommé « Deslin », la chose ayant du reste peu d'importance, car la légalisation de la pièce en question était une affaire banale, sans intérêt pour l'administration, et qu'un clerc quelconque pouvait bien avoir signé la formule.

Quoi qu'il en fût, les adversaires de Pfaffenhofen voulurent tirer de ce fait accessoire des conséquences extraordinaires; ils allèrent jusqu'à contester l'intervention de Pfaffenhofen en 1792, le rachat des faux assignats, la saisie des bagages de l'armée du duc de Bourbon et cela malgré vingt lettres des princes français, duc de Berry, duc d'Angoulême, duc de Bourbon, comte d'Artois, cinquante lettres de leurs ministres et de principaux officiers, cinquante autres des ministres de la Restauration, enfin quinze cents autres lettres qui remplissaient les cartons de Pfaffenhofen et provenaient d'émigrés de tout rang, de tout âge et de tout sexe que celui-ci avait aidés dans leurs jours d'infortune. On chercha même à confondre la créance de Pfaffenhofen avec celles d'autres bailleurs de

fonds de Liège qui avaient été remboursés déjà, notamment celles des banquiers Robert Cerfontaine et Bellefroi dont la créance avait une tout autre origine et qui avait été examinée par la même commission que celle qui avait rapporté sur la créance de Pfaffenhofen.

Bref, Charles X fit introduire une requête civile aux fins de faire annuler l'arrêt de la Cour Royale du 15 décembre 1832 et cette requête est signifiée à l'intéressé le 11 avril 1835. Elle fut plaidée le 10 mars 1836, repoussée par l'avocat général M. de Berville et rejetée par la Cour qui condamna le demandeur à l'amende de 300 francs et aux dommages-intérêts en 150 francs.

Revenons maintenant à 1831 et au warrant écossais qui menaçait Charles X de la contrainte par corps. Dans une détresse si extrême, celui-ci n'entrevit de salut que par l'intervention de Louis-Philippe, son cousin. Il pensa avec raison que, d'une part, pour l'honneur de la famille, Louis-Philippe ne saurait souffrir que son royal parent fût mis en prison pour dettes et d'autre part, jugeait qu'après lui avoir enlevé son trône, le nouveau roi lui devait bien quelque chose. Mais Louis-Philippe était ménager de ses deniers et peu de rois ont géré leurs intérêts financiers aussi bien que lui. Il fallait donc trouver une combinaison qui sauvât Charles X de la honte d'être mis en prison pour dettes, sans charger Louis-Philippe de la dette entière que Louis XVIII et Charles X avaient contractée vis-vis du comte de Pfaffenhofen et qui, avec tous les intérêts accumulés et des frais et débours accessoires mais considérables, était déjà évaluée aux environs d'un million. D'autre part, ce que l'on pouvait saisir des biens de Charles X en Ecosse n'était pas considérable.

Il s'agissait donc de désintéresser de Pfaffenhofen dans l'instance engagée en Ecosse et de prévenir l'exécution du warrant, tout en laissant se poursuivre l'instance en cours à Paris, soit contre l'Etat français, soit contre les liquidateurs de la liste civile de Charles X. Pour atteindre ce but, Louis-Philippe consentait à verser au comte une somme de cent mille francs comptant et à lui servir une rente viagère de dix mille francs, le tout à valoir et jusqu'à concurrence de ces sommes et des intérêts d'icelles, sur les premières rentrées qui seraient opérées au profit de Pfaffenhofen sur sa créance contre Charles X.

Le comte de Pfaffenhofen acceptant cet arrangement provisoire, il fallait le consacrer par un acte qui liât les deux parties tout en restant secret et que le roi n'y parût pas ostensiblement. Il fallait donc recourir à une personne interposée qui méritât toute la confiance des deux parties. C'est à ce titre que Louis-Philippe eut recours aux bons offices de M. Edouard Arnold, secrétaire particulier et homme de confiance de son ministre M. Casimir Périer.

Le même jour, 26 octobre 1831, furent passés deux actes sous seing privé, l'un, entre Louis-Philippe et M. Edouard Arnold, dans lequel étaient exposés le rôle et le mandat de celui-ci pour l'exécution des conventions faites avec Pfaffenhofen ; l'autre, entre Edouard Arnold et le comte de Pfaffenhofen, relatant l'objet et les conditions des dites conventions. Le nom et la signature de Louis-Philippe ne paraissant pas dans ce second acte, il n'y avait à craindre de la part de Pfaffenhofen aucune indiscretion qui pût exposer le nom du roi.

Moyennant les versements qui lui étaient faits ou assurés par cette convention, le comte de Pfaffen-

hofen s'engageait à renoncer au bénéfice du warrant obtenu en Ecosse et à toutes poursuites quelconques contre la personne ou sur les biens de Charles X hors France, se réservant seulement l'exercice de ses droits en France. Cet engagement fut tenu et l'instance en Ecosse abandonnée.

Dans ce que l'on possède encore des écrits de Pfaffenhofen, on ne trouve aucune trace de cette convention dont le comte a respecté le secret par déférence pour Louis-Philippe, et c'est dans les papiers de la famille de M. Edouard Arnold que nous avons trouvé la copie des actes passés. Comme le dernier écrit connu de Pfaffenhofen est un appendice de 1836 à la brochure de la Bibliothèque de Berlin, il est à présumer que la convention, jusqu'à cette date du moins, a été fidèlement exécutée, sinon de Pfaffenhofen n'aurait pas manqué de rompre le secret et aurait ajouté un nouvel appendice à l'exposé qu'il avait publié.

En 1836 Edouard Arnold mourut célibataire, en laissant pour héritiers son frère Henri et M^{me} Naville-Arnold sa sœur. Ceci était une grave complication ; sa famille ignorait tout de ses affaires et se trouvait dans une singulière situation car, par l'acte qu'il avait passé avec le comte de Pfaffenhofen, Edouard Arnold se trouvait ostensiblement créancier de celui-ci et il fallait que ses héritiers reniassant cette créance ; les actes passés durent leur être communiqués et ils n'hésitèrent pas à reconnaître que cette créance était fictive et qu'ils n'y avaient aucun droit. Mais Louis-Philippe ayant choisi pour nouveau prête-nom M. Paul Périer et ne voulant pas que son propre nom parût dans cette affaire, on demandait aux héritiers d'Arnold

de déclarer qu'il était à leur connaissance que les avances faites par leur auteur au comte de Pfaffenhofen l'avaient été sur les deniers du dit Paul Périer. C'eût été un mensonge désintéressé que d'aucuns auraient pu faire sans scrupule, mais qu'on ne pouvait attendre d'un homme aussi ferme dans ses principes que le pasteur François-Marc-Louis Naville, qui représentait sa femme M^{me} Naville-Arnold, et c'est à ce conflit de conscience entre M. Naville et M. Paul Périer que nous devons de connaître cette phase de l'affaire de Pfaffenhofen contre les rois de France. M. Naville était prêt à déclarer, d'après les actes à lui soumis, que ni sa femme ni son beau-frère ne prétendaient à quoi que ce soit de la créance en question, qu'ils étaient même certains que leur auteur n'avait fait des avances constituant la dite créance que sur les deniers du roi Louis-Philippe, mais il se refusait formellement à affirmer que le bailleur de fonds était M. Paul Périer, puisqu'il résultait des documents présentés que cela n'était pas vrai.

Au point de vue psychologique il est intéressant de citer un ou deux fragments de cette polémique entre un ministre huguenot et un banquier qui peut-être avait été habitué à se diriger avec une certaine souplesse à travers les écueils des cas de conscience.

Le 10 juillet 1839 M. Naville écrivait à M. Périer au sujet d'un projet d'acte de renonciation qui lui était soumis :

« Quelle n'a pas été ma surprise de lire dans le dit projet :

« La *Vérité* est, ainsi qu'il résulte des pièces et renseignements trouvés lors du décès de M. Arnold, et parmi ses papiers, que » ce dernier n'a agi dans cet acte qu'au nom, pour le compte » et en qualité de mandataire de M. Charles-Fortunat-Paul

» Périer, banquier, qui seul a avancé les fonds et est propriétaire
» des dites créances, etc. » — Comment ? « La vérité, etc. ? »
Mais M. Arnold n'était-il pas substitut nominal du Roi, ainsi
qu'il résulte d'un acte sous seing privé dont vous nous avez
transmis une copie et où je ne crois pas que le nom Périer se
trouve ? Cette vérité est donc une assertion matériellement
fausse. Qui voudra la signer ? Je ne pense pas que ce sera vous,
Monsieur ; et cependant, l'acte que vous n'avez sans doute
pas lu plus que je ne l'avais fait moi-même ajoute : « M. Paul
» Périer, de son côté, déclare connaître l'exactitude des déclara-
» tions ci-dessus ». Si quelqu'un dit : « On ne fait ici tort à per-
» sonne ; c'est un artifice nécessité en ce que le Roi ne doit pas
» intervenir dans l'acte et un de ces mensonges que l'usage
» autorise, » je respecte sa conscience et je ne le condamne pas.
Mais pour moi ce n'est pas ma manière de voir et dussé-je
gagner beaucoup à de telles transactions, je n'y souscrirai ni
directement ni indirectement. Ceci, Monsieur, est le résultat
de ma conviction personnelle... j'agis selon ma conscience et si
l'on venait à réclamer mon nom, on ne l'aurait pas.... »

L'astucieux Paul Périer eut quelque peine à digérer
cette leçon, car, sur ce sujet du moins, il ne répondit
que plusieurs mois après et voici quelques passages
de sa discussion :

« J'avoue que les scrupules dont vous vous êtes senti pénétré
m'ont grandement surpris. Je n'aurais pu croire qu'un homme
de votre caractère se soit attaché à des subtilités de formes, à
des difficultés insaisissables et qu'au lieu de se fixer sur des
considérations puisées dans l'esprit d'une transaction semblable
il se fût préoccupé seulement des moyens matériels, si légi-
times cependant, employés par la réaliser.... Il m'a toujours
semblé que le mensonge consistait non pas à tracer avec de
l'encre sur un papier blanc tels caractères qui formeraient l'ex-
pression écrite d'un fait inexact, s'il n'y a personne au monde
à qui l'exactitude du fait importe et si ce papier noirci doit pas-

ser de vos mains au feu, mais bien à se rendre responsable moralement, à un point de vue quelconque, dans un intérêt illicite et contre un intérêt légitime, d'une assertion, déclaration ou reconnaissance contraire à la vérité et qui doit amener injustement un résultat opposé à celui qu'amènerait la vérité. »

Le mensonge, tel que l'admet M. Paul Périer, est celui que le P. Gury, dans son *Compendium de théologie morale*, dénomme « officieux » et classe comme péché véniel. Mais François Naville ne faisait pas tant de distinctions et pour lui le mensonge était le contraire de la vérité, tout simplement. Nos deux correspondants ne pouvaient donc pas s'entendre et ne s'entendirent pas.

Pour arriver à ses fins, le confident de Louis-Philippe fit assigner en 1840 les héritiers Arnold devant le tribunal de la Seine et obtint un jugement par défaut concluant à la reconnaissance des faits exposés par M. P. Périer. On ne sait par quelle habileté les héritiers Arnold n'avaient pas été touchés par l'assignation. Le fait est qu'ils furent condamnés sans le savoir. Comme d'autre part ils avaient toujours demandé que le comte de Pfaffenhofen intervînt aux actes par lesquels ils renonçaient à la créance d'Edouard Arnold et qu'il s'engageât à ne jamais exercer aucun recours contre eux, quoi qu'il dût advenir de l'exécution du contrat de 1831, ils durent faire opposition au jugement par défaut et l'affaire occupa les avoués et les juges jusqu'en 1843. Les héritiers Arnold, pour se couvrir, semblent avoir fait appeler la liste civile au procès comme garante de l'exécution du contrat passé entre Louis-Philippe et Edouard Arnold. Il résulte d'une lettre de l'avoué Vuillemot de Paris, 1^{er} février 1843, qu'ils ont obtenu gain de cause même sur les

dépens du procès et qu'ils se trouvaient dès lors à l'abri de toutes recherches en ce qui concerne la créance Pfaffenhofen.

Pendant ce long débat il semble, d'après les pièces disponibles, qu'il n'y a eu aucune correspondance ni directe ni indirecte entre de Pfaffenhofen et les héritiers Arnold, ce qui porte à croire que tant de son vivant qu'après son décès, les engagements qu'Edouard Arnold avait pris vis-à-vis du comte ont été tenus par son royal répondant ; en cas contraire il est vraisemblable qu'il aurait essayé de se retourner contre Arnold et sa famille, ce dont il n'existe aucune trace.

L'intervention de Louis-Philippe par la convention entre son fidéicommissaire et le comte de Pfaffenhofen n'était toutefois pour ce dernier qu'un incident, qu'une satisfaction partielle et provisoire. L'affaire devait suivre son cours, mais notre documentation s'arrête au jugement de la Cour d'Appel du 15 décembre 1832, confirmé le 11 mars 1836 par le rejet de la requête civile introduite par Charles X. Quelles sont les mesures qu'a pu prendre le comte de Pfaffenhofen pour faire exécuter le jugement ? Dans quelle somme a-t-il pu rentrer finalement ? Nos recherches ne nous ont pas permis d'arriver à une conclusion. On voit toutefois dans un article malveillant de la *Gazette de France* du 15 juillet 1842, qu'une partie de la créance aurait été réalisée et que des valeurs importantes étaient déposées à la Caisse de dépôts et consignations. D'autre part, on doit considérer que Louis-Philippe, pour récupérer les avances qu'il avait faites au comte de Pfaffenhofen, était intéressé à ce que la créance de celui-ci sur Charles X fût liquidée et qu'il avait les moyens de presser l'affaire ; mais

comme dans l'arrangement avec de Pfaffenhofen le roi s'était assuré un privilège de premier rang sur les rentrées du chef de cette créance, il est vraisemblable que son zèle ne l'aura pas entraîné au delà de sa propre couverture. On peut craindre dès lors que ce malheureux champion du trône et de l'autel, après avoir épuisé les 100 000 francs de Louis-Philippe pour éteindre une partie de ses propres dettes, aura vécu péniblement à l'aide de la rente viagère de 10 000 francs que le roi devait lui servir.

En tout cas nous savons qu'à la fin de 1834 il n'avait pas obtenu satisfaction de Charles X et qu'il désespérait y parvenir, car, le 13 décembre 1834, entrant dans sa quatre-vingt-deuxième année, il écrivit un poème intitulé *Mon dernier ajournement* et dédié à Charles X ; ce poème est une véhémence imprécation dans laquelle il évoque tous les sacrifices qu'il a faits pour la cause royale, tous les services qu'il a rendus, tous les actes de dévouement qu'il a accomplis et leur oppose l'ingratitude, la cruauté et la mauvaise foi par lesquelles les Bourbons l'ont récompensé. Ces vers se terminent ainsi :

« et quand la mort m'appelle,
Et que ma tombe s'ouvre, à mon dernier adieu,
J'ajourne Charles X au tribunal de Dieu !
Où je porte ces lis et le royal emblème,
Que d'une main impie, en parjurant sa foi,
Pour décliner son juge et mentir à la loi,
Il osa de ses chars faire effacer lui-même !!! »

Le comte de Pfaffenhofen mourut à Oberwerth le 8 avril 1840, âgé de quatre-vingt-sept ans. Sa fille adoptive, M^{me} Ida von Chlendowski, transmet ses papiers au neveu du comte, le Freiherr Franz-Simon von

Pfaffenhofen. On sait qu'en 1872 les papiers étaient encore en possession de ce neveu, mais qu'à la mort de celui-ci, survenue dans la même année à Donaueschingen, ces papiers ne s'étaient pas trouvés dans la succession ; on en a conclu que ce neveu étant sans descendance et le dernier du nom, avait détruit les papiers de sa famille avant de mourir, pour qu'ils ne tombassent pas dans des mains étrangères et indifférentes. On peut se demander, il est vrai, si d'autres mains intéressées à leur disparition ne sont pas intervenues. De nombreux précédents montrent que les intérêts de la dynastie de la Restauration ont été parfois servis par des accidents de ce genre.

Le comte de Pfaffenhofen a ajourné Charles X au tribunal de Dieu ; Charles X l'y a précédé de quatre ans. Le jugement aura été sans appel.

E. A. NAVILLE.



Lénine.

Parmi les nombreux noms d'emprunt que, pour mieux échapper aux serres de la police politique, le vieux et infatigable révolutionnaire *Wladimir Iljitsch Oulianoff* fut obligé de prendre, c'est sous celui de *Lénine* qu'il a acquis une célébrité mondiale. Haï et craint des uns, aimé jusqu'à l'adoration par d'autres, il est pour tous un sujet d'étonnement. L'histoire connaît des souverains plus puissants et des trônes plus grandioses ; Lénine, lui, veut être en plus un prophète, le créateur, le précurseur d'un monde nouveau, le destructeur impitoyable de l'ancien, qu'il réduit en miettes, dont il creuse la fosse. On a vu aussi de plus grands conquérants, les héros des croisades, ceux des guerres napoléoniennes ; Lénine prétend — ce qui n'eut lieu qu'une fois, dans la légende biblique — traverser la mer à pied sec ; il n'existe pour lui ni montagnes, ni vallées, et sa bannière couleur de sang marche au combat pour ce but : le monde entier ! Le président de la troisième Internationale, Sinowieff, esprit borné, prétentieux, superficiel s'il en fût, pour lequel le dernier mot de la sagesse de tous les temps se réduit à l'adage : *magister dixit*, n'avait à sa manière point tort quand, il y a trois ans, il voyait déjà Lénine appelé à la présidence du Soviet des ouvriers et des soldats du monde entier....

Lénine, le petit noble de Simbirsk, le fils d'un fonctionnaire, a célébré récemment son cinquantième anniversaire à la tête d'un puissant empire et, sans doute, un autre empire, plus grand encore, s'étendait devant ses yeux : l'univers. Rien d'étonnant si de fidèles adorateurs de Lénine, à l'occasion de cette fête, nommèrent Lénigrade la ville de Pierre-le-Grand, cette ville qui, d'ailleurs, pendant la guerre, a laissé son nom de Pétersbourg pour celui de Pétrograde. On peut s'étonner plutôt que les vastes plaines et les steppes qui formèrent un jour la Grande Russie ne soient pas encore devenues — d'après le nom du grand homme — la Léninie. Mais celui qui connaît personnellement Lénine sait à quel point tout ce qui est conventionnel lui est antipathique et combien ce sectaire est loin d'entreprendre quoi que ce soit pour son profit personnel. Malgré la haine ardente qui entoure Lénine comme d'une mer de feu, les plus inplacables adversaires de son système de violence sont obligés, s'ils sont loyaux, de mettre sous son vrai jour le trait saillant de sa personnalité : sa modestie, son renoncement à tout ce que les hommes recherchent. Ce trait de caractère, poussé presque jusqu'à l'ascétisme, l'élève bien haut au-dessus des mille et mille profiteurs de la guerre civile, au-dessus des meneurs tels que Trotzky, qui n'a pris que trop volontiers, avec le pouvoir, ce qui appartient au pouvoir lui-même. C'est à peine si Lénine se trouve mieux au Kremlin qu'à la Spiegelgasse à Zurich ou à la rue de la Colline à Genève. Et celui qui le vit partir pour Pétrograde pour diriger dans une direction nouvelle, la sienne, les vagues tumultueuses de la révolution de mars, pour ébranler la Russie et le monde, celui-là, dis-je, se rappellera toujours la misérable petite valise qu'il

avait à la main, remplie surtout d'écrits bolchévistes publiés en Suisse pendant la guerre.

Mais ce Lénine, absolument désintéressé, est animé de cet idéalisme qui est le titre de gloire d'une ère tout entière, de l'élite du socialisme russe dont Lénine est sorti ; son bien-être personnel ne lui importe aucunement. En revanche, son unique préoccupation, c'est sa secte, son parti politique, qu'il s' imagine être seul en possession du « vrai socialisme ». Après la scission de la social-démocratie russe, obtenue par toutes les ruses imaginables et par les trucs les plus vils, le contenu de la caisse du parti fut tout simplement détourné au profit de la fraction de Lénine et au détriment de l'autre. Un legs considérable qui était destiné, sous certaines conditions, au parti socialiste dans son ensemble, fut accaparé par les bolchévistes, et malgré l'intervention d'un tribunal arbitral socialiste international, Lénine n'est point embarrassé : il combine et consacre le « mariage » d'un de ses acolytes de façon que le procès n'a plus sa raison d'être. L'heureux époux, grâce aux faveurs du *pontifex maximus*, est parvenu aux plus hautes dignités de l'Eglise rouge. Après le coup d'Etat bolchéviste, ce noble personnage est devenu à Paris l'informateur en chef de Jean Longuet et de son *Populaire*. Il trouvait là des auditeurs d'une crédulité touchante auxquels il annonçait — et par eux aux ouvriers français — les splendeurs du royaume des cieux de Moscou, descendu sur la terre. Le congrès du parti socialiste interdit, il est vrai, aux membres du parti les prétendues expropriations qui, ainsi que le dit très bien cet arrêt, ne peuvent que démoraliser la classe ouvrière. Mais le parti a besoin d'argent pour la propagande du « vrai », du « pur » socialisme et le trésor de l'Etat à Tiflis est pillé, et le fruit de ce vol

est expédié par fractions à l'étranger pour y être changé en bonnes espèces. Dans l'intérêt du parti, on conclut un pacte avec un vulgaire chef de brigands, qui, à l'aide de ses bandits, trouble pendant un certain temps la tranquillité de la région de la Volga, et remet aux bolchévistes l'excédent de ses rapines.

Au nom sacré du parti, on flatte un Malinowsky, on l'élève aux charges les plus élevées ; même, on obtient pour lui un siège de député à la Douma, et cela, alors qu'il était connu, tout au moins par son passé, comme un vil criminel, condamné à plusieurs reprises. L'avenir devait être plus édifiant encore : Malinowski, surnommé par Lénine le « Bebel russe », siégea donc au Parlement non seulement comme représentant des bolchévistes, mais comme homme de confiance du département de police, et fut dans la suite démasqué comme un dangereux agent provocateur. Démasqué, mais non certes par les membres de son parti. Car, au moment même où plus d'un grave soupçon pesait sur lui, Lénine et Sinowieff, son Sancho Pança, ne dédaignèrent point de publier ce qui suit : « Vu les conclusions de l'enquête sur l'affaire Malinowsky, enquête conduite par une commission spécialement désignée à cet effet, le Comité central repousse avec indignation l'ignoble accusation portée contre notre respectable ami, accusation formulée dans le seul but de ruiner la réputation d'un des chefs du prolétariat. » Il s'agissait de flétrir l'accusation comme honteuse, mais en réalité, c'est le parti de Lénine qui s'est lui-même couvert d'une honte ineffaçable. Tous en eurent l'impression, sauf Lénine lui-même : lorsque Kerenski, alors ministre de la justice, ordonna après la révolution de mars une revision des actes de l'« Och-

rana » tsariste, Lénine, invité à témoigner, déclara qu'en fin de compte, Malinowsky avait certainement plus servi la cause du prolétariat qu'il ne lui avait nui....

Tel est Lénine. Chez lui, un idéalisme élevé s'unit à une grossière et criante amoralité. Il subordonne tous les moyens d'action à un but unique qu'il considère comme sacré, et il n'attache aucune importance à ces moyens. Le social-démocrate Potressof, l'un des meilleurs écrivains russes, un ancien ami de Lénine, un partisan de ses idées, lui a consacré, il y a quatre ans, une étude intitulée d'une façon fort significative : *Le Hottentot*. Ce que chacun de nous sait, nous qui avons eu affaire avec le grand chef du « communisme », ce que nous connaissons de son action dans le parti qu'il divisa sans scrupule, uniquement pour assurer la prépondérance à sa propre fraction, prouve que Lénine n'est pas une nature précisément immorale, mais plutôt amorale. Il a déjà intercepté des lettres de ses adversaires politiques, et s'est vanté plus tard ouvertement d'avoir commis cet acte. Il n'a jamais eu cure de l'honnêteté de ses créatures, — il lui suffisait qu'elles fussent de bons outils dans sa main habile et qu'elles ouvrissent dans son parti le chemin à sa dictature. Lorsque quelques amis lui demandèrent après une séance du congrès de la social-démocratie en 1907, comment, en réalité, il était venu à élire au Comité central, donc à la plus haute instance du parti un homme connu pour son indignité, Lénine répondit cyniquement, sans embarras : « C'est bien simple ! Pour qu'un comité central soit actif, il doit se composer d'écrivains de talent, d'habiles organisateurs, et de quelques canailles intelligentes. Je recommande le camarade X, justement en qualité de canaille intelli-

gente. » Deux ans à peine après cette nomination, l'intelligent candidat de Lénine avait déjà coûté au parti plus de cent mille roubles ¹ !

C'est la même tactique que Lénine a adoptée dans l'exercice de sa dictature. Ainsi s'explique le fait répugnant, que ce despote « socialiste », sincère, fanatiquement dévoué à son unique idée, veut organiser un monde nouveau avec l'aide de toutes sortes de viles canailles, sans-culottes, habitués des pénitenciers, brasseurs d'affaires, espions et sadistes, qui ont trop longtemps attendu leurs sept années d'abondance, et qui résument fort simplement tout l'idéal de Lénine dans l'adage : *Carpe diem*. L'élite de la classe ouvrière socialiste, les travailleurs des usines Poutiloff et Obouchoff, les typographes et tous ceux dont la social-démocratie russe était fière, résistèrent dès le début à la commissocratie. C'est par des centaines de cadavres restés sur le pavé et dans les cours des chambres de torture, que fut scellée leur protestation contre les ignominies cachées sous un manteau de socialisme. Le « gouvernement des ouvriers et des paysans » a reçu son baptême dans le sang des ouvriers et des paysans.

En quoi consiste la force de Lénine ? A son système de ne dédaigner aucun moyen il joint une volonté de fer, d'acier, décidé qu'il est à atteindre à n'importe quel prix son but, son but unique. Embrassé lui-même d'une foi fanatique dans sa cause, il possède encore le don d'entraîner les masses à sa suite, tantôt en s'appuyant sur la majorité (bolchévisme est un dérivé de « bolché » = plus grand),

¹ Voir le remarquable ouvrage de l'ex-bolchéviste Stanislas Volsky, *Dans le royaume de la famine et de la haine. La Russie bolchéviste*. Édité par l'Union pour la régénération de la Russie. Paris, 1920.

tantôt, quand il ne réussit pas autrement, en intimidant la majorité à l'aide d'une « minorité d'initiative ». Assurément, il conquiert la *vox populi* d'une façon que tout social-démocrate fidèle à ses principes est obligé de condamner : la ruse, l'hypocrisie, la fausseté vis-à-vis du peuple lui ont toujours servi de moyens d'action. Dans son *opportunisme*, qui est plus sincère que toutes les vantardises, toutes les exagérations des principes socialistes, il n'hésite pas à trahir le programme socialiste pour sacrifier aux intérêts les plus primitifs de la foule. Mais, à son vibrant appel, celle-ci suit Lénine au combat, car il est le type classique du *démagogue*, le *démagogue-né*. Il y a plus encore : les foules *russe*s le suivent, parce que les affamés, les asservis, ceux qui ont toujours guetté un rayon d'espoir, ont trouvé en lui *leur* porte-flambeau, *leur* porte-bannière. A notre époque, où règne « l'esprit de destruction », comme dit Bakounine, Lénine a pour les infortunés quelque chose d'un Pougatscheff ou d'un Stenka Rasin. On dirait que Lénine a fait autrefois son propre portrait dans une phrase dirigée assurément contre d'autres gens, mais qui frappe son auteur plus durement que qui que ce soit : « Je ne cesserai jamais de répéter, nous assurait-il un jour, que les démagogues sont les pires ennemis des travailleurs. Et cela, parce qu'ils *excitent les mauvais instincts de la foule*, et qu'il est impossible que l'ouvrier, vu son manque de développement, *reconnaisse des ennemis* dans ces personnages qui prétendent (parfois même sincèrement) être leurs amis ¹. »

¹ N. Lénine, *Que faire ?* Questions douloureuses de notre mouvement (en russe), p. 93. (C'est nous qui soulignons. A. C.). — Cette petite brochure parut en 1902 chez l'éditeur Dietz Nachfolger, à Stuttgart, en pleine période d'organisation du parti ouvrier social-démocrate russe ; elle fut très remarquée et souleva des discussions passionnées.

Lénine parlait-il sérieusement dans ce moment-là? Car la franchise n'est pas son fort. Quand il eut complètement désorganisé la social-démocratie de son pays par la démagogie la plus vile, en employant justement les moyens qu'il a si violemment stigmatisés dans la philippique ci-dessus, quand il l'eut conduite à la démoralisation, à la ruine, il éprouva encore le besoin de se jeter sur la démagogie. « La démagogie — nous dit quelqu'un qui doit bien le savoir — consiste à faire à droite et à gauche des promesses qu'on ne peut tenir. Il est facile de les donner, ces promesses démagogiques. Mais la vie montre bientôt qu'elles sont irréalisables et dévoile l'opportunisme qui fait miroiter ces « rêves dorés¹ ». Malheur! combien de temps ce vilain rêve mettra-t-il *cette fois* à disparaître....

C'est ici, dans les rapports du bolchévisme et de son illustre fondateur et chef avec le peuple, que se trouve le problème capital du mouvement, mais en même temps, la source première d'où il a tiré, pour vaincre, son énergie et sa force. La social-démocratie avait autrefois un principe, à savoir que la classe ouvrière doit, avant de prendre les rênes du pouvoir, et pour ce but même, atteindre un certain degré de culture, s'armer de science et de capacité. Autrefois aussi, les chefs avaient des scrupules; il leur répugnait d'abaisser l'idéal socialiste à ce niveau inférieur où la conscience populaire, qu'éclair-

¹ Wl. Iljin — Lénine (en collaboration avec G. Sinovieff et J. Kamenieff). *Le Marxisme et les liquidateurs*. Collection d'articles sur les questions fondamentales du mouvement ouvrier (en russe). II^eme partie, St-Petersbourg, Priboï, éditeur, 1914, p. 42-43. Cette collection se compose d'anciens articles des trois chefs bolchévistes réimprimés. Liquidateurs signifie en jargon bolchéviste les menchévistes, qui voulaient liquider l'organisation secrète du parti.

rait encore la lueur d'une rénovation morale, ne pousse plus que ce cri : *Panem et circenses*. Le cri d'une foule affolée, dépravée, serrant les poings. Il y avait autrefois quelque chose qui était l'âme même de l'œuvre, de la vie d'un Jaurès, d'un Bebel, il y avait des principes qui ont trouvé leur expression, leur développement dans les riches écoles de la social-démocratie allemande ou dans l'œuvre de Vandervelde et de Destrée en Belgique. Tout cela, Lénine, dans son agitation, l'a simplement jeté au vieux fer, pour remuer plus violemment encore l'océan des passions, déjà fort agité, rompre ses digues et le faire déborder de toutes parts.

Lénine a compris que là se trouve le secret de sa victoire, et sur l'autel de la victoire, il n'a jamais craint d'immoler des victimes de tout genre. Au lieu d'élever moralement les foules à lui, le bolchévisme est descendu jusqu'à elles, et il a donné à son expansion populaire le sens le plus vulgaire, le plus démagogique. Au lieu de diriger les masses, de modérer leurs excès, on s'est laissé porter, bien plus, pousser par elles pousser *sans résistance*. Et c'est ainsi que, fatalement, la lutte contre le capitalisme est devenue une guerre de brigands et d'assassins contre quelques capitalistes ou soi-disant capitalistes, l'opposition contre le gouvernement du jour, une série d'attentats contre les membres du gouvernement. Kokochkine et Schingarieff, tous deux ministres du cabinet Kerensky, furent traîtreusement assassinés alors qu'ils étaient au lit, malades, pendant leur sommeil ! Le peuple a été l'objet d'indignes flatteries. Le bolchévisme a donné comme on ne l'avait jamais fait auparavant carte blanche aux fureurs aveugles de la populace,

en même temps qu'il lui pardonnait d'avance. Déjà pendant la deuxième année de la guerre, Lénine mettait la force au-dessus de tout — et c'est par la force brutale que la victoire devait lui appartenir. A ce moment-là, il conseille bien à l'ouvrier d'employer les armes parlementaires aussi longtemps qu'une « situation révolutionnaire » n'existe pas. « Mais, dit-il, si demain on te reprend le bulletin d'électeur et que l'on te mette en mains un fusil, ou un canon rapide d'une force et d'une perfection remarquables, empoigne ces instruments de mort et de destruction sans écouter les plaintes de femmes sentimentales qui craignent la guerre. Il existe encore dans le monde beaucoup de choses *qu'il faudra* anéantir par le fer et par le feu pour libérer la classe ouvrière. Maintenant, pour peu que l'irritation et le désespoir du peuple grandissent, pour peu que la situation prenne une orientation révolutionnaire, prépare-toi à créer de nouvelles organisations et à *tourner* ces très précieux instruments de mort et de destruction *contre ton* gouvernement et *ta* bourgeoisie ¹. » Remarquons que l'enthousiasme de Lénine pour la destruction elle-même est loin d'avoir autant de fondement et de raison que celui de Robespierre, qui disait, il y a déjà 130 ans : « Ce qui constitue la République, c'est la destruction de tout ce qui s'y oppose. » Mais en revanche, Lénine, par ses paroles amères et haineuses, se rapproche infiniment plus de Sawwa, qui (dans la nouvelle de ce nom, œuvre de Léonide

¹ N. Lénine : *Le Krach de la deuxième Internationale*. Dans le *Communiste* (en russe). Edité par P. et N. Niewskij, 1915. Nos 1-2, p. 99. Souligné par Lénine. — De ce journal, édité à Genève, il n'a paru, à ma connaissance, qu'un seul numéro (double).

Andréieff, un auteur mort prématurément), résume comme suit les amères expériences de sa vie : « Mon cher, je suis né un beau jour. A peine né, je me mis en voyage pour voir le monde. Je vis des couvents — et des prisons. Je vis des universités — et des lupanars. Je vis des fabriques — et des expositions de peinture. Je vis des palais — et des masures pleines de fumier. Je calculai à peu près combien il peut y avoir de prisons pour une exposition de peinture, et j'arrivai immédiatement à cette conclusion : *Il faut tout anéantir !* »

Comme nous l'avons dit, le programme de destruction de Lénine, rédigé à l'impératif, notons-le bien, le caractérise parfaitement. Depuis son exil jusqu'au moment de son arrivée au pouvoir, on entend retentir ce mot libérateur qu'il lance à la foule, de la plus haute situation qu'il ait atteinte, quand les masses demandent à grands cris vengeance, puissance, et une « liberté » que rien, que personne ne limite : « Prenez simplement tout ce qu'on vous a volé ! » C'était, il est vrai, mouler dans une forme démagogique et vulgaire la maxime marxiste de l'expropriation des expropriateurs, mais Lénine savait que précisément par cette simplicité, s'appuyant plutôt sur Proudhon (« la propriété c'est le vol ») que sur Marx, il entraînerait la foule, toujours fébrilement attentive à sa voix, et, par elle, triompherait ensuite de ses adversaires politiques et sociaux. Le peuple lui-même est chargé non seulement de la lourde tâche des expropriations, mais encore de l'organisation et de la conduite générale des affaires de l'Etat : « Camarades ! ouvriers ! — ainsi s'exprime la proclamation que Lénine lança le 5 novembre 1917

— rappelez-vous que vous dirigez vous-mêmes l'Etat. Personne ne vous aidera si vous ne vous groupez pas vous-mêmes et si vous ne prenez pas toutes les affaires de l'Etat dans vos mains. » Et, le 10 novembre 1917, Lénine trouve une « solution » tout aussi simple de la question de la paix : « Que les régiments sur le front élisent immédiatement des fondés de pouvoir pour entamer effectivement des pourparlers d'armistice avec l'ennemi. Ce droit vous est donné par le soviet des commissaires du peuple. » Etienne Antonelli, à qui j'emprunte le texte exact du célèbre décret de Lénine, a bien raison de dire : « Dès le premier jour les bolchévistes répondent aux aspirations profondes de la masse, se *mettent à son niveau*, lui parlent le langage qu'elle veut entendre. »

Une étude objective de toute l'attitude de Lénine, ne met pas seulement au grand jour sa souplesse et sa facilité inouïe à s'adapter aux foules. C'est là un phénomène psychologique très intéressant, mais en même temps c'est de la *tactique*. Lénine a été de tout temps le plus adroit, le plus expert des joueurs sur l'échiquier politique, ce qui permet de répondre à un premier « Pourquoi ? » Car cette attitude n'est autre chose que l'aveu tacite, néfaste pour le bolchévisme, de ce fait que Lénine, qui a eu la volonté et la force de déchaîner l'ouragan furieux qui a tout anéanti, est maintenant tout à fait incapable de se rendre maître de cette formidable explosion, de contenir le flot destructeur. Un aveu *tacite*, car Lénine ne se gêne pas pour contester des faits criants par des sophismes lamentables, uniquement pour sauver le prestige de son système. Dans la séance du Comité exécutif central du 10 novembre 1917, l'appel de

Lénine à l'armée, paru le même jour, excita de vives critiques même dans les rangs de ses meilleurs amis et de ses fidèles partisans. Lénine répondit, en apparence sans embarras : « Mais nous n'avons donné aux soldats que le droit d'engager des pourparlers relatifs à l'armistice et non le droit de conclure l'armistice. Nous sommes convaincus que les régiments qui mèneront les pourparlers prendront toutes les précautions techniques. » Il était facile de prévoir qu'il *devait* en être autrement et l'on sait qu'en effet il en fut autrement. Mais au mépris de toute logique, de tout bon sens, Lénine alla jusqu'à prononcer ces mots, indice d'une assurance monstrueuse : « Par notre appel aux soldats, nous n'avons pas affaibli le front ; *au contraire*, nous n'avons fait que fortifier le sentiment de la discipline librement consentie et qu'augmenter la force de résistance. »

Comment donc Lénine — à proprement parler l'esclave du peuple, que parfois il suit en boitant, sans force, sans but, qu'il est obligé de tromper et de flatter — comment peut-il gagner à sa cause les grandes masses humaines, de quelle façon les forge-t-il et par quelle puissance réussit-il à souder ce bloc à sa propre personne ? Je l'ai entendu parler à plusieurs reprises, soit en petit comité, soit dans des assemblées publiques, et j'ai toujours trouvé qu'il n'est *pas orateur*. Non seulement, par exemple, il n'égale pas Trotzki, ce puissant tribun doué d'un élan et d'une éloquence rares ; mais Sinowieff, un petit homme trapu, courbé derrière son pupitre, anguleux, mal léché, expert en banalités, qui ne sait que singer son maître, Sinowieff surpasse le chef du parti par les éclats sonores de sa voix presque mé-

tallique. Mais Lénine, le noble, l'homme à la culture académique, qui possède plusieurs langues, et qui eût pu, par là-même, s'approprier un grand nombre de mots étrangers, Lénine possède en propre le talent de manier le langage populaire, de s'exprimer aisément, sans aucune figure de rhétorique, sans métaphores et même sans images. Cette simplicité peut ne pas plaire beaucoup à un homme cultivé, peut-être même lui sembler fort peu naturelle ; elle n'en est pas moins très sincère, et c'est elle justement qui unit par un lien de fer Lénine et la foule qui voit en lui la chair de sa chair.

Le style de ses *écrits* présente exactement les mêmes caractères. Je possède l'ouvrage d'économie sociale par lequel, vers 1890, il pénétra, sous le nom de *Toulin*, dans les cercles marxistes, une rareté bibliographique, car le gouvernement donna l'ordre de brûler le livre peu après sa publication. Et je devais, et dois toujours encore revenir à d'autres écrivains russes de cette époque pour me convaincre qu'à ce moment-là on n'écrivait plus dans une langue rude, massive, pauvre comme celle de Lénine. Du reste, dans ses écrits subséquents, et même dans son ouvrage de polémique *Etat et révolution*, paru en 1917, on ne trouve absolument pas cette étincelle divine qui fut, dans la social-démocratie russe, le patrimoine intellectuel de Georges Plékhanoff, de celui qui devait subir jusque sur son lit de mort les persécutions et les insultes de la Garde Rouge de Lénine. Celui-ci ne peut pas non plus se mesurer avec un Potressoff ou un Martoff. Il a essayé une fois, il est vrai, d'expliquer son mauvais style, de le justifier, et de faire passer pour une qualité ce qui n'est qu'un défaut. « Les

membres d'un parti socialiste de combat, même dans leurs œuvres scientifiques, ne devraient pas mépriser l'ouvrier qui les lit ; ils doivent écrire simplement, sans ornementation inutile du style, sans vouloir faire étalage de tous ces signes d'érudition qui font les délices de nombreux décadents et de représentants attitrés de la science officielle.¹ » Mais quiconque connaît ses œuvres peut à bon droit douter que son style soit capable de pousser l'ouvrier ignorant à faire travailler son cerveau, à développer ses facultés intellectuelles. Une seule fois, que je sache, Lénine a senti le besoin de s'excuser des « énormes lacunes du style » de la brochure : *Que faire ?* écrite à la hâte. Si plus tard Lénine cessa de s'excuser ainsi, ce n'est pas en vérité qu'il ait fait disparaître de ses travaux le laisser-aller, la négligence, mais plutôt c'est qu'avec les années il a de plus en plus méprisé les hommes, ce qu'il a d'ailleurs clairement montré dans le gouvernement. Dans une ancienne brochure, il dit en parlant de lui-même qu'il est plutôt le publiciste que le théoricien de la social-démocratie. Disons-le, sa prose, même en ne lui demandant que peu de chose en fait de style — et dans le pays d'Alexandre Herzen on aurait certes le droit d'être difficile sur ce point — n'est rien moins que parfaite, et souvent même, elle est indigeste.

Par contre, Lénine est beaucoup plus *théoricien* qu'il ne le croit. Dans les premières années de son activité littéraire, il se consacra surtout aux problèmes d'économie politique pour démontrer cette affirmation prophétique (alors très vivement discutée) que

¹ W. Iljin (N. Lénine) : *La question agraire*. Ire partie (en russe). Pétersbourg, 1908. Page 196.

l'empire russe, comme les pays occidentaux, devrait un jour traverser une ère de capitalisme, avec toutes ses fluctuations. Une polémique se poursuivait alors à propos des principes marxistes. Elle était menée par le « groupe pour la libération du travail, » surtout par Plékhanoff qui y déployait toute l'élégance de son style et la rigueur d'une logique impitoyable. Nous voyons Lénine poursuivre plus tard cette polémique dans ses études sur la *question agraire russe*. Rappelons les conditions toutes spéciales de ce problème ; disons ensuite qu'au sein même du socialisme on se heurte ici à des tendances variées (songez aux travaux d'Emile Vandervelde sur la Belgique, le pays de la propriété foncière morcelée, aux controverses de Kautsky-David en Allemagne) ; nous comprendrons que Lénine pouvait bien, pour ce qui concerne la Russie, poser ce problème, mais nullement le résoudre. Lénine avait établi pour le parti un programme agraire spécial ; à la vérité, il en fit plusieurs, les uns après les autres, suivant les circonstances du jour. Mais il fut obligé lui-même de tout changer dès qu'il entra en contact avec le rude paysan russe, enraciné au sol. Les décrets de Lénine et ses rapports sont là pour le prouver. Et l'on pourrait déjà hasarder cet horoscope que, de là, c'est-à-dire du village russe, sortira le demiourge qui pourra faire ce à quoi aucun pouvoir n'a encore réussi : *donner au bolchévisme le coup de grâce !*

Et, pour en revenir au théoricien Lénine, mentionnons encore que pendant ces dernières années, il s'occupa de la théorie de la lutte des classes. Si la stratégie est une science, — et il suffit d'étudier par exemple Clausewitz pour se convaincre qu'elle en

est une, oui, même l'une des plus anciennes branches du savoir humain, — on peut à juste titre appeler Lénine un théoricien de la stratégie révolutionnaire, de la guerre civile. Esprit analytique d'une extrême acuité, il s'intéressa en somme toujours à la théorie, non pas, sans doute à la théorie « grise », mais à la « rouge ». Et il y travailla, l'esprit calme et le cœur froid. Déjà pendant ses premières années d'initiation au marxisme, au moment où Plékhanoff déclarait la guerre au « revisionnisme » introduit en Allemagne par Edouard Bernstein, nous rencontrons la vigoureuse affirmation de Lénine sur le fondement scientifique du socialisme : « sans théorie révolutionnaire, il ne peut y avoir de mouvement révolutionnaire, » dit-il en développant les opinions analogues de Friedrich Engels¹. Et pendant la guerre mondiale, lorsqu'il s'agit de nouveau d'allumer aussi la guerre dans le sein de l'Internationale socialiste, Lénine revient sur l'importance de la théorie pour le mouvement ouvrier et affirme même qu'il existe une véritable obligation du socialiste vis-à-vis de la théorie : « Le plus grand mouvement imaginable d'une classe opprimée vers la liberté, fût-ce la classe la plus révolutionnaire de l'histoire, est impossible sans une théorie révolutionnaire. On ne l'invente pas, elle *sort* de l'ensemble des expériences révolutionnaires de tous pays. Une théorie de ce genre *s'est développée* dans la seconde moitié du 19^e siècle. Elle se nomme le marxisme. On ne peut pas être socialiste, on ne peut pas être un social-démocrate révolutionnaire sans s'intéresser selon ses forces à cette théorie, sans lutter impitoya-

¹ N. Lénine : *Que faire*, etc. Page 14.

blement contre les altérations que lui font subir Plékhanoff, Kautsky et Cie ¹. »

La phrase finale de cette citation ne donne qu'une faible idée de sa polémique en général beaucoup plus violente, surtout — et ceci caractérise Lénine — quand elle vise des membres du parti socialiste qui ne partagent pas son avis. Je me borne ici à dépeindre le polémiste et à constater que la plupart des ouvrages de Lénine, y compris les plus importants, sont des œuvres de polémique, ou tout au moins de circonstance. Ce dernier genre n'est pas rare, il est vrai, dans la littérature socialiste ; il suffit de parcourir les introductions des livres de Karl Kautsky pour se rendre compte qu'ils ont été pour la plupart écrits pour une « occasion » quelconque. Mais tandis que Kautsky, partant de la plus petite divergence d'opinions au sein du parti, s'élève sur les hauteurs de la recherche scientifique en élargissant notre horizon intellectuel, Lénine reste encore et toujours le sectaire rigide, intolérant, qui s'obstine à fendre les cheveux en quatre, et qui, même s'il s'en tient à Hume, Mach, Avenarius ou Henri Poincaré — Lénine a écrit aussi un ouvrage philosophique — s'attache en première ligne à rechercher ce qu'ils ont de « menschéviste », ou même de plus vil encore, en ne regardant qu'à leur caractéristique politique. En résumé, *les œuvres de Lénine, bonnes et mauvaises, forment sans aucun doute un tout, les détails exceptés*, et restent, à côté de son œuvre d'organisateur du parti et de l'État, une source

¹ N. Lénine : *L'honnête opinion d'un socialiste français*, dans le *Communiste* (en russe), 1-2 (souligné par l'auteur). Tel est le titre d'un article de Lénine sur une brochure de Paul Golay : *Le socialisme qui meurt et le socialisme qui doit renaitre*, parue la même année (Lausanne, 1915). Tout en louant vivement l'auteur, Lénine lui reproche cependant de négliger la théorie.

indispensable de renseignements pour mieux comprendre son extraordinaire personnalité.

Il est donc assez intéressant de relire aussi les anciens ouvrages de Lénine, et cela précisément à la lumière des événements survenus plus tard. Si, en rassemblant ses articles répandus de tous côtés, ses nombreuses brochures plus ou moins volumineuses, ses plus importants ouvrages enfin, on tente de chercher l'idée qui relie les différentes époques où il a travaillé et où il s'est développé, on peut fixer, d'après la forme et le contenu de ses œuvres les étapes qu'il a franchies successivement, depuis le temps où il n'était qu'un émigrant arraché à sa patrie, sans feu ni lieu, errant au hasard, jusqu'à celui du célèbre Lénine des jours actuels. Pour faire la revue, dans leur forme passée et actuelle, de toutes les questions que le développement politique mit à l'ordre du jour, il faudrait assurément plus de place que nous n'en avons à notre disposition. Etudions-en au moins quelques-unes pour examiner les méthodes gouvernementales de Lénine à la lumière de ses propres principes ; considérons l'homme d'Etat qui cherche à disloquer la machine gouvernementale ; considérons le réformateur en l'opposant au théoricien !

Lénine s'est hardiment emparé des rênes du pouvoir, et pour adapter un empire gigantesque au régime socialiste, il fait depuis bientôt cinq ans des efforts humains et surhumains. Mais il sait que, pour triompher, la révolution sociale devrait prendre une extension internationale, et n'étant point un sentiment, il en arrive très logiquement à cet *internationalisme* qui s'est dessiné très nettement chez lui, surtout pendant la guerre. Est-il vrai que la Russie soit appelée

à guider les autres Etats, ou plus encore, à les mettre directement sur le chemin qui mène « dans l'empire de la liberté »? En 1882 déjà, Marx appelait les premiers débuts de la Révolution russe l'avant-garde du mouvement révolutionnaire européen. Frédéric Engels s'est exprimé de la même manière. Plus tard, Kautsky déduisit de la situation historique, telle qu'elle se présentait au commencement de ce siècle, la possibilité de voir la direction de la Révolution internationale échoir aux Slaves. La ligne de conduite de Lénine dans sa politique pratique serait-elle en quelque sorte issue de ces considérations théoriques ou d'autres analogues?

A. CHARASCH.

(La fin prochainement.)



Le parasitisme et la symbiose ¹

Il est peu d'études qui nécessitent une connaissance aussi étendue des groupes zoologiques et végétaux et qui touchent à autant de problèmes de la biologie générale que celle du parasitisme et de la symbiose. Aussi est-ce avec joie que l'on a vu récemment paraître, sur ce sujet, un ouvrage véritablement moderne dû au talent du professeur M. Caullery, le célèbre titulaire de la chaire d'Evolution des êtres organisés, à la Sorbonne. Ce livre se recommande aux naturalistes de profession qui y trouveront une documentation considérable et au courant des dernières découvertes ; sa lecture sera fructueuse aussi pour tous ceux qui s'intéressent aux grands problèmes de la philosophie biologique, tels que ceux de l'adaptation, de l'évolution des organismes, des associations entre les êtres vivants, du rôle possible de la symbiose dans la vie cellulaire.

L'auteur nous montre d'abord les diverses étapes que l'on rencontre dans le mode d'association de deux organismes. Toute classification dans ce domaine est nécessairement arbitraire, mais on trouve cependant tous les passages des associations à bénéfice réciproque

¹ M. CAULLERY. — *Le parasitisme et la symbiose*. Encyclopédie scientifique. O. Douin, éditeur, Paris.

à celles où l'avantage est unilatéral, du mutualisme à l'inquilinisme et au véritable parasitisme. Tous ces modes sont illustrés de très nombreux exemples qui dépassent de beaucoup la documentation que l'on peut trouver dans les ouvrages, d'ailleurs anciens, consacrés à des sujets analogues.

Non seulement le parasitisme lui-même présente d'innombrables modalités, mais il est corrélatif d'une foule de modifications morphologiques ou physiologiques que l'on désigne généralement sous le nom d'adaptations. L'auteur les passe en revue : il faut les suivre dans le détail des faits. Retenons seulement la fréquence de l'hermaphroditisme et l'intensité des processus reproducteurs, sans laquelle les espèces à cycle évolutif compliqué seraient probablement frappées d'une disparition rapide. Le problème de la genèse de ces adaptations, qui est intimement lié à la question encore pendante du mécanisme de l'évolution, n'est qu'effleuré. L'auteur ne pense pas que ces dispositifs adaptatifs puissent être la conséquence de variations antécédentes au parasitisme, de préadaptations. Ce sont les conditions spéciales du développement des parasites qui engendreraient des réactions particulières, sans que celles-ci soient nécessairement liées ni au parasitisme, ni à la nécessité mystique de la conservation de l'espèce. S'il en est ainsi, il resterait à comprendre comment de telles variations auraient pu devenir héréditaires. Les partisans de l'hérédité des caractères acquis trouveront une réponse facile, mais on sait que leur solution purement théorique est de plus en plus rejetée par les naturalistes et qu'elle n'est pas confirmée par l'expérience. Je crois qu'il y aurait le plus grand intérêt à insister sur le

fait qu'un nombre important de dispositifs adaptatifs des parasites peuvent n'être que des variations somatiques, non héréditaires. Celles-ci reparaitraient à chaque génération, tant que le parasite est maintenu dans son milieu biologique spécial, mais elles disparaîtraient sans doute le jour où l'on réussirait à l'élever dans des conditions dissemblables. Les extraordinaires différences que présentent les *Polystomum integerrimum*, selon qu'ils se développent sur des têtards à branchies externes ou sur des larves plus âgées, me paraissent offrir un excellent exemple de ces possibilités.

Après avoir analysé de très près les réactions réciproques de l'hôte et du parasite (castration parasitaire, immunité, etc.), l'auteur aborde l'étude de la symbiose. On lira notamment avec grand intérêt le chapitre consacré à la fameuse conception des symbiotes qui a fait tant de bruit au cours de ces dernières années. Cette théorie, due surtout au physiologiste Portier, serait, si elle était exacte, de nature à bouleverser toutes nos conceptions de la vie cellulaire. Impressionné par la ressemblance superficielle que présentent certaines parties de la cellule, les mitochondries, avec des microbes, se basant sur des expériences qui lui auraient montré la possibilité d'extraire des cellules vivantes des microbes symbiotiques, Portier avait pensé que la vie cellulaire était nécessairement liée à une symbiose entre le protoplasma et des bactéries, celles-ci étant les véritables agents de l'assimilation et des synthèses organiques. Examinant cette question avec un véritable esprit scientifique, M. Caullery montre la fragilité des faits sur lesquels cette théorie nouvelle est basée et rappelle la démonstration péremptoire fournie à

plusieurs reprises de la possibilité d'une vie aseptique.

Si important que soit dans la nature le rôle des associations symbiotiques, il ne faut pas confondre ces faits particuliers avec une conception qui, sans être invraisemblable, mériterait avant tout d'être assise sur une expérimentation très précise et des résultats indiscutables.

EM. GUYÉNOT,

Professeur à l'Université de Genève.



Une histoire de merles.

—◆—
NOUVELLE.
—◆—

O vie ! O amour !

Ce fut un drame affreux. La fin d'une descendance pleine de promesses.

Un couple de merles avait bâti son nid dans le jardin sur un sapin.

Jusqu'ici, tout s'était heureusement passé : les œufs, il y en avait cinq, tous éclos ; les petits, d'une belle venue, avaient des becs avides qui allaient grossissant chaque jour, et s'ouvraient d'une façon inquiétante. Pour eux, pas de chenilles trop grosses, ni trop repoussantes, pas de scarabées trop durs ou trop secs. Ils en avaient de la besogne, les braves parents, dès le bon matin jusqu'au soleil couchant pour arriver à bourrer suffisamment ces cinq petits gosiers piailleurs et gloutons. Car enfin, on aime bien aussi à chanter sa petite chanson ! Quand on est un père merle on veut faire retentir bien haut dans le ciel bleu, par delà arbres et toits, la joie de sa paternité heureuse. Et en effet, à trois heures et demie du matin, alors qu'il faisait à peine jour, et que vermis-seaux et arbrisseaux gisaient encore dans la sécurité des ténèbres, le père s'élançait sur la plus haute cime des

sapins. Là il chantait sa chanson, tantôt joyeuse, tantôt langoureuse, à sa femelle qui était encore en bas, posée sur le nid pour abriter les petits de l'air frais du matin. Elle ne manquait jamais pendant ce temps de se lisser gentiment les plumes ; il ne faut pas, même dans les temps les plus surchargés de besogne, se montrer négligée ni à son mari, ni à d'autres.

Les petits se réveillent aussi maintenant, est-ce le chant de leur père ? Est-ce la faim ? Bref ! ils tendent leur cou à travers les plumes de leur mère vers le soleil qui pointe. Maman merle qui a le sentiment du devoir un peu plus ancré que le père, s'est hissée sur le bord du nid, et de là, d'un œil elle observe en bas la pelouse, son garde-manger, et, de l'autre, elle regarde son préféré, Merulus. Celui-ci ouvre son bec si démesurément que ses frères et sœurs disparaissent presque, à côté. Oh ! qu'il est beau son aîné ! elle ne peut se lasser de le contempler : pour sûr c'est ainsi que son mari a dû être quand il était petit ; d'où tiendrait-il sans cela cette mâle virilité ? Mais le bec de Merulus va s'élargissant de plus en plus, bientôt dans le nid on ne voit plus que lui. C'est une exhortation pressante, et voilà la mère sautillant déjà en bas sur le gazon, la queue en l'air, par-dessus herbe et rosée et les yeux fixés au sol. Voici une limace, bien dodue et savoureuse, elle fond droit dessus et l'emporte vers le nid où elle fourre le morceau de choix dans le bec de son préféré, oubliant tout à fait que son pauvre estomac à elle est à jeun. Le petit, dans sa gloutonnerie, a presque englouti la tête de sa mère avec la limace qu'elle lui tend.

Maman merle rit intérieurement, et donne à entendre à son mari, par certains petits cris, qu'elle est

déjà à l'œuvre, puis de nouveau la voici à la recherche de pâture. Lui, fait comme s'il ne l'entendait pas ; absent, il continue à siffler de tout son cœur, tout le jardin et le voisinage résonnent de sa joie exubérante, à tel point que lui-même finit par en être abasourdi.

Ce n'est que quand le premier rayon de soleil commence à étinceler par-dessus monts et toits, que le sentiment du devoir s'éveille en lui. En quelques coups d'ailes il a rejoint sa femelle affairée, et il s'excuse bien gentiment : Tout à son chant, il ne comprend pas comment il a pu oublier son devoir d'une façon si impardonnable ! En disant cela, il avale comme par distraction le premier petit ver qui lui tombe sous le bec, au lieu de l'apporter, en bon père dévoué, à la couvée affamée. De tout ceci rien n'échappe à la femelle, qui se détourne de lui. Un peu honteux, il dit d'un air détaché : « Décidément, ces vers deviennent d'année en année plus moindres. En toute conscience un bon père ne peut vraiment pas donner si maigre pitance à ses enfants. » Elle ne lui répond pas, et il est heureux de trouver une grosse chenille velue par laquelle il peut aussi témoigner de son besoin de sacrifice.

Et cela dura ainsi quinze jours. Quelle activité, quelle vie heureuse remplissait le jardin. Dans le nid, là-haut, sur le sapin, l'espérance allait croissant de jour en jour.

Mais voici qu'un après-midi, alors que les petits merles plus bruyants que jamais donnaient libre cours à leur joie de vivre, un vilain chat roux se glissa dans le jardin. Il s'arrêta sous le sapin, lorgnant le haut de l'arbre. Il ne vit rien, pourtant ses oreilles ne pouvaient l'avoir trompé, et un étrange frisson par-

courut tout son corps. Il se domina cependant, choisissant une bonne place au soleil, de l'air le plus naturel du monde, il s'étendit là comme si de rien n'était. Lorsqu'il eut trouvé la position la plus commode, il enfouit sa tête sous sa patte droite, et on eût pu croire qu'il dormait, n'était-ce l'un de ses yeux, celui tourné vers le haut qui s'entr'ouvrait de temps en temps, lançant un coup d'œil perçant et méchant.

Ce manège avait attiré l'attention du merle mâle. Il frappa deux ou trois fois du bec, ce qui signifiait dans son langage : « Attention, soyons sur nos gardes ! » Il dut répéter la recommandation, car les petits ne comprirent pas la première alarme et crurent devoir répondre par des explosions de joie.

Cette fois, le matou ouvrit tout grands ses yeux durant une seconde et découvrit le nid, puis il s'étira au soleil comme s'il voulait dormir tout en battant le sol de la queue, presque imperceptiblement. Il était sûr de son affaire, maintenant.

Il resta un quart d'heure immobile, tandis que là-haut tout restait silencieux, les oiseaux figés de peur dans la plus grande anxiété.

Enfin, indolent, le chat se passa une ou deux fois les pattes de devant sur les oreilles, distrait, puis se glissa circonspect vers le tronc du sapin, de l'air de quelqu'un ne sachant trop où aller. Se dressant alors contre l'arbre, il en détacha l'écorce avec ses pattes de devant, comme font les chats parfois pour s'étirer les membres. Il fallait voir le père merle ! Toute sa colère contenue, son instinct de combat refoulé éclatèrent à la fois. En poussant des cris stridents, il se précipita en bas effleurant presque la tête de l'ennemi. Quel vacarme assourdissant ! Enfin, de guerre lasse, fu-

rieux, exaspéré, impuissant, il se plaça sur la barrière du jardin, ne perdant pas de vue le félin un seul instant. La femelle, elle, suivait courageusement son exemple ! oh ! elle n'aurait pas hésité à donner des coups d'ailes jusque sur les oreilles de l'ennemi.

Le matou regardait d'un air étonné et innocent autour de lui, comme s'il voulait dire : « Ah ! ah ! vous avez votre nid là-haut ? Que vous êtes bêtes, sans votre vacarme je ne l'aurais même pas remarqué. Vous déclarez la guerre, soit : gare à vous, maintenant ! » D'un bond, il atteignit les premières branches ; sous ses griffes il y eut un bruit sec, un drôle de craquement dans l'écorce. Les parents merles se mirent à pousser des cris horribles. Maintenant c'était à la vie et à la mort, ils le savaient. Quelle haine brûlait dans leurs prunelles ! Furibonds, ils fondirent droit à côté du chat, blotti à la naissance des branches. Celui-ci restait aux aguets, indifférent en apparence, seuls les mouvements nerveux du bout de sa queue trahissaient sa soif de sang. Après un bon moment, il grimpa plus haut et de nouveau se tint tranquille : il pouvait prendre tout son temps, sa proie ne lui échapperait pas, point besoin de se presser, et puis ce n'était pas la faim qui le poussait. On voyait qu'il savourait d'avance sa jouissance, se délectant presque autant aux cris des parents qui devenaient de plus en plus déchirants, qu'au goût du bon sang chaud qui l'attendait. Ces becs pointus dirigés contre lui, ces petits yeux méchants qui étincelaient, ces plumes qui se hérissaient de colère, ces petites griffes à la menace impuissante, tout cela lui donnait un frisson délicieux, tout cela chatouillait agréablement ses instincts carnivores et accroissait toujours plus sa soif de

sang. — Il laissa faire les merles, grimpant de branche en branche, petit à petit, toujours plus haut vers le nid. Quand les oiseaux s'approchaient trop de lui, il donnait un coup de patte, où leur lançait de ses yeux faux un regard qui signifiait bien qu'il ne plaisantait pas.

Comme un malheur prêt à s'abattre qu'aucun obstacle, aucune prière ne saurait détourner, il se hissait plus haut, toujours plus près de la couvée.

Il mena ainsi froidement son jeu atroce une demi-heure durant ; les merles étaient tout à fait épuisés à force d'excitation et de peur, de cris et d'attaques, d'allées et de venues. Eux-mêmes seraient devenus facilement les victimes de ce bourreau, s'il l'avait voulu.

Tout à coup, sans qu'on s'y attende, il saute prompt comme l'éclair sur le nid, dévorant du regard les petits couverts à peine d'un fin duvet de plumes. Morts de frayeur, ils se blottissaient les uns contre les autres. Seul, Mérulus eut assez de courage pour ouvrir son bec contre ce monstre terrible qui sans miséricorde aucune se tenait là, au-dessus de lui. Il pensa : « Cette chenille-ci est trop énorme et trop velue pour moi ! » Le matou approcha son museau du nid et se mit à nifloter sa proie en gourmet qu'il était. Oh ! il serait resté là encore longtemps à jouir du spectacle des petits, tremblants et mourants de peur, si le père merle exaspéré ne l'avait pas piqué de son bec sur la tête, juste entre les deux oreilles. Cette fois, il ne perdit plus son temps à choisir, il retroussa légèrement ses babines, et empoigna Mérulus sur lequel il avait jeté dès l'abord son dévolu, comme le morceau le plus friand. Les dents aiguisées, presque avec

précaution, il sortit du nid le petit qui se débattait.

Mérulus cherchait à se défendre et criait, tout ce qui pouvait sortir de son bec, jusqu'à ce qu'une pression meurtrière de la mâchoire l'eût tranquilisé et bientôt fait taire définitivement. Il fut dévoré d'un trait. Le brigand en empoigna un second, repoussant les trois autres en bas le nid de ses pattes. Puis il prit possession lui-même du nid pour pouvoir dévorer sa seconde proie en toute tranquillité, et sans craindre les attaques et les lamentations des parents.

Lentement, presque contrarié, rassasié de sang et de ce jeu grisant, il se retira enfin.

Au-dessous, par terre, un des petits se débattait encore, les autres étaient devenus la proie d'un second chat qui, attiré par le fracas et flairant l'aubaine, était depuis longtemps aux écoutes. Il niflota un moment le pauvre petit être qui remuait à peine, indécis s'il voulait le prendre ou le laisser, puis il le happa lestement et disparut dans un soupirail avec sa proie ; la conscience semblait subitement s'éveiller en lui.

Les cris et les plaintes des parents durèrent encore un peu, puis, petit à petit, tout se calma, les pauvres devaient être à bout de leurs forces. La femelle voleta tristement tout le reste de la journée autour du nid vide, cherchant ses petits ; c'était une plainte douce, continue, à vous serrer le cœur. Le mâle se tint un certain temps auprès d'elle, puis se retira dans les buissons, se déroband au regard.

Et chose étrange : quand les lueurs rouges du soleil couchant embrasèrent jardins et bois, on vit le merle perché, comme toujours, sur sa cime de sapin. Et son chant montait ferme, plein, ardent, à peine plus

voilé de mélancolie que d'habitude. Confiante, consolante, sa chanson résonnait en bas vers la petite femelle posée près du nid.

En pleine douleur, elle se mit à écouter, et elle sentit que là-haut c'était la chanson de l'amour encore. Demain serait un nouveau printemps !

Elle poussa un petit cri, doux et triste à la fois, et sauta sur la branche au-dessus. Ainsi celui qui l'appelait pourrait mieux l'apercevoir.

La vie et l'amour, ensemble, qu'ils sont forts !

JACOB BOSSHARD.

(Traduction de Louisa Wenger.)



Chronique italienne.

De Bologne à Padoue. — Sept siècles de travail et de gloire. — Les trois Vénéties et leur Université. — Les féeries qui nous ont charmé. — D'une maison de délices à une maison de douleur. — Le Spielberg et les *carbonari* de « 21 ». — Silvio Pellico et la ville de Brno. — L'Italie et la Tchécoslovaquie.

Nostra saecula Parisios aut Bononiam petunt.... C'est du Pétrarque. Et Pétrarque fut, pourtant, l'hôte des Carrare, les magnifiques seigneurs de Padoue. A son époque, donc, l'école patavine ne rivalisait pas encore avec l'éclat des Athénées de Paris et de cette Bologne dont elle était issue plus d'un siècle auparavant.

C'est, en effet, en 1222 qu'un groupe de professeurs et d'étudiants bolonais, se jugeant lésés dans leurs privilèges par les autorités de la République, quittèrent l'ancienne *alma mater*, et acceptant, peut-être, la suggestion de Jourdain, évêque de Padoue et alors *missus paciarius* pour apaiser les litiges des prêtres de St-Pétrone, vinrent demander hospitalité et liberté à la belle ville romaine des bords du Bacchiglione. Bologne continua à instruire des foules de jeunes gens de tous pays, mais Padoue commença, elle aussi, à resplendir, et bientôt deux devises furent bien connues en Europe : *Bononia docet* et *Patavium nitet*.

Les sept siècles de vie que l'Université de Padoue a fêtés par d'inoubliables cérémonies offrent tous de grands noms et ont tous fourni un superbe travail. Tous, même les premiers qui, au milieu de la tyrannie d'Ezzelino, des luttes pour l'indépendance de la Commune, pendant les sièges et les épidémies, furent les plus durs. Donc, si l'on commence par y rencontrer Albert le Grand et Pierre d'Albano, le plus grand médecin du treizième siècle, et Dino del Garbo, le commentateur d'Avicenne et Biagio Pelacani († 1416) l'un des fondateurs de la mécanique, plus tard, dès le début de la Renais-

sance, ses illustrations sont trop nombreuses et d'une renommée trop commune, dirai-je, pour qu'il soit loisible et utile de les passer en revue. Pomponazzi et Cremonino, Gabriel Fallope et André Vésale, et Morgagni, et Charles Sigonius, c'est la nouvelle philosophie, la nouvelle médecine, la nouvelle histoire : c'est l'institution des cliniques, la fondation du jardin botanique, l'ouverture de l'amphithéâtre anatomique, la dissection, l'analyse, avant, pendant et après le *Sidereus nuncius* de Galilée — « padouan » de 1592 à 1610 — ; ce sont toutes les « nouvelles sciences » qui trouvent à Padoue les circonstances, le climat, la volonté et les forces nécessaires pour leur éclosion.

Padoue a bien sa place dans l'histoire intellectuelle du monde. Mais le monde a bien aussi sa place dans l'histoire de l'Université de Padoue. « *Universa universis* » : ce fut son programme généreux et son heureuse réalité. Combien d'étrangers parmi ses professeurs et combien d'efforts diplomatiques pour les attirer et les garder ! Des Français comme Charles Patin, le chirurgien, et Claude Bérigard, le philosophe ; des Belges, comme Adrien Spigelius, le Bruxellois ; beaucoup d'Allemands, comme Jean Veslingius, Peurbach, Müller de Königsberg, Paul de Middelburg ; des Suisses, comme ce Barthélemy Souvey (Soverus, 1577-1629), de Crésuz (Corbières), dont la grande valeur scientifique a été mise en lumière par Antonio Favaro, l'infatigable éditeur de Galilée, l'historien auquel l'Université de Padoue a confié la très noble tâche d'exposer ses mémoires du passé, ses conditions actuelles et son programme pour l'avenir. Mais le caractère, on ne saurait plus international, de cette tradition académique, apparaît surtout dans les registres des immatriculations et saute aux yeux de par les milliers d'écussons dont les étudiants qui avaient été « conseillers » du Recteur pouvaient, au sortir de leur charge, orner les parois sacrées à Minerve. Ceux qui nous restent et qui décorent l'*Aula* constituent « le premier document héraldique d'Italie ». Rien qu'à les regarder, vous sentez que ces paroles célèbres d'un ambassadeur au Sénat n'étaient point de la flatterie : « Je vous

promets sur ma foi — disait-il — qu'en Flandre, en Allemagne, et dans cette partie de la France où j'ai été, cet Athénée de Padoue a tellement de crédit que beaucoup, pour la réputation seule d'y avoir passé, sont tout de suite admis à des honneurs et à des affaires de grande importance. » Les étudiants se groupaient par « nations » ; nations cisalpines ou ultramontaines, ou d'outremer. En 1228 déjà, — six ans à peine après la fondation, — nous trouvons des Francs, des Anglais, des Normands, des Espagnols, des Allemands, des Catalans, des Provençaux ; un Nicolaus Polonus Archidiaconus Cracoviensis fut recteur en 1271 ; et le « magnus ducatus Lithuaniae » avait les livres en commun avec ceux de la Pologne « nationis Polonae ». Et un siècle avant de voir arriver en Galilée son plus grand professeur, Padoue avait eu son plus grand élève en Nicolas Copernic. Les documents de cette fréquentation européenne et levantine atteignent presque le milieu du dix-huitième siècle.

Il est donc aisé de comprendre que les lecteurs de Padoue eussent conscience de parler en présence, non pas d'une province, mais de toutes les provinces, dans une ville que sa gloire scientifique rendait « non provincia sed domina provinciarum » : « in Patavino Gymnasio... profiteri in conspectu gentium omnium et nationum ». De là, de ce sentiment métropolitain, quelque chose de solennel, d'auguste, qui développait la magnificence et même, si vous le voulez, la grandiloquence universitaire : des titres royaux accordés assez volontiers, « omnium liberalium artium doctor et monarcha » ; des qualifications poétiques pour les personnes, « eloquentiae lumen », et historiques pour le collège des professeurs : « quasi Atheniensis Areopagus ». C'est toute la sonorité de l'adjectif classique contre le clinquant des titres féodaux : la corporation contre la caste. C'est, tout ensemble, la puissance et la majesté de Venise qui avait son style romain, soit lorsqu'elle gravait sur les digues de la lagune « ausu romano, aere veneto », soit lorsqu'elle se plaisait à définir, par les paroles de Tommasini, l'amphithéâtre d'anatomie « dignum profecto veneta maiestate opus ». Mais il y entre aussi ce sentiment de confiance et

de sécurité qu'inspirait la protection d'un protecteur valide, d'humeur peu docile à n'importe quelle pression étrangère, capable de faire respecter toujours ceux qui le servent : le lion de Saint Marc. L'histoire de l'Université de Padoue, ce n'est presque pas la peine de le dire, apparaît intimement liée à celle de la Sérénissime : lorsque la domination de Carrare eut cessé, en 1405, la Commune se donna à sa grande voisine, et le gouvernement des Doges voua tous ses soins à l'Athénée, et le choya — c'est la formule consacrée — « comme la prunelle de ses yeux ». Le titre de général et souverain « Réformateur » de l'Université, « moderator studiorum », ne fut donné qu'à de très hauts magistrats de la République, procureurs de Saint Marc ; le Sénat jugeait que seuls des hommes qui avaient gouverné des provinces, commandé en chef des flottes et des armées, représenté l'Etat dans les capitales européennes, pouvaient avoir l'autorité, la sagesse et la diplomatie nécessaires pour être consuls de cette démocratie lettrée. Venise comprit aussi que, si elle voulait avoir une université florissante, il lui fallait n'en permettre qu'une seule : elle fit un devoir à ses sujets désirant des titres valables d'aller étudier à Padoue et ferma sans hésiter les écoles de Vicence et de Trévisé ; c'est là un exemple de centralisation que mes lecteurs suisses ne goûteront pas beaucoup, mais qui se justifie, comme je vais le montrer tout à l'heure, par une indéniable unité régionale. Son plus grand mérite, c'est d'avoir assuré aux savants qu'elle hébergeait une indépendance absolue qui les mettait à l'abri de toute autre préoccupation que celle de l'avancement de leur science. Un docteur émigré de Pise à Padoue écrivait : « Je peux bien dire maintenant en toute vérité et par ma propre expérience qu'ici les lecteurs sont, dans leur profession, des maîtres, tandis qu'ils sont des esclaves à Pise. » Et ce fut pour tous ceux qui la quittèrent le souvenir le plus doux et le plus poignant que celui de la liberté dont ils y avaient joui : « Patavinam libertatem, quoties meminerint, suspirant », toutes les fois qu'ils s'en souviennent, ils soupirèrent après la liberté de Padoue ; Galilée aussi, qui aurait

voulu ne l'avoir jamais abandonnée. Et l'on retrouve une synthèse historique et une prophétie dans ce mot, par lequel Angelo Antonio Fabbio, professeur de droit public ecclésiastique et défenseur des prérogatives de l'Etat, accueillit en 1781 sa condamnation et la suppression de sa chaire : *la Repubblica è stracca*, elle était fatiguée, la République qui avait épargné de bien autres tempêtes à des philosophes plus soupçonnés.

Padoue devint de la sorte le creuset où se sont fondues les Vénéties de la montagne et de la plaine, d'un côté et de l'autre de l'Adriatique, et son influence morale, son rayonnement survécurent à l'hégémonie politique de « La dominante », demeurant, aux jours de la servitude, durables comme toutes les choses de l'esprit et, comme elles, appelées à attendre et à saluer la revanche du droit. Car ces fêtes de Padoue ont été aussi — c'est à quoi je voulais en venir — une célébration régionale de la victoire de 1918. Sur le seuil de ce palais del Bo', « Hôtel du Bœuf », qui est le doyen des édifices universitaires de Padoue, en face de ce café Pedrocchi que la Muse du Risorgimento a chanté, dans ces lieux qu'étudiants et ouvriers ont abreuvés de leur sang, luttant presque sans armes, le 8 février 1848, contre les soldats de l'Autriche, et donnant le signal de la Révolution italienne, dans cette ville qui, pendant un demi-siècle, a été le foyer de l'irrédentisme, ont défilé les drapeaux, les chars, les allégories du Trentin et de Trieste, de l'Istrie et de Fiume, de toutes les villes qui, dans la cruelle longueur de l'attente, n'ont jamais cessé de regarder vers Padoue et de la considérer comme leur Université traditionnelle et naturelle, le grand et formidable rempart d'une culture placée à la frontière de trois races. J'écris dans un pays qui est un maître artiste pour les cortèges historiques par lesquels il aime à évoquer les pages les plus belles de son fier passé, je ne parlerai donc pas des armures et des chevaliers, de la richesse des costumes, de l'élégance des pages, des sonneries des orichalques et du flottement des oriflammes. Par-dessus tout, il y avait la gaieté, la gaieté débordante et de bon goût, la gaieté contagieuse. Nous tous qui étions là, nous avons cru

avoir vingt ans, ou vingt ans de moins. Ces copains de la région vénitienne se moquent vertement les uns des autres, et les railleries sont devenues à la fois proverbiales et innocentes :

Veneziani gran signori
Padovani gran dottori,
Vicentini magnagati,
Veronesi tuti mati,

Les Vénitiens ont de la morgue et les Padouans de la suffisance ; quant aux Vicentins, à défaut de lièvres, ils avalent des chats et les Véronais sont tous un petit peu fous. Les Padouans avaient lancé l'idée que le Doge aurait dû venir en une pareille occasion complimenter le Recteur très magnifique : « Voyons donc ! — ont riposté les Vénitiens — déranger le Doge qui n'a jamais quitté la capitale ? » Il fallut se contenter d'un Légat, arrivé très commodément par voie d'eau, selon l'usage luxueux des maîtres de la lagune pour lesquels les embarcations, les « burchielli », étaient des maisons de plaisance flottantes ; cet excellentissime « procureur » fut reçu avec toutes les marques du plus profond respect, avec adresses et révérences, comme il sied à des vassaux honorés d'une illustre visite. Les Vicentins arrivèrent, eux, avec une grande cage de chats miaulants et hérissés, soit comme provision de voyage, soit pour témoigner que tout de même, ils ne les avaient pas encore tous écartelés. Les étudiants de Vérone, convaincus qu'il fallait d'abord s'imposer, se firent représenter par Cane della Scala, un vicaire impérial qui, de son temps, fit rentrer sous terre bien des Guelfes (et Padoue était guelfe à l'époque du Dante et de ce personnage). On n'aurait su plaisanter devant sa formidable escorte, mais la grande cavalcade se terminait par autant d'ânes qu'il y a de facultés, chacun, naturellement, en casquette et couleurs ; des ânes lauréats, chacun avec son ânier qui le tirait s'il le fallait et le vantait : « Voilà pour un avocat ! Celui-ci, c'en est bien un ! Il n'y a pas de plus savant jurisconsulte ! » « Comme médecin, — criait l'autre tapant sur sa bête, — comme médecin il est sans rivaux ! »

Un soir, au milieu de la foule, on entend tinter des clochettes lugubres : « Psss. Chut, chut, alors ! — Chapeau s'il vous plaît ! » On enterrait la « matricule », nom donné à ceux qui viennent d'entrer à l'Université. A partir de ce moment, les étudiants de première année étaient admis à se confondre avec les anciens et on leur faisait grâce de 45 jours environ, car « matricole » ils étaient et méprisables « matricole » ils auraient dû rester jusqu'en juillet. Cette amnistie ou plutôt cette réduction de peine ne constituait point un précédent dangereux, étant donné qu'il faudra être encore « matricole » en 2022 pour abuser de tant de générosité. La veille des fêtes, cependant, pour mettre de l'ordre dans la maison, tous les nouveaux immatriculés qui n'avaient point accompli les rites traditionnels, furent cernés, gardés à vue, entassés comme des harengs sur des camions et transportés devant le tribunal qui siégeait en permanence. Le peloton d'exécution les attendait, mais à la fin on se contenta d'un abondant arrosage d'eau de siphon. Et, puisqu'on parle d'arrosage, les étudiants furent navrés de constater que la municipalité n'avait pas eu recours à eux pour faire circuler certaines voitures électriques arroseuses. Ils ont protesté : « Nous sommes là pour cela, pour nous rendre utiles ! » Bref, ils s'en sont emparés. Car c'est le plus gentil jeu du monde que ces voitures sournoises, qui ont l'air d'un tramway comme les autres, et qui, en démasquant tout à coup leurs batteries d'eau, vous permettent de faire fuir à droite et à gauche dames et demoiselles et de les entendre crier d'une peur si mignonne !...

Bref, ils se sentent les maîtres, à Padoue, les « goliarts », et ils sont discrets en comparaison de leurs ancêtres turbulents et tapageurs du moyen âge, de ces clercs de *Goliis episcopus* dont ils aiment à porter encore le nom, ce nom italien de « goliardi ». « Sans les étudiants — disait Bernardo Navagero — Padoue ne serait pas Padoue ; — *Senza lo Studio, Padua non sarea Padua* » ; et sans eux le centenaire n'aurait pas été le centenaire. Les professeurs lancent un appel aux universités d'Italie ? (Cet appel sobre, austère que la pensée dominante des élèves morts pour la patrie inspira à Giovanni

Bertacchi, professeur et poète, le chantre de Segantini et de l'Engadine) Les étudiants en font un autre. Il y a un message latin aux Athénées des cinq continents. Les étudiants le pondent aussi : « Alumni universitatis patavinae sodalibus universitatum totius orbis terrarum S. D. » Et pour la première fois après la guerre ils esquissent le geste de la conciliation : « post tot aerumnas et durissima rerum. » Les publications savantes et d'occasion se multiplient. Les « goliardi » préparent leur « numero unico », leur « numéro spécial », qui n'est pas moins érudit que les autres et qui est, certes, de tous le plus amusant. Entre autres, on y voit la caricature de bon nombre de leurs professeurs ; pour l'un, seulement, qui est d'une taille démesurée et dont les Toscans diraient qu'il a « la voglia del primo piano », l'envie d'arriver au premier étage, ils renoncent à le caricaturer tout entier ; ils n'en donnent qu'une partie, avec la remarque « le reste au prochain centenaire ». Au milieu des hymnes des puissances, l'hymne des étudiants devait passer au moins avec le Conseil suprême et si on l'oubliait, ils l'entonnaient, sans plus. Cet hymne n'a qu'un air, mais les paroles varient beaucoup ; j'ai même un vague soupçon que certaine variation ne nous est pas trop favorable, à nous, c'est-à-dire aux professeurs. Et pourtant il me semble encore le voir, ce savant du Nord qui, comme embrasé par la gaillardise latine, ne cessait de le chanter, et de le chanter jusqu'à la fin, avec une pédanterie septentrionale, dès qu'il rencontrait trois gars prêts à l'accompagner. Et parmi les refrains discordants, il avait préféré le plus leste.

A Stra, dans le parc de la villa nationale de Stra, par exemple, tout accompagnement de paroles plus ou moins profanes aurait détonné. La musique seule était digne de s'élever vers ce ciel de printemps, entre ces profondes, mystérieuses parois de verdure. On ne chanta pas même la *Marseillaise*. (Oh! la très visible satisfaction des Français lorsque, par un sentiment délicat, elle fut jouée la première, et la contenance des Anglais qui ne furent pas moins contents, cependant, de voir leur tour arrivé et le *Good save the King* bien applaudi !). Mais qu'est-ce que Stra, allez-vous me demander ? C'est —

à quelques kilomètres de Padoue — le siège actuel de l'Institut hydraulique universitaire et des « magistrats des eaux ». Mais c'est la villa superbe que décrit D'Annunzio dans le *Feu*, la résidence monumentale que les Pisani Dossi ont bâtie pour leur séjour d'automne, presque au moment où la République allait mourir et où le dernier Doge n'était plus qu'une ombre vaine. — « Voulez-vous avoir une idée de Venise ? — disait le recteur Olivier, dans un groupe d'amis. Voilà : un particulier qui rêvait et réalisait son Versailles. » Ils s'y ruinèrent, les Pisani, mais quelle tentation langoureuse et mortelle s'échappe encore de ces salles riantes et lumineuses, de ces allées discrètes, de ce labyrinthe de buis et d'amour, sous les regards indulgents des statues idylliques ! C'est toute la vie molle, noble, lente, sans effort, telle qu'ils la comprenaient et l'aimaient, telle que nous savons qu'il est impossible de la mener. Allons, rentrons dans le monde de la lutte moderne ; mais il nous en coûte de nous arracher à cette vision, de partir

Loin du Versailles éclatant,
Des buis taillés !

Or, ce même comité qui, le troisième jour, pour reposer nos yeux fatigués par les documents précieux du « Collegio sacro » (l'ancienne faculté de théologie), nous avait emmenés à Stra, était à même de nous faire tous convier, le soir, par la comtesse Papafava des Carrare — dont l'Université garde les armes sur sa bannière — à une seconde et prodigieuse féerie. Pour ce qui est du comité, on ne dira pas que les savants sont de piètres organisateurs. Voilà un comité dans lequel toutes les bonnes volontés furent mises à profit, mais dont les chevilles ouvrières étaient un éminent professeur de grammaire et de littérature sanscrites, Ambrogio Ballini, secrétaire général, et un historien de la philosophie, Emilio Bodrero, commissaire pour le bureau des renseignements ! Pour ce qui est du bal Papafava, avec tous ces costumes du dix-huitième siècle, ces visages gracieux à moitié cachés par la « bautta », le petit masque de velours, spécial aux Vénitiens, ce parfum des robes authentiques tirées des vieux grands coffres bombés

où se cachent les souvenirs des arrière-grand'mamans, pour ce monde des Colombines, des Pamelas et des Lindors, sur le seuil, au moment où j'allais le contempler, une dépêche m'obligea à rebrousser chemin et à me diriger de ce palais enchanté vers le Spielberg, vers les cachots bas et méphitiques du sombre Spielberg, sous le ciel un peu pâle de la Moravie.

Je deviens, donc, de fêlard, « pèlerin ». Un comité romain avait préparé le premier pèlerinage national à cette colline triste et sacrée où montèrent, il y a un siècle, comme au calvaire, les précurseurs de l'indépendance de la péninsule. Désormais une inscription en notre langue le dira à tous les touristes et s'ils ne la comprennent pas, ils réfléchiront sur ce fait qu'une légende italienne est sculptée sur la grande porte d'une forteresse si lointaine des Alpes. Elle a été dictée par Boselli, ancien président du Conseil, et rappelle tout simplement que « de ces obscures tanières, sanctifiées par le martyr, est sortie victorieuse la rédemption italienne ». Le martyr, c'est un mot et, comme tous les mots, insuffisant. Le manque d'air et de lumière était absolu dans les horribles caveaux qui épouvantèrent Joseph II et grâce à lui n'engloutissaient plus depuis la fin du dix-huitième siècle des malheureux enterrés vivants. Mais les souterrains plus élevés ou, qu'on me passe le mot « supérieurs », dans lesquels furent enfermés, après quinze jours de voyage, les « carbonari » des premières conspirations italiennes, sont tellement ténébreux que les « pèlerins » les ont visités en plein midi, par une journée printanière, à la lumière des torches ; quelque chose de la clarté extérieure y filtre, oui, mais pauvre et comme fatiguée par une longue, horrible descente à ces enfers creusés par la cruauté humaine.

Et avec l'obscurité, le froid et l'humidité. C'est là que l'un des plus malheureux, torturé de douleurs de tête lancinantes, demanda longtemps une perruque pour protéger son pauvre crâne ; on la lui donna, à la fin... une perruque de poil de chien. C'est là que le scorbut guettait Pierre Maroncelli et le réduisit à l'amputation de la jambe. Ajoutez la faim ; la faim qu'ils criaient par les yeux, — car ils s'imposaient de ne pas l'avouer autrement — à quelques âmes charitables, enve-

loppant d'un regard de convoitise humiliante le moindre morceau de pain blanc. Ajoutez le manque de nouvelles de la famille. Il y a presque vingt ans, Domenico Chiattonne (1878-1906), — qui nous donna la meilleure édition de *Mes prisons* (Saluzzo, Giulio Bovo, 1907), — découvrit dans les archives de la forteresse, adressées à ces prisonniers, des lettres qu'on n'avait jamais ouvertes. Et les haillons du forçat, dans l'ordure matérielle et morale du voisinage quotidien des pires criminels ! Et bien près, le cimetière où le comte Antonio Oroboni descendit le jour de sa fête, le jour de saint Antoine, le 13 juin 1823, après avoir tout pardonné à ses bourreaux. Cette tombe, que la pitié d'un galérien avait marquée pour permettre aux parents de la retrouver un jour, elle est tout à fait perdue maintenant pour notre vénération d'Italiens. Mais partout où nous mettons le pied sur le terre-plein autour des sombres murailles, peuvent dormir ceux qui ont rêvé, il y a un siècle, notre patrie de Vittorio Veneto. Une sorte d'exaltation mystique vous prend, une émotion religieuse vous envahit. S'ils pouvaient sentir que nous sommes là, venus de l'Italie tout entière ! Et s'ils pouvaient voir le drapeau tricolore flotter au sommet du clocher de la prison, sur cette ville amie, sur cette Moravie elle aussi rachetée ! L'on se reproche de ne pas assez connaître ce qu'on se flattait, auparavant, de si bien savoir. Combien, par exemple, d'entre les prisonniers politiques, y sont restés pour toujours ? Ils sont quarante-deux, les patriotes italiens qui ont été enfermés dans cette sinistre enceinte. Quarante-deux ! Tous leurs noms devraient être gravés dans nos cœurs. Et on trouve, aussi, un peu injuste que parmi ces quarante-deux, même parmi les plus illustres — Federico Confalonieri, Pietro Maroncelli, Oroboni, Tonelli, Bacchiega, Silvio Pellico — domine de si haut, lui qui après huit ans — une nuit du « plus beau clair de lune », en est enfin sorti pour descendre vers sa mère et sa patrie. Mais c'est là la juste récompense de l'artiste. Au milieu de ses compagnons de foi et de malheur, il lui est échu à lui seul de prononcer les paroles définitives ; lui seul, dont l'âme chrétienne ne respirait que le pardon et l'oubli, a fixé pour jamais

dans un simple et immortel récit, la condamnation d'un régime qui était marqué par le sort et qui devait tomber. Après la célébration du centenaire du Spielberg, j'ai visité Schœnbrunn, et je me suis redit les beaux vers de Philippe Godet, « pèlerin » à Port-Royal et à Versailles avec Burnand : « Port-Royal est vivant et c'est toi le tombeau ». Ainsi Schœnbrunn n'est plus qu'un souvenir et c'est le Spielberg qui est vivant !

La ville de Brno (Brünn pendant la domination germano-autrichienne) a le sentiment très fort des liens qui la rattachent à l'Italie ; elle a dédié une rue à Pellico, elle a pieusement recueilli les souvenirs de ce qu'elle était lorsque le poète de Françoise de Rimini y vint pour souffrir et espérer au delà des forces humaines. Mais ce n'est pas seulement Brno, c'est toute la jeune République tchécoslovaque qui a fait aux « pèlerins » un accueil touchant et chaleureux. Le pèlerinage commencé au Spielberg s'est continué à Milovice, près de Prague, où sont enterrés plus de cinq mille prisonniers italiens morts de 1915 à 1918, sur cette terre lointaine et fraternelle ; il s'est terminé à Prague même, près des tombeaux de quarante-deux volontaires tchèques qui, tombés dans les mains des Autrichiens, ont trouvé sur le sol de la Vénétie la mort de Battisti.

Deux pays que tant et de tels morts unissent ne sauraient se séparer. Une idée de fraternité démocratique se lève de ces cimetières, une idée qui couronne les martyrs du passé et qui bénit les bons ouvriers des ententes à venir. Et jamais les plus beaux vers de Carducci ne m'ont semblé si amples qu'en les entendant réciter par un général tchèque sur le vert gazon qui couvre nos soldats :

*Io benedico chi per lei cadea,
Io benedico chi per lei vivrà.*

Les morts d'hier et les frères de demain.

PAOLO ARCARI.

Lettre de Paris.

L'humanisme à la Chambre des députés. — Une controverse entre classiques et modernes. — De la vertu des langues mortes. — Apprendre pour comprendre. — Du recrutement des classes dirigeantes.

15 juin.

La Chambre des députés est, depuis quelques jours, une docte académie. Une controverse s'y est établie entre classiques et modernes, et ils sont bien cent législateurs qui, chaque matin, tiennent ou écoutent des propos érudits.

Le ministre de l'Instruction publique, M. Léon Bérard, voudrait réformer le programme de l'enseignement secondaire qui, depuis 1902, néglige par trop l'humanisme. Son projet rencontre maints contempteurs, et surtout parmi ceux qui ont fait, comme on dit, leurs humanités. Ce qu'il y a de paradoxal, en effet, dans ce débat, c'est qu'au Parlement et hors du Parlement, beaucoup de professeurs de lettres n'attribuent pas à l'étude du grec et du latin la vertu éducative que le ministre lui prête. Ces messieurs croient qu'une nation a aujourd'hui besoin, pour prospérer, d'avoir le « sens pratique », et ils nient que les langues mortes produisent de vivants bienfaits.

La fable d'Esopé se répète chaque jour. On peut tout dire pour et contre l'humanisme et être toujours sûr de ne point absolument se tromper. Le certain, c'est que le latin et le grec, tels qu'ils sont enseignés dans nos lycées, sont inutiles. Mais une autre méthode de culture ne serait-elle pas profitable? C'est là la question.

Un député socialiste, M. Bracke — qui n'est autre que le professeur Desrousseaux — a émis sur ce sujet un avis sagace, — ce qui n'a pas laissé de surprendre ses auditeurs, les orateurs révolutionnaires ne les ayant pas accoutumés à de sereins discours. Il a dit qu'il ne fallait pas réduire l'humanisme à

des thèmes et à des versions. Fils de Rome et d'Athènes, nous devrions savoir comment vécurent nos pères et découvrir le chemin qui a conduit leur pensée jusqu'à nous. L'humanisme, ce devrait être, à l'école, l'histoire de l'humanité intelligente et la philosophie de cette histoire.

Au fond, ce qui manque aux études classiques, c'est l'esprit. Combien d'élèves éprouvent une autre impression que l'ennui à traduire Cicéron ? Et que leur reste-t-il de l'effort accompli, quand ils se trouvent aux prises avec la vie ? On a exercé leur mémoire, parfois même en la surmenant ; on n'a développé aucune de leurs facultés de réflexion.

Voyez cet ingénieur, ce commerçant, ce financier, qui s'efforcent de mener à bien leurs entreprises. Interrogez-les sur l'avantage des études classiques. Tous hausseront les épaules et répondront qu'au lycée, ils ont perdu leur temps. Les poètes les traiteront de Philistins, et les poètes seront injustes ; car les poètes eux-mêmes auraient perdu la mémoire de ce qu'ils apprirent s'ils n'avaient continué, leurs études scolaires achevées, à vivre en familiarité avec les livres.

L'instruction ne devrait être qu'éducation. Elle devrait se borner à éveiller la curiosité des enfants et des jeunes gens. La porte de l'école franchie, l'élève doit savoir qu'il ne sait rien encore ; mais il doit discerner la voie où il lui plaira de s'engager pour connaître ce qu'il ignore. On répond à cela qu'il est des cancren incurables ; mais a-t-on jamais fait d'un cancre autre chose qu'un cancre en le bourrant, malgré lui, de « matières », comme on engraisse les volailles ?

Et puis — et cela est un problème grave pour les Français — pourquoi réserver à certaines classes sociales l'enseignement secondaire ? Après l'école primaire, tout enfant qui montre du goût pour l'étude devrait pouvoir étudier. Il est plaisant que, dans une démocratie, le savoir soit une sorte de privilège. Je dis que cela est plaisant ; mais je pense que cela est funeste. L'intelligence règne sur toutes choses. Une nation intelligente est une nation forte.

Qu'on n'évoque point la décadence byzantine. La rhéto-

rique n'est pas la science. Un peuple de rhéteurs est un peuple de bavards impuissants. Pour former ce qu'on nomme les classes dirigeantes, il faut choisir dans toutes les classes les sujets les mieux doués et leur apprendre à réfléchir plutôt qu'à parler. Les humanités n'ont de valeur que si elles ont le sens humain. Apprendre pour apprendre est une gymnastique vaine ; apprendre pour comprendre est le seul but de l'exercice intellectuel.

On n'inculque aux étudiants ni talent ni génie : on leur fournit une méthode de travail propre à développer le génie et le talent qu'ils peuvent avoir. Les pédagogues, quand ils ont excité la curiosité de leurs élèves, ont accompli déjà le meilleur de leur tâche.

JEAN LEFRANC.

Chronique suisse romande.

A La Haye. — Les trois non. — Le remous du Rhin. — M. Laur et les zones. — L'anniversaire de la *Semaine Littéraire*. — La querelle du vitrail. — Détendons-nous.

La Conférence de La Haye sera terminée quand ces lignes paraîtront ; elle s'ouvre à peine au moment où j'écris. Espérons qu'il ne s'y brassera pas trop de besogne louche. Nous avons toutes les raisons du monde de douter qu'on y puisse faire du bien et plusieurs de craindre qu'on y fasse du mal. Le délégué suisse, M. Dinichert, muni d'instructions précises du Conseil fédéral, soutiendra la cause de l'honnêteté, qui n'aura pas trop de l'appui des neutres. Cette affaire russe agit sur le public à la façon d'une « tentation dans le désert », toute proportion gardée, cela va sans dire, entre le Fils de l'Homme et les fils du vingtième siècle. Même sur nos journaux, et de ceux qui semblent le mieux armés de bon sens, l'inconnu de la Russie des Soviets exerce une sorte de magie.

Ils entrevoient pour les esprits entreprenants quantité d'occasions merveilleuses, de concessions plantureuses, de dividendes alléchants, des perspectives dorées, bref, les royaumes du monde et toutes leurs pompes. A propos de la divergence d'opinions de M. Poincaré et de M. Lloyd George, l'un d'eux disait l'autre jour que M. Poincaré représente la logique et M. Lloyd George le sens pratique. Il oubliait de se demander qui représente l'honnêteté.

Or, c'est là toute la question. Le malheur présent du monde vient de ceux qui ne veulent pas reconnaître la parole donnée. Avec un peu de cette fermeté qui n'exclut pas la courtoisie, la Suisse, pourvu que son délégué suive les instructions du Conseil fédéral, pourra jouer un rôle salubre en déclarant qu'elle s'en tient aux vieux principes. « éternels, » disait-on au temps jadis, de la morale puérile et universelle : « Tu ne déroberas point, tu ne tueras point. »

Voici le programme : Les dettes, — la propriété, — les crédits. Et voici la situation : On nous doit de l'argent, — on nous a volés, — on nous demande des avances, — on nous refuse des garanties. Comparez et attendons.

— Le peuple suisse a dit non triplement, le dimanche 11 juin. Il a bien fait. L'occasion de dire oui lui est suffisamment réservée, car il lui reste à se prononcer sur douze initiatives fédérales et sur deux referendum : loi Hæberlin et zones. De ces douze initiatives, un certain nombre aboutira certainement à un scrutin. Elles représentent la liquidation d'un passé récent. Peu à peu, les agitations populaires dues au déséquilibre général s'apaisent comme des remous.

Les électeurs sont-ils lassés de voter ? La Suisse compte, si je ne me trompe, un peu plus de 900 000 électeurs, dont 400 000 ont voté le 11 juin. C'est bien quelque chose. On a dit non parce qu'il n'y avait pas lieu de dire oui, tout simplement. Pour l'expulsion des « indésirables », nous sommes armés, et le projet de loi avait un air très fâcheux de manœuvre économique. Expulser ceux dont l'activité économique est un danger pour la Suisse,... c'était la porte ouverte à l'arbi-

traire, et cette porte-là ne doit pas être ouverte ou fermée ; elle doit être fermée, et à double tour.

Quant à l'initiative sur les naturalisations, elle était mal conçue ; celle des incompatibilités n'a été acceptée que par cinq cantons, Glaris, Soleure, les deux Bâle, Tessin et Genève. Dix-sept cantons rejetants : 251 718 non contre 157 732 oui. Les fonctionnaires fédéraux ne siégeront pas au Conseil national ; ils se tiendront à leur place. C'est parfait, pourvu qu'on leur fasse justice. Ce qui les préoccupe surtout, en ce moment, c'est beaucoup moins de voir quelques-uns des leurs s'enorgueillir d'un mandat fédéral que de recevoir des allocations suffisantes ; et ce qui nous préoccupe, nous autres, à leur sujet, c'est que la Confédération paie honorablement ceux dont elle a besoin et réduise ses besoins au strict nécessaire. On a, dans le pays, le sentiment qu'il y aurait beaucoup à faire à cet égard. On n'a pas oublié l'histoire du trop fameux Office fédéral des étrangers et l'on pense qu'une Commission des réformes administratives un peu énergique et d'esprit clair, point trop soucieuse de popularité, ne perdrait ni son temps, ni notre argent en soumettant à une revision attentive tant le tableau du personnel que celui de la répartition et de la durée du travail. Nous avons besoin d'employés et de fonctionnaires, fédéraux et cantonaux ; ce sont de braves gens ; nous ne leur faisons pas la guerre ; ils sont honnêtes, bienveillants, en général, exacts et au fait de leur tâche. Ils supportent aisément la comparaison avec leurs congénères des pays voisins. Mais, quelquefois, ils ont fait trop de politique et pas assez de besogne. Les citoyens ont le droit et le devoir de le leur dire. Ils le leur ont dit. Ce qui n'empêchera pas les Conseils de la nation de se préoccuper de leur sort avec une sympathie qu'ils méritent entièrement.

— Nous avons appris, par des discussions récentes, que la Suisse désire et demande un remous. Oui, un remous du Rhin. Parce que, si le Rhin voulait bien faire un large remous en amont de Strasbourg, il deviendrait navigable jusqu'à Bâle. Mais il ne veut pas. Or, la Suisse a obtenu le remous,

un remous suffisant, dans les délibérations de la Commission du Rhin. C'est à la condition d'accorder à la France le droit de creuser le canal latéral, avec écluses, qu'il lui faut pour utiliser les forces hydrauliques du grand fleuve. Cet arrangement est infiniment préférable à l'état actuel, qui ne nous permet qu'une navigation insignifiante pendant peu de mois, et au projet de régularisation du cours du fleuve, sans canal, qui coûterait des sommes énormes, et nous exposerait à de cruelles déceptions. Tout serait donc pour le mieux, si l'on ne poussait les hauts cris dans quelques groupes fort agités, du côté de cette « Union pour l'indépendance suisse », qui ferait mieux de s'appeler tout court l'Union boche. Or, les Allemands eux-mêmes ont trouvé le projet acceptable. Pour nous, nous devons être heureux que la question du Rhin se trouve résolue d'une manière favorable à nos intérêts et en même temps à ceux de la France et de tous les riverains. N'oublions pas que la France pourrait faire la jonction du Rhône au Rhin autrement que par Bâle et Genève. L'intérêt des Romands est que Bâle devienne le grand port du Rhin et celui de Bâle, ne l'oublions pas comme l'oublie M. l'ingénieur Gelpke et ses amis, l'intérêt direct et immédiat de Bâle, futur entrepôt, c'est de pouvoir communiquer avec Marseille par voie fluviale. Ce qui se prépare, c'est la création de l'artère fluviale centrale de la Suisse. L'extrême importance de cette question n'apparaît pas encore à notre public. Il est nécessaire d'y appeler son attention.

— Tout à l'heure, je parlais des douze initiatives fédérales et des deux referendum en cours. L'un de ces referendum est celui des zones. L'attitude du groupe de Genevois qui cherchent, vraisemblablement contre l'avis de leurs concitoyens, à faire rejeter la convention si laborieusement établie, est tout à fait incompréhensible. Ils prétendent obtenir tout, sans rien concéder, en une affaire où le droit est contre eux. Ils ne paraissent même pas se préoccuper de la situation où ils auront mis Genève s'ils réussissent. Pourtant, ce sont

incontestablement de bons Genevois et de bons Suisses. Jupiter les aveugle.

M. Laur vient de leur donner un avertissement bon à méditer. Les agriculteurs vaudois l'avaient déjà fait entendre et les viticulteurs l'avaient confirmé. Cela renverse la situation. « Si le projet de convention sur les zones est rejeté, ne croyez pas, dit M. Laur, que nous rétablirons les zones au profit de Genève ; au contraire, nous les supprimerons, nous abolirons les privilèges douaniers dont Genève a joui jusqu'à présent. En d'autres termes, il n'y aura de triomphe que pour le protectionnisme. » Voilà parler clair. Au moins M. Laur ne cache point sa pensée. On peut combattre sa politique, mais on ne peut pas ne pas admirer sa loyauté. Citons ses propres paroles :

« Si le traité est rejeté, dit-il, l'Union suisse des paysans se placera sans réserves aux côtés des agriculteurs genevois et des viticulteurs romands pour réclamer qu'il soit mis fin à la situation exceptionnelle de Genève en ce qui concerne les importations en Suisse. »

Donc, si le traité est rejeté, ce ne sera pas la France qui supprimera les petites zones — les seules auxquelles nous puissions prétendre, et encore ! — ce sera la Suisse, la Suisse des paysans contre la Suisse des consommateurs. Oh ! le beau, le brillant, l'éclatant succès, et qu'il vaut la peine, vraiment, de compromettre le fruit de négociations compliquées, qui ont exigé beaucoup de bonne volonté de part et d'autre, qu'il est donc habile de faire fi des résultats acquis, pour ne satisfaire, en Suisse, que des pangermanistes ! Nous continuons à ne pas comprendre, et nous déplorons que la première application de l'initiative des traités menace de donner lieu à un referendum qui la discrédite à pareil point.

— Ici se placerait fort naturellement la querelle du vitrail. Car c'est une sorte de referendum officieux qui se fait en notre bonne ville. Mais je n'ai encore parlé que de contestations et de conflits ; interrompons-en le cours pour évoquer, pendant

un instant, des images plus reposantes. La *Semaine Littéraire*, la vaillante revue hebdomadaire de Genève, fêtait l'autre jour le trentième anniversaire de sa naissance. Age tendre encore pour une revue, mais laps de temps considérable pour un homme. Car un seul homme a conçu, créé, dirigé et administré la *Semaine Littéraire* — et la gouverne encore avec sûreté : M. Debarge. Certes, il a donné un rare exemple de persévérance, de labeur personnel et d'esprit d'organisation. On pouvait se demander au début s'il y avait place, à côté des quotidiens, pour un hebdomadaire qui ne pouvait ni apporter l'information rapide, ni, d'autre part, consacrer aux grandes questions l'espace nécessaire pour les étudier mieux que les journaux. Il y avait un tiers parti à trouver, et cela dépendait entièrement du directeur. M. Debarge a résolu ce problème singulièrement délicat en donnant à sa publication un caractère littéraire et artistique, et en faisant résumer le mouvement politique par des collaborateurs dont l'article était en quelque sorte une mise au point ; on se rappelle, pour ne parler que des morts, certaines pages magistrales d'Albert Bonnard. Et il remplaçait l'information par l'actualité de tout ordre. Anecdotes, faits divers, renseignements sur la vie des poètes, des musiciens, des artistes contemporains, un peu de tout. Il a réussi à faire un périodique vivant, qui porte bien sa marque et qu'on sent très près de son public. Joignons nos félicitations à celles de ses amis et souhaitons qu'il soutienne longtemps encore l'œuvre qu'il a si dignement édifiée.

— Revenons à Lausanne. L'Etat, donc, a fait ou laissé placer au grand portail de la Cathédrale un vitrail qui représente les quatre évangélistes. Je dis fait ou laissé, parce qu'on ne sait pas au juste si c'est là une décision arrêtée ou seulement une « présentation ». Le vitrail a déplu, et il s'est trouvé des gens pour le dire. A quoi une vingtaine d'architectes, de peintres et d'« hommes de lettres » (catégorie nouvelle) ont répondu que le vitrail est bien où il est, qu'il faut l'y laisser et, si j'ai bien compris, qu'il faut que le Conseil d'Etat continue la décoration de la Cathédrale dans le même esprit. Il s'agit

évidemment de l'esprit du vitrail, et cela veut dire, j'imagine, qu'il faut leur confier les commandes. Parce que, disent-ils, c'est de l'art nouveau. Leurs adversaires rappellent que la Cathédrale est ancienne. J'ai idée qu'ils ont raison les uns et les autres. Faut-il changer le vitrail à cause de la Cathédrale, la Cathédrale à cause du vitrail, ou peut-être le goût du public à cause de l'art moderne? Ce dernier parti est celui qui m'effraie le plus. Après tout, pour qui fait-on et les cathédrales et les vitraux? Ne serait-ce pas pour ceux qui les contempleront, bon gré mal gré, c'est-à-dire pour ceux qui suivent les offices? Or, je ne vois pas que personne songe à les consulter. C'est de la tyrannie. Pour la décoration d'un monument public, c'est des préférences du public qu'on doit tenir compte, sinon en l'admettant à décider, au moins en lui accordant de prononcer l'exclusive. Aux autres de le persuader. Car, en ces matières, on ne se défiera jamais assez de l'admiration mutuelle et des prétentions à la compétence qui accompagnent si souvent le mauvais goût.

Que ce vitrail jure avec la Cathédrale, cela ne fait pas de doute. Il est même injurieux par la dureté des tons et par la bizarrerie de la composition. De quoi veut-on punir ces pauvres évangélistes en leur faisant occuper des positions si étranges et chercher leurs jambes comme on ramasse des quilles? C'est composé, oh oui! On voit que l'artiste s'est creusé la tête pour faire du nouveau; c'est combiné, c'est calculé, mais j'ai vu ailleurs des vitraux qui faisaient une impression singulière : l'impression qu'on se trouvait dans un édifice religieux. Les évangélistes de la cathédrale sont terriblement peu portés vers la religion!

Est-ce que vous ne voyez pas que cela jure, non seulement avec l'âge de ce respectable monument, mais avec le respect qu'on doit à ceux qui vont y rendre un culte? Cette naïveté laborieusement réfléchie, cette recherche du nouveau à tout prix dans l'imitation de l'ancien, c'est tout cela qui nous cause tant d'aversion, la répugnance pour ce qui est faux. L'artiste est peut-être plein de talent : on le dit, je le crois ; mais l'œuvre

est fausse. On ne lui demande pas de faire son vitrail à genoux, comme Fra Angelico peignait ses fresques, mais il y a des choses qu'il est indispensable de sentir pour traiter un sujet religieux. Quant à ceux qui ne sentent pas qu'il faut sentir et qui tâchent d'imposer à notre lassitude le goût suspect de leur coterie, fussent-ils dix fois architectes, vingt fois peintres et trente fois hommes de lettres, leur compétence, tant qu'ils n'auront pas le sentiment, ne sera en ces matières que du cabotinage.

Voilà. Qui touche à la Cathédrale nous touche. Maintenant, détendons-nous. Justement, M. Reymond-Nicolet a publié sur ce sujet, dans l'intéressante collection « Forum ¹ », une étude curieuse et suggestive. Soit dit en passant, certains éditeurs prennent une bien mauvaise habitude, c'est de ne pas dater leurs publications. La défiance du public leur fera bientôt perdre plus qu'ils n'y gagnent. On ne croira pas que tout est nouveau : on croira que tout est vieux.

M. Reymond, donc, a remarqué l'effet bienfaisant d'une position du corps où l'on relâche tous ses muscles volontaires, en promenant son attention de l'un à l'autre pour remettre au repos ceux qui se contractent machinalement. La consigne est de se rendre entièrement mou. Il paraîtrait que cet exercice à rebours est souverain contre la fatigue, pour la régularisation des fonctions vitales, le charriage des déchets d'usure, l'apaisement des émotions, et qu'il a des répercussions jusque sur des muscles et des fonctions non soumis à la volonté. Il remédie même au « trac », au fameux trac des orateurs, des artistes, des nerveux. Recommandé à qui de droit. Mais nous devenons rêveurs malgré nous quand l'auteur affirme que le relâchement musculaire « fait le fond de la maîtrise de soi » et devrait être cultivé à l'école, pour devenir, chez les adultes, le contre-poids de l'impulsivité, qui prend trop souvent le dessus. Opposer l'inertie à la surexcitation nerveuse, pour aboutir sans peine au calme, d'abord, à une épargne

¹ *Je me détends. Contrôle de soi-même par le relâchement musculaire*, par E. Reymond-Nicolet, Ed. Forum, Neuchâtel et Genève. Sans date.

d'énergie, ensuite, et enfin à une libération des forces utiles et créer ainsi tout une méthode d'auto-éducation qui conduit à la discipline de soi, — j'emprunte les propres termes de M. Reymond, — voilà qui serait plus qu'intéressant. Il y a sûrement quelque chose de nouveau et de fécond dans son idée, quand même ou puisque elle rappelle les pratiques des Yoghis de l'Inde et plus encore celles de nos bons toutous, passés maîtres dans l'art de se mettre au repos sitôt l'action terminée. Hélas ! quand, à la fin, aurons-nous un moment à ne rien faire, mais là, vraiment rien, s'il faut travailler encore pour nous détendre ? Nous perdons chaque jour quantité de minutes, des heures, à être tendus inutilement. Mais si nous allions faire trop les Indous et ne plus pouvoir nous « retenir » ? Quoi qu'il en soit, je conclus comme M. Claparède le fait dans son aimable préface : Essayons.

MAURICE MILLIoud.

Chronique politique.

La Conférence de La Haye et les bolchévistes. — Les relations franco-anglaises. — L'organisation de l'Etat libre d'Irlande ; la lutte entre catholiques et protestants ; le meurtre du maréchal Wilson et le ministère. — L'Allemagne et les réparations ; l'assassinat du ministre Rathenau.

La Conférence de La Haye a déjà fait couler beaucoup d'encre de chancellerie. Parmi ses organisateurs, les uns ne voulaient y voir qu'une simple réunion d'experts qui traiteraient de questions techniques ; d'autres la concevaient comme l'héritière de l'assemblée de Gênes qui reprendrait tout le programme russe et ne pourrait manquer d'achever l'entreprise si bien commencée.

Une intéressante correspondance s'est poursuivie entre Paris et Londres. M. Poincaré limitait les objets à traiter et les pouvoirs des négociateurs ; il demandait surtout que les représentants des Etats convoqués se missent d'accord avant l'arrivée

des Russes et pussent présenter aux bolchévistes un programme complet. M. Lloyd George admettait que la discussion fût limitée à des points précis : propriétés, dettes, crédits et que la décision ultime restât aux gouvernements ; mais il estimait inutile un accord préalable, vu que les questions avaient déjà été suffisamment étudiées à Gênes.

De sorte que l'Europe se trouve une fois de plus sans volonté et divisée en face des bolchévistes. Comment des hommes d'Etat intelligents peuvent-ils croire que des discussions engagées de cette manière produiront de bons résultats?... Après tant d'expériences fâcheuses, cela devient incompréhensible. Mais l'entêtement agit dans la politique comme partout ailleurs, à la seule différence que ses effets sont un peu plus nuisibles.

Heureusement que les délégués à La Haye sont des hommes d'affaires plus que des diplomates ; ils paraissent, pour la plupart, doués d'un grand bon sens. Sans chercher à mettre d'accord leurs manières de voir, car le temps leur manquait, ils ont fixé à grandes lignes le plan des prochains entretiens ; ils sont surtout bien décidés à empêcher les Russes de recommencer leur représentation de Gênes, à les ramener sur le terrain des réalités s'ils prétendent faire de la propagande à coups de dissertations politiques et sociales.

Le malheur est qu'on ignore les intentions des bolchévistes. Qu'un accord net et sincère entre eux et les sociétés « capitalistes » soit impossible, c'est l'évidence même : les entretiens de Gênes l'ont prouvé après bien d'autres choses et il faut l'optimisme invraisemblable de M. Lloyd George pour en douter encore. Mais la bande de Moscou a-t-elle un si urgent besoin de crédits qu'elle soit disposée à faire à ses interlocuteurs des concessions de forme qui permettent à quelques-uns d'entre eux de clamer que la réconciliation est faite, ou bien les représentants des soviets, moins à court d'argent qu'on ne le suppose, vont-ils se remettre à discuter sur tous les points, retirant le lendemain les concessions qu'ils avaient faites la veille, pour aboutir de nouveau à une impasse ?

De cela, personne ne sait rien. Le mystère dont s'entoure la république communiste s'est encore épaissi depuis que la maladie du sieur Lénine a écarté des affaires l'homme sur qui les nouveaux amis des bolchévistes comptaient le plus. On craint que la malheureuse Russie, livrée à des influences extrémistes, ne soit le théâtre d'excès pires encore que ceux qui se sont commis jusqu'ici. La façon dont se poursuit, à Moscou, le procès des socialistes révolutionnaires n'annonce rien de bon. Les courageux défenseurs qui, M. Vandervelde en tête, s'étaient portés à leur secours ont dû constater que, en dépit des promesses qui leur avaient été prodiguées, ils ne pouvaient exercer aucune action utile dans une affaire où les formes les plus élémentaires de la justice étaient bafouées. Ils se sont hâtés de quitter le paradis des soviets, heureux de ne pas y laisser leur peau, ce qui, un instant, avait paru inévitable. Peut-être la leçon leur sera-t-elle salutaire ; mais elle ne convaincra pas ceux qui veulent fermer les yeux à la lumière. L'autre jour encore, *L'Humanité* admirait dans la Russie bolchéviste « la plus grande force de paix et d'activité morale du monde ».

— Les divergences de vue sur la question russe qui s'étaient révélées à la Conférence de Gênes entre la France et l'Angleterre ne paraissent donc pas près de s'effacer. Elles s'aggravent d'autres oppositions. Le statut de Tanger, par exemple, qui depuis beau temps devrait être réglé, n'est dans aucun entretien abordé de façon sérieuse ; et pourtant combien facile ne serait-il pas, si on y mettait de la bonne volonté, d'en finir avec cette petite affaire. Dans le proche Orient, l'état de guerre se prolonge. Les pourparlers qui ont eu lieu à Paris, au mois de mars dernier, entre les trois ministres des affaires étrangères et qui semblaient avoir abouti à un résultat positif n'ont donc servi à rien. Les propositions qui viennent de Londres sont régulièrement repoussées à Paris, et vice-versa. Les deux gouvernements ne réussissent même pas à se mettre d'accord sur les conditions d'une enquête en Asie-Mineure, car les Turcs sont accusés de détruire systématiquement l'élément

chrétien et les Grecs ne sont, paraît-il, pas non plus à l'abri des reproches dans les régions occupées par leurs troupes.

Cette opposition constante des deux gouvernements se justifie sans doute, de part et d'autre, par des arguments fort bons. Elle n'en est pas moins profondément coupable car, tandis qu'on échange des notes entre les capitales, des populations souffrent et meurent. Elle a aussi des contre-coups fâcheux sur l'Europe entière, où rien ne se passe normalement si les deux grandes puissances qui ont fait la guerre ensemble agissent dans des sens opposés. Quant au fameux pacte de garantie anglo-français qui avait reçu une première forme à Cannes et devait être conclu incessamment, on en a renvoyé la discussion à des temps plus heureux.

Cependant, si les hommes d'Etat ne savent s'accorder sur rien, les peuples n'entendent pas se séparer. Une rupture provoquerait dans les deux pays une sensation de vide et d'inquiétude ; chacun se rendrait compte qu'une faute immense a été commise... L'accueil admirable que M. Poincaré a reçu dans la bonne ville de Londres est la preuve que, en dépit des polémiques de presse et des querelles entre hommes d'Etat, il reste de l'estime et de l'affection dans les cœurs. C'est là un des faits les plus encourageants de l'heure présente.

— M. Lloyd George est un brillant causeur ; il sait, en traitant des choses graves, parsemer ses discours d'humour, il ne se laisse pas désarçonner par les attaques et répond par des coups droits qui mettent l'adversaire en mauvaise posture. Pourtant, il manifeste depuis quelque mois une impatience, un énervement qui lui enlèvent une partie de ses moyens d'action. C'est qu'il est fatigué. Chacun le constate ; ses amis lui conseillent de se retirer quelque temps de la politique pour faire, dès que cela lui plaira, une éclatante rentrée. Mais lui ne l'entend pas de cette oreille : il a la passion du pouvoir ; il prétend, avec son ministère, fatigué aussi et assez gravement discrédité, faire face à des difficultés qui deviennent de jour en jour plus redoutables.

C'est de nouveau l'Irlande qui lui donne le plus de soucis. L'accord signé au mois de décembre dernier à Downing Street n'a pas eu les effets calmants que ses auteurs escomptaient. Si la lutte contre les troupes anglaises a cessé, l'île s'est séparée en deux camps : les républicains inconciliables combattaient les partisans du traité. Les affaires allaient au plus mal quand, brusquement, est arrivée la nouvelle d'une réconciliation entre MM. Collins et de Valera : les deux chefs opposés s'entendaient pour partager le pouvoir à doses à peu près égales entre leurs partisans ; ils s'engageaient aussi à user de toute leur influence pour maintenir l'équilibre des forces dans l'assemblée que le peuple allait être appelé à élire et qui serait chargée de statuer sur le traité.

Là-dessus, l'opinion anglaise s'est émue : il lui a paru que, si les défenseurs de l'accord s'entendaient avec ses adversaires, ce ne pouvait être qu'en leur faisant des concessions compromettantes. Des entrevues se sont succédé à Londres entre des membres des deux gouvernements. De nouveau, les journaux ont émis des pronostics, sombres un soir, un peu plus rassurants le lendemain. On aurait pu croire que tout était à recommencer.

Pourtant l'affaire s'est arrangée. Le projet de constitution que les délégués irlandais ont présenté aux ministres anglais n'a rien qui puisse choquer les susceptibilités britanniques. Il admet l'allégeance à la couronne et reconnaît au roi les attributs essentiels de la souveraineté. Il institue un système fort intéressant de gouvernement : des ministres techniques, nommés pour un laps de temps déterminé, travailleront à côté de ministres politiques soumis aux votes du parlement. Il assure au peuple le droit d'initiative et de referendum. Théoriquement, tout cela est très bien ; reste à voir comment cela fonctionnera : c'est évidemment la grosse affaire.

D'autre part, les élections ont eu lieu. Le peuple n'a pas cru devoir obéir exactement aux injonctions de MM. Collins et de Valera, car il a élu, à côté de 58 partisans de l'accord et de 36 républicains, 34 travaillistes, agrariens ou indépendants.

Comme la plupart de ces nouveaux venus admettent le compromis avec l'Angleterre, ces résultats sont satisfaisants.

Est-ce la paix ? Pas du tout ! La trêve entre les partis nationalistes, en rendant leur liberté d'action aux éléments agités qui pullulent dans l'île, a correspondu à une recrudescence de lutte entre catholiques et protestants. Partout on signale des actes de violence et, sur les confins de l'Ulster, c'est une véritable guerre à laquelle prennent part les troupes royales. Les agressions provoquent des représailles ; des deux côtés l'exaspération est à son comble : personne ne peut prévoir quand ce combat féroce finira.

L'assassinat du maréchal sir Henry Wilson par des Irlandais fanatiques a aggravé la situation. Depuis longtemps la Grande-Bretagne n'avait pas connu pareille chose ; l'opinion est douloureusement émue. Sans doute la majorité parlementaire de M. Lloyd George est trop nombreuse et trop docile pour que le ministère coure de sérieux dangers ; mais cette affaire qui s'ajoute à d'autres diminue encore un peu plus son prestige. On l'accuse d'avoir accordé trop de confiance aux Irlandais, d'avoir supprimé toutes les mesures policières qui protégeaient contre leurs attaques les hauts personnages qui leur avaient déplu ; pour un rien on lui reprocherait d'avoir livré sir Henry Wilson sans défense à ses assassins pour se venger des critiques redoutables que le maréchal élevait contre la politique gouvernementale. Ce serait injuste : aucune protection humaine ne peut prévenir les actes qu'inspire le fanatisme. Mais M. Lloyd George et son équipe survivent depuis trop de temps à leur popularité ; contre eux tous les coups portent : c'est le crépuscule.

— L'Allemagne, qui affirmait ne pouvoir faire face à ses charges, avait demandé à ses créanciers de lui accorder un moratoire. La commission des réparations avait consenti à un allègement, moyennant que le gouvernement du Reich arrêtât ses émissions de papier, prît des mesures fiscales pour accroître ses recettes et admît un contrôle de ses finances. La réponse était attendue pour le 31 mai.

Elle a été précédée de longs pourparlers, puis elle est venue : non pas absolument satisfaisante, mais suffisante pour faire espérer un accord. Seulement, le ministère de Berlin déclarait que, pour pouvoir fournir des paiements, il lui était indispensable de conclure un emprunt à l'étranger : mesure excellente si elle était réalisable, car la dette de guerre, ou une partie de la dette, aurait ainsi perdu le caractère d'une charge imposée par la politique et les Allemands, au lieu de continuer à clamer leur plainte contre l'injustice dont ils sont victimes, se seraient préoccupés d'assurer le service des intérêts aux particuliers, leurs prêteurs.

C'est pour étudier le mode de cet emprunt international qu'un comité de banquiers a été réuni à Paris et on s'est bercé de l'espoir que la fin des difficultés était proche. Mais ces experts sont bientôt arrivés à la conviction que les financiers du dehors, ceux de l'Amérique surtout, ne pourraient acquérir une confiance suffisante dans la solvabilité de l'Allemagne qu'au cas où sa dette de guerre serait diminuée. Ils ont fait une proposition dans ce sens avec le consentement de la majorité de la commission des réparations. Mais aussitôt la France a fait barre : elle estime que l'indemnité allemande a été suffisamment réduite d'une conférence à l'autre ; elle ne veut plus rien abandonner de sa part qui, quoi qu'il arrive, ne suffira jamais à relever les ruines des régions envahies. Là-dessus, le comité d'experts s'est ajourné à trois mois, ce qui était le moyen poli de dire qu'il renonçait à l'entreprise.

La déception a été grande pour tout le monde. Pourtant les rapports de la commission des réparations et du Reich ne sont pas rentrés dans une phase aiguë ; car le gouvernement de Berlin, tout en protestant par habitude contre l'indicible cruauté de la France, se rendait compte qu'il y aurait danger pour lui à prendre une attitude intransigeante et paraissait chercher les moyens de découvrir une solution. Ce faisant, il provoquait des colères, mais cette fois dans le pays, chez les pangermanistes. Et tout à coup on a appris que M. Rathenau venait de tomber sous les balles d'assassins.

L'homme était intéressant, soit comme écrivain, soit comme organisateur, soit comme ministre. Il avait rendu de grands services pendant la guerre dont il avait prévu la fin désastreuse. Il s'efforçait de refaire à son pays une grande place en Europe en reconnaissant ses obligations, mais en s'efforçant de les alléger le plus possible. Sa politique était vaste et subtile : il avait conclu l'accord de Wiesbaden avec M. Loucheur, il signait le traité de Rapallo avec les bolchévistes... Avait-il, avec des apparences contradictoires, une ligne de conduite ferme qui devait le mener à un but précis ? Peut-être. Dans tous les cas, il n'avait pas dit son dernier mot.

Mais, quelle que fut l'importance de l'homme, l'acte par lui-même le dépasse encore. Il y a donc en Allemagne une sombre organisation, encouragée par des groupes d'extrême-droite, qui s'attache à détruire, non seulement des tribuns dangereux comme Karl Liebknecht, Rosa Luxembourg ou Kurt Eisner, mais tous ceux qui réagissent contre les idées impérialistes ou qui peuvent servir la république : Hugo Haase, Hans Paasche, Erzberger et, après avoir manqué Scheidemann, Walther Rathenau. Ceux qui accomplissent ces coups échappent presque toujours à la justice ; s'ils sont pris, ils sont condamnés à des peines modérées et s'esquivent par de promptes évasions. On sent une vaste complicité que le gouvernement, même s'il en avait la volonté, est impuissant à désarmer.

« Il faut que cela finisse », a dit le chancelier Wirth, et la grande majorité de la nation, consternée et indignée, est d'accord avec lui. Nous verrons comment la république allemande se défendra contre ceux qui ont juré sa perte.

ED. ROSSIER.

Lausanne, le 26 juin.

Chronique scientifique.

Le tungstène en Chine. — Le rythme météorologique. — La « sécheresse » aux Etats-Unis. — Le dirigeable à air raréfié. — L'existence du celtium. — Le scandium. — La nacre synthétique. — Utilisation du lignite. — Les études sur le 190. — La récupération des déficitaires. — Un réflexe nouveau. — L'activation des corps par la radioactivité. — Observations sur l'enneigement et les glaciers. — Les protozoaires du sol. — Un nouveau corps radio-actif. — Le vol à la voile et l'aviation. — Une plante vermifuge à acclimater. — La longévité juive. — Publications nouvelles.

D'où vient le tungstène ou wolfram, qui a pris dans l'industrie de l'éclairage une place si importante? D'après une information récente de la *Revue scientifique*, reposant sur des documents publiés dans le *Bulletin of the Imperial Institute*, c'est la Chine qui serait la plus riche en cet élément. Les gisements que possède ce pays semblent être puissants. On commença l'exploitation en 1914; en 1917, la production était de plus de 9000 tonnes (à 60 % en moyenne de tungstène). Le minerai est plus abondant dans le sud de la Chine; il se présente sous forme de wolfram, de tungstène, doublé de fer et de manganèse, associé généralement à la cassitérite, à la molybdénite et à d'autres roches; il se trouve en gîtes alluviaux et en gîtes filoniens, de faible épaisseur généralement. La Chine en contiendrait au moins 100 000 tonnes: elle peut donc prendre une place importante dans l'industrie de cet élément.

— L'année sera-t-elle sèche, comme le fut l'année dernière? La question est souvent posée. La statistique et l'observation permettent de répondre assez exactement. Il résulte d'une étude de M. Tarrade, dans l'*Annuaire de la Société météorologique de France*, que, le plus souvent, les variabilités, en matière de pluie, de deux années consécutives sont de signe différent. C'est le cas une fois sur deux. Cela veut dire qu'à une année très sèche succède plutôt une année humide, et inversement à une année très humide, une année sèche. Il

n'y a jamais eu plus de quatre années successives variant dans le même sens, et cela n'a eu lieu que quatre fois en 177 ans. On préférerait ne pas tomber sur une de ces quatre séries, qu'elles soient d'ailleurs très sèches ou bien très humides. La juste mesure est préférable.

— A propos de sécheresse, où en est celle des Etats-Unis ? Que devient l'Amérique du Nord empêchée de boire ? Le *Bulletin de l'office international d'hygiène publique* vient nous donner sur ce point quelques détails intéressants. La prohibition a eu, depuis deux ans qu'elle règne, un effet avantageux : la diminution du nombre des accidents industriels. L'ouvrier, toutefois, continue à demander le délassement à la bière et au vin, après le labeur de la journée ; les gens aisés, habitués à l'alcool, ou bien s'en procurent de façon illicite, ou bien le fabriquent chez eux. Il y a une minorité de buveurs. Mais il y a la grande masse de ceux qui craignent de s'engager dans une mauvaise affaire en se mettant aux mains des trafiquants, et qui, d'autre part, ne veulent pas prendre la peine de fabriquer leurs propres boissons. Ces gens-là ne boivent pas, constatent qu'ils s'en trouvent bien, et ne songent pas à boire. Tout dépend de cette masse inerte formant la majorité. Si d'ici cinq ans, elle se remet à boire, la prohibition aura vécu. Si elle décide de continuer à ne pas boire, la prohibition aura la victoire. De quel côté ira-t-elle ? M. Harding croit que, dans vingt ans, les boissons spiritueuses ne seront plus qu'un souvenir. D'autres ne pensent pas qu'on puisse prophétiser ; pourtant les indices seraient en faveur de la prohibition. Et, d'autre part, la femme vote. Il sera très intéressant de voir ce que donnera l'avenir. Mais le prévoir n'est guère possible.

— On trouve dans *La Science et la vie* d'intéressants détails sur le dirigeable à air raréfié Vaugean-Cargiulo. C'est un dirigeable où, au lieu d'introduire dans les ballonnets de l'hydrogène ou de l'hélium, on épuise l'air de façon que l'appareil tend à s'élever, en raison du vide qui y règne. Mais pour obtenir le dirigeable à air raréfié, ou à vide, il faut une carcasse très solide en tous les sens. Sans quoi la pression atmosphérique écrasera le dirigeable sans retard. On conçoit donc

que la principale préoccupation des constructeurs soit d'obtenir une armature très solide. Il faut voir que chaque centimètre carré de surface doit pouvoir supporter une charge de 1033 grammes. Pour obtenir une carène possible, les ingénieurs ont recours à un cloisonnement très robuste, non pas vertical, mais horizontal, ce qui élimine le danger de rupture, et donne une résistance qui, autrement, ne pourrait être obtenue, par une enveloppe métallique unique qu'au prix d'un poids considérable. Ni gaz ni liquide inflammable à bord : les moteurs marchent à l'huile lourde. Et le dirigeable s'élève et s'abaisse par le seul jeu des pompes. Veut-on prendre l'air ? Inutile de prévenir d'avance : on met les pompes en mouvement, et aussitôt il y a ascension, qui se poursuit jusqu'au moment où la hauteur voulue est atteinte. Pour redescendre, on laisse rentrer l'air. Noter l'utilisation des gaz d'échappement du moteur pour chauffer l'air raréfié et accroître en conséquence la force ascensionnelle. Noter aussi que la carène comporte trois enveloppes concentriques, délimitant trois espaces distincts divisés en compartiments étanches, et que la raréfaction de l'air va croissant du dedans au dehors.

Dans l'ensemble, le dirigeable à vide, dont Marey avait eu l'idée, est fort intéressant, et on a hâte de le voir à l'œuvre.

— Des observations intéressantes sur des terres rares ont été faites par M. Dauvillier ; et elles font grand plaisir à M. G. Urbain. On sait que celui-ci avait repris l'étude des constituants de l'ytterbium de l'éminent chimiste de Marignac. Avec les méthodes plus modernes, M. G. Urbain avait mis quelque ordre dans ce complexe, et, finalement, il était arrivé à considérer l'ytterbium comme composé de trois éléments : du néo-ytterbium, ayant nombre atomique 70, du lutécium (71), et un corps nouveau, le celtium (72). Mais le celtium n'avait pas été révélé. Existait-il vraiment ? Les observations de M. Dauvillier, au moyen des spectres de haute fréquence, ne permettent pas le moindre doute à cet égard. Le celtium existe, et a pour nombre atomique 72. Si Moseley, qui devait, peu après, mourir héroïquement aux Dardanelles, et dont la mort prive l'Angleterre d'un physicien certainement émi-

ment, n'avait pas trouvé le celtium dans les fractionnements d'ytterbium, par la méthode des spectres de haute fréquence, cela tient à ce que l'appareil de Moseley n'était pas aussi sensible que celui de M. de Broglie. Avec ce dernier, plus perfectionné, dans la matière même étudiée par Moseley, M. Dauvillier a reconnu sans doute possible l'existence du celtium, à qui deux lignes très faibles assignent le nombre atomique 72.

Dans le domaine chimique encore, M. G. Urbain, avec son fils P. Urbain, a présenté à l'Académie des sciences des renseignements intéressants sur un minéral de scandium, la thorvéitite de Madagascar. Ce minéral renferme 42 % de scandine, d'où l'on tire, par un ensemble d'opérations indiquées par les auteurs, le scandium pur, élément dont il ne semble pas que l'on tire encore un parti bien considérable.

— L'homme aime fort imiter la nature. Celle-ci a fait de la nacre : l'homme veut en faire autant. Et MM. Clément et Rivière ont montré que c'était chose assez facile. Si l'on pouvait disposer les feuillets élémentaires fabriqués selon les plans équatoriaux d'une sphère, on aurait des perles fines qui, immédiatement, ne vaudraient plus rien commercialement. Cela arrivera du reste : on est dans la bonne voie déjà. La nacre — et la perle —, c'est une charpente alvéolaire de conchyo-line entre les montants de laquelle se dépose du carbonate de calcium. Les auteurs cherchent donc à obtenir la nacre en précipitant du carbonate de calcium en milieu colloïdal albuminoïdique. Et ils y arrivent parfaitement, en mettant une gelée de gélatine contenant en dissolution des sels de calcium en très forte proportion, en contact avec une dissolution aqueuse de carbonate de sodium en milieu colloïdal.

Voulez-vous répéter l'expérience ? Faites une dissolution de :

Eau	80 %
Gélatine	5 %
Sels de calcium . . .	15 %

Étalez en couche régulière sur une plaque de verre. La prise en gelée étant faite, laissez couler régulièrement et lentement sur la surface de la plaque la dissolution suivante :

Eau	80 %
Carbonate de sodium	9,6 %
Phosphate trisodique	2,4 %
Albumine, caséine ou gélatine (ou autre albuminoïde).	8 %
	100 %

Après 20 ou 30 minutes de contact, on lave la plaque à l'eau et on la sèche : celle-ci se montre nacrée, parfois de façon intense, avec irisations de tons métalliques. Au microscope, on voit la plaque composée d'une série de files parallèles de carbonate calcaïque, formant un réseau optique qui produit les phénomènes interférentiels, d'où résulte l'apparence nacrée. Le réseau contient 1000 traits environ au millimètre. L'aspect général dépend beaucoup du degré de rapprochement des lignes. Un réseau peu serré donne une plaque d'aspect simplement argenté ; un réseau très serré donne un aspect chatoyant, soyeux et irisé. A volonté, on obtient tous les genres de nacrage. Celui-ci, sur sphère gélatinée, donne l'aspect irisé de la perle. Il va de soi que l'aspect nacré augmente par la superposition d'un second feuillet à un premier. La plaque de nacre synthétique, desséchée et déshydratée s'opacifie, comme font d'ailleurs la nacre et la perle.

Les expériences de MM. Clément et Rivière doivent-elles faire penser qu'on pourra un jour fabriquer les perles sans le secours des mollusques ? Nul n'oserait affirmer que non.

— L'esprit d'amour et de charité qui caractériserait le christianisme a, à tel point, envahi l'âme contemporaine qu'il n'est pas une nation, ayant quelque intelligence et quelque prévoyance, qui ne s'attende à des guerres formidables et ne sente la nécessité de s'y préparer en s'assurant par avance toutes les ressources possibles. Le commerce étant, en réalité, une forme de la guerre, chaque nation cherche à produire elle-même ce dont elle a besoin pour ne pas avoir à le demander au voisin — l'ennemi de demain. Cela est d'ailleurs d'une facilité très variable. Les pays sont inégalement pourvus de ces richesses naturelles que les uns considèrent comme des

bénédiction, et les autres comme de pures malédictions. Actuellement, on cherche partout du pétrole, de l'essence. Et là où il n'y en a pas, que pourrait-on imaginer, et fabriquer, ou utiliser, à la place ?

En France, où le pétrole ne jaillit pas de façon particulièrement abondante, et où l'on cherche un carburant national, on préconise souvent l'utilisation des lignites. Le monde va manquer de pétrole et d'essence : on cherche partout où trouver un succédané.

Les lignites, évidemment, permettront de retarder, un temps, la catastrophe. Car celle-ci est imminente. Les richesses en pétrole des Etats-Unis sont épuisées dans la proportion de plus de 40 %, et ce qui en reste, au taux de consommation actuel, aura disparu dans 16 ans.

En France, la production de benzol et d'alcool est insuffisante de beaucoup : le déficit est énorme. Mais en utilisant les lignites, on gagnerait du temps ; par la carbonisation, on obtiendrait de l'essence, des huiles, divers sous-produits, du semi-coke pour agglomérés. Il y a en France au moins 4 milliards de tonnes de lignites : il faudrait les utiliser.

Assurément. Mais, en réalité, n'est-ce pas là un expédient ? Le remède n'est-il pas très temporaire ? Et ne devient-il pas évident que l'humanité voit de plus en plus vite approcher le moment où, ayant utilisé — ou gâché — tant de ressources, elle va se trouver en position très précaire ? Le moment approche où les richesses accumulées au cours des temps géologiques seront épuisées, et où l'humanité devra se dire qu'elle ne dispose, pour vivre, que de ce qu'elle peut obliger la nature à lui fournir par l'utilisation des énergies naturelles présentes et permanentes : énergies inorganiques (radiations solaires, attraction luni-solaire, mouvements atmosphériques et conséquences de ceux-ci : houilles blanche et verte, vents, etc.), et énergies organiques de la matière vivante, de la végétation essentiellement. Et quand elle aura bien saisi la situation, elle verra à se demander quelle est la quantité d'humains pouvant raisonnablement subsister sur notre petit globe. La question se posera ; mais au moment présent, combien y songent ?

— Les milieux médicaux continuent à s'intéresser beaucoup au 190 de MM. Levaditi et Navarro-Martin. C'est le dérivé acétylé de l'acide oxyaminophénylarsénique. Des expériences ont été faites avec le 190, simultanément à l'Institut Pasteur et à l'Hôpital Cochin. D'après une récente note de MM. Fournier, Levaditi, Navarro-Martin et Schwartz, les résultats sont fort bons. Des animaux auxquels le virus de l'avarie est inoculé par scarification, et à qui l'on fait avaler après du 190, restent absolument indemnes, même quand le remède n'est donné que vingt-quatre heures après l'inoculation du virus. Bien plus, l'éclosion du mal est empêchée, même quand on n'administre le remède que sept jours après l'inoculation du germe.

Une expérience a été faite sur l'homme. Un sujet de bonne volonté — et il faut vraiment beaucoup de celle-ci et une forte conviction que le remède est efficace, — s'est fait inoculer le virus par scarification, en même temps qu'à un macaque. Cinq heures après il absorbe le 190. Au 11^e jour le macaque est pris : au 68^e le sujet reste parfaitement indemne.

Le 190 a donc une action préventive certaine, comme le prouve le dernier cas, pour l'homme. D'autres observations ont fait voir que des sujets qui avaient toutes les chances de devenir avariés ne le sont point devenus, ayant été traités par le 190 quelques jours après les possibilités d'infection. Les auteurs de la note considèrent donc que la prévention est établie : le 190 empêche le virus de prendre pied. Le moraliste sera tenté de considérer cela comme fâcheux. Si la peur n'a plus lieu d'exister, et de retenir, et si le 190 donne toute garantie, n'y a-t-il pas à craindre?... Inutile de développer le thème. Cette crainte, peut-être, n'est pas fondée de façon certaine. Il ne faut pas abuser du 190 ; il ne faudrait pas en absorber souvent. Et d'autre part, il semble y avoir des cas de résistance spéciale au 190 : l'action préventive et abortive ne serait pas invariable. Elle existerait pour beaucoup de sujets, mais pas nécessairement pour tous. Et alors la crainte pourrait exercer son influence favorable. Jamais on ne la développera

assez ; jamais le public ne saura assez à fond tant de choses qu'on lui cache, et dont la tristesse est désespérante. Pourquoi cette conspiration du silence ?

— Le D^r Gabriel Bidou, de Paris, qui, depuis longtemps, s'est spécialisé dans l'art difficile entre tous de la récupération des déficitaires, c'est-à-dire de mettre les mutilés et les paralyés en état de faire ce que leur condition leur interdit, et qui a obtenu, et montré des résultats absolument extraordinaires à une récente conférence : par exemple, il met en état un sujet, devenu adulte, chez qui les deux membres inférieurs sont paralyés et anesthésiés, de circuler, de voyager en chemin de fer, seul, sans compagnon ; le D^r G. Bidou, donc, a pensé que la récupération fonctionnelle n'est possible qu'à la condition d'introduire de la précision dans les données des problèmes qui se posent, et qui sont si souvent différents. De là une série d'appareils ingénieux, ayant pour but de fournir les données en question, dont un a été présenté à l'Académie des sciences : le compas d'orientation du pied. Étant donné que la première condition pour placer un paralytique sur ses pieds, ou pour corriger une déformation paralytique du pied ou de la jambe, est, dit M. G. Bidou, d'appuyer l'appareillage prothétique sur une base de sustentation solide, il suit qu'il devient de très haute importance de repérer exactement quelles sont les difformités ou déviations, en tous plans, de cette base naturelle formée par les deux pieds.

Le compas d'orientation fixe l'orientation du pied dans ses trois plans frontal, vertical et horizontal et en fournit la lecture directe. C'est un appareil fort bien compris et très intéressant.

— Un réflexe nouveau a été décrit par MM. H. Cardot et H. Laugier. Il a été observé d'abord chez le chien, et consiste en ce que, si l'on pince de façon énergique et rapide le bord de la langue, dans la région de la pointe, on obtient un abaissement brusque de la mâchoire inférieure, dont le mouvement est très net et très ample. Il peut être obtenu aussi par l'excitation électrique de la pointe de la langue. La voie sensitive est constituée par les nerfs linguaux, car la section de ces

deux nerfs abolit complètement le réflexe, et l'excitation du bout central le provoque au contraire très nettement.

Quant à la voie motrice, elle est constituée par les filets innervant les muscles digastriques (filets du facial et du trijumeau).

Ce réflexe a l'intérêt de disparaître, dans l'anesthésie, plus tard que ne font les réflexes patellaire, oculo-palpébral et labio-mentonnier. Sa disparition indique donc une intoxication plus profonde par l'anesthésique. Mais pourquoi l'avoir appelé *ultimum reflex* ? Sait-on jamais s'il n'y a rien au delà ? D'autre part, MM. Cardot et Laugier ne parlent que du chien : ce réflexe n'existe-t-il pas chez d'autres animaux aussi ?

— Sous l'influence des rayons alpha des substances radioactives, divers corps acquièrent des propriétés chimiques nouvelles et sont « activés ». C'est ainsi que l'on observe des modifications actives de l'azote et de l'hydrogène. Ces gaz deviennent chimiquement plus entreprenants et peuvent être absorbés par quelques éléments. L'absorption semble être uniquement fonction de la vitesse des rayons alpha et du nombre de collisions avec les molécules gazeuses. Elle est accrue avec les premiers, c'est-à-dire avec le nombre des molécules en jeu. On pourrait penser à de l'occlusion : mais aucun gaz ne se dégage par chauffage ultérieur. Les composés formés semblent stables, et les uns paraissent présenter les caractères des nitrures, les autres non. Que peut-il se passer sous l'influence des rayons alpha ? Evidemment, on est porté, à la suite des belles expériences de Rutherford, à admettre que certaines molécules sont dissociées, ou encore que des groupements plus complexes s'édifient. L'oxygène activé devient de l'ozone. L'acide carbonique soumis à l'action des rayons alpha forme du carbone, de l'oxyde de carbone et de l'oxygène. L'oxyde de carbone, lui, se décompose, et il apparaît de l'oxygène et du carbone. L'ammoniaque fournit de l'azote et de l'hydrogène. De façon générale, l'action chimique est proportionnelle à la quantité de substance radioactive présente.

— D'après M. Marcel Kurz, les phénomènes relatifs à l'enneigement et aux glaciers ne sont pas ceux que l'on admet communément. Ainsi (*Variations périodiques des glaciers suisses*, 41^{me} rapport, par M. P.-L. Mercanton) les neiges fondent moins vite par beau temps que par temps de pluie, même froide et mêlée de neige. Le beau temps facilite la formation de la glace (par le dégel et le regel), au lieu qu'avec la pluie il y a écoulement, ruissellement, et départ sans utilisation par ou pour le glacier. M. M. Kurz attire l'attention sur l'influence des vents du sud-ouest et de l'ouest sur la dénudation des hautes régions. Toutes les faces ou arêtes exposées à l'action de ces vents qui, souvent, soufflent en tempête, restent dénudées de neige tout l'hiver. Ces vents, quoique humides, n'apportent donc pas de matériaux sur les points dont il s'agit. En réalité, l'enneigement des hautes régions alpines s'opère à la belle saison, quand la neige, tombant à une température relativement élevée, peut, par sa consistance, adhérer au terrain, même exposé au vent. La neige tombant en hiver ne tient pas : elle n'est pas adhérente, et on arrive à cette conclusion, en apparence paradoxale, mais qui paraît fort juste, que le glacier gagne beaucoup plus à la tempête en été qu'en hiver. Ce qui importe le plus à l'engraissement des glaciers, ce sont les pluies de mai, juin et juillet. Pleut-il à cette époque ? La neige, en montagne, adhère, se fixe et nourrit le glacier. Les précipitations, en montagne, sont importantes. Le glacier du Rhône reçoit de 1 m. 95 à 3 m. 37 de hauteur d'eau, selon l'altitude (en eau et surtout en neige). Et la précipitation peut atteindre des chiffres plus élevés. Ce sont des condensateurs puissants que les montagnes, et on ne saurait trop protéger et consolider celles-ci, en tant que créatrices d'énergie hydraulique.

— On sait que le sol contient des protozoaires, et que la présence de ceux-ci nuit à la fertilité. De quelle façon, on le sait aussi. C'est parce qu'ils dévorent les bactéries du sol, qui sont utiles à la végétation à des titres divers. De là l'utilité qu'il y a à traiter le sol par des stérilisants qui détruisent ces protozoaires, et laissent les bactéries libres de faire leur besogne

bienfaisante. Cette faune de protozoaires, d'après de récentes recherches faites à Rothamsted, est fort abondante. D'autres études faites en Italie ont montré que si on lave la terre superficielle avec 10 fois son volume d'eau, on obtient des chiffres fort élevés pour la population en protozoaires, jusqu'à 100, 200, 300, et même 500 mille amibes, flagellés, ou ciliés, par centimètre cube. La microfaune du sol est donc très riche, beaucoup plus qu'on ne le supposait.

— Est-ce un nouveau corps radio-actif? M. P. Loisel, en étudiant les gaz dissous dans l'eau d'un grand nombre de sources de la région de Bagnoles-de-l'Orme, a observé une courbe d'activité ne s'expliquant par aucune émanation connue, une courbe qui décroît exponentiellement de moitié en 29 minutes environ. Celle-ci ne paraît pas pouvoir tenir à une erreur de technique : il ne peut s'agir de thorium ou d'actinium. Pour M. P. Loisel, il s'agirait d'un nouveau corps simple radio-actif, pour lequel il propose le nom d'*Emilium*. Naturellement, il est besoin de recherches complémentaires avant d'affirmer catégoriquement l'existence de ce corps. Pour le présent, M. Loisel cherche à l'isoler pour l'étudier comme il convient.

— Les expériences sur le vol sans moteur, sur les avions volant à la voile, qui se font en Allemagne, et aussi en France, présentent un grand intérêt. L'idéal serait évidemment, en matière d'aviation, de tirer le plus grand profit possible des mouvements de l'air et d'économiser le travail du moteur.

Les oiseaux savent comment s'y prendre, cela est certain. L'observation des voiliers les montre restant en l'air, avançant, montant même, avec une dépense musculaire insignifiante. Par l'orientation qu'ils donnent à leur voilure par rapport aux courants aériens, grâce à leur sensibilité tactile des ailes, ils prennent l'attitude la plus favorable à l'utilisation de l'énergie qui leur est fournie du dehors, et en tirent un parti considérable. Ils passent un temps fort long en l'air, souvent en avançant d'ailleurs, sans dépense d'efforts musculaires. L'avion peut-il en faire autant? Pas encore, mais enfin, il y a des résultats intéressants. Ainsi, du haut du Rhön, élevé

de 500 mètres, des avions sans moteur ont fourni en descendant un parcours de près de 8000 mètres. L'expérience montre que l'essentiel, maintenant, en matière d'aviation, est d'accroître la finesse de l'avion, le rapport de la traînée à la montée. Il faut diminuer la résistance à glisser sur l'air. C'est à quoi l'on travaille, non seulement en perfectionnant les formes, mais en essayant de rendre la forme des ailes modifiable au cours du vol : ce à quoi l'oiseau excelle. On donne aux ailes la possibilité de la flexion, de l'extension, probablement aussi de la rotation longitudinale, ce qui permet de freiner, ou de monter plus haut en sacrifiant la vitesse à la hauteur.

Assurément, il n'y a pas à compter établir l'avion sans moteur. Cet avion ne mènerait pas loin. Mais si l'on arrive à perfectionner la finesse de l'avion, et si on le met en état de tirer tout le profit des mouvements de l'atmosphère, on aura réalisé un progrès considérable.

— Une plante à acclimater et cultiver : le *Chenopode ambrosioides* des Etats-Unis et du Mexique (thé du Mexique). Elle produit, en effet, une essence vermifuge qui a l'avantage d'être fort active, et de n'exercer aucune action nuisible sur l'organisme (*primum non nocere*). Elle pousserait bien, semble-t-il, dans le midi de la France, et aussi en nombre de colonies. Et à coup sûr, il y a beaucoup plus de sujets qu'on ne pense, qui hébergent des vers intestinaux.

— Le *Bulletin de l'Office International d'Hygiène publique* donne un résumé intéressant d'un travail d'un médecin juif sur les statistiques vitales juives. Il en résulterait qu'en Russie, la mortalité des juifs est inférieure à celle des autres races vivant à côté d'eux. Ainsi en Prusse en 1908, la mortalité juive est de 13,68 pour 1000 ; la non-juive de 17,92. En Russie, les chiffres sont 14,5 et 30. Même en Galicie, où les conditions d'insalubrité sont au maximum, la mortalité non-juive est supérieure à la juive.

Voici les chiffres des naissances et des décès des populations de Galicie de 1897 à 1900 :

	<i>Proportion pour 1000</i>		
	<i>Population.</i>	<i>Naissances.</i>	<i>Décès.</i>
Catholiques romains . .	48,39	43,53	42,69
Eglise grecque	42,23	45,42	58,76
Juifs	11,66	10,50	7,99

Dans les villes, le chiffre des décès pour 1000 habitants était :

Lemberg 1907	21,3 Juifs	27,65 Chrétiens
Cracovie 1902	20,5 »	36,9 »

Il en irait de même à New-York, d'après Fishberg.

Le fait intéressant est qu'en Europe orientale, sauf au-dessous de 2 ans, les Juifs ont une supériorité de longévité à tous les âges. Ce qui semblerait établir que les Juifs n'ont pas de naissance une vitalité supérieure. On a quelquefois dit que la résistance juive, manifestée par la mortalité moindre, tiendrait à ce que, du fait d'une longue carrière dans le ghetto, les Juifs ont été en partie sélectionnés, en partie vaccinés aussi contre les maladies résultant de l'encombrement. Cette sélection et cette vaccination expliqueraient la résistance supérieure des Juifs à la tuberculose, malgré l'insalubrité bien connue de leurs demeures. Voici quelques chiffres sur la mortalité pour 1000 habitants par tuberculose pulmonaire :

	Catholiques .	44,15
Budapest 1901-1905	Juifs	20,06
	Autres	39,27
Vienne 1901-1903 (tuberculose en général).	Catholiques .	49,6
	Protestants .	32,8
	Juifs	17,9
Vienne 1901-1905 (tuberculose pulm.)	Catholiques .	38,8
	Protestants .	24,6
	Juifs	13,1
	Arabes	11,3
Tunis 1894-1900	Européens .	4,13
	Juifs	0,45

On explique encore la longévité juive par deux causes : fréquence moindre de l'avarie et de l'alcoolisme. D'où on pourrait conclure que le christianisme met moins en garde contre ces maux que ne le fait le judaïsme. Il est bien connu

qu'un des principes directeurs de ce dernier est « de vivre longtemps dans le pays que l'Éternel lui donne », ou qu'il prend au voisin.

Les faits sont intéressants, mais le problème est complexe, et ne se laisse pas résoudre au pied levé. Il faut observer que la race nordique est plus susceptible à la tuberculose, et que les Juifs sont surtout de race méditerranéenne, plus réfractaire, et moins alcoolique aussi.

Publications nouvelles. — Le livre *The Friendly Arctic*, de M. V. Stefansson (Macmillan, Londres), est un des livres les plus intéressants que l'on ait écrits sur la vie dans la région arctique. M. Stefansson a longuement fréquenté les populations des régions polaires; il les connaît à fond; il sait leur façon de vivre, il a beaucoup observé, et de ses observations très variées, sur tous les sujets, il a fait un livre extrêmement documenté et instructif, autant qu'attrayant. — Dans *La houille blanche française, aujourd'hui et demain* (publié par *l'Information*), M. A. Pawlowski nous donne un état actuel de la question et un bilan des entreprises en cours, avec aperçu sur celles dont la réalisation est proche. Le mouvement est considérable en France, mais il reste beaucoup à faire, et il y faudra du temps. Le jour où l'utilisation des ressources existantes sera à peu près faite, la France n'aura rien à envier aux pays les plus riches en houille noire. Actuellement, elle utilise le sixième de ses ressources hydrauliques; elle songe à aménager la moitié, et vers 1930, elle disposera du tiers, et en 1940 de la moitié. Le total est de 10 ou 11 millions de chevaux: l'équivalent de ce que donnent 25 millions de tonnes de charbon. Livre très documenté et détaillé. — Enfin, dans *l'Encyclopédie de Chimie industrielle*, les Baillières font paraître *Les métaux précieux*, de M. J. Voisin, étude métallurgique, chimique et économique de l'or, l'argent et le platine, et de leurs emplois. Bon ouvrage de référence, au courant de l'état actuel des connaissances.

HENRY DE VARIGNY.

D'ANDIRAN & C^{IE} VEVEY

Manufacture suisse d'aiguilles et de crochets.

Spécialités :

Aiguilles à tricoter "HELVÉTIA"

se trouvent dans toutes les bonnes merceries.



SOUBOL „KATZ”

Savon dentifrice antiseptique à base de phénol, mentol et eucalyptol, blanchit les dents, désinfecte la bouche et cicatrise les gencives.

Se vend partout.

Prix par boîte : 1 fr. 50.

Montana

(Valais) Altit. 1500 m. Reliée par un funiculaire à Sierre (Ligne Simplon)

Station climatérique la plus ensoleillée de la Suisse

CURHAUS & CLINIQUE VICTORIA

Méd. en chef : Dr F.-L. de Muralt.

Maladies des voies respiratoires et tuberculose sous toutes ses formes. — Maison confortable. — Prix modérés. — Prospectus franco. — Dir. : E. Nantermod.

REVUE DES LIVRES

QUANTE ANS DE PENSÉE FRANÇAISE, par *Pierre Lasserre*. 1 vol. in-16. Plon-Nourrit, Paris. — CHRESTOMATHIE FRANÇAISE, par *A. Vinet*. 1 vol. in-8°, cartonné. Georges Bridel & C^{ie}, Lausanne. — LA SAVOIE, l'Ame, les Paysages, par *Léandre Vaillat*. 1 fort vol. in-16. Edouard Champion, Paris. — L'ARRIVÉE AUX ÉTOILES, par *Jean Rameau*. 1 vol. in-16. Librairie Plon, Paris. — MÉMOIRES DU GÉNÉRAL BARON DE MARBOT. Tome III. Wagram, Torrès, Védras, Polotsk. 1 vol. in-16. Bibliothèque Plon, Paris. — LA REVANCHE D'ADAM, par *Gaston Choisy*. 1 vol. in-16. Albin Michel, Paris. — L'EXPÉRIENCE DU DOCTEUR LORDE, par *Cyril Berger*. 1 vol. in-16. G. Crès, Paris. — JULES NICOLE, par *Charles Bernard*. 1 plaquette grand in-8°. Revue mensuelle, Genève.

ATELIERS DE CONSTRUCTIONS MÉCANIQUES DE VEVEY, S.-A.

Téléphone n° 69.

VEVEY (SUISSE)

Adr. télégr. : *Fonderie*

Roue de turbine à hélice.

En construction pour WYNAU (Suisse) 2 unités de 2200 HP.

sous une chute de 4,7 m. Vitesse : 107 tours/m.

Chute variable de 5,2 m. à 2,5 m.

TURBINES FRANCIS.**TURBINES PELTON.**

— Etudes et devis sur demande. —

TURBINES MODERNES**A HÉLICE****AVANTAGES :**Economie importante
sur les alternateurs.

Rendements élevés.

Construction robuste.

Persil
pour lainage!

Soude à blanchir "Henco."

COMPTOIR D'ESCOMPTE DE GENEVE

Fondé en 1855

Capital et Réserves : Fr. 51 000 000

Siège social : 2, RUE de la CONFÉDÉRATION, GENÈVE

BALE - LAUSANNE - ZURICH - FRIBOURG
NEUCHÂTEL - VEVEY - LEYSIN

Toutes opérations de Banque aux conditions
les meilleures.

NOTARIAT - BUREAU TECHNIQUE

A. MERCIER

Notaire, géomètre officiel

Place de la Gare, 2 **RENENS** Téléphone 84.99

Abornements. — Levée de plans. — Remaniements parcellaires. — Drainages.
Projets de routes, chemins. — Adductions d'eau. — Nivellements. — Expertises, etc.

REVUE DES LIVRES (*suite*).

A tout seigneur tout honneur. Il me plaît de commencer cette « Revue des revues » par la plaquette que vient de consacrer à Jules Nicole M. Charles Berd. A Jules Nicole, helléniste-papyrologue, professeur à l'Université de Genève, maître de conférences à l'Ecole des Hautes-Etudes de Paris, docteur en philosophie *honoris causa* de l'Université de Bâle, docteur en droit *honoris causa* de l'Université d'Athènes. Si j'ai cité ses titres, c'est pour marquer en quelle estime le monde savant tenait celui qui fut, pendant trente années, l'helléniste de Genève. Les titres, parfois, récompensent justement ceux qui les portent, personne ne fut, certes, mieux qualifié pour les mériter que ce laborieux pionnier de la philosophie classique.

D'autant plus que le domaine ingrat qu'il défrichait n'était pas de ceux qui passionnent les foules. Combien donc seraient capables de s'enthousiasmer,



Société suisse d'Ameublements & Mobilier Complet

(anciennes maisons Heer-Cramer & F. Wanner réunies)

Installations complètes Villas, Chalets, Appartements, Hôtels

Meubles en tous genres. Ebénisterie, Literie et Tapisserie garanties, fabriquées dans nos ateliers.

Exposition nationale Berne. Médaille d'or.

Seule maison à LAUSANNE, 6, Avenue du Théâtre.

Maison à MONTREUX, Avenue des Alpes, vis à vis de l'Hôtel de l'Europe.

„Mercure“

La plus grande maison suisse de

Cafés, Thés et Chocolats

Autres spécialités :

Confitures, Conserves, Biscuits, Bonbons, etc.

Expéditions au dehors par toutes les succursales et par La Centrale,
à Berne, 8, rue de Laupen.

Antigoitreux Jurassien le « Strumasan »

seule friction efficace inoffensive pour la guérison rapide

DU GOITRE ET DES GLANDES

Prix : 1 flacon, 5 fr. ; demi flacon, 3 fr.

Succès garanti, même dans les cas les plus opiniâtres.

Dépôt : Pharmacie du Jura, BIENNE, place du Jura.

Prompte expédition au dehors.



Pour reprendre rapidement les forces demandez le merveilleux fortifiant tonique

Marque
déposée

Régénérateur Royal

Marque
déposée

à base de jaunes d'œufs frais et d'extrait de viande associés à des toniques puissants.

Son assimilation parfaite fait reprendre rapidement le poids et les forces, comme le prouvent de nombreuses attestations. S'emploie pour adultes et pour enfants.

Spécialement recommandé dans les cas de Faiblesse Générale, Manque d'appétit, Nourrices dégoûtées, Mères de litte. Pour guérir rapidement l'anémie Chlorose, Neurasthénie et toutes maladies causées par le surmenage physique et mental prendre le

Régénérateur R O Y A L Ferrugineux

En vente à Martigny à la PHARMACIE MORAND — Expéditions par retour du courrier
La Grande bouteille 8 fr. — La Grande ferrugineuse 9 fr.

La TISANE DORIS (marque brevetée) nouvelle découverte, guérit radicalement le

RHUMATISMES

Goutte et maladies de la peau, Sciatiques,
impuretés du sang

Prix du paquet pour une cure d'un mois : Fr. 4.50. La cure complète de 3 paquets : Fr. 13.— Nombreuses attestations de guérisons.

H. ZINTGRAFF, pharmacien-chimiste, St-Blaise. Expédition rapide par poste.

REVUE DES LIVRES (*Suite.*)

comme lui, à la découverte de deux pages inédites du *Laboureur* de Ménandre? Et pourtant, l'Université de Genève, qui se l'attacha très tôt, lui dut une part notable de son renom dans le pays et à l'étranger.

La plaquette de M. Charles Bernard contient, outre une notice à la mémoire de l'ami et du savant, des témoignages d'estime de ses confrères, une bibliographie complète de ses ouvrages, divers documents, des adresses et des diplômes, et constitue un souvenir intéressant et digne du disparu.

— Ce qui m'amène assez naturellement à signaler la trentième édition, entièrement refondue, de la *Chrestomathie Vinet*. Ce chiffre, à lui seul, est symptomatique. Il signifie qu'en dépit de l'évolution du goût et des besoins, en dépit, surtout, de la concurrence française, la *Chrestomathie* fait partie de notre tradi-

LAUSANNE

1922



SEPTEMBRE

9 - 24

TROISIÈME

COMPTOIR SUISSE

ALIMENTATION -- AGRICULTURE

CHANCELLERIE : RUE PICHARD 2

Le plus puissant **Dépuratif du Sang**, dont toute personne soucieuse de sa santé, devrait faire au moins deux cures par an, est certainement le

THÉ BÉGUIN

qui **guérit** : dartres, boutons, démangeaisons, eczémas, etc.,
 qui **fait disparaître** : constipation, vertiges, migraines, digestions difficiles, etc.,
 qui **parfait la guérison** des ulcères, plaies, varices, jambes ouvertes, etc.,
 qui **combat** avec succès les troubles de l'âge critique.

La boîte : fr. 2.— dans toutes les pharmacies.

Dépôt général et expéditions pour la Suisse :

PHARMACIES RÉUNIES, La Chaux-de-Fonds.

Banque Union de Crédit

Siège social: **Lugano** Succursale: **Chiasso**

Toute opération de banque

Longines

7 Grands Prix

*La Montre „Longines“ réalise le
summum de la perfection: elle est
élégante, solide, précise.*

Chez les bons horlogers.



REVUE DES LIVRES (Suite).

on pédagogique et n'est point facilement remplaçable. Nous qui, naguère, mbattons pour la culture nationale à l'Ecole, nous n'irons pas nous en plaindre.

D'aucuns la trouvaient, lors de la première refonte de M. Paul Seippel, modée et dépassée. Cette refonte, pourtant, après celle de Rambert, l'avait nsidérablement rajeunie. C'est dans le même esprit que le distingué professeur procédé cette seconde fois. Mais, en même temps, pour mettre l'ouvrage au int de l'actualité, les éditeurs ont condensé en deux volumes la matière des ois volumes anciens. Nous n'y trouverons rien à redire, si la dite refonte facilite maintien de la *Chrestomathie* au programme de nos établissements d'instruc-on secondaire. Ce que nous déplorons, par contre, c'est que les conditions de mpression n'aient pas permis de la mettre en vente à meilleur marché.

— Il faudrait pouvoir consacrer toute une colonne à l'analyse du dernier vre de M. Pierre Lasserre, *Cinquante ans de pensée française*. M. Pierre Lasserre est, depuis un certain nombre d'années déjà, classé au premier rang des cri-ques contemporains. Non pas des critiques « officiels » ou des critiques



Sang de Bouleau

Sève de bouleau
des Alpes naturel
avec arnica.

Produit le plus parfait de nos jours

SOINS DE LA CHEVELURE Droits réservés 46 225

Spécifique sûr et rapide pour chute des cheveux, pellicules, cheveux gris,
chevelure clairsemée, voire calvitie.

Plus de 2 000 attestations et commandes après premier essai pendant les 6 derniers mois.

Flacons de fr. 2.50 et 3.50

Crème de sang de bouleau pour cuir chevelu sec, pot de fr. 3 et 5. Shampoing de bouleau 30 c.

Savon de toilette aux herbes des Alpes, qualité extra fine, fr. 1

Vente : Centrale d'herbes des Alpes au St-Gothard, Faido.

Anglo Swiss Biscuit Co

Winterthour



RHUMATISMES

L'ANTALGINE guérit toutes les formes de rhumatisme
même les plus tenaces et les plus invétérés.

Prix du flacon de 120 pilules fr. 7.50, franco contre ren-
boursement.

PHARMACIE DE L'ABBATIALE, PAYERNE

Brochure gratis sur demande.



BIOLEY, SORDET & C^o

AGENCE GÉNÉRALE POUR LA SUISSE
DE LA

MOTO-TROTTINETTE
“ SKOOTAMOTA ”

25 bis, Avenue du Mail — GENÈVE

Agence exclusive pour Genève,

des Motos HARLEY-DAVIDSON



MINIMAX



Le meilleur extincteur d'incendie portatif

Demandez prospectus Y 21

MINIMAX S. A. Seehofstrasse 4 ZURICH

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

« objectifs ». Car je sais peu de tempéraments plus personnels et plus vivants. Ses ouvrages antérieurs, le *Romantisme français*, la *Doctrine officielle de l'Université*, les *Chapelles littéraires*, ont été le point de départ de discussions et de véritables mouvements d'idées. Il a été taxé de nourrir des partis pris absolus et des hostilités imméritées. Cela peut être. Mais surtout il est animé d'une passion sincère pour son pays, d'une belle ardeur guerrière, et il plaide avec une chaleur communicative pour la *pensée française*, nécessaire plus que jamais au prestige français.

D'autres écrivains ont présenté des études plus systématiques sur l'évolution des esprits depuis la guerre franco-allemande de 1870. Ce qu'il faut surtout relever dans celle-ci, c'est la vision personnelle, aiguë, subtile, paradoxale parfois, comme dans les pages où il met en relief le comique d'Emile Zola, le Zola de l'*Assommoir*. Il convient aussi d'insister sur une connaissance approfondie



NOUVEAU	TISSAGE DE SOIERIES	SOC. ANONYME
	ci-devant	
EMILE SCHAERER & C ^{IE} , ZURICH, TALSTR. 32		
fabrique de <i>Tissus de soie unis et nouveautés</i>		

Comptoir de bijouterie et d'orfèvrerie
 Mme M. LASSUEUR (anc. Haldy), Lausanne, Rue de Bourg 7, au 1^{er}
 GRAVURES — REPARATIONS



Au premier rang

se place une fois de plus au Concours
chronométrique de l'Observatoire de
Neuchâtel en 1920, la montre

ZENITH

Elle obtient :

le prix de série entre fabricants
pour les 6 meilleurs chronomètres
de poche et de bord.

et

16 premiers prix pour chro-
nomètres de poche 1^{ère} classe



EN VENTE CHEZ LES BONS HORLOGERS

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

du germanisme, du germanisme intrinsèque — si je puis ainsi dire — et du germanisme assimilable à la nourriture de l'humanité contemporaine. Mais c'est dans la question de l'importance des humanités classiques pour la vie nationale qu'il faut le voir batailler. On est convaincu, on est emporté et on applaudit.

— Avant d'aborder les deux ou trois romans qui attendent, sur ma table, d'être coupés, je signale aux lecteurs de la *Bibliothèque* le bel ouvrage que M. Léandre Vaillat a publié chez Champion sur la *Savoie*. Cet estimable écrivain a butiné jusqu'ici un peu dans tous les jardins ; nous avons mentionné, il y a quelques mois à peine, sa brève mais pénétrante étude sur le poète hindou Rabindranath Tagore. Il me semble pourtant qu'il n'est nulle part plus lui-même, plus attachant et plus profond que lorsqu'il parle de la Savoie, et ce n'est pas, non plus, sans raison que l'Académie française a couronné ce dernier volume.

FABRIQUE DE MEUBLES
J. KELLER & C^{IE}

Z U R I C H
ST. PETERSTRASSE
BAHNHOFSTRASSE

Objets d'Art, Antiquités
Décoration d'Intérieurs



**BRODERIES
DEPIERRE
LAUSANNE**

Succursale à
MONTREUX
A la Ville de St-Gall



FABRIQUE DE REGISTRES V^{ve} X. KOST, LAUSANNE

Maison Suisse fondée en 1875

SPÉCIALITÉ : Registres à don élastiques pour tous systèmes.

Registres à feuilles mobiles — Cartes comptabilité. — Doublons pour classements verticaux

Parfum

„ Illusion Drallé ”

(dans le Phare)

Gouttes de Fleurs sans alcool donnant
l'illusion parfaite de fleurs fraîchement
cueillies.

Un atome suffit. Naturel et exquis.

Violette, Muguet, Rose, Lilas,
Héliotrope, Orchidée,
Foin coupé, etc.

Nouveauté: Le „ Lys d'Or ”

En vente partout.

Agence générale pour la Suisse :

A. RACH

Winkelriedplatz

BALE



REVUE DES LIVRES (Suite).

M. Léandre Vaillat est un touriste littéraire. Il a vagabondé dans les vallées, par les villes. Il a refait le pèlerinage des Charmettes et du lac du Bourget. Il évoqué avec bonheur des figures consacrées par la poésie et le roman et remplé, après tant d'autres, des paysages classiques, avec des yeux aussi éveillés que ceux de M^{me} la comtesse de Noailles devant les fleurs et les fumées de son jardin. C'est un plaisir délicat entre tous que celui de savourer les lieux et ces personnages du passé à travers une sensibilité aussi avertie.

Quels titres suggestifs déjà que ceux-ci : *La tapisserie aux verdure bleues*, *le Pourtraict de ville !* Et avec quel art discret le voyageur dégage, au cours de ses promenades dans ce pays tout proche du nôtre, ce qu'il y a de caractéristique, le lien étroit qui unit les âmes aux paysages, ainsi que le porte le sous-titre !

UNION DES BANQUES SUISSES

VEVEY

LAUSANNE

MONTREUX

2, Place St-François, 2

Capital et Réserves : Fr. 85 500 000.—

Délivre des certificats de dépôt au porteur ou nominatifs avec
coupons semestriels aux taux les plus avantageux.

Carnets de dépôts.

Achat et vente de titres. — Gestion de fortunes.

Ouverture de Crédits commerciaux.

Avances sur titres. — Escompte d'effets de commerce.

Change de monnaies et billets étrangers.

Grand choix

pour Enfants, Dames, Messieurs

en Chaussures

de ville, de sport, du soir

François JATON

S. A.

Galerie St-François

Téléphone 31.95

Téléphone 31.95

LAUSANNE



Transports Internationaux GEORGES HELMINGER & C^{IE}

Téléphone 5527 BALE Télégrammes :
Helminger

N'expédiez pas des marchandises sans avoir consulté notre bureau de tarifs.

Kurhaus Tarasp

près du Parc National Suisse
Basse Engadine (alt. 1200 m). Gare : Schuls-Tarasp.

Seul hôtel situé directement près des sources principales et ayant des bains minéraux dans la maison. La cure de bains et de boisson de Tarasp, bien plus efficace que celles de Karlsbad, Marienbad, Vichy etc., soutenue et favorisée par un climat alpestre extrêmement salubre est sans pareil dans ses effets et garantit absolument des résultats excellents. Faites un essai avec 1 caisse de 10/1 bouteilles « Source Lucius » à fr. 10.50 ou 15/2 bouteilles à fr. 12.— et vous serez convaincus. Prospectus par

Kurhaus Tarasp, 350 lits.

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

— La Bibliothèque Plon lance présentement le III^e tome des *Mémoires* du général baron de Marbot. Mémoires de soldat qui se lisent comme un roman historique qu'ils sont. J'entends par là qu'ils révèlent un art sobre de raconter les faits, un don réel de représenter les personnages, sans s'encombrer d'érudition administrative ni de commentaires politiques ou philosophiques. Dans le nombre considérable des souvenirs publiés par les compagnons de l'empereur, ils sont restés certainement parmi les plus populaires. C'est pourquoi l'idée de les rééditer sous un format commode et à un prix modique nous paraît fort heureuse. D'autant plus que le souvenir tout récent de la grande guerre n'a point effacé celui de l'épopée napoléonienne. Peut-être même, si paradoxal que cela paraisse, a-t-il excité à son endroit un regain d'intérêt et de curiosité?

— C'est un intérêt et une curiosité d'un autre genre que provoque le dernier roman édité par G. Crès dans sa collection des Romans d'aventures. Un roman

SOCIÉTÉ DE BANQUE SUISSE

SWISS BANK CORPORATION

Bâle - Zurich - St-Gall - Genève
 Lausanne - Neuchâtel - Chaux-de-Fonds
 Bienne - Chiasso - Hérissau - Le Locle - Nyon
 Aigle - Morges - Rorschach - Vallorbe.
 Londres E. C.

CAPITAL-ACTIONS VERSÉ	fr. 100,000,000
RÉSERVES	fr. 31,000,000

Le Siège de **LAUSANNE**, 11, Grand-Chêne, traite
toutes opérations de
BANQUE, de BOURSE et de CHANGE.

Maman

n'achète que les Zwiebacks hyg.,
 Bretzels au sel, Leckerlis de Bâle,
 Nouilles aux œufs et au lait

Singer de Bâle.



Spécialité :

Biscômes
 de Berne

Confiserie-Pâtisserie
J. Hächler, Berne

13, Neuengasse, près de la Gare.

JEANRENAUD & MARGOT

LAUSANNE, 15, Place St-François

CIGARES, CIGARETTES, TABACS, PIPES et ARTICLES pour FUMEURS
 des meilleures marques.

Le plus grand assortiment. Envois à choix. Prompte expédition.

Lits pour enfants

Krauss

ZURICH, Stampfenbachstr. 46/48
Bahnhofquai 9
Catalogue gratuit.



CHARLES GUINCHARD

Maison spéciale p. timbres suisses - BERNE

J'envoie à choix timbres de tous les pays aux meilleures condit. Demandez mon prix-courant de tous les timbres suisses. J'achète également les vieux suisses et européens.

Le véritable
GRAMOPHONE
sans rival.



Seuls concessionnaires
pour la Suisse

HUG & Co
BALE

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

ni n'est pas pour les petits enfants, ni pour les âmes sensibles, car il spéculer sur notre appétit du mystère et l'éternel frisson de la mort.

Deux savants qu'enflamme une haine ancienne, sourde et féroce, se livrent une lutte acharnée. Les spéculations philosophico-scientifiques et les expériences terrifiantes du docteur Lorde, exécutées avec une insensibilité qui stupéfie et une audace qui confond, intriguent le lecteur et l'émeuvent tour à tour. Il y a dedans de l'Edgar Poë et un peu du Mirbeau du *Jardin des supplices*. Il y a aussi de l'horreur que provoquait naguère la lecture de certaines pièces du dramaturge André de Lorde, dont le nom ne réapparaît pas ici involontairement sans doute. Il y a aussi de la satire chère à M. Léon Daudet contre les savants à la mode et les médecins officiels. Il y a, enfin, des intrigues dignes du roman policier populaire, fort ingénieuses, mais passablement bâclées, comme aussi les scènes sentimentales ou des descriptions d'un intérêt bien usé.

On eût désiré un goût plus sûr, un art plus achevé, une écriture plus châtiée, un don plus marqué de la composition chez les deux auteurs, par ailleurs doués d'une extraordinaire imagination.

Tout de même, comme dit la « prière d'insérer » jointe au livre en question : Dès la première page, un point d'interrogation est posé. Qui lira cette page voudra lire la dernière. »

Véritables pains d'anis de Grandson

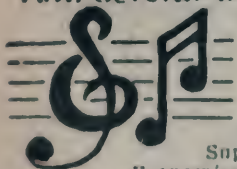
à 4 francs le kg.

Macarons extra fins

d'ancienne renommée, à 8 fr. le kg. Expéd. soignée partout dès 1 kg. franco pr la Suisse

F. LEUENBERGER, fabricant, GRANDSON*Articles de Caoutchouc en tous genres**Caoutchouc Industriel***A. BRUNNER**
SUCC. DE **FRED. BRUNNER** • **BALE** •**CITROVIN**COMME VINAIGRE
RECOMMANDE PAR LES
MEDICINS

TUOR & STAUDENMANN fabrique suisse de Citrovin Zofingue

*Pour devenir un parfait pianiste***COURS**
SINAT

par Correspondance

*Agréable, facile à suivre.**Supprime l'étude mécanique.**Economise les 3/4 du temps d'étude.**Donne son aplomb, virtuosité, sûreté de jeu.**Enseigne ce que les leçons orales n'enseignent jamais.**Rend facile tout ce qui semblait difficile.***COURS SINAT D'HARMONIE** (très recommandé)*pour improviser, accompagner, improviser, analyser.***EXPLIQUE TOUT, FAIT TOUT COMPRENDRE***Cours tous degrés: Violon, Solf., Chant, Mandoline**Demandez très intéressant programme gratuit et 1^{er}***B. SINAT, 7 rue Beau-Séjour, Lausanne.**

CLANATORIUM DU LÉMAN **GLAND**

MÉDECIN EN CHEF: D^r A. SCHRANZ

Hydrothérapie, Electrothérapie, Massage, Régime.

Médecine interne. Maladies nerveuses.

Convalescence. Repos.

Parc. - Situation superbe au bord du lac. - Confort
ouvert toute l'année. Prix modérés.

A D R I E N S C H I L D **FABRIQUE DE DRAPS, BERNE**

fournit des étoffes solides pour vêtements de messieurs,
dames et jeunes gens, **directement aux particuliers.**

Prix réduits en fournissant des effets de laine.

: Demandez tarifs et échantillons. :

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

— C'est encore le problème de l'immortalité de l'âme qui fait l'objet des recherches austères du vieux savant que le bon poète Jean Rameau a élu pour héros de son roman *L'arrivée aux étoiles*, sous-intitulé « Essai vers l'au-delà ». Cette manifestation des inquiétudes qui préoccupent, au lendemain de la guerre, non seulement les croyants, chrétiens, spirites ou théosophes, mais aussi nombre de penseurs, voire même des savants officiels, sinon la grande foule. Ai-je besoin de rappeler le succès du récent ouvrage consacré par l'astronome Camille Flammarion à la mort et à la survie? Ou bien encore le renouveau d'intérêt que provoquent les théories et les expériences des occultistes de toutes nuances qui agitent ce domaine secret et troublant entre tous, renouveau qui faisait dire l'un d'eux, parodiant un mot célèbre : « L'occultisme est en marche, et rien ne l'arrêtera » ?

N'ayant pas une âme romanesque, je n'ai guère été emballé par l'aventure vraisemblable de ce savant et de son disciple préféré, une jeune fille élégante,

Société Anonyme
de
LAMINOIRS ET CABLERIE
Usines à **COSSONAY-GARE**
et **DORNACH**

Fonderie, laminoirs, tréfilerie de cuivre
laiton, bronze, aluminium et alliages de nickel



Fabrication de fils et câbles
pour applications de l'électricité



Matériel divers pour installations électriques



J. VÉRON, GRAUER & C^{ie}

GENÈVE - BELLEGARDE - VALLORBE - LA CHAUX-DE-FONDS - BRIGUE
PONTARLIER - DOMODOSSOLA - MORTEAU - MARSEILLE

TRANSPORTS INTERNATIONAUX
VOYAGES ET ASSURANCES
AGENCE PRINCIPALE DE LA COMPAGNIE
INTERNATIONALE DES WAGONS-LITS

Consommez les
produits
AU LAIT

Guigoz

Lait pur de la Gruyère, en poudre,
phosphaté ou non;

Déjeuner au chocolat
complet;

Puddings complets au chocolat
ou au café;

Crèmes complètes au café
ou au chocolat.

Dégustation et démonstration dans notre magasin:

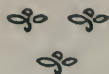
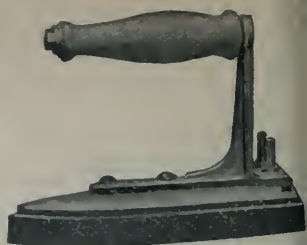
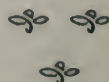
36 rue du Petit-Chêne, LAUSANNE

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

riche et mondaine — naturellement! — en proie à « la nostalgie de la vie surnaturelle ». Le vieux sceptique que je suis se rebiffe à des entreprises de cette nature. Tout de même, je ne méconnaiss pas le talent du romancier, son lyrisme et son désir sincère d'émouvoir et de convaincre. Encore une fois, la question est de celles qui ont toujours passionné l'humanité... et qui la passionneront toujours.

— M. Gaston Choisy, lui, ne s'embarrasse pas de considérations si élevées. Il s'est borné, dans *La revanche d'Adam*, — un titre symbolique et si facile à trouver! — il s'est borné, dis-je, à narrer l'histoire de Cécile, que les circonstances de la vie transplantèrent un peu brusquement de Châtillon à Paris, en plein milieu féministe. Mais, sans doute, en dépit de ses propres intuitions, du reste hésitantes au début, la sympathique enfant du docteur Nancey aurait-elle dû accéder à la demande en mariage de Jean Rouve, l'ami d'enfance, plutôt que d'obéir aux suggestions de Nadiège Nogorof, la toute-puissante secrétaire générale de l'*Affranchie*.

Selon l'exégèse même de M. Choisy, cette « revanche » signifie, sans plus, la réaction fatale — parfaitement indépendante de la volonté masculine —

ELECTRO-MATÉRIEL**Zurich I ::**Téléphone : SELNAU 48. 01
Ad. télégr. : KILOWATT**Matériel complet****d'installation****électrique :****Lumière****Force****Téléphone****Sonnerie****Magasins de vente :****ZURICH :**

Löwenstrasse, 30.

LAUSANNE :

Avenue du Tribunal Fédéral, 9

BERNE :

Monbijoustrasse, 22

ST-GALL :

Katharinenstrasse, 22



LAVEY-LES-BAINS

près SAINT-MAURICE, ligne du Simplon
STATION SULFURO-SALINE

*Grand parc. - Beaux ombrages. - Promenades étendues. - Tennis agrandi et remis à neuf
Excellente cuisine. - Ascenseur hydraulique. - Chauffage central.*

Ressources thérapeutiques : Source thermale (49°) sulfureuse sodique, radio-active en bains et boissons. — **Eaux mères des Salines du Bévieux**, près Bex. — **Hydrothérapie :** Eau de Moreles à 90°, et bains du Rhône. — Douches variées. — **Bains de sable** à haute température. (Spécialité de Lavey.) Pris complets ou partiels, ils produisent les meilleurs résultats dans les affections articulaires, la sciatique et l'obésité. — Massages.

Indications : Débilité, chlorose, lymphatisme, toutes les formes de rhumatisme, tuberculose des glandes, os et articulations, maladie de la peau, affections utérines, catarrhes de toutes les muqueuses, y compris la vessie, cicatrisation des ulcères et fistules, résorption d'anciens exsudats pleuraux, péritonéaux, etc., augmentation des échanges nutritifs.

Médecin de l'établissement : M. le Dr Laurent Petitpierre.

La Direction répondra à toutes demandes de renseignements.

— Saison du 15 mai au 30 septembre. —

IMPRIMERIES RÉUNIES S.A.

23, Avenue de la Gare LAUSANNE Téléphone N° 451-457

TRAVAUX DANS TOUTES LES LANGUES
ANCIENNES ET MODERNES. ILLUSTRATIONS
EN NOIR ET EN COULEURS :: MUSIQUE
NOTÉE ET CHIFFRÉE :: MATHÉMATIQUES

15 machines à composer :: 20 machines à imprimer :: 3 rotatives

REVUE DES LIVRES (suite).

qu'entraîne la violation d'une loi où l'accord de la psychologie et de la physiologie proclame que la femme, si elle n'est certes pas l'esclave de l'homme, n'est pas davantage son sosie ».

Croquis lestement enlevés de paysages savoyards et d'intérieurs parisiens, de personnages du boulevard et des bords de l'Arve, dans une tonalité claire et d'un dessin net, psychologie sûre et pénétrante, pas trop appuyée, avec des remarques fines un peu à la manière de feu Rémy de Gourmont, ce qui suffirait déjà à différencier ce roman de la moyenne des honnêtes romans de cabinets de lecture

R. F.

OUVRAGES REÇUS

- Chrestomathie française**, par *A. Vinet*, revue par *Eug. Rambert* et *Paul Seippel*. Tome 1^{er}. — 1 vol. in-8°. Lausanne, Georges Bridel et Cie.
- Le domaine colonial de la France**. Ses ressources et ses besoins, par *Armand Meggle*. — 1 vol. in-16. Paris, Alcan. Prix, 12 fr.
- Le problème religieux dans la France d'aujourd'hui**, par *Ch. Guignebert*. — 1 vol. in-16. Paris, Garnier. Prix, 6 fr. 50.
- L'influence française en France au XVIII^e et au XIX^e siècle**, par *L. Reynaud*. — 1 vol. in-8°. Paris, Hachette. Prix, 12 fr.
- Les grands marchés des matières premières**, par *F. Maurette*. — 1 vol. in-16. Paris, Collection Armand Colin. Prix, 5 fr.
- La révolution française**, par *A. Mathiez*. Tome 1^{er}. La chute de la royauté. — 1 vol. in-16. Paris, Collection Colin. Prix, 5 fr.
- L'Italie d'après guerre 1914-1921**, par *Ernest Lémonon*. — 1 vol. in-8°. Paris, F. Alcan. Prix, 15 fr.
- Racine. Lettres à son fils, suivies de lettres de Jean-Baptiste Racine à Louis Racine**. Introduction et notes de *Gonzague Truc*. — Collection des chefs-d'œuvre méconnus. 1 vol. in-16. Paris, Bossard.
- La Mothe Le Vayer (Orasius Tubero). Deux dialogues sur la divinité et l'opiniâtreté**. Introduction et notes de *Ernest Tisserand*. — Collection des chefs-d'œuvre méconnus. 1 vol. in-16. Paris, Bossard.
- Malebranche. Entretiens sur la métaphysique**, publiés par *Pierre Fontana*. — Les classiques de la philosophie. — 1 vol. in-16. Paris, Colin. Prix, 6 fr. 50.
- Théâtre complet et poésies choisies de Jacques Grévin**. — 1 vol. in-16. Classiques Garnier. Prix, 6 fr.
- Le mangeur de rêves**, par *H.-R. Lenormand*. — 1 vol. in-16. Paris, Crès. Prix, 3 fr.
- La femme inconnue**, par *Léandre Vaillat*. — 1 vol. in-16. Paris, E. Flammarion. Prix, 7 fr.
- L'amour et la mort de Jean Pradeau**, par *Charles Silvestre*. Roman. — 1 vol. in-16. Paris, Plon. Prix, 7 fr.
- Paulette se marie**, par *Alexis Noël*. — 1 vol. in-16. Paris, Plon. Prix, 2 fr. 50.
- Une incroyable odyssée**, par le comte *Arnauld Doria*. — 1 vol. in-16. Paris, Plon. Prix, 5 fr.
- Le grand cataclysme**. Roman du centième siècle, par *Henry Allorge*. — 1 vol. in-16. Paris, Crès et Cie. Prix, 3 fr. 50.
- La Suisse** Les établissements d'éducation et d'instruction officiels, privés et d'utilité publique, 1922, par *H. Froelich-Zollinger*. — 1 vol. in-4°, relié. Brougg.
- Les Landschaften et leurs opérations de crédit hypothécaire en Allemagne (1770-1920)**, par *M. Tcherkinsky*. — in-16. Rome, Imprimerie de la Chambre des députés.
- La réfutation et la campagne d'accusations contre les troupes françaises de couleur en territoires rhénans occupés**, par *Camille Fidel*. — in-16. Paris, Comité d'assistance aux troupes noires.
- L'Europa orientale**. Rivista mensile. — Roma, Libreria di cultura.



Le journal est-il coupable ?

Les gens de notre âge consacrent à la lecture d'imprimés périodiques de toute espèce et de toute couleur une part toujours plus importante de leurs loisirs. A une époque où la presse était loin d'avoir atteint un grand développement, l'homme d'Etat américain Thomas Jefferson déclarait sans ambages qu'il eût préféré vivre dans un pays possédant des journaux et pas de lois que dans un pays régi par des lois, et privé de journaux. Nous n'entamerons pas un débat sur cette thèse, qui a dû faire hocher la tête à plus d'un grave magistrat, mais nous ne croyons point exagérer en disant qu'une société organisée sur le modèle de la nôtre ne se conçoit pas sans eux.

Imagine-t-on, en effet, qu'écoutant certains esprits transcendants, nous supprimions la presse ? Un mois, — que dis-je ! — une semaine, un jour, une heure ne se seraient pas écoulés que le journal, moderne phénix, renaîtrait triomphalement de ses cendres.

— Il est donc indispensable ?

— Vous venez d'en juger...

Peut-être trouverez-vous quelque agrément à faire plus ample connaissance avec un être (je n'ose dire une chose) que le destin a pourvu d'un si rare privilège. En somme, qui est-il, cet hôte assidu de nos foyers, ce discret visiteur qui cumule si aisément les

rôles de narrateur, de propagandiste et de courtier ? Que vaut-il ? Devons-nous l'encenser ou le flétrir ? Est-il bon, est-il mauvais ?

Jugeant ces questions dignes d'un moment d'examen et de réflexion, nous avons entrepris d'y répondre. Ceci n'est point un plaidoyer, non plus qu'un réquisitoire, mais une simple enquête, une enquête que nous nous sommes efforcé de mener avec impartialité.

Au lecteur de connaître à son tour du dossier et de prononcer, en dernier appel, sa sentence.

* * *

L'audience est ouverte. Le journal est assigné à comparoir devant le tribunal de l'opinion publique. De quoi l'accuse-t-on ? Oh ! de beaucoup de méfaits, des plus véniels aux plus graves. Il est, pour beaucoup,

... ce pelé, ce galeux d'où nous vient tout le mal...

Son cas est très singulier. Les gens le vilipendent et n'ont de cesse qu'il ne leur ait accordé ses faveurs. Ils l'invectivent et se réclament de lui à tout instant. Ils le vouent aux gémonies et se l'arrachent. Ils le diffament et en font leur compagnon de tous les jours. Etrange, n'est-ce pas ?

Il a, ce perpétuel inculpé, cet incorrigible récidiviste, un gros, un formidable dossier. Feuilletons-en les pages poussiéreuses. Voici les témoins à charge. Leur défilé promettant d'être long, nous n'entendrons, pour épargner votre temps, que les plus cotés seulement.

Écoutons les princes de la poésie, d'abord, puis les mandarins haut situés sur les degrés de la sagesse.

Goethe — inutile de vous énoncer ses prénoms, âge et qualité — manifeste à l'égard de la presse une

insurmontable aversion. Homme d'Etat, il ne voit dans le journal qu'une cause de contrariétés. Poète, il accable d'épigrammes ce réprouvé, qui « sert le temps ». Philosophe, il le juge indigne de la tâche d'éducateur du peuple. « Si l'on reste quelques mois sans lire les gazettes, écrit-il, et qu'on y revienne, on reconnaît le temps que ces papiers font perdre. » Notez que Goethe a sacrifié au journalisme. Par ses *Propylées*, il voulait, selon ses propres termes, s'envoler d'un présent sans beauté vers le sublime royaume de l'art. Ce journal ne vécut pas un an. Que l'auteur de *Werther* en ait éprouvé de l'amertume, on le conçoit aisément. Schiller, son glorieux contemporain, n'eut, du reste, pas plus de succès avec ses *Heures*.

Schopenhauer s'en prend surtout à la langue des journaux et voit dans les feuilles politiques la manifestation la plus basse de la littérature. Il a des mots acerbes pour les journalistes, auxquels il reproche d'être trop souvent des commis de magasin en rupture de comptoir. C'est parfois exact !

Hartmann, autre philosophe, considère la presse comme un mal, mais un mal nécessaire pourtant. Il met en garde la jeunesse contre le danger de pervertir son âme en s'adonnant aux attraits éphémères de la lecture des gazettes. Ce sage pense qu'un homme cultivé devrait s'abstenir de lire des journaux et de se mêler de politique avant sa trentième année... Que de précautions !

Nietzsche ne dépose pas dans un sens plus favorable. Wagner déclare que les journaux, à peine dignes de son mépris, ne le sont pas de sa haine.

Ailleurs qu'en Germanie, nous trouvons des témoins tout aussi sévères. Vous vous imaginez peut-être

que la presse est une lumière qui guide les nations ?
Écoutez M. de Bonald :

« La presse déconsidère les gouvernements sans avantage pour les peuples, et aigrit les peuples, qu'elle rend impossibles à gouverner. »

Vous vivez dans l'illusion que le journal est utile, voire nécessaire ? « Si la presse n'existait pas, il ne faudrait pas l'inventer », répond Balzac, qui pourtant fut un peu du métier.

Que penser ? Le doux Lamartine nous dit qu'à part de belles exceptions, la presse a mal mérité du pays. M. de Broglie affirme qu'elle empoisonne chaque jour les sources de l'intelligence humaine et la compare à certain scélérat tristement célèbre pour avoir empoisonné les fontaines d'une grande cité.

Et voyez ! Les propres adeptes du journal, ses servants, ses suppôts, ses hommes liges déposent eux-mêmes contre lui. Pour M. de Girardin, le journalisme est un atelier où se lamine le mensonge, une boutique où se débite l'erreur à l'enseigne et au profit de tel ou tel parti. C'est une exploitation mercantile de l'opinion et des passions d'autrui. Le journal, détestable instrument, doit céder la place au livre.

Louis Veuillot déclare franchement qu'il n'aime pas la presse, et même qu'il la hait, mais qu'elle appartient à l'ordre respectable des maux nécessaires.

« Cloaque », dit un autre journaliste, Henry Maret, qui exprime pourtant son espoir en l'éclosion d'un journalisme nouveau, fleur sortant du fumier...

« De grâce, n'en jetez plus ! », allez-vous vous écrier.

Notez que je vous fais grâce des appréciations portées sur les journalistes eux-mêmes. Nous n'en finissons plus. De M^{me} de Girardin, pour qui

... ces tyrans inconnus gouvernent le pays
Et le perdent...

à Bismarck, dont les « bottes en savent plus », à son dire, que « ces personnages qui tranchent comme des oracles des questions auxquelles ils ne comprennent goutte », il y a loin, et ces deux censeurs se rencontrent néanmoins dans une même réprobation.

Arrêtons-nous, arrêtons-nous ici, mais croyez bien que nous n'avons fait que glaner au hasard dans ce terrible dossier. Au Palais, l'affaire serait jugée diablement mauvaise, et j'accorde qu'elle n'a pas les apparences en sa faveur. Serait-ce un motif pour condamner sans plus ? Assurément non. Quel qu'il soit, le prévenu a droit à une justice rendue en pleine connaissance de cause, en toute impartialité. Ses juges ont le devoir de rechercher s'il y a pour lui des circonstances atténuantes. Le journal doit, lui aussi, être jugé d'après ses actes et point exclusivement sur des appréciations personnelles, quand bien même celles-ci émaneraient d'esprits supérieurs, esprits non moins faillibles, hélas ! que d'autres...

C'est à l'examen de son cas que nous allons procéder. Qu'on nous permette encore un avis préliminaire. Les usages, les traditions, la moralité de la presse varient assez sensiblement d'un pays à un autre pays, d'un hémisphère à un autre hémisphère. Nous nous plaçons à un point de vue général ; pour ne point nous perdre dans les détails, nous n'envisagerons que les caractères communs à la plupart des journaux politiques et d'information.

* * *

La presse, nous a-t-on dit, excite le peuple ; elle

l'aigrit, le démoralise, l'empoisonne, le trompe, en même temps qu'elle abâtardit et corrompt la langue.

Voyons d'un peu plus près l'un de ces chefs d'accusation, le plus grave peut-être, celui qui tend à présenter le journal comme un agent de perversion. Avec les moralistes, nous reconnaissons que certaine presse a fait au scandale et au crime, par son reportage outrancier, une place excessive dans ses colonnes.

« Il semble que le mal seul ait droit à la réclame », constate un personnage de M. Paul Brulat, le vieux journaliste Dalterre. « Pour éveiller l'attention, que faut-il ? Une découverte, une œuvre d'art, une belle action ? Non, une vilénie, un brigandage, quelque gigantesque escroquerie. Le savant, l'artiste, le penseur peuvent mourir dans leur coin, silencieux et ignorés. Qu'importent les grandes questions, les problèmes qui touchent à la vie et à l'avenir même de l'humanité ! »

La chasse au scandale ne date pas d'hier. N'incriminons pas à la légère « l'atmosphère enfiévrée de la vie moderne ». Il y a plus d'un siècle, un journal londonien lança à l'occasion d'un homicide retentissant trois éditions successives contenant force détails sur l'assassin. En fait de primeur, la dernière n'apportait d'ailleurs que cette nouvelle très grave : « Nous suspendons à l'instant notre tirage pour annoncer que ce sanguinaire scélérat a refusé de se laisser raser ». L'affaire Troppmann, en 1870, donna lieu à une exploitation inouïe des bas instincts de la foule. Tel journal se vanta d'avoir eu l'un de ses rédacteurs parmi les aides du bourreau. Après l'exécution, le rédacteur en chef du *Petit Moniteur universel* visita la cellule du supplicié. « J'ai voulu voir, » écrivit-il,

« le lit sur lequel il avait reposé, j'ai voulu marcher, pour ainsi dire, dans ses pas ! ! »

Pouah !

Les procédés se perfectionnant, on a pu lire ces dernières années dans certain grand journal l'autobiographie d'un homme ou d'une femme dont l'esclandre venait d'alimenter la chronique et les conversations. Autobiographie ? Soyons exact. Le journal a tout simplement payé l'individu en question pour qu'il se laisse attribuer un récit rédigé, sur des données plus ou moins précises, par un feuilletoniste connaissant l'art d'impressionner le public.

Spéculation immorale et cynique aussi, la publicité qui se fait en Angleterre, par exemple, autour des procès de divorce de la classe riche, et des fameuses affaires de *breach of promise* (rupture de promesse de mariage). Maints journaux reproduisent mot pour mot les lettres les plus suggestives du dossier, celles qui évoquent avec le plus d'intensité l'intimité brisée des plaideurs. Et comment qualifier l'acte des journaux tapageurs qui rétribuent un avocat connu pour donner du relief à une cause criminelle ? On voit, un peu partout, des journalistes s'arroger la tâche de l'accusateur public en chargeant le prévenu durant l'instruction ; d'autres, avant le jugement, s'en font les défenseurs. Ces pratiques, de même que la publication d'indiscrétions sur l'enquête, constituent de très fâcheux abus.

La concurrence, qui est formidable, explique évidemment bien des choses. Les journaux doivent servir l'actualité et renseigner le public ; mais cette considération ne doit pas nous empêcher de voir l'excès, et qui dit excès dit danger. Les psychiatres et

les juges d'instruction ont souvent fait observer que, loin d'inspirer l'effroi et de provoquer un retour à de bons sentiments, les récits circonstanciés d'actes violents flattent l'amour-propre des assassins — où la vanité ne va-t-elle pas se nicher ! — et inspirent aux sujets prédisposés au mal un sentiment d'admiration qui les incite à commettre de semblables forfaits ; l'esprit d'imitation agit, à un degré variable, dans tous les sens. La débauche d'illustrations qui sévit dans les journaux populaires est plus malfaisante encore.

Le célèbre avocat d'assises Henri Robert émet l'avis que la publicité des débats judiciaires a considérablement augmenté la criminalité juvénile. Le philosophe Fouillée insiste aussi sur les conséquences funestes de la publication des récits criminels et des photographies de leurs tristes héros, et notre compatriote Edouard Rod a fait remarquer très justement que si les journaux apportaient à l'exposition des manifestations de certaines maladies la fureur de détails qu'ils mettent à relater ce qui concerne les homicides, nous verrions se multiplier, par exemple, les cas de fièvre typhoïde ou d'épilepsie.

Il y a là, d'autre part, une manière de déformation professionnelle, déformation parfaitement inconsciente du reste, comme tous les phénomènes de ce genre. Tel reporter, entraîné par de longues campagnes, perd toute notion de l'importance que cet événement peut présenter pour la région, pour le pays et pour la société en général. Il semble, à le lire, que le fait dont il rend compte doit bannir toute autre préoccupation de l'esprit de ses lecteurs. Cette tendance à hypertrophier les choses n'est, du reste, pas un défaut à lui propre. Combien de publicistes sont incapables

de relever un abus véniel, de biographier un homme plus ou moins illustre ou de commenter un fait épisodique sans parler de la plus grande injustice, du plus grand homme ou de l'événement le plus remarquable du siècle ! Et combien d'autres vont proclamant à tout propos que nous sommes « à un tournant de l'histoire » ! Cette fois, par exemple, je crois que nous y sommes !...

Le journaliste idéal serait l'homme pourvu des qualités qui font l'historien digne de ce nom : l'équilibre, la mesure, le sens des proportions. Tout incident de la vie quotidienne offre de l'intérêt par quelque côté ; c'est au bon sens de déterminer le degré d'attention qu'il convient de solliciter à son endroit de la part du lecteur. On n'exige pas que le journaliste considère les événements du point de vue de Sirius ; on le met en garde contre l'erreur qui consiste à les observer à la loupe.

Nous sera-t-il permis, — oh ! très incidemment ! — de risquer une appréciation sur les responsabilités de la presse ? Tout esprit équitable reconnaîtra que si les informations criminelles des journaux contribuent à former une ambiance favorable à une catégorie d'actes délictueux, rien ne permet de conclure qu'elles en soient les instigatrices. Compulsez les archives de la criminalité. Vous y trouverez les noms de grands complices : l'alcoolisme, la misère (qui, contrairement aux thèses de maints théoriciens, est bien plus souvent l'effet que la cause de l'intempérance), une hérédité chargée, un déséquilibre mental, la promiscuité dans laquelle vivent les classes pauvres, le désœuvrement, les passions exacerbées. Quel rôle jouent en comparaison les incitations involontaires de la presse ?

Un rôle très accessoire assurément. Elles ne font qu'attiser le feu couvant sous la cendre, un feu tout près de flamber.

Nous ne nions donc pas les erreurs ou les fautes de la presse ; nous demandons simplement que l'on use de circonspection dans la recherche de ses responsabilités. Rien n'est plus délicat, rien n'est plus incertain que la délimitation du rôle des journaux et des livres sur les cerveaux. Un magistrat à la conscience juridique et morale duquel je me plais à rendre hommage avait coutume de s'enquérir des lectures habituelles des criminels qui passaient sous ses yeux. Je ne crois pas lui faire tort en disant qu'il n'eût pas été fâché de recueillir ainsi les preuves palpables des méfaits de la presse. Le plus souvent, hélas ! les réponses restaient d'un vague déconcertant. Il semblait vraiment parfois que les accusés eussent été cuisinés par les reporters. Certain jour pourtant, un prévenu, — un incendiaire, je crois, — consentit à s'expliquer. Pressé de questions, il déclara qu'il lisait volontiers la Bible ! Les journalistes eurent de la peine, ce jour-là, à réprimer un sourire. L'excellent magistrat n'a pas, que je sache, été plus heureux dès lors.

Que l'on invite les gens de presse à se surveiller, c'est bien. Rappelons-leur, avec Victor Hugo, que le journaliste a charge d'âmes, mais ne faisons pas systématiquement du pauvre gazetier le bouc chargé des péchés d'Israël.

* * *

Il n'est pas sans intérêt de relever ici que, sur la suggestion d'hommes soucieux de la moralité publique, la plupart des gouvernements ont aboli la publicité des exécutions capitales, mettant fin du même

coup aux bousculades de sinistres badauds et aux récits dans lesquels des reporters insistaient avec la légèreté que l'on sait sur les affres du supplicié. Aux yeux de beaucoup, ces spectacles présentent un réel danger, et M. Bérenger, auquel on peut faire quelque crédit, affirmait que leur vue a poussé plus d'un misérable à l'assassinat.

La publicité faite aux suicides par la presse ne présente pas moins de danger. Il faut considérer tout d'abord que d'innocentes familles sont cruellement atteintes par ces divulgations. Personne n'ignore, d'autre part, le caractère épidémique du suicide ; l'histoire offre d'assez nombreux exemples de cette singulière contagion. On ne saurait assurément empêcher la rumeur publique, à qui rien n'échappe, de propager la nouvelle de la mort d'un désespéré, mais il n'est pas niable que sa publication par les journaux aggrave les risques, surtout quand l'informateur entre dans des détails et fait du roman. Souvenez-vous de *Werther* ! Mue par des craintes légitimes, la Société vaudoise de médecine demanda jadis à la presse régionale de taire les suicides. La plupart des journaux sollicités se sont rendus à ce vœu.

* * *

Si nous sortons du domaine de l'information pour aborder le rôle politique du journal, nous devons reconnaître que les controverses de presse ont souvent servi la cause de la discorde et de la haine. Il suffit pour en être convaincu d'évoquer, par exemple, les odieuses campagnes d'injures et de diffamation que menaient, à l'époque de l'affaire Dreyfus, certains organes de la presse française. Sans même tomber dans

d'aussi violents excès, les journaux peuvent faire grand tort à leur pays et à la cause qu'ils sont censés défendre. Le crédit moral de la Suisse et l'union des Confédérés ont souffert, pendant la guerre, du zèle de quelques publicistes qui s'étaient arrogé la mission d'exploiter à blanc tous les incidents de ces temps troublés, d'accabler systématiquement de leurs reproches un gouvernement aux prises avec d'inextricables difficultés et de propager la méfiance à son égard. Qu'auraient-ils fait, grands dieux ! si notre pays n'eût pas été entouré de tous côtés par la plus effroyable conflagration de l'histoire !

Trop de gens prennent pour manifestations d'indépendance d'esprit de vaines, continuelles et tapageuses récriminations. C'est à se demander s'il n'existe pas une psychose oubliée jusqu'ici par les médecins : la protestomanie. Mal facile à reconnaître d'ailleurs : grands gestes dramatiques, trémolos dans la voix, féroce appétit d'applaudissements. En vit-on assez de ces héros, auxquels les naïfs prêtaient du courage au moment même où leurs déclamations volaient, non point au martyre, mais au-devant des bravos des foules emballées. Ah ! si le ridicule tuait !

Le malheur, c'est, on l'a constaté cent fois, que l'homme sensé, pondéré, — *in medio veritas*, — est rarement écouté. Les masses courent aux extrêmes. Trop souvent, les plus sages ne recueillent qu'indifférence ou hostilité. Le monde n'a pas changé depuis qu'Aristide le Juste dut prendre le chemin de l'exil.

* * *

Parmi les autres griefs enregistrés au dossier de la presse, nous ne pouvons passer sous silence le reproche qu'on fait à cette dernière d'avoir fréquem-

ment envenimé les différends des nations et poussé ainsi à la guerre.

Si nous en croyons les historiens, ce sont les diatribes des journaux anglais contre Bonaparte qui auraient le plus contribué à la rupture de la paix d'Amiens. Il est presque superflu de rappeler le triste rôle de la presse française au début de la guerre de 1870. Les journaux parisiens, à l'exception d'un ou deux, semblaient une meute enragée. Le retrait de la candidature Hohenzollern ne put les contenter. Criant plus fort encore, ils insistèrent pour que la Prusse fût humiliée. Il fallait que l'on arrachât au roi Guillaume l'engagement de mettre son veto à tout nouveau projet de ce genre. C'était plus que ce que l'amour-propre royal pouvait supporter et Bismarck veillait... Une diplomatie maladroite, une presse incapable de donner au pouvoir des conseils de sagesse et de réfréner l'exaltation belliqueuse : tous les éléments étaient réunis pour entraîner la France aux abîmes.

La presse allemande, ah ! certes, ne fut pas sans reproche. Il se trouva des journaux pour rééditer aux fins d'exciter l'opinion publique, encore trop tiède à son gré, l'histoire, pourtant lointaine, de Conradin de Hohenstauffen. Et en 1914, que d'ignobles rodomontades ! Vous souvient-il de cet article d'un grand journal où l'on ne sait quelle brute anonyme promettait aux Français de leur fracasser plus d'os que n'en pourrait recoller la miséricordieuse vierge de Lourdes ?

Non seulement, l'éducation des journalistes en matière de politique internationale est trop souvent imparfaite, non seulement la culture européenne dont on voudrait les voir pourvus n'est l'apanage que d'une infime minorité, mais encore bon nombre de gaze-

tiers sont imbus de préjugés abominablement chauvins. Et puis, il y a les affaires. Pourquoi le journal à gros tirage est-il si souvent celui qui se montre le plus intransigeant, le plus agressif lorsque surgissent des incidents qui menacent de troubler les relations d'un pays avec une puissance rivale ? Parce qu'en adoptant cette attitude, le journal en question sait qu'il plaira aux masses, volontiers portées à la malveillance vis-à-vis de l'étranger. D'autres fois, l'intérêt du journal à prendre des airs de tranche-montagne est encore plus positif : ses commanditaires détiennent les actions d'aciéries qui fournissent des canons et des obus au ministère de la guerre. Il y a aussi les journaux que le gouvernement fait parler, quitte à les démentir quand la diplomatie le jugera opportun. Jeu dangereux ! « C'est merveille, écrit le professeur Richet, de voir à quel point une insignifiante dispute peut, grâce à la diplomatie et aux journaux, se transformer en une guerre sainte... Comme les questions les plus simples sont très faciles à embrouiller avec le secours de demi-mensonges, on découvre pour faire la guerre de très nobles motifs, des principes d'intérêt général qui changent en héros de simples brigands... Cette tâche, il faut l'avouer, devient de jour en jour plus facile grâce à la complicité de la presse périodique. Les inconscients qui rédigent à la hâte ces misérables feuilles sont si bien dressés qu'au seul mot de guerre, ils enflent leurs voix : ils crient, ils s'indignent, ils s'emportent, ils déchaînent les injures contre le peuple voisin, remémorant les plus anciens motifs de haines internationales. »

Si un grand nombre d'auteurs ont disserté sur l'action psychologique de la presse, il en est fort peu, en revanche, qui aient songé à étudier son influence physiologique. On objectera probablement que le résultat de semblables investigations ne saurait être que très vague, l'action du journal devant se confondre avec celle du livre, que son bon marché met à la portée d'une clientèle toujours plus étendue. Cette remarque ne manque pas de fondement, mais deux particularités justifient néanmoins des recherches tendant à établir le rôle propre des gazettes. Il y a dans toutes les classes de la société des individus dont le journal constitue à peu près le seul aliment intellectuel. De plus, le journal se différencie nettement du livre par sa périodicité et sa suggestion ininterrompue. A l'instar de l'eau qui, tombant goutte à goutte, ronge la pierre, le journal parvient-il à façonner, à modeler notre substance grise et à transformer notre moi physique ?

Le vicomte E.-M. de Vogüé, de l'Académie française, s'était posé cette question, et y répondait affirmativement. Dans un article publié par le *Figaro* en 1898, cet écrivain émettait l'opinion que le cerveau humain subit, sous l'action des journaux, une modification spécifique provenant, disait-il, moins encore de l'intensité des sensations que de leur multiplicité et de leur divergence, de l'égrènement de l'attention, en quelques minutes, sur cent sujets différents. « Il est regrettable », concluait M. de Vogüé, « qu'aucun de nous ne puisse se promettre de lire le journal en 1997 ; alors seulement on apercevra bien, dans ce miroir fidèle, le nouveau type cérébral qu'il aura créé et fixé par l'hérédité. »

Nous ne pouvons que nous associer au regret exprimé par l'illustre académicien et laisser à nos arrière-petits-neveux le soin de résoudre ce troublant problème. Nos successeurs nous trouveront sans doute assez différents d'eux-mêmes à plusieurs points de vue. Mais il leur sera difficile, à eux aussi, d'établir la mesure dans laquelle le journal aura contribué à la métamorphose. Je présume que d'autres puissants facteurs, tels que l'industrialisme et le développement constant des moyens de locomotion et de communication terrestres, maritimes, sous-marins et aériens n'auront pas peu concouru à l'évolution du genre humain pendant le siècle dont nos descendants seront appelés à dresser le bilan. La discussion reste donc ouverte, et elle le sera longtemps !

Un médecin français, le docteur I. Druhen aîné, professeur à l'Ecole de médecine de Besançon, a consacré à l'étude du même problème un curieux ouvrage intitulé : *De l'influence du journalisme sur la santé du corps et de l'esprit*. Ce travail a été conçu — le détail a son importance — au lendemain de la guerre de 1870-71 et de la Commune, soit au temps des polémiques furieuses des Félix Pyat, des Rochefort et de l'odieux *Père-Duchêne*. L'honorable médecin pose tout d'abord en fait la prédominance malade du tempérament nerveux chez le peuple français, — affirmation que les événements ne semblaient que trop justifier.

Selon M. Druhen, le journal sollicite le plus souvent les instincts inférieurs, il excite les passions et produit des impressions dont la vivacité et la répétition fréquente ne sauraient laisser l'organisme indifférent. L'auteur va nous montrer quels effets physiologiques

engendrent chez les hommes d'une intelligence moyenne, la plupart du temps très impressionnables, les libelles des forcenés de la plume. Le lecteur n'ignore pas que, sous l'empire de la colère, la circulation s'accélère en même temps que les vaisseaux se dilatent ; et tout indique que cet état a des répercussions dans la profondeur de l'organisme. On a vu des accès de colère provoquer l'ictère, des hémorragies graves, des ruptures d'anévrismes et des accès convulsifs, cas entraînant parfois une issue mortelle. Avec le temps, les excitations sans cesse renouvelées des journaux inspirent la haine, forme chronique de la colère, et celui qui l'éprouve ne peut tarder, poursuit M. Druhen, à ressentir les effets de la douleur morale : troubles digestifs, amaigrissement, et finalement, exaltation de la sensibilité avec ou sans accompagnement d'autres troubles de l'innervation.

Parmi les causes que l'on invoque comme la source de certaines de nos maladies, on ne pousse guère la recherche au delà de chagrins intimes résultant de deuils de famille, d'amours contrariées ou de revers de fortune. Erreur, dit M. Druhen, Si l'on pouvait fouiller dans les replis du cœur humain, on déterminerait souvent avec certitude le rôle funeste de la rancune, de la jalousie, d'un désir inassouvi de vengeance. Une maladie met quelquefois plusieurs années à s'établir ; elle ne se développe pas toujours pendant l'agitation qu'occasionne la passion, mais lorsque celle-ci est éteinte. En tout état de cause, il résulte des excitations des journaux une exagération du tempérament nerveux et, par conséquent, un affaiblissement de la race.

Nos lecteurs estimeront peut-être que le professeur

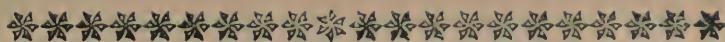
Druhen va trop loin. Il écrivait, ne l'oublions pas, à une époque affreusement tourmentée. Les circonstances d'alors, certains pays les ont connues ou les connaissent encore à la suite de la guerre européenne, aussi n'avons-nous pas jugé superflu de répéter ici le cri d'alarme du médecin franc-comtois.

M. Druhen voyait en certains journalistes des gens qui, « jaloux, ambitieux de popularité, infatués de leur personnalité, s'exaltent en écrivant au risque de dépasser la mesure, comme le buveur qui boit inconsidérément et se grise au mépris de l'ivresse qui le menace. »

Nous n'aurons pas l'outrecuidance d'émettre une appréciation sur les théories physiologiques du docteur Druhen, mais il nous sera permis de conclure des lignes qui précèdent que ce praticien n'était, comme psychologue, pas dépourvu de perspicacité.

CHARLES RIEBEN.

(La fin prochainement).



Le voyage.

Depuis treize ans, Adriana Braggi ne sortait pas de cette maison vaste, antique et silencieuse comme un cloître où, toute jeune épouse, elle était entrée ; pas plus qu'elle ne se montrait par les vitres des fenêtres aux rares gens, qui, de temps à autre, passaient dans la rue escarpée, toute coupée de marches croulantes, et si solitaire que l'herbe croissait entre les pierres du pavement par touffes, toujours respectées.

A vingt-deux ans, après quatre ans à peine de mariage, de par la mort de son mari, elle était presque morte elle-même au monde. Elle en avait trente maintenant, et elle était encore vêtue de noir comme au premier jour de son malheur. Un fichu de soie noire cachait ses beaux cheveux châains qui n'étaient plus coiffés avec art, mais simplement séparés en deux bandeaux et noués sur la nuque.

Une sérénité douce et triste souriait cependant sur son délicat visage envahi par une constante pâleur due à sa longue et étroite clôture.

De cette claustration personne ne s'étonnait dans cette ville haut perchée de l'intérieur de la Sicile, où c'était tout juste si les rigides coutumes traditionnelles n'obligeaient pas la femme, jalousement enfermée, à suivre son mari dans la tombe. Les veuves devaient demeurer ainsi closes en un deuil perpétuel dans leur

maison, et n'en jamais sortir, sinon en cas d'urgente nécessité.

Du reste, les femmes des rares familles aristocratiques, jeunes filles ou mariées, ne se voyaient presque jamais dans les rues : elles sortaient seulement le dimanche pour aller à la messe, et en quelques rares occasions pour les visites que, de temps à autre, elles échangeaient entre elles. Elles revêtaient alors, à l'envi, de très riches toilettes à la dernière mode qui venaient des premières couturières de Palerme ou de Catane, se couvraient de pierres précieuses et d'or, non par coquetterie, car elles marchaient sérieuses, rougissantes, les yeux baissés et très contraintes, à côté de leur mari, de leur père ou de leur frère aîné. Cette somptuosité était presque obligatoire ; ces visites et ces quelques pas jusqu'à l'église constituaient pour elles de véritables et importantes expéditions que l'on devait préparer dès la veille, car le prestige de la maison pouvait y perdre ; les hommes s'en préoccupaient donc, et les plus pointilleux étaient ceux qui tenaient à prouver qu'ils savaient et pouvaient dépenser beaucoup pour leurs femmes.

Toujours soumises et obéissantes, celles-ci se paraient suivant leur désir, pour ne pas les faire déchoir dans l'estime du monde et, après ces brèves sorties de parade, elles retournaient tranquilles à leurs soins domestiques. Epouses, elles s'attendaient à avoir autant d'enfants que Dieu leur en enverrait : c'était leur croix ; jeunes filles, elles s'attendaient à entendre leurs parents leur dire un beau jour : « Tu épouseras tel jeune homme », et les hommes acceptaient, calmes et satisfaits, leur animale soumission.

Une foi aveugle en une compensation ultra-terrestre pouvait, seule, leur faire supporter sans désespoir

la lente et lourde atmosphère décolorée dans laquelle coulaient leurs jours l'un après l'autre et tous pareils dans cette ville de montagne tellement silencieuse qu'elle semblait presque déserte, sous l'intense et ardent azur du ciel, avec ses rues mal pavées et resserrées entre de rudimentaires maisons.

Lorsqu'on s'avancait jusqu'au bout de ces ruelles, la vue de l'ondoyante étendue des terres brûlées par le soufre ou dévorées par le soleil poignait le cœur.

Le ciel était implacable et la terre était aride; et, au milieu du lourd silence interrompu seulement par des bourdonnements d'insectes, par les cris de quelques grillons, par le chant lointain d'un coq ou l'aboïement d'un chien, s'exhalait dense, dans l'éblouissement méridional, l'odeur des herbes desséchées et des engrais éparpillés.

Toutes les maisons, même celles peu nombreuses de l'aristocratie, manquaient d'eau; dans les vastes cours de ces dernières, comme dans le haut des rues, existaient de grandes citernes à la merci du ciel: mais il pleuvait peu, même l'hiver. Quand il pleuvait par hasard, c'était une fête. Toutes les femmes sortaient baquets et terrines, bassines et tonneaux, puis, leurs jupes de bouracan serrées entre leurs jambes, elles restaient sur les portes à voir l'eau du ciel courir par torrents dans les rues rapides et étroites, ou à l'entendre gargouiller dans les gouttières, dans les conduites et les gros tuyaux des citernes.

Les pavés se trouvaient lavés alors et aussi les murs et les maisons; et tout semblait respirer plus facilement dans la fraîcheur odorante de la terre baignée d'eau.

En ces villes, les hommes trouvaient peu ou prou de distractions dans la succession variée des affaires,

dans la lutte des partis pour l'administration de la cité, dans les cafés, au Casino, le soir ; mais les femmes, chez lesquelles on s'était appliqué depuis l'enfance à stériliser tous les instincts de la vie, et qui avaient été épousées sans amour, les femmes, après avoir vaqué comme des servantes aux ordinaires travaux domestiques, languissaient misérablement, un enfant sur les genoux, ou le rosaire dans les mains, en attendant que l'homme, le maître, fût rentré à la maison.

Adriana Braggi n'avait point aimé son mari. Celui-ci, très faible de complexion, et en état d'excitation constante à cause de sa santé, l'avait opprimée et torturée quatre années durant, jaloux même de son frère aîné. Et, en effet, en l'épousant il avait fait à celui-ci un grave tort, une avanie qui allait jusqu'à la trahison. De tous les fils des familles riches, un seul, le premier-né, devait prendre femme, afin que les biens de la maison n'aillent pas s'éparpiller entre de nombreux héritiers.

Cesare Braggi, le frère aîné du mari d'Adriana, ne semblait pas toutefois avoir pris cette trahison au tragique, peut-être parce que leur père, qui mourut peu de temps avant les épousailles, avait ordonné qu'il resterait le chef de la famille, et que le cadet, quoique marié, lui devrait une obéissance absolue.

En entrant dans l'antique maison des Braggi, la jeune femme avait éprouvé un grand sentiment de mortification à se savoir ainsi assujettie à son beau-frère, et sa position était devenue doublement pénible et irritante, lorsque son mari, dans la fureur de sa jalousie, lui avait laissé entendre que Cesare avait eu la pensée de l'épouser. Elle n'avait su d'abord quelle contenance garder envers celui-ci. Mais Cesare ne fit peser son autorité sur aucun membre de la famille,

et dès le premier jour, il l'accueillit avec la plus franche et cordiale sympathie et la traita comme une vraie sœur.

Il était plein de grâce dans ses façons de parler, et de se vêtir ; tous ses traits étaient empreints d'une exquise noblesse naturelle ; et ni les rudes occupations auxquelles il se livrait avec une vigilance assidue, ni le contact des gens grossiers du pays, ni en même temps les habitudes d'indolence où aurait pu l'entraîner, durant tant de mois de l'année, cette vie misérable et vide de province n'avaient jamais pu, non seulement le rendre grossier, mais même diminuer en rien sa distinction.

Chaque année, du reste, pour quelques jours et souvent même pour plus d'un mois, il s'éloignait de la petite ville : il allait à Palerme, à Rome, à Florence, à Milan, se plonger dans la vie, et prendre — comme il le disait — un bain de civilisation. Il rentrait de ces voyages rajeuni d'esprit et de corps.

Et Adriana, qui n'avait jamais essayé un pas hors de son pays natal, à le voir rentrer ainsi dans l'antique et vaste maison où le temps semblait stagner au milieu d'un silence de mort, où quelque mouche semblait exprimer par son bourdonnement l'ennui de tous et de la vie même, Adriana éprouvait chaque fois un étrange embarras, un trouble secret et indéfinissable.

Il rapportait avec lui l'atmosphère d'un monde qu'elle ne réussissait même pas à imaginer. Et son trouble redoublait en entendant les rires stridents de son mari qui écoutait dans une autre pièce le récit des savoureuses aventures de son frère ; et ce trouble devenait du dédain, puis de l'épouvante lorsque, le soir, après ces récits, son mari venait la trouver dans sa chambre, allumé, surexcité, frénétique. Alors ce dé-

dain et cette épouvante, c'est son mari qui les lui inspirait, et d'autant plus forts qu'elle voyait son beau-frère plein de respect et même de vénération pour elle, et qu'elle admirait la retenue, la réserve qu'il s'imposait dès qu'il rentrait dans la maison.

Lorsque son mari fut mort, Adriana éprouva une angoisse pleine d'effroi à rester seule avec Cesare dans cette maison. Elle avait, il est vrai, les deux enfants qui lui étaient nés et qui étaient presque encore dans les langes ; mais en ces quatre années, elle n'avait pas encore réussi à surmonter envers son beau-frère sa timidité native de jeune fille ; cette timidité n'avait jamais été vraiment chez elle de l'aversion ; elle semblait le devenir maintenant, et elle en accusait son mari jaloux qui l'avait opprimée avec la plus soupçonneuse, la plus tortueuse surveillance. Mais Cesare Braggi, avec un empressement plein de délicatesse, invita la mère de sa belle-sœur à venir demeurer avec sa fille devenue veuve, et peu à peu, Adriana, libérée de l'odieuse tyrannie de son mari et vivant dans la compagnie de sa mère, avait pu sinon conquérir la paix complète, du moins calmer un peu son esprit. Elle s'était adonnée avec un entier abandon aux doux soins que demandaient ses enfants, reversant sur eux l'amour, la tendresse qui n'avaient pas pu trouver à s'épancher au cours de son malheureux mariage.

Chaque année, Cesare continuait à faire son voyage accoutumé d'un mois, et il en rapportait des cadeaux choisis et charmants pour elle, pour la grand'mère et pour ses neveux, auxquels il avait toujours témoigné les plus délicates attentions paternelles.

La maison privée de la présence défensive d'un homme pendant ces absences inspirait de la crainte aux deux femmes, surtout la nuit ; il semblait alors

à Adriana que le silence devenu plus profond et plus sombre tenait suspendu sur cette maison quelque grand malheur insoupçonné, et c'était avec une angoisse infinie qu'elle entendait grincer lamentablement la roue cannelée de l'antique citerne située tout au haut de la rue montueuse et solitaire, quand un souffle de vent venait à en secouer la corde. Mais pouvait-il, lui, par égard pour deux femmes et deux enfants qui au fond ne lui appartenaient pas, se priver de cette unique distraction après un an de travail et d'ennui? N'aurait-il pas pu ne s'occuper d'eux ni peu ni prou, vivre pour soi, puisque son frère l'avait empêché de fonder une famille? Or, à part ces brèves vacances, il était tout acquis à la maison et à ses neveux orphelins.

Avec le temps, tous les regrets de sa vie manquée s'étaient endormis dans le cœur d'Adriana. Ses enfants croissaient et elle jouissait dans son cœur de les voir grandir sous la direction de cet oncle qu'ils imitaient instinctivement, dans ses manières et dans ses goûts. Son dévouement était devenu si total qu'elle s'étonnait lorsque son beau-frère et ses enfants même s'opposaient aux soins exagérés qu'elle avait pour eux.

La mort de sa mère lui causa une grande douleur : son unique compagnie lui manquait. Depuis un temps assez long, elle causait avec elle comme avec une sœur. Quand sa mère était à ses côtés, elle pouvait se croire encore jeune, comme elle l'était, en somme. Mais lorsque sa mère eut disparu, ses deux fils étant désormais des jeunes gens, — l'un avait seize ans et l'autre quatorze, — et tous deux étant presque aussi hauts que leur oncle, elle commença à se considérer comme une vieille femme.

Elle était en cet état d'esprit, lorsque pour la première

fois elle observa un vague malaise, une lassitude, une oppression, une certaine douleur sourde un peu dans une épaule, un peu dans la poitrine, douleur qui se localisait parfois aussi dans tout le bras gauche, et de temps à autre, devenait lancinant, lui coupait la respiration.

Elle ne s'en plaignait pas ; et personne n'aurait peut-être jamais su qu'elle souffrait et avait besoin d'être soignée, si un jour, à table, elle n'eût ressenti l'assaut d'un des spasmes lancinants et imprévus qui la visitaient souvent.

On appela le vieux médecin de la maison qui, tout de suite, fut consterné par la constatation de ces symptômes, et sa consternation grandit après un long et attentif examen de la malade.

Le mal était localisé dans la plèvre. Mais quelle était sa nature ? Le vieux médecin, avec l'aide d'un confrère, tenta sans hésiter une ponction explorative dans les glandes de la poitrine et conseilla à Braggi de conduire sans retard sa belle-sœur à Palerme, lui laissant clairement entendre qu'il craignait une tumeur interne peut-être incurable....

Partir immédiatement ne fut pas possible. Depuis treize ans de claustration, Adriana était désapprovisionnée de vêtements pour paraître en public et pour voyager. Il fallut écrire à Palerme.

Elle essaya de s'opposer à ce voyage par tous les moyens possibles, assurant son beau-frère et ses enfants qu'elle se ne sentait pas si mal que cela ! Un voyage ! A cette seule pensée, les frissons la pressaient.

C'était juste le moment où Cesare avait l'habitude de prendre ses vacances d'un mois. En partant avec lui, elle lui enlèverait sa liberté, elle le priverait de tout plaisir. Non, non, elle ne le voulait à aucun prix !

Et puis comment, à qui laisserait-elle ses enfants ? à qui confierait-elle la maison ? Elle mettait en avant toutes ces difficultés, mais son beau-frère et ses fils les écartaient en riant. Elle, cependant, s'obstinait à déclarer que ce voyage augmenterait son mal ! Bon Dieu ! elle ne savait même pas comment étaient faites les routes ! elle ne saurait y faire un pas ! Par pitié, par pitié ! qu'on la laisse en paix !

Quand arrivèrent les vêtements et les chapeaux de Palerme, ce fut pour les deux jeunes gens un délire !

Ils entrèrent exultants avec les grandes caisses couvertes de toile cirée dans la chambre de leur mère, faisant tapage, criant qu'elle devait tout de suite, tout de suite, essayer le tout. Ils voulaient voir leur maman belle comme ils ne l'avaient jamais vue !

Et ils en dirent tant, ils en firent tant, qu'elle dut céder pour leur faire plaisir. Ces vêtements étaient noirs, étaient de deuil eux aussi, mais très riches, et faits avec une merveilleuse maestria.

Ignorante de la mode actuelle, tout à fait inexperte, elle ne savait comment s'y prendre pour se faire belle, où et comment attacher les nombreuses agrafes qu'elle trouvait ici et là ! Et ce collet ? Oh ! mon Dieu ! si haut ? Et ces manches avec tous ces bouffants !... On les faisait comme cela en ce moment ?

Pendant ce temps, les jeunes gens menaient grand tapage derrière la porte.

— Maman, est-ce fait ?

— Maman encore ?

Comme si leur maman était à s'habiller pour une fête !

Ils oubliaient la raison pour laquelle ces vêtements avaient été commandés. Elle-même n'y pensait vraiment plus en ce moment.

Et lorsque toute confuse, toute rouge de fatigue, elle leva les yeux sur la glace de l'armoire, elle éprouva une impression très violente qui touchait à la honte. Cette robe, qui dessinait avec une élégance audacieuse son buste et ses flancs, lui donnait l'aspect d'une toute jeune fille ; elle qui se sentait déjà vieille, se retrouva tout à coup belle et fleurie, une autre enfin !...

— Mais voyons, mais voyons ! c'est impossible ! s'écria-t-elle en détournant la tête et levant la main comme pour échapper à cette vue.

Les enfants, en entendant son exclamation, commencèrent à frapper plus fort à la porte ; à frapper avec les mains, avec les pieds, poussant cette porte et criant à leur mère d'ouvrir, de se montrer !

Mais voyons, non ! elle était honteuse ! Elle se sentait une caricature ! Non, non !

Mais ceux-ci menacèrent d'enfoncer la porte et elle dut ouvrir.

Eux aussi, les enfants, demeurèrent abasourdis tout d'abord de cette transformation imprévue. Elle cherchait à se défendre, répétant :

— Laissez-moi, mais voyons ! C'est impossible ! Etes-vous fous ?

Quand survint son beau-frère :

— Oh ! par pitié !

Elle tenta de se sauver, de se cacher, comme s'il l'avait surprise toute nue ! Ses fils la tenaient, la montraient à leur oncle qui riait de cette confusion.

— Mais puisque cela te va si bien ? dit-il en redevenant sérieux. Allons, laisse-toi voir !

— Il me semble être déguisée ! fit-elle en s'essayant à relever la tête.

— Mais non, pourquoi ? répétait-il ; cela te va très

bien au contraire. Tourne-toi un peu, comme cela, de profil....

Elle obéit, s'efforçant de paraître calme, mais son sein, si bien dessiné par sa robe, se soulevait en des respirations fréquentes, trahissant l'agitation intérieure que lui causait l'examen attentif et tranquille de ce connaisseur très expert.

— Cela va vraiment bien, confirma-t-il. Et les chapeaux ?

— De véritables corbeilles ! s'exclama Adriana presque épouvantée.

— Eh ! oui ; ils se portent extrêmement grands.

— Comment ferai-je pour les mettre sur ma tête ? Il faudra que je me coiffe d'une autre façon...

Cesare la regarda de nouveau, calme et souriant, et dit :

— Mais oui, tu as tant de cheveux !

— Oui, oui ; bravo, maman ! bravo ! approuvèrent les enfants.

— Mais que me faites-vous faire ? dit-elle en s'adressant aussi à son beau-frère....

Le départ fut décidé pour le matin suivant.

Seule avec lui !

Elle le suivait dans un de ces voyages auxquels elle pensait autrefois avec tant de trouble. Et une seule crainte maintenant la possédait, celle de lui paraître troublée, à lui, qui était là en face d'elle, plein d'attentions, mais tranquille comme toujours. Ce calme tout naturel de son beau-frère lui aurait fait estimer son trouble inconvenant au point d'en devoir rougir, si par une feinte presque consciente, et pour se rassurer sur elle-même, elle ne lui avait donné une autre cause : la nouveauté même du voyage, l'assaut de tant

d'impressions étrangères à son âme timide et cloîtrée.

Elle attribuait l'effort qu'elle faisait pour dominer ce trouble (qui du reste interprété de cette façon n'avait rien de répréhensible), elle l'attribuait dis-je à la convenance qui s'imposait de ne pas apparaître si novice, si émerveillée à un homme qui, ayant l'expérience de tout depuis tant d'années et possédant toujours la maîtrise de soi-même, aurait pu en ressentir de l'ennui, à qui cela aurait pu déplaire !

A son âge, comment cela n'aurait-il pas été ? Comment n'aurait pas pu paraître ridicule cet émerveillement presque enfantin dont la ferveur éclairait ses yeux ? Et vraiment elle essayait de réfréner l'avidité joyeuse et fébrile de son regard, de ne pas tourner constamment la tête d'une portière à l'autre, comme elle avait la tentation de le faire pour ne rien perdre des spectacles sans nombre sur lesquels ses yeux se posaient une seconde pour la première fois ; en vérité, elle se contraignait à cacher son admiration, à dominer cette curiosité qu'il lui aurait été pourtant utile de garder éveillée et ardente pour vaincre, grâce à elle, l'abasourdissement et le vertige que le bruit du train et la fuite illusoire des haies, des arbres et des collines, lui occasionnaient.

Elle allait en chemin de fer pour la première fois. A tout bout de champ, à chaque tour de roue, elle avait l'impression de pénétrer, d'avancer dans un monde inconnu, lequel, à l'improviste, se créait dans son esprit avec des apparences qui, bien que voisines, lui semblaient cependant lointaines, et lui causaient en même temps que le plaisir de les voir, une impression de peine très subtile et presque indéfinissable, le sentiment qu'elles avaient toujours existé en dehors et au delà de sa vie et même de son imagination ; la

peine de se trouver au milieu d'elles comme une étrangère qui passe et de se dire que, si elle ne les avait pas connues, elles auraient continué à exister pour elles-mêmes avec toutes leurs contingences.

Voici les humbles chaumières d'un village : des toits, des fenêtres et des portes et des escaliers et des rues : les gens qui les habitent sont ce qu'elle avait été durant tant d'années dans sa petite ville de montagne, enfermés là avec leurs habitudes et leurs occupations, et, au delà de ce que leurs yeux arrivaient à voir, il n'existait rien pour eux et le monde n'était qu'un rêve. Nombreux, très nombreux, ils vivaient là, ils y croissaient et ils y mouraient sans avoir rien aperçu de ce qu'elle allait voir dans son voyage, ce voyage qui serait cependant si borné en comparaison de l'immensité de la terre, ce voyage qui, malgré tout, lui semblait si important !

Quand elle détournait les yeux de temps à autre, elle rencontrait le regard et le sourire de son beau-frère qui lui demandait :

— Comment te sens-tu ?

Elle, souriante aussi, lui répondait avec un signe de tête :

— Bien !

Plus d'une fois, il vint s'asseoir près d'elle pour lui montrer et lui nommer telle ville lointaine où il avait passé, et cette montagne, là, au profil menaçant, enfin tous les aspects de grand relief qu'il se figurait devoir réclamer son attention avec plus d'intérêt. Il ne comprenait pas que toutes les choses, même les plus minimes, celles qui lui semblaient le plus communes, éveillaient en elle un tumulte de sensations neuves, et que les indications, les explications qu'il lui donnait, au lieu d'augmenter, affaiblissaient, refroi-

dissaient cette ardente et instable image d'immensité qu'éperdûment, quoique toujours avec un sentiment de souffrance indéfinissable, elle se créait à la vue de tant de lieux inconnus.

Du reste, dans le tumulte de ses pensées, la voix de son beau-frère, au lieu de l'éclairer, causait en elle comme un arrêt de tout, un arrêt sombre et violent, plein de frémissements aigus ; alors le sentiment de sa souffrance devenait plus poignant en elle, plus net ; elle se voyait misérable dans son ignorance ; elle en remarquait une obscure et presque hostile recrudescence à la vue de toutes ces choses qui maintenant, si tard pour elle, et à l'improviste, remplissaient ses yeux et entraient dans son âme.

* * *

Le jour suivant, à Palerme, comme ils quittaient le cabinet d'un spécialiste après une très longue consultation, elle comprit très bien, par les efforts de son beau-frère pour cacher sa consternation profonde, par l'empressement affecté avec lequel il voulut se faire expliquer une seconde fois la manière d'employer le médicament prescrit, et à la façon dont le médecin lui avait répondu, elle comprit très bien, que celui-ci avait rendu une sentence de mort pour elle et que le mélange de poisons à prendre par gouttes avec de grandes précautions deux fois par jour avant les repas, n'était qu'une duperie pieuse ou le viatique d'une lente agonie.

Et cependant, lorsque un peu étourdie et écœurée par l'odeur d'éther diffuse dans la maison du médecin, elle arriva dans la rue au milieu de l'éblouissement doré du soleil couchant sous le ciel de vives flammes, qui, du côté de la marine, comme

d'un nimbe immense et fulgurant, lançait sur le cours long et droit un oblique torrent de feu, s'exhalant et vibrant comme un souffle de braise ; et cependant lorsqu'elle vit, parmi les voitures baignées dans cet éblouissement vermeil, le mouvement de la foule bruyante et des visages et des vêtements embrasés par des reflets de pourpre, et quand elle vit encore les vibrations de la lumière, les rayons colorés — tels des pierres précieuses — des surfaces vernies des enseignes et unies des glaces des magasins ; quand lui apparut la vie, la vie, la vie ! elle la sentit qui faisait une irruption désordonnée dans son âme par tous ses sens émus et exaltés en une ivresse presque divine ; elle n'en éprouva aucune angoisse, elle n'eut même pas une rapide pensée pour sa mort prochaine et inévitable, pour cette mort qui peut-être était déjà blottie sous son épaule gauche où, par instants, elle sentait des élancements ! Mais non, non, la vie, la vie ! Et ce bouleversement intérieur qui mettait le désordre dans son esprit s'élançait jusqu'à sa gorge où quelque chose — elle ne savait quoi — quelque ancienne douleur remuée au fond de son être, la suffoquait tout à coup, l'étranglait, la forçait aux larmes, même au milieu de toute cette joie !

— Rien !... rien !... dit-elle à son beau-frère avec un sourire qui, très vif, illumina ses yeux à travers ses larmes, il me semble être !... Je ne sais pas !... Marchons, marchons !...

— A l'hôtel ?

— Non... Non !

— Alors, allons dîner au Chalet de la mer ; cela te plaît-il ?

— Oui ; où tu voudras.

— Très bien. Allons-y. Nous verrons ensuite la

promenade du Forum ; nous entendrons la musique....

Ils montèrent en voiture et se dirigèrent vers ce nimbe fulgurant qui aveuglait.

Ah ! ce que fut pour elle cette soirée au Chalet de la mer, à la lueur de la lune, avec sous les yeux ce forum illuminé parcouru par un continuel fracas de voitures, de voitures scintillantes, parmi l'odeur des algues qui venait de la mer et le parfum des roses qui venait du jardin !

Adriana éperdue au milieu de l'enchantement auquel une certaine angoisse l'empêchait de s'abandonner tout entière, une angoisse réveillée par un doute de la réalité de ces choses, Adriana regardait, regardait, et se sentait lointaine... lointaine même de sa propre personne... sans mémoire, ni conscience, ni pensée... et c'était un éloignement infini de songe !...

L'impression de cet éloignement sans fin, elle l'éprouva de nouveau, et plus intense encore, le matin suivant, lorsqu'elle parcourut en voiture les allées désertes et interminables du parc de la *Favorite*, parce qu'à un certain moment, avec un long soupir, elle put revenir à elle, sans cependant rompre l'enchantement ni troubler l'ivresse de ce songe dans le soleil, parmi ces arbres qui semblaient, eux aussi, absorbés dans un songe sans limite, dans un silence extasié et mystérieux !...

Et sans le vouloir, elle se détourna pour regarder son beau-frère et lui sourire dans sa gratitude.

Mais tout à coup ce sourire réveilla une vive et profonde compassion pour elle-même condamnée à mourir en ce moment, en ce moment même où s'ouvriraient devant ses yeux fascinés tant de beauté merveilleuse, une vie qui aurait pu être pour elle aussi de qu'elle était pour de si nombreuses créatures qui

vivaient en ces lieux. Et elle sentit qu'il avait peut-être été cruel de la faire voyager....

Peu après, la voiture s'arrêta au fond d'une allée écartée ; et, soutenue par lui, elle en descendit pour voir de plus près la fontaine d'Hercule.

Là, devant cette fontaine, sous l'azur sombre du ciel si intense qu'il semblait presque noir autour de l'éclatante statue de marbre du demi-dieu sur sa haute colonne qui surgissait du milieu de la grande conque ; là, elle se pencha pour regarder l'eau transparente sur laquelle nageaient quelques feuilles, quelques fleurs qui reflétaient leur ombre au fond du bassin ; et voyant à chaque légère ondulation de cette eau monter une vapeur ténue sur le visage impassible des sphynx qui gardaient la conque, elle sentit, elle aussi, comme une ombre de pensée passer sur sa figure, comme un souffle frais qui émanait de cette eau, et tout à coup, à cette haleine une grande accalmie pleine de surprise pénétra son esprit et l'élargit sans mesure. Ce fut comme une lumière venue d'autres cieux qui s'allumait pour elle à l'improviste dans cet espace vide, incommensurable, et alors elle sentit qu'elle atteignait presque en ce point l'éternité ; elle sentit qu'elle acquérait une conscience claire et sans limites de tout cet infini qui se cache dans la profondeur mystérieuse de l'âme, et il lui sembla qu'elle avait vécu, et que cela pouvait lui suffire puisqu'elle avait été pendant une seconde, en cette minute même, — éternelle !

Ce jour-là elle proposa à son beau-frère de repartir. Elle voulait rentrer dans sa ville sans retard, afin qu'après ces quatre jours, soustraits à ses vacances et à ses plaisirs, il redevînt libre. Il perdrait un jour encore pour la reconduire jusqu'à la vaste maison antique, dans la

haute ville silencieuse dont il aurait mieux valu pour elle ne pas s'éloigner. Alors il pourrait reprendre sa route, sa course annuelle dans des pays plus lointains, au delà de cette mer bleue et palpitante, là-bas... là-bas ; oui, il le pourrait sans crainte, car sûrement elle ne mourrait pas si vite, elle ne mourrait pas durant ce mois de ses vacances.

Elle ne lui dit pas toutes ces choses ; elle les pensa seulement et elle le supplia de consentir à la reconduire chez elle.

— Mais non, pourquoi ? lui répondit-il, maintenant que nous y sommes ; tu viendras à Naples avec moi. Là nous consulterons pour plus de sûreté quelque autre médecin.

— Non, non, par pitié, Cesare, insista-t-elle, laisse-moi retourner à la maison. Il est inutile !...

— Pourquoi ? redemanda Cesare.

— Pour rien. Cela sera mieux, cela sera plus sûr....

Elle sourit tristement :

— Ce que nous avons appris ne suffit-il pas ? Je n'ai rien ; je me sens bien, tu vois ? Je suivrai mon régime, cela suffira.

Il la regarda, sérieux, et dit :

— Adriana, je désire qu'il en soit ainsi.

Alors elle ne sut plus répliquer : elle se sentit en elle-même la femme de son pays, qui ne doit jamais répliquer quand l'homme estime une chose juste et convenable.

Elle pensa qu'il voulait avoir la satisfaction de ne pas s'être contenté d'un seul avis médical ; la satisfaction que les autres, là-bas, dans le pays, puissent dire demain, quand elle mourrait : « Il a tout fait pour la sauver. Il l'a menée à Palerme et aussi à Naples ! » Ou peut-être l'espérance était-elle en lui qu'un autre

médecin plus éloigné, plus savant, reconnaîtrait peut-être son mal curable, découvrirait peut-être un remède pour la sauver ; ou peut-être encore, — mais oui, c'était plutôt cela — la sentant irrémédiablement perdue, voulait-il, se trouvant en voyage avec elle, lui procurer ce dernier et fascinant plaisir, comme une faible compensation à son sort cruel !

Mais elle avait horreur, positivement horreur de toute cette mer à traverser. Seulement à la regarder avec cette pensée elle sentait sa respiration se couper, presque comme si elle avait dû la passer à la nage.

— Mais non, tu verras, la rassura-t-il en souriant ; dans la saison où nous sommes, tu ne sentiras même pas que tu y es. Ne vois-tu pas comme elle est tranquille ? Et puis tu verras le paquebot.... Tu ne sentiras rien....

Pouvait-elle lui confesser l'obscur pressentiment qui l'oppressait à la vue de cette mer ? Ce pressentiment que si elle partait, si elle se détachait des rives de son île, qui déjà lui semblaient si éloignées de son petit pays, et si nouvelles, et sur lesquelles elle avait éprouvé déjà tant d'agitation, une agitation bien étrange ; si avec lui elle s'aventurait plus loin encore, si elle allait errer avec lui dans la redoutable et mystérieuse immensité de cette mer, elle ne retournerait plus dans sa maison ; elle ne pourrait plus, sinon morte, retraverser cette eau.

Non, elle ne voulait pas se l'avouer, même à elle, ce pressentiment, et elle s'expliquait l'horreur que lui inspirait cette mer par le seul fait qu'elle ne l'avait jamais vue jusqu'alors, même de loin, et qu'à devoir maintenant aller sur elle !...

Ils s'embarquèrent ce soir-même pour Naples.

De nouveau, à peine le navire eut-il quitté le port

et la rade, quand elle ne ressentit plus l'abasourdissement causé par la confusion et le remue-ménage des gens qui, en si grand nombre et si bruyants, montaient sur le pont et en descendaient ; quand elle n'entendit plus les cris des grues sur leur pivot ; de nouveau, en voyant peu à peu s'éloigner et se rapetisser toutes choses : les personnes qui agitaient toujours leurs mouchoirs pour saluer, le port, la rade, jusqu'à ce que la ville s'évanouit en une ligne blanche et vaporeuse piquée çà et là de pâles clartés sous la large muraille des montagnes grises qui s'empourpraient, de nouveau, elle sentit qu'elle s'égarait dans un songe, dans un autre songe merveilleux, devant lequel cependant ses yeux s'ouvraient larges de frayeur, car ce navire était grand sans doute, mais fragile aussi, puisqu'il vibrait aux coups sourds et cadencés des hélices ; de nouveau, elle se sentit entrer dans deux immensités sans fin, celle de la mer et celle du ciel !...

Il sourit de cette crainte qu'il devina et, l'invitant à se lever, il passa avec une intimité qu'il ne s'était jusqu'alors jamais permise un bras, sous son bras à elle, pour la soutenir, et il la conduisit voir les pistons d'acier luisants et puissants qui actionnaient les hélices. Mais, déjà troublée par ce contact insolite, elle ne put résister à cette vue, et surtout, et encore moins à l'haléine chaude et à l'odeur fétide et grasse qui s'en exhalait. Elle manqua s'évanouir et appuya presque la tête sur l'épaule de son beau-frère ; mais tout de suite, elle se contint, presque effrayée de ce désir instinctif d'abandon auquel elle avait manqué céder....

Et lui, de nouveau, avec un empressement plus grand que de coutume, il lui demanda :

— Te sens-tu mal ?

Et de la tête, ne retrouvant pas sa voix, elle répondit : « Non ! »

Et tous deux, au bras l'un de l'autre, allèrent vers la poupe, regarder le long sillage phosphorescent qui bouillonnait sur la mer devenue noire sous le ciel poudré d'étoiles, dans lequel le tube énorme de la cheminée lançait en continuelles bouffées la fumée épaisse et lente que faisait rougeoyer la chaleur de la machine.

Il manquait pour achever l'enchantement que la lune émergeât de la mer ; elle apparut bientôt parmi les vapeurs de l'horizon, comme un lugubre masque de feu, qui se montrait menaçant et semblait vouloir épier dans un effrayant silence ses domaines aquatiques ; puis, peu à peu, elle se débrouilla, elle se resserra, elle devint nette dans sa splendeur candide, et la mer s'élargit en une palpitation argentée et sans fin. Alors Adriana sentit grandir en elle l'angoisse et l'effroi de ce délice qui la ravissait et l'entraînait irrésistiblement, épuisée comme elle l'était, à cacher son visage sur la poitrine de celui qui la soutenait.

* * *

Ce fut à Naples, en une seconde, au sortir d'un café-concert où ils avaient dîné et passé la soirée. Coutumier dans ses voyages annuels de sortir la nuit de ces lieux d'assemblée une femme à son bras, et comme il le lui donnait à elle, il cueillit à l'improviste sous le grand chapeau noir crêté de plumes, la vibration d'un regard ardent, et tout de suite, presque sans le vouloir, il serra avec son bras, son bras à elle contre sa poitrine dans une étreinte forte et rapide. Ce fut tout ; l'incendie s'embrasa !

Dans la voiture sombre qui les reconduisait à l'hôtel, enlacés, ils se dirent, en quelques minutes, tout ce que lui, en une seconde, en un éclair, à la vibration de son regard, il avait deviné : toute sa vie à elle pendant

tant d'années de silence et de martyre. Comment toujours, toujours, sans le vouloir, sans le savoir, elle l'avait aimé ; et il lui dit lui, combien toute jeune, il l'avait désirée dans le rêve de la faire sienne, ainsi, sienne, sienne !...

Ce fut un délire, une frénésie à laquelle donna une ardeur insatiable le désir de se dédommager en ces quelques jours tragiques, sous la condamnation à mort qui la frappait ; de se dédommager de toutes les années perdues d'ardeur étouffée et de fièvre secrète ; le besoin de se perdre, de ne plus voir ce qu'ils avaient été l'un pour l'autre durant des années, sous des apparences d'une gravité honnête, là-haut dans la cité aux coutumes traditionnelles à laquelle leur amour, leurs noces, apparaîtraient demain comme une profanation indigne, comme un crime !....

Des noces ? Non !... Oh ! pourquoi l'avait-elle contraint à cet acte qui paraîtrait presque sacrilège aux yeux de tous. Pourquoi l'avait-elle lié désormais à elle, à elle qui avait si peu à vivre ? Non, non : ce n'était qu'un amour frénétique et bouleversant en ce voyage de quelques journées, ce voyage d'amour, d'où elle ne reviendrait pas ; ce voyage d'amour vers la mort ! Elle ne pouvait plus maintenant retourner là-haut, dans cette maison, en présence de ses fils : Elle l'avait pressenti à son départ ; et elle le savait encore que si elle traversait cette mer, ce serait fini pour elle !...

Et maintenant partir, partir !... Elle voulait voyager plus loin, plus loin toujours, suspendue ainsi à son bras à lui, sans rien voir jusqu'à cette mort !...

Et ainsi ils passèrent par Rome, puis par Florence, puis par Milan presque sans rien voir en effet ; et la mort habitait en elle avec ses blessures ; elle les éperonnait ; elle fomentait leurs ardeurs.

— Rien ! disait-elle à chacun de ses assauts, à chacune de ses morsures. Rien !

Et elle lui tendait sa bouche avec la pâleur de la mort sur le visage.

— Adriana, tu souffres ?

— Non, ce n'est rien : Que m'importe ! Que m'importe !

Le dernier jour qu'ils passèrent à Milan, peu avant de partir pour Venise, elle vit dans un miroir son visage défait. Et quand, après le voyage nocturne, s'ouvrit pour elle dans le silence de l'aube la vision de rêve superbe et mélancolique de la cité émergeant des eaux, elle comprit qu'elle était arrivée, et que là son voyage devait finir !....

Toutefois, elle voulut avoir sa journée de Venise jusqu'au soir, jusqu'à la nuit sur les canaux silencieux en gondole.... Et toute la nuit elle demeura éveillée avec une étrange impression de cette journée ; une journée de velours !... Le velours de la gondole ? le velours de l'ombre dans certains canaux ? Et qui savait ? Le velours du cercueil !...

Comme le matin suivant, il descendit de l'hôtel mettre à la poste des lettres pour la Sicile, elle entra dans sa chambre à lui, et vit sur sa table une enveloppe ouverte : elle y reconnut les caractères de l'écriture de son fils aîné : elle porta à ses lèvres cette enveloppe, la baisa désespérément, puis rentra dans sa chambre. Alors elle tira de son sac de cuir la mixture de poison qu'elle avait laissée intacte, se jeta sur son lit défait, et d'un trait, elle la but....

LUIGI PIRANDELLA.

(Traduit de l'italien par Mme *Claudius-Jacquet*.)



Lénine.

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE¹

J'ai entendu Lénine lui-même dire, pendant la guerre, lorsqu'il voyait déjà venir la Révolution russe, qu'il la considérait comme l'étincelle qui, au contact des Etats capitalistes plus avancés, mais alors seulement, pourrait déterminer le grand bouleversement ; celui-ci, à son tour, entraînerait la Russie dans son tourbillon. Ainsi donc, une sorte de cycle : Russie — Europe occidentale — Russie. Au reste, Lénine semble avoir entrevu cette marche des événements au temps de la première révolution russe déjà ; ce fait est intéressant, car il nous apprend l'opinion de Lénine sur le caractère même de la révolution russe — *bourgeoise ou socialiste*. — « En mettant les choses au mieux,... écrit Lénine lors de la révolution de 1905, elle (la révolution russe) peut porter l'incendie révolutionnaire en Europe occidentale. Rien n'augmentera autant les forces révolutionnaires du prolétariat de tous les pays, rien n'abrégera autant le chemin conduisant à son complet triomphe que la victoire décisive de la révolution qui vient d'éclater en Russie². Lénine exagérait, il est vrai, la maturité des Etats de

¹ Pour la première partie, voir la livraison de juillet.

² N. Lénine. *Deux tactiques de la social-démocratie dans la révolution démocratique* (en russe). Genève 1905, p. 34.

l'Europe occidentale à l'endroit du socialisme en y voyant la seule chance de salut possible pour la révolution *démocratico-bourgeoise* à laquelle on assistait en Russie. « L'unique garantie contre une Restauration (en Russie), — déclare Lénine à plusieurs reprises dans son rapport à l'assemblée de la social-démocratie russe tenue à Stockholm en 1906, — c'est un bouleversement socialiste en Occident. S'il ne se produit pas, la restauration est non seulement possible, mais absolument inévitable... Une république démocratique ne peut en Russie avoir d'autres garants que le prolétariat socialiste d'Occident¹. Pourtant, même dix ans plus tard, tandis que la guerre mondiale bat son plein, et que déjà Lénine en est arrivé à la conviction qu'elle aboutira à cette guerre civile qu'il appelle de ses vœux, voici la seule tâche qu'il assigne (le 20 mai 1915) au *Communiste*, une revue qu'il avait fondée : « Contribuer à éclaircir les vérités de la doctrine communiste de Marx et à mieux comprendre les buts de cette phase de la lutte révolutionnaire en face de laquelle se trouve le prolétariat, lutte pour l'établissement d'une *république démocratique* en Russie et pour une *révolution socialiste* en Europe occidentale. »

Mais la violence des événements qui suivirent, conséquence d'une guerre poussée à outrance au delà des forces de résistance des peuples, a renversé ces digues mêmes avec lesquelles, peu de temps auparavant, l'intransigent révolutionnaire estimait encore devoir compter. Avant tout autre pays, les éclairs d'une révolution socialiste et non pas seulement démocratico-républicaine, semblent avoir voulu embraser précisément le ciel de la Russie : le bolchévisme s'est

¹ Procès-verbal du Congrès d'unification du parti social-démocratique ouvrier de Russie (en russe). Moscou, 1907 p. 103-104.

emparé du gouvernement, Lénine en tête. Mais remarquons qu'à l'apogée même du pouvoir, ce dernier a conscience des obstacles peu rassurants qui s'opposent toujours plus à ce que son triomphe passager devienne définitif. Et c'est pourquoi nous ne trouvons en Lénine, le chef du gouvernement, aucune présomption au sujet d'une hégémonie de la Russie dans le reste du monde, mais bien plutôt une conception des choses qui se rapprochent de celle que nous lui avons connue en 1905 et 1915.

Lénine estime à six le nombre des causes auxquelles la Russie doit d'avoir devancé les autres nations, tout en déclarant aussitôt que ce n'en sont pas les motifs uniques, mais bien les plus importants. En premier lieu, l'immense entreprise fut facilitée à la Russie du fait que la politique retardataire de la monarchie tsariste devait fatalement stimuler l'énergie révolutionnaire de la masse. D'autre part, ce retard eut pour conséquence la fusion de la révolution du prolétariat contre la bourgeoisie avec celle des paysans contre les grands propriétaires fonciers. De plus, la révolution de 1905, que Lénine qualifie de « répétition générale », a préparé les ouvriers et les paysans pour celle de 1917. Les conditions géographiques — par là, Lénine entend sans doute l'étendue considérable de l'Empire — permirent à la Russie de résister plus longtemps à une prédominance de l'étranger capitaliste. L'influence du prolétariat citadin sur les campagnards encore plus misérables que lui fut un cinquième facteur déterminant. Enfin, les grèves et les expériences faites lors des mouvements populaires d'Europe ainsi que l'aggravation continuelle de la situation qui devenait de plus en plus révolutionnaire, ont favorisé la création des soviets, cette forme sui

generis de l'organisation prolétarienne et révolutionnaire. Mais comme il se rend nettement compte des forces qui ont travaillé pour lui, Lénine en vient à la conclusion que « l'hégémonie dans l'Internationale prolétarienne révolutionnaire n'est échue aux Russes, il *va bien sans dire, que pour peu de temps*, de même qu'à différentes époques du XIX^e siècle, elle a appartenu successivement aux Anglais, puis aux Français et aux Allemands. » Partant de là, Lénine ne se lasse pas de répéter : « Comparativement aux autres pays, il était plus facile à la Russie d'*entreprendre* la révolution prolétarienne ; mais il lui sera plus difficile de la *poursuivre* et de mener à bien la complète organisation socialiste de la société¹. »

Toute cette argumentation révèle le logicien subtil. Et la poursuite — *envers et contre tout* — de la socialisation de la Russie, dénote le pur logicien pour qui Patrie et Humanité ne sont qu'objet de spéculation (mais en même temps, sujet d'expériences). Toutefois cet enchaînement de causes qui, aux yeux de Lénine lui-même, offre certaines lacunes, présente en outre sous plus d'un rapport le caractère d'un raisonnement purement formel et même d'un sophisme. De plus — fait encore plus important — *le bolchévisme, tel qu'il est mis en pratique* à l'heure actuelle, est en contradiction avec cette argumentation, aussi longtemps du moins que la révolution sociale mondiale ne se produit pas pour modifier et corriger, à la place des insoucients pionniers russes, l'état de choses existant. Alexandre Herzen déjà avertissait les impatients de ne pas « prendre le second mois de la presta-

¹ N. Lénine. *La Troisième Internationale, sa place dans l'histoire* dans l'« *Internationale communiste* », N^o 1, p. VI. « Rote Fahne », Ed. Berlin. Août 1919. (Souligné par l'auteur.)

tion pour le dernier ». Lénine aurait-il fait cette lourde faute de calcul, lui qui, pendant plusieurs décades, s'est plongé précisément dans l'étude des problèmes d'économie politique ? Car en fin de compte, la question fondamentale est de savoir *si la Russie est mûre pour le socialisme*. Écoutons la réponse qu'y donna Lénine lors de la révolution de 1905 :

« En chargeant le gouvernement révolutionnaire provisoire de réaliser le programme minimum, le Congrès (c'est-à-dire cette fraction bolchéviste que Lénine fait passer pour le congrès du parti) repousse l'idée *absurde et à demi anarchiste* d'une réalisation immédiate du programme maximum d'une prise du pouvoir en vue d'un bouleversement socialiste. Le *degré de développement économique* de la Russie (condition d'ordre objectif) comme le *degré de culture et d'organisation des grandes masses prolétariennes* (condition d'ordre subjectif, inséparablement liée à la première), rendent impossible une libération immédiate et complète de la classe ouvrière. De parfaits ignorants sont seuls capables de perdre de vue le *caractère bourgeois* du bouleversement démocratique auxquels ils assistent ; seuls les optimistes les plus naïfs peuvent oublier à quel point la masse des ouvriers est mal renseignée sur les buts du socialisme et ses moyens de réalisation. C'est pourquoi nous sommes tous persuadés que la libération des ouvriers ne saurait être que l'affaire des ouvriers eux-mêmes. Tant que les masses n'auront pas pris conscience d'elles-mêmes et ne se seront pas organisées, tant qu'elles n'auront pas été préparées et élevées en vue d'une lutte de classe ouverte contre la bourgeoisie tout entière, il ne saurait être question d'une révolution socialiste¹. »

¹ N. Lénine. *Deux tactiques*, etc., p. 8-9. (C'est nous qui soulignons. A. C.)

Cette longue citation est aussi claire qu'on le peut souhaiter. Nous sommes ici en présence d'une idée que l'on peut considérer comme une des idées favorites de Lénine. Elle se répète à plusieurs reprises dans l'opuscule en question, mais se rencontre également dans d'autres de ses écrits, qu'ils appartiennent à une époque d'effervescence révolutionnaire ou à une période d'accalmie. Il faut suivre le créateur du bolchévisme dans ses raisonnements que, du reste, il a empruntés tels quels à ses maîtres, les fondateurs et premiers théoriciens du marxisme russe ; ainsi, seulement, on se rend compte du caractère étroitement marxiste de la conception que Lénine se faisait jadis de la révolution russe ; ce n'est qu'ainsi que l'on comprend son attitude réservée, voire même ironique à l'égard d'un Parvus, d'un Trotzki, d'un Lounatcharski proclamant en 1905 déjà la révolution en permanence et qualifiant de précurseur immédiat de l'aurore socialiste le mouvement qui s'était déclenché contre l'autocratie tsariste avec la violence des éléments déchaînés.

Cela nous mènerait trop loin d'examiner ici de plus près sur quels points et à quel moment les opinions jusqu'alors fort divergentes de Lénine et de Trotzki, par exemple, se rencontrèrent. Nous savons déjà que, dix ans après, — la 1^{re} année de la guerre, — Lénine, dans un article du *Communiste*, voyait bien venir la révolution socialiste, mais en Occident ; en Russie, par contre, il ne prévoyait que la République démocratique. Pendant ces quelques années, une transformation radicale, un bouleversement faisant époque, se seraient-ils donc produits dans ces *conditions d'ordre objectif et subjectif* que Lénine avait toujours soin de mettre au premier plan de ses considérations, et, plus

encore, dans la structure économique de la Russie ? Quiconque est en mesure de suivre la socialisation de la Russie, non seulement dans ses grandes lignes, mais pour chaque branche d'industrie, et même plus à fond encore et de plus près : dans les exploitations prises séparément ; quiconque est en mesure de rechercher les causes profondes des faits, se rend clairement compte de l'échec marqué auquel a déjà abouti cette téméraire tentative. Aucune modification dans l'étude ou dans l'enseignement du marxisme ni aucune erreur dans son interprétation ne peuvent expliquer ce fait, ce « *hard fact* » comme aurait dit Carlyle. L'œuvre théorique et pratique de Lénine fut à l'unisson de sa conception matérialiste de l'histoire au temps où il envisageait le degré de développement et les caractères de l'économie politique russe pour proposer les conclusions que l'on sait. Mais il pêche contre les principes de cette doctrine, dont il s' imagine être le seul véritable interprète, lorsque, traduisant *dans la pratique* ce mot bien connu de Marx que la violence a toujours été jusqu'à présent la sage-femme présidant à la naissance d'un nouvel ordre social, il en conclut que la violence peut rendre superflu le travail même de la nature.

La forme politique que revêt cette violence pleine de promesses est, dans le système de Lénine, la *dictature du prolétariat*. Ce n'est point ici le lieu de nous arrêter aux controverses qui s'engagèrent à ce sujet entre Lénine et Kautsky, par exemple. Toutefois notons bien que la dictature, telle que Lénine l'a instituée dans le royaume des soviets, ne saurait être confondue avec celle du prolétariat.

Car cette violence est le fait d'une minorité qui,

brutalement, écrase tous ceux dont les opinions divergent des siennes, et, dans le nombre, les ouvriers socialistes aussi, qui détruit leurs organisations — partis, syndicats, coopératives — et impose au travail lui-même, en créant les armées ouvrières, par exemple, les chaînes d'un nouvel esclavage. Paul Axelrod n'avait donc pas tort en parlant d'une dictature sur le prolétariat qui s'exerce dans la Russie des soviets. Ou bien le bolchévisme a-t-il peut-être, malgré tout, la majorité pour lui, parce qu'il prétend être un gouvernement d'ouvriers *et de paysans* ? Si l'on ne se laisse pas éblouir par les lettres flamboyantes des enseignes aux vives couleurs faites à l'intention des couches populaires les moins instruites, et que l'on approfondisse la question, c'est sur ce point précisément qu'on découvre une des plus grandes lacunes de l'édifice bolchéviste, lacune qui menace de causer l'effondrement du système entier. Au reste, personne n'était mieux placé que Lénine lui-même pour savoir que la population des campagnes donnerait du fil à retordre.

Depuis la première révolution, celle de 1905, lui et son parti ont pris fait et cause pour une dictature à la fois prolétarienne et paysanne. Mais Lénine ne se méprenait aucunement sur le caractère des villageois en général, ni, par suite, sur la nature de cette dictature. Ici encore nous rencontrons une de ces idées de prédilection dont il doit l'essentiel aux recherches théoriques de Georges Plekhanoff et de Paul Axelrod : il la reproduit à diverses occasions, l'exprimant tantôt d'une façon tantôt de l'autre, pour aboutir toujours à la même conclusion : le peuple des campagnes n'est que passagèrement le compa-

gnon et le frère d'armes du prolétariat : à l'union succédera fatalement — par suite d'une modification dans la répartition traditionnelle des forces — la séparation, voire même la lutte ouverte. A vrai dire, cette conception se fait jour déjà dans ses premiers travaux d'économie politique¹, mais Lénine ne put la traduire en une formule politique qu'au moment du mouvement révolutionnaire qui se produisit une quinzaine d'années plus tard. Il était alors persuadé que « la victoire décisive de la révolution sur le tsarisme serait *la dictature révolutionnaire-démocratique du prolétariat et des paysans...* Ce serait, bien entendu, une dictature non pas socialiste, mais démocratique. Elle ne pourra (sans franchir toute une série de degrés intermédiaires dans l'évolution révolutionnaire) toucher aux fondements du capitalisme² ». Deux ans plus tard, Lénine s'exprime plus nettement encore sur la même question sans se douter probablement que le fait d'avoir ainsi pris position jettera, un jour, sur la politique agraire de la Russie des soviets un rayon de lumière singulièrement révélateur. « Notre révolution est, sous le rapport social et économique, une révolution bourgeoise... Même le triomphe de la révolution actuelle, en d'autres termes la conquête de la république démocratique et *la confiscation par les paysans de toutes les terres des propriétaires fonciers* n'ébranleraient en aucune manière les fondements de l'ordre social établi par la bourgeoisie³. » Cette appréciation d'une révolution à tout prendre bourgeoise découlait tout

¹ *Etudes et essais économiques* (en russe), paru en 1899 à Pétersbourg sous le pseudonyme Wladimir Iljine.

² N. Lénine, *Deux tactiques*, etc., p. 33. (Souligné par l'auteur.)

³ *Procès-verbal du Congrès de parti tenu à Londres par le parti ouvrier social-démocrate de Russie* (1907). Edition du comité central (en russe). Paris 1909, p. 271. (C'est nous qui soulignons. A. C.)

naturellement du principe premier que nous retrouvons sans cesse chez Lénine, à savoir que la classe des paysans n'est révolutionnaire qu'au sens bourgeois-démocratique, qu'elle ne porte point en elle l'idée d'une « socialisation », mais plutôt celle d'une nouvelle lutte de classes entre la bourgeoisie villageoise et le prolétariat campagnard¹.

A cette époque, Lénine ne s'était pas encore entièrement libéré de l'influence exercée sur sa pensée par le « Groupe pour l'affranchissement du travail » et se trouvait, en parlant comme nous venons de le voir, sur le terrain marxiste. C'est alors, et non dans la politique agraire de ses décrets officiels qu'il a vu juste ; comme on le voit par l'évolution qui s'est opérée dans la campagne, en suivant une marche bien différente, il est vrai, de celle qu'on avait prévue. C'est par millions, sans doute, que les paysans, et non pas seulement le prolétariat des villages, vinrent se ranger sous la bannière bolchéviste ; mais s'ils le firent et s'ils ne cassèrent pas les reins dès le début au régime des commissaires, c'est que celui-ci leur aida à réaliser leur rêve plusieurs fois séculaire, leur vœu le plus ardent : se rendre maîtres des terres et des propriétés. La socialisation des exploitations, qui n'existe qu'en apparence dans les villes, existe encore bien moins à la campagne. La propriété privée y reparait et devient florissante ; une bourgeoisie de village puissante et consciente d'elle-même est installée bien à son aise ; déjà elle dicte son *sic jubeo* souverain aux villes qui dépendent d'elle ; en réalité, c'est elle et non la bureaucratie bolchéviste qui règne dans la Russie des soviets. Voilà pour aujourd'hui. Mais demain, les paysans — facteur principal, sans doute

¹ N. Lénine. *Deux tactiques*, etc., p. V.

de la période historique qui vient de s'ouvrir pour la Russie, — éduqués par la démagogie bolchéviste, mettront fin au régime institué par le grand conquérant. Pour atteindre ce but, le paysan russe dispose en effet d'autre chose encore que de ses traditionnelles fourches à foin !

Ainsi, les événements donnent raison au Lénine de 1905, qui définissait la nature d'une dictature du prolétariat et des paysans ; aujourd'hui, par contre, il est toujours plus difficile que ses vues continuent à se vérifier, car le temps est venu dont il disait en cette même année : « Le moment viendra où la lutte contre l'autocratie russe aura pris fin et où l'ère de la révolution démocratique sera passée ; *alors il sera toujours plus ridicule de parler d'un « accord des volontés » entre prolétaires et paysans, d'une dictature démocratique et d'autres choses analogues. Alors nous tendrons à une dictature absolument socialiste du prolétariat, et nous en reparlerons plus au long*¹ ». Lénine fait honneur à sa promesse : il parle souvent et tout au long de la possibilité d'une dictature toute socialiste, mais en même temps il parle de la question agraire qui trompe toujours plus les calculs des chefs bolchévistes. Et il n'a pu, ces tout derniers temps, que faire des concessions encore plus larges aux paysans, ou bien adresser d'humbles et instants appels à leur bon cœur. Jusqu'ici, Lénine n'a réussi ni à dénouer le nœud gordien, ni à le trancher avec l'épée de sa dictature.

La dictature, telle que Lénine l'exerce depuis bientôt cinq ans, devrait être la vraie dictature du prolétariat, la dictature socialiste. Aux yeux de Lénine, non seulement « l'ère de la révolution démocratique

¹ N. Lénine, *Deux tactiques*, etc., p. 63. (C'est nous qui soulignons. A. C.)

est passée », — mais du même coup, il n'est pas resté la plus petite place pour la démocratie elle-même ; la violence constitue l'unique *instrumentum regni*. Ne cherchons pas à opposer au Lénine dictateur le Lénine social-démocrate ; un examen attentif ne permet pas de signaler une contradiction fondamentale entre ses théories et ses méthodes de gouvernement. Trotzki, qui est un publiciste et non un penseur, a rompu tant de lances en faveur du *principe* de la démocratie, en faveur des droits de l'homme et du citoyen que la politique de violence sans tempéraments, qu'il poursuit aujourd'hui, détruit en réalité l'œuvre de toute sa vie. Lénine par contre, ne voulut jamais reconnaître dans la démocratie un « objet en soi » ; il chercha toujours à en limiter l'importance, — jamais il n'oublie, par exemple, de fixer les bornes de « l'ère de la démocratie », — il fit toujours ses réserves. Dans un de ses premiers écrits déjà il se dénie toute valeur propre et absolue à la démocratie et plus d'un passage — appuyé sur une parole de Marx qu'il a largement exploitée — fait clairement prévoir, sans équivoque ni détour, dans quel esprit Lénine gouvernera un jour ¹. Mais, même dans son *appréciation toute utilitaire de la démocratie*, se glissent des considérations qu'il vaut la peine de rappeler parce qu'elles permettent d'interpréter sa conception de la démocratie, sinon comme identique à celle de ses adversaires, du moins comme susceptible de s'accorder avec elle.

C'est ainsi qu'en 1905, Lénine, commentant les résolutions du congrès de son parti tenu à Londres, écrivait : « La résolution du Congrès démontre tout

¹ Entre autres, dans sa brochure parue à Genève en 1904, *Un pas en avant, deux pas en arrière*. Sur la crise de notre parti (en russe) ; et sous une forme plus nette encore, dans un opuscule de 1906, *La Victoire des cadets* (en russe).

d'abord la nécessité d'une « liberté politique aussi complète que possible, » et cela au point de vue des intérêts immédiats du prolétariat aussi bien qu'au point de vue des « *fins et buts du socialisme* »... Il était logique et, en principe, indispensable, que la résolution votée mît l'accent sur ce mot d'ordre d'une république *démocratique*, car le prolétariat, en tant que protagoniste de la démocratie aspire précisément à une complète liberté¹. » Mieux encore : Lénine qui, pour des fins de propagande, se servit trop souvent du mot de Lassalle : « Une seule masse réactionnaire » qui s'oppose au prolétariat, Lénine à tout prendre ne se refuse pas toujours à faire des distinctions au sein même du parti bourgeois ; le dialecticien entre dans le domaine des faits et sa méthode accuse une première caractéristique de toute importance : le sentiment subtil des nuances. Ce que Lénine sait fort bien, ce qu'il cherche à faire comprendre à ses disciples et partisans lorsqu'il estime pouvoir se dépouiller, pour un moment, de son égalitarisme démagogique peu scientifique, c'est que « l'organisation démocratico-bourgeoise est autre en Allemagne qu'en Angleterre, autre en Autriche qu'en Amérique ou en Suisse ». Il se fait ironique, lorsqu'il élève la voix pour mettre ses partisans en garde contre une trop commode simplification des théories : « Curieux marxiste que celui qui, à l'heure de la révolution démocratique, négligerait les différences de degré dans la démocratie et la diversité de ses modes, se contentant de faire « l'entendu », l'homme qui a su démêler que tout cela n'est qu'une « révolution bourgeoise » ou les fruits d'une « révolution bourgeoise² ».

¹ N. Lénine. *Deux tactiques*, etc., p. 5. (C'est nous qui soulignons. A. C.)

² N. Lénine. *Deux tactiques*, etc., p. 29-30.

Mais en parlant ainsi, Lénine lui-même ne faisait que suivre et répéter Plékhanoff et Axelrod qui, les premiers, avaient discerné la nature du développement économique de la Russie et la valeur sociale de la révolution menaçante. Mais remarquons tout de suite, pour préciser le point de vue de Lénine, qu'ici encore il ne manquera pas de faire cette réserve que l'on retrouve dans tous ses écrits : « *l'heure de la révolution démocratique* », il faut l'entendre au point de vue purement historique ; mais, tout aussi bien, *la démocratie elle-même n'a dans son système qu'une valeur relative et toute passagère !*

Or la Russie — et ce devrait être pour Lénine la question essentielle — a-t-elle dépassé l'ère de la révolution démocratico-bourgeoise ? les conditions d'ordre objectif et subjectif d'une révolution socialiste, qu'en 1905, Lénine attendait encore, se sont-elles réalisées ? Et que s'est-il produit dans cette courte période de deux ans seulement pour qu'en 1917, Lénine ait rompu si radicalement avec cette ligne de conduite — « *la lutte révolutionnaire pour l'établissement d'une république démocratique en Russie* » — qu'il avait fixée lui-même en 1915 encore ? La réponse, l'unique et selon Lénine la concluante réponse, la voici : *la guerre mondiale*.

L'attitude de Lénine en ce qui concerne cette grande guerre de 1914 à 1918, dont le retentissement est encore loin de cesser, forme un chapitre à part qui mérite une attention spéciale. Il n'a pas sa place ici. Nous n'examinerons pas non plus dans cette étude si et dans quelle mesure Lénine était conséquent avec lui-même en prenant pour point de départ la guerre, laquelle ne faisait pourtant que détruire les forces de production, alors qu'autrefois — en parfait accord

avec la doctrine marxiste — il voyait dans la suppression des conflits armés la première condition d'une révolution socialiste. En tout cas, il a eu raison sur un point ; la guerre fut le ferment qui déterminait le *déclanchement* de ce formidable mouvement révolutionnaire ; elle donna à l'explosion brutale de la fureur populaire une impulsion jusqu'alors inconnue, cette force élémentaire et cet essor qui aujourd'hui encore, après bientôt cinq ans, maintiennent Lénine au pouvoir. Qu'on ne vienne pas dire que Lénine est contre la guerre. Le serait-il, qu'il aurait malgré tout le droit de détourner les énergies révolutionnaires de la guerre sur les moulins de la propagande bolchéviste. Mais Lénine, — et sur ce point il marche de pair avec beaucoup de socialistes, Marx en tête, — n'a jamais sacrifié aux idées pacifistes ; il les raille et, socialistes ou bourgeoises, les traite de « prêtrailleries ». Dans un but de propagande, il est vrai, Lénine a lancé dans les masses le mot d'ordre d'une conclusion immédiate de la paix, gagnant ainsi à sa cause, dans les tranchées et dans le pays, des millions d'êtres dégoûtés de la guerre. Si aujourd'hui encore la Russie n'est qu'un front gigantesque — et les causes en sont dans l'état de faits existant — cela a moins d'importance pour nos considérations que l'opposition systématique de Lénine au désarmement général et le fait qu'en *principe il admet la guerre*.

Le point de vue de Lénine à cet égard exige quelques brefs éclaircissements.

Lénine n'admet pas la distinction entre guerre offensive et défensive. Par contre, il fait une différence entre guerres nationales et guerres impérialistes. Son attitude à l'endroit des premières rappelle celle de Karl Marx qui, en 1848, prôna la guerre contre l'Orient

slave où il entrevoyait la contre-révolution ; de même, en 1859, Frédéric Engels poussa les Allemands contre Napoléon III et contre la Russie des tsars. « Les guerres d'autrefois étaient la continuation de la politique des mouvements nationalistes excités pendant des années par la bourgeoisie contre l'oppression étrangère et contre l'absolutisme (turc ou russe). A cette époque-là, la seule question qui se posât était celle-ci : de laquelle des deux bourgeoisies le triomphe est-il préférable ? A ces guerres-là les Marxistes avaient en principe le droit d'entraîner les peuples en attisant leurs haines nationales¹ ». Mais, d'après Lénine, l'ère de ces guerres est passée ; elle a fait place à une époque de guerres purement impérialistes. Dans le conflit mondial, il fait, il est vrai, *une* exception en faveur de la Serbie, dont la lutte contre l'Autriche offre un caractère national². C'est pourquoi Lénine mesure cette guerre à la même aune que celle de 1813, 1854-1855, 1859, 1870, 1876 ou 1897 : « Si cette guerre s'était produite isolément, autrement dit si elle ne se rattachait pas à la guerre européenne, aux ambitions cupides et aux appétits de conquête de l'Angleterre, de la Russie et de bien d'autres nations encore, ce serait un *devoir* pour tous les socialistes de souhaiter le succès de la bourgeoisie serbe³ ». Ce coup d'œil rétrospectif conduit Lénine à se rapprocher encore davantage de Marx et de Engels ; il établit un *pro-*

¹ N. Lénine. *Le Krach de la deuxième Internationale* ; p. 84. (Souligné par l'auteur.)

² Lénine se sert à deux reprises dans le même passage de l'expression : guerre de la Serbie contre l'Autriche, et non l'inverse. Or, Lénine ne connaît pas de guerres défensives ; nous ne pouvons cependant le soupçonner d'avoir oublié que l'Autriche, et non la Serbie, fut la première à déclarer la guerre. Mieux vaut admettre que Lénine s'occupe du caractère de cette guerre, et non pas de la façon dont elle a éclaté.

³ N. Lénine. *Le Krach*, etc., p. 91. (Souligné par Lénine.)

gramme de la guerre révolutionnaire que, sans doute, il pourrait compléter encore, mais qui, dans ses grandes lignes et tel qu'il nous l'a soumis, en 1915 déjà, est des plus caractéristiques. « Nous autres marxistes, — c'est ainsi que Lénine formule son programme, — nous nous sommes prononcés de tout temps et nous prononçons encore aujourd'hui en faveur de la guerre *révolutionnaire* dirigée contre les peuples *contre-révolutionnaires*. Admettons, par exemple, qu'en 1920 le socialisme triomphe en Amérique ou en Europe, et supposons en outre qu'à *ce moment-là* le Japon et la Chine dirigent contre nous leurs Bismarck — ne fût-ce même qu'une action diplomatique au début — nous *approuverions* une guerre offensive, une guerre révolutionnaire contre eux ¹. »

Nous ne rechercherons pas ici dans quelle mesure Lénine a pu réaliser ce programme de lutte agressive, ni pourquoi la politique internationale du bolchévisme *a dû* s'accommoder de constellations politiques tout autres que celles que Lénine avait entrevues jadis. Laissons aussi de côté la question de savoir si c'est dans *cette* voie, à l'aide de ces alliés précisément que le bolchévisme recherche, et contre ces ennemis même avec lesquels il a dû se mesurer (les uns et les autres en tant qu'entités sociales et économiques), que le socialisme pourra, à proprement parler, devenir une réalité. Avec sa clairvoyance habituelle, Lénine a compris sans doute depuis longtemps que le succès final du socialisme ne se trouve pas là où furent remportés les premiers succès du bolchévisme, qu'il n'est pas dans le tourbillon des guerres déchaînées ni dans le vent de tempête de la dé-

¹ N. Lénine, *Le Krach* etc., p. 94. (Souligné par l'auteur.) Dans le texte original, la phrase est tout entière d'une extrême lourdeur et fort obscure.

sorganisation et de la destruction générales ; et cette conviction, fruit de sacrifices indicibles, mûrit avec le temps. Lénine, partant d'un point de vue subjectif, est opposé au culte de l'individu et, en tant que sociologue, conçoit le rôle du héros de l'histoire tout autrement que ne le font Carlyle ou le Russe Michailovski, il est cependant, à n'en pas douter, le premier à s'appliquer le mot de Marx, s'appelant lui-même un enfant de son temps, un produit de l'état de choses existant. Pour qu'il devînt le Lénine d'aujourd'hui, il fallait cette « situation révolutionnaire », qui depuis 1914 s'est aggravée d'une façon critique ; il prétend être simplement *l'exécuteur testamentaire du monde déchiré par cinq années de guerre !* Sur ce point, il s'est rencontré avec des millions de déshérités qui, contre vents et marées, en dépit d'une nouvelle guerre et d'un nouvel appel aux armes, le suivent fidèlement. Mais la grande mêlée a beau n'être point finie encore : en réalité, le sort en est déjà jeté...

En épilogue à son ouvrage *Etat et Révolution*, Lénine écrivait : « La deuxième livraison de la brochure (consacrée aux « Expériences de la Révolution russe en 1905 et 1917 ») se fera peut-être longtemps attendre. Il est plus commode et plus utile de prendre sa part des expériences révolutionnaires que d'en parler et d'en écrire ¹. » Depuis lors, Lénine *prend part* à ces expériences, souvent même il les crée de toutes pièces. C'est au milieu de ce travail qu'il a atteint dernièrement sa cinquantième année, anniversaire qui sans doute réjouit moins le cœur de cet homme simple et modeste que ne le fait le jubilé

¹ Je cite d'après l'édition allemande. N. Lenin. *Staat und Revolution. Die Lehre des Marxismus vom Staat u. die Aufgaben des Proletariats in der Revolution*, dans la *Politische Aktions-Bibliothek*. Edité par Franz Pfemfert. Berlin-Wilmersdorf 1918.

à peu près contemporain de ses vingt-cinq ans d'activité socialiste. Mais le calendrier et ses dates ne sauraient paralyser le besoin d'action d'un Lénine. Lénine est d'un autre bois que n'était le vieux Solon ; il ne se retirera jamais de son propre chef pour contempler de loin, comme celui-ci, les résultats de sa législation. Et c'est pourquoi la hache « communiste » du solitaire du Kremlin poursuit ses ravages et continue à frapper la Russie consternée, frappe d'autant plus dur que ses coups sont froidement calculés. Qui mettrait encore en doute qu'Uljanow a gravé son pseudonyme dans les annales de l'humanité ? Et est-ce en lettres d'or ou bien son nom semblera-t-il au contraire, celui d'un second Erostrate ? Sur cette question, les bolchévistes disputent avec leurs adversaires.

Mais il est un juge en dernière instance : l'Histoire.

A. CHARASCH.



Le paradis de M. Wells.

I

L'ÉVOLUTION DU PATRIOTISME

Notre civilisation est-elle menacée ? Les forces destructives que la guerre a déclanchées, mais n'a point créées, anéantiront-elles dans un avenir plus ou moins proche l'ouvrage constant des siècles ?

L'opinion là-dessus se partage en deux courants opposés, ayant chacun sa chimère : l'une, celle de la génération qui a goûté la douceur de la vie d'avant-guerre, se flatte de faire renaître les conditions d'existence d'antan, de recoller les fragments du globe de cristal fragile que la guerre a pulvérisé et de renouer paisiblement le fil de la vie, rompu par le canon.

L'autre chimère rejette, en le brisant comme une vieille ferraille, tout le mécanisme de notre civilisation, afin d'élever sur ses débris un édifice nouveau, si vaste qu'il pourra abriter toutes les nations du monde.

Tel est du moins le rêve grandiose qu'un éminent écrivain anglais, M. H. G. Wells, bien connu du public français par l'originalité de ses idées, développe dans un journal anglais, le *Sunday Times*¹ sous le titre de *The salvaging of civilisation* (*Le sauvetage de la civilisation*) et pour sous-titre : *Project of World-Wide*

¹ *Sunday Times*, 27 mars, 3, 10, 17 avril.

Reconstruction (Projet de reconstruction du monde entier).

Esprit essentiellement anglo-saxon, M. H. G. Wells unit le sens des réalités à une grande puissance d'imagination et à un jugement indépendant. Plus soucieux de possibilités que de logique, il tire facilement de faits particuliers des généralisations hardies. Ainsi, voyageur infatigable, aviateur intrépide de la première heure, il ne construit pas ses théories sur des abstractions, mais sur des expériences personnelles. Il a visité la Russie des tsars et celle de Lénine et, devant la magnificence de la première et la désolation de la seconde, il a compris que le bolchévisme avait simplement mis à nu le marais pourri que la pourpre impériale masquait de sa somptuosité factice. Alors il s'est demandé si toute notre civilisation ne reposait pas sur une base non moins fragile et comment on pourrait la consolider.

« Notre civilisation, déclare M. Wells, est en train de s'écrouler et, à ce qu'il me semble, de s'affaïsser si rapidement qu'il est urgent de tenter un énorme effort pour la sauver ; or, je ne vois en ce moment aucune tentative de ce genre ».

La cause initiale du mal dont le vieux monde se meurt est dans la disproportion qui existe entre le prodigieux développement scientifique et les inventions des trois derniers siècles et la mentalité de l'Européen, qui n'a pas su s'adapter aux nouvelles conditions de vie qui s'offrent à lui et ouvre à son activité un champ illimité.

Enfermés dans d'étroites frontières, les différents Etats de l'Europe étouffent, et jusqu'ici n'ont eu d'autres possibilités d'expansion que celles que leurs armes conquéraient.

En dépit de l'idéal d'unité légué par l'Empire

romain et de l'influence unificatrice du christianisme, l'Europe reste congestionnée, entravée dans ses communications, malgré l'évidente aspiration de ses différents peuples à cette même unité.

En vain l'application de la vapeur à la locomotion est-elle venue diminuer sensiblement les distances, les barrières, sous forme de frontières et de douanes, subsistent et opposent leurs barricades nationales, politiques et industrielles, au libre trafic des nations.

L'aviation, en s'emparant des champs infinis de l'air, a supprimé de fait le dernier obstacle matériel à la facilité des communications. Le poète n'a-t-il pas dit ¹ :

De frontières, au ciel voyons-nous quelques traces ?
Sa voûte a-t-elle un mur, une borne, un milieu ?

Eh bien, oui, l'Europe a trouvé moyen de hérissier le ciel même de barrières. A ce propos M. Wells raconte une plaisante aventure : désireux d'aller d'Angleterre à Reval (Esthonie) et d'en revenir promptement, il voulut s'y rendre par la voie de l'air, calculant que son voyage pouvait s'accomplir en dix ou douze heures. Mais le gendarme veillait : défense de voler en Hollande plus loin qu'Amsterdam. De là, obligation de prendre un avion allemand jusqu'à Hambourg, puis un aéroplane danois pour Copenhague, et il restait encore 500 milles à couvrir. Il va sans dire que chaque arrêt comportait des formalités de passeports, de visa, etc. Bref, M. Wells dut se résigner à faire son voyage en cinq jours pour l'aller et sept pour le retour, ce qui l'amène à cette conclusion mélancolique : « En Europe, avec ses frontières actuelles, l'aviation ne vaut rien et ne vaudra quelque

¹ Lamartine. *Epîtres et poésies diverses*.

chose que le jour où elle deviendra une affaire pan-européenne. »

En somme, il estime que, bien que nos savants et nos techniciens nous donnent toutes facilités pour nous jouer des distances, nous sommes encore, dans l'ancien monde, par la force de nos institutions et de notre conception des relations de voisinage, contemporains des diligences. Nous sommes restés à l'âge de la traction animale. Il y a incompatibilité entre la civilisation moderne et l'étroitesse des bornes qui nous enserrant et cependant, si ce redoutable problème n'est pas résolu, c'en est fait de la civilisation.

Or ces entraves sont jalousement maintenues par une conception mesquine du patriotisme et un respect exagéré de traditions surannées. Chaque Etat a ses tarifs et sa monnaie et nous savons depuis la guerre quelles surprises nous réserve trop souvent la danse fantaisiste du change ! Ces conditions économiques paralysent le travail, le commerce, les échanges de vivres et rendent illusoire tout espoir de reconstitution économique.

Telle est, selon M. Wells, la fâcheuse situation de l'Europe, qui la conduira infailliblement à la ruine, si l'on ne réagit pas promptement.

Tout autre est la situation de l'Amérique. Les chemins de fer, le télégraphe, le téléphone, l'aviation, toutes les découvertes de la science moderne ont favorisé son développement au lieu de bouleverser son existence, comme ce fut le cas dans notre vieille Europe.

« Les Etats-Unis, tels que nous les voyons, remarque M. Wells, sont l'œuvre d'abord du bateau à vapeur de rivière, puis du chemin de fer. Sans leur concours,

la rapide expansion américaine sur ce continent immense eût été impossible. »

Ces deux modes de locomotion semblaient l'agent naturel de cette expansion et furent reçus comme une bénédiction, tandis qu'en Europe, ils apparurent comme une terrible perturbation.

En effet, dans nos villes, qui furent jadis encerclées de murs, les rues étroites aboutissent souvent à un carrefour restreint, et les automobiles, les motocyclettes et même la simple *bécane* de l'ouvrier, si elles facilitent la vie à leurs propriétaires, menacent sans cesse celle des enfants, des vieillards, des impotents, qui sont bien obligés de traverser la chaussée, d'un trottoir à l'autre, pour arriver à destination. Aux humbles piétons, qui forment la majeure partie de la population, et qui ne connaissent de ces engins que la poussière qu'ils soulèvent et leurs émanations malodorantes, ils semblent des fléaux, créés pour priver le pauvre monde du droit de respirer l'air pur des champs.

Il en est autrement en Amérique où les villes ont été élevées en vue de cette traction, si encombrante chez nous. La rapidité de l'expansion des Etats-Unis dans l'immense continent américain tient du prodige, et c'est un fait unique dans l'histoire qui n'était possible qu'avec nos moyens modernes de transport et de locomotion : « Sans voie ferrée et sans télégraphe, affirme M. Wells, il serait plus facile de gouverner la Californie de Pékin que de Washington. »

Pourtant ce merveilleux développement n'aurait pas réussi à former une nation s'il n'avait favorisé l'éclosion parallèle d'un sentiment national uniforme dans toute l'étendue de la vaste république.

L'histoire a connu des empires qui comprenaient

des populations de plus de cent millions d'âmes, mais ce n'étaient que des agglomérations de peuples, reliés par le lien fragile de la conquête et qui, au premier choc, se désagrégeaient.

L'immense peuple qu'englobent les Etats-Unis est *un*. Le citoyen de New-York et celui de San-Francisco disent avec le même orgueil : « Je suis Américain ». La grande République réalise un patriotisme intense sous la seule forme qui soit en harmonie avec les conditions de la vie moderne.

Il n'en fut pas toujours ainsi; au début de son existence elle s'inspira de la conception européenne du patriotisme, fonda treize Etats confédérés, qui formaient autant de peuples souverains, distincts et séparés, le Massachusetts, la Virginie, la Géorgie, etc.

Le lien trop lâche qui les unissait ne leur permettait ni de maintenir l'ordre à l'intérieur, ni de se faire respecter à l'extérieur et, entre 1781 et 1788, une nouvelle constitution fut élaborée, embrassant le peuple américain tout entier et dans lequel les treize Etats se fondirent harmonieusement. Du coup, les rivalités locales s'évanouirent et l'intérêt national *prima*.

C'est à cette forme extensive du patriotisme que M. Wells convie les nations européennes, car il se défend contre le reproche d'antipatriotisme, et s'en explique très nettement.

« Avons-nous envie de rejeter totalement l'idée patriotique? demande-t-il : Le pouvons-nous? Eh bien, franchement je crois que nous ne le pourrions pas lors même que nous le souhaiterions. Il semble nécessaire à la vie morale de l'homme qu'il sente qu'il fait partie d'une communauté, qu'il lui

appartient et qu'il la possède. Il faut que cette communauté soit une réalité unique et aimable, inspirée par une idée commune, avec une manière d'être et un but communs. »

L'erreur consiste à subordonner les questions d'intérêt général à celles de tel ou tel pays d'Europe, à envisager la politique et la vie économique à un point de vue national, anglais, français, italien ou autre, au lieu d'embrasser, sinon l'ensemble de tous les peuples civilisés, au moins toute l'Europe.

Si le patriotisme national est incapable d'évoluer en un nationalisme européen, notre vieux monde est perdu, « car, assure M. Wells, ce n'est qu'en considérant l'intérêt général des diverses nations qu'on peut espérer d'en sauver une seule. Sans cela de nouvelles guerres détruiront la trame sociale de l'Europe et les nations qui la composent périront en combattant entre elles. »

M. Wells réfute également l'opinion de quelques nationalistes anglais, qui pensent que l'Empire britannique, par son étendue et sa puissance, est désigné pour assumer en Europe le rôle prépondérant que les Etats-Unis tiennent en Amérique et que, si ces formidables puissances de langue anglaise s'entendaient, elles pourraient facilement dominer le monde et maintenir la paix.

« C'est une idée fausse, objecte M. Wells, et qui pourrait avoir une influence pernicieuse sur le public de langue anglaise, de culture moyenne, pour peu qu'on la caresse avec trop de complaisance. »

D'ailleurs, bien que l'Empire britannique soit de création récente, même plus récente que les Etats-Unis et, de par sa constitution et ses dimensions, il diffère des Etats européens qui en sont encore, au

point de vue des communications, au stage du cheval et de la route, comme la France et l'Allemagne, il présente une différence essentielle avec les États-Unis : Ceux-ci forment un ensemble homogène et se développent harmonieusement. L'Empire britannique est hétérogène et manifeste peu de capacités assimilatrices.

En outre les États-Unis forment un bloc et sont pour le moment à l'abri des attaques d'un antagoniste sérieux. Les possessions du Royaume-Uni, au contraire, sont disséminées sur toute la surface du globe, enchevêtrées et mêlées à une multitude de peuples, qui peuvent lui devenir hostiles.

En outre, tandis que les États-Unis sont l'œuvre du vapeur de rivière, c'est le bateau à vapeur qui a présidé à la formation de l'Empire britannique, cette puissance maritime essentiellement océanique, dont l'action politique et économique repose sur lui, car c'est son principal moyen de transport mondial. Le Royaume-Uni ne peut maintenir cette suprématie sans la coopération et l'approbation des autres États, et cela à la condition que le transport par eau, au moyen de la vapeur, domine en temps de paix et reste invulnérable pendant la guerre.

Or cette suprématie est menacée par deux faits nouveaux : l'aviation et les sous-marins. La guerre a surabondamment révélé les dangers qu'offrent ces derniers et la menace qui vise principalement l'Angleterre et le Japon.

Le développement que prend l'aviation indique non moins clairement que, dans l'avenir, la sécurité de l'Empire britannique résidera bien moins dans sa force belligérante que dans le maintien de la paix à l'intérieur et hors de ses frontières.

M. Wells explique comment il a été amené à cette conclusion qui semble au premier abord plutôt prématurée. Ayant fait partie du comité civil britannique de transports *par voie aérienne*, il a pu se rendre compte des possibilités et des probabilités que l'aviation permet d'envisager. L'expérience ainsi acquise l'amène à la conclusion que, dans un avenir prochain, l'air deviendra la grande voie du service postal, pour marchandises et voyageurs, à destination des pays lointains.

Il croit également que, sous peu, le principal champ de bataille ne sera ni la terre ferme, ni la mer, mais bien les airs ! Actuellement où que l'Angleterre veuille aborder, si ce n'est au Canada, elle est obligée de survoler des territoires étrangers et, en temps de guerre, ses communications lui seront coupées dans les airs et sur mer. Du reste, elle ne peut les utiliser pour son trafic commercial sans le consentement des Etats continentaux.

De ces faits il résulte qu'en dépit de son étendue et de sa modernité, il est impossible à l'Empire britannique, comme aux autres puissances européennes, de subsister dans l'isolement.

Ainsi l'on voit que, pour toutes les nations, c'est une question de vie ou de mort de renoncer à leur idéal d'indépendance étroitement national pour s'adapter aux conditions nouvelles créées par les récentes facilités de transport et de communications. Si, lors même qu'averties, elles persistent à vouloir vivre chacun pour soi, chacun chez soi, elles seront fatalement anéanties.

Il semble que sur les deux rives de l'Atlantique on ait perçu le danger et que, pour donner un contre-poids à l'exagération du sentiment national, on s'est

décidé à fonder la Société des Nations, qui a pour mission de substituer le règne de la Justice à celui de la Force, l'arbitrage aux armes pour régler les conflits nationaux particuliers conformément à l'intérêt supérieur de l'Europe entière, en un mot en élevant au-dessus de l'égotisme particulariste, le droit souverain de tous.

« Un pour tous, tous pour un », n'est-ce pas la devise de la République Helvétique, la doyenne des républiques d'Europe, qui, dans l'étroite enceinte de ses montagnes, la première a mené à bien jusqu'à ce jour, même à travers la grande guerre, — qui faillit un moment la rompre — l'union de trois nationalités de traditions différentes et souvent, sur quelques points, opposées ? N'est-elle pas le microcosme des Etats-Unis d'Europe ? Son existence à travers les siècles n'est-elle pas la preuve palpable qu'une ruche, européenne d'abord et mondiale dans la suite des temps, peut sortir des quarante-deux alvéoles de la Société des Nations ?

M. Wells ne l'admet point, pas même pour la pierre d'angle sur laquelle l'humanité élèvera au cours des siècles l'édifice fraternel — tour de Babel de la Paix — qui abritera sous sa coupole tous les peuples réconciliés.

Cependant M. Wells reconnaît la grandeur de l'idée qu'incarne la Société des Nations, la beauté de cette tentative en soi, l'effet salubre qu'elle peut exercer sur les intelligences, mais il lui reproche un vice initial, qui la frappe d'impuissance, c'est précisément de s'intituler la *Société des Nations*. Il voudrait effacer ce dernier mot de notre vocabulaire « parce qu'il cristallise ces notions de division et de différences

auxquelles nous devons renoncer, que nous devons supprimer si nous voulons que notre race subsiste ».

Le moment est venu selon lui où, de même que le particularisme provincial s'est fondu dans l'idée de nation, celle-ci doit s'effacer devant la conception d'un Etat mondial, d'un drapeau pour toute l'humanité. « Quel respect et quel dévouement, demande M. Wells, cette multiple association peut-elle commander ? Elle n'a ni unité, ni personnalité. C'est comme si vous demandiez à un homme d'aimer n'importe quel membre d'un club féminin comme sa propre femme !

» Je comprends, ajoute-t-il, que des hommes vivent et soient prêts à mourir pour l'idée d'Humanité, pour notre chair et notre sang communs, mais non pour un assemblage de peuples qui ne veulent pas se mélanger, même de nom ! Ce titre de « Société des Nations » n'a pas d'idée centrale ni de sentiment, il est faible précisément en ceci qu'il devrait affirmer nettement sa volonté de mettre fin à toute volonté nationale séparée, car tel doit être son but, s'il en a un ! »

Sur ce point, M. Wells s'exprime encore plus catégoriquement : « L'idée d'un Etat mondial est à l'idée de la Société des Nations un peu ce que serait l'idée d'un Dieu unique à celle d'un Comité divin, composé de Baal, Jupiter, Woten, Ammon-Ra et Mumbo, Jumbo et tous les autres dieux nationaux ou locaux. » Tout compromis entre ces deux conceptions est impossible. La tâche qui s'impose actuellement à l'humanité est de substituer l'idée commune de la prospérité du monde entier, à celle de la prospérité particulière des nations, qui prévaut aujourd'hui.

M. Wells conteste que son espoir de voir les nations se rallier spontanément à cette idée d'unité mondiale

des peuples soit chimérique. A l'appui de sa thèse, il rappelle avec quelle rapidité le christianisme s'est propagé en Occident et plus récemment l'Islam dans le bassin méditerranéen.

Imbu des théories marxistes qui prêtent une action prépondérante aux agents matériels, il pense qu'avec tous les moyens de propagande dont la science moderne nous a dotés : le livre, le journal, la presse en général, le cinéma, etc., la conversion des peuples à l'idée d'un Etat mondial sera encore plus rapide, et que l'accès du paradis terrestre nous sera ouvert. En attendant M. Wells nous en révèle d'avance les perspectives enchanteresses.

CLARA-MICHEL DELINES.

(La fin prochainement.)



L'inventeur.

NOUVELLE

« Non, reprit Max, les inventeurs ne sont pas des gens malheureux. Ni les uns ni les autres ; il y en a en effet deux catégories, au moins. Il y a les malins, les positifs ; ce sont ceux qui, à la suite d'une observation faite en passant, d'une inspiration, d'un hasard souvent aussi, tombent sur un objet vraiment utile qui jusque-là manquait. Ceux-là, généralement, et pour peu qu'ils sachent s'y prendre, gagnent de l'argent, de même qu'en gagnent les camelots heureux qui savent, s'inspirant du fait ou de la scie du jour, lancer le jouet ou le bibelot qui sera un temps à la mode. Tous ces gens, à moins de se laisser voler leur idée par le voisin, trouvent généralement leur récompense, en espèces sonnantes.

» Mais même les autres, les incompris, ne sont pas malheureux. Ils n'arrivent pas à la fortune, soit, ni à la notoriété. Pourquoi ? Parce que leurs découvertes, souvent, sont inutilisables. Mais ils sont comme le poète méconnu ; poètes eux-mêmes, ils continuent. Pour eux, l'essentiel, ce n'est pas le gain ; c'est d'obéir à leur voix intérieure, à leur génie particulier, qui les pousse, précisément, à inventer. Et toujours, et sans cesse, et n'importe quoi. On me dit que ceci ne vaut

rien ? Soit. Je le perfectionnerai, ou bien j'inventerai autre chose. Et il faudra bien, un jour, que les yeux s'ouvrent. Je sais que j'ai raison, moi ; ils le verront bien.

» L'inventeur, le vrai, ne se décourage pas, jamais. Il brûlera ses meubles, il vendra sa maison, il verra sa famille mourir de faim à ses côtés, s'il le faut ; l'esprit ailleurs, une flamme aux yeux, il suivra sa route obstinée, et mourra dans son rêve sans voir venir la mort, au moment précis, soyez-en sûrs, où il se sentait justement et enfin sur le point de créer quelque chose qui allait étonner le monde. — Malheureux, ces hommes ? Allons donc ! Vivre et mourir en caressant un beau rêve, ce n'est pas être malheureux. Je vous jure qu'ils ne sont pas à plaindre. Quant à leur famille, ah dame ! leur famille, ce peut être autre chose. Tenez ; j'ai connu un cas... »

Max se leva, passa dans la chambre voisine et en rapporta un objet en forme de longue canne qu'il déposa sur la table. C'était bien une canne, d'un mètre et demi de hauteur environ, en métal, et qui sonna creux en touchant le meuble. Notre hôte la reprit, et se mit en devoir de la dévisser. Elle se trouva alors sectionnée en trois parties, comme ces gaules perfectionnées qu'emploient les pêcheurs. Elle était creuse ; successivement en sortirent un morceau de toile en forme de triangle, une scie à main, longue et mince, une sorte de grand clou, quelques vis et je ne sais quoi encore. Max alors, assis sur la table, nous regarda en souriant. Et, comme nous attendions une explication :

« C'était il y a vingt ans environ. Comme vous vous en souvenez peut-être, j'étais étudiant, ici même. Après avoir changé plusieurs fois de chambre, j'élus

domicile, un printemps et pour y passer le semestre d'été, dans une modeste bicoque située au-dessus de la ville, au bord des bois, et qui, un jour que je passais devant, m'avait plu. Elle était bien vieille, mais délicieusement enfouie dans les fleurs. Elle appartenait à un bonhomme d'une cinquantaine d'années qui en habitait le bas avec sa fille ; on m'aménagea à l'unique étage une chambre à peu près convenable où je m'établis un jour, moi, ma malle et mes bouquins. C'était absolument charmant, et je ne me souviens pas d'avoir jamais vécu dans un plus joli paysage.

» Je fus vite, avec mes hôtes, sur un pied de gentille cordialité. La fille — vingt-cinq ans — s'occupait de ma chambre ; j'avais souvent l'occasion de la rencontrer. Douce et sérieuse, vêtue un peu gauchement et toujours en noir, pas jolie, mais un regard bon et franc, elle se prêta souvent à un bout de causette, une fois qu'elle eut vu, après quelques jours, que je me montrais poli sans être aucunement entreprenant. Quant au père, lui, il demeurait invisible. Il travaillait dans son « atelier », une vaste chambre du rez-de-chaussée où il y avait une longue table de bois et toutes sortes d'outils pendus aux parois : équerres, scies, rabots, avec des rouleaux de fil de fer, et, dans les coins, un pêle-mêle d'objets de tous genres, évoquant les besognes du menuisier, du serrurier, du maçon, d'un peu tous les hommes de métier. Il avait besoin de tout cela, car, sa fille me le confia dès le premier jour d'un ton de respect où se mêlait, me sembla-t-il, un rien d'amertume et comme d'ironie voilée, il était « inventeur ».

» Je n'osai pas demander de quoi. Mais le lendemain je pris un prétexte quelconque et entrai chez le bonhomme. Il me reçut très gentiment, au reste sans s'in-

terrompre dans son travail. Il était en train d'aiguiser à une meule une petite lame large et recourbée, en forme de cimeterre.

» — Je fais, me dit-il, un couteau de jardinier grâce auquel on aura immédiatement sous la main un peu tous les petits outils nécessaires pour soigner les arbustes, greffer, arracher les mauvaises herbes, etc.

» Sur la table, il y avait deux ou trois autres lames déjà, de formes diverses, qui attendaient. Je fis en moi-même la réflexion que tout cela, réuni, donnerait un objet singulièrement encombrant à mettre en poche. Mais je gardai ma réflexion pour moi, et répondis :

» — Tiens ! C'est, je suis sûr, une excellente idée.

» Il n'ajouta rien, repris par sa besogne.

» Je le regardai. Il était long, maigre, un peu voûté. Vêtu d'une blouse sale, il avait une barbe grise mal soignée, et de longues mains, pâles et fines. Il semblait totalement absorbé par la petite lame qu'il maniait avec précaution, la passant sur la meule d'un côté, puis de l'autre, en essayant le fil sur son ongle, comme on fait d'un rasoir. Il avait oublié ma présence. Ses yeux gris clair, au regard fixe, semblaient éclairés d'une intense méditation intérieure. Je quittai l'atelier sans qu'il s'en aperçût.

» Je le revis souvent, un peu tous les jours. J'entrais un instant, en revenant de mes cours. Nous échangeons quelques paroles, et je sentais que mes petites visites lui faisaient plaisir. Peu à peu, il parla davantage, se racontant en phrases interrompues, en monosyllabes, entre des silences. Ce couteau de jardinier l'absorbait depuis plusieurs mois. Auparavant, il avait confectionné un appareil à vapeur pour nettoyer les pipes. Auparavant..., mais il s'interrompit, d'un haussement d'épaules qui voulait dire : « Qu'importe le

passé ? Ce qui compte, c'est ce que j'ai là, aujourd'hui, devant moi .»

» Je tâchai de questionner la jeune fille. Que devenaient toutes ces inventions, une fois réalisées ? Les faisait-il breveter ? En tirait-il quelque argent ? Elle eut l'air un peu gênée. Mon Dieu, non. Pas jusqu'à maintenant, tout au moins. Il n'avait pas eu de chance. Et puis, de faux amis, des jaloux lui avaient suscité toutes sortes d'obstacles. C'était très dur, le métier d'inventeur ; beaucoup plus dur qu'on ne le croyait communément. Elle était assise sur ma fenêtre. Elle soupira :

» — Pauvre père ! La vie n'est pas toute rose pour lui ! »

» Pour elle non plus, la vie ne devait pas être toute rose ! C'est ce que je pensai, sans le dire. Curieuse créature, dans sa petite robe noire mal taillée, avec ce sourire un peu las qu'elle avait perpétuellement et qu'elle m'adressait, comme indifférente, aussi bien qu'elle l'adressait à son jardin, aux nuages, à tout ce sur quoi se posait son regard. Que pensait-elle, au fond, de son père ? C'est cela qu'il m'eût intéressé de savoir. Mais, cela, je ne le sus jamais.

» Elle tenait son petit ménage avec une ponctualité parfaite, avait toujours, au passage, un mot gentil pour l'inventeur qui y répondait le plus souvent par un grognement distrait, entretenait avec soin ma chambre, et n'oubliait même pas de mettre des fleurs sur ma table, dans un vase bleu, touchant et laid, qu'elle m'avait apporté. Je lui parlais de mes cours, de mes amis, de ma famille. Elle répondait gentiment, mais sans jamais insister pour en savoir davantage, sans jamais me rien dire d'elle, ni des siens. Cette réserve de sa part m'étonna tout d'abord ; comme il est

naturel, j'en profitai égoïstement, par la suite, pour étaler ma petite personne.

» Quand vint l'automne et la fin du semestre, nous étions en somme très bons amis, les trois. Seulement, je n'en savais guère plus sur eux que le premier jour. La veille de mon départ, le père, en mon honneur, alla chercher à l'épicerie la plus proche un litre de vin rouge, que nous bûmes côte à côte, assis sur un banc du petit jardin. Et, quand nous nous séparâmes pour la nuit, il me donna en souvenir cette canne.

» — C'est, m'expliqua-t-il, une canne perfectionnée, qui contient un pliant pour le touriste et les principaux instruments dont, chemin faisant, il peut avoir besoin. Une invention qui n'a pas donné, au moment même, tout ce qu'elle aurait pu donner, parce que les fonds me manquaient, mais à laquelle il faudra bien qu'on s'intéresse, un jour ou l'autre.

» Je le remerciai chaudement. Et, pour éviter de devoir le complimenter, je mis l'objet de côté, alléguant que je me réservais de l'examiner à loisir dans ma chambre. Vous le voyez. Un pliant, effectivement ; or les touristes s'asseyent dans l'herbe, sur une pierre ou sur un tronc d'arbre. Un clou, servant à je ne sais quoi. Une scie ; or, il y a peut-être un touriste sur cent qui éprouve le besoin de scier une branche, et, dans ce cas-là, il a, à son couteau de poche, tout ce qu'il lui faut, Hélas !...

» Le lendemain je quittais la petite maison, emportant les meilleurs vœux de mes hôtes, et un gros bouquet de roses que la jeune fille avait cueillies au jardin pour moi. Je partis comme on part à vingt ans ; quelques jours plus tard, j'avais oublié complètement la bicoque où j'avais passé un été si tranquille, l'inventeur, et sa fille.

» Comme vous le savez, dès lors et jusqu'à l'an dernier, j'ai vécu à l'étranger. C'est la guerre qui m'a ramené au pays. J'étais marié ; j'ai pris cet appartement, et, absorbé tout de suite par mes nouvelles affaires, je n'ai guère eu le loisir de rechercher les traces lointaines de mon passé d'étudiant.

» Or, un jour, c'était l'automne dernier, je faisais avec ma femme une promenade au-dessus de la ville, lorsque, tout à coup, je me trouvai sur le chemin qui menait à la bicoque de l'inventeur. Une bouffée de souvenirs me remonta. En quelques mots, je racontai à ma compagne l'été que j'avais passé là, et la priai de m'attendre un moment devant la maisonnette, où nous arrivions ; je voulais savoir ce que ses hôtes étaient devenus.

» Je montai l'allée du petit jardin, entre deux haies de roses. Un homme en tablier vert, la tête couverte d'un large chapeau de paille, se tenait devant la porte de l'« atelier », un arrosoir à la main. Il me regardait venir, et, quand je fus devant lui, souleva son chapeau. Je lui expliquai le motif de ma venue. Il se gratta la tête, puis :

» — Le père Baillod ? Etiez-vous parent ?

» Et sur mon signe de tête négatif :

» — Eh bien, monsieur, il y a quelque chose comme quatre ans qu'il est mort.

» Je fis : — Ah ! Et sa fille ?

» — Mon Dieu, c'est une histoire un peu compliquée. Mais asseyez-vous une minute sur ce banc ; je vous raconterai ce que je sais.

» Nous nous assîmes. Il reprit :

» — Quand on est venus là, ma femme et moi, c'est justement que le vieux venait de mourir. Sa fille vendait. A vrai dire, elle, je l'ai à peine vue. C'était

un notaire qui menait l'affaire ; pour être franc, on n'a pas payé cher. Là-dessus, qu'a-t-elle touché, elle ? Pas grand'chose, j'ai idée ; la baraque devait être hypothéquée jusqu'à la gauche. Le lendemain de la vente, elle partait, en petite robe noire, pleurant, une valise à la main. On ne l'a jamais revue par ici ; un beau-frère que j'ai dans le Jura m'a dit qu'elle devait s'être mise en service dans une ville de là-bas.

» Pauvre fille ! Je questionnai encore :

» — Et lui, le père Baillod, savez-vous comment il est mort ? Et tout ce qu'il possédait dans la maison, qu'est-ce que c'est devenu ?

» L'homme cracha à terre, réfléchit un instant, puis :

» — Lui, voyez-vous, ce devait être un type un peu loufoque. Il passait ses journées à combiner des trucs, des machins qui devaient toujours lui rapporter la fortune, et qui ne lui rapportaient rien du tout. Tenez ; quand il est mort, il en tenait une toute belle, paraît-il. Il était en train de ruminer une espèce de bateau insubmersible ; comme qui dirait un bateau qui n'arriverait jamais à couler. Il avait écrit à Paris et je ne sais où ; à un ou deux gouvernements. Inutile de dire qu'il n'est jamais venu de réponse. Mais, au moment où il est mort, il attendait justement. De son lit, il guettait le facteur par la fenêtre ouverte. Et il disait à sa demoiselle :

» — Si ça vient après que je n'y serai plus, petite, tires-en le meilleur parti possible. Montre-toi exigeante ; ça vaut ça. Tu seras riche, et tu remercieras ton père, qui sera au ciel, d'avoir tant travaillé pour toi.

» La petite disait :

» — Oui, papa.

» — C'est le docteur qui m'a raconté l'affaire, ensuite ; après des mois, il en avait encore la larme à l'œil. Et le père Baillod a passé comme ça, dans la fièvre de l'attente, presque sans s'en apercevoir, guettant le bienheureux facteur qui devait arriver d'un instant à l'autre, les yeux brillants d'attente et de confiance.

» Alors, repris-je, il n'a rien laissé, rien ? »

» Je vous l'ai dit : la petite est partie avec sa valise ; un point, c'est tout. Nous, on a repris les meubles. Quant au bric-à-brac qui était dans cette chambre, — l'homme, par-dessus son épaule, désignait l'atelier, — on l'a bazarde, sauf quelques outils qui pouvaient servir. Ce qu'on a gardé en plus ? Puisque ça vous intéresse, on a gardé le bateau ; c'était comme ça par curiosité, et aussi dans l'idée que la fille, un jour, pourrait revenir et aurait plaisir à le revoir.

» Et le propriétaire de la maisonnette alla me chercher le modèle du bateau insubmersible, la dernière invention du père Baillod. On eût dit un jouet d'enfant, en fer-blanc, long d'un demi-mètre, composé de deux ballonnets en forme de cigares, superposés, hermétiquement fermés l'un et l'autre. L'homme riait.

» — Vous voyez le voyage d'agrément qu'on ferait sur ces machins-là ? Drôle que les gouvernements n'aient pas tous répondu à la fois, qu'en dites-vous ?

Mais je ne l'écoutais plus. Je pris congé, le cœur serré. Et, depuis ce jour-là, je pense parfois à la fille du père Baillod, à la jeune personne effacée, au sourire triste, à l'air désabusé, qui, un été où j'étais étudiant, mettait de l'ordre dans ma chambre, écoutait mes confidences et posait des fleurs sur ma table. Où est-elle, la pauvre ?

» Quant à lui, mes amis, j'en reviens à ce que je vous disais tout à l'heure. Je ne le plains pas. Songez un peu, je vous prie, à ce que fut la vie de cet homme et à ce que fut sa fin. Egoïstement absorbé dans son rêve, il passa un demi-siècle environ à réaliser toutes sortes de projets, plus ou moins cohérents, qui bouillonnaient dans sa tête. Un loufoque ? Peut-être ; mais, puisqu'il ne s'en douta jamais, qu'est-ce que cela fait ? De ce demi-siècle de méditation stérile, voilà ce qui reste : une canne de touriste inutilisable et que par hasard et sans le vouloir j'ai recueillie, et un grotesque jouet d'enfant. Et cet homme, sa vie durant, a travaillé une flamme aux yeux, sûr qu'il accomplissait quelque chose de grand. Et il est mort le sourire aux lèvres. »

Max se tut. Nous nous taisions tous. Au bout d'un instant, il nous regarda de son œil calme et ironique, et reprit : « Nous autres, messieurs, nous sommes des hommes sérieux. Nous avons des métiers et des places. Nous remplissons nos devoirs d'époux, de pères et de citoyens. Qu'en dites-vous, messieurs ? Lequel de nous peut se vanter qu'il mourra le sourire aux lèvres, après une vie que le doute n'aura pas effleurée, certain de laisser aux siens la gloire, et la fortune ? »

M. PORTA.





Un barde breton¹

En Bretagne la plus grande satisfaction qu'éprouve un père de famille est de vouer au sacerdoce un de ses fils. Cependant laboureurs et pêcheurs sont en général trop pauvres pour supporter les frais d'études. Le père de *Jean Calloc'h* avait dû renoncer à la prêtrise. Chaque jour il bravait l'Océan ; chaque jour sur sa barque fragile il s'aventurait loin des côtes, traînant le filet et jetant les lignes. Mais l'Océan est avare de ses trésors. En août 1913 on pêcha dix-huit jours et revint à terre avec neuf poissons. Aussi Jean-Pierre implorait le Seigneur dans la langue des ancêtres.

« O Vous ! à la voix de qui la mer obéissait jadis — Quand Vous marchiez par les chemins du Fils-de-l'homme, — Ayez pitié du marin et de sa famille, — Qui, sans Vous, seront noyés dans la peine.

» Vous qui remplissiez de poissons les filets, — D'une seule parole, ô Maître, autrefois, — Souvenez-Vous à cette heure-ci de la foi de nos ancêtres, — Bénissez les lignes de notre bateau.

» Nous péchons, il est vrai. Nous sommes faibles

¹ Jean-Pierre Calloc'h, *A genoux*, Lais bretons accompagnés d'une traduction française de Pierre Mocaër. Introduction de René Bazin. Préface bilingue de Joseph Loth. Paris, Plon-Nourrit, 1921.

et chétifs, — Souvent nous Vous causons du déplaisir, — Mais Vous êtes le Dieu de l'amour et de la douceur, — Mais le fils de l'homme est votre créature.

» La croix que Vous meniez jadis sur le Calvaire en la portant, — Était lourde ; la nôtre aussi : — Le métier du marin est un métier de peine. »¹

Tous ceux qui ont connu Jean-Pierre s'accordent à dire qu'il unissait la force à la douceur. Il avait l'âme pieuse et méditative du Celte. Profondément attaché à son île natale, il ne l'eût peut-être jamais quittée sans les vicissitudes du sort. Comme Brizeux, il abhorrait les villes, les villes dévoreuses d'hommes :

Car une fois perdu parmi ces capitales
Ces immenses Paris aux tourmentes fatales,
Repos, fraîche gaité, tout s'y vient engloutir,
Et vous les maudissez sans en pouvoir sortir ».

Cependant il dut se séparer du foyer familial quand, pour répondre à une vocation impérieuse, il entra au petit séminaire de Vannes. La nostalgie, ce mal mystérieux qui s'attaque au Breton plus qu'à d'autres, il l'éprouva loin des siens. Les deuils de famille y contribuèrent. Il accepta une place de maître-surveillant à l'École supérieure de Commerce et d'Industrie de Paris. M. P. Mocaër, son ami, nous apprend qu'il ne pouvait s'adapter aux exigences de la grande ville. « J'aimais bien ma Bretagne avant de venir à Paris, écrivait-il en 1907. A présent je crois que j'en suis fou ». Ecoutez cette touchante évocation des années de jeunesse :

« Je suis né au milieu de la mer — Trois lieues

¹ *Palen et Morast (La Prière du Marin). Loc. cit. p. 129.*

au large ; — J'ai une petite maison blanche là-bas, — Le genêt croît près de la porte, — et la lande couvre les alentours. — Je suis né au milieu de la mer, — Au pays d'Armor.¹

» Mon père était comme ses pères — Un matelot. — Il a vécu obscur et sans gloire, — Le pauvre, personne ne chante ses gloires, — Tous les jours, toutes les nuits sur la mer molle. — Mon père était comme ses pères, — traîneur de filets.

» Ma mère aussi travaille, — Et blancs sont ses cheveux ; — Avec elle la sueur sur nos fronts....

» O jours de mon enfance ? — Quand j'allais, alerte, — Avec ma mère courir les sillons ! — Ou avec mon père à la pêche. — Où êtes-vous, où êtes-vous ? O jours de mon enfance ! — Que vous étiez doux !

» Nous étions six alors, Sainte Marie, — Autour de la table, — En bonne santé et joyeux nous vivions tous, — Nous vous vénérions, Dieu et vous. Maintenant tout cela est changé. — Nous étions six alors, Sainte Marie. — Nous ne sommes plus que trois.

» La Mort a frappé à la porte, — Elle est entrée : — Notre bonheur est parti dans un cercueil — Dormir au cimetière de la paroisse... — Et en moi un barde naquit. — La Mort a frappé à la porte.... — Je ne pleurerai pas ! »²

Comment un poète tel que Calloc'h eût-il pu abandonner le rude idiome de ses pères ? Non seulement il ne cessa de le parler quand, l'été venu, il partageait la vie des marins de Groix, mais même

¹ Il naquit le 24 juillet 1888, à l'Ile de Groix.

² *Péden en Téoeled* (Prière dans les Ténèbres). *Loc. cit.* p. 113.

pendant la guerre il le préféra au français, que ce fût dans ses chants ou dans sa correspondance familiale.

Trait touchant entre tous, il se plaisait à terminer ses lettres à ses amis par cette formule qui lui était chère : « D'oh a galon e Doué ha Breiz. » (A vous de cœur en Dieu et en la Bretagne.)

Et en effet il resta jusqu'à son dernier souffle non seulement le défenseur, mais l'apôtre de la cause bretonne. Renan a dit que « les vrais hommes de progrès sont ceux qui ont pour point de départ un respect profond du passé ». Calloc'h tenait plus qu'un autre aux traditions de son peuple. Cependant pas de fanatisme qui exaspère ; une conviction qui réchauffe, qui anime, qui pousse à agir. Que ceux qui assistent indifférents à la disparition des idiomes celtiques et négligent même de nos jours l'immense trésor des « gwerziou » de Breiz-Izel, méditent les paroles de M. P. Mocaër dans sa préface : « Comme le disait le poète lui-même : « La Bretagne est un » vaisseau à côté d'un plus grand, la France », mais pour qu'il en soit ainsi, il faut évidemment que notre pays ne soit pas étouffé par une centralisation contre nature et sottement poussée à l'excès ; il faut qu'il puisse se développer librement dans le sens où il peut atteindre au plein rayonnement de sa force, c'est-à-dire dans le sens breton, dans le sens celtique, et il lui faut pour cela conserver l'idiome si cher et si jalousement défendu par tant de générations ».

En pleine tourmente (c'était en octobre 1915) Calloc'h exhortait ses amis à assurer le salut de l'idiome des pères : « Si nous perdons notre langue, en vingt-cinq ans la Bretagne sera devenue une ba-

nale région française, ou plutôt cosmopolite, ayant perdu tout caractère ».¹ Et plus tard : « Si je dois mourir dans mes bottes, ici ou là avant la fin, l'un de mes plus grands chagrins, en mourant, sera de ne pouvoir donner mon effort avec les autres sous le drapeau breton. Mais que la volonté de Dieu s'accomplisse. Il n'y a besoin de personne pour mettre la Bretagne debout. »²

Depuis le mois d'août 1915 Calloc'h a quitté Saint-Maixent. Il est affecté à une compagnie composée de gars de Cornouailles et se trouve en première ligne. Sa confiance est partagée par ses hommes. Les lettres en font foi. Il écrit des tranchées en septembre 1915 : « La Bretagne d'après la guerre ne sera pas tout à fait la même qu'avant. Il y a un fait nouveau. Notre peuple a pris conscience de sa valeur ; il est redevenu fier d'être Breton.... Partout j'ai recueilli la même impression réconfortante pour nos cœurs de patriotes. Le sentiment national est réveillé. A nous de souffler dans ce foyer, d'alimenter cette flamme. Fécondée par le sang et les larmes, notre terre est bonne pour les bonnes semences. Si les semeurs le veulent, la moisson sera merveilleuse..... »

Les premiers chants religieux laissent supposer une nature plutôt passive, encline au pessimisme. Cette impression disparaît complètement quand on observe son attitude calme et sereine pendant la guerre. Son exil à Paris lui avait fait craindre que son pays ne cédât au flot du matérialisme. Aussi lui prodiguait-il ses avertissements :

« Tu fus chrétienne dans le passé, — Vieille Eu-

¹ *Loc. cit.* p. 219. — ² *Loc. cit.* p. 225.

rope couverte de plaies ; Mais tu avais oublié le chemin, — Le chemin qui mène aux Eglises.... La France, balançant un berceau sans enfants, — Chantait une chanson païenne à la volupté ; — Dans chaque pays il n'y avait que querelles entre frères ; — Et l'homme Blanc de Rome avait de sombres pensées, — Car en tout lieu régnait le Mal, apparent ou caché, — O pauvre Europe ! tu étais endormie dans ton péché. » ¹

Calloc'h avait une mission à remplir. C'est un des « cloarecs de la foule », un de ceux qu'a peints Souvestre, « sacré prêtre d'avance par l'humiliation, la misère, les rudes études, et commençant à marcher à travers le monde, comme le Christ vers le Calvaire avec sa couronne d'épines au front et sa croix sur les deux épaules ». Il était appelé au pays natal à porter la consolation à ceux qui souffrent et à défendre le faible contre l'oppresseur. La Destinée lui tendit l'épée homicide. Il la saisit. Persuadé que la vie est peu de choses à surmonter, il s'élance dans la mêlée et tombe pour ne plus se relever le 10 avril 1917.

Les dernières lettres communiquées par ses amis font preuve de la plus grande résignation et ne trahissent aucune défaillance. Elles rappellent les paroles sublimes du grand Pascal : « Qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. Il est infiniment éloigné des deux extrêmes ; et son être n'est pas moins distant du néant d'où il est tiré, que de l'infini où il est englouti ».

¹ *Gueledig'h* (Vision), *Loc. cit.* p. 75.

Parfois la veuve d'un pêcheur s'attarde un instant sur les falaises de l'Île de Groix d'où l'on découvre les côtes du Vannetais. L'Océan déroule à perte de vue ses vagues éternelles. Le ciel est immense, l'Espoir sans limites. Et les lèvres de l'humble femme murmurent cette prière que son fils, le barde d'Armor, écrivit en l'année fatidique de la Guerre des Peuples :

« O Jésus ! venez demeurer en moi pour toujours, — Et je rirai dans les embruns, quand il y aura tempête. Je porterai sans me plaindre mon vieux fardeau d'angoisse, — Et je me battrai pour Vous contre le Monde entier. Mais ne m'abandonnez plus !... Quand le désespoir me frappera, à ma pauvre voix, oh ! ne restez pas sourd. — Maintenez mon regard en haut et toujours en haut, car cela fait de la peine à mes yeux de voir la Terre.

» Et quand viendront pour moi la mort et son lendemain, — Vers Vous, ô Juge ! je monterai confiant, — Car j'aurai été Celui-là qui chantait dans la nuit, — Pour affermir la Foi au cœur de ses frères. »¹

L. POULAIN.

¹ *Péden en Téoeled* (Prière dans les Ténèbres). *Loc. cit.* p. 118.



L'œuvre d'Erckmann-Chatrian

au point de vue littéraire.

A l'occasion du centenaire.

Les livres d'Erckmann-Chatrian ont eu un curieux destin. Malgré un succès persistant ils sont toujours demeurés un peu en marge de la littérature. On voit en eux surtout des ouvrages pour la jeunesse et pour le peuple. Il semble que leur extrême simplicité, leur absolu manque de prétention ait empêché qu'on les prenne tout à fait au sérieux, qu'on rende pleinement justice à leur mérite littéraire.

Le fait est qu'on ne saurait trouver œuvre plus dénuée d'artifices, moins entachée de « littérature », si l'on peut dire. Sortis du peuple, les deux conteurs alsaciens étaient restés très près de lui et, visiblement, ils se sont adressés à lui en écrivant. Leurs romans historiques sont tout empreints de préoccupations didactiques, et tout dans les autres, vocabulaire, psychologie, morale, est propre à être compris des plus humbles. C'est là un fait exceptionnel¹ dans notre littérature exclusivement aristocratique (à part le cas de Molière) depuis le XVI^{mo} siècle, et ce caractère

¹ Vers le même moment l'idée d'écrire pour le peuple effleura aussi Lamartine auquel elle inspira la préface et le roman de *Geneviève*. Or Lamartine est précisément le seul écrivain contemporain qui ait apprécié Erckmann-Chatrian à leur juste valeur.

populaire de l'œuvre lui a certainement nui auprès des lettrés.

Or il apparaît aujourd'hui que, précisément, la simplicité des livres d'Erckmann est ce qui leur a permis de traverser sans dommage les années. Leur parfait naturel fait à nos yeux leur plus grand charme. Leur vérité aussi : parce que leurs auteurs se sont tenus très près du peuple, ils l'ont peint comme il l'est, et nous sommes surpris aujourd'hui de trouver leurs livres si actuels ; ils ne datent aucunement, ils sont sans rides, alors qu'on n'en pourrait dire autant de beaucoup d'ouvrages signés de noms plus grands ; ils vivent, on les réédite, on continue à les lire et toujours avec le même plaisir.

Aussi bien, ce naturel cache-t-il un art modeste mais sûr ; il y a chez Erckmann (puisque, si nous en croyons les *Souvenirs* que vient de publier la *Revue de Paris*, la part de Chatrian dans l'œuvre commune serait des plus minimes) un artiste véritable, un poète qui sent profondément la nature, le charme de la vie rustique, et auquel ne manque au surplus ni le sens de l'épopée, ni celui du drame.

Et tout d'abord il a, au plus haut point, le don essentiel à un conteur, à un romancier, le don de la vie. Cela est surtout frappant dans le groupe des romans nationaux, (*Histoire d'un Homme du peuple*, *Conscrit de 1813*, *Waterloo*, etc.). Erckmann a entrepris d'y relater tous les grands événements qui se sont déroulés en France de 1789 à 1848, tels qu'ils ont pu se refléter dans la conscience populaire. Le récit est placé dans la bouche de quelque modeste artisan alsacien, le forgeron Michel ou Joseph Bertha, l'ouvrier horloger, et leur destinée individuelle sert de trame au récit, mais

le principal, le véritable héros de tous ces livres, c'est le peuple. A chaque instant on l'entend parler, on le voit s'agiter, on assiste à une scène de la rue ou de la place publique, et la manière dont l'écrivain réussit à évoquer l'atmosphère d'une ville dans telle circonstance, l'état d'esprit d'une foule en proie à telle émotion est souvent remarquable. Que l'on relise par exemple la description de la petite place de Phalsbourg se préparant à subir un siège ; dans *Le conscrit de 1813*, le récit de la conscription et les pages où l'on sent si bien la lassitude de la guerre planant sur le pays ; dans *Waterloo* les scènes vraiment saisissantes provoquées par la nouvelle du retour de Napoléon.

Ailleurs la description est surtout pittoresque, comme celle de cette armée en marche, pendant les guerres de la République :

A mesure que le jour montait, nous voyions au bout de la grande plaine des endroits où la lumière brillait ; c'était le Rhin débordé. En regardant les camarades crottés jusqu'à la nuque, les officiers à cheval sur la route grasse et luisante, derrière nous les canons et les caissons avec leurs ornières brillantes à perte de vue ; les dragons avec leurs grands manteaux, blancs serrés sur les jambes, leurs chapeaux affaissés ; les hussards, les chasseurs mouchetés de boue ; tous en marche et pourtant comme arrêtés dans cette grande plaine ; en voyant ces choses on ne pouvait s'empêcher de penser : « Nous voilà bien cinq à six mille et nous n'avons pourtant l'air de rien ».

Sans quitter le ton le plus familier, le style le plus naïf, l'auteur de *Madame Thérèse* parvient à rendre toute la grandeur poétique de certains spectacles. Voyez, par exemple, au début de ce livre, le réveil, vu par des yeux d'enfant, d'une armée républicaine dans

le village qu'elle a occupé pendant la nuit. Pas un détail, en effet, qui n'ait pu frapper un gamin, et pourtant la vision de cette vaste fresque colorée et grouillante fait passer en nous un petit frisson d'émotion. Citons au moins les premières lignes :

Il pouvait être alors cinq heures du matin.

Toute ma vie je me rappellerai cette rue silencieuse encombrée de gens endormis, les uns étendus, les autres repliés, la tête sur le sac. Je vois encore ces pieds boueux, ces semelles usées, ces habits rapiécés, ces faces jeunes aux teintes brunes, ces vieilles joues rigides les paupières closes, ces grands chapeaux, ces épaulettes déteintes, ces pompons, ces couvertures de laine à bordure rouge filandreuse, pleines de trous, ces manteaux gris, cette paille dispersée dans la boue. Et le grand silence du sommeil après la marche forcée ; ce repos absolu semblable à la mort ; et le petit jour bleuâtre enveloppant tout cela de sa lumière indécise, le soleil pâle montant dans la brume, les maisonnettes aux larges toitures, regardant de leurs petites vitres noires ; et tout au loin des deux côtés du village, sur l'Altenberg et le Réepockel, au-dessus des vergers et des chevenières, les baïonnettes des sentinelles scintillant parmi les dernières étoiles ; non jamais je n'oublierai cet étrange spectacle ; j'étais bien jeune alors, mais de tels souvenirs sont éternels.

La même impression de grandiose se dégage encore de quelques pages de *Waterloo*, celles où le soldat Bertha se remémore la nuit passée en faction, à la veille de la bataille : nuit d'été, chaude, orageuse, qui pèse lourde d'attente angoissée sur les deux armées endormies en présence. Enfin il faut encore citer un petit récit, *Le passage des Russes*, que l'on ne connaît guère, bien qu'il soit particulièrement beau. C'est en 1814, au début de la campagne de France : un jeune

paysan alsacien et sa mère se réveillent au milieu de la nuit dans leur chaumière isolée, et s'aperçoivent qu'ils sont environnés d'une armée immense, arrivée sans bruit, on ne sait d'où, pendant leur sommeil; et, durant des heures, cette multitude qui parle une langue inconnue, défile silencieusement, laissant après elle une impression de mystère, d'étrangeté, d'irréalité, de rêve.

On le voit, malgré leurs allures modestes, il arrive à nos écrivains de s'élever assez haut sur l'aile de l'Histoire. Ils en ont senti la grande poésie tragique et l'ont traduite avec une surprenante simplicité de moyens.

Si l'on passe maintenant à leurs romans rustiques on y retrouve les mêmes qualités, d'autres encore.

Le don du pittoresque est un des plus frappants. Ils savent faire voir. Ils campent leurs personnages en quelques touches franches, nettes, vives, et attrapent au vol le geste caractéristique; c'est dépourvu de nuances, un peu haut en couleurs et, pour ainsi dire, en teintes plates, comme de l'imagerie populaire. Il nous montrera « la bohémienne Waldine avec sa longue figure de chèvre, son bout de pipe entre ses dents bleues, son petit Kaleb, noir comme un pruneau, dans un sac sur l'épaule, qui sortait en traînant ses sabots et qui riait en se grattant l'épaule. »

Souvent la description est légèrement caricaturale, car il y a chez Erckmann un humoriste qui ne perd jamais ses droits. Voici le maître d'école, le grand Bastien « avec son feutre rapé, son large habit vert pomme à boutons larges comme des cymbales, ses culottes courtes, ses grands souliers plats garnis de boucles de cuivre... qui descend majestueusement la rue en

regardant les nuages, son parapluie bleu sous le bras, allongeant en cadence ses jambes d'une demi-lieue. »

Mais tel autre portrait est purement gracieux et poétique :

Suzel était justement en train de battre le beurre dans la cuisine, son tablier blanc à bavette serré à la taille, agrafé sur la nuque et remontant du bas de sa petite jupe de laine bleue à son joli menton rose. Des centaines de petites taches blanches mouchetaient ses bras dodus et ses joues ; il y en avait jusque dans ses cheveux tant elle mettait d'ardeur à son ouvrage.

Parfois l'émotion mêle une note lyrique à la réaliste précision habituelle, comme dans ce passage où le vieux juif du *Blocus* examine son petit-fils nouveau-né :

Je le mis tout nu, il était rose et sa grosse tête ballottait encore endormie du grand sommeil des siècles. Et je le levais au-dessus de ma tête ; je regardais ses cuisses rondes, en anneau et ses petits pieds retirés, sa large poitrine et ses reins charnus et j'aurais voulu danser comme Moïse devant l'arche.

La nature est vue comme les personnages, par grandes lignes aérées et nettes. On trouve déjà dans Erckmann-Chatrian tous les paysages popularisés par Hansi : les villages aux poutrelles sculptées, aux galeries de bois vermoulu, aux pignons couverts de lierre, les vergers abondants, les forêts avec leurs scieries, les grasses prairies piquetées de fleurs éclatantes, toute l'Alsace plantureuse et riante. L'existence que l'on mène dans ce cadre rustique n'est pas moins bien décrite : journées paisibles un peu vides, conversations sur le pas des portes, séances à l'auberge, fêtes villageoises et surtout soirées d'hiver dans les petites demeures closes, quand la neige s'amoncelle au bord

des petites fenêtres, que « la lueur du grand fourneau s'avance et recule sur le plancher », et que « le bruit du rouet bourdonne dans le silence comme les ailes cotonneuses d'un papillon de nuit ».

Les braves gens dont l'histoire évolue dans ce milieu champêtre n'ont pas une psychologie bien compliquée ; chacun a cependant sa physionomie propre et l'ami Fritz, le vieux Moïse, la mère Grédel sont des types que l'on croit avoir connus. Il y a parmi eux de nobles cœurs comme le docteur Jacob, des sages comme le père Goulden, de belles âmes prêtes à se sacrifier pour leurs convictions et éprises de justice, comme le brigadier Frédéric et le père Chauvel ; mais la plupart appartiennent à une humanité des plus moyennes ; leur solide bon sens manque un peu d'envolée et leur honnêteté ne va guère jusqu'à l'héroïsme. Ils avouent candidement leurs faiblesses, leurs petits calculs, leurs sentiments plus ou moins nobles : « Qu'est-ce que cela nous fait de crier : Vive Jean-Claude ou Vive Jean-Nicolas ? » proclame Joseph Bertha, « Tous ces rois, ces empereurs, anciens ou nouveaux, ne donneraient pas un seul de leurs cheveux pour nous sauver la vie, et nous irions nous faire échine pour crier d'une façon ou d'une autre ? Non, cela ne nous regarde pas. Puisque les gens sont si bêtes et que nous ne sommes pas les plus forts, il faut les satisfaire. Plus tard ils crieront autre chose, et plus tard encore autre chose... Tout change... il n'y a que le bon sens et le bon cœur qui restent. » Et un autre, auquel on fait cette remarque : « On pourrait croire que vous n'êtes pas brave », rit en se disant : « Que les autres croient ce qu'ils veulent, le principal c'est de vivre en bonne santé le plus longtemps possible. »

Robustement attachés à la vie, en effet, ils savent en jouir. On leur a reproché leur matérialisme. Le fait est que la bonne chère joue un grand rôle dans les livres d'Erckmann-Chatrian, mais comment en vouloir à ses héros de leur innocente gourmandise ? Il déploie pour célébrer leurs joies gastronomiques une éloquence si plaisante, si amusée. Écoutez ce passage de *L'Ami Fritz* :

Est-il rien de plus agréable en ce bas monde que de s'asseoir avec trois ou quatre vieux camarades devant une table bien servie, dans l'antique salle à manger de ses pères, et là, de s'attacher gravement la serviette au menton, de plonger la cuiller dans une bonne soupe aux queues d'écrevisses qui embaume, et de passer les assiettes en disant : « Goûtez-moi cela, mes amis, vous m'en donnerez des nouvelles ». Qu'on est heureux de commencer un pareil dîner, les fenêtres ouvertes sur le ciel bleu du printemps ou de l'automne. Et quand vous prenez le grand couteau à manche de corne pour découper les tranches de gigot fondant, ou la truelle d'argent pour diviser tout du long avec délicatesse un magnifique brochet à la gelée, la gueule pleine de persil, avec quel air de recueillement les autres vous regardent ! Puis quand vous saisissez derrière votre chaise, dans la cuvette, une autre bouteille et que vous la placez entre vos genoux pour en tirer le bouchon sans secousse, comme ils rient en pensant : « Qu'est-ce qui va venir à cette heure ? » Ah ! je vous le dis, c'est un grand plaisir de traiter ces vieux amis et de penser : « Cela recommence d'année en année, jusqu'à ce que le Seigneur Dieu nous fasse signe de venir et que nous dormions en paix dans le sein d'Abraham.

Tout ce qui touche à la table prend un caractère quasi esthétique : les piles d'assiettes fleuronées, les « soupières rebondies », le linge damassé, les « verres de cristal taillés à gros diamants où le vin rouge a

des reflets sombres de rubis et le vin jaune ceux de la topaze » sont passés en revue avec une complaisance admirative ; et l'un des héros de s'écrier, devant je ne sais quels alléchants préparatifs : « Enfin rien qu'à voir cela l'idée vous venait que la joie du Seigneur est de combler ses créatures de bénédictions innombrables. »

Heureux optimisme ! joie de vivre communicative ! On sent que l'auteur s'amuse de si bon cœur avec ses personnages, en même temps qu'il s'amuse un peu d'eux. Quelle gaîté, quel malicieux humour, quelle drôlerie, quelle verve dans la description de la toilette de l'ami Fritz, de son voyage en berline, et du bal qui termine l'expédition ! Parfois la joie devient énorme, sans frein, comme dans *La taverne du jambon de Mayence*, cette bouffonnerie truculente, admirable dans son genre, qui fait penser à Rabelais ou à une scène de Jordaens.

Mais tous ces bons vivants ne sont pas uniquement enfoncés dans les plaisirs de la matière ; ils connaissent des joies plus hautes : celles de la famille et de l'amitié. Natures affectueuses, sensibles, tendres, ils ont tous le cœur sur la main. Chez Erckmann, à chaque instant, le comique se fond dans l'attendrissement, et les larmes d'émotion se mêlent au rire. Ses amoureux ont une fraîcheur et une ingénuité de sentiments exquise. Ils s'aiment honnêtement, pour la vie, et la peinture de leur naïf bonheur repose délicieusement des analyses tourmentées et déprimantes de nos romans actuels. Si les sentiments qu'il peint ne sont pas très compliqués, ils sont toujours notés avec beaucoup de vérité et de finesse psychologique. Voyez, par exemple, comment s'éveille et se développe l'amour dans l'âme

de ce célibataire endurci, de cet égoïste, de cet « épikaurès » d'ami Fritz : c'est charmant et parfaitement observé. *Madame Thérèse* témoigne d'un art plus délicat encore : ici l'auteur nous fait seulement deviner les tendres sentiments qui naissent entre l'héroïne et le brave docteur Jacob, l'amour encore ignoré d'eux-mêmes à travers l'innocent récit d'un enfant qui rapporte les paroles et les gestes des grandes personnes sans en comprendre toute la portée. Ces deux livres sont du reste de petits chefs-d'œuvre de composition.

On peut en dire autant des *Confidences d'un joueur de clarinette* où sont dépeints les inquiétudes d'un amoureux, ses efforts pour tenir à distance le rival par lequel il pressent qu'il sera supplanté, enfin sa souffrance contenue et sa mélancolique résignation devant le destin plus fort que son amour. Ce savoureux conte rustique n'est pas indigne de figurer à côté des modèles du genre : *La mare au Diable* ou *La petite Fadette*.

Un sourire de douce ironie plane encore sur ce récit. Il s'éteint tout à fait dans cette histoire du *Brigadier Frédéric* qui, dans sa pathétique simplicité, touche le fond de la souffrance humaine. De grandes et tristes impressions de nature en hiver, des visions de solitudes boisées sous la neige se mêlent avec un art dépourvu d'apprêt aux états d'âme de l'homme, du pauvre garde forestier chassé par la guerre des lieux qu'il a aimés.

Plus sombre est encore le roman des *Rantzau* où Erckmann fait preuve de qualités tout à fait dramatiques. La violence concentrée des passions, l'inflexibilité des caractères, le tragique réel, éloigné de toute recherche d'effet, de certaines scènes, la profondeur

douloureuse des mots qui échappent aux personnages donnent à cette histoire une sorte d'âpre puissance d'une qualité assez particulière. Tout finit bien du reste, les livres d'Erckmann-Chatrian étant rarement tout à fait pessimistes.

Il faudrait encore, pour achever de montrer sous tous ses aspects le talent d'Erckmann-Chatrian, parler de leurs contes fantastiques. Mais ils ont été étudiés à part tout dernièrement ¹ ; nous n'y reviendrons donc pas. A côté de ces œuvres particulièrement réussies, il en est assurément pas mal d'insignifiantes, de languissantes, que l'on ne relit plus guère. N'est-ce pas déjà beaucoup que leurs qualités bien à elles semblent devoir sauver de l'oubli celles qui viennent d'être mentionnées ? Elles ont pour elles la vérité, la couleur locale, la vie. Leur humour, leur bonne humeur, leur bonhomie sont bienfaisants. Elles délassent d'une littérature plus savante, comme de la musique de Haydn ou de Schubert après du Ravel ou du Strawinsky, et on les referme avec le sentiment d'avoir pris un bain de santé morale et raffermi son amour de la vie.

GENEVIÈVE MAURY.

¹ Dans la *Grande Revue*, mai, article de Lionel Méronne.



Lettre de Paris.

Un famélique « justicier » : Gustave Bouvet. — Phtisie et révolution. — Les diverses catégories de révolutionnaires. — Les vrais coupables. — Les cyniques faiseurs de criminels.

15 juillet.

Gustave Bouvet, qui voulut tuer le président de la République française, inspire de la pitié. Il faut se défier de ce sentiment qui, se trompant pour ainsi dire de route, va au meurtrier et non à sa victime. On peut établir sur cette aberration de la mansuétude toute une théorie de la décadence des sociétés. « Qu'importe la perte de quelque vague humanité, se serait écrié naguère le poète Laurent Tailhade, si le geste est beau ! » Il importe qu'un monde ne retourne point à la barbarie ; or, c'est à cette rétrogradation que nous conduirait l'esthétique mélodramatique et sauvage vantée par le paradoxal littérateur.

Néanmoins, le visage famélique de Gustave Bouvet semble destiner ce fanatique victime à l'examen des médecins plutôt qu'à l'enquête des juges. On le devine corrompu par la phtisie autant que par l'« Idée », ainsi que disent les anarchistes qui ont fait de leur raisonnement puéril et déréglé un dieu dont ils sont les esclaves. Cottin, en frappant M. Clemenceau, paraît avoir mis plus de rage que Gustave Bouvet n'en a mis en tirant contre les voitures du cortège présidentiel. Ce malingre « justicier » agit, dirait-on, en somnambule en se postant au rond-point des Champs-Élysées, un pistolet dans sa main tremblante. Les journalistes racontent qu'il voulut ainsi démontrer à ses frères en communisme qu'il était un « pur ». Cela me paraît vraisemblable. Tout est disproportionné en l'esprit de ces malades. C'est pour prouver l'ardeur de sa foi que Gustave Bouvet s'est rendu coupable

d'un crime. Sa raison comme ses poumons sont en très mauvais état.

J'ai connu quelques-uns de ces « héros » pervers. Il en est de mystiques, il en est de méchants, il en est aussi dont la hardiesse n'est que faiblesse mentale. Les mots dont se composent les discours qu'ils écoutent et les écrits qu'ils lisent provoquent dans l'organisme de ces derniers un trouble pareil à celui que la danse et les chants rituels produisent chez certains musulmans. Il doit y avoir de l'hypnotisme dans leur cas. Le démon qui les pousse est bien celui du mal, mais c'est surtout celui de la maladie.

Chez d'autres, l'orgueil est un moteur; chez les faibles on ne découvre guère que de la résignation. Ils se décident à tuer parce que l'excitation dont ils sont l'objet de la part de leurs compagnons ordinaires finit par les mettre en état de panique. Ils ont peur de leurs amis, ils ont peur d'eux-mêmes, peur de leur faiblesse qu'ils arrivent à prendre pour de la lâcheté. Et Gustave Bouvet est peut-être devenu assassin pour s'innocenter, se grandir à ses propres yeux.

Les romanciers russes nous ont présenté plusieurs de ces chétifs forcenés. L'histoire d'hier et les accidents d'aujourd'hui attestent qu'ils n'ont point complètement imaginé ces caractères incohérents. La colère latente, la vengeance longtemps méditée et qui se réalise par le meurtre, sont parfois le fait des êtres les plus doux. Un proverbe dit : « Méfiez-vous de l'eau qui dort ». L'immobilité la corrompt en effet et des germes s'y développent qui empoisonnent peu à peu toute la nappe. Les psychiatres ont peut-être trouvé à ces questions des solutions scientifiques. Il n'est aussi bien que de vivre parmi les hommes soumis à l'agitation des grandes villes pour constater la réalité de ces phénomènes.

Ces remarques, qui sont plutôt des hypothèses, ne suffisent pas pour conclure à l'irresponsabilité de l'homme maigre aux regards extasiés qui tenta hier de tuer M. Millerand. Un tribunal n'est pas une réunion de psychologues et la justice a des devoirs que fixe la loi. Mais si Gustave Bouvet mérite des soins en même temps qu'un châtiment, on peut

assurer que ceux dont les propos lui ont, comme on dit, tourné la tête, sont bien plus dangereux que lui. On rencontre parmi eux des cyniques qui ne sont révolutionnaires que par ambition. Gustave Bouvet était un pauvre. Eux vivent de la révolution oratoire. Le parlement en voit s'asseoir tranquillement sur ses bancs et tenir, du haut de la tribune, des discours prudents et sournois. A l'égard de ceux-là, on devrait être impitoyable. Rien ne les excuse. Ils répandent la folie et la fureur autour d'eux. Il n'est pire injustice que cette justice qui permet de frapper les faibles pour des crimes qu'ils n'ont commis que par obéissance aux forts pernicious.

JEAN LEFRANC.

Chronique allemande.

Après l'assassinat de Rathenau. — La carrière du politique. — Ses idées économiques et sociales. — La « Triple révolution ». — Critique du peuple allemand. — Une nation qui cherche son âme. — Rathenau moraliste. — L'opinion de Gustave Schmoller. — Rathenau écrivain. — Livres.

Bien que j'aie eu souvent l'occasion, dans mes dernières chroniques, de parler de Walther Rathenau, l'actualité veut encore qu'à propos de l'odieux assassinat dont il fut la victime, je m'occupe de lui. J'en profiterai pour essayer de fixer la physionomie politique de cet homme ondoyant et divers. Rathenau, en effet, n'a pas eu une ligne de conduite qu'on puisse suivre aisément. Il semble qu'il ait surtout été l'homme des circonstances, et que sa grande qualité fût de se laisser instruire par les faits. Cet opportuniste, au début de la guerre, marcha, comme on sait, avec les pangermanistes, mais il ne tarda pas à reconnaître son erreur. Rathenau avait foi en son pays, rêvait pour lui un grand avenir et le voyait déjà, sinon maître des destinées du monde, du moins jouant un rôle capital dans l'univers. Le réveil de ce rêve fut cruel, et Rathenau auront sa colère contre les militaires qui l'avaient trompé.

Dès 1916, il vit la guerre perdue : il lutta pourtant encore, ne refusant point son concours à son pays et organisant cette vie économique au sein de l'empire, qui permit à celui-ci de vivre. Mais la foi en la victoire n'existait plus : en 1917, son idée était qu'il fallait se tirer le plus tôt possible de la fâcheuse aventure, avant que les dégâts fussent trop grands. Il ne craignit pas de dire leur fait aux pangermanistes et railla amèrement « la folie de la mission divine de l'Allemagne ». « Nous n'avons pas le droit, écrivait-il, d'imposer aux nations civilisées du globe nos pensées et nos sentiments; car, quelles que puissent être leurs faiblesses, il est une chose que nous n'avons pas encore acquise : la volonté de prendre nos propres responsabilités. » Et il ajoutait : « Nous sommes une génération de transition vouée à l'épreuve affligée du fumage, indigne de la récolte. »

Dès lors Rathenau se mit à l'œuvre. Cet homme d'autorité, qui n'avait qu'un goût médiocre pour la démocratie, associa son sort à celui de la République. La Révolution, qu'il n'avait point appelée, se fit, et il en prit son parti : il s'agissait maintenant de faire tourner cette révolution au mieux des intérêts du pays, c'est-à-dire qu'il fallait l'organiser et lui donner un sens. C'est ainsi que Rathenau devint l'homme de l'ordre nouveau, comme Stinnes devint l'homme de l'ordre ancien. La lutte entre les deux hommes s'est poursuivie jusqu'à sa mort, l'un incarnant, avec ses trusts et ses journaux innombrables, la politique de résistance, l'autre faisant cause commune avec les démocrates, dont la doctrine se rapprochait le plus de ses idées économiques et sociales, et résolu par ce fait à soutenir la politique dite « d'exécution » du chancelier Wirth. Le browning de l'assassin n'a pas mis fin au conflit ; il est même plus aigu que jamais, mais en voyant la levée de boucliers de toute la démocratie allemande, depuis les hommes du Centre et les démocrates jusqu'aux indépendants et aux communistes, il est aisé d'en prévoir l'issue. Si la réaction comptait que la disparition de Rathenau sonnerait le glas d'un régime, elle s'est trompée lourdement. A-t-on, du reste, jamais vu que l'assassinat politique ait servi une cause ? Au

contraire, l'horreur du sang versé amène une réaction qui galvanise même les indifférents. Mieux encore qu'après l'assassinat d'Erzberger, l'assassinat de Rathenau vient d'en fournir la preuve.

Est-ce à dire que l'homme politique qui vient de disparaître était l'homme indispensable, celui qu'on ne saurait remplacer? Nullement. Certes, dans les circonstances actuelles, Rathenau, doué d'un sens aigu de la réalité, était appelé à rendre de grands services à la République, mais sa politique sera reprise par d'autres qui, s'inspirant de son exemple, marcheront dans la voie qu'il a indiquée.

Les idées politiques, économiques et sociales de Rathenau sont connues : il a pris soin de les exposer lui-même dans ses écrits : *Zur Kritik der Zeit*, *Zur Mechanik des Geistes*, *Von kommenden Dingen*, *An Deutschlands Jugend*, que j'ai analysés ici même. Mais, depuis la paix, il les a précisées encore dans deux ouvrages : *Le Kaiser* et *La triple révolution*, dont une traduction française a paru récemment ¹. J'ai parlé, dans ma dernière chronique, du *Kaiser*, qui jette un jour si curieux sur la mentalité de Rathenau, et je disais que c'est sans doute la satire la plus mordante qu'on ait encore écrite sur la royauté de droit divin. *La triple révolution* est un livre plus curieux encore, en ce qu'il exprime la pensée maîtresse de Rathenau et donne la clef de sa politique. Nous connaissions déjà cette pensée, mais, dans son expression nouvelle, il y a une émotion qui saisit le lecteur. La terrible secousse qui ébranle le monde donne de l'éloquence à Rathenau : d'une manière pressante, il dit aux Allemands ce qu'ils doivent faire pour sauver leur pays. On a parfois nié le patriotisme de Rathenau, et moi-même je me suis laissé aller à dire que malgré les belles paroles de ses livres, on sentait toujours en lui l'étranger, l'hébreu. Eh bien, après avoir lu *La triple révolution*, je fais mon *mea culpa*. Oui, je confesse que par l'accent de sa parole, on voit que Rathenau fut profondément attaché au pays où le sort fixa ses ancêtres, et que c'est sincèrement qu'il travailla de

¹ La traduction est de M. David Royet ; elle a paru aux Editions du Rhin, Paris et Bâle, 1922.

toutes ses forces, et honnêtement, à son relèvement. En maintes pages de ce livre, on trouve une éloquence qui rappelle les prophètes d'Israël. Rathenau lui-même veut qu'on ne se trompe point sur ses intentions. « Ce n'est point, dit-il, le discours des généralités morales, ce discours tout allemand qui promet le salut universel et, après, clôt le débat sur un ton solennel : patrie, moralité, travail, courage, espoir. » Non, ce que Rathenau veut, c'est inculquer à son peuple les vérités nécessaires et le sortir du gouffre où il est plongé.

Il y a toujours eu chez Rathenau un mystique et un apôtre plus ou moins caché. Cette fois-ci, l'apôtre sort de sa réserve et vaticine d'un ton inspiré. La guerre d'où nous sortons ne lui apparaît pas comme une guerre entre peuples ou nations convulsées, luttant sur terre, sur mer, dans les airs et dans le feu, mais comme une révolution mondiale, ou, comme il dit, « l'éruption volcanique des sous-sols tout-puissants, incandescents, de la forteresse humaine ». « Cette révolution, ajoute-t-il, ne s'est pas accomplie comme le croyaient ses annonciateurs d'un autre âge, sous la forme désordonnée du soulèvement des masses, armées de piques et de faux : ç'aurait été peu de chose et n'aurait pas fait sauter les ancrs et les fonds de l'univers. Etourdies et rendues furieuses par leurs tensions intestines, enivrées et frémissantes des deux derniers et suprêmes produits de distillation de l'ancien régime, le nationalisme et l'impérialisme, — les nations croyaient lutter pour leur suprématie et leur existence.... En réalité, nous assistons à la destruction de fond en comble de l'ancien régime économique, politique et social, et les temps sont proches où les anciens soubassements de la société prendront feu. »

Ainsi, c'est pour édifier sur des ruines que Rathenau, quittant la solitude de son cabinet d'études, a pris la responsabilité du pouvoir. « Il s'agit, dit-il, de reconstruire un monde nouveau, de le recréer économiquement, politiquement et socialement. » En disant ce que l'Allemagne doit faire, Rathenau espère que d'autres hommes en d'autres pays suivront cet exemple, car toutes les nations sont solidaires : ce qui touche l'une touche l'autre, et le travail de reconstruction

est un travail universel. Les passions nationales peuvent obscurcir cette vérité, mais elle finira par s'imposer à tous.

Cette révolution, selon Rathenau, est triple : elle est économique, politique et sociale. L'économique vient la première, car elle est la plus importante et conditionne les autres. « La véritable tâche du monde, dit Rathenau, est le relèvement de la capacité économique. » La seconde intéresse plus l'Allemagne que les autres nations, qui ont déjà fait leur révolution politique et établi chez elles la démocratie depuis longtemps : les Allemands, façonnés par des siècles de despotisme à l'obéissance passive, ont plus de peine que d'autres à concevoir la liberté ; ils sont même les inventeurs de cette formule effarante : « Marcher contre la démocratie au nom de la liberté. » Quant à la société nouvelle, ou socialisation complète de la société humaine, les Allemands, à bien des égards, sont en avance sur les autres peuples, mais là aussi le principe de liberté, qui seul vivifie l'organisme social, leur manque. « Les forces en marche de notre époque, dit Rathenau, ne se recrutent pas dans les bureaux, dans la rue, non plus que dans les tribunes, ni dans les chaires religieuses ou professorales. »

Rathenau, dans son livre, exerce librement la critique à l'égard de son peuple et, à l'instar de Schopenhauer et de Nietzsche, il lui dit des vérités cruelles, mais salutaires. Il voudrait d'abord le guérir de son infatuation. « C'est entendu, dit-il, nous sommes le peuple de Goethe, de Fichte, de Beethoven, et cela explique tout. Mais d'abord, cela n'explique rien et, ensuite, reste à savoir si c'est vrai. En réalité, le peuple allemand n'a pas eu depuis cent ans une pensée créatrice et n'a fait, dans aucun des domaines de la vie, une grande création originale. » Rathenau trouve que, dans sa généralité, le caractère allemand, est mou, inconsistant. Certes, l'Allemand a de hautes qualités d'esprit et de cœur, mais ces qualités sont neutralisées ou même annulées par « la faiblesse de la volonté autonome et de l'action libre ». L'envie aussi est un défaut national. Moderne au point de vue économique et social, l'Allemand, au dire de Rathenau, reste fermé à toutes les idées nouvelles politiques et reste irrémédiablement plongé

dans le passé. De là ses défauts politiques : l'absence de solidarité et celle du sens de l'indépendance, ainsi « qu'une soumission ostensible aux autorités et aux dynasties, ce qui a permis de maintenir jusqu'à nos jours dans le pays le morcellement des Etats du moyen âge ». A cet égard, Rathenau trouve que, politiquement, l'Allemand est bien inférieur à l'Anglais et au Français, peuples « qui ont confiance en leurs propres décisions et ne s'en rapportent pas en toutes choses à une autorité héréditaire.... En Allemagne, on chercherait vainement l'âme puissante capable de parler au peuple. Ce qui distingue l'Allemand, c'est la quantité inouïe de pensée moyenne... la pensée moyenne fait rage dans le cerveau du peuple et étouffe toute pensée profonde. » Il en résulte, pour le sociologue, que « les Allemands ne sont pas encore une nation » et restent « un agrégat d'individus » parce que chez eux « la volonté est remplacée par la discipline ». Ce qui leur a manqué, ce sont les révolutionnaires de grande envergure. A vrai dire, ils n'en ont eu qu'un, Luther, qui a fait une révolution religieuse. Après lui, on cite Lassalle et Bebel, mais combien petits !

L'Allemagne, selon Rathenau, n'a trouvé sa forme politique qu'avec la Prusse, qui la lui a imposée de force. Bismarck a façonné le peuple à son gré, et celui-ci, docile, a subi l'empreinte. Politiquement, l'œuvre de Bismarck ne dépassa pas les méthodes du despotisme militaire civilisé... et l'Allemagne, sous son régime, ne fut qu'une communauté d'intérêts économiques et militaires d'Etats dynastiques. On parle de la grande politique mondiale de l'Allemagne. Rathenau en rit, « Jamais, dit-il, le peuple allemand, de sa propre volonté, n'aurait conçu un idéal de puissance ; celui-ci lui fut imposé par les usufruitiers et les profiteurs de la grande machine de guerre ; Bismarck lui-même n'approuvait pas cet idéal. »

Et Rathenau de conclure : « Un idéal civilisateur n'est pas à notre taille, car nous manquons de concentration, de volonté directrice et de puissance créatrice. Nous ne sommes pas faits non plus pour une mission politique de médiation entre les autres peuples, car nous manquons nous-mêmes d'équi-

libre.... Ce qui convient à notre caractère, comme à celui d'aucun autre peuple, c'est la mission intellectuelle. Elle nous appartenait il y a cent ans encore, nous l'avons abandonnée parce que nous avons perdu le pas, par suite de notre manque d'énergie politique, parce que nous n'avons pas participé au développement de la politique intérieure des nations ; parce qu'au lieu d'y participer, nous nous en sommes tenus à la distillation la plus complète de la mécanisation pour la transformer en prétentions à la puissance. Tel Faust, détourné de son chemin, réprouvé du génie de la terre, parmi les sorcières, les spadassins et les alchimistes. Notre âme faustienne n'est pas morte. »

On le voit, c'est toute une psychologie du peuple allemand — et combien juste ! — que Rathenau fait dans son livre *La triple révolution*. Le style en est nerveux et parfois mordant, et n'était la nébulosité de certaines parties de l'œuvre un peu mystiques, on pourrait croire que bien de ses pages ont été écrites par Schopenhauer ou Nietzsche. C'est en tout cas à l'école de ces critiques que Rathenau se rattache. Il a aussi de commun avec eux une grande indépendance d'esprit et un fier pessimisme. Ce n'est pas un spectacle banal que celui qu'offre cet homme qui, gorgé de richesses et pouvant aspirer aux plus grands honneurs, se confine dans la solitude pour y méditer. Un journaliste suisse reçu par lui nous a dit avec quelle simplicité il parlait de toutes choses et combien il semblait détaché des grandeurs qui l'entouraient. « Alors, dit-il, que je m'attendais à trouver un capitaine d'industrie développant les idées positives d'un homme d'action, j'avais devant moi un penseur, un pur cérébral, une sorte de Spinoza moderne, évoluant avec une aisance parfaite dans les questions les plus complexes de sociologie, de religion et de philosophie. »

Tel est bien le Rathenau qui ressort des livres que j'ai analysés. Qu'il ait été vilipendé par la bande nationaliste, la chose n'a rien qui puisse nous surprendre, étant donnée la mentalité de ces gens. Du moins Rathenau a-t-il eu l'approbation d'hommes éminents en Allemagne, qui, tout en ne

partageant point ses idées, ont rendu hommage à ses nobles idées et glorifié son talent incontestable. Tel fut le grand économiste Schmoller qui, peu de temps avant sa mort, écrivit de remarquables essais sur la pensée politique et sociale de Rathenau. C'était en 1917. Rathenau venait de publier ses livres, *Critique du temps*, *La mécanisation de l'esprit*, *Choses qui viennent*. Le professeur berlinois les lut avec soin et, charmé de leur contenu, il voulut faire connaître son opinion ; il le fit dans des articles de revue, qu'un éditeur a eu le bon esprit de réunir en volume ¹. Schmoller, avec raison, trouve que ce que veut avant tout Rathenau, c'est de rendre à son peuple l'âme qu'il a perdue. Représentant de la vieille Allemagne savante et honnête, Schmoller est ravi de cette découverte, et il le dit en ces mots : « Nous écoutons volontiers cet homme, même si, en bien des parties de ses livres, nous trouvons plutôt l'imagination d'un noble rêveur que les idées d'un politique de race, même si nous ne pouvons pas le suivre dans toutes ses déductions et les méandres de sa pensée. »

La partie positive dans l'œuvre de Rathenau, c'est-à-dire ses idées politiques, économiques et sociales, est soumise par Schmoller à une sévère critique, et le représentant de la doctrine économique classique montre tout ce que ces idées, parfois très utopiques, ont d'irréalisable. Nonobstant, il conclut : « Il faut reconnaître que Rathenau est un des plus grands écrivains politico-sociaux que nous ayons aujourd'hui en Allemagne. Il serait même plus grand encore si, dans sa manière d'écrire, il n'employait pas trop d'expressions tirées des sciences naturelles, que le laïque ne parvient pas toujours à comprendre. »

Rien n'est plus juste : malgré de grands dons d'écrivain, Rathenau, dont la pensée est si subtile et si riche, n'est pas parvenu à donner à ses écrits une forme parfaite. Il est encore moins classique dans l'expression de ses idées, et il ignore toujours l'art de présenter sa pensée sous sa forme la plus directe et la plus simple. En voulant trop nuancer, il affaiblit

¹ *Walter Rathenau und Hugo Preuss. Die Staatsmänner des neuen Deutschlands*, von Gustav Schmoller. Verlag Dunker u. Humblot, München u. Leipzig, 1922.

la portée de son expoée. Il dit aussi trop de choses et ne connaît pas l'art du sacrifice. Bref, il lui a manqué, pour bien écrire, de se mettre à l'école des grands prosateurs français.

— Rathenau m'a entraîné plus loin que je ne voulais. Mon intention était de parler de quelques livres nouveaux, et j'ai juste assez de place pour signaler les *Poésies choisies* d'Hermann Hesse, que l'éditeur Fischer vient de mettre en vente ¹. On sait que le romancier, dans sa féconde carrière, a toujours trouvé quelques heures pour la méditation et la poésie. On connaît ses volumes de vers : *Gedichte* (1902), *Unterwegs* (1911) et *Musik des Einsamen* (1915). L'un d'entre eux est épuisé, et comme l'auteur ne veut pas le réimprimer, il a voulu sauver les meilleures poésies de l'oubli. A celles-ci il a joint celles qu'il juge les meilleures dans ses autres recueils, et voici la raison de ce nouveau livre. Il est parfait, car Hermann Hesse ne donne que ce dont lui-même a été complètement satisfait. On peut pourtant se demander s'il n'a pas été trop sévère dans son choix. Du moins je regrette, pour ma part, que des pièces exquises, comme « A la mélancolie », « Dans le jardin de ma mère », n'y aient pas trouvé place. Hermann Hesse devra réparer cet oubli dans la prochaine édition de son livre.

ANTOINE GUILLAND.

Chronique scientifique.

L'ascension de l'Everest. — Abandon de l'électrocution aux Etats-Unis. — L'hélium et les dirigeables. — L'énergie du vent. — La station pour l'utilisation de la marée en France. — Le renflouement de la *Lusitania*. — La valeur de g au Mont-Blanc. — Neige colorée en ocre. — L'atmosphère lunaire et l'effet Einstein. — La spanandrie. — A propos des pommes de terre. — L'autoxydation des composés sulfurés. — Le choc traumatique. — Publications nouvelles.

L'ascension du mont Everest se fera-t-elle cette année? Il est permis d'en douter. Car le mois de juin, considéré

¹ *Ausgewählte Gedichte*, von Hermann Hesse. Verlag S. Fischer, Berlin 1922.

comme l'époque la plus favorable à une tentative, n'a pas permis d'obtenir le succès. Les hardis explorateurs n'ont pu gravir les derniers 500 mètres, qui sont, nécessairement, les plus difficiles, ceux qui exigent un temps tout à fait propice. Or, cette année, le mauvais temps, amené par la mousson, est revenu plus tôt que d'habitude. Dès l'année dernière, les ascensionnistes avaient bien vu que c'était en mai-juin que le coup peut réussir ; peut-être aussi en septembre. Mais rien à faire en juillet-août. Les probabilités sont donc que, cette année, rien ne se passera. Attendons. Mais ayons confiance : espérons. Car ils méritent de réussir. Il est vrai, j'entends dire parfois : « Mais quelle est l'utilité de cette entreprise presque désespérée ? A quoi cela servira-t-il ? » Oh ! c'est bien simple : à rien du tout. A quoi donc sert la beauté ? A rien. Nous sommes d'accord. Notons toutefois, dans *Geographical Journal*, une intéressante étude sur la géologie du massif, telle qu'elle s'est révélée aux explorateurs.

— Jusqu'ici, les condamnés à mort, aux États-Unis, étaient électrocutés. Théoriquement, c'était une méthode excellente. L'intervention du bourreau était réduite à un minimum : l'opération était moins directe, pour ainsi dire. Mais pratiquement — et on a eu 32 ans pour le constater — l'électrocution est apparue comme très déplaisante. Il ne s'agit pas de faire de la sentimentalité pour des personnages qui, eux, en ont totalement manqué, mais il déplaît à l'homme civilisé qu'une exécution capitale puisse rappeler la torture. La société supprime un être anti-social : elle n'entend pas s'appliquer à le faire souffrir. Or l'électrocution donnait l'impression d'une torture. Tantôt l'exécuté brûlait, tantôt il s'agitait dans des secousses affreuses, selon la nature du courant. Les électriciens avaient beau faire : jamais ils n'opéraient aussi proprement et brièvement que l'accident banal, le contact accidentel avec un courant de haute tension.

Dans ces conditions, on a renoncé à l'électrocution. Et les condamnés mourront d'asphyxie due à des gaz délétères qu'on leur fera respirer durant leur sommeil. On leur assurera

la mort idéale, celle qui se produit durant l'inconscience. Combien d'innocents aimeraient trépasser ainsi!... L'électrocution sera réservée aux animaux errants. Mais pourquoi? Avons-nous le droit de faire souffrir les bêtes? Cette brutalité est très déplaisante.

— On ne sait jamais à quoi servira une découverte. Quand, par le spectroscope, Janssen révélait l'existence, dans le soleil, d'un élément inconnu qui reçut le nom d'hélium, et quand, plus tard, Ramsay découvrit ce corps sur terre dans la clévéite, nul n'imagina que cette découverte, intéressante au point de vue scientifique, pût avoir un intérêt pratique. Et pourtant, voici l'hélium, en cinquante ans, jouant un rôle industriel. C'est Ramsay qui, durant la guerre, en présence du danger de l'hydrogène pour la sécurité des dirigeables, insista pour qu'on remplaçât ce gaz si combustible par l'hélium, qui ne l'est pas du tout, et qui possède presque autant de force ascensionnelle que lui. L'hélium vaut presque l'hydrogène pour gonfler les dirigeables et n'offre aucun des dangers de celui-ci. L'expérience fut aussitôt faite : on savait où trouver — à prix de revient fort élevé, du reste — de l'hélium, dans diverses sources de gaz naturels, et maintenant, aux Etats-Unis, on gonfle les dirigeables à l'hélium. Il coûte encore cher : 25 francs le mètre cube ; mais il en coûtait 300 000. On espère d'ailleurs abaisser ce prix sensiblement, avec le procédé G. Claude ; et certains parlent de pouvoir le fournir à 5 fr. le mètre cube. L'hélium est donc devenu un produit industriel. Evidemment, on va en chercher des sources nouvelles. Les sources les plus riches — gaz des puits de pétrole du Kansas — en renferment 1 % ; pourrait-on trouver mieux? C'est ce que les géologues recherchent, un peu partout. En attendant, les Etats-Unis exploitent industriellement leurs gaz, et produiront bientôt 3000 mètres cubes par jour.

— Beaucoup de personnes pensent qu'on pourrait tirer un parti meilleur du vent, en tant que générateur d'énergie. Elles n'ont pas tort. Mais ce qui nuit à l'utilisation plus générale des mouvements aériens, c'est leur inconstance. L'homme

désire des moteurs marchant régulièrement, sur lesquels il puisse compter durant toute la journée ouvrière ; or le vent est très intermittent et fantaisiste. Ainsi, il voudra travailler de nuit, tandis que l'homme a besoin de force durant le jour. Et il se reposera toujours de façon intempestive.

Pourtant le vent continue à être utilisé, çà et là. Dans un article sur la question, le nouveau journal hebdomadaire *Savoir* (Doin, Paris) cite divers exemples. Ici, c'est une entreprise de menuiserie où le vent met en mouvement des machines-outils ; là, il actionne une scie à ruban ; ailleurs un tour, une fraiseuse, une machine à percer, une pompe hydraulique, un travail de labourage. En beaucoup d'endroits, le vent est occupé à des besognes qui supportent l'intermittence : il sert à l'alimentation en eau, à l'irrigation et aussi au dessèchement.

Il y a une circonstance, toutefois, qui donnera peut-être un regain de faveur au moteur à vent. Avec l'extension que prennent les transports de force, et la constitution de réseaux développés, desservant une étendue de pays considérable, on doit envisager ce fait que ces réseaux pourront et devront s'alimenter à des sources variables. Dans un même réseau pourront être déversés des courants d'origine diverse ; les uns fournis par la houille blanche ou verte, d'autres par les centrales thermiques, utilisant le charbon inférieur ou le lignite sur place ; d'autres, par la houille bleue ; d'autres, enfin, par les moteurs aériens. Peu importe l'intermittence.

Une autre façon d'écarter l'inconvénient de celle-ci consisterait à utiliser les moulins à vent exclusivement à monter de l'eau dans des réservoirs pour utiliser ensuite la chute à actionner des turbines durant les périodes ouvrières seulement. Avec des réservoirs importants, on disposerait de réserves permettant de parer aux périodes de calme. Au reste, les moteurs aériens ne doivent être installés que là où le vent souffle souvent, bien entendu.

— A propos d'utilisation des forces naturelles, *La Nature* du 1^{er} juillet donne des renseignements intéressants sur la station marémotrice d'essai de l'Aberwrach (Finistère).

C'est la sagesse même d'installer une usine expérimentale pour mettre la méthode à l'étude. Les calculs théoriques sont très bien, mais rien ne vaut une expérience en grand, d'ordre industriel, comme celle qui s'organise. La production annuelle est évaluée à 11 millions de kilowatts-heure, correspondant à 16 500 tonnes de charbon. La station d'essais rendra certainement les plus grands services, et l'expérience même qu'entreprend le gouvernement est une des plus intéressantes qui soient au moment présent. Cela coûtera des centaines de millions, mais ce sera une dépense utile, et instructive.

— Depuis le jour où, dans un accès de bêtise dépassant leur normale, les Allemands coulèrent — sans danger, mais non sans laisser des traces — la *Lusitania*, on a souvent parlé d'essai, le renflouement de l'épave. La question a même été étudiée par diverses entreprises. Le vaisseau gît à 85 mètres de profondeur. Un scaphandrier ne peut guère travailler à ce niveau avec les appareils ordinaires, mais un Italien, M. Zavaradi Laudi, assure avoir imaginé un scaphandre avec lequel on peut travailler à 150 mètres de profondeur, et va tenter l'expérience. Mais on ne comprend pas très bien une information de journal, d'après laquelle tout le problème consiste à décoller la *Lusitania* du fond de sable sur lequel elle est posée, après quoi « on s'attend à ce que l'épave remonte d'elle-même à la surface ». On s'attend là à quelque chose qui n'est guère probable. Où donc l'épave aurait-elle acquis au fond de l'eau la force ascensionnelle qui lui a manqué il y a sept ans? Les informations de journal sont quelquefois bien étranges. Sans doute, c'est au moyen de flotteurs que se fera la tentative : de flotteurs attachés au vaisseau et le supportant. L'expérience sera d'un grand intérêt. La cargaison de la *Lusitania* était de grosse valeur : or, argent, bijoux, tout un stock de fourrures aussi, dans des caisses zinguées. Mais ces dernières auront-elles résisté? On verra bien ; du moins, espérons-le.

— Il y a, sur l'arête rocheuse du Mont-Blanc, un observatoire créé par M. Vallot, pour des expériences scientifiques. Or, une des conditions nécessaires à celles-ci est la connais-

sance de l'heure exacte, et celle-ci, on peut l'avoir par la T. S. F. Mais encore faut-il installer un poste récepteur, et c'est ce problème qu'a étudié M. J. Lecarme. Dans une note présentée à l'Académie des sciences, il a indiqué les moyens par où les difficultés ont été tournées. Dès qu'il a pu disposer des signaux horaires de la tour Eiffel, M. Lecarme a voulu étudier au Mont-Blanc les variations de marche d'un pendule battant la seconde à Paris. Cet instrument, réglé avec grand soin à Paris, transporté avec des précautions infinies, a été observé dans la montagne, puis à Chamonix. Le pendule qui, à Paris, donnait 86 400 oscillations par jour moyen, en a donné 45 de moins à Chamonix et 70 de moins au Mont-Blanc. La valeur de g , évaluée à 980.94 à Paris, a été de 980.64 à Chamonix et de 979.20 à l'observatoire Vallot, et de 978.93 (par extrapolation) au sommet. Les chronomètres ont subi un retard moyen de 30'' par jour, fait qui demande une explication.

— Au mois de mars, les habitants de la haute vallée de la Durance ont vu avec surprise que leur neige, de blanche qu'elle était, se montrait de teinte ocre, plus grise ici, là plus rougeâtre, selon les régions. Mais ce changement de couleur ne se présentait ni aux sommets, ni à la base : c'était seulement à mi-hauteur, comme si la coloration avait été apportée et distribuée par un courant aérien de faible épaisseur et d'allure horizontale.

De quelle nature était la matière colorante? L'analyse micrographique, pratiquée par MM. Pons et Rémy, a fait voir que celle-ci consiste en une poussière minérale, très analogue à la terre de Sienne, en une sorte d'argile avec parcelles de mica, de quartz, et un peu d'oxyde de fer. Absolument pas d'organismes microscopiques.

D'où venait cette poussière? Du sud-ouest, d'après les vents du moment, et de la basse atmosphère. Tandis que certains pensaient à des poussières du Vésuve, — bien peu probables en raison de l'absence des inclusions vitreuses caractérisant les poussières volcaniques, — et d'autres à des poussières provenant des déserts africains, MM. Pons et Rémy

se demandent si la matière colorante ne provient pas simplement du Vaucluse, où se préparent en grand des ocres industriels.

— Il est entendu que le rayon lumineux d'une étoile lointaine, quand, pour parvenir à nous, il a à passer près du soleil, est dévié par celui-ci. Mais comme, en pratique, cette déviation, jusqu'ici, a été constatée lors d'éclipses solaires, permettant de voir, en tout cas de photographier les étoiles les plus rapprochées de la direction du soleil, il est permis de se demander si l'atmosphère de la lune, occultant ce dernier, n'est pas pour quelque chose dans la déviation. C'est ce qu'a fait M. Ferrier, et la conclusion à laquelle il est arrivé — basée sur un appareil mathématique que je me garderai bien de résumer ici — est qu'il se pourrait bien que l'atmosphère de la lune fût capable de modifier profondément l'effet Einstein au moment de l'éclipse, tout en ayant pu passer inaperçue jusqu'ici. Mais qu'est-ce que l'atmosphère lunaire?

— C'est un fait connu que chez certains crustacés, comme les *Trichoniscus* (Isopodes), les mâles sont très rares au nord et au centre de l'Europe ; rares à ce point que divers naturalistes n'en ont jamais rencontré dans les parages dont il s'agit. Mais dans le sud de l'Allemagne, de la Suisse, et dans les régions méditerranéennes, les mâles sont plus communs : parfois ils sont aussi nombreux que les femelles. Par conséquent, l'espèce est parthénogénétique dans le nord : c'est là une conséquence nécessaire de la spanandrie géographique (disette de mâles), dit M. A. Vandel, qui utilise un terme créé par M. P. Marchal en 1911.

Cette spanandrie n'est pas un phénomène rare. Elle existe chez de nombreux autres crustacés, et dans tous les cas cités, il s'agit d'une disette de mâles dans les régions septentrionales. Elle a été observée chez divers insectes, chez les myrmécophiles, certaines phasmides, des *rhodites*, des thysanoures, etc. Et le phénomène n'est pas spécial aux animaux : on le constate chez les plantes aussi. Ces phénomènes de spanandrie sont fort curieux, et ils posent des questions variées. A quoi tient cette délicatesse des mâles qui leur interdit les climats

septentrionaux? Ce ne semble pas être une question de température. Quel rapport existe-t-il entre la disparition des mâles et l'aptitude à la parthénogenèse? En tout cas, un fait semble certain : c'est que des races dérivées d'espèces bisexuées peuvent se reproduire indéfiniment par parthénogenèse, sans aucun dommage pour l'espèce.

— On sait que l'éminent botaniste, Noël Bernard, mort prématurément, hélas! mais non sans avoir pu faire sentir à la science toute la perte qu'elle allait faire, a montré que chez les espèces vivaces, l'association avec les champignons souterrains produit une symbiose durable et stable, alors que chez les annuelles le consortium ne s'établit pas et que les filaments du champignon, pénétrant dans le système radical, sont phagocytés. Or, on sait que les plantes herbacées n'acquièrent la pérennité que sous l'action des climats froids. Est-ce donc que ceux-ci favorisent l'établissement d'une symbiose solide et permanente? S'il y a 60 % de plantes annuelles et bisannuelles entre 200 et 600 mètres d'altitude, il n'y en a que 6 % au-dessus de 1800 mètres, et en pays arctiques.

Quoi qu'il en soit, on sait que la pomme de terre cultivée a, par suite du mode de multiplication adopté, perdu les mycorrhizes que possédait le type sauvage. Celui-ci était une espèce montagnarde : avant la découverte de l'Amérique, il était cultivé sur les hauts plateaux des Andes. Aussi la pomme de terre dégénère-t-elle déjà en Algérie ; et sous l'équateur, elle ne peut être cultivée qu'aux hautes altitudes. Par conséquent, pour maintenir cette espèce dans la direction provoquée chez la forme primitive par la symbiose avec des champignons, il faut la cultiver en pays froid. Déjà à Alger, la dégénérescence atteint 60 %. Mais, dira-t-on, nos pommes de terre continuent à tubériser, malgré l'absence de champignons, puisqu'on les propage par tubercules indemnes de toute espèce symbiotique, plantés en terrain quelconque. C'est vrai ; mais le climat froid a une action parallèle à celle de l'hérédité acquise. C'est du moins l'hypothèse formée, et qui pourrait s'appliquer utilement à d'autres cas.

— *Publications nouvelles.* Dans la *Bibliothèque des connais-*

sances médicales, écrite pour le grand public (Flammarion, Paris), M. le Dr L. Dubreuil-Chambardel a publié un volume sur *Les scolioses, ou déviations latérales de la colonne vertébrale*, qui s'adresse à tous les parents, soucieux du bon développement de leur progéniture, et le Dr Clément-Simon, d'autre part, a publié *La syphilis*, ouvrage qui s'adresse à tout le monde et que tout le monde devrait lire pour savoir ce qu'il en est de ce fléau de l'humanité, de ce destructeur par excellence des races. En voilà assez, et plus qu'assez, de cette conspiration du silence, provoquée par une fausse prudence, sur un des maux qui infligent à la pauvre humanité le plus de maux physiques et de tortures morales. — Dans *Discours et Mélanges* (Gauthier-Villars, Paris), l'éminent mathématicien qu'est M. Emile Picard a fait voir qu'il sait écrire aussi, et nous donne un certain nombre de notices biographiques des plus intéressantes sur Duhem, lord Kelvin, Poincaré, Galois, Maurice Lévy, Guyou, Darboux, avec des essais sur les sciences mathématiques, la science et l'industrie, la science et les prétentions allemandes, la dépopulation, la vaccination antityphoïdique, l'aviation, la mécanique classique et la relativité. Le recueil est à lire de la première à la dernière ligne. — Du même éditeur Gauthier-Villars, voici un autre volume de M. Paul Lévy, *Leçons d'analyse fonctionnelle*, sur un sujet fort abstrait, sans doute, mais où les travaux de Pincherle, Volterra, Fredholm, et R. Gouteaux — mort au champ d'honneur — ont apporté des lumières nouvelles et précieuses. Ce livre intéressera fort les mathématiciens. — Pour biologistes et philosophes, signalons *La personnalité humaine, son analyse*, par MM. Achille Delmas et M. Boll (Flammarion, Paris), étude basée sur l'étude de la pathologie mentale, et sur la division de la psychologie en statique et en dynamique, essai certainement intéressant. — Dans la *Collection Armand Colin*, voici trois ouvrages de technologie : *L'acier, élaboration et travail*, par le Cdt J. Rouelle, mise au point de l'industrie de l'acier à l'heure présente ; *Les grands marchés des matières premières*, par M. F. Maurette : marchés du charbon, du blé, de la laine, du coton, de la soie, du caoutchouc, du fer, du

pétrole, ouvrage fort documenté et qui sera très lu ; enfin : *L'industrie du fer en France*, par M. J. Levainville, histoire de cette industrie, en France, exposé de sa situation présente ; encore un ouvrage de référence fort complet et qui sera consulté avec grand profit.

HENRY DE VARIGNY.

Chronique suisse romande.

Le championnat suisse du wagon-lit.

A vrai dire, le championnat dont il importe essentiellement que j'entretienne mes lecteurs et que nous avons gagné avec éclat, n'a pas été enlevé par la Suisse romande exclusivement ; ceux qui, au XX^e siècle, prennent encore les chiffres pour des absolus diraient même que les Suisses allemands étaient en majorité dans notre remarquable équipe. C'est compter fort mal. Ils étaient six, pour représenter plus de deux millions de Suisses, et nous cinq, pour en représenter moins d'un million. Proportionnellement, donc, nous étions de beaucoup les plus nombreux et c'est dans la même proportion que revient à la Suisse romande le mérite de notre endurance extraordinaire, de notre puissance gastronomique et de notre résistance invincible à la perfidie des kummels et de multiples breuvages, énigmatiques et séduisants à l'égal de la Joconde.

Qu'ont fait les champions du tour de France, dont on a mené si grand bruit ? Quelques centaines de kilomètres. Nous en avons parcouru cinq mille deux cents à l'intérieur de la Pologne et non par pelotons échelonnés comme ces cyclistes, mais en un seul groupe dont l'unité compacte s'est maintenue jusqu'au sortir de la Haute-Silésie. La fraternité confédérale y remporta des triomphes. Le radicalisme du *Bund* et le conservatisme du *Vaterland* se tassaient dans un même alvéole ; la politique étrangère de la *Gazette* et l'économie politique

des *Basler Nachrichten* se trouvaient engagées dans une étroite interdépendance. Combien de fois nous suivîmes la blanche et soyeuse houppelande de la *Gazette*, tantôt abrégeant la visite d'un musée, tantôt nous évadant d'une conférence où la statistique célébrait ses saturnales, pour flâner dans les vieilles rues d'une antique cité ! Combien de fois, par contre, nous entonnâmes d'une voix inexperte, mais convaincue, les lieds des Rauraciens, des Tigurins ou des hommes musclés de l'Entlibuch !

Cependant, l'appel du devoir ne nous trouva jamais rebelles, quoique désolés. Au moment où le chiffre important était produit, où s'articulait le nombre d'hectares qu'une usine couvre, celui des habitants d'une ville en 1804, en 1817, en 1836, en 1913 ; devant le grand Saint Christophe à la ramure de cerf, patron de l'Artushof à Dantzig ; au défilé des levées de terre couronnées d'une pierre blanche qui bornent les champs dans la plaine de la Vistule, des calepins, des blocs notes s'agitaient comme des mouchoirs ; crayons, plumes réservoirs grinçaient rageusement ; une âme collective, noir-cisseuse de papier, surgie indivisiblement en tous, de tous et sur tous animait tout à coup la cohorte vagabonde et l'on sentait qu'à ce spectacle la foule attentive reprenait confiance dans le sérieux, dans la solidité, dans la sûreté d'information des journaux.

* * *

C'était le syndicat de la presse polonaise qui avait convié un certain nombre de journaux helvétiques. C'est lui et ce sont aussi les autorités, les présidents des villes, les voïvodes, les représentants du Ministère des affaires étrangères, qui nous ont reçus à Poznan, à Gdansk, à Lodz, à Varsovie, à Vilna, à Léopol, à Boryslaw, à Drohobicz, à Cracovie, à Zaczopane dans les Tatras, à Wielicka, à Dombrowa, Sosnowicz, et enfin en Haute-Silésie, à Kattowicz. A Varsovie, nous avons été accueillis de la façon la plus cordiale par notre ministre, M. le colonel de Pfyster et par M^{me} de Pfyster et nous avons pu constater *de visu* combien la haute situa-

tion morale qu'il s'est créée en Pologne assure d'avantages à notre pays. Partout, sous la conduite du plus aimable et du mieux documenté des guides, M. Nunberg, nous avons été reçus, non seulement en hôtes, mais en amis, et nous avons recueilli dans toute la Pologne des témoignages flatteurs de reconnaissance et d'admiration pour la Suisse. Mais pourquoi nous faire visiter la Pologne ? Une délégation italienne nous avait précédés et, si je ne me trompe, des Tchécoslovaques aussi.

Il y avait donc une série de pérégrinations organisée. Le but était d'éclairer l'opinion sur la Pologne, de montrer ce qu'elle est, ce qu'elle veut, ce qu'elle peut. Un Etat se reconstitue après cent cinquante ans d'oppression pendant lesquels tout a été fait, tout, pour arracher l'âme nationale des entrailles du peuple. Ses anciens ennemis veillent encore à l'ouest et à l'est. Une campagne de calomnies acharnée dénature ses jeunes efforts. Il appelle à lui les représentants de l'opinion et leur dit : voyez par vous-mêmes ; il ne dissimule rien, n'influence point ; de Poznan (Posen) à Vilna, de Gdansk (Dantzig) à Léopol (Lemberg) nous avons suivi les voies vingt fois foulées par les Russes, les Allemands, les Autrichiens, les Ukrainiens, les Bolchévistes. Plaines où des fleuves désormais historiques déroulent la paresse de leur cours sinueux, couvertes à perte de vue de blés drus et jaunissants, de seigles, d'avoines ; en petite Pologne (Galicie) la magnifique fécondité de la terre nourricière ; entre Varsovie et Vilna la vraie plaine baltique, une mince couche d'humus que l'homme oblige à fructifier et où le limon transparaît ; sur de vastes étendues, le sable nu, où, seul, végète le pin sylvestre, en bouquets, en bois, en forêts érigeant leurs panaches d'aiguilles sur une profusion de fûts rugueux, comme de vastes dômes sur des piliers innombrables ; ce pin polonais, ce pin sylvestre qui ne vit bien que dans le sol ingrat où rien ne peut vivre, qui pousse de plus longues racines dans un terrain plus aride, le fouille avec une inlassable ténacité, et, de cette substance de misère, élève hardiment son tronc dénudé, portant toujours plus haut dans l'air libre, un front toujours

jeune, invincible dans les privations et la souffrance mais que la prospérité affaiblit, qui, sur la terre grasse, recule devant des arbrisseaux, s'étiole, disparaît, est-ce le symbole et l'âme de la Pologne ? Elle n'a jamais été plus fière que dans le malheur, plus généreuse que dans l'exil, plus vivante que dans le tombeau. Ce n'est pas même des ruines du passé qu'elle s'est fait un espoir et un asile, c'est de sa foi ardente qui se nourrissait d'elle-même. Y a-t-il des peuples destinés par une mission séculaire à des œuvres de douleur ? Par ce que la Pologne a sauvé l'Europe au temps de Sobieski, par ce qu'elle a inventé et incarné l'idée de la tolérance au temps du fanatisme universel, par ce qu'elle a poussé le respect de l'individu jusqu'au suicide de la collectivité, s'est-elle créé une tradition de chevalerie incompatible avec les combinaisons financières, l'industrialisme et la politique utilitaire des modernes ? N'a-t-elle ressuscité que pour se sentir surannée dans un âge où tout devient une question de boutique et, faute de s'accommoder de ce qu'on appelle le réalisme contemporain, épuisera-t-elle en discussions stériles, en rivalités politiques, la sève amassée pendant un siècle et demi de recueillement ?

Il est vrai qu'elle a subi déjà quelques déceptions. Les Alliés lui avaient déconseillé la paix, quand elle avait l'occasion de la faire avec les Bolchévistes, après quoi M. Lloyd George l'accusa d'impérialisme et lui refusa tout appui. Il n'a probablement pas fini de lui tendre des pièges.

Toutefois, voici ce que nous avons vu. Partout une activité intense. A la campagne, à l'usine, dans la fabrique, on produit.

Quels que soient les progrès de son industrie, la Pologne est principalement agricole. Elle n'est pas loin de se suffire pour les denrées alimentaires, exception faite, cela va sans dire, du vin et des denrées coloniales. Même, elle a recommencé à exporter et le fera bien davantage quand les cultures de betterave sucrière de Posnanie auront leur plein rendement. Céréales, sucre, bois, eaux de vie, tels sont les produits agricoles les plus importants. Malgré les ravages de la guerre,

la Pologne possède encore dans le nord-est des forêts immenses. Elle les débite par ses fleuves. A la sortie de Dantzig vers la mer, ces longs trains de troncs écorcés encombraient le cours de la Vistule. A Vilna, ces radeaux étaient souvent conduits par des femmes, une à l'avant, une à l'arrière, pagayant avec dextérité.

Il y a peu de mois encore, les Polonais comptaient beaucoup sur l'exportation de leurs bois de charpente. Voici qu'ils en trouvent l'emploi chez eux, sous forme de bois scié à la mode du pays, car on se met de plus en plus à construire, même à la campagne. Il y aura beaucoup à faire, jusqu'au moment où les toits de chaume seront remplacés par des fermes aussi plantureuses que celles de nos gros paysans. Rien ne nous empêche de croire qu'on y arrivera avec le temps. Le paysan polonais est extrêmement laborieux, économe, et d'une remarquable sobriété. Il n'a pas encore reconstitué son cheptel, qui lui fut enlevé par les envahisseurs de toute venue, mais il y tâche de son mieux et, d'après la plus récente statistique, il y a atteint presque, pour la quantité, sinon pour la qualité ! La population agricole se trouve accrue de ces ouvriers de saison que la Pologne exportait naguère en Prusse occidentale et dont 250 000, environ, y furent retenus contre tout droit, au début de la guerre, et contraints à un labeur d'esclaves. La politique agraire du gouvernement consiste à multiplier les petits ou moyens propriétaires, en parcellant les grandes propriétés d'un seul tenant. Mais on procède avec sagesse, sans avilir les prix par de trop brusques répartitions. Depuis le vote de la loi sur la grande propriété, on n'a réparti — à des conditions très favorables de paiements échelonnés — que les terres échues à l'État, comme successeur de la Russie ou de la Prusse. Le maximum des propriétés d'un seul tenant est, d'après la loi, de 150 hectares ; on ne procède pas encore au rachat des latifonds appartenant aux particuliers.

Cette politique agraire, sage et progressive, est approuvée, je crois, de tous les partis. Quelles que puissent être les oppositions politiques, il se crée donc une unité de vues, une orien-

tation durable se dessine pour les questions d'intérêt capital. Ce phénomène est d'une très grande importance. La vie, le mouvement, l'évolution viennent de l'ensemble de la nation ; ils ne sont point la création factice d'une classe ou d'une caste. Aussi ne faut-il pas considérer avec trop d'inquiétude les changements de ministères.

Pour la politique extérieure, les grandes lignes directrices sont fixées ; on ne voit guère qu'un gouvernement pût les modifier. C'est d'abord l'alliance française, ensuite le rapprochement de la Pologne et de la Petite-Entente ; plus que cela : depuis ses récents débuts, la république polonaise a tendu la main à tous ses voisins de la Baltique, sans en excepter les Lithuaniens, qu'on l'a tant accusée d'opprimer. Elle devient la grande conciliatrice de l'Europe orientale. On l'a bien vu à Gênes, où M. Skirmunt a révélé des qualités supérieures d'homme d'Etat. La paix est son but. Appuyée à la Roumanie, qui prolonge sa frontière jusqu'à la mer Noire, elle est en mesure d'inspirer du respect aux Soviets, pourvu que l'Allemagne ne la poignarde pas dans le dos au même moment. Elle prend ses précautions. Les troupes que nous avons vues défiler sont très belles, martiales, d'allure souple. Les frais d'entretien pèsent lourdement sur le trésor ; on en a démobilisé la moitié récemment, en les réduisant à 250 000 hommes, si je suis bien informé ; ce n'est pas trop pour un pays qui sert de boulevard à l'Europe, non seulement contre le bolchévisme, mais contre le choléra et le typhus. On m'assure que les équipements sont prêts, les cadres formés [et que le pays fabrique lui-même ses munitions en grande partie.

Au surplus, les Polonais ne s'attendent pas à une aventure bolchéviste pour le moment ; les circonstances économiques ne permettent pas aux hommes rouges de tenter une entreprise à longue portée. La situation de la Pologne n'en est pas moins toute spéciale : elle forme la frontière de l'Europe en face de la barbarie. A Vilna, le général Zeligowski, désignant du doigt la plaine vallonnée, me disait : Si cela recommence, c'est ici qu'on se battra. Cette incertitude de la paix, sans paralyser son essor, le retarde et, se compliquant d'une

autre incertitude, lui rend plus difficile de se procurer les crédits nécessaires.

L'autre incertitude est celle des frontières, tant du côté de la Lithuanie que du côté de l'Ukraine. La Société des Nations a créé, entre Vilna et la Lithuanie, une zone neutre qui entrave le commerce, pis encore, qui est le repaire d'une foule de bandits, de détrousseurs et de gens sans aveu, menace perpétuelle pour la sécurité des voisins. Ainsi, les meilleures intentions conduisent aux pires erreurs quand on est mal informé. Ce petit peuple lithuanien, dont toute la culture est polonaise, serrerait volontiers, sans doute, la main qu'on lui offre, si son gouvernement n'était un instrument de l'Allemagne.

Du côté de l'Ukraine, la question de la Galicie orientale, tranchée en fait, n'est pas encore résolue en droit. Pourquoi s'acharne-t-on, en Angleterre surtout, à contester les arrangements signés entre les parties et à refuser la petite Pologne aux Polonais? N'est-ce qu'une affaire de pétroles? Mais on ne pourrait, en cas de reprise, imiter les bolchévistes au point de déchirer les contrats des concessionnaires français, américains et belges. Il y a autre chose. La Galicie orientale est le point de jonction de la Pologne et la Roumanie, c'est-à-dire la communication de la Pologne avec l'Occident. Otez-la lui, elle se trouve isolée entre ses deux ennemis héréditaires, la Russie et l'Allemagne, dès lors affaiblie, sinon impuissante, condamnée à vivre sous une menace, séparée de la Roumanie qui représente avec elle l'influence française dans l'Europe orientale, séparée aussi de la France. En somme, c'est le nouveau système de l'équilibre européen qu'on ébranlerait et qu'on affaiblirait au détriment de la France. Mais les Polonais sont bien décidés à ne pas laisser faire. Léopol (Lemberg) est une ville polonaise, si l'on ne compte pas les Juifs comme une nation à part, ce qu'on ne fait en aucun pays. La campagne est peuplée en majeure partie de Ruthènes, mais la propriété est surtout polonaise, et il n'y a aucune opposition de race entre les éléments ethnographiques. Il est surabondamment

prouvé que l'invasion ukrainienne de 1919 a été organisée et commandée par l'Autriche.

A part la question politique et celle de la reconstitution agricole, les Polonais ont, comme tout le monde, un problème financier et un problème industriel ; il s'y ajoute un problème social, le moins difficile peut-être, et que le temps suffira probablement à résoudre. C'est le problème juif. On oublie systématiquement que l'oppression des Juifs n'a pas été le fait des Polonais, mais celui des oppresseurs de la Pologne. Délivrés, admis à posséder la terre, à exercer des métiers, jouissant d'une entière liberté, les Juifs s'assimileront aussi bien en ce pays que dans tous les autres. Les Polonais ne les ont jamais persécutés. Quel peuple peut en dire autant, dans le reste de l'Europe ? La Pologne existe depuis trois ans. Lui reprocher de n'avoir pas encore fait de vrais Polonais des malheureux que ses tyrans avaient établis chez elle par la force, et de ceux qui fuient le régime bolchéviste et auxquels elle accorde un refuge, c'est vraiment trahir avec trop de naïveté le parti pris de dénigrement. Demander aux Juifs de renoncer tout d'un coup à leur vie à part, aux mœurs qu'une persécution séculaire leur a fait contracter, ce serait attendre d'eux une souplesse qui ne serait point à leur éloge. Le problème se résoudra de lui-même par la justice et la liberté.

Les autres demeurent plus inquiétants. Pas d'or ; 270 milliards de papier en circulation ; les industries à remettre en état ; les communications, non seulement à rétablir, mais à créer ; l'organisation à unifier, quelle tâche écrasante pour une nation qui doit, du même coup, se constituer un personnel politique et administratif !

Tout cela est fait en partie. On crierait au miracle si le mot de l'énigme ne nous avait été révélé. Les Polonais avaient, dispersée dans le monde, toute une élite qui s'emploie à son service et que les convulsions de l'Europe lui ont rendue. Le commandant de la petite flottille que nous avons vue à Dantzig est un amiral de la flotte impériale russe ; le directeur du réseau de Vilna, qui a déjà reconstruit 972 ponts de chemins

de fer, dont 452 sur la seule ligne de Vilna à Varsovie, appartenait à la direction supérieure des chemins de fer russes ; officiers, ingénieurs, techniciens, médecins, praticiens de tout ordre, hommes de savoir, d'expérience et d'énergie, sont rentrés au pays. Ils ont fait merveille. A Poznan, à Lods, les usines, les filatures et tissages sont relevés de leurs ruines ; on livre des étoffes, des wagons, des locomobiles et des machines agricoles ; les six cents puits de pétrole de Boryslaw sont en pleine exploitation et, comme ils s'épuisent, on fait des lotissements dans les 300 kilomètres de terrains pétrolifères qui s'étendent au pied des Carpathes. Les fameuses salines de Wielicka, les houillères de Dombrowa, les mines de fer de la Silésie polonaise bruissent de la rumeur intense du travail ; pas de grèves, pas de chômage. Le grand empêchement, c'est le manque de fonds et de crédits. C'est pourquoi la Pologne fait appel à l'étranger. Peu de pays, aujourd'hui, ont de plus brillantes promesses d'avenir.

MAURICE MILLIoud.

Chronique politique.

La conférence de la Haye. — La question des réparations et le relèvement de l'Europe. — La défense de la république allemande et l'opposition de la Bavière. — La guerre civile en Irlande. — La chute du ministère Facta.

La conférence de la Haye avait sur celle de Gênes un grand avantage : l'atmosphère était meilleure, les hommes qui étaient en présence possédaient tous la compétence nécessaire pour traiter les questions au programme, les choses se sont passées ouvertement, régulièrement, et non pas dans des conciliabules secrets.... Alors, comme l'intrigue était bannie, il a bien fallu se rendre à l'évidence : les discussions avec les Russes ne servaient à rien ; un accord était impossible.

Dans les séances préliminaires, les délégués avaient reconnu

la nécessité d'allouer des crédits à la Russie ; mais il fallait au préalable que la république des soviets indiquât comment elle entendait assurer le service de ses dettes et indemniser les gens qu'elle avait dépossédés. Les bolchévistes, sitôt arrivés, prétendirent renverser l'ordre de la discussion : ils exigèrent d'abord des crédits et se réservèrent de graduer leurs concessions au prorata des sommes qu'on leur accorderait. Ce qu'entendant, un des représentants anglais s'est plu à déclarer que son gouvernement était disposé à garantir aux Russes des secours en argent s'ils témoignaient des dispositions conciliantes ; et les trois objets du programme furent abordés en même temps : crédits, dettes et biens privés.

Les résultats furent déplorables : les bolchévistes ne pouvaient ou ne voulaient donner sur aucun point des assurances positives ; en revanche, ils cherchaient à introduire des exposés de principes, déclarant que leur gouvernement refusait de reconnaître aucun droit positif aux propriétaires dont il avait nationalisé les biens et qu'il n'avait à s'occuper, en toutes circonstances, que des intérêts de la Russie. En fin de compte, les trois commissions se trouvèrent d'accord qu'il était impossible de créer un terrain d'entente avec les délégués des soviets aussi longtemps qu'ils ne s'inspireraient pas d'un esprit différent.

Une tentative de Litvinof, étonné de rencontrer une résistance inaccoutumée, pour raccommoder les choses, ne fit qu'accentuer le conflit. Le représentant des soviets proposait de reconnaître des droits particuliers aux anciens propriétaires, à condition qu'ils fissent valoir leurs prétentions devant les autorités bolchévistes et que l'affaire fût liquidée en deux ans au maximum, après quoi le gouvernement de Moscou se considérerait comme libéré de tout engagement. Ce qui aurait donné aux commissions ou tribunaux russes, pour peu qu'ils prissent la peine de faire traîner un peu les débats, le moyen d'en finir avec toutes les réclamations.

Pourtant, dans sa dernière séance, la commission non russe a pris grand soin de déclarer que, si elle considérait son rôle

comme terminé, il n'y avait pas rupture, mais seulement suspension des pourparlers. Il aurait été, en effet, trop dur pour certains hommes d'Etat, qui s'étaient portés garants des bonnes intentions des bolchévistes, d'être obligés de reconnaître qu'ils s'étaient radicalement trompés.

L'attitude des Russes a quelque peu surpris : ils ont, chacun le sait, un extrême besoin d'argent ; n'auraient-ils pas pu se montrer plus larges en fait de promesses, qu'ils n'auraient d'ailleurs pas respectées ? Il faut, sans doute, pour comprendre la chose, invoquer les nouvelles tendances qui dominent à Moscou. Gênés par des instructions de marque nettement communiste, les délégués ne pouvaient faire valoir toutes les ressources de leur diplomatie. Ils n'auraient pas demandé mieux que de se rattraper dans des conciliabules privés, comme le prouvent les alléchantes propositions qu'est venu présenter un beau jour M. Krassine au premier délégué anglais, Sir Philip Lloyd Greame. Mais ils avaient affaire à d'honnêtes gens qui n'admettaient pas ces marchandages. Et, au grand jour, aucun accord n'était possible.

Repoussés par les gouvernements, les bolchévistes traitent avec les particuliers ; car il leur faut de l'argent à bref délai : l'armée rouge réclame des équipements, de la nourriture, une solde ; et quand ils auront dissipé les trésors des églises, il ne leur restera plus rien que du papier sans valeur.... A la Haye se sont présentés de nombreux traitants ; les magnats du pétrole étaient au premier rang. Les bolchévistes s'efforcent de les rassurer et de les amener, en échange de contrats à long terme, à consentir des mises de fonds. Ces pourparlers sont suivis avec un vif intérêt par les hommes politiques qui veulent à tout prix arriver à une reprise des rapports avec la Russie. Ils y voient le moyen de constater la bonne foi de la république des soviets et de la faire rentrer dans le concert européen. Il est vrai que, si ces tentatives aboutissent, le régime bolchéviste en sortira fortifié pour le plus grand malheur de la nation russe et de l'Europe entière. Mais nombreux sont les gens que cette perspective n'effraie plus.

— L'affaire des réparations est revenue au premier plan. L'Allemagne paraissait s'être soumise aux conditions de ses créanciers ; le comité des garanties, prévu par la conférence de Londres de l'année dernière, s'était installé à Berlin et procédait à une enquête serrée sur les finances du Reich ; le système des versements institué au mois de mars fonctionnait tant bien que mal. Brusquement, la monnaie allemande subit une nouvelle chute, plus impressionnante encore que les précédentes : elle se déprécia à tel point que cent marks en arrivaient à représenter quelque chose comme un franc suisse.

Le gouvernement de Berlin paraît avoir été surpris. Qu'il ait ou non encouragé la culbute de son signe monétaire, cette débâcle trop complète lui créait de graves embarras intérieurs. Mais au moins a-t-il voulu exploiter la situation en face de l'Entente ; il a demandé un nouveau moratoire qui le dispenserait de tous paiements en espèces pendant les derniers mois de 1922 et les deux années suivantes.

Là-dessus, M. Lloyd George s'est hâté de déclarer devant la Chambre des communes que la démarche allemande était justifiée et qu'il fallait accorder le moratoire au Reich si l'on voulait qu'il pût plus tard effectuer ses paiements. Les cercles dirigeants italiens semblaient avoir la même opinion. Mais, encore une fois, la France a fait opposition. Elle a, au dire de M. Poincaré, consacré déjà près de 90 milliards à la reconstruction des régions envahies ; elle ne peut affranchir le gouvernement du Reich de ses charges, alors qu'elle constate que l'industrie allemande n'a jamais été aussi active, que la flotte de commerce allemande sillonne de nouveau tous les océans, que l'Allemagne a repris sur le marché américain le premier rang parmi les pays acheteurs de cuivre et de coton. La situation de la France est d'autant plus difficile que, tandis que le service des réparations tend à s'arrêter, l'Angleterre et les Etats-Unis demandent qu'on leur paie les intérêts des dettes de guerre. On la somme de se montrer généreuse vis-à-vis du débiteur, mais les créanciers font valoir toutes leurs pré-

tentions : si elle se prête à ce jeu, c'est la ruine à bref délai.

Ce qu'il convient de faire, c'est de lier la question des dettes de guerre à celle des réparations. L'Angleterre, qui a promis aux bolchévistes de les tenir quittes d'une partie importante des sommes prêtées à la Russie pendant le conflit, peut parfaitement agir de même à l'égard de la nation qui a été sa fidèle alliée. Elle peut libérer la France de tout ou partie de sa dette en échange d'une réduction correspondante de l'indemnité allemande. Alors la situation financière du Reich se trouverait allégée, l'emprunt allemand sur le marché international, que les experts financiers déclaraient impossible, deviendrait réalisable et le service des réparations pourrait recommencer dans un délai plus ou moins long.

Pour faire bien les choses, il faudrait que la remise des dettes de guerre s'étendît à tous les pays de l'Entente. Ce serait le premier pas vers le relèvement de l'Europe ; ce serait aussi le moyen de ranimer l'intérêt des Etats-Unis pour les affaires du vieux monde. Car si le gouvernement de la grande république, soutenu par l'opinion, a déclaré à plus d'une reprise qu'il n'entendait aucunement faire le sacrifice de ses créances, les économistes les plus sérieux estiment qu'il devra bien en venir là un jour ou l'autre. L'Amérique, comme l'Angleterre, souffre du chômage, parce qu'elle regorge de produits manufacturés qui ne trouvent pas d'acheteurs. Il dépend d'elle avant tout de recréer les marchés de l'Europe, soit en libérant ses débiteurs de leurs charges, soit en souscrivant aux emprunts que l'Allemagne émettra à l'étranger. Cela permettrait à l'or, qui stationne improductif dans les coffres des Etats-Unis, de se répandre de nouveau dans le monde et l'on reviendrait peu à peu à la situation de l'avant-guerre.

Tel est le projet qui s'impose de plus en plus à l'attention des milieux politiques et financiers et qui apparaît comme la seule méthode possible pour rétablir dans un espace de temps assez bref l'équilibre de notre continent et de l'univers avec lui. Sans doute, l'exécution d'un tel plan est infiniment compliquée ; mais avec de la largeur de vues, de l'habileté, et

surtout une universelle bonne volonté, la réussite est possible. Il serait, dans tous les cas, beaucoup plus utile de travailler sur ces données que de s'obstiner à provoquer avec la Russie une reprise de relations économiques que le régime communiste rend irréalisable. Ne va-t-on pas se mettre à l'œuvre ?

Nul ne le sait. On parle pour le moment d'une rencontre prochaine entre MM. Lloyd George et Poincaré, dont on attend quelque bien ; et il est certain que les deux hommes d'Etat pourraient, s'ils le voulaient, amorcer un accord dont d'autres fixeraient les termes. Mais voilà déjà que l'Italie et la Belgique veulent être de la partie. La conversation tourne au Conseil suprême ; et l'on sait qu'il n'y a que des déceptions à escompter de ces imposantes entrevues. En attendant, la question des réparations reste ouverte ; elle se présente même à l'état aigu.

— Le meurtre de M. Rathenau a créé en Allemagne une émotion plus durable que celle qui avait suivi l'assassinat d'Erzberger ou d'autres personnages plus petits. Le gouvernement du Dr Wirth, soutenu par les partis de gauche, a senti la nécessité de prendre des mesures spéciales pour défendre le régime républicain qui menaçait de s'effondrer sous les coups de ses ennemis. De là le dépôt d'une loi, fabriquée hâtivement, qui visait l'activité de certains hommes, interdisait diverses choses et édictait des peines plus ou moins graves contre ceux qui prenaient plaisir à démolir l'Etat. Et, durant quinze jours et plus, les colonnes des journaux allemands ont été encombrées par les comptes rendus du Reichstag et la discussion de la loi « pour la protection de la république ». Elle a été votée, en fin de compte, à une imposante majorité

De fait, le gouvernement du Reich n'a déployé pour se défendre qu'un minimum d'efforts. S'il avait voulu rendre ses adversaires inoffensifs, il aurait dû frapper impitoyablement parmi ceux qui ne cessent de le dénigrer et approuvent ouvertement toutes les tentatives pour le renverser. Les bolchévistes russes, avec qui il est en si bons termes, lui avaient,

sous ce rapport, donné de précieux exemples.... Mais le chancelier Wirth et ses ministres n'osent pas : ils seraient obligés, s'ils voulaient engager la lutte à fond, de porter leurs coups trop loin et d'atteindre trop haut. Ils ne peuvent prendre sur eux d'attaquer le haut personnel militaire pour qui ils conservent un respect instinctif. Ils craignent de froisser les sentiments profonds de la nation qui, si elle réproouve les attentats, ne peut s'affranchir des fortes doctrines que lui ont inculquées les pangermanistes et, quant aux choses du dehors et aux origines de la guerre au moins, persiste à penser exactement comme eux. Et, en attendant qu'on recommence à le bafouer dans les cérémonies patriotiques et militaires, le gouvernement endosse les reproches que lui adresse le parti national qui dénonce comme un crime la condescendance dont il a fait preuve en face du comité des garanties.

Déjà, devant lui, un obstacle se dresse. La Bavière, républicaine au temps de Kurt Eisner, bolchéviste un peu plus tard, est devenue la citadelle de la réaction. C'est à Munich que s'est réfugié le général Ludendorff ; il est en relations constantes avec le prince Rupprecht et les chefs de l'Orgesch. Le gouvernement du comte Lerchenfeld se montre plein de respect en face de ces sommités.

La plupart des députés bavarois ont voté, au Reichstag, contre la loi pour la protection de la république. Ils sont restés dans la minorité, mais le gouvernement de Munich refuse de s'incliner devant le fait accompli. Il se défend contre le reproche de vouloir attenter à l'unité allemande ; mais, invoquant des articles constitutionnels, il oppose son veto à certaines dispositions et se réserve d'en appliquer d'autres à sa manière et comme il le voudra. Ce n'est pas tout à fait une révolte ; cela y ressemble quand même singulièrement. Et les journaux de Berlin signalent le cas avec une profonde tristesse, tandis que le gouvernement du Reich cherche les moyens d'écarter cette mauvaise affaire sans violence, tout en sauvegardant le prestige ; ce qui est étonnamment difficile.

— Il est presque superflu de dire que l'Irlande reste agitée.

La situation s'est toutefois quelque peu modifiée : ce sont les nationalistes catholiques qui se battent entre eux. Le gouvernement de Londres a, en effet, donné à entendre à celui de Dublin que sa patience était à bout, que si la série des attentats contre les fonctionnaires ou gendarmes royaux et les protestants disséminés continuait, le traité de Downing Street deviendrait caduc. Là-dessus, le ministère présidé par M. Collins a fait un louable effort pour rétablir l'ordre et la lutte s'est engagée entre les forces de l'Etat libre et les républicains dirigés par M. de Valera.

La guerre civile a ensanglanté les rues de Dublin et provoqué toutes sortes de ruines ; elle s'est étendue sur la moitié du pays. Les troupes gouvernementales l'emportent ; elles resserrent l'adversaire dans quelques étroits comtés. Cela signifie-t-il que l'ultime pacification est proche ? Bien hardi serait celui qui l'affirmerait. Entre soldats de l'Etat libre et insurgés républicains, il n'y a que des divergences momentanées : tous réclament comme but de leurs efforts une Irlande indépendante, tous, au même degré, détestent l'Anglais.... Il s'écoulera sans doute encore bien du temps avant que soit trouvé le régime béni qui assurera la paix entre les éléments divers qui habitent l'« île sœur » et permettra de n'échanger que des rapports amicaux d'une rive à l'autre du canal de Saint-George.

— La chute du ministère Facta n'a, dit-on, étonné personne en Italie. Pourtant son chef faisait grande figure quand il recevait les délégués étrangers à la conférence de Gênes. Aussi longtemps qu'a duré cette assemblée bienfaisante, il a bénéficié d'une trêve intérieure. Mais les meilleures choses ont une fin : M. Facta et ses collègues ont connu à leur tour la cruauté de leurs adversaires et l'ingratitude de leurs partisans.

C'est, paraît-il, uniquement pour des raisons intérieures que le ministère a été renversé. La déconvenue de M. Schanzer qui, après s'être étroitement inféodé à M. Lloyd George, n'a obtenu aucun des avantages qu'il attendait de son alliance,

n'y est pour rien. On a reproché au gouvernement son incapacité à rétablir l'équilibre des finances, son impuissance à assurer l'ordre en face des mouvements fascistes. Il a pourtant fait ce qu'il a pu, mais, en présence d'une chambre que ne divisent pas moins de treize groupes politiques, la tâche du ministère devient impossible : toutes les fois qu'il essaie de réprimer un abus ou de faire acte de volonté, il se crée des ennemis, sans s'assurer de nouveaux soutiens.

Le roi a commencé les consultations d'usage. M. Orlando d'abord, M. Bonomi ensuite, se sont mis en route pour recruter un gouvernement. Ils ont échoué et, en ce moment, personne ne prévoit comment la crise finira. Pourquoi l'Italie, qui a une si grande tâche devant elle, ne peut-elle trouver l'homme qui s'élèvera au-dessus des partis, réalisera les résultats de la guerre et la conduira vers de hautes destinées ?

Lausanne, le 26 juillet.

Ed. ROSSIER.



D'ANDIRAN & C^{IE} VEVEY

Manufacture suisse d'aiguilles et de crochets.

Spécialités :

Aiguilles à tricoter "HELVÉTIA"

se trouvent dans toutes les bonnes merceries.



VIN „KATZ”

Pepto - quino - ferrugineux

Produit suisse.

Dans toutes les pharmacies

Pour
faiblesses gé-
nérales, ané-
mie et surtout
pour la recon-
valescence.

Montana

(Valais) Altit. 1500 m. Reliée par un funiculaire à Sierre (Ligne Simplon)

Station climatérique la plus ensoleillée de la Suisse

CURHAUS & CLINIQUE VICTORIA

Méd. en chef : Dr F.-L. de Muralt.

Maladies des voies respiratoires et tuberculose sous toutes ses formes. — Maison confortable. — Prix modérés. — Prospectus franco. — Dir. : E. Nantermod.

REVUE DES LIVRES

UNE INCROYABLE ODYSSEE, par le comte *Arnauld Doria*. 1 vol. in-16. Librairie Plon, Paris. — LE DOMAINE COLONIAL DE LA FRANCE, SES RESSOURCES ET SES BESOINS, par *Armand Meggle*, directeur du Comité national du Commerce extérieur. 1 vol. in-16. Alcan, Paris. — LES QUATRE SAISONS DE LA FORÊT, par *Jean Nesmy*. 1 vol. in-16. Librairie Plon, Paris. — L'AMOUR ET LA MORT DE JEAN PRADEAU, roman par *Charles Silvestre*. 1 vol. in-16. Librairie Plon, Paris. — LA FEMME INCONNUE, roman par *Léandre Vaillat*. 1 vol. in-16. Flammarion, Paris. — LA CAMPAGNE AVEC THUCYDIDE, par *Albert Thibaudet*. 1 vol. in-16. Nouvelle revue française, Paris. — NOUVELLES PAGES DE CRITIQUE ET DE DOCTRINE, par *Paul Bourget*. 2 vol. in-16. Librairie Plon, Paris. — LES PENSÉES CHOISIES D'ALEXANDRE MERCERFAU. 2 vol. in-18 de la Collection des

ATELIERS DE CONSTRUCTIONS MÉCANIQUES DE VEVEY, S.-A.

Téléphone n° 69.

VEVEY (SUISSE)

Adr. télégr. : *Fonderie*



Collecteur en tôle de 2700 mm. de diamètre.

Persil

donne au linge une blancheur éclatante,
remplace le blanchis-
sage au pré'

COMPTOIR D'ESCOMPTE DE GENEVE

Fondé en 1855

Capital et Réserves : Fr. 51 000 000

Siège social : 2, RUE de la CONFÉDÉRATION, GENÈVE

BALE - LAUSANNE - ZURICH - FRIBOURG
NEUCHÂTEL - VEVEY - LEYSIN

Toutes opérations de Banque aux conditions
les meilleures.

NOTARIAT - BUREAU TECHNIQUE

A. MERCIER

Notaire, géomètre officiel

Place de la Gare, 2 **RENENS** Téléphone 84.99

Abornements. — Levée de plans. — Remaniements parcellaires. — Drainages.
Projets de routes, chemins. — Adductions d'eau. — Nivellements. — Expertises, etc.

REVUE DES LIVRES (*suite*).

penseurs contemporains. Figuière, Paris. — FIANÇAILLES, par *Robert de Traz*.
1 vol. in-16. Albin Michel, Paris.

Il ne faudrait pas que la lassitude générale causée par la Grande guerre, et l'exploitation intense d'icelle par la littérature, retiennent les témoins oculaires ou les chefs militaires d'exposer dans leurs études ou leurs mémoires les faits composant la formidable épopée. Certains de ces faits ont provoqué en leur temps et suscitent encore aujourd'hui, dans les milieux intéressés, un intérêt non encore moussé. Telle la fameuse bataille de la Marne, qui fut jadis qualifiée de « miracle », mais qui, replacée dans son cadre, considérée sous son aspect purement militaire, nous apparaît aujourd'hui ce qu'elle fut, en réalité, dans ses détails précisés.

Société suisse d'Ameublements & Mobilier Complet

(anciennes maisons Heer-Cramer & F. Wanner réunies)

Installations complètes Villas, Chalets, Appartements, Hôtels

Meubles en tous genres. Ebénisterie, Literie et Tapisserie garanties, fabriquées dans nos ateliers.

Exposition nationale Berne. Médaille d'or.

Seule maison à LAUSANNE. 6, Avenue du Théâtre.

Maison à MONTREUX, Avenue des Alpes, vis à vis de l'Hôtel de l'Europe

„Mercure“

La plus grande maison suisse de

Cafés, Thés et Chocolats

Autres spécialités :

Confitures, Conserves, Biscuits, Bonbons, etc.

Expéditions au dehors par toutes les succursales et par La Centrale,
à Berne, 8, rue de Laupen.

Antigoitreux Jurassien le « Strumasan »

seule friction efficace inoffensive pour la guérison rapide

DU GOITRE ET DES GLANDES

Prix : 1 flacon, 5 fr. ; demi flacon, 3 fr.

Succès garanti, même dans les cas les plus opiniâtres.

Dépôt : Pharmacie du Jura, BIENNE, place du Jura.

Prompte expédition au dehors.

Comptoir de bijouterie et d'orfèvrerie

Mme M. LASSUEUR (anc. Haldy), Lausanne, Rue de Bourg 7, au 1^{er}

GRAVURES — REPARATIONS

Pour reprendre rapidement les forces demandez le merveilleux fortifiant tonique

Marque déposée **Régénérateur Royal** Marque déposée

à base de jaunes d'œufs frais et d'extrait de viande associés à des toniques puissants.

Son assimilation parfaite fait reprendre rapidement le poids et les forces, comme le prouvent de nombreuses attestations. S'emploie pour adultes et pour enfants.

Spécialement recommandé dans les cas de Faiblesse Générale, Manque d'appétit, Mauvaises digestions, Maux de tête. Pour guérir rapidement l'Anémie Chlorose, Neurasthénie et toutes maladies causées par le surmenage physique et mental prendre le

Régénérateur R O Y A L Ferrugineux

En vente à Martigny à la PHARMACIE MORAND — Expéditions par retour du courrier
La Grande bouteille 8 fr. — La Grande ferrugineuse 9 fr.

La **TISANE DORIS** (marque brevetée) nouvelle découverte, guérit radicalement le

RHUMATISMES

Goutte et maladies de la peau, Sciatiques, impuretés du sang

Prix du paquet pour une cure d'un mois : Fr. 4.50. La cure complète de 3 paquets : Fr. 13.— Nombreuses attestations de guérisons.

H. ZINTGRAFF, pharmacien-chimiste, **St-Blaise**. Expédition rap.de par poste.

REVUE DES LIVRES (*Suite.*)

C'est un de ses épisodes les plus marquants que développe dans le livre intitulé *Une incroyable odyssée* un des acteurs du grand drame, le raid de la division de cavalerie Cornulier-Lucinière, que l'on a comparé aux charges fameuses des guerres de l'Empire, de Reichshoffen ou de Sedan. On sait que cette troupe d'élite, grâce surtout à son esprit d'initiative et de sacrifice, contribua pour une large part à précipiter la déroute allemande et à déconcerter le commandement ennemi. Le comte Arnauld Doria a étayé sa reconstitution d'emprunts aux sources officielles, de confidences d'officiers, d'une enquête conduite sur les lieux mêmes de l'expédition, d'une autre enquête menée dans les œuvres des chefs allemands vaincus, les Bulow et les von Kluck, comme aussi des critiques militaires Richter-Weimar et Weber-Essen.

Une nouvelle contribution précieuse à l'histoire définitive de la Grande guerre.

LAUSANNE

1922



SEPTEMBRE

9 - 24

TROISIÈME

COMPTOIR SUISSE

ALIMENTATION -- AGRICULTURE

CHANCELLERIE : RUE PICHARD 2

Le plus puissant **Dépuratif du Sang**, dont toute personne soucieuse de sa santé, devrait faire au moins deux cures par an, est certainement le

THÉ BÉGUIN

qui **guérit** : dartres, boutons, démangeaisons, eczéma, etc.,
 qui **fait disparaître** : constipation, vertiges, migraines, digestions difficiles, etc.,
 qui **parfait la guérison** des ulcères, plaies, varices, jambes ouvertes, etc.,
 qui **combat** avec succès les troubles de l'âge critique.

La boîte : fr. 2.— dans toutes les pharmacies.

Dépôt général et expéditions pour la Suisse :

PHARMACIES RÉUNIES, La Chaux-de-Fonds.

Banque Union de Crédit

Siège social: **Lugano** Succursale: **Chiasso**

Toute opération de banque

Longines

7 Grands Prix

Montres pour tous les sports :



Chronomètres
Chronographes
Rattrapantes

Solides Éléantes Précises

Chez les bons horlogers.

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

— Dans la collection de la Bibliothèque d'histoire contemporaine vient de paraître une étude d'ensemble sur le « domaine colonial de la France », due à la plume autorisée de M. A. Megglé et publiée sous le patronage du Ministère du Commerce et de l'Industrie. Les questions coloniales sont à l'ordre du jour chez nos voisins de l'ouest. Le récent voyage du Président de la République en Afrique ainsi que l'Exposition de Marseille en sont des manifestations significatives.

Les intéressés, surtout les industriels et les commerçants, trouveront dans l'ouvrage ci-dessus un guide pratique, une sorte de recensement général de la production et des débouchés offerts par tous les types de territoires formant le vaste empire colonial français.

— Il y a encore des poètes, en vers et en prose. M. Jean Nesmy, qui chante la montagne et la mer, leur préfère pourtant la forêt. « Mais comment vivre, Forêt vivante, être innombrable, si majestueux et si grand dans sa diversité, Forêt, vieille Forêt, joie des yeux, joie des oreilles, joie du cœur, comment vivre toute la poésie, tout le parfum, tout le chant que son seul nom, que sa pensée,



Sang de Bouleau

Sève de bouleau
des Alpes naturel
avec arnica.

Produit le plus parfait de nos jours

SOINS DE LA CHEVELURE Droits réservés 46 225

Spécifique sûr et rapide pour chute des cheveux, pellicules, cheveux gris
chevelure clairsemée, voire calvitie.

Plus de 2 000 attestations et commandes après premier essai pendant les 6 derniers mois.

Flacons de fr. 2.50 et 3.50

Crème de sang de bouleau pour cuir chevelu sec, pot de fr. 3 et 5. Shampoing de bouleau 30 c
Savon de toilette aux herbes des Alpes, qualité extra fine, fr. 1

Vente : Centrale d'herbes des Alpes au St-Gothard, Faido.

Anglo Swiss Biscuit Co

Winterthour



RHUMATISMES

L'ANTALGINE guérit toutes les formes de rhumatisme
même les plus tenaces et les plus invétérés.

Prix du flacon de 120 pilules fr. 7.50, franco contre re
boursement.

PHARMACIE DE L'ABBATIALE, PAYERNE

Brochure gratis sur demande.



BIOLEY, SORDET & C^o

AGENCE GÉNÉRALE POUR LA SUISSE
DE LA

MOTO-TROTTINETTE
“ SKOOTAMOTA ”

25 bis, Avenue du Mail — GENÈVE

Agence exclusive pour Genève,

des Motos HARLEY-DAVIDSON



MINIMAX



Le meilleur extincteur d'incendie portatif

Demandez prospectus Y 21

MINIMAX S. A. Seehofstrasse 4 ZURICH

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

que son âme dégage pour quiconque a son amitié ?... La Forêt ! La Forêt !... Ah ! heureux le poète auquel un petit roseau a suffi pour la faire chanter toute entière, et que n'ai-je à mon tour aujourd'hui et son souffle et sa flûte enchantée !...

Que M. Jean Nesmy se rassure : il a la flûte et le souffle, un souffle assez long pour remplir de ses méditations lyriques un volume de plus de deux cents pages.

— M. Charles Silvestre est un tenant du roman régionaliste et un fervent du Limousin, ce Limousin dont le nom fut porté jadis par certain écolier fameux de Rabelais. Les frères Tharaud, qui ont écrit pour lui une préface, l'apparentent à Eugène Le Roy, auteur de l'admirable *Jacquon le Croquant*, voire à Frédéric Mistral. Je veux bien. Ce qu'on ne saurait, en tout cas, dénier à M. Charles Silvestre, c'est la sensibilité avec laquelle il fait revivre un canton reculé de sa chère province, ses paysages et ses habitants : l'odieuse Nanon, l'avare Breuil-



Maman

n'achète que les Zwiebacks hyg.,
Bretzels au sel, Leckerlis de Bâle,
Nouilles aux œufs et au lait

Singer de Bâle.



Spécialité :

Biscômes
de Berne

Confiserie-Pâtisserie
J. Hächler, Berne

13, Neuengasse, près de la Gare.

La Montre

Zenith

sans rivale
comme précision,
quel qu'en soit le
format, est celle qui
convient le mieux à l'usage
de
bracelet.

En vente chez tous les bons horlogers.

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

l'ivrogne Chabretaire, mais aussi Jean Pradeau, qui est un héros, le prototype des braves gens de là-bas.

Jérôme et Jean en ont des larmes dans la voix. Ils expriment abondamment la joie que c'est « pour des écrivains limousins en exil à Paris ou dans le vaste monde » de savoir que des écrivains restent immuablement fidèles au « cher pays » et en révèlent si heureusement l'âme endormie. Mais il me semble qu'il ne tenait qu'à eux d'en faire autant ? Il est vrai que ce *confinement* volontaire nous eût privés de fort belles visions d'exotisme.

— Un roman encore, de M. Léandre Vaillat, dont la fécondité s'avère inépuisable. Comme le dit un peu naïvement l'avis de l'éditeur, *La femme inconnue* est un roman contemporain « et même tout à fait moderne ». Cela pour ne point s'attendre à l'histoire authentique de l'étrange jeune femme du quinzième siècle dont Francisco Laurana modela le buste et dont l'auteur a évoqué le symbole en passant.

Une jeune fille d'après-guerre, libérée de toutes les contraintes et de tous les scrupules, et qui demande aux « dissolvants intellectuels de l'heure » la justification de sa conduite, franchement opposée à un type d'épouse traditionnel,

FABRIQUE DE MEUBLES J. KELLER & C^{IE}

ZURICH
ST. PETERSTRASSE
BAHNHOFSTRASSE

Objets d'Art, Antiquités
Décoration d'Intérieurs

BRODERIES

DEPIERRE
LAUSANNE

Succursale à

MONTREUX

A la Ville de St-Gall

NOUVEAU

TISSAGE DE SOIERIES

SOC.
ANONYME

ci-devant

EMILE SCHAERER & C^{IE}, ZURICH, TALSTR. 32

fabriche de

Tissus de soie unis et nouveautés

FABRIQUE DE REGISTRES V^{ve} X. KOST, LAUSANNE

— Maison Suisse fondée en 1875 —

SPECIALITÉ : Registres à dos élastiques pour tous systèmes.

Registres à feuilles mobiles — Cartes comptabilité, — Dosiers pour classements verticaux

Parfum

„Jllusion Drallé”

(dans le Phare)

Gouttes de Fleurs sans alcool donnant
l'illusion parfaite de fleurs fraîchement
cueillies.

Un atome suffit. Naturel et exquis.

Violette, Muguet, Rose, Lilas,
Héliotrope, Orchidée,
Foin coupé, etc.

Nouveauté: Le „Lys d'Or”

En vente partout.

Agence générale pour la Suisse :

A. RACH

Winkelriedplatz

BALE



REVUE DES LIVRES (Suite).

conflit de ces deux femmes exposé avec un sens psychologique très sûr et un déniale talent de conteur, — tel est le sujet de ce roman que d'aucuns pourront trouver audacieux, mais qui se lit — peut-être est-ce surtout pour cela? — avec un intérêt soutenu.

— M. Albert Thibaudet, prince de la critique française contemporaine, que nous avons eu naguère l'heur d'entendre à Lausanne, n'a pas consacré tout son effort ni tout son temps à Charles Maurras, à Maurice Barrès, à Bergson et à la présente génération des intellectuels, ses compatriotes. Les loisirs de la terre — il y a participé lui aussi — le firent prendre ses premières notes sur la matière qu'il composa et développa plus tard au cours d'un séjour en Provence, dont la moitié environ parut dans les premiers numéros de la *Revue de Genève*. M. Thibaudet n'est, à proprement parler, ni un helléniste ni un historien. Pourant bien qu'assez ignorant sur ce chapitre, j'ai l'impression qu'il interprète

UNION DE BANQUES SUISSES

VEVEY**LAUSANNE****MONTREUX**

2, Place St-François, 2

Capital et Réserves : Fr. 85 500 000.—

Délivre des certificats de dépôt au porteur ou nominatifs avec
coupons semestriels aux taux les plus avantageux.

Carnets de dépôts.

Achat et vente de titres. — Gestion de fortunes.

Ouverture de Crédits commerciaux.

Avances sur titres. — Escompte d'effets de commerce.

Change de monnaies et billets étrangers.

Grand choix

pour Enfants, Dames, Messieurs

en Chaussures

de ville, de sport, du soir

François JATON

S. A.

Galerie St-François

Téléphone 31.95

Téléphone 31.95

LAUSANNE



Transports Internationaux GEORGES HELMINGER & C^{IE}

Téléphone
5527

BALE

Télégrammes :
Helminger

l'expédiez pas des marchandises sans avoir consulté notre bureau de tarifs.

Kurhaus Tarasp

près du Parc National Suisse

Basse Engadine (alt. 1200 m). Gare : **Schuls-Tarasp.**

Seul hôtel situé directement près des sources principales et ayant des bains minéraux dans la maison. La cure de bains et de boisson de Tarasp, bien plus efficace que celles de Karlsbad, Marienbad, Vichy etc., soutenue et favorisée par un climat alpestre extrêmement salubre est sans pareil dans ses effets et garantit abondamment des résultats excellents. Faites un essai avec 1 caisse de 10/1 bouteilles « Source Lucius » à fr. 10.50 ou 15/2 bouteilles à fr. 12.— et vous serez convaincus. Prospectus par

Kurhaus Tarasp, 350 lits.

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

es textes avec une maîtrise que lui envieraient maints professeurs de la Sorbonne ou du Collège de France, et qu'il connaît toute la littérature du sujet.

Je n'ai point pour Thucydide l'espèce de passion qu'il nourrit, et je ne soupçonne guère que beaucoup de mes lecteurs la partageront, mais j'ai goûté intimement l'art avec lequel ce parfait critique sait actualiser une matière aussi ancienne que l'histoire de la guerre du Péloponèse. Ne va-t-il pas jusqu'à reconnaître dans les courants d'idées « qui vont circuler dans les lendemains de notre guerre » ceux qui ont circulé au lendemain de celle que raconta le grand Athénien? Bien qu'il s'en défende par excès de modestie, on pourrait intituler son livre *Thucydide et l'histoire de notre temps* : je ne sache pas qu'il y faille beaucoup d'éclaircissements supplémentaires pour qu'il mérite ce second titre.



NOUVEAUTÉ
SENSATIONNELLE

Philips Argenta

Grâce à son ampoule en verre opalin, la **PHILIPS ARGENTA** est la lampe idéale pour l'éclairage des appartements, bureaux et magasins.

Rendement lumineux puissant et économique.

Lumière diffuse et blanche ne fatiguant pas la vue.

Faites de suite un essai avec la **PHILIPS ARGENTA** et vous l'adopterez définitivement.

En vente : auprès des services électriques et électriciens, ainsi qu'à la

S. A. Ampère, Lausanne



Poussettes

Krauss

ZURICH, Stampfenbachstr. 46/48
Bahnhofquai 9
Catalogue gratuit.



CHARLES GUINCHARD

Maison spéciale p. timbres suisses - **BERNE**

J'envoie à choix timbres de tous les pays aux meilleures condit. Demandez mon prix-courant de tous les timbres suisses. J'achète également les vieux suisses et européens.

Le véritable
GRAMOPHONE
sans rival.



Seuls concessionnaires
pour la Suisse
HUG & Co
BALE

REVUE DES LIVRES (Suite).

— Un autre écrivain, qui fut aussi en son temps un prince de la critique, à laquelle il dut d'abord sa jeune célébrité, M. Paul Bourget, vient d'ajouter deux volumes à ses premières *Pages de critique et de doctrine*. Volumes d'essais renfermant des études ou des articles écrits à des dates et dans des circonstances différentes, les uns consacrés à tel livre ancien ou nouveau, d'autres pour répondre à une enquête, d'autres encore destinés à « honorer une noble mémoire » ou — ce sont les plus nombreux — à commenter telle question ou tel fait social. Car, ainsi qu'on sait, de psychologue M. Paul Bourget est devenu sociologue. Ce qui ne veut pas dire que son scalpel se soit émoussé, ni que son sens philosophique se soit dissous dans des spéculations où l'on court le risque de tomber dans l'imprécision et la nébulosité.

Balzac y voisine avec Napoléon, Emile Boutroux avec Guillaume II, Sainte-Beuve, ce « botaniste intellectuel », avec Albert de Belgique, l'« école unique »

Véritables pains d'anis de Grandson

à 4 francs le kg.

Macarons extra fins

d'ancienne renommée, à 8 fr. le kg. Expéd. soignée partout dès 1 kg. franco p^r la Suisse

F. LEUENBERGER, fabricant, GRANDSON

Articles de Caoutchouc en tous genres

Caoutchouc Industriel

A. BRUNNER

SUCC. DE **FRÉD. BRUNNER**

• **BALE** •

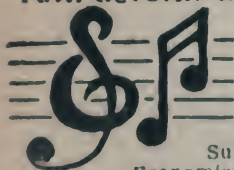


CITROVIN

COMME VINAIGRE
RECOMMANDE PAR LES
MEDICINS

TUOR & STAUBENMANN Fabrique suisse de Citrovin Zofingue

Pour devenir un parfait pianiste



Cours SINAT

par Correspondance

Agréable, facile à suivre.

Supprime l'étude mécanique.

Economise les 3/4 du temps d'étude.

Donne son splendide, virtuosité, sûreté de jeu.

Enseigne ce que les leçons orales n'enseignent jamais.

Rend facile tout ce qui semblait difficile.

COURS SINAT D'HARMONIE (très recommandé)

pour chanter, accompagner, improviser, analyser.

EXPLIQUE TOUT, FAIT TOUT COMPRENDRE

Cours tous degrés: Violon, Solf., Chant, Mandoline

Demandez très intéressant programme gratuit et f^o.

B. SINAT, 7 rue Beau-Séjour, Lausanne.

SANATORIUM DU LÉMAN

GLAND

MÉDECIN EN CHEF: Dr A. SCHRANZ

Hydrothérapie, Electrothérapie, Massage, Régime.

Médecine interne. Maladies nerveuses.

Convalescence. Repos.

Large parc. - Situation superbe au bord du lac. - Confort
Ouvert toute l'année. Prix modérés.

A DRIEN SCHILD

FABRIQUE DE DRAPS, BERNE

fournit des étoffes solides pour vêtements de messieurs,
dames et jeunes gens, **directement aux particuliers.**

Prix réduits en fournissant des effets de laine.

: Demandez tarifs et échantillons. :

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

avec la « paix de Versailles ». C'est dire que ce nouvel ouvrage, disparate et gonflé, constitue tout de même une espèce de *somme* de la vie contemporaine présentée sous ses multiples aspects, étudiée dans ses causes profondes, à la lumière d'une pensée restée étonnamment jeune et d'une âme désireuse d'équilibre et d'harmonie.

— J'avoue, à ma grande confusion, que le nom d'Alexandre Mercereau m'était, jusqu'à hier, parfaitement inconnu, et que les *Thuribulums affaîssés*, recueil de vers écrit entre 1900 et 1904, ne m'est jamais tombé sous la main. Pourtant, il paraît que d'aucuns prononcèrent à sa parution le nom de Jules Lafargue, ce qui n'était pas un mince éloge. Un de ses nombreux amis, M. Carlos Larronde, dans une préface un peu compromettante à force d'être élogieuse elle aussi, nous apprend quelques particularités de la carrière de Mercereau

Société Anonyme
de
LAMINOIRS ET CABLERIE
Usines à **COSSONAY-GARE**
et **DORNACH**

Fonderie, laminoirs, tréfilerie de cuivre
laiton, bronze, aluminium et alliages de nickel



Fabrication de fils et câbles
pour applications de l'électricité



Matériel divers pour installations électriques



J. VÉRON, GRAUER & C^{ie}

GENÈVE - BELLEGARDE - VALLORBE - LA CHAUX-DE-FONDS - BRIGUE
PONTARLIER - DOMODOSSOLA - MORTEAU - MARSEILLE

TRANSPORTS INTERNATIONAUX

VOYAGES ET ASSURANCES

AGENCE PRINCIPALE DE LA COMPAGNIE

INTERNATIONALE DES WAGONS-LITS

**Consommez les
produits
AU LAIT**

Guigoz

Lait pur de la Gruyère, en poudre,
phosphaté ou non;

Déjeuner au chocolat
complet;

Puddings complets au chocolat
ou au café;

Crèmes complètes au café
ou au chocolat.

Dégustation et démonstration dans notre magasin:

36 rue du Petit-Chêne, LAUSANNE

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

et nous initie à toutes les activités littéraires et sociales auxquelles il participe car ce « penseur » est un contemporain.

Pourtant, ces deux petits livres eussent aisément pu se passer de toute présentation. Le genre veut plus de réserve, voire quelque éloignement, pour inspirer du crédit. J'eusse préféré, pour ma part, ne rien savoir de l'homme et savourer ses pensées dans un détachement absolu de l'arbre qui les produisit, car elles valent par elles-mêmes, sont riches de substance et trahissent véritablement une âme « pure et grave comme un lac des montagnes qui reflètent le brasier du matin ».

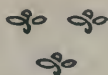
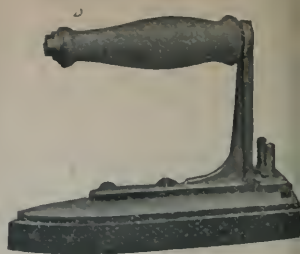
R. F.

P. S. — Le manque de place me force à renvoyer à une prochaine Revue des livres le beau roman de M. Robert de Traz, *Fiançailles*, que je m'en voudrais de saboter en écourtant ma chronique.

ELECTRO-MATÉRIEL**Zurich I ::**

Téléphone : SELNAU 48. 01

Ad. télégr. : KILOWATT

**Matériel complet****d'installation****électrique :****Lumière****Force****Téléphone****Sonnerie****Magasins de vente :****ZURICH :**

Löwenstrasse, 30.

LAUSANNE :

Avenue du Tribunal Fédéral, 9

BERNE :

Monbijoustrasse, 11

ST-GALL :

Katharinengasse, 11





Musique et physiologie.

L'esthétique est un peu comme la métaphysique de l'art. Elle partage avec la métaphysique cette particularité de poursuivre un objet insaisissable, l'essence absolue de la beauté étant à ranger à côté de ces causes premières qui se déroberont toujours aux poursuites humaines, si insistantes qu'elles se fassent. M. Bergson est-il beaucoup plus près du but que les Sages de la Grèce ? Hélas ! Alors que dans le relatif l'esprit humain grossit chaque jour son butin, va toujours de conquête en conquête ; alors qu'à l'intérieur du cercle qui le circonscrit il pousse toujours plus profond ses investigations, le cercle lui-même reste hermétiquement clos et l'absolu demeure vierge.

Mais de même que la spéculation métaphysique, en dépit de son inutilité, conserve intact comme au premier jour son attrait « sportif », de même la spéculation esthétique intéressera toujours les hommes épris de belles choses ; et comme la métaphysique, l'esthétique pure a sa philosophie, son domaine relatif où il y a beaucoup à trouver encore. Les auteurs du livre qui m'occupe aujourd'hui, MM. Bourguès et Denéréaz, n'ont sans doute pas fait progresser d'un pas la connaissance de l'essence du Beau, mais ils

ont contribué dans une mesure énorme à l'étude de la perception musicale, ou plus généralement, à l'intelligence du phénomène musical. Leur gros volume in-4^o ¹ est même à mon avis la contribution la plus importante qui ait été apportée jusqu'ici à l'élucidation de ces problèmes difficiles. Je ne commettrai pas la sottise de déclarer cette contribution « définitive ». En pareille matière, la notion de « définitif » se confond avec celle d'absolu, et de cette dernière j'ai dit ce que je pense.

Le problème acoustico-esthétique est un des plus subtils qui soient : il ne peut être apprécié selon les mêmes normes que les problèmes esthétiques posés, soit par les arts plastiques, soit par la littérature et la poésie. Les lois qui le régissent, l'histoire le prouve, ne sont pas immuables ; dans certaines limites elles varient selon les temps et selon les lieux ; un élément arbitraire, régi par la mode, y joue un rôle important. De bonne heure, les philosophes qui ont abordé ce problème ont en outre mis en lumière la double nature physique et physiologique du phénomène, que nous allons voir à la racine des variations essentielles. Et ils se sont partagés, selon que leurs goûts les orientaient plutôt vers la physique ou plutôt vers la physiologie, en deux écoles que nous retrouvons constamment face à face au cours des âges, et que l'on est convenu de désigner d'après leurs plus anciens chefs connus : Pythagore et Aristoxène. MM. Bourguès et Denéréaz sont aristoxéniens, le seul sous-titre de leur ouvrage : « Essai d'une histoire psychologique de l'art musical » suffit à le prouver. Ce qui ne les

¹ Lucien Bourguès et Alexandre Denéréaz : *La musique et la vie intérieure. Essai d'une histoire psychologique de l'art musical*. Paris, Félix Alcan. Lausanne, Georges Bridel.

empêche pas de vouer au côté purement acoustique l'attention qu'il mérite. Ils exposent tout ce qu'il est utile de savoir de la nature vibratoire du son, des résonances accessoires qui se superposent à un son quelconque, tout ce qui concerne, en un mot, l'objet de la perception, le fait physique des ébranlements successifs ou simultanés de l'air par un corps sonore. Ils insistent toutefois davantage, avec raison, sur la perception de ce fait physique par l'organisme humain, par l'individu pensant qui, dans le phénomène musical, représentent le sujet. Ils constatent que, parmi les bruits innombrables perçus par l'être physiologique, seuls ceux satisfaisant à certaines conditions sont reconnus comme musicaux. De l'examen de ces conditions, ils concluent que la sensation musicale procède d'une mystérieuse concordance entre certaines lois physiques et physiologiques.

De cette concordance dûment constatée, enfin, ils partent pour dégager, de déduction en déduction, les lois esthétiques qui ont présidé à l'évolution de l'art musical.

Voilà une conception étrangement matérialiste, dirait-on. On pourrait donc déterminer strictement les règles à observer pour qu'une succession de sonorités frappant l'oreille humaine déclanche dans l'organisme une dynamogénie (j'use du vocabulaire des auteurs), laquelle, à son tour, grâce à la réaction des cellules cérébrales les unes sur les autres, se traduirait par telle ou telle cénesthésie, telle ou telle kinesthésie ? Que devient dans un tel système la part de la liberté, de l'inspiration, du génie ?

L'objection n'est que partiellement fondée. Il faut réfléchir que nous ne sommes pas dans le domaine de la physique, mais dans celui de la physio-psycho-

logie. Or, dans ce dernier domaine, il ne saurait être question d'une rigueur, d'une exactitude mathématiques. C'est même ce qui a toujours fait la supériorité de l'aristoxénisme sur le pythagorisme. Les mêmes phénomènes physio-psychologiques peuvent s'accommoder de plusieurs interprétations différentes, qui ne sont ni les unes ni les autres rigoureusement exactes, ou entièrement erronées. Sur plusieurs points, j'aurai à proposer des variantes aux conclusions de MM. Bourguès et Denéréaz ; mais je note que l'application de leur méthode les amène à une appréciation très judicieuse des compositeurs étudiés par eux. Cette appréciation me paraît très judicieuse, parce que c'est généralement celle à laquelle j'étais arrivé sans me servir de leur méthode, et que, remontant la chaîne des déductions, je m'aperçois qu'elle peut effectivement relier logiquement le point de départ et le point d'arrivée.

Mais je remarque aussi que, bien souvent, le parti pris de tout ramener à la méthode conduit nos auteurs à chercher bien loin ce qui était tout près, sous la main, comme dans le cas de l'accompagnement de la sérénade de Beckmesser, par exemple (p. 498) ; il est bien évident cependant que Wagner s'est tout simplement inspiré de l'accord du luth et de la guitare, dont les cordes à vide donnent précisément cette suite de quarts avec une tierce intermédiaire.

* * *

Jusqu'où va la concordance entre la physique et la physiologie ? Toute la question est là. Selon qu'on pousse plus ou moins loin dans la série des sons harmoniques, on se range sous la bannière de Pythagore ou sous celle d'Aristoxène. Que le fait acoustique de

la résonance et de la série des harmoniques trouve un écho dans notre être physiologique, c'est l'évidence même. Que le rapport de quinte (3) joue un rôle prépondérant, que ce soit lui en particulier qui détermine notre sens harmonique, qui relie les tonalités entre elles par la relativité et soit à la base du système modulatoire, je n'en disconviens pas et suis prêt à lui reconnaître le caractère musical par excellence. Il a l'avantage d'être perçu avec exactitude par notre oreille, sans que cependant celle-ci se montre intransigeante au point de ne pas s'accommoder du tempérament. L'oreille perçoit donc la quinte juste et permet de l'entonner avec une précision rigoureuse ; elle admet cependant une marge de tolérance et ne se refuse pas à accepter comme intervalle de quinte l'intervalle de $7/12$ d'octave qui en tient lieu sur les instruments à clavier, lors même que cet intervalle soit légèrement inférieur à la quinte juste. Dès le rapport 3, par conséquent, il y a léger battement entre le sens acoustique et le sens musical. Le seul rapport pour lequel l'oreille se montre absolument intraitable est le rapport 2 ; notre physiologie n'admet pas de battement pour l'octave. Celle-ci doit être absolument juste et reproduire à tous les degrés de la perception une note reconnue pour la même et à laquelle les musiciens donnent le même nom. D'où l'on peut conclure que la concordance parfaite entre la physique et notre physiologie ne dépasse pas le rapport 3.

Si nous passons aux rapports supérieurs, nous ne trouvons plus un seul intervalle fixe auquel nous raccrocher. La gamme majeure normale, telle qu'elle a été établie par les physiciens, est formée par la série des rapports 24, 27, 30, 32, 36, 40, 45 et 48. Cette échelle est juste

et satisfait l'oreille; il est pourtant facile d'établir qu'en dehors des rapports 24, 32, 36 et 48 elle ne contient aucun intervalle absolument fixe. Dans les instruments à clavier, les rapports 32 et 36 sont eux-mêmes « tempérés », grâce à la tolérance de l'oreille dont j'ai parlé plus haut; mais la voix humaine normale entonne avec une rigueur parfaite la tonique, la sous-dominante, la dominante et l'octave de la tonique de toute tonalité donnée. Le seul *ton* entier mathématiquement exact que reconnaisse notre physiologie est donc l'antique *diazeuxis*, l'intervalle de mèse à paramèse qui coupe en deux le système complet des Grecs. Or, c'est un intervalle de $9/8$, de ton « majeur », qui redoublé donne une tierce supérieure à la tierce harmonique, mais parfaitement acceptée par l'oreille, en particulier entre le 4^e et le 6^e degré de la gamme majeure. Pourquoi, en effet, l'oreille ferait-elle une différence entre *la*, considéré comme sixième degré d'*ut* majeur, et *la*, deuxième degré de *sol*, dominante d'*ut* ?

En réalité, et sans entrer dans des considérations mathématiques où le lecteur refuserait de nous suivre, on arrive à cette constatation que notre oreille admet deux tons entiers, trois tierces majeures, deux septièmes mineures, et que d'une façon générale toutes les consonnances dites « imparfaites » sont sujettes à une interprétation dépendant de la fonction que notre oreille leur attribue. En sus de cela, vient la constatation que les instruments à clavier remplacent cette échelle éminemment mobile par une échelle rigide arbitraire et résolument fausse de douze demi-tons égaux, formant entre eux des intervalles suffisamment approximatifs, cependant, pour que notre esprit les corrige en les interprétant.

La marge de tolérance pour les intervalles autres que la quarte et la quinte est, comme on voit, considérable. Et si nous suivons la pente où nous entraîne la divergence croissante entre la série acoustique mathématique et sa perception physiologique, nous en viendrons à nous demander s'il ne faut pas y voir la raison profonde de la conception esthétique en musique. Je n'irai pas jusqu'à poser en thèse que le caractère d'art d'une perception acoustique est en raison inverse de la concordance physio-psychologique, mais il est certain que sans ces « battements » autorisés, voulus par notre être physiologique, il est impossible de concevoir un art musical. Le fait de « pouvoir choisir et interpréter » est ce qui anoblit la perception en musique et lui confère le caractère artistique.

La conception esthétique en musique provient, selon moi — et c'est ce que je reprocherai au livre de MM. Bourguès et Denéréaz de ne pas avoir marqué suffisamment — de la synthèse des rapports 2 et 3, laquelle nécessite d'emblée un compromis infiniment fécond en conséquences et résout quantité de problèmes autrement insolubles.

Ces deux rapports correspondent dans notre physiologie à deux ordres de valeurs également musicales et acoustiquement inconciliables : le sens de l'échelle mélodique, qui dépend de l'octave et implique le tempérament, et le sens harmonique, qui fournit à tout système musical quel qu'il soit son cadre rigide. Donc, toujours et partout, un élément mobile et un élément immuable. En suivant pas à pas nos auteurs dans leur étude du développement musical à travers le temps, nous serons frappés — plus qu'ils ne semblent l'avoir été eux-mêmes — par le fait que de toute anti-

quité et en tous lieux, ces deux conceptions ont coexisté avec plus ou moins de netteté. Que nous soyons en Chine, en Inde ou en Grèce, nous voyons que l'importance de l'armature est reconnue et que la quinte, avec son renversement, la quarte, en fait les frais. Le système musical s'appuie partout sur les sons fixes, repères placés à distance de quinte et de quarte, mais toujours en respectant le rapport d'octave. Avec le grand système complet grec et son ensemble de cinq tétracordes enfermés dans un intervalle de double octave, nous atteignons au sommet de l'ordre et de la clarté. Cette armature satisfait le besoin d'exactitude, de précision et de symétrie que présuppose tout art organisé.

Mais en dedans de cette armature, que voyons-nous ? Partout liberté et variété, une tolérance poussée très au delà de ce que notre harmonie simultanée permet aujourd'hui. Et derrière cette tolérance, toujours le sens de la division de l'octave en petites unités égales ou censées telles, *lu* chinois, *çruti* hindou, *diésis* grec, c'est-à-dire, pour parler clair, le tempérament.

En Chine, spéculations folles sur la quinte sacrée, divinisée ; et puis, à côté, l'échelle pentaphone, puis l'échelle heptaphone et la division de l'octave en 12 demis tons égaux : le tempérament sous sa forme la plus rigoureuse.

En Inde, même tendance à la spéculation, mais plus mystique, plus poétique, avec la même armature de quintes, mais une division de l'octave en 22 petites parties inégales, servant à constituer par leur groupement des échelles heptaphones incomplètes. Comme en Grèce, liberté et variété, sons mobiles intercalés entre les repères fixes de l'armature. Ce qui, encore une fois, implique le tempérament.

En Grèce, division de l'octave en 24 quarts de ton, dont 14 à la quinte et 10 à la quarte, 4 pour le ton, 2 pour le demi-ton diatoniques. Si ces intervalles sont supposés égaux, c'est le tempérament. Si la quinte et la quarte sont supposées justes, les *diésis* ne sont pas égaux.

Au moyen âge, pendant que la théorie s'acharne à adapter à un art nouveau des règles anciennes, le sens du majeur et du mineur s'affirme et se développe dans la chanson populaire et dans la musique de danse. Les Celtes, nous dit-on, introduisent le gymel, le chant en tierces, et MM. Bourguès et Denéréaz s'efforcent de démontrer que ce gymel achemine vers le sens tonal moderne, alors que selon toute évidence il ne fait que démontrer la préexistence de ce sens, puisqu'il est impossible de chanter en tierces sans affirmer une tonalité.

* * *

Que conclure de tout ceci ? A mon avis, tout simplement que le sens de la tonalité, que la gamme, pour parler plus simplement, fait partie intégrante de notre être physiologique au même titre que le sentiment de la quinte juste. Mais alors que l'acoustique, science exacte, est tout entière contenue dans la série des harmoniques, telle que l'a établie Pythagore, l'être physiologique, par contre, est fait de potentialités qui se révèlent et émergent du subconscient dans le conscient selon un processus de lente évolution. Notre notion des intervalles, que rien ne permet d'affirmer définitive, s'est développée par étapes. Les mélodies les plus anciennes connues, celles des peuplades les plus arriérées de notre planète, se meuvent à l'intérieur d'une quarte, ou même d'une tierce. Il n'est pas impos-

sible que le premier mouvement mélodique ait été une sorte d'ondulation entre deux degrés conjoints. Mais des peuplades dont les mélopées ne dépassent pas un intervalle de tierce s'accompagnent en frappant sur des corps sonores accordés à la quarte ou à la quinte. La dualité harmonique et mélodique apparaît dès l'origine. L'apogée de la musique purement homophone, telle qu'elle apparaît chez les Grecs, serait donc plutôt l'aboutissement d'une discipline de restriction volontaire dans l'intérêt de l'art, de la mélodie expressive, considérée comme un sommet. L'accompagnement instrumental grec, pour autant qu'il n'était pas un redoublement du chant, aurait été un moyen d'affirmer, sous l'ondolement de la mélodie, les notes de l'armature qui lui servaient de cadre, de lui fournir des repères et un squelette, pour ainsi dire.

Peu à peu, l'ambitus s'élargit ; après avoir épuisé toutes les possibilités expressives à l'intérieur d'un tétracorde, l'homme pousse jusqu'à la quinte, aux deux tétracordes conjoints, à l'octave. Lorsqu'il en est là, lorsque l'échelle heptaphone, avec ses intervalles inégaux répartis selon la loi du tétracorde, est entrée dans la pratique, nous avons la modalité antique, passée sous sa forme la plus élémentaire dans le plainchant grégorien.

Cet art procède d'une esthétique difficilement appréciable pour nos oreilles modernes, habituées à tout ramener à la consonance simultanée, au point que nous ne pouvons plus entendre une note autrement qu'en fonction d'un accord, en lui attribuant une valeur de degré harmonique dont les anciens n'ont pas eu le soupçon. Ils attribuent bien à chaque son une valeur de degré dans l'échelle modale, basée sur des rapports purement mélodiques, et c'est à notre

tour d'être impuissants à nous assimiler leur conception.

Cette différence mise à part, qui porte sur une interprétation de l'échelle musicale et non sur cette échelle même, nous devons reconnaître l'identité du système ancien et du système moderne en ce qui concerne les éléments dont ils sont faits. Et nous admirons, sans parvenir toujours à comprendre, comment un peuple certes aussi civilisé et aussi fin que nous, aussi esthète assurément, est parvenu par la combinaison de l'élément fixe (rapport 3) et de l'élément mobile (rapport 2) à constituer un art musical éminemment expressif, et peut-être en réalité plus compliqué que le nôtre, sans sortir de l'homophonie.

Il le put grâce à l'utilisation expressive d'un sens qui, lui aussi, paraît inhérent à notre être physiologique et auquel MM. Bourguès et Denéréaz ne semblent pas attacher une importance suffisante : celui de l'attraction. Ce dédain provient de ce que, dans le système polyphonique, sous le règne de l'harmonie consonante et de la tonalité majeure ou mineure, l'attraction n'a plus du tout le sens qu'elle avait chez les Grecs. Pour nous, elle se résume dans ce que nos auteurs appelleraient sans doute le sens cadenciel. Pour les Grecs, elle était l'élément principal de l'expression, elle était toujours de nature pathétique. C'est elle qui, selon le degré de son intensité, caractérisait les trois genres principaux et toutes les « nuances » qui venaient encore les compliquer. Elle avait comme véhicule une application de la mobilité des degrés à l'intérieur du tétracorde, laquelle dépasse infiniment la tolérance de notre oreille moderne, définitivement tonale et harmonique. Dans cette utilisation des degrés mobiles réside le secret perdu à tout jamais de la pho-

nesthétique grecque. Nous pourrions peut-être retrouver, pour l'enrichissement de notre art, la rythmique antique perdue depuis les débuts de la polyphonie, sacrifice cruel, mais sans doute nécessaire à titre provisoire. Il est peu probable que nous retrouvions jamais la subtilité de l'expression mélodique rendue possible par les applications de l'attraction dans la mélopée grecque.

L'utilisation de l'élasticité des intervalles dans le système harmonique moderne se borne aux équivoques nécessitées par l'enharmonie et par le tempérament ; elle consiste surtout à permettre un déplacement automatique de la seconde suivant la valeur que l'oreille lui attribue. Le sens de l'attraction permet aussi, mais dans une limite étroite, certains accents pathétiques, comme le déplacement expressif d'une sensible. C'est beaucoup moins que dans la musique grecque. C'est pourtant déjà énorme. Réfléchissez !

Voici notre échelle, l'armature de notre système. Elle apparaît, sur le clavier, rigide parce que nous l'avons délibérément faussée, mais, Dieu merci ! il n'en est rien. Si elle était rigoureusement exacte, si elle plaquait exactement avec les tables de Pythagore, la rigidité qu'elle affecterait serait celle du cadavre. Ce qui la rend vivante, c'est que, tout au contraire, à part les octaves, rien n'y est absolument fixe. Suivant l'interprétation que nous leur donnons, les quintes et quartes seront justes ou tempérées, mais les tierces les sixtes, les secondes, les septièmes, tout cela sera vivant, c'est-à-dire vibrant, mouvant, souple. Telle tierce affirme l'accord majeur de tonique : nous lui donnerons d'instinct sa valeur 5 ; l'harmonie change, notre tierce devient sensible : par un glissement imper-

ceptible, nous la poussons vers le haut, nous l'avérons vivante, humaine.

* * *

En résumé, voici comment je conçois l'interprétation physiologique de la musique. Les règles énoncées par MM. Bourguès et Denéréaz sont toujours ingénieuses, souvent exactes, à ce qu'il me semble, mais les auteurs poussent peut-être trop loin, par excès de logique, leur application pratique. Et dans d'autres domaines, par contre, ils ne me paraissent pas avoir fouillé assez profond.

Notre être physiologique porte en puissance, en effet, bien plus que le sens de la gamme conjugué à celui des rapports vibratoires simples. Les éléments de la rythmique y sont tous en puissance. Et non seulement eux, mais aussi les principes fondamentaux de toute forme musicale. Serait-ce donc par pur hasard que partout où des hommes font de la musique la forme procède des deux lois de la répétition et de l'alternance ?

La répétition paraît avoir précédé partout l'alternance, laquelle suppose déjà un degré d'évolution supérieur. Je me permets de signaler là un champ d'investigation aux chercheurs. Il m'a semblé, pour autant qu'une documentation très rudimentaire me permet de juger, que la plus ancienne forme musicale connue, et une des plus riches en potentialité, est la variation. Le court motif mélodique et rythmique que le primitif répète indéfiniment, se retrouve chez les Arabes sous forme de répétition variée. La variété ne s'affirme que dans les ornements et mélismes dont le thème se surcharge, mais l'effort vers un renouvellement de l'intérêt est visible.

L'ornementation est affaire individuelle, qui appartient au solo et n'est pas applicable, aussi longtemps du moins que n'existera pas une notation parfaitement précise, au chant choral. D'où l'énorme différence, en plain-chant, entre les parties réservées au préchantre et celles qu'entonne la maîtrise, entre *accentus* et *concentus*. On sait que c'est du besoin de fixer certains mélismes usuels qu'est née notre notation moderne, dans laquelle subsistent encore intacts certains neumes comme les signes du trille, du mordant, du gruppetto, etc.

L'ornementation, née du sens de la variation, a été, plus encore que ne le marquent nos auteurs, l'origine des premières tentatives de chant à plusieurs voix. Les inconvénients de faire chanter simultanément une partie plane et la même partie ornée par un soliste ont conduit, selon moi, à deux innovations distinctes, destinées à se compléter et à se confondre par la suite : l'organum et le déchant.

Prenons l'organum d'abord. Je m'en explique l'origine tout autrement que MM. Bourguès et Denéréaz. Sans doute l'idée devait-elle s'imposer de varier un plain-chant donné en l'entonnant simultanément sur deux degrés consonants, soit à la quinte ou à la quarte, le chant simultanée à l'octave n'ayant jamais été considéré autrement que comme un redoublement depuis que des hommes et des femmes ont joint leurs voix dans le chant d'une même mélodie. Toutefois, l'idée de variation a dû, en ce qui concerne l'organum, tout au moins ouvrir la voie et je suis confirmé dans cette idée par le fait que l'apparition de l'organum coïncide à peu près avec l'introduction dans la construction des orgues de certains registres où chaque son fondamental est accompagné de sa 12^e, c'est-à-dire de sa 3^e harmo-

nique, mais sonnant assez discrètement pour se fondre dans le son principal. Imaginez maintenant une maîtrise composée de plusieurs robustes voix d'hommes chantant un plain-chant et un unique enfant chantant le même plain-chant à la douzième. Vous aurez un effet très analogue à celui du jeu de quinte dans l'orgue et du même coup une explication plausible de ce nom d'*organum*, qui a fourni matière à tant de savantes gloses.

Dans le chant de l'*organum* compris comme ci-dessus, la partie à la douzième doit être considérée comme une variation du plain-chant qu'elle accompagne. C'est encore ce même besoin de varier qui se trouve à l'origine du déchant. Là, les données historiques confirment très exactement l'hypothèse. Le déchant était bien, dans sa conception primitive, une partie improvisée au-dessus d'un plain-chant par un soliste, lequel donnait ainsi la mesure de son savoir faire et s'évertuait à obtenir un effet consonant tout en recourant à un grand luxe d'ornementation. Tels furent les débuts modestes de la polyphonie.

De l'*organum* est sorti le canon ; une fois l'habitude acclimatée d'accompagner un plain-chant par lui-même, il devait forcément venir à l'esprit de faire entrer les deux voix à des moments différents, ce qui était un nouveau développement de l'idée de variation. Du déchant, par contre, est sorti le contrepoint libre, l'harmonie note contre note, sans parler de la notation mesurée. Peu d'innovations se sont montrées plus fécondes.

Au moment où se passaient ces événements décisifs pour l'évolution future de l'art musical, la composition appliquait déjà depuis longtemps la seconde loi de la forme : l'alternance. Celle-ci se trouve dans les

plus anciennes danses connues et il faut réfléchir que ces danses, notées pour la première fois au XII^e siècle ou au XIII^e, se transmettaient sans doute par tradition depuis des siècles de père en fils.

L'alternance apparaît à un degré avancé de perfection dans les premières œuvres des troubadours et des minnesænger, qui ne l'ont sûrement pas inventée. Le « lied » des minnesænger, avec sa reprise, son *abgesang* et son *da capo*, est déjà comme un résumé de la future « forme sonate ». Or il reproduit trait pour trait la forme de l'ode telle que nous la trouvons chez Pindare.

Mais je n'ai pas l'intention de pousser plus loin cette étude. Elle suffira, je pense, à montrer que les rapports de la musique et de la vie intérieure sont une mine féconde, et qu'à prendre la psychologie comme fil d'Ariane dans l'étude de l'histoire de l'art musical on ne peut manquer de faire à chaque pas d'intéressantes découvertes. Le grand, le très grand mérite de MM. Bourguès et Denéréaz aura été d'ouvrir la voie et d'y pousser eux-mêmes très avant. La méthode qu'ils ont tracée et appliquée avec une patience de bénédictins est sûre. Certaines conclusions un peu hâtives auxquelles elle peut conduire seront sans doute redressées chemin faisant au fur et à mesure des progrès accomplis dans le maniement du remarquable outil que nos auteurs nous ont mis en main.

ED. COMBE.





La Belle.

I

Ecoutez encore une histoire qui en vaut la peine. Elle me revient à la minute. C'est de vous avoir parlé de cette vieille sorcière de Tabitha Loney, bien sûr, et pourtant les deux affaires n'ont aucun rapport....

Avis Easterbrook était la fille du fermier Easterbrook, de Craber, un homme de col roide, qui avait choisi, pour ses péchés, justement celle qu'il ne fallait pas ; mais le ciel a dû pardonner à l'homme, puisqu'il a retiré la femme dans la gloire avant le temps. En fait, elle est morte à la naissance d'Avis, et le mari, qui trouvait que ce bout de mariage était plus que suffisant, ne s'est pas cherché d'autre femme, malgré que plus d'une lui faisait de l'œil. La fille grandit ; c'était sa mère toute crachée, et pas rien que la figure : le caractère aussi un peu. Elle était jolie comme une image, mais elle se laissait aller de temps en temps à ses imaginations, — elle avait du goût pour les livres de poésies et autres vanités ; elle aimait surtout les contes de fées et les vieilles terribles histoires du Moor, où il y a des revenants, et pire encore. Tout de même, une gamine tranquille, comparée à sa mère, avec moins de langue ; et elle devenait un beau brin de fille que tout le monde avait plaisir

à voir, avec sa petite frimousse rose comme une fleur de pommier avant que le vent souffle dessus, ses yeux gris et brillants comme le brouillard du Moor quand le soleil s'y prend, une tournure avenante, et un rien de tête aux boucles noires. Comme de juste, les garçons ont bientôt commencé à murmurer autour, comme les abeilles autour des crocus au premier printemps ; mais elle n'était pas facile à attraper, je vous garantis, — modeste et timide, et tellement heureuse à côté de son père.... Quoi ! ce que toute fille devrait être....

Maintenant, il me faut revenir un peu en arrière. En ce qui concerne cette ferme d'Easterbrook, qu'on appelait la ferme de Craber, c'était une bonne terre comme on en trouve partout à la limite de la lande. Le maître-valet était Sampson Clegg, — un bien drôle d'homme, pour sûr. Un vieux vétéran, ce Sampson, qui avait derrière lui une vie pas ordinaire et aussi pleine de mystère qu'un œuf de nourriture. Un homme sombre, notez bien, qui avait passé dans le temps pour un sorcier blanc et dénoncé plus d'un sorcier noir. Parce que, quand un sorcier noir avait jeté un charme à quelqu'un, ou mis la maladie aux navets, ou la clavelée aux moutons, c'était la coutume, aux jours d'autrefois, de rechercher un homme blanc ou une femme blanche pour jeter un sort plus puissant que le mauvais. Mais de dire qui était blanc et qui était noir, il y avait des fois que le diable lui-même y aurait perdu son latin. Seulement, règle générale, les femmes étaient noires, comme la vieille Tabitha Loney, et faisaient le mal par méchanceté naturelle, et les mâles, comme Sampson Clegg, étaient blancs, et travaillaient contre elles, moyennant salaire.

Un tas de choses merveilleuses sont arrivées sur

le Dartmoor, il y a plus de cinquante ans, que vous n'en croiriez pas vos oreilles. En tout cas, Clegg en savait plus qu'il ne voulait dire ; il se connaissait comme pas un en sorts, en charmes contre les enflures, la goutte, les entorses et tous les maux des bêtes et des gens. Il pouvait faire qu'une vache mette bas un veau tout blanc, ou qu'une femme accouche d'un garçon ou d'une fille, comme elle désirait. Par contre, quand la mère Mundy — depuis longtemps défunte, la pauvre âme, et qui s'en est bien vu — lui a offert une pièce de dix shillings en or pour qu'il l'empêche d'avoir plus d'enfants, — elle en avait déjà huit et un de mort, — eh bien, il n'a pas voulu prendre l'argent, car il avait une dent contre le mari, à ce qu'on a raconté. Ce qui fait qu'elle en a eu encore deux depuis, et puis est morte. Ça vous montre le grand pouvoir de Sampson Clegg ; et, malgré qu'il a abandonné ces impies pratiques d'assez bonne heure, et qu'il a fait une fin aussi bonne que sera la vôtre ou la mienne, sous les yeux du pasteur Smedley, tout de même il avait été bien différent avant ça.

Je nomme Clegg parce que, en un sens, il tient dans cette histoire autant de place qu'Avis elle-même.

Comme j'ai dit, les jeunes gens risquaient plus qu'un œil du côté d'Avis. Mais, au bout de quelque temps, on a eu généralement l'idée que le fermier Easterbrook déciderait pour elle, et que la fille ne laisserait pas voyager son cœur là où le père n'aurait pas la tête. C'est ainsi que nous avons pensé que l'homme agréé par le fermier était Willie Baker, le fils de Baker le fossoyeur. C'est que, tout fils d'enterreur qu'il était, il avait hérité d'un oncle de sa mère une très gentille ferme, du côté de Sandypark. Et Easterbrook l'aimait bien ; et il ne déplaisait pas à la

petite Avis, et, malgré qu'il n'y avait pas de fréquentation, à notre connaissance, Willie passait souvent le dimanche à Craber.

C'est alors que l'autre s'est montré. Il s'appelait Mark Ford, un natif de Drewsteignton. Mais il avait vu du pays, il avait trotté pendant quinze ans. Où? Allez savoir. Et, revenant tout d'un coup, il trouve morts presque tous ses parents. Alors il prend un cottage à Little Silver, il fait le monsieur, — mais personne n'aurait pu dire d'où venait son argent, pas un rat ne connaissait le fond de sa poche. A première vue, vous auriez dit que Willie Baker était bel et bien le premier, et facilement. Il mesurait six pieds, avait des épaules aussi larges qu'un bœuf, et, avec ça, un honnête chrétien. L'autre n'était pas si grand, malgré qu'il paraissait bien bâti, mais il ne vous adressait jamais la parole et jamais ne vous regardait en face comme Willie. Mark Ford était pas mal coureur de filles ; et il avait cette façon que des gens ont avec les femmes, et des gens avec les chiens. Pour moi, je peux faire que le chien d'un autre me suive tout comme s'il était à moi ; mais, Dieu merci, je n'ai jamais essayé ce pouvoir sur la femme d'un autre homme, et, bien sûr, je ne l'essaierais pas si je l'avais. Mark Ford, lui, ne s'en faisait pas faute. Est-ce que c'était le magnétisme, ou le diable? Je serais bien embarrassé de vous le dire. Il vous avait une espèce d'œil à moitié endormi, une petite tête bouclée, et un sourire flemmard. Ce n'est pas qu'il parlait beaucoup aux filles ; pas moins, il sortait, tout le temps, de ses yeux vagues, quelque chose comme un damné jargon. Il avait une façon étrange de tordre un coin de la bouche du côté des filles, et... pan!, il embobinait presque toutes celles qu'il voulait....

Et c'est ce qu'il a fait avec Avis Easterbrook. Son père à lui et son père à elle s'étaient connus dans le temps ; et lui venait souvent à la ferme de Craber manger un morceau. Mais jamais il ne parlait beaucoup de sa vie. Il laissait, par-ci par-là, entendre qu'il avait vu les Indes et d'autres endroits fantastiques de l'autre côté des mers ; de sorte qu'on le tenait pour un marin, malgré qu'il n'avait jamais dit clairement qu'il en était un.

Easterbrook ne le gobait pas du tout, Sampson Clegg non plus. Mais Avis... que la foudre m'écrase si elle n'était pas comme un roseau devant lui. Elle, qui ne pouvait jamais souffrir un homme, et qui n'avait même pas la force de rassembler son souffle pour dire oui à Willie Baker, malgré qu'il l'avait déjà demandée deux fois, — elle devenait toute vigousse, petite bêtasse, va ! sous la sale magie de Ford. Ah ! c'était une autre paire de manches : en six semaines elle était toquée du garçon, — on les voyait cueillir des primevères ensemble au printemps, et manger des baies sauvages dans des endroits solitaires, en été.

Jusqu'alors, Avis Easterbrook n'avait pas été indifférente à l'égard de Willie ; mais, à la minute où elle allait céder, comme son père y comptait bien, elle vacillait, et le fermier était trop sage pour la presser. Mais voilà maintenant que Baker se trouvait débarqué, et une dispute éclate entre Easterbrook et sa fille à propos de Mark Ford. Puis le marin voit le fermier et demande la permission de fréquenter Avis au su et au vu de tous, à quoi le vieux fait une réponse qui n'était pas piquée des vers.

La chose en reste là jusqu'aux premiers jours de l'automne. Willie et Ford se rencontrent par hasard.

Ils se connaissaient de vue, mais ne s'étaient jamais parlé. Rentrant de Moreton, ils se croisent, et ils ont une prise de bec sur ce qui les intéressait tous les deux. C'est Baker lui-même qui m'a raconté la chose depuis, ainsi il n'y a guère à en douter ; pourtant je ne l'aurais jamais cru si je ne l'avais pas entendu dire à un homme aussi franc qu'était Willie.

— Est-ce vrai, demande Ford d'un ton insolent, que vous voulez contraindre une fille qui a promis de m'épouser ?

Baker le regarde du haut de son cheval, et, d'une voix furieuse, dit :

— Du moment que vous le prenez sur ce ton, c'est vrai ; et j'espère toujours épouser Avis Easterbrook, si elle a une pincée de bon sens dans la tête.

— C'est ainsi que vous parlez d'une fille à son propre amoureux, c'est ainsi ? Vous connaissez bien les femmes, ça ! Supposé que je lui touche un mot de vos espérances ?

— Touchez, et bon succès. Que le sens lui vienne ! Elle m'a aimé bien avant que vous arriviez, et elle peut m'aimer encore tout à l'heure.

— Vous caressez encore vos chances, hé ! Je ne vous aurais pas cru capable de contraindre une fille qui a changé d'idée.

Willie rumine ces mots une minute. Puis il dit :

— Si nous n'étions pas exactement fiancés, c'était tout comme. Elle est comme toutes les filles : pas trop disposée à quitter sa liberté pour un mari. Mais elle y venait. Voilà trois ans et plus que je suis tout pour elle ; et j'ai patienté volontiers pour l'avoir, elle en vaut la peine.

— Mais à présent qu'elle a changé d'idée, vous comprenez..., dit Ford, qui était à pied.

— Je m'en moque, répond Willie froidement. Vous en saviez assez sur moi et sur elle avant de vous fourrer dans nos affaires. Ainsi, vous êtes une jolie canaille, quand j'y réfléchis. Et, pour vous dire honnêtement la vérité, je ne vais pas me laisser couper l'herbe sous les pieds par un individu de votre espèce.

— Mais c'est fait, réplique l'autre. Votre chandelle est éteinte, et quant à la rallumer, c'est plus que vous ne pouvez, vous et le fermier Easterbrook

Willie Baker ne dit plus rien, et il tient sa langue au chaud si longtemps que l'autre se met à jouer de la mâchoire à un homme qui paraissait aussi muet, aussi joyeux que ces diables de pierre grimaçant sur les gouttières de l'église. Il fait de son mieux pour l'exciter, il croasse contre lui comme un corbeau, mais il perd sa peine ; alors il se calme et lui demande ce qu'il compte faire.

Willie répond, lentement, et comme quelqu'un qui réfléchit :

— Si je vous flanquais une tripotée en règle, vous n'en mèneriez plus bien large dans son esprit, qui sait ?

Quand il entend ça, Ford a les yeux qui lancent des étincelles, comme un fer rouge sur une enclume. C'était un homme de taille aussi, notez bien, et seulement d'un an ou deux plus âgé que Baker.

Willie, de nouveau, dit :

— Si je vous allongerais un coup de poing de cinquante livres, histoire de vous peindre en noir et bleu pour quelques dimanches, ça lui ouvrirait les yeux peut-être, les femmes étant ce qu'elles sont.

— J'en doute, dit Ford, regardant avec des yeux tranquilles et méchants Willie qui allait et venait sur son grand cheval ; — et c'est drôle que vous disiez

ça, parce qu'il m'est venu la même idée. Si je vous faisais voir de quel bois je me chauffe, comme dit l'autre, Avis Easterbrook pourrait se rendre compte qu'avec votre gros corps, vos gros os, et votre grosse voix, il n'y avait pas de quoi tellement être fière. La femme, de sa nature, va toujours au plus fort ; et, d'après mon opinion, ce n'est pas une mauvaise loi, pour le bonheur aussi bien que pour les gosses....

Baker se met à rire.

— Oh là là ! qu'il fait. Vous ! Mais je vous mangerais tout cru, et j'aurais faim après.

— Parlons raison, et non bêtise, voulez-vous ? dit Ford. Je juge que vous avez trois pouces, ou quatre de plus que moi, avec une dizaine de livres d'avance. Je vous donne ça par-dessus le marché si vous voulez lutter au lieu de nous battre.

— Vantard ! Pour qui me prenez-vous ? Je pourrais vous jeter de l'autre côté de la rivière.

— Oui, c'est votre fort, on le sait. Pourtant, — êtes-vous d'accord de jouer la fille sur votre habileté, ou avez-vous peur ? demande Ford, qui se léchait les lèvres comme un loup affamé.

— Mon habileté ? Je jouerais mon âme sur mon habileté, répond Willie, qui se savait le meilleur lutteur du pays.

— Trois reprises, et celui qui gagne la belle gagne tout ?

— Entendu, — supposé que vous teniez encore après la première.

— C'est bon, c'est bon, pas tant de blague. On verra. Si je vous fais toucher deux fois, vous me donnez gagné, et vous dites à Easterbrook que vous avez changé d'idée au sujet d'Avis ?

Alors Willie examine l'autre attentivement, il le

mesure, il l'évalue. Peut-être que s'il n'avait pas été si fou de la fille à ce moment-là, il aurait regardé à deux fois, surtout qu'il ne savait rien de Ford ; mais les choses en étant où elles étaient, il se décide vite, et il dit :

— Soit. Et si je vous tombe, vous jurez la même chose.

Mark Ford jure dare dare. Jamais homme n'a eu serment plus rapide. Ensuite vient la question : où lutteront-ils ? Willie voulait une lutte dans les formes, en présence d'arbitres ; mais l'autre dit que ce n'était pas son idée, parce qu'un battu n'a pas envie qu'on se paie sa tête. Baker, qui n'avait pas peur de ça, qui se croyait déjà le gagnant, se range à cette raison. Ils fixent donc le lieu et l'heure, sans rien dire à personne. L'endroit choisi était ce qu'il y avait de plus tranquille, — point d'autres spectateurs que la lune de la moisson, et le Dieu du ciel....

II

Nous pouvons les quitter quelques minutes pour aller voir un peu Avis Easterbrook. Vous comprenez bien qu'elle était dans une situation guère amusante pour une jeune fille ; il se livrait dans son cœur une furieuse bataille entre le bon sens et l'amour. On sait de quelle manière la bataille finit la plupart du temps ; mais la pauvre Avis se trouvait dans un pétrin pas ordinaire, — sinon le bon sens aurait été jeté par-dessus bord, comme il l'est toujours. Seulement, voilà : elle aimait le jeune Baker aussi. D'où le pétrin. Elle n'aimait pas moins Willie, bien sûr ; mais elle se sentait quelque chose de plus pour l'autre, le garçon aux yeux tendres.

Tout ce tintouin à propos de deux hommes, et les nuits sans sommeil, et son père qui la tarabustait, et les voisins qui jasaient, et une chose et une autre, la pauvre Avis en devenait maussade comme un hibou. C'était un tourment qui lui grignotait les nerfs d'une manière terrible, tant et si bien qu'elle en tombe malade, et qu'il lui vient une cruelle névralgie à la figure. Mais c'était dans l'ordre, comme toutes choses, comme un durillon vous élance avant la pluie.

Un jour qu'elle était assise à soigner sa joue près du feu, dans la cuisine de Craber, Avis voit entrer Sampson Clegg. Elle lui demande, moitié sérieuse et moitié riieuse, ce qu'elle pourrait bien faire pour son mal.

— La drogue du médecin n'a pas l'air de vouloir me guérir, elle dit, et pourtant il a promis qu'avec de la patience la névralgie partirait.

— Névralgie! ce n'est pas la névralgie, fait Sampson de son ton bourru, c'est le mal de dents.

— Jamais! répond la fille, — et elle lui montre des dents aussi jolies qu'un petit collier de perles. Regardez ça!

Mais Clegg n'en voulait pas démordre.

— Le mal de dents, je vous dis, malgré que vous ne pouvez pas le voir ; et quant au remède, il n'a aucun rapport avec des drogues d'apothicaire. Seulement, il n'est pas pour les jeunes filles. Elles n'ont pas le courage de l'employer.

— Alors, ce doit être quelque chose qui fait joliment mal, je parie, dit Avis.

— Mais non, il répond. Simplement un peu de cervelle dans votre tête, un rien de comprenaille, et une pincée de foi. C'est le manque de ce dernier ingrédient qui empêche la moitié des remèdes que nous

appliquons aux maux des gens, qu'ils soient petits ou non.

— En ce cas, le mieux est de me le dire, Sampson, réplique Avis ; parce que vous pouvez avoir raison, et je sais que vous avez dans votre tête un tas de remèdes étranges, — des choses qui se gâtent dès qu'on les écrit avec des mots.

Ça fait plaisir au bonhomme, qui approuve joyeusement de la caboche.

— Le remède est garanti souverain, promet Clegg, et un souverain il vaut pour cette raison, — mais pour vous c'est gratis. J'aurais voulu le connaître plus tôt moi-même, il dit, car alors mes dents feraient encore toute leur besogne, au lieu de cette rangée de chicots que vous voyez. Mais il n'y a que trente ans que je l'ai appris, — c'était trop tard.

— S'il vous plaît, dites-moi ce que c'est, fait Avis.

— Avec plaisir, avec plaisir, — mais je vous répète que vous ne l'emploierez pas. Voici la chose : il vous faut aller jusqu'au cimetière, et fourrager parmi les ossements que Baker le fossoyeur garde sous une grande ardoise tout près de la porte de la sacristie. Il les défouit de temps en temps, car il y en a plus d'enterrés à Little Silver que de tombes ; et la vraie relique est là, justement à présent, je le sais, si du moins il ne l'a pas enterrée de nouveau. En tout cas, je l'y ai vue il y a un mois. C'est une tête de mort d'homme ; vous devez la prendre dans vos mains et tirer une dent de sa mâchoire au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Parfaitement, ma jeune demoiselle, voilà ce qu'il vous faut faire, — une belle nuit de lune, celle que vous voudrez, sans le secours d'homme, femme ni enfant. Et la dent doit être enveloppée dans deux poi-

gnées de laine de mouton que les bêtes ont laissée aux épines en passant, — une poignée rouge et une blanche. Et tant que vous conserverez ce charme, vous n'aurez pas la plus petite rage de dents.

— Ça ne peut pas être vrai, Sampson, c'est trop simple, dit Avis.

Il renifle de colère, et il fait :

— Vous êtes comme ce fou de roi qui pensait que son propre ruisseau était assez bon pour s'y laver, quand le prophète lui disait d'aller se plonger dans un autre. Trop simple ! C'est justement les choses toutes simples qui veulent de la foi, m'est avis, et non les compliquées. Eh bien, faites à votre tête, mais gardez pour vous ce que je vous ai dit.

— Supposons que je mette la main sur cette horrible chose ? elle demande.

— Vous la trouverez, je vous dis. Vous la trouverez, si vous la cherchez à la bonne place. Baker tient ces ossements où il met ses outils, dans le petit gabion d'ardoise qu'il a fabriqué. Et j'ai idée qu'il s'en sert de temps à autre pour fumer sa terre, et les répand sur son plant de choux pendant la nuit. Autrement, ses légumes n'auraient pas eu le premier prix trois ans de suite à l'exposition de Chagford. Ça, je ne le dirais pas en pleine rue, étant de la diffamation, — mais c'est la vérité, pas moins.

— Je prendrai mon courage à deux mains, et je ferai ce que vous dites, Sampson.

— Ça vaudra mieux toujours que d'aller vers le charlatan de Chagford qui, les lundis et mercredis, arrache les dents pour une demi-couronne chaque, — répond Clegg.

Là-dessus ils se quittent, et je suis bien sûr que vous

devinez ce qui va se passer. Le premier nigaud voit ça.

Car c'était justement au cimetière que les hommes avaient pensé, comme étant l'endroit le plus tranquille, le moins loin, à l'écart de toute route, avec un bon sol pour l'appui. Un joli terrain, le long de la tombe de Saul Coaker, et point d'autres tertres pour le moment que le sien....

Et c'est là que, à minuit sonnant, sous un beau ciel clair, Avis vient, comme une fée de lune qui se promène. Vous pensez si le cœur lui battait. Elle tourne le coin du mur, et, miséricorde! de la compagnie!

Une grande ombre, noire comme de l'encre, la cachait, et les autres étaient bien trop occupés pour remarquer qu'il y avait quelqu'un si près d'eux. Mais elle les voyait; les yeux grands ouverts et le cœur palpitant, elle les regardait se balancer, lutter, souffler, et grogner dans la pleine lumière argentée de la lune.

Ils étaient aux prises comme elle arrivait. Ah! pour sûr qu'elle a vu là quelque chose de joli, et chacun aurait voulu être à sa place; mais ça n'a pas dû être un plaisir pour elle, je vous garantis, parce qu'elle savait, sans qu'on lui dise, que ces deux hommes, ce n'était pas pour la rigolade qu'ils luttèrent parmi les tombes au milieu de la nuit.

Quant à ce qui est de la lutte, j'ai appris toute la chose après de Willie Baker. Ford s'est amené au picolon, et tout a été juste et régulier. Le premier assaut a duré quatre minutes ou moins, autant que Willie a pu juger, — et il n'a pas été long à voir qu'il avait affaire à un compagnon dur à manier. Mais il était sans crainte, et il commençait à sentir le poids

de son homme, quand tout à coup, et plus vite que l'éclair, il est bel et bien renversé, les deux épaules sur le terrain. Et Ford sur sa poitrine, comme un sac de charbon.

— Comment diable avez-vous fait ça? dit Baker aussitôt qu'il peut parler; car il comprenait parfaitement que c'était un coup nouveau pour lui qui l'avait abattu.

— Je vais vous le remontrer, répond Ford, qui grimaçait vilain sous la lune. Je vais vous le remontrer, et ce sera la belle. Hein! dire qu'il y avait quelque chose que vous ne connaissiez pas à la lutte, — une merveille d'homme comme vous!

Mais, grimace que te grimace, il ne pouvait pas tourner Willie en bourrique; car le garçon savait qu'il avait affaire à une forte poigne, et il savait aussi ce qui pend au nez du lutteur qui perd la carte. Le sang lui bouillait tout de même, et, voyant que l'autre avait un coup inconnu, il estimait que le micux était de s'y prendre autrement, et d'employer toutes ses forces et tout son poids sans attendre une seconde. Peut-être que vous n'avez pas fait de lutte en votre temps; mais vous pouvez me croire quand je vous dis qu'il n'y a rien qui démonte un lutteur comme de croire que l'autre est plus habile que lui.

A l'assaut qui suit, donc, mon Baker attaque de toute sa chique, tape tout ce qu'il peut taper dans les deux premières minutes, et avec une force si énorme que Ford n'a qu'à reculer. Dame, résister c'était l'échine rompue ni plus ni moins qu'une carotte. A ce moment, avant la troisième reprise, ils échangent un mot ou deux. Avis, qui voit tout sans être vue, entend ce qu'ils disent, et découvre ainsi le pot aux roses. Je vous garantis bien qu'il y avait longtemps

qu'elle ne pensait plus ni à son mal de dents ni à sa tête de mort.

Ils étaient là, prêts à la fin finale. Ford, rusé comme un serpent à se garer d'un mauvais coup, veille à ne pas se laisser prendre à l'improviste. Willie, tenant l'autre dans ses pattes comme avant, est renversé de la même façon que la première fois ; mais, grâce à sa force de géant, il échappe, connaissant le danger caché.

Le terrible ouvrage ! Les deux hommes ont le sentiment que c'est du tout sérieux. Bientôt une formidable chute les étale, sans grand avantage pour l'un ni l'autre. Ils se tortillent dans les règles, mais les épaules ne touchent pas ; et la fille, peu entendue à la lutte, comprend pourtant que ça tourne en une question de vie ou de mort, que c'est à qui serrera la vis à l'autre pour le temps et l'éternité. Puis ils se séparent, et tout de suite les revoilà aux prises. Willie se rend compte qu'il commence à avoir le dessus ; Ford aussi s'en rend compte, et que la force de Willie et le surplus de son poids le battront. Alors, c'est dans la mêlée qu'Avis, qui s'est oubliée elle-même et qui a rampé jusqu'à cinq mètres, voit une lueur d'acier qui étincelle comme une étoile filante, — et elle distingue un couteau. Comme de juste, aimant Mark Ford le plus, le pensant du moins, elle juge que c'est Willie qui tient le couteau. Elle se précipite sur eux, en criant comme un tête-chèvre, et leur ordonne de s'arrêter.

Le pauvre crapaud ! C'était de la malchance, pour sûr. Vous comprenez bien : Ford, furieux et flanchant, a laissé Willie le tomber, et, au même instant qu'il fait quille, s'est cramponné d'une main à Baker, et, de l'autre, a tiré de sa poche un petit couteau de

matelot. Comment il a pu faire un mouvement avec son grand adversaire qui le tenaillait, voilà ce qu'il me serait bien difficile de vous expliquer. Toujours est-il qu'il l'a fait, et ce qui aurait pu se passer, on ne sait pas. Ce qui s'est produit, c'est qu'Avis, voulant les séparer, reçoit le coup destiné à Willie Baker, en pleine poitrine.

Coup de théâtre ! Avis qui pousse des hurlements, et puis s'évanouit ; Ford qui se remet sur ses jambes, saute sur son habit et se sauve, bien sûr d'avoir commis un assassinat ; et Baker qui hésite une demi-seconde entre courir après le coquin et rester pour s'occuper de la jeune fille. Mais, comme de juste, il a la bonne idée de rester, et il ramasse la pauvre gamine toute rouge de sang. Il a une peur bleue qu'elle soit frappée à mort, mais impossible de rien savoir jusqu'à l'examen du docteur.

Le docteur Clack n'était qu'un jeune homme en ce temps-là, tout frais sorti des mains d'un homme bien savant à Exeter ; et il demeurait sur la colline, à deux pas de la cure. C'est là que Baker porte Avis ; et le docteur constate bientôt qu'elle n'avait échappé à la mort que par miracle. Le couteau n'avait raté la vie que de l'épaisseur d'un cheveu, d'après le docteur Clack, — par la grâce de Dieu, dit le vieux Easterbrook. Le choc l'a tenue sur le dos plusieurs semaines ; puis elle s'est retrouvée jolie comme devant.

Quant à Mark Ford, personne n'a plus entendu parler de lui, et il y a encore une quinzaine de livres qu'il doit à Chagford et à Little Silver. Il n'allait pas, vous pensez bien, s'arrêter à payer ses dettes avec un meurtre sur la conscience. Car il peut s'estimer un meurtrier, s'il est encore de ce monde. La police l'a poursuivi jusqu'à Plymouth, et l'on croit qu'il a dû

gagner les docks et s'embarquer sur un bateau en partance pour le grand large. Ça prouve qu'il était matelot, quand on y réfléchit. Ce n'était sûrement pas la première fois que Mark Ford naviguait sur l'Océan ; et je parierais que sa conscience de lâche lui a tenu sale compagnie pendant ses nuits de quart. Conscience, conscience ! Il faudrait d'abord en avoir une....

Voilà donc Avis Easterbrook remise. Un beau jour, mon Willie lui déclare qu'elle lui a bien sûrement sauvé la vie, et il lui demande, le farceur, pourquoi elle a fait ça ! Je dis « Avis Easterbrook », mais c'est Avis Baker qu'elle s'appelle depuis des années et des années. Ah ! elle n'a plus eu besoin de remède pour le mal de dents, je vous garantis ! Mais une femme très heureuse, pacifique, — et qui ne méprise pas tellement les charmes du vieux Sampson Clegg.... Elle s'en sert sans se gêner, quand les enfants sont tout drôles et que le docteur Clack n'est pas là.

EDEN PHILLPOTTS.

(Traduit de l'anglais par L.-A. Delieutraz.)





Le journal est-il coupable ?

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE ¹.

Et maintenant, si vous le voulez bien, tournons le feuillet. Nous avons, jusqu'ici, enregistré impartialement les griefs des contempteurs et des adversaires, griefs que nous n'avons point niés, mais qu'il nous parut cependant équitable de ramener parfois à de plus exactes proportions. Osons-nous espérer que l'objectivité apportée à cette mise au point engagera le lecteur à nous suivre dans l'audition des témoins favorables ?

Car ces témoins existent. Moins nombreux, plus discrets que ceux qui viennent de défiler à la barre, ils méritent, eux aussi, d'être entendus. Et comme, en définitive, le journal n'est pas dépourvu de quelques bons états de service, peut-être parviendrons-nous à donner meilleure tournure à la cause dont vous avez failli douter.

* * *

Quel est, pour un peuple, le plus précieux des biens ? A cette question, tout homme, quelles que soient ses opinions politiques, philosophiques ou religieuses, répondra que ce bien sans égal se nomme la liberté.

¹ Pour la première partie, voir la livraison d'août.

Il n'est pas de sacrifice qu'une nation ne consente pour conserver sa souveraineté. Pour la reconquérir, elle est prête à offrir en holocauste le sang vermeil de ses meilleurs enfants. Une nation qui n'aspire plus à la liberté n'est plus une nation : elle a vécu.

Le journal, qu'on n'en doute pas, est une arme redoutable dans les mains d'un peuple opprimé. Ils le savent, les tyrans ! Napoléon I^{er} en fit l'expérience. Ne vous souvient-il pas de cette *Libre Belgique*, qui fit écumer de rage les violateurs de la neutralité belge ? Le bolchévisme russe n'a-t-il pas, dès les premiers jours de son triomphe, étouffé une à une les voix des journaux les plus timidement récalcitrants ?

Mais la liberté n'est pas seulement menacée par des ennemis extérieurs ou par des autocrates épiléptico-révolutionnaires. Dans tout Etat, des vellétés de réaction, des mesures maladroites ou irréfléchies, une bureaucratie autoritaire et bornée, une police tracassière peuvent, à un moment donné, mettre en péril les droits et les libertés des citoyens. Le grand défenseur de ces droits et de ces libertés, c'est encore le journal.

Citons l'opinion d'un Allemand auquel on doit de beaux travaux sur le rôle social des journaux, le docteur Löbl :

« L'oppression de l'idée, le plus dangereux obstacle à la marche de la civilisation, est rendue impossible par la presse. La presse est le plus solide rempart de la liberté de la pensée, l'*habeas corpus* de l'esprit humain. »

Cobden, l'illustre économiste anglais, a énoncé le même avis. « S'il s'agit de civilisation politique et de liberté, écrivait Prévost-Paradol, il faut reconnaître que le développement de la presse est le signe le plus

constant et le plus fidèle des progrès de ce genre particulier de civilisation. »

Le professeur Emile Deschanel pense que le journal, instrument d'enquête quotidien et de discussion continue sur toutes choses et sur toutes gens, est un organe nécessaire de la liberté. « Une société sans journal est, dit-il, un homme muet. La presse est la gardienne de tous les droits publics et privés, et elle doit enseigner tous les devoirs. »

De nombreux plaidoyers en faveur de la liberté de la presse — et il en est d'immortels — ont magnifié le journal comme défenseur des droits populaires. Le premier en date est celui de Milton, le dernier, peut-être, celui d'Anatole France. On doit la liberté à la presse, dit en substance celui-ci, parce qu'elle exprime la pensée de la nation entière, parce qu'elle est la conscience de la foule obscure des citoyens comme de l'élite des intelligences.

Le même écrivain fait très judicieusement remarquer que les discussions de la presse, quelque ardentes, quelque partiales, injurieuses et ineptes qu'elles puissent être, se substituant à la violence matérielle, annoncent l'adoucissement des mœurs et y contribuent.

L'intronisation de ce nouveau pouvoir, la presse, marquerait ainsi une étape de la marche parfois incertaine de l'humanité. La flèche de Tell, jadis, abattait les tyrans ; c'est le journal qui, de notre temps, réprime les abus et renverse les hommes d'Etat oublieux des droits imprescriptibles du citoyen.

* * *

Nous avons sommairement envisagé, dans la première partie de cette étude, le rôle international des

journaux. Il serait souverainement injuste de dénier toute utilité à la presse en tant que véhicule d'idées et de sentiments susceptibles de rapprocher les Etats, Grâce à elle, pour une bonne part, les peuples se connaissent mieux qu'autrefois. C'est aux journaux, affirmement des gens bien placés pour le savoir, qu'est due la cohésion des éléments si divers qui composent, par exemple, les Etats-Unis d'Amérique et l'immense Empire britannique. Une tâche énorme reste à accomplir, mais, en dépit des déficits passés et actuels, nous pouvons espérer que la presse assumera quelque jour le rôle de bienfaisante intermédiaire entre les peuples réconciliés de notre vieille planète. C'est le vœu qu'exprimait, au lendemain de la guerre, le docteur Martin Mohr, directeur de la commission d'études de l'Union de la presse allemande. Puisse-t-il trouver un écho dans son propre pays et partout en Europe !

Par quoi commencer ? Y a-t-il des tâches immédiates ? Sans doute. En voici un exemple. Un moyen efficace de rapprocher les peuples serait l'adoption unanime d'une langue internationale auxiliaire. Nous n'ignorons pas que cette idée rencontre une hostilité déterminée chez des esprits fort distingués. Le scepticisme d'un grand nombre n'est pas moins redoutable. Répétons, après cent autres, que l'on ne songe point à imposer aux terriens une langue commune, mais à diffuser progressivement une langue susceptible d'être assimilée par tous avec une somme de travail à peu près équivalente. L'adoption comme langue internationale d'une langue vivante mettrait ceux qui la parlent maternellement dans une situation nettement privilégiée, tandis que, grâce à une langue internationale artificielle comme l'esperanto, l'ido, ou telle autre

plus perfectionnée encore, tous les peuples seraient placés sur un pied d'égalité. Quand aux efforts des champions de cette cause s'uniront ceux des journalistes du monde entier, ce qui est pour beaucoup une utopie deviendra une réalité. Et l'humanité franchira ainsi une nouvelle et brillante étape sur la voie du progrès et de la civilisation.

* * *

Quoi qu'en aient dit certains intellectuels, le journal concourt à l'éducation et à l'instruction des masses. Absorbé par le dur labeur quotidien, assiégé par d'âpres soucis matériels, l'homme du peuple lit fort peu et se trouve rarement dans une disposition d'esprit propice à l'assimilation d'ouvrages scientifiques ou littéraires. Dans la grisaille de son horizon intellectuel, le journal seul jette quelques lueurs fugitives. L'humble travailleur dont la monotone existence se déroule tout entière le long d'un sillon ou à l'ombre des murs d'une usine voit soudain, comme en songe, un monde surgir et s'agiter sous ses yeux, fantastique kaléidoscope aux images à l'infini variées, mêlée confuse d'êtres puissants et faibles, fortunés et malheureux, riches et pauvres, savants et ignorants, heurt violent de bien et de mal, choc d'opinions et de paroles, cris de rage et démonstrations d'amitié, œuvres de vie et œuvres de mort... Cet homme qui rongait son frein s'élève, pour un instant du moins, au-dessus du terre-à-terre quotidien, et, si peu que ce soit, le cercle de ses idées s'élargit. Parfois aussi cette vision souvent tragique lui apprend-elle à mieux apprécier le bonheur médiocre qui est le sien. Il oubliait son humanité. Grâce au journal se réalise pour lui quelque chose du noble *homo sum* du poète.

* * *

Certains de nos témoins assignent au journalisme un rôle plus élevé encore. Stead, le célèbre directeur de la *Review of Reviews*, dit que la presse accomplit, en collaboration avec l'Université, la mission qu'assumait l'Eglise au moyen-âge. Carlyle fait une comparaison analogue et représente par ailleurs l'action des journaux comme celle d'un parlement mondial où l'on discuterait de tout et où chacun trouverait des sujets répondant à ses préoccupations.

Pour M. Brunhuber, l'un des grands mérites de la presse est de tirer de la somnolence l'intellect de millions d'individus et de les préparer à recevoir une nourriture plus substantielle. L'auteur reconnaît que cette pâture est incomplète et parfois de médiocre qualité ; mais à tout considérer, son usage n'est-il pas préférable au jeûne auquel tant de gens seraient réduits sans elle ? Les esprits cultivés, eux, ne sauraient pâtir de cette insuffisance. Ils ont pour se désaltérer des sources plus vives et plus pures.

Le docteur Löbl voit dans le journal l'école des adultes, en d'autres termes, une forme d'enseignement post-scolaire. Le cerveau obligé de vivre sur lui-même, écrit un publiciste français, est un briquet sur lequel on ne bat plus. Son activité se nourrit du contact de la pensée d'autrui. La discussion, la lecture, le livre, le journal surtout, entretiennent et renouvellent incessamment sa provision d'idées et de sensations.

On peut inférer de ce qu précède que le journal offre l'aliment le mieux approprié au cerveau de l'homme peu ou pas cultivé, qu'en dépit de sa superficialité et de ses imperfections, il est capable d'instruire aussi le lecteur plus développé, opérant en même

temps sur son cerveau une action comparable, en quelque sorte, à celle de l'excitateur sur une machine électrique. Qui sait si Socrate n'eût pas vu dans le journal un bienfaisant accoucheur d'idées ?

L'école ignore la presse. C'est évidemment un tort. La lecture d'un bon quotidien offrirait au maître le thème de captivantes causeries, de répétitions efficaces des matières du programme, notamment de la géographie physique et politique, de la chimie et de la météorologie, de la littérature, de l'économie financière et peut-être même de la morale. On tirerait également de nos journaux un enseignement pratique du droit usuel.

Signalons à ce propos une idée originale qui a été émise dans l'université d'un dominion britannique. Il se fût agi de choisir au début de leurs études vingt élèves auxquels eût été donné un enseignement basé exclusivement sur le contenu du *Times*. Les auteurs de cette proposition affirmaient qu'à l'issue de leurs cours, les étudiants instruits selon cette méthode auraient été plus avancés, plus rationnellement développés que leurs camarades restés à puiser aux sources ordinaires du savoir. Leurs connaissances, disaient les hardis initiateurs, dépasseraient en étendue celles de leurs collègues, non seulement sur les choses contemporaines, mais encore en matière d'art, de littérature, d'histoire et de science.

L'audace du projet effaroucha, paraît-il, la direction de l'université. A sa place, nous aurions hésité aussi devant un tel bouleversement de méthodes, mais pour que des universitaires puissent envisager un tel système, il faut tout de même admettre que le journal représente une valeur éducative et didactique.

* * *

Nous disions au début de cet article qu'une société sur le modèle de la nôtre ne se conçoit pas sans l'institution de la presse. Cette affirmation se passe *a fortiori* de démonstration si l'on a en vue un groupement politique régi selon les principes de la démocratie. C'est le cas aujourd'hui de la plupart des nations modernes ; soit directement, soit indirectement, les peuples sont appelés à donner leur avis sur les questions d'intérêt général. La presse, qui renseigne gouvernants et législateurs sur les vœux du peuple, qui instruit celui-ci des actes du gouvernement, qui fait connaître aux citoyens les lois et les réformes à l'examen, est, dans chacun de ces Etats, le truchement indispensable au pouvoir et à ses administrés. Les journaux, dans la mesure où ils mettent leur influence et leur publicité au service de la chose publique, jouent donc un rôle éminemment utile.

Voyons quelques opinions et quelques faits.

Dans son excellent ouvrage sur la presse allemande, M. Brunhuber déclare que le journalisme agit plus qu'aucun autre facteur sur le travail législatif du gouvernement et du parlement. La plupart des arguments jetés dans les débats parlementaires ont été développés, au préalable, dans les journaux. Le sort d'une loi dépend souvent de l'attitude des gazettes. M. Brunhuber constate, d'autre part, que les discussions entamées dans les journaux ont certainement guidé les auteurs du code civil allemand, ce monument de science juridique, dans l'élaboration de nombreux articles.

Cela est vrai ailleurs qu'en Allemagne. Les textes juridiques les plus clairs resteront toujours arides pour les profanes. Les conférences publiques, les mee-

tings, n'atteignent qu'une minorité de citoyens et ne laissent qu'une impression fugitive. Le journal est le commentateur populaire par excellence, et c'est sur lui qu'on compte pour créer, à force d'insistance, le courant qui assure le triomphe d'un principe. Franklin le disait déjà : « La facilité de répéter chaque idée vraie en la montrant chaque matin sous un aspect différent, dans des journaux qui sont lus partout, donne une grande chance de la faire triompher. Nous voyons que non seulement, il est bon de battre le fer quand il est chaud, mais qu'il est très possible de l'échauffer à force de le battre ».

La Suisse est, au point de vue qui nous occupe, un champ d'expérience incomparable, puisque le citoyen helvétique, appelé à élire ses députés, est invité encore à se prononcer sur des principes constitutionnels et sur des lois.

Quel a été le rôle de la presse dans ces plébiscites ?

Avec l'autorité que lui confèrent son activité parlementaire et plus de quarante années de journalisme politique, M. Félix Bonjour, rédacteur en chef de la *Revue*, de Lausanne, déclare que la presse peut se vanter d'exercer une influence considérable sur la solution des questions législatives soumises au peuple. Sans doute, ajoute-t-il, il se forme parfois des courants populaires indépendants d'elle et plus forts qu'elle. Les instincts populaires, bons ou mauvais, ont une puissance invincible. On a vu des lois soutenues par l'immense majorité des journaux sombrer misérablement sur les récifs du referendum. Mais dans la plupart des cas, quand une loi a été solidement défendue par la presse, elle a de grandes chances de passer.

Nous pouvons dire encore que, dans l'un ou l'autre

de nos cantons, il est arrivé, pour des raisons diverses, que les journaux ne jugèrent pas opportun d'ouvrir une campagne en faveur de lois soumises au vote populaire. Presque toujours, les projets ainsi traités par le « quatrième pouvoir » furent repoussés ou accueillis avec une indifférence très significative.

Les forces des partis politiques sont-elles en rapport avec le nombre et le tirage des journaux qui militent pour eux ? Pas nécessairement. L'exemple le plus frappant est celui du parti socialiste ; il a acquis une importance hors de proportion avec l'expansion de sa presse. Sa formation, due à l'industrialisation, fut en quelque sorte spontanée. Nous sommes en présence d'un de ces phénomènes économiques et sociaux quasi-indépendants de l'action de la presse, d'un de ces courants populaires dont nous parlions tout à l'heure. Les journaux socialistes ont pu contribuer à l'organisation ou à l'orientation de leur parti ; ils ne l'ont pas créé. Au surplus, dans maints pays, les masses acquises aux idées révolutionnaires n'en continuent pas moins à lire régulièrement les journaux « bourgeois » ou les feuilles sans couleur politique.

* * *

Le journal, que nous venons de voir à l'œuvre comme vulgarisateur et propagandiste de réformes législatives, n'a plus à faire ses preuves comme initiateur de progrès sociaux et philanthropiques. La carrière journalistique de Franklin en témoigne. La ville de Philadelphie, construite pour une bonne part en bois, était fréquemment désolée par des incendies, et ses habitants ne disposaient que d'insignifiants moyens de sauvetage. Grâce à la *Gazette de Pensylvanie*, Franklin suscita dans sa cité d'adoption la formation d'un corps

de sapeurs-pompiers, institution que l'Angleterre et les autres pays d'Europe s'empressèrent de copier. Toujours à l'instigation de la *Gazette* de Franklin, on créa une garde de nuit urbaine, on mit en état de défense les côtes et les frontières de Pensylvanie. L'auteur du *Bonhomme Richard* obtint qu'on pavât les rues de la ville et qu'on imposât une taxe pour couvrir les frais de balayage. Un ami de Franklin, le docteur Bond, avait essayé en vain de recueillir de l'argent pour construire un hôpital, établissement inconnu en Amérique. Découragé, il frappe à la porte du directeur de la *Gazette*. Franklin écoute attentivement les explications de son ami, publie deux articles sur son projet, puis, intensifiant sa propagande, il réimprime ses articles en brochures. L'argent afflua et au bout de peu de temps, Franklin et Bond avaient la joie d'inaugurer le premier hôpital du nouveau-monde. A force de battre le fer....

L'histoire de la presse fourmille d'exemples semblables. En 1906, afin de mettre en évidence la misérable situation des femmes travaillant à domicile, le *Daily News* organise au Queen's Hall de Londres la « Sweated Industries Exhibition », reproduction exacte du milieu où tant de pauvres ouvrières travaillent jour et nuit pour des salaires de famine. Cette entreprise, complétée par des conférences, des brochures, et par une campagne de trois ans dans les colonnes du journal, décida finalement le gouvernement à déposer une loi réglementant le trop fameux « sweating » (*Minimum Wage Boards Act*).

A Plymouth, le *Western Evening Herald* a mis à son actif la création de crèches pour les enfants d'ouvrières et la formation d'une corporation civique de secours aux naufragés.

En 1908, le *Daily Mail* se livra à une curieuse expérience pour peser les avantages du « Small Holdings Act », loi destinée à substituer le régime de la petite propriété aux latifundia, et à encourager en même temps le retour à la terre. Ayant trouvé un candidat colon bien qualifié, le journal lui livra un terrain en lui avançant quelque argent aux conditions mêmes des banques coopératives afin qu'il pût acheter son matériel et du bétail. Chaque mois, un rapport était publié qui permettait aux intéressés de faire leur profit de la démonstration.

Le même journal a ouvert plusieurs concours utiles se rapportant notamment à la construction d'habitations populaires (1913), à la culture maraîchère (1915), etc. Il a puissamment contribué au développement de l'aviation par l'institution de prix importants. Parmi ses lauréats figura Blériot (première traversée de la Manche, en 1909). Paulhan toucha 250,000 francs en 1910 pour son raid Londres-Manchester. En 1919, le *Daily Mail* versa 250,000 francs aux aviateurs Alcock et Whitten Brown, qui n'avaient pas craint de se lancer à travers l'Atlantique.

Le succès de la plupart de ces entreprises n'est pas surprenant. Comment ne pas réussir lorsqu'on dispose en propre, de cette force incomparable qu'est la publicité ? Ici, encore, le journal a montré qu'il peut être un incomparable initiateur. Qui le surpasserait ?

Il n'est pas rare que des journaux organisent des referendums sur des questions et des lois à l'ordre du jour. Les indications qu'ils fournissent peuvent avoir leur intérêt si le journal s'adresse à une classe étendue de lecteurs.

Bien que peu conformes au précepte évangélique qui ordonne que la main gauche ignore les largesses de la droite, les listes de souscriptions des journaux ne sont point à honnir. Par leur publication incessante, elles stimulent les bons mouvements plus qu'aucune autre forme d'appel. Peut-être me direz-vous qu'elles flattent la vanité des donateurs et un peu celle du journal, assez fier lorsqu'il peut insérer des noms illustres ou simplement distingués. Qu'importe, après tout, si des souffrances sont par là soulagées, et puis, de quel droit jugerions-nous témérairement nos semblables ? Celui qui porte son argent au journal fait une bonne action, et une action intelligente et profitable en même temps, puisqu'il incite les autres à l'imiter.

Des millions et des millions de francs sont recueillis chaque année par la presse du monde entier pour secourir les victimes de catastrophes, de crises économiques et celles de la plus terrible des calamités, la guerre. A lui seul, d'août 1914 au 29 décembre 1919, le *Times* a recueilli dans l'Empire britannique, pour la Croix-Rouge et l'Ordre de Saint-Jean, la somme fantastique de 403,948,475 livres sterling, soit plus de dix milliards de francs. Notons aussi l'appui patriotique prêté par la plupart des journaux au perfectionnement des services de la défense nationale.

La presse réalise de la sorte, sans lois ni décrets, ce paradoxe de lever sur la fortune privée un tribut auquel le contribuable ne songe pas à rechigner. Ici, on opère sans douleur !



On a souvent reproché à la presse de créer par ses récits de crimes et ses comptes rendus judiciaires des préventions irréductibles dans le public et jusque dans

les cours d'assises. Nous avons signalé ce danger. Ici, dressant l'actif du journal, nous devons constater que ce dernier a souvent, d'autre part, servi la cause de malheureux injustement condamnés. Nous avons sur ce point l'opinion de juristes éminents. Dans leur ouvrage aujourd'hui classique sur les erreurs judiciaires, MM. Lailler et Vonoven déclarent que la presse est certainement le plus puissant auxiliaire de l'innocent condamné. Sans elle, dit un autre auteur, M. Guilhermet, l'erreur judiciaire serait rarement réparée.

Les chroniques judiciaires occupent une large place dans la plupart des journaux des deux mondes. Fort goûtées des gens qui aiment à savoir ce qui bout dans la marmite d'autrui, elles le sont, comme on sait, beaucoup moins des moralistes, pour lesquels leur développement est en corrélation avec les périodiques recrudescences de criminalité. « La chronique judiciaire, cette grande école de suggestion criminelle.... » écrivait le philosophe Fouillée. Mais qui songerait sérieusement à supprimer cette rubrique ? Ce n'est pas sans de sérieux motifs que les portes des tribunaux sont ouvertes au public. On ne conçoit plus aujourd'hui la justice à huis fermé. Quelques pays, — des cantons suisses en particulier, — connaissent même l'élection des juges par le peuple. Quoi de plus naturel et de plus légitime, là comme ailleurs, que le peuple soit admis à se rendre compte, *de visu* et par le rapport des journaux, de l'esprit dans lequel ses magistrats rendent la justice ? Limiter ce droit (hors les cas spéciaux), ne serait-ce pas porter atteinte aux principes fondamentaux de la démocratie ?

Ceci posé, il incombe à la presse de considérer attentivement ses devoirs et ses responsabilités. Va-t-elle borner son rôle à repaître servilement les curiosités

ou cherchera-t-elle au contraire, à éduquer le peuple et à enrichir son savoir et son expérience ?

Il manque à sa mission, à coup sûr, le journal qui farcit ses colonnes du récit des exploits d'un assassin, recueillant avidement, comme autant de perles fines, les paroles tombées de la bouche de brutes alcooliques ou sadiques. Une certaine sobriété est de rigueur en pareil cas. Il suffirait généralement de publier un exposé des faits, un aperçu de l'interrogatoire et le jugement. Enfin on cherchera à orienter la chronique judiciaire vers des fins utiles à la société. Elle est susceptible de concourir à l'éducation juridique du peuple. Nul n'est censé ignorer la loi, mais combien la connaissent ? Le tribunalier peut devenir une sorte de professeur de droit usuel. Nos tribunaux ont à connaître chaque jour de délits assez anodins de menaces, d'injures, de diffamation, de tentatives de corruption (« On paiera quelque chose, Monsieur l'agent, si vous ne dressez pas de procès-verbal ! »), d'incitation à de faux témoignages, d'accusations lancées à la légère, d'entorses aux règlements sur la circulation et sur cent autres objets. Je dis *anodins*, parce que le coupable, bien souvent, ne conçoit pas la gravité de son acte au regard de la loi.

La presse a encore la mission de défendre le peuple contre les innombrables parasites qui, en dépit de la diffusion de l'instruction, réussissent, avec le succès que l'on sait, à razzier par les moyens les plus variés les bourses crédules. Je veux parler des astrologues et diseuses de bonne aventure, — spécialistes du marc de café et de la mèche de cheveux, — des pseudo-guérisseurs, des marchands de poudres de perlimpinpin, des escrocs « au métier facile, sans connaissances spéciales, sans quitter emploi », des grugeurs d'épargne

qui promettent du 25 % à leurs naïfs clients, des filous pratiquant le vol au trésor caché, des praticiens du vol à l'américaine, etc. C'est par milliers de francs que tombent chaque semaine dans l'escarcelle de ces gens des économies péniblement amassées. Toute robuste que soit la crédulité populaire, je crois néanmoins à l'efficacité du pilori de la presse. Rien ne coupe le prestige d'un oracle comme une condamnation à quelques mois de prison.

A ceux qui, malgré tout, éprouveraient des craintes ou des scrupules quant à la publicité des affaires criminelles, je rappellerai le sous-titre de certains vieux journaux anglais : *Published to prevent false reports* (publié pour empêcher la propagation de fausses nouvelles). Tel est, à mon sens, la justification de cette sorte d'informations. L'ignorance, jadis, engendra la superstition. De tout temps, le silence a éveillé les soupçons, entretenu la méfiance, ouvert un champ libre aux légendes et à la peur. Partout et toujours, la lumière sera préférable aux cachotteries.

Du point de vue purement pratique, le silence ne se justifie aucunement. « Quelles commissions rogatoires vaudront l'insertion d'une note dans les journaux qui tirent à un million d'exemplaires ?... C'est grâce à la presse seule qu'on parvient à arrêter un assassin au fond de l'Amérique et de l'Australie. » Ce n'est pas un journaliste qui parle ainsi, mais bien un policier, le fameux Goron, ancien chef de la Sûreté parisienne. Ce détective mettait au crédit de la presse un autre mérite appréciable : celui de stimuler constamment le zèle de la police.

* * *

La propension des journaux modernes à l'information rapide ne laisse qu'une part restreinte aux préoccupations scientifiques. On veut bien admettre cependant que la presse rend quelques services à la science en appelant l'intérêt du public sur les découvertes et les travaux de l'heure. Plus d'un inventeur a trouvé par le journal l'appui qui lui était nécessaire pour mettre en valeur l'idée jaillie de son cerveau.

Il est impossible de ne pas rappeler ici l'œuvre considérable de la presse dans le domaine des investigations géographiques. Chacun a entendu parler des admirables exploits de Stanley, qui retrouva Livingstone au plus profond du continent noir et explora plus tard l'immense bassin du Congo. Stanley était un journaliste, et c'est aux frais de deux journaux, le *New-York Herald* et le *Daily Telegraph* qu'il conduisit ces lointaines expéditions.

Plusieurs expéditions arctiques et antarctiques ont été rendues possibles par l'appui financier de grands quotidiens. S'il restait des mondes à découvrir, ce n'est pas l'aide d'un roi que les nouveaux Colombes iraient solliciter, mais bien celle de la Presse, reine de l'idée et de la publicité.

* * *

Les journaux ont-ils une valeur historique ?

Indubitablement.

Nous ne prétendons pas, comme on l'a fait parfois dans la douce chaleur des banquets, que les journalistes écrivent l'histoire. Soyons plus modestes ! L'auteur qui voudrait raconter une époque sur la seule foi des journaux ferait une œuvre détestable. On ne dresse le bilan d'un régime, d'une révolution ou d'une guerre que longtemps après, lorsque les esprits retrouvent

leur sérénité et que les protagonistes livrent leurs mémoires anthumes ou posthumes. Ce que les journaux fournissent au chercheur, ce sont les éléments qui lui permettent de reconstituer l'ambiance. Lisez, par exemple, les collections des années qui précèdent la guerre de 1914. Elles vous diront mieux que tous les historiens quelles étaient les dispositions, les aspirations, les ambitions des peuples qui allaient se ruer les uns sur les autres dans la mêlée sanglante ; elles vous apprendront les mille incidents qui furent les prodromes du cataclysme. Tels événements d'ordre secondaire, telle anecdote, faits qu'ignore la grande histoire, vous aideront à comprendre le milieu et l'heure.

La lecture des vieilles gazettes n'est pas moins profitable au journaliste lui-même. Par elles, il entrevoit les erreurs d'appréciation de ses devanciers, et peut-être acquerra-t-il ainsi ce don précieux de savoir peser l'importance des événements dont il est le témoin et le commentateur quotidien. Les fautes d'autrui sont de bons maîtres, dit un proverbe allemand.

* * *

Il est encore une multitude de domaines où l'action de la presse mériterait d'être examinée minutieusement. Mais ce serait une course à l'infini.

Quel est le rôle du journal dans la vie littéraire, artistique, théâtrale ? On dira beaucoup de bien et beaucoup de mal sans doute. Néanmoins, en dernière analyse, tout juge impartial conclura que le simple fait d'éveiller sans cesse la curiosité du public est une contribution au développement intellectuel de ses bons éléments.

S'agit-il de finance ? Dans beaucoup de pays, le journal est un moniteur objectif et maints quotidiens,

en Suisse notamment, ont à leur actif des campagnes destinées à protéger l'épargne contre des sollicitations suspectes.

L'influence de la presse sur la langue usuelle est indéniable et pas toujours heureuse. Un de nos compatriotes, M. le professeur Vittoz, de Lausanne, a consacré à cette question une étude très fouillée et très intéressante, à laquelle nous renvoyons le lecteur. Approuvons son cri d'alarme, non sans remarquer avec le préfacier, M. Alexis François, que les journalistes, novateurs de la langue et du style, « sont talonnés par les nécessités du genre ». N'oublions pas, d'autre part, la guerre sans merci que font de nombreux journalistes aux impropriétés de termes et barbarismes de toutes sortes par lesquels les gens du commerce, de la finance, de l'administration, diligemment secondés d'ailleurs par Monsieur Tout-le-Monde, se plaisent à polluer la plus limpide des langues.

* * *

Ayant considéré le journal sous ses divers aspects et entendu contradictoirement plusieurs témoins autorisés, nous remettons au lecteur le dossier de notre enquête. A lui de décider si l'objet de celle-ci a droit à la reconnaissance de l'humanité ou s'il ne mérite que son mépris.

On a souvent comparé la presse aux langues d'Esopé, et ce rapprochement est parfaitement juste. Les journaux peuvent être ce qu'il y a de meilleur et ce qu'il y a de pire. De qui dépend-il que la presse soit ceci ou cela ?

Du journaliste, bien entendu.

Du public aussi.

Nous devons constater que la responsabilité du

premier doit être souvent mise hors de cause. L'abaissement du niveau moral et intellectuel d'une certaine partie de la presse est imputable à l'intrusion de l'affarisme. Cette presse a été envahie par les mercantis. Les indices s'accumulent, dit M. Brunhuber, pour faire prévoir que dans un temps prochain, la profession jadis indépendante du journaliste sera réduite à un état qui fera de celui-ci un ilote du capitalisme. Edouard Drumont a écrit que si la rédaction des journaux est composée d'éléments sains, la direction, la propriété, pour être plus exact, est trop souvent « entre les mains d'êtres absolument méprisables, de financiers véreux, d'actionnaires peu scrupuleux qui voient dans un journal, non un moyen de répandre des théories justes et fécondes, mais d'appuyer des combinaisons louches ».

Il ne faut pas généraliser. La plupart des directeurs et propriétaires de journaux ne méritent point le reproche de faire de leur journal l'instrument de « combinaisons louches ». Mais il faut insister sur le danger que courent l'indépendance et la tenue du journal dont les destinées sont confiées à un homme d'affaires. Parle-t-on principes à ce dernier ? Peine perdue. Il vous répond bénéfices et dividende. L'aboutissement fatal d'une telle direction, c'est la mise sous tutelle de l'élément intellectuel et moral du journal, la rédaction. On sait ce que cela veut dire.

Il y a maintenant dans la grande presse deux types de journaux distincts.

Le type ancien est celui du journal de doctrine et de parti. S'adressant à une classe bien déterminée de lecteurs, il n'atteint guère qu'à un tirage limité, quel que puisse être le talent de ses collaborateurs.

Le type dernier venu est le journal d'affaires, qui

recherche la sensation, s'attache à conquérir les suffrages de tout le monde et s'ingénie à faire son chemin sans jamais causer le moindre déplaisir à ses annonceurs. La crainte du lecteur ne vient qu'ensuite, et il n'est pas exagéré de dire qu'aux yeux du manager, le lecteur n'est là que pour l'annonceur. Ce journalisme d'affaires, c'est la presse jaune, la « yellow press » des Américains. Il vit pour la chasse aux nouvelles, exclusivement. Il se moque des théories, et ses partisans se sont même demandé s'il était du rôle et de l'intérêt des journaux d'ajouter un commentaire quelconque à leurs informations.

Comment obvier à cet asservissement de la presse aux appétits des spéculateurs ? Le remède spécifique reste à trouver. On a préconisé l'étatisation des journaux. Cette solution ne résiste pas à un examen sérieux. Voit-on cette gardienne des libertés tomber aux mains d'un gouvernement réactionnaire, ou, pour envisager un cas moins grave, devenir la chose d'une bureaucratie ?

« L'étatisation de la presse ! » s'écrie l'intègre journaliste Montferrat, personnage d'un roman de mœurs de M. Ange Morre. « L'idée en paraît, de prime abord, quelque peu étrange. Mais, à la réflexion, on finit par trouver qu'elle n'a rien d'extraordinaire. Il n'y a, en effet, aucune raison pour que la presse ne devienne pas un service public, comme les postes, les télégraphes, les chemins de fer. »

Et le même Montferrat de dire plus loin :

« Si l'État a l'obligation de veiller sur la santé et la conservation physiques du citoyen, il a aussi et surtout le devoir de veiller sur leur santé morale et intellectuelle, pour le moins aussi précieuse, et c'est ce qui explique que l'enseignement public à tous les degrés ait déjà été étatisé dans presque tous

les Etats civilisés et qu'il s'étatise de plus en plus, selon la tendance générale. »

Ce raisonnement a les apparences de la logique. Mais n'est-il pas absurde que Montferrat préconise un semblable régime, lui qui lutte précisément pour arracher au pouvoir la réhabilitation d'un malheureux injustement condamné ?

L'étatisation serait un remède, mais un remède pire que le mal. Il faut l'écarter résolument.

Dans ses *Mensonges conventionnels*, Max Nordau émet l'opinion que la presse, institution publique, devrait être soumise au contrôle public, comme toutes les autres institutions qui ont de l'importance pour le bien physique, intellectuel ou moral des citoyens. Selon le système de l'écrivain autrichien, le candidat rédacteur, remplissant certaines conditions indispensables d'âge, de moralité et d'instruction, solliciterait un mandat de ses concitoyens. L'élection se ferait à la majorité des votants, pour une durée de dix ans. Toute condamnation pour calomnie entraînerait la déchéance. Au bout de dix ans, le journaliste aurait à faire renouveler son mandat.

Nous en avons dit assez sur les lisières qui enserreront déjà le journaliste contemporain pour n'avoir pas besoin d'insister sur les inconvénients d'un pareil régime. Ne serait-ce point, dans la plupart des cas, le nivellement définitif des esprits, l'étouffement des idées hardies ? Et quelle prime aux flagorneries démagogiques !

Certains auteurs ont entrevu l'idéal sous la forme d'un grand journal international doté par un mécène de ressources lui permettant de subsister en toute indépendance vis-à-vis de sa clientèle d'abonnés et d'an-

nonceurs. Le prince Alexandre de Hohenlohe, l'un des champions de cette solution, appelait de ses vœux l'appui d'un Carnegie, d'un Rockefeller ou d'un Ford décidé à consacrer ses millions à une feuille « qui serait uniquement et sans se soucier de gagner de l'argent au service de la vérité et de la justice ».

Au fait, ce n'est pas une pure chimère. Les nababs américains qui ont tant de fois allégé leur portefeuille en faveur d'universités ou même d'écoles de journalisme tenteront peut-être un jour une expérience semblable. La réussite n'est pas certaine. Quoi qu'il en soit, ce journal unique en son genre pourrait contribuer à dissiper bien des malentendus, bien des préventions.

En attendant, que faire ?

Tout d'abord éclairer le public sur les qualités et les imperfections de la presse. Lui montrer ce qu'est un journal, comment, par qui il est fait ; le mettre en garde contre ses travers, contre ses erreurs, contre ses excès. Ne pas craindre même de lui révéler ses tares. Eveiller son sens critique ; lui rappeler que les appréciations des journaux ne doivent pas être acceptées comme dogmes, pour la simple raison que leur auteur les a énoncées peut-être sans avoir eu le temps de mûrir sa pensée et de l'exprimer d'une façon rigoureusement adéquate. L'avertir s'il l'ignore que le journaliste, lorsqu'il parle politique, plaide une cause, qu'il émet des opinions souvent influencées par des préjugés, par l'amitié, l'intérêt ou la haine, et qu'on ne saurait, par conséquent, considérer ses paroles comme une sentence sans appel.

Répondant à une enquête de la *Revue Bleue*, M. Pierre Baudin écrivait ces lignes, auxquelles nous souscrivons pleinement :

« Il faut se résoudre à laisser cette formidable machine donner pêle-mêle les idées, les vérités, les mensonges et les erreurs. Le crible qu'on voudrait lui adapter pourrait bien arrêter les choses bonnes à dire. Nous n'en concevons point de si bien construits qu'il n'y ait plus de dangers que d'avantages à y recourir. Ce n'est pas à la presse qu'il faut demander ce service. C'est à l'esprit des lecteurs, à l'esprit public. Qu'il devienne assez clairvoyant et qu'il soit assez armé de raison, et nous échapperons aux périls qui, si justement, vous étonnent. »

L'élévation du niveau de la presse est fonction du progrès intellectuel et moral de la société. Si l'on admet, avec Littré, que les peuples ont les journaux qu'ils méritent, force nous est de reconnaître qu'il dépend dans une très large mesure du public lui-même que le journal soit bon ou mauvais. Un public éclairé, épris d'idéal, ne peut s'accommoder d'une presse vulgaire et vénale. Il aspire à une nourriture spirituelle meilleure. Il encourage les nobles efforts.

Verra-t-on l'avènement de cet âge d'or ? Il faut, pour l'affirmer, avoir foi en la perfectibilité de l'espèce humaine. Malgré les tristesses de l'heure présente, nous n'en voulons pas désespérer. Nous y croirons tant qu'il y aura sur la terre des défenseurs du droit, de la justice et de la vérité.

Ces défenseurs, ne l'oublions pas, furent très souvent des journalistes. Leur mémoire seule nous défend de proclamer la faillite de la presse. Des noms ? Nous en citerions cent. A toutes les époques, dans tous les pays, des hommes munis de l'arme la plus frêle et en même temps la plus redoutable, la plume, ont lutté et souffert pour de nobles causes.

Ces hommes, les écoute-t-on ?
Parfois.

Peu leur importe d'ailleurs qu'on les suive ou qu'on ne les suive pas. Ils vont leur chemin. Ils n'ont cure des acclamations ou du haro de la foule. Ne leur suffit-il pas de pousser le cri de leur conscience ?

Je pense à la lumière et non pas à la gloire....

dit le Chantecler du poète. Le journaliste et Chantecler ont éprouvé une commune désillusion. Celui-ci se flattait de faire apparaître le soleil; celui-là crut pouvoir orienter l'opinion. Faut-il désespérer de la cause, capituler devant la vanité de l'effort ?

Chantecler lui-même va répondre :

— Comment reprend-on du courage
Quand on doute de l'œuvre ?

— On se met à l'ouvrage.

CHARLES RIEBEN.





Histoire d'un peuple¹.

I

Il est peu d'histoires plus dramatiques à de certains moments, et plus extraordinaires, que celle du Canada. Elle a été écrite par l'un des meilleurs fils de cette race intrépide qui faillit arracher, aux Anglo-Saxons, l'empire du monde : F.-X. Garneau. Est-il plus fausse légende que la légende d'une France repliée sur elle-même, vivant égoïstement sa petite vie nationale et se bornant, telle le héros du conte de Voltaire, à cultiver son jardin ? Elle est, elle fut, comme les habitants de l'ancienne Gaule, *cupida rerum novarum*. Elle a planté, elle a maintenu son drapeau sur presque tous les continents, et non sans l'avoir promené sous tous les cieux.

C'est cependant à deux navigateurs gènois au service de l'Angleterre que revient l'honneur d'avoir reconnu d'abord les côtes orientales du Canada. Les Français ne suivirent que vingt ou trente ans après. En 1536, le Breton Jacques Cartier remonte le Saint-Laurent jusqu'à l'emplacement actuel de Montréal, hiverne dans ces régions inhospitalières, noue des relations avec les indigènes, retourne en France, non sans avoir pris possession des terres explorées, pour

¹ F.-X. Garneau : *Histoire du Canada*, 5^{me} édition revue et annotée par Hector Garneau, 2 vol. in-4°. Alcan, Paris.

le compte de François I^{er}, et non sans s'être juré qu'il n'en resterait point à cet unique voyage. En 1541, il débarque même des colons, qu'on devra rapatrier dès 1545.

Jacques Cartier n'était qu'un marin plus ou moins inculte, bien qu'on ait de lui un *Discours* sur ses expéditions. C'est lui, d'ailleurs, qui donna au pays le nom de Canada.

« Un jour, a prédit M. Faucher de Saint-Maurice, l'un des bons écrivains du Canada moderne, nous serons la France catholique américaine. » Il faut avouer que la France d'Europe ne mit longtemps pas beaucoup de zèle à encourager ceux de ses gars en mal d'aventure qui allaient créer la France d'Amérique. Les Valois oublièrent parfaitement le Canada, mais Henri IV n'hésita pas à bousculer son ministre Sully, irréconciliable adversaire de toute politique d'expansion ; il jeta hardiment, sans s'illusionner sur le dépit qu'en auraient les Anglais, les fondements de la France d'outre-mer. Malgré l'échec de La Roche, Chauvinet de Chastes, auxquels le roi avait successivement conféré le privilège du commerce des pelleteries, le sieur de Monts recherche et reçoit, en 1603, pour dix années, la concession de tous les territoires situés au sud du Saint-Laurent, entre le 40^e et le 46^e parallèles. Il eut la chance d'emmener avec lui un officier de la marine royale, Samuel de Champlain, le véritable organisateur du Canada français. Un avocat de Paris, Marc L'Escarbot, qui était de l'équipée, l'a contée de la façon la plus agréable dans ses amusantes *Relations*.

On s'était imaginé que le Canada serait une espèce d'Eldorado du nord, et qu'on y trouverait des métaux précieux à foison. Champlain était un esprit trop avisé

pour se leurrer de ces chimères. Le climat salubre, le sol fertile de la nouvelle France lui inspirèrent l'idée d'en faire comme une immense colonie agricole. Et le voilà qui rentre à Paris pour y réchauffer la sympathie du monarque, recruter marchands et laboureurs, inciter les ordres religieux à l'évangélisation du Canada. Muscles de fer et âme de feu, il est partout, rien ne le rebute. Surtout, par sa franchise et sa bonté, il sait se gagner le cœur des tribus au lieu de leur infliger les traitements indignes que d'autres avaient prodigués aux naturels de leurs possessions.

Sous Louis XIII, grâce à Richelieu, le Canada prospère après avoir traversé de redoutables crises. Les cités de Québec et de Montréal sont bâties. La conversion des indigènes progresse, si les affaires languissent et si l'humeur vagabonde des émigrés les pousse à jouer aux « coureurs des bois » plutôt qu'aux paysans. Ne perdons pas de vue non plus les querelles suscitées par l'Angleterre jusqu'à la paix de Ryswick, et qui reprendront de plus belle...

II

Si l'on peut passer rapidement sur les origines de la colonisation canadienne, auxquelles Garneau a consacré le premier volume de son monumental ouvrage, mis au point et complété avec autant de pieuse sollicitude que d'ingénieuse érudition par l'un de ses petits-fils, il vaut la peine de retracer les phases épiques des luttes entre Anglais et Français pour la conquête d'un territoire plus vaste que l'Europe. L'*Histoire du Canada* s'achève, il est vrai, en 1840, mais M. Hector Garneau l'a enrichie de notes, et quelques pages de « conclusion » nous montrent éloquemment ce qu'est devenu le pays après l'union des deux provinces de la

Nouvelle France sous l'égide de l'Angleterre : « Il a grandi de lui-même, sans secours étranger, dans sa foi religieuse et sa nationalité ».

L'ambition des Canadiens-Français a débordé les formidables espaces du Nord américain. Au début du XVIII^e siècle, on les voit jalonner les rives du Saint-Laurent et du Mississipi, la hache ou la bêche à la main, le fusil à l'épaule. Après avoir disputé aux traitants britanniques les bords glacés de la mer d'Hudson, ils guerroyaient contre les Espagnols sous le ciel brûlant des tropiques. Le défrichement de la Louisiane est leur œuvre, mais abandonnés par le gouvernement de la métropole, ils ne tardent point à refluer vers leurs établissements septentrionaux. Au demeurant, sous la Régence et sous Louis XV, on a laissé dépérir la marine française. Lors de la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748, on n'a plus que de rares vaisseaux de guerre dans l'Atlantique. Et l'on a ou l'on se fait d'autres soucis que de défendre les « quelques arpents de neige » où se dépensèrent tant d'efforts et de sang. Dans les négociations qui terminèrent le conflit né du règlement de la succession d'Autriche, on négligea même, « avec une aveugle indifférence », comme le marque Garneau, de trancher la question des frontières, « se contentant de stipuler qu'elle serait résolue par des commissaires ». Cette coupable incurie fut la source de difficultés sans nombre et se traduisit, en fin de compte, par la perte du Canada pour la France.

L'affaire des limites ne pouvait que s'envenimer. Echanges de notes, réunions de conférences n'aboutirent qu'à d'âpres discussions et d'incessantes surenchères. Après huit ans de vaines conversations diplomatiques, la France déclara la guerre à l'Angleterre (16 janvier 1756). Qu'advient-il du Canada ?

Comme nous l'apprend Garneau, la population des provinces anglaises de l'Amérique septentrionale s'élevait, en 1755, à un million six cent mille âmes, et celle du Canada proprement dit, des pays d'en Haut, du Cap Breton, de l'Île Saint-Jean et de la Louisiane, était à peine de soixante-quinze à quatre-vingt mille âmes. La disproportion était aussi considérable dans leur commerce, et, par conséquent, dans leurs richesses. Les exportations des provinces anglaises étaient évaluées, en 1753, à 1 486 000 livres sterling, et leurs importations à 983 000 ; tandis que les exportations du Canada étaient d'environ deux millions et demi de francs et que ses importations allaient peut-être à huit millions... Il n'est donc pas étonnant que les colonies anglaises poussassent la métropole à la guerre. Franklin, aussi habile politique que savant physicien, était leur principal avocat. Celui que Paris, vingt-cinq ans après, vit appliqué à soulever l'opinion en France et dans toute l'Europe contre l'Angleterre ; celui que le Canada vit venir pour révolutionner ses habitants en 1776, fut, dès 1754, le grand promoteur des entreprises contre les possessions françaises dans le Nord du nouveau monde. « Point de repos, disait-il, point de repos à espérer pour nos treize colonies, tant que les Français seront maîtres du Canada ». Les forces militaires des deux nations belligérantes n'étaient pas moins inégales. Et pourtant, par une sage prévoyance, la France qui avait l'expérience et le génie des batailles, s'était arrangée de manière à porter sa ligne défensive loin du centre du Canada pour obliger l'ennemi à disperser ses troupes. Aussi bien, un lustre durant, elle put faire subir à sa rivale les plus graves défaites dont l'Amérique eût encore été le théâtre.

Les contingents du Canada se montaient, en 1756, à

mille neuf cent cinquante hommes, auxquels se joignirent quatre bataillons d'infanterie sous le commandement du baron Dieskau. Les milices, d'autre part, furent armées, et l'on put commencer la campagne avec un total de huit mille soldats opposés aux quinze mille de l'adversaire. Anglais et Français mobilisèrent, en outre, les tribus indiennes qui leur étaient fidèles. Le général Montcalm n'atteignit Québec qu'au mois de mai 1756. Officier instruit, il s'était signalé en Bohême, sous le maréchal de Belle-Isle, pendant la fameuse retraite de Prague, et distingué en Italie. Mais le marquis de Montcalm, en dépit de sa bravoure et de ses talents, avait les défauts des capitaines de l'époque. « Il était à la fois, constate Garneau, rempli de feu et de nonchalance, timide dans ses mouvements et audacieux au combat jusqu'à négliger les règles de la plus élémentaire prudence ». Du moins avait-il le coup d'œil, la science et l'ardente volonté de vaincre qui manquaient aux chefs anglais, si, comme l'attestent ses lettres, il sentait que la France ne le soutiendrait pas jusqu'au bout. Il avait, ajoutons-le, dans le gouverneur Vaudreuil, un lieutenant qui ne savait pas désespérer.

Malheureusement la disette sévit dans tout le Canada. On y meurt de faim. Les secours qu'on demande à la France n'arrivent pas ou n'arrivent guère. Des succès militaires presque constants ne peuvent compenser l'infériorité des ressources. Et, en 1758, l'Angleterre élève son armée d'Amérique à cinquante mille hommes, dont vingt-quatre mille de troupes régulières.

« Les grands apprêts de l'Angleterre, nous dit Garneau, durent faire croire qu'elle envahirait cette année le Canada de tous côtés afin de terminer la guerre d'un seul coup par une attaque générale, irrésistible, et de

laver, par une conquête entière, la honte de ses défaites passées.» Les ministres de France avaient perdu presque tout espoir de conserver cette belle contrée ; ce fut peut-être ce qui les empêcha d'envoyer les secours dont elle avait un si pressant besoin. Mais ses défenseurs, laissés à eux-mêmes, ne fléchirent pas devant l'orage, qui augmentait de fureur. « Nous combattons, écrivait Montcalm au ministre de la guerre ; nous nous ensevelirons, s'il le faut, sous les ruines de la colonie. » Il est nécessaire, disait-on, que tous les hommes agiles marchent au combat ; que les officiers civils, les prêtres, les femmes, les enfants, les vieillards, fassent les travaux des champs, et que les femmes des chefs et des officiers donnent l'exemple. » Ainsi, les habitants et les soldats s'armaient à l'envi pour la défense commune. On conçoit qu'un peuple qui a connu de pareilles heures soit trop fier pour accepter un joug quelconque. Et l'on conçoit également qu'il ne sera pas facile de le vaincre.

Comme à Crécy, où les Français avaient repoussé un ennemi cinq fois plus nombreux, les trois mille hommes de Montcalm défirent les quinze mille Anglais-Américains du général Abercomby. Ce fut la sanglante bataille de Carillon, un fort dont la prise eût déterminé la chute de Montréal. Malgré des assauts réitérés, les fragiles remparts qui abritaient les Franco-Canadiens ne purent être forcés. Vers le soir, les assiégés s'élancèrent sur les assiégeants qu'il mirent en fuite. « L'armée, et trop petite armée du roi, mandait le marquis de Montcalm à son ami Doreil, vient de battre ses ennemis. Quelle journée pour la France ! Si j'avais eu deux cents sauvages pour servir de tête à un détachement de mille hommes d'élite, dont j'aurais confié le commandement au chevalier de Lévis, il n'en

serait pas échappé beaucoup. Ah ! quelles troupes, mon cher Doreil, que les nôtres ! Je n'en ai jamais vu de pareilles.» Il semble qu'on entende Joffre, Pétain ou Foch parler des soldats de la Marne, de Verdun, ou de 1918.

Des mésintelligences entre Montcalm et le gouverneur Vaudreuil anéantirent les résultats de ce brillant fait d'armes. Par surcroît, la défection des tribus indigènes, qui embrassent la cause de l'Angleterre, va singulièrement compromettre l'avenir.

Dans le courant de l'été 1759, le Canada est tout entier envahi. La ville de Québec même sera menacée par terre et par eau.

Les Anglais étaient sous les ordres du général James Wolfe, un très jeune officier du plus réel mérite. Il avait trente-deux ans ; ses brigadiers Monckton, Townsend, Murray étaient, comme lui, à la fleur de l'âge. Tous appartenaient à la noblesse et tous rêvaient d'actions d'éclat. A la besogne, l'entreprise se révéla plus malaisée qu'ils ne l'avaient pensé.

Après avoir transformé Québec en un monceau de ruines, Wolfe procéda méthodiquement à la dévastation des campagnes. Mais il importait d'écraser Montcalm. Le chevalier de Lévis, qui était le plus habile lieutenant du marquis, déjoua les projets de Wolfe, en le surprenant à Montmorency et en le contraignant à une retraite meurtrière. En revanche, on avait de très mauvaises nouvelles du lac Champlain et du lac Ontario. Bien plus, une ruse de guerre permit à Wolfe d'attaquer Montcalm à l'improviste et de lui livrer la première bataille d'Abraham, dans une plaine qui s'étend non loin de Québec. Le 13 septembre 1759, se décida le sort de la France d'Amérique.

Montcalm aurait pu attendre des renforts. Il obéit

à la fougue de son tempérament et ses soldats rivalisèrent d'imprudente hardiesse avec lui. « En peu de temps, expose Garneau, tout tomba dans la confusion. Wolfe saisit ce moment pour charger à son tour et, quoique déjà blessé, il prit ses grenadiers pour aborder les Français à la baïonnette. Il avait à peine fait quelques pas qu'une balle lui traversa la poitrine. On le porta en arrière. Ses troupes, qui ignorèrent sa mort jusqu'à la fin de la bataille, continuèrent la charge ; elles se mirent à la poursuite des Français, dont une partie, n'ayant point de baïonnettes, pliait à cet instant même, malgré les efforts de Montcalm et des principaux officiers. Une des personnes qui se trouvait auprès de Wolfe s'écria : « Ils fuient ! » — « Qui ? » demanda le général mourant. — « Les Français, lui répondit-on ; ils cèdent de tous côtés. » — « Allez dire au colonel Burton, reprit-il, de se porter sur la rivière Saint-Charles pour couper aux fuyards la retraite par le pont. » Puis, sa figure s'anima tout à coup. « Dieu soit loué, je vais mourir en paix ! » ajouta le héros. Et il expira. Ce tragique dénouement fut rendu plus tragique encore par la mort de Montcalm, qui, dangereusement blessé en même temps que Wolfe, succomba le lendemain. La capitulation de Québec empêcha Lévis, qui avait succédé à Montcalm dans le commandement de l'armée franco-canadienne, de redresser la fortune et de venger son chef. Coupé de la mer, manquant de troupes, de munitions, de provisions et d'argent, il était resserré entre Québec, le lac Champlain, le lac Ontario ; et le Canada était menacé d'une invasion plus redoutable que toutes les autres.

La reddition de Québec fut accueillie à Londres par d'enthousiastes démonstrations. En France, la Cour de Louis XV ne songea pas sérieusement à venir en

aide aux « enfants perdus » qui entendaient, sinon triompher, du moins sauver l'honneur. Dans son *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce dans les Deux-Indes*, l'abbé Raynal a indiqué ceci : « L'Europe entière crut que la prise de Québec finissait la grande querelle de l'Amérique septentrionale. Personne n'imagina qu'une poignée de Français qui manquaient de tout, à qui la fortune même semblait interdire jusqu'à l'espérance, oseraient retarder une solution inévitable. » Mais on ignorait, en Angleterre, la vaillance des compagnons de Montcalm et de Lévis. On ne se rendait pas compte que cette « grande querelle » était une guerre de races et que les Franco-Canadiens lutteraient jusqu'à la dernière extrémité.

Pour achever sa conquête, l'Angleterre leva trois armées. Sans s'effrayer de la disproportion des forces, Lévis marcha sur Québec avant qu'il eût été possible à l'ennemi de se concentrer et, le 28 avril 1760, il livra la seconde bataille des plaines d'Abraham ; il la gagna, il aurait même pu s'emparer de Québec sur l'heure si ses troupes n'avaient été trop fatiguées pour profiter du désordre des vaincus. L'avenir appartenait à celui des deux camps qui serait le plus promptement secouru. Dès le 15 mai, une flotte anglaise apparaît devant Québec. Lévis doit rétrograder vers Montréal. Mal ravitaillé, il est obligé de licencier les milices. En septembre, les choses sont au pire. Toute prolongation de la résistance serait vaine. Au commencement de 1761, la domination française n'existe plus, même nominalement, au Canada. « Avec ce beau pays, disait aux ministres de Louis XV le gouverneur Vaudreuil, la France perd soixante et dix mille âmes, dont l'espèce est d'autant plus rare

que jamais peuples n'ont été aussi dociles, aussi braves et aussi attachés à leur prince. Les vexations qu'ils ont éprouvées depuis plusieurs années, et particulièrement depuis les cinq dernières avant la reddition de Québec, sans murmurer ni faire parvenir leurs justes plaintes au pied du trône, prouvent assez leur docilité. » Il rentrait lui-même en France, pauvre et brisé, après avoir servi le roi cinquante-six ans. Une totale disgrâce fut toute sa récompense. Par la paix de 1763, Louis XV abandonnait à l'Angleterre, en Amérique, outre le Canada et ses dépendances, à la seule exception près des îlots de Saint-Pierre et de Miquelon, toutes les parties de la Louisiane qu'il ne laissait point à l'Espagne.

III

Sous le régime anglais, après quelques mois de dictature militaire, le Canada fut divisé en deux districts, la législation abolie et la religion catholique simplement tolérée. Mais des remontrances et des protestations engagèrent le cabinet de Londres à rétablir les anciennes lois (1772). Au surplus, l'Angleterre et ses colonies de l'Amérique du Nord, qui s'étaient unies contre la nouvelle France, étaient à la veille de se séparer inamicalement. Les hostilités éclatent en 1775. Sous Arnold et Montgomery, les troupes américaines se proposent d'investir Québec ; Montréal et les Trois-Rivières tombent en leur pouvoir et les insurgés mettent le siège devant la capitale.

Après des alternatives de succès et de revers, l'armée anglaise, cernée à Saratoga, ne peut que capituler.

Quelle sera l'attitude de ceux des Franco-Canadiens qui ne s'étaient pas résignés au retour dans la mère-patrie ? Partagés entre la haine qu'ils avaient contre

la Grande-Bretagne et la méfiance que leur inspiraient leurs voisins d'Amérique, ils firent la sourde oreille aux appels de Washington et du Congrès. Les pressantes adjurations du comte d'Estaing, chargé du commandement de la flotte française qui croisait dans les parages du Saint-Laurent, ne réussirent pas à les entraîner. Que les Anglais de la métropole et ceux des possessions règlent entre eux leur différend !

Un conseil législatif est nommé par la couronne en 1777. Il s'occupe diligemment de l'organisation du Canada, de l'administration de la justice, de l'élaboration des lois qui sont promulguées dans les deux langues nationales. Tout marcha tant bien que mal jusqu'à la désignation du général Haldimand, en qualité de gouverneur. Ce vieux militaire, natif de Suisse, avait un peu trop les habitudes et les goûts d'un despote pour se concilier la faveur de ses subordonnés. Entouré de provinces en état de révolution, il se figura que d'inflexibles rigueurs contiendraient les Canadiens dans l'obéissance. Le secret des correspondances privées était violé, les citoyens qui ne se cantonnaient pas dans un silence approbateur allaient en prison, les tribunaux jugeaient selon les vœux de l'autorité.

Ces méthodes de répression féroce ne suscitèrent que de l'agitation et du mécontentement. Quand la Grande-Bretagne dut, en 1783, reconnaître l'indépendance des États-Unis, la situation du général Haldimand était minée au point que son départ ne pouvait être différé. Il ne fut cependant remplacé qu'en 1785. Suivit une période troublée de dissentiments et d'intrigues. Enfin Pitt présenta au Parlement de Londres un projet de constitution (1791), qui dota

le Canada d'un gouvernement à l'image de celui de l'Angleterre.

Mais, conquérir, ce n'est pas assimiler, et il n'est peut-être pas de race plus rebelle que la française à l'assimilation. Lorsque dans les Chambres, le parti anglais essaya de supprimer l'usage de la langue qui était celle des fondateurs de la colonie, les Canadiens l'emportèrent haut la main, mais les anglicisateurs ne se tinrent pas pour battus. Bien qu'ils eussent trouvé en Pierre Bédan et Joseph Papineau de fermes et d'éloquents contradicteurs, ils ne reculèrent pas devant une politique d'adroites embûches et de mesquines persécutions. Le clergé catholique fut molesté. On confisqua les biens des jésuites. Si la Révolution à Paris et les violences commises par les Assemblées de la République contre la foi de leurs pères ne les avaient pas découragés, les Canadiens auraient fini par glisser à l'émeute.

Il y eut néanmoins une ère de paix, qui dura de 1800 à 1805. On put même lire un journal français, dès 1806, sur les rives du Saint-Laurent : *Le Canadien*. Hélas ! l'administration du gouvernement James Craig ruina tous les espoirs d'une définitive pacification. Grisé par le prodigieux destin du grand ennemi de l'Angleterre, il pratiqua, au Canada, une sorte de sous-napoléonisme tatillon et brutal. On le rappela au moment où les Etats-Unis déclarèrent la guerre à leurs maîtres de jadis (1812). Naturellement, c'est le Canada qui fut surtout la victime du conflit : les incursions américaines s'y multiplient, elles s'étendent jusqu'à Toronto, qui est pris et pillé en avril 1813. Le traité de Gand, de l'année suivante, termina les hostilités.

Entre Canadiens anglais et français, l'harmonie

ne régna pas plus qu'avant. Il n'en serait pas moins fastidieux de refaire le tableau de leurs démêlés jusqu'à la révolte de 1837, assez rapidement domptée et qui eut pour conclusion heureuse l'union des deux Canadas. Que cette union fût dans les lois plutôt que dans les cœurs et, au reste, qu'elle serait union et non pas fusion, l'avenir le prouva : les Franco-Canadiens ne renoncèrent pas et l'on peut croire qu'ils ne renoncèrent jamais à leur nationalité, c'est-à-dire à leur langue, au culte de leur foi et au génie de leur race...

L'Histoire du Canada, de F.-X. Garneau, s'achève en 1840. La dernière moitié du XIX^e siècle est marquée par quelques événements décisifs. Ainsi, l'université de Laval, université française et libre placée sous la direction du haut clergé catholique, est fondée en 1854. Treize ans plus tard, les possessions anglaises de l'Amérique du Nord sont constituées en Etat autonome, en « dominion ». Et une paix supportable, à défaut d'une chaleureuse concorde, a été le lot de la maison canadienne jusqu'aujourd'hui, ou, plus exactement, jusqu'en 1914, car on s'est rapproché pour tendre la main à la métropole et chasser l'envahisseur de la Belgique et de la France.

IV

Les deux nationalités canadiennes s'étant taillé chacune sa part, les Français sur le Saint-Laurent inférieur, les Anglais sur le cours supérieur du fleuve et les grands lacs, il n'y a plus de raison pour qu'elles ne vivent pas côte à côte sous le signe de l'amitié. Il est possible qu'elles en arrivent, avec le temps, à une confédération bilingue assez semblable à celle de la Suisse, mais c'est là incertaine musique de demain.

En 1884, lorsque fut opéré le premier recense-

ment de la population, le Bas-Canada comptait six cent quatre-vingt-dix-sept mille habitants, dont cinq cent vingt-quatre mille deux cents Franco-Canadiens. En 1911, ceux-ci étaient au nombre de plus de deux millions. Les quelques centaines de colons du XVI^e siècle, les soixante-dix mille du temps de Montcalm ont magnifiquement essaimé. Tous les vingt-cinq ans, leur contingent a doublé avec une étonnante régularité et l'on peut se demander si en l'an deux mille, la « France catholique américaine » ne sera pas une impressionnante réalité.

Garneau a donné à ses compatriotes des conseils empreints d'inquiète sagesse : « Que les Canadiens soient fidèles à eux-mêmes ; qu'ils soient persévérants, qu'ils ne se laissent point séduire par le brillant des nouveautés sociales et politiques ! » A chaque jour suffit sa peine, évidemment, et les ancêtres ou les contemporains de Garneau ont bien travaillé. Mais le Canada moderne est en passe de devenir un très grand pays, et l'un des greniers de l'Europe. Or, la vie patriarcale y mourra comme ailleurs et le mélange des races y exercera ses ravages. Toutefois, c'est un trop bon sang qui coule dans les veines des Franco-Canadiens pour qu'il se corrompe ou s'appauvrisse de sitôt. Et l'amour de la mère-patrie crée entre eux un lien indestructible.

Rien de plus touchant que les pages de Garneau sur la France. Son continuateur est plus vibrant encore. Ecoutez-le : « Jamais peut-être, à travers sa longue histoire, notre ancienne mère-patrie n'a conquis davantage, autant que dans la guerre de 1914, la sympathie du monde. C'est l'écrivain anglais, Rudyard Kipling, qui déclare : « Lorsque je rencontre un soldat français, j'ai bonne envie de m'agenouiller

devant lui. » C'est le journal le plus répandu en Amérique, le *World*, de New-York, qui écrit : « L'amour de la France fait partie de l'histoire des Etats-Unis. Nous ne demandons rien de plus à la France que de rester la France. » C'est un Américain aussi, le savant Edison, disant en propres termes : « Les Français sont en train de prouver qu'ils sont le peuple le plus splendide qu'ait jamais connu le monde, parce qu'ils unissent en eux les forces matérielles et morales... Si jamais la France pouvait être détruite, c'est le plus grand cataclysme qui arriverait au monde. » Et M. Hector Garneau de citer Vandervelde, Paderewski, Filipesco, même le prince de Bulow qui s'incline courtoisement devant l'*Erbfeind*, devant le «peuple merveilleusement élastique», et plus prompt qu'aucun autre, dans les plus terribles conjonctures, «à reprendre son essor, la confiance en soi-même et l'ardeur d'agir ». Tant que la France restera la France, les Franco-Canadiens regarderont à elle et n'abdiqueront pas.

Je ne sais si un descendant de M. Chauveau répéterait, en 1922, ce que cet auteur consignait, en 1876, dans une étude sur l'*Instruction publique au Canada* : « Notre état social est comparable à ce fameux escalier du château de Chambord qui, par une fantaisie de l'architecte, a été construit de manière que deux personnes puissent le monter en même temps sans se rencontrer, et en ne s'apercevant que par intervalles. Anglais et Français, nous montons comme par une double rampe vers les destinées qui nous sont réservées sur ce continent, sans nous connaître, sans nous rencontrer, ni même nous voir ailleurs que sur le palier de la politique. Socialement et littéralement parlant, nous sommes plus étrangers les uns aux autres que ne le sont les Anglais et les Français d'Europe. » Comme

je l'ai noté plus haut, l'étroite confraternité d'armes de 1914 a puissamment agi sur les esprits du Haut et du Bas-Canada. Et il faudrait que l'Angleterre abusât scandaleusement de l'égoïsme à l'égard de la France, pour qu'à Montréal et Québec on lui témoi- gnât de nouveau la froideur d'antan.

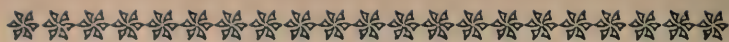
Quoi qu'il en soit, intellectuellement et mora- lement, la France est installée au Canada. Anglicismes, archaïsmes ont pu y troubler l'harmonie de sa langue. L'anti-cléricalisme, pour lequel on s'est passionné chez les Français d'Europe, a parfois cruellement déçu l'immense majorité des Canadiens, qui est très catholique. L'amour ne s'offense de rien ou pardonne tout. Et puis il y a, au Canada, une littérature fran- çaise¹, avec ses historiens, ses romanciers et ses poètes, et tous ont rendu ou rendront à la France ce même fervent hommage (qui est de Louis Fréchette) :

... Si les hiboux disaient : — La France est morte!
On entendrait là-bas, de leur voix mâle et forte,
Nos enfants, relevant le drapeau des grands jours,
Crier au monde entier :

— La France vit toujours!

VIRGILE ROSSEL

¹ Voir, à ce sujet, *Bibliothèque Universelle*, livraison d'août 1888, une étude de M. E. Reveillaud, sur « la langue et la littérature française au Canada ». Et je me permets de rappeler les pages 280 à 354 de mon *Histoire de la littérature française hors de France* (1895), consacrées aux écrivains du Canada.



L'Ukraine à l'Académie française.

Tout le monde sait la vogue dont la littérature romanesque de la Russie a joui dans les pays de la langue française à dater du jour où Vogüé eut l'idée de la révéler dans son livre resté classique sur *Le roman russe*. La littérature du dialecte petit russe ou ruthène fut moins heureuse. On a récemment essayé d'attirer l'attention sur elle à une époque où il semblait qu'une Ukraine affranchie s'apprêtait à jouer un rôle politique dans une Europe reconstituée conformément aux aspirations des nationalités rappelées à la vie politique. Cette circonstance a dirigé l'attention sur la langue et la littérature de l'Ukraine dont, jusque là, l'existence était presque absolument ignorée.

La Suisse qui a si souvent servi d'asile aux persécutés, aux oubliés et aux dédaignés a vu paraître successivement deux ouvrages qui manquaient dans la littérature française et sur lesquels il n'est pas mauvais d'appeler l'attention. Le premier intitulé *La littérature ukrainienne* a pour auteur MM. Tyszkiewicz. (Berne, Imprimerie Suter 1919). C'est un ensemble de notices élégamment présentées et accompagnées d'agréables illustrations. Le second, plus austère, est une anthologie de la littérature ukrainienne jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle (Genève, librairie

Eggimann). L'ouvrage est publié sous les auspices de l'Institut sociologique ukrainien dont le siège est à Kiev et précédé pour la forme d'une rapide introduction de M. A. Meillet. Malheureusement, — soit par économie soit par négligence, — les éditeurs ont complètement oublié qu'un volume est généralement destiné à être lu. Ils ont fait une fâcheuse économie, celle du brochage. L'ouvrage n'est pas cousu et cette circonstance le rend absolument illisible. Ce détail ne contribuera pas à sa vulgarisation. C'est dommage. La littérature de la Petite Russie dans le domaine de l'imagination n'a rien à envier à celle de sa rivale moscovite. Il ne lui manque que d'habiles vulgarisateurs. Témoin le succès qu'obtint jadis chez nous l'écrivain qui signait Marko Vovtchok, grâce aux adaptations et au zèle d'un célèbre éditeur parisien, feu Hetzel. L'épisode est aujourd'hui complètement oublié. Il vaut la peine d'être raconté au moment où la pauvre Ukraine semble à la veille d'être escamotée par sa redoutable voisine la vorace Moscovie.

Cet épisode, c'est tout simplement la première rencontre de la littérature ukrainienne avec l'Académie française. L'écrivain qui bénéficia de cette rencontre c'était Marko Vovtchok. Marko Vovtchok est le pseudonyme d'une femme de lettres qui naquit en Ukraine au cours de l'année 1839. Son nom de famille était Vilonskaïa. Elle épousa un ethnographe et folkloriste estimé, Athanase Vasilievitch Markovitch qui mourut en 1867. Ce mari, avec lequel elle avait d'ailleurs divorcé, lui faisait la première moitié du pseudonyme sous lequel elle devait s'illustrer : Marko. Quant au second élément, Vovtchok, il veut dire l'ouvrier et chez nous peu de femmes écrivains seraient tentées de l'adopter.

Le mariage avait eu pour résultat d'appeler l'attention de la jeune femme sur la langue, la vie rurale et les mœurs pittoresques de l'Ukraine qu'elle a racontées dans des récits écrits tout à tour en moscovite et en petit russe. Le succès de ces récits appela l'attention de Tourguenev ; il leur fit l'honneur de les traduire en moscovite et décida l'auteur à quitter sa province pour s'établir à Petersbourg. J'imagine que ce fut Tourguenev, alors très en vogue chez nous, qui décida Madame Marko Vovtchok à tenter fortune en France. Elle savait le français comme la plupart de ses compatriotes. Mais autre chose est de le parler correctement ou de savoir l'écrire pour les éditeurs parisiens. Tourguenev l'avait recommandée à feu Hetzel, son éditeur habituel. Elle avait apporté la traduction de son chef-d'œuvre, une nouvelle intitulée Marousia. Mais Hetzel crut devoir la remanier. Malheureusement, il ne savait pas le russe et ne connaissait même pas exactement le nom ou plutôt le pseudonyme littéraire de l'auteur qui lui avait présenté son chef d'œuvre.

Dans la première édition française le titre du volume est ainsi libellé :

MAROUSSIA

d'après la légende de Marko Wovzog

par

P. J. Stahl.

Stahl était, comme on sait, le pseudonyme littéraire de Hetzel. A la fin d'une courte préface où il racontait qu'il avait retranché, ajouté, créé des chapitres, modifié les dialogues et les situations, arrangé ou dérangé les personnages et leur caractère, doublé enfin la durée de l'action de l'original, il tenait à nous

donner des renseignements bibliographiques sur cet original dont il ne s'était pas servi... et pour cause. Cette fois il le citait ainsi :

MAROUSSIA

traduction du petit russe

par MARKA WOWTCHKA

Pétersbourg 1872.

Le Russe qui lui avait fourni cette prétendue traduction ne s'était même pas aperçu que Marka Wowtchka était tout simplement le génitif de Marko Vovtchok ! Si une pareille traduction avait été présentée à l'Académie des inscriptions et si j'avais été nommé rapporteur, elle aurait passé un mauvais quart d'heure. L'Académie française, depuis la mort de Mérimée, n'avait plus de juge compétent pour les traductions du russe et Vogüé n'existait pas encore. Maroussia avait paru en feuilleton dans le *Temps* en décembre 1875. Stahl sut profiter habilement de l'ignorance générale et surtout probablement de l'appui de Legouvé, qui était un des auteurs les plus cotés de sa librairie, et peut-être de celui de Tourguenev. Sûr de cet appui Hetzel présenta son adaptation de Maroussia à l'Académie dont, grâce à ses talents et à ses puissantes relations; il avait été déjà quatre fois le lauréat; le secrétaire de l'Académie était le bienveillant Camille Doucet. Il était très bien disposé, non pas pour l'auteur russe qu'il ne connaissait pas, mais pour l'adaptateur. Malheureusement l'Académie manquait d'argent. Voici ce qu'imagina Camille Doucet. Je cite le texte officiel du rapport sur les concours de l'année 1879¹:

« Je vous disais tout à l'heure que M. Stahl, le

¹ Année 1879, page 722.

collaborateur juré de M. Hetzel, aurait une place à part dans ce concours. Par une disposition, entièrement nouvelle, l'Académie la lui donne, entre les prix auxquels il pouvait légitimement aspirer et les mentions honorables, qui dans cette circonstance, n'eussent pas été pour lui une récompense suffisante.

» Quatre fois déjà, en moins de dix ans, M. Stahl a vu couronner quatre de ses ouvrages d'éducation qui tous méritaient la faveur dont ils étaient l'objet. L'habitude est douce, mais l'Académie n'a pas de clients attirés ; elle les redoute au contraire et son goût la porte vers les nouveaux venus. Il n'y a pourtant pas de règle absolue, et comment repousser un bon livre, uniquement parce que son auteur a bien fait déjà et parce que l'Académie a déjà bien fait aussi en l'encourageant à plusieurs reprises ?...

» L'histoire de Maroussia est une véritable épopée enfantine, et cette petite fille, plus grande que nature, sorte de Jeanne d'Arc moderne, inspirée aussi par son patriotisme, fera longtemps couler les larmes de ses jeunes lecteurs émus et passionnés. Ne pouvant écarter du concours des livres que, dans toute autre circonstance, elle eût certainement couronnés, l'Académie, prenant un moyen terme, s'est arrêté à une mesure exceptionnelle qui ne saurait créer un fâcheux précédent, la première condition pour y prétendre étant que le même auteur ait mérité quatre fois et quatre fois obtenu, non des mentions, mais des couronnes.

» Au lieu d'un cinquième prix, c'est un rappel de prix que l'Académie décerne à M. Stahl, un prix platonique qui ne coûtera rien à ses concurrents, mais qui sera pour lui encore une honorable récompense et une consécration de plus pour son talent. »

L'alliance russe n'existait pas encore en 1879. Si elle avait été conclue plus tôt, l'Académie et son secrétaire auraient certainement eu plus d'égards pour la femme supérieure dont Hetzel n'avait fait que corriger le français douteux et *tripatouiller* l'œuvre originale. Or, elle n'est pas même nommée dans le rapport.

Mme Marko Vovtchok eut-elle connaissance de l'honneur imprévu que lui faisait l'Académie française? D'après les documents que je possède elle semble l'avoir ignoré. L'historien en quelque sorte officiel de la littérature malorusse ou ruthène, Christian Ogonowski, qui lui consacre près de soixante pages, ne mentionne point Maroussia et n'y fait pas la moindre allusion. Il relève des traductions serbes, croates, tchèques et allemandes, passe complètement sous silence l'édition française, qui en décembre 1878 avait déjà eu trois éditions. La bibliographie russe de Mejov l'ignore également. Evidemment Madame Marko Vovtchok ne pratiquait point l'art de faire de la réclame à ses romans.

Hetzel, plus habile, signalait dans une préface datée du 26 décembre 1878 le bon accueil que la presse française avait fait à Maroussia. On a senti, disait-il, que la petite héroïne ukrainienne était, pour l'auteur de la version française, une héroïne alsacienne et que c'était en vue de la France qu'il l'avait montrée telle qu'elle est.

Il avoue qu'il a entre le point de départ et le point d'arrivée du livre retranché ou ajouté, créé des chapitres des incidents ou des faits nouveaux. Mais il reporte à Marko Vovtchok « la première pensée du livre charmant dont il s'est épris. »

A l'époque où se passe l'épisode qui est le sujet

du livre, l'Ukraine est l'enjeu d'une lutte acharnée entre les Moscovites et les Polonais. Une ville importante, Tchiguirine, est menacée d'être occupée par les Polonais. Pour la sauver il s'agit d'y pénétrer. Un ukrainien — un cosaque — s'est dévoué. Il a besoin d'y arriver par les voies les plus secrètes et les plus rapides. Il se présente dans la maison du patriote ukrainien Tchoban. La petite Maroussia s'offre à l'accompagner. Elle et ses parents ont entendu parler d'une Française, une certaine Jeanne d'Arc, qui s'était dévouée jusqu'à la mort pour son pays. On la laisse partir et le roman n'est en somme que le récit des diverses épreuves qu'elle rencontre dans sa route. Arrivée au terme, elle est tuée par la balle d'un cavalier tatar au service des ennemis. Les épisodes du voyage prêtent matière à une foule de traits attachants, de paysages pittoresques. Le volume est pour les enfants de tous pays une leçon poignante de patriotisme. L'auteur d'une brochure sur l'Ukraine parue au cours de l'année 1919 par M. Charles Dubreuil prétend que la traduction française a eu plus de quatre-vingts éditions. Je crois qu'il exagère un peu. Mais, quel qu'ait été le succès de l'œuvre mise en français, il est bien étonnant que ni l'auteur, ni aucun de ses compatriotes Petit-Russes, ou Grands Russes n'en aient jamais rien su.

LOUIS LEGER,
de l'Institut.



Le paradis de M. Wells.

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE ¹.

II

LE PARADIS TERRESTRE

L'Etat unique, sous l'égide duquel M. Wells voudrait réunir en faisceau tous les Etats qui se disputent actuellement les lambeaux de notre planète, serait un Conseil fédéral du monde, plutôt une administration universelle qu'un gouvernement au sens que nous attachons à ce mot. Il aurait pour mission d'organiser la paix et de maintenir l'ordre. Par son essence même, il différerait d'un gouvernement national : « Tous les gouvernements existants, déclare M. Wells, ont débuté en s'imposant par la force et sont par essence militants. Ce sont des organes offensifs et défensifs. Ce fait influence nos traditions légales et sociales plus qu'on ne se l'imagine à première vue. Toute loi civile conserve un vague relent d'état de siège. »

Le Conseil fédéral du monde ne fera pas de la politique agressive, il ne connaîtra pas les complots de cabinets, les combinaisons à portes closes ; il n'aura qu'une préoccupation, le bien général ; l'assurer sera toute sa politique.

¹ Pour la première partie, voir la livraison d'août.

Ce Conseil souverain n'aura à sa tête ni un roi, ni un président, car s'il est possible qu'un être humain gouverne des millions d'hommes, il est au-dessus des possibilités humaines de rester en contact avec la population du monde entier.

Le parlement du monde ne sera ni un congrès, ni une chambre des communes, avec un groupe gouvernemental et une opposition, dominés par des traditions et des idées de partis. Ce sera une assemblée représentant les idées et les volontés dominantes de l'humanité, prise en bloc.

Pour éviter la création de partis, l'élection du parlement mondial se fera par des procédés plus scientifiques et moins brutaux que ceux en usage actuellement. Il sera élu directement, car il est essentiel que tous les habitants adultes du globe se sentent en rapport direct avec l'État, que chacun soit un citoyen conscient du monde.

Il n'importe pas moins qu'il ne soit point élu par des corps électoraux intermédiaires, afin que des intérêts locaux ou nationaux ne s'opposent pas aux considérations d'intérêt général mondial.

Le Conseil du monde aura la sagesse de supprimer les joutes oratoires ; il risque même d'être muet et ses tribunes ne seront pas garnies d'amateurs de beau langage. Ses membres s'expliqueront forcément par des notes, car ils n'auront pas une langue commune. Ces notes devront être très claires, car elles auront à subir de nombreuses traductions, et courtes, afin de ne pas lasser l'attention.

L'État du monde comprendra :

1^o *Une Cour suprême* qui élaborera des lois, non pas internationales, mais mondiales ; il y aura un code de lois pour toute la terre.

2^o *Un cours, ou une Bourse du monde.*

3^o *Un ministère des postes, des transports et des communications en général.*

4^o *Un ministère du commerce, pour le marché des marchandises et pour la conservation et le développement des ressources naturelles de la terre.*

5^o *Un ministère des conditions sociales et du travail.*

6^o *Un ministère de la santé pour le monde entier.*

7^o *Un ministère de l'instruction publique, le plus important de tous, qui devra compléter l'œuvre de l'éducation nationale et activer l'instruction des communautés arriérées.*

8^o *Un ministère de la paix, chargé d'examiner toutes les inventions nouvelles et de gouverner souverainement toutes les forces armées qui subsisteront encore dans le monde entier.*

Ces différents ministères travailleront en collaboration avec les autorités locales, lesquelles adapteront à leurs conditions d'existence les principes généraux arrêtés par le Conseil du monde.

Ainsi constitué, le gouvernement du monde, assure M. Wells, ne sera pas plus compliqué que ne l'est actuellement celui des Etats-Unis ou celui de l'Empire britannique.

III

L'EDUCATION D'UN CITOYEN DU MONDE

Quels seront les devoirs et les droits des citoyens de ce monde millénaire ? M. Wells pour nous y initier nous convie auprès du berceau d'un nouveau-né de l'an 2020, suppose-t-il, mettons, pour plus d'exactitude, 4999 ou 5050. Ce nouvel Emile est né à Paris ou à Tombouctou, à Londres ou à Sidney, à Genève,

Rome, Pékin, New-York ou Calcutta, peu importe ; sur quelque point du globe qu'il ait vu le jour, les mêmes principes auront présidé à son éducation.

Ici, je signale une lacune : M. Wells néglige de nous dire s'il a été élevé au sein ou au biberon ? Je me permets de suggérer que les mères évoluées de ces temps enchantés, ayant beaucoup de loisirs, auront à cœur de nourrir elles-mêmes leur enfant et que chaque citoyenne du monde visera l'obtention de la médaille réservée au plus beau nourrisson.

Dans sa famille et avec des camarades, garçons et fillettes, en jouant, dans des jardins d'enfants qui sembleraient un Eden à nos écoliers modernes, il aura appris à parler plusieurs langues et à lire, écrire, compter, chanter, danser. A l'âge de dix ans, il entre à l'école, de préférence, je suppose, un externat.

Le monde étant délivré du fléau de la guerre, la plus grande part de la richesse de la société, au lieu de fournir les arsenaux nationaux d'armements onéreux, servira à doter les établissements scolaires et universitaires de tous les livres, les laboratoires, les herbiers, les jardins zoologiques, botaniques, les observatoires astronomiques, tout ce que la science et l'art produisent qui peut développer le goût de l'instruction et l'amour du beau.

Emile est un éphèbe de la bonne moyenne, intellectuelle et physique, de ses contemporains, dont rien ne le distingue particulièrement.

A l'école, on lui apprend d'abord l'histoire de l'Humanité, comment elle est née dans un état voisin de celui des animaux ; dépourvue d'outils, n'ayant à sa disposition que la matière brute et, par son travail, s'est élevée au degré de bien-être, de connaissance et de force qu'elle possède aujourd'hui.

On lui montre comment la parole, l'écriture, l'agriculture, l'art de l'habitation, se sont développés.

On l'entretient beaucoup moins de conquêtes, de batailles, de massacres, de conquérants, de rois, que d'explorateurs, de découvertes, de savants, d'artistes, de penseurs et d'hommes d'action.

Les faits saillants de la vie de l'humanité seront évoqués devant lui par des procédés et des méthodes que nos écoles nécessiteuses ne peuvent même rêver d'employer.

A ces notions générales, il rattachera l'étude de l'histoire de son peuple, de sa nation et de son gouvernement particuliers, non en ravivant le souvenir d'anciens griefs, pour éveiller des désirs de représailles et de vengeance, mais en recherchant en quoi sa propre race a contribué au patrimoine de l'humanité, ce qu'elle lui apporte et ce qu'elle pourra dans l'avenir donner pour l'amélioration du monde.

C'est ainsi qu'on fera naître chez lui une conscience sociale, le sens qui nous manque le plus actuellement. Des aperçus sur le savoir humain en général piqueront sa curiosité et lui suggéreront le désir d'approfondir les sciences qui auront pour lui le plus d'attrait, ou de s'exercer dans l'art pour lequel il témoignera de ses aptitudes.

Ses maîtres seront des hommes ayant le don de l'enseignement et des esprits éclectiques, soigneusement triés dans l'élite intellectuelle du monde, car le soin d'instruire la jeunesse sera considéré comme la plus haute charge à laquelle un citoyen puisse prétendre et sera honorée entre toutes. Ce sera également la plus recherchée, à l'inverse d'aujourd'hui, où elle ne nourrit même pas son titulaire, si ce n'est de privations.

Ces instituteurs, à classes limitées, auront tout le

loisir d'observer leurs élèves et de distinguer les penchants et les aptitudes de chacun, car l'instruction obligatoire sera continuée pour tous jusqu'à l'âge de 18, 19, 20 ou même 23 ans, au lieu de s'arrêter à 12 ou 14 ans, l'âge où seulement les plus précoces ont été capables de retenir quelque chose de l'enseignement qu'ils ont reçu.

Les écoles de l'Etat mondial seront des palais de la science et des arts, avec des raffinements et un luxe dont nos laboratoires mesquins ne nous donnent pas une idée.

L'Etat, exonéré des frais d'armements et de guerre, et auquel la production rationnelle du monde entier fournira des ressources illimitées et la vie à bon marché, pourra accorder à tout enfant, fillette ou garçon, la facilité de consacrer un quart de sa vie à son instruction et même, s'il le souhaite, sa vie entière.

M. Wells explique ce qu'il entend par une *production rationnelle* : chaque marchandise viendra du point de la terre le plus favorable à sa fabrication ou à sa production et sera transportée par les voies les plus directes, ce qui en diminuera très sensiblement le coût.

Emile et bon nombre de ses camarades, comme lui bien équilibrés, possédant plusieurs langues, sans don exceptionnel, mais aptes à se débrouiller en toutes circonstances et à s'intéresser à tout ce qui mérite de retenir leur attention, sortiront à l'âge de 23 ans de l'école. Leur esprit, rationnellement développé, jugera avec logique et, assure M. Wells, verra clair dans une foule de questions où nous nous mouvons dans une brume d'ignorance ou un brouillard sentimental. Ces jeunes citoyens, instruits et intelligents, auront

peu de travail manuel à faire, car la machine s'en chargera pour eux, mais ils ne resteront point oisifs pour cela. Chacun trouvera une occupation à son goût, l'emploi de son énergie et il travaillera dans un monde assaini, au propre comme au figuré.

En effet, la suppression du militarisme n'a pas mis fin à la lutte de l'humanité contre les causes de destruction, elle a mené une guerre implacable aux maladies, à la malaria, aux fléaux qui ravagent le monde.

Emile ignore et peut-être ne saura jamais ce que c'est qu'un mal de tête, une rage de dents, ou même un rhume de cerveau ! Il lui sera loisible de traverser les plus vastes forêts ou les jungles des tropiques sans grelotter de fièvre, ni se saturer de drogues préventives. Il pourra se mouvoir aisément parmi les sommets les plus altiers, voler d'un pôle à l'autre ou plonger impunément dans les profondeurs glaciales encore inexplorées de l'Océan.

Nous est-il possible d'imaginer aujourd'hui quelles ineffables félicités notre pauvre vieille terre pourrait nous donner si nous savions l'en solliciter ?

Nous ne le pouvons pas, parce que nous nous sommes enfermés dans ce vieux monde, dont M. Wells, sans indulgence, dresse en ces termes le réquisitoire :

« Nous vivons dans ce monde congestionné, ce monde de chamailleries, de bousculades, de compétitions, dont l'esprit nous a pénétrés au point que nous faisons un avec lui. En est-il beaucoup d'entre nous qui savent ce que c'est qu'une éducation appropriée ou qu'un état de bonne santé constante ? »

Il n'en est pas de même pour Emile ; sain d'esprit et de corps, il a été préparé à exercer avec habileté l'occupation qu'il a choisie selon son goût, profession ou

métier ; il l'exercera joyeusement, parce qu'elle lui plaît et que la terre entière s'offre comme champ à son activité.

L'étendue de ses capacités est le seul frein à ses ambitions, car il peut à son gré se vouer à la science, à l'art, aux lettres, à l'enseignement, à la politique, ce ne sera plus notre politique défensive ou agressive, toujours dirigée contre telle ou telle nation, mais une politique mondiale, envisageant le bien général de tous et non au service d'étroits intérêts nationaux contradictoires.

Il pourra viser simplement le rôle de magistrat ou de conseiller d'Etat dans son propre pays et administrer la fortune publique de sa petite patrie, qui l'élira peut-être un jour pour la représenter au Congrès fédéral du monde.

En ces temps bienheureux et regrettablement lointains « les affaires du monde, assure M. Wells, ne seront point menées par plusieurs ministères des affaires étrangères qui tous complotent et rusent l'un contre l'autre, tous cherchant mutuellement à s'entraver et à se nuire ; mais traitées par une intelligence commune du bien commun ».

Quant à notre Emile, actif, instruit, exempté par une organisation sociale qui assure à tout être humain au moins le minimum de ce qu'il faut pour subsister, il ne connaîtra pas le souci du lendemain, il vivra pleinement sa vie. Il aimera avec ferveur, sans calcul intéressé, magnifiquement ; il réalisera cet idéal d'amour que la plupart d'entre nous ont entrevu et que si peu atteignent. Quel rêve !

M. Wells a prévu que nous sourirons des félicités qu'il nous promet dans la société future, lesquelles

nous font un peu l'effet de contes de fées pour grandes personnes.

— Je sais, dit-il, que lorsqu'on parle, à l'hôte d'un taudis, d'habitations spacieuses, confortables, de bains, de vêtements propres et seyants, il hausse les épaules, cela ne lui dit rien, à lui, dont la malpropreté est devenue l'élément naturel. De même, lorsque vous lui assurez qu'un temps viendra où il n'y aura plus de guerres, ni de luttes fratricides, cette perspective, loin de le réjouir, le fâche. Il a peur de s'ennuyer, car, dans sa monotone existence, les querelles lui apportent une diversion ; s'il est le plus fort, c'est une supériorité, un sujet d'orgueil, s'il est battu, un désir de revanche, qui fait travailler son esprit et le tient en éveil.

Que de fois nous avons vu l'élan généreux d'un philanthrope paralysé par l'incompréhension du bien-être que manifestent ceux qu'il s'efforce de tirer de la misère. L'obligation d'être propres et soigneux leur est plus pénible que la privation de tout ce que nous estimons indispensable à un être civilisé.

Un jour, quelques années avant la guerre, un Anglais s'émut du sort des Bohémiens errants, si nombreux dans les forêts d'Ecosse et d'Angleterre, et il éleva plusieurs maisons propres pour abriter un clan de ces nomades. Mais, à peine installés dans leurs riantes demeures, ses hôtes, l'un après l'autre, pris de la nostalgie de la vie vagabonde au grand air et au hasard, reprenaient, en dépit des intempéries, leurs roulottes sordides, leurs campements dans le brouillard et sous la neige, préférant au travail régulier, qui leur assurait un gain honnête, les petits profits des métiers ambulants et des larcins adroits.

Dans la société future qu' imagine M. Wells, est-il

bien sûr que l'éducation supérieure donnée à tous les enfants triomphera de tous les vices ataviques ? Combien de siècles faudra-t-il pour que cette adaptation s'accomplisse ? Lui-même avoue que parfois le découragement le prend, il se demande si les barrières séculaires qui séparent les hommes ne sont pas inébranlables ? Si l'effort de ceux qui croient qu'on peut les renverser ne durera pas des siècles et des siècles, pour aboutir peut-être finalement à un échec ? N'est-ce point une chimère qu'il poursuit ? Le mirage de l'oasis dans le désert, que le simoun va ensevelir sous les sables ?

D'autres fois, M. Wells se reprend à espérer : pourquoi ces barrières artificielles ne tomberaient-elles pas d'elles-mêmes devant le bon sens d'une humanité émancipée des liens étroits des nationalités et des classes sociales ?

L'heureux jeune homme des temps futurs, que j'appelle Emile, considérera sans doute notre civilisation actuelle avec la commisération que nous accordons à celle du IX^e ou du X^e siècles, et, comme nous, il se réjouira de n'être point né à cette époque barbare. C'est ainsi qu'un propriétaire du West-End regarde un locataire de White-Chapel.

Cependant, assure M. Wells, si la fusion des nationalités en un Etat mondial harmonieux est une utopie irréalisable, « alors nous n'avons par le choix, restons dans ce joyeux (*jolly*) vieux monde, fait de fange, de guerre, de banqueroute, de meurtre et de méchanceté, de vies entravées, brisées, tourmentées, de maladies, de décadence sociale qui s'étend et glisse au cataclysme universel final ».

Tout espoir d'enrayer sa chute, de prévenir son effondrement est-il une chimère ?

« Bien habile qui saura lire dans les profondeurs des âmes et des volontés de l'humanité, répond M. Wells, et il est peut-être bon que nous ne sachions pas combien de générations encore auront à lutter pour le salut du monde ! » Mais aussitôt il se ravise :

« Peut-être aussi sommes-nous trop timorés et qui sait si nous ne verrons pas luire, encore de notre vivant, l'aube d'une ère meilleure, à travers les épaisses ténèbres et les foudres artificielles de ces tristes années ? »

Retenons cet espoir, riche de consolations, dans l'atmosphère de méfiance, de luttes, de haine, d'hostilité qui pèse sur nous depuis si longtemps. A l'horizon déjà brillent de sinistres éclairs de vengeance, signes précurseurs d'une nouvelle conflagration européenne, et cette fois cela serait bien la fin de notre vieux monde branlant.

Ne nous abusons pas, le cri d'alarme de M. Wells n'a rien d'exagéré. L'appel qu'il adresse aux consciences des hommes pour qu'ils s'unissent afin d'écarter la catastrophe finale mérite d'être écouté. Nous sommes à un de ces tournants de la vie des peuples où plus d'une fois déjà l'histoire enregistra la fin d'un empire et d'une civilisation — la Perse, l'Assyrie, la Grèce, Rome l'invincible, — tous sont tombés. Mais ces empires étaient circonscrits ; la civilisation éteinte sur un point du globe se rallumait sur un autre. Rome avec la chrétienté échangeait l'empire du monde contre celui des âmes.

Aujourd'hui, selon M. Wells, ce n'est pas une nation qui est menacée de mort, c'est toute la civilisation occidentale, parce qu'elle n'est pas adaptée aux conditions nouvelles que la science, au cours des siècles, a créées. Remarque très juste en ce qui concerne l'Eu-

rope, laquelle d'ailleurs, si elle n'avait pas eu le malheur de porter dans son sein une nation de proie qui rêvait une domination mondiale, aurait d'elle-même, par le seul développement de sa prospérité, supprimé plus d'une des barrières qui gênent les communications et les échanges de peuple à peuple. Par la force même des choses, elle aurait évolué dans le sens d'un rapprochement plus intime entre les nations.

Toutes, sauf une, voulaient la paix, comme nous l'avons vu au congrès de la Haye, lorsque l'opposition de l'Allemagne fit repousser la proposition de désarmement, qui honore la mémoire de Nicolas II, initiative grandiose qui atténuera dans l'histoire le souvenir des erreurs et des crimes de son règne ¹.

Si les nations européennes, à l'unanimité, avaient souscrit au désarmement, l'effroyable guerre, dont les suites risquent dans un avenir prochain d'anéantir notre civilisation, aurait été rendue impossible et de cordiales ententes nous achemineraient aujourd'hui vers les Etats-Unis d'Europe, préface indispensable au plan d'une amplitude actuellement irréalisable, d'une fédération du monde.

M. Wells semble ignorer qu'il existe encore en Europe une nation qui, bien que déçue dans son rêve démesuré de domination, n'y a nullement renoncé et sera, bien que vaincue, l'éternelle empêcheuse de l'union des nations autonomes. Serait-ce aussi parce qu'elle ne fait point partie de la *Société des Nations* que M. Wells manifeste si peu de confiance en cette initiative grandiose, qui est la première consécration officielle et universelle d'un idéal de conciliation et

¹ En 1898, Nicolas II adressa une circulaire à toutes les puissances pour convoquer leurs représentants à un congrès afin d'étudier les moyens d'assurer la paix universelle.

de paix ? Cette assemblée de 42 nations — grandes ou petites, peu importe — qui s'unissent pour chercher la solution équitable, par les voies pacifiques, des différends entre nations, n'est-elle pas l'embryon d'une fédération mondiale telle que M. Wells en esquisse le plan ?

Pourtant, il s'en méfie parce qu'elle est composée de *nations* et non d'*Etats* comme dans la grande république américaine. Sur ce point, l'admiration légitime qu'il nourrit pour les Etats-Unis semble égarer son jugement. Entre ceux-ci et l'Europe, il y a une différence essentielle. Les colons qui ont formé et alimenté la population de ce vaste territoire non défriché, quittaient leur pays d'origine, parce que, pour une raison ou pour une autre, d'intérêt personnel, d'ordre politique ou religieux, ils étaient mécontents de leur sort. Tous avaient un bien commun, leur aspiration à la liberté et le désir de se créer une nouvelle patrie. De l'ancienne, ils conservaient des mœurs, des usages, des tendances, qu'ils devaient adapter et souvent sacrifier aux conditions nouvelles de leur vie, en un mot, c'étaient des individualités isolées, qui se transplantaient. Il n'en est pas de même pour les nations européennes qui ont toutes un passé plus ou moins, et souvent très long, des traditions et des intérêts qui, fréquemment, les mettent en conflit, des rivalités et des compétitions parfois séculaires. Ce sont autant de familles ayant chacune son caractère propre, sa physionomie, son tempérament. Qu'une idée commune les domine et elles fusionneront dans leur aspiration à un même idéal ; ce sera une association dont chaque membre conservera sa personnalité propre.

Leur union forme ce que nous appelons justement en français la *Société* et non la *Ligue des Nations*. Le terme de ligue a toujours quelque chose d'agressif. On se ligue contre quelqu'un ou quelque chose, tandis qu'on se réunit en *Société* pour poursuivre l'accomplissement d'une œuvre commune. Ainsi nous avons la *Société protectrice de l'Enfance*, celle des *Animaux*, etc., etc. La *Société des Nations* défend le bien commun de tous les peuples, la Paix ! Elle a pour tâche — peu aisée — d'assurer le triomphe du Droit sur les ambitions, les intérêts et les appétits des nations ou de leurs gouvernements. C'est une force exclusivement morale, de là son prestige et sa fragilité.

Impartiale et sereine, n'ayant d'autre souci que de connaître la Vérité et d'exercer la Justice, si elle est écoutée, cela sera une ère nouvelle qui se lèvera pour l'humanité. Mais si sa voix est méconnue, notre civilisation s'écroulera dans une tempête de mécontentement, de haine et de convoitises. Cela sera le signal du cataclysme dont M. Wells et tout esprit réfléchi pressentent la menace.

Toutefois, je me demande si l'éminent écrivain anglais ne confond pas l'effet avec la cause, lorsqu'il attribue la crise vitale que nous traversons au seul fait que nos institutions sont incapables de s'adapter aux conditions de vie sociale que la science a créées.

Certes je ne voudrais pas défendre notre vieille souveraine européenne la Routine ; mais je remarque avec consternation que les progrès prestigieux de la science ont contribué surtout au développement des engins de destruction, à l'œuvre de guerre bien plus qu'au bien-être de l'humanité.

La faute n'en est pas à la Science ; elle a sa source

dans l'esprit d'égoïsme qui domine les êtres humains. Ariel est toujours au service de Caliban !

Nos savants nous ont donné — création de l'esprit — tous les moyens d'accomplir le rêve de M. Wells, de faire de cette terre un séjour de félicité, seulement la masse de ses habitants, ignorante et brutale, est en présence de cet idéal comme les Huns devant les trésors d'art et les raffinements des patriciens romains, qu'ils pillaient.

C'est l'esprit du monde qu'il faut changer. Est-ce au-dessus des forces humaines ? Non, puisqu'il y a des âmes généreuses de poètes pour discerner, comme le fait M. Wells, à travers les ténèbres sanglantes qui nous enveloppent, la possibilité d'un monde meilleur.

Les yeux fixés sur cette lueur, ayons confiance dans l'avenir, après bientôt deux mille ans de christianisme officiel, qui sait si, après tant de souffrances, l'humanité n'entendra pas la divine voix du Galiléen :

Aimez-vous les uns les autres !

Alors seulement, l'Etoile de Bethléem luira sur un monde régénéré et heureux !

CLARA-MICHEL DELINES.





Chronique américaine.

Problèmes soulevés par le développement de l'automobilisme. — Un point de vue américain sur la politique de la France. — Le mouvement antisémite. — Les livres : odyssée des *Nick Carter's Stories*.

Parmi les problèmes nouveaux soulevés par l'automobilisme, celui de la circulation citadine est peut-être le plus difficile à résoudre aux Etats-Unis. Cela se comprend si l'on songe qu'il y a, en moyenne, dans ce pays, une automobile pour quatorze habitants ; dans certains Etats, tels que la Californie, la proportion atteint 1 pour 5. Le problème se présente sous plus d'aspects qu'on ne le croirait au premier abord ; et, comme tant d'autres choses ici, il est rendu plus compliqué par ce manque d'esprit, d'ordre et de respect pour l'autorité caractéristique, semble-t-il, du caractère américain. Ce n'est pas seulement la question des accidents qui est en jeu, quoique un demi-millier de *tués* annuellement dans les rues de la seule ville de New-York, par ces machines, soit un facteur inquiétant. Il y a des difficultés croissantes de la circulation, si sérieuses qu'elles commencent à nuire au fonctionnement du commerce à l'intérieur des cités. Une grande partie du gâchis provient de la négligence des conducteurs d'autos. En fait, le nombre sans cesse augmentant des contraventions aux ordonnances municipales sur les *motor vehicles* avait amené, à New-York, en 1916, la création d'un tribunal spécial, la *Trafic Court*, qui, dans l'esprit de ses fondateurs, devait non seulement punir les délinquants, mais aussi les instruire en matière de règles de circulation. Ceci est bien conforme aux doctrines des criminalistes modernes, — aussi utilitaires qu'humanitaires... pour les coupables ! On verse une amende, mais on reçoit une leçon gratis ; de cette façon, on en a pour son argent. Toutefois, les résultats ne paraissent pas avoir

été remarquables, car on compte actuellement environ 500 contraventions par jour dans cette seule cité ; le nombre d'arrestations, de ce chef, est monté de 7365 en 1916 à 40,829 en 1920, et il suit sa marche ascendante. L'encombrement devant cette cour est tel que les accusés y restent parfois de 9 heures du matin à 5 heures du soir avant de voir appeler leur affaire. La lenteur inévitable de la procédure immobilise aussi au tribunal des centaines de policemen qui ont procédé aux arrestations, et dont on aurait grand besoin sur les voies publiques. D'un autre côté, la création de nouvelles cours est coûteuse et entraîne des complications. Je cite ceci comme un exemple, pris au hasard entre bien d'autres, de la complexité de la question qui, avec plus ou moins d'intensité, existe d'un bout à l'autre des Etats-Unis. Comment enrayer cette avalanche de contraventions ? Par des amendes plus élevées ? Le procédé n'est pas efficace. A New-York, le chiffre annuel de ces amendes a passé en quatre ans de 89,034 dollars à 384,739. Payer cinq, ou dix, ou vingt-cinq dollars, qu'est-ce que cela pour l'immense majorité des possesseurs d'automobiles ? Ils paient en souriant, saluent le magistrat, et... recommencent à la prochaine occasion. Une seule ville, Detroit, a eu le courage de prendre des mesures draconiennes ; les suspensions et révocations de permis de circulation, et surtout quelques jours de travaux forcés très pénibles, ont produit une diminution sensible du nombre des contraventions. Malheureusement, cet exemple d'énergie, qu'approuvent cependant les clubs d'automobilistes, n'a guère de chances de se généraliser en présence du courant ridicule de sensiblerie qui atrophie la justice.

En dehors du point de vue pénal, la multiplication formidable des autos donne lieu, dans les villes, même les plus petites, à des difficultés qui semblent, à première vue, insolubles : celles du stationnement. Aux abords des cinémas, théâtres, restaurants, des centaines de véhicules restent rangés, pendant des heures souvent, le long des trottoirs. Dans certaines artères, à certaines heures, il y a des kilomètres d'autos ainsi parquées. Ceci non seulement réduit l'espace

réserve à la circulation, mais, en bloquant l'approche des bâtiments, cause de graves périls en cas de feu et gêne considérablement, de diverses façons, le commerce des détaillants. Cet état de choses s'est développé si rapidement qu'il s'est révélé comme un problème d'importance nationale, un réel trouble économique, avant d'avoir attiré beaucoup l'attention. Aujourd'hui, tout le monde en est préoccupé. Négociants au détail, chambres de commerce, propriétaires, gérants, compagnies d'assurances contre l'incendie, et les municipalités, depuis l'Atlantique jusqu'au Pacifique, et aussi bien dans les villages que dans les plus grandes cités, s'ingénient à chercher un remède. Les suggestions pullulent ; mais la solution paraît encore lointaine. Peut-être l'avenir nous réserve-t-il la construction d'emplacements de parcs *souterrains*, puisqu'on parle tellement de tunnels, actuellement, pour parer aux difficultés de circulation.

— Rien, en effet, n'est impossible dans ce pays en matière d'entreprises ressortissant à l'art de bâtir. Combien il est malheureux que les Américains n'aient pas le sens de la logique aussi fortement développé que celui des sciences ! Il est certes attristant, par exemple, de relever l'attitude actuelle de la presse « populaire » des États-Unis à l'égard de la France. C'est celle-ci, à en croire les Yankees, qui est l'obstacle à la réalisation de la paix universelle ; c'est à cause d'elle que les autres nations doivent continuer à supporter les charges écrasantes de gros budgets de l'armée, — ce qui revient à dire que la France, au point de vue impérialiste et militariste, a pris la place occupée jadis par l'Allemagne. Cette façon de penser a le don de satisfaire, ici, presque tout le monde : les pacifistes, d'abord, parce qu'il faut bien qu'ils trouvent un bouc émissaire pour l'insuccès de leur propagande ; les *german sympathisers*, ensuite — cela va sans dire ; — et nombre de membres du Congrès, lesquels ne sont pas fâchés de s'excuser ainsi auprès de leurs constituants de voter des dépenses militaires... qu'au fond ils reconnaissent nécessaires. Il était naturel que le gros public, désappointé dans ses rêves de désarmement, conçus lors des conférences de Washington

et de Gênes, se soumit aisément à ces influences venant de divers côtés, mais convergeant vers le même but. On va plus loin encore : ce n'est pas seulement la France, mais tous les Alliés d'Europe qui sont pris à parti aujourd'hui. Il n'est pas du tout rare de lire, d'entendre dire : « Nous sommes fatigués de jouer le rôle de *big brother* (grand frère) des Européens. Il est temps que ceux-ci volent de leurs propres ailes. Nous les avons sauvés des griffes de l'Allemand ; nous leur avons prêté de l'argent pour se défendre : qu'ils nous paient leurs dettes maintenant et nous laissent tranquilles ! » Ce langage est bien humain, hélas ! et surtout bien américain. La guerre est déjà si lointaine que les bons neveux de l'oncle Sam semblent avoir oublié pourquoi ils l'ont entreprise. D'après la presse et les conférences populaires, les Etats-Unis, en 1917, ont envoyé leurs troupes en France uniquement pour rendre service à l'Entente. Mais alors, à quoi bon nous rompre les oreilles, il y a cinq ans, avec les phrases sonores sur la nécessité, pour l'Amérique, de mettre les institutions démocratiques du monde entier à l'abri du militarisme teuton, — *to make the World safe for democracy* ? — L'a-t-on assez répétée, cette assertion ronflante ! Elle est sans doute un peu passée de mode. Cependant, quant à la remplacer par une déclaration de pur désintéressement à l'égard de l'Entente, c'est aller un peu loin. Sans vouloir être désobligeant, l'on pourrait rappeler que, d'après certains écrivains américains eux-mêmes, la principale cause de l'entrée des Etats-Unis dans l'arène fut la crainte d'une panique financière dans le cas d'un triomphe allemand. N'insistons pas ; bornons-nous à remarquer qu'il est des sujets que les Américains feraient peut-être sagement d'éviter dans les discussions politiques.

— A propos de sujets épineux, il est malheureusement opportun de relever que les Etats-Unis, juste en ce moment, ne peuvent guère se targuer d'être la terre de la tolérance religieuse. Personnellement, nous ne croyons pas qu'ils l'aient jamais été, car les Puritains d'antan n'étaient pas tendres pour ceux qui ne partageaient pas leurs opinions ; et le supplice du feu, infligé aux prétendues sorcières de Massachusetts, à

une époque aussi rapprochée de nous que le début du XIX^e siècle, est un fait suffisamment éloquent. Aux jours où nous vivons, il est très caractéristique que ce soit la seule grande nation où les Juifs se trouvent, publiquement, l'objet de procédés blessants, si bien admis dans les mœurs que nul n'y fait attention. Nulle part ailleurs, croyons-nous, on ne verrait mentionner à tout moment, dans les annonces des hôtels, que « l'établissement n'est pas ouvert aux Juifs ». Souvent, la phrase est encore moins diplomatique : « Pas de Juifs ! » Aucun des nababs israélites d'Europe ne s'est jamais vu traité par la haute société locale avec le dédain témoigné par un club d'une ville voisine de New-York au plus éminent financier juif d'Amérique, — un homme d'une valeur intellectuelle incontestée, — lequel a été virtuellement obligé de quitter sa résidence. A cela, il est vrai, l'on répond : « Ce n'est pas là affaire de religion, mais une question sociale. » Néanmoins, l'explication n'est pas très satisfaisante. Un Israélite qui s'est fait baptiser chrétien n'est plus exposé à l'ostracisme, même s'il retient ce qu'on a appelé *the objectionable traits of the race*. Il n'est pas même besoin d'abjurer la foi de ses pères : qu'un Blumenthal anglicise son nom en Bloomingdale, ne se montre plus à la synagogue, ne fréquente que les Gentils, se moque des Juifs à l'occasion, et il sera reçu partout, quoique, selon l'expression populaire, « la carte de Palestine se lise sur sa figure ».

Quoi qu'il en soit, le mouvement antisémite est plus accentué, de beaucoup, qu'il ne l'a jamais été dans cette contrée, et, chose étrange, il semble se manifester avec une acuité particulière dans certains établissements d'instruction supérieure. La célèbre université de Harvard est elle-même en jeu. On affirme que sa faculté a décidé de réduire le nombre de ses étudiants israélites, alors qu'aucune restriction analogue n'existe à l'égard des autres religions. Le recteur de cette université, M. le docteur Lowell, pris à partie, s'est borné à regretter l'existence, aux Etats-Unis, d'un courant d'opinion contraire aux Israélites. Il n'y a qu'environ 10 % de Juifs parmi les étudiants de Harvard ; mais, d'après des membres

de la faculté, 38 % des fautes sérieuses commises par les *students* seraient imputables à cette minorité. Ces fautes sont surtout des tricheries dans les examens ; mais l'on relève aussi des vols. Au même moment, à l'Ecole navale, où se forment les futurs officiers de la marine militaire fédérale, le seul cadet israélite de l'académie a été l'objet, de la part de ses condisciples, de mesures extrêmement désobligeantes — pour ne pas dire plus — lesquelles ne furent nullement désapprouvées par le commandant de l'Ecole.

Tout ceci a fait un beau tapage. Des protestations indignées, signées par des notabilités juives, ont été adressées à la presse, au Congrès, voire même au président Harding. Toutefois, il n'est pas possible d'enrayer, par voie administrative, une tendance quasi nationale. Il est clair qu'à tort ou à raison, la masse du public est effrayée des progrès faits en Amérique, dans toutes les carrières, par les Israélites. Le nombre de ceux-ci a fort augmenté : il y en a maintenant, aux Etats-Unis, 3 300 000, c'est-à-dire plus que dans aucun autre pays. A New-York City, l'université et le *City College*, respectivement, ont 47,5 % et 78,7 % d'étudiants juifs. Cela n'est guère surprenant, puisque, sur les 5 620 000 âmes de cette ville, il n'y a pas moins de 1 500 000 Israélites, soit un sur trois ou quatre habitants.

— Dans la littérature de presque toutes les nations, il existe quelque œuvre populaire qui est due, non à un seul auteur, mais à une collectivité. Quoique l'idée originale soit le propre d'un écrivain unique, l'étendue ou la durée de la production dépasse les facultés productrices d'un être humain isolé. On en a un exemple avec les romans d'Alexandre Dumas père. Parfois, il se trouve que la mort de l'auteur survient trop prématurément au gré de ses éditeurs : il devient donc impératif de continuer l'œuvre, au moins pour un temps, en dépit de l'interruption intempestive. Cela explique la publication de nombre d'œuvres « posthumes » ; c'est pour cette raison aussi que le bruit a couru que les dernières histoires attribuées à Jules Verne sortaient en réalité de la plume de continuateurs anonymes, — un point qui, après tout, n'a

peut-être qu'un intérêt secondaire si le lecteur est incapable de voir la différence.... Il arrive toutefois, on le sait, que ces ouvrages, ou plutôt ces *séries*, paraissent sans nom d'auteur, procédé qui facilite la « continuité ».

Ces explications m'ont paru nécessaires pour faire bien saisir ce qui se passe aux Etats-Unis avec les *Nick Carter's Stories*. Il n'est probablement pas de romans, ici, dont la vogue, chez les jeunes gens, ait atteint celle des aventures de ce *boy detective*. Il y a trente-deux ans que parut la première de ces histoires ; et, depuis lors, le succès ne s'est pas démenti. Et le plus curieux de l'affaire est que le public, qui les dévore avec un tel appétit, ne sait guère qui les écrit, et ne s'en inquiète pas autrement. Bien plus : une encyclopédie littéraire très connue commet elle-même une amusante erreur en déclarant Nick Carter le nom d'auteur de J. R. Corryell, et en mettant au compte de celui-ci une énorme liste de romans. Le fait est que le véritable « père » de cette œuvre formidable est M. F. Van Rensselaer Dey, et que l'origine de l'entreprise est fort terre à terre, — tout à fait américaine ! Un éditeur demanda un jour, en déjeunant, à cet auteur, s'il pourrait écrire une intéressante histoire de 33 000 mots par semaine concernant un héros unique, et continuer ainsi indéfiniment. M. Dey accepta ; et le résultat fut la mise au jour d'environ un millier de romans, dont le principal personnage est Nick Carter. Telle fut bientôt la popularité des *Nick Carter's Stories* qu'elles durent paraître aussi sous la forme d'une publication hebdomadaire, à laquelle les jeunes gens s'abonnèrent comme à une revue. Dans ces conditions, il devint impossible à l'auteur de suffire seul à la besogne ; ainsi que Dumas, il dressa à celle-ci un groupe de jeunes écrivains. La production de ces *novels* arriva donc à être, tout simplement, une manufacture travaillant à toute vitesse.

Quelle est la valeur d'une œuvre ainsi constituée ? Au point de vue de l'intérêt, elle est très grande pour la jeunesse. Mais sous le rapport moralisateur, il paraît y avoir des réserves à faire. Le directeur de la... « fabrication », M. Dey, a déclaré énergiquement que son héros était un type d'intégrité ;

que « Nick » n'émettait jamais de théorie contraire aux bonnes mœurs, ne tenait jamais de propos douteux, etc. Cependant, les éducateurs et les critiques littéraires, dont l'opinion doit compter, s'accordent en général à regarder l'ensemble de cette œuvre considérable comme nuisible pour les jeunes garçons. Ces histoires, disent-ils, ne font appel à aucun sentiment élevé ; en revanche, elles dévoilent à la jeunesse une foule de subterfuges, machinations, tromperies, employés par les malfaiteurs et par les limiers de la police ; et il ne peut en résulter rien de bon pour des esprits qui n'ont pas atteint leur maturité. C'est pourquoi, dans des discussions récentes sur ce sujet, l'on a pu entendre qualifier de *néfaste* une des plus vastes entreprises littéraires de l'Amérique et, sans doute, la plus étrange du monde entier.

GEORGE NESTLER TRICOCHÉ.

Chronique suisse allemande.

Une nouvelle Correspondance de Jacob Burckhardt. — Le soixantième anniversaire de Jacob Bosshart. — Nouveaux romans. — Les « Essais littéraires » de Robert Faesi. — Une édition des œuvres complètes de Carl Spitteler.

C'est toujours pour moi un grand plaisir de parler de Jacob Burckhardt. L'occasion m'en a été offerte assez souvent ces dernières années par la publication de ses lettres à ses amis. Voici de nouvelles lettres qu'il adressa à Frédéric de Preen, un fonctionnaire badois qu'il avait connu à Lörrach, dans ses promenades pédestres de l'autre côté du Rhin¹. Les deux hommes avaient un ami commun, le Dr Kaiser, qui les avait rapprochés. Quand Preen émigra de Lörrach à Bruchsal, puis à Karlsruhe, où il devint bourgmestre, Burckhardt continua les entretiens par correspondance. On sent, d'après ces lettres, que ce fut pour l'historien bâlois un besoin impé-

¹ *Jacob Burckhardts Briefe an seinen Freund Friedrich von Preen, 1864-1893.* Stuttgart und Berlin. Deutsche Verlagsanstalt, 1922.

rieux : il trouvait en Preen un homme à sa hauteur qui entraînait dans toutes ses vues. Très intellectuel et grand liseur, ce fonctionnaire était à l'affût de toutes les nouveautés littéraires et les signalait à son ami. Là-dessus, la conversation s'engageait. Le charme de Preen doit avoir été bien grand pour avoir séduit un homme aussi difficile que Burckhardt dans ses relations. Celui-ci ne cache pas la joie qu'il a à ce commerce d'amitié. « Avec vos lettres, lui écrit-il, on a toujours quelque chose. N'allez pas vous imaginer que des rapports comme ceux que j'ai avec vous soient fréquents dans ma vie. Je ne correspond guère qu'avec le professeur Lübke et, pour le reste, mes conversations se bornent à des entretiens familiers, le soir, avec quelques compagnons, autour d'une table de brasserie. C'est sans doute en grande partie ma faute, mais j'ai trouvé parfois de tels déboires chez des gens qui passaient pour spirituels, que je tiendrais volontiers les personnes à distance, si je n'étais la bonté même. Il se peut qu'ici et là j'aurais pû témoigner plus de confiance, mais la vie est courte et je n'ai plus le temps de faire de nouvelles expériences. »

Avec Preen, la conversation roule, animée, et tous les sujets sont abordés : l'art, la littérature, la vie de l'esprit et la politique. La dernière, à vrai dire, tient une place prépondérante. Certes, Preen s'intéressait à l'art, mais, dans ce domaine, il n'était pas un spécialiste comme Alioth, Geymüller et Vögelin ; la littérature l'intéressait davantage, et la musique aussi, si l'on en juge par les nombreuses allusions que fait Burckhardt à cet art. On sait que l'historien exécrait l'art tapageur de Wagner, et que s'il admirait Beethoven, sa sympathie allait tout entière à Mozart et aux mélodistes italiens : Bellini, Donizetti. Il avoue même qu'il a un faible pour la musique facile et légère des compositeurs de valses viennoises, comme Strauss. Mais tout cela offre pour nous un bien moins vif intérêt que les idées de Burckhardt en politique. C'est la première fois qu'on les trouve exposées avec quelque détail. On croit volontiers que l'historien, entièrement absorbé par ses travaux sur le passé, méprisait un peu les événements contemporains. Oui, sans doute, Burckhardt n'aimait pas la

politique, mais cela ne l'empêchait de suivre avec vigilance ce qui se passait dans le monde. Son regard d'historien lui faisait découvrir des conséquences qui échappent ordinairement aux yeux du commun. Et puis, il avait en Preen un homme admirablement renseigné sur les affaires publiques et qui, de plus, était un esprit indépendant avec lequel on pouvait librement causer. Bien loin d'approuver la politique allemande impériale après 1870, ce fonctionnaire badois la jugeait avec une grande sévérité. Il fit connaître à Burckhardt l'ouvrage curieux que Constantin Frantz écrivit après 1867 sur la politique bismarckienne, qu'il condamne comme contraire aux véritables intérêts de l'Allemagne. Burckhardt remercie fort son ami de lui avoir signalé ce remarquable livre, et il part de là pour s'exprimer avec une grande franchise sur la politique allemande. Dès la guerre de 1870, Burckhardt prévoit qu'elle conduira l'Allemagne aux abîmes : cette guerre, pour lui, n'est que le commencement d'autres guerres. Il en veut au vainqueur de marquer une telle dureté de « vengeance » à l'égard du vaincu. L'Allemagne aussi a ses responsabilités dans cette guerre qui a été voulue par Bismarck, comme les autres guerres de 1864 et de 1866 ont été préparées par lui. Et la conséquence, c'est l'Europe, qu'il voit armée jusqu'aux dents. « La pauvre nation allemande, dit Burckhardt, au lieu de pouvoir se livrer aux arts, devra faire l'exercice... *Quoad militariana* ? »

L'angoisse de l'historien est grande en constatant qu'un pays si éclairé et qui, plus que tout autre, pouvait travailler à la civilisation, doit être condamné à une vie qu'il résume ainsi : « Avancement et uniforme, portes ouvertes et fermées au roulement du tambour. »

D'un tel « Etat militaire », Burckhardt attend le pire, et on le voit, dans une lettre prophétique, annoncer qu'un grand cataclysme fondra sur le monde et menacera d'anéantir la civilisation. Le pessimisme attrista ses dernières années ; pourtant, il resta toujours amène et bienveillant pour ses amis. Avec Preen, il se montre dans tout l'abandon de sa nature primesautière : les lettres, à vrai dire, s'espacent, car le vieil-

lard est de plus en plus absorbé par son enseignement, qui est la grande chose de sa vie. Cependant, il fait encore des voyages, et lorsqu'il visite l'Italie, Paris, Londres ou Vienne, il ne manque jamais d'informer son ami de ce qu'il voit et de ce qu'il fait. Et puis, à la fin de l'année, à la Saint-Sylvestre, il vient, comme il dit, « frapper à sa porte » et récapitule les événements de l'année. Les lettres de Burckhardt sont toujours charmantes, mais je n'en connais point de plus délectables que celles qu'il écrit à Frédéric de Preen.

— En Allemagne, on a la coutume de célébrer le sixième anniversaire des écrivains de marque. Nous avons introduit chez nous cette coutume depuis quelques années, et je crois que nous n'avons pas eu tort. A soixante ans, un écrivain est au seuil de la vieillesse, et il a déjà accompli la plus grande partie de son œuvre ; quand il vaut la peine qu'on l'honore, on a raison de n'y point manquer. La chose est d'autant plus naturelle pour Jacob Bosshart qu'il a justement publié cette année son œuvre la plus forte : *Ein Rufer in der Wüste*. J'ai déjà dit ici tout le bien que je pense de ce beau roman, tout grouillant de vie et qui met en scène les milieux les plus divers d'une grande ville suisse de nos jours. Ce qui fait aussi la supériorité de cette œuvre, c'est le noble esprit qui l'inspire ; en maintes pages, un grand souffle l'anime, et par la profondeur psychologique, Bosshart s'élève souvent à la hauteur de Dostoïevsky. On ne croyait pas Jacob Bosshart capable d'écrire un long roman, parce que, jusqu'à ce jour, il s'était confiné dans la nouvelle, et même la courte nouvelle. Pour la netteté du trait et l'observation aigüe, on l'a comparé, non sans raison, à Maupassant. Dans son œuvre nouvelle, Bosshart a montré que lui aussi pouvait faire une grande étude de mœurs. Je suis heureux, pour ma part, d'avoir contribué à la faire connaître en Suisse française. Dans mes chroniques suisses allemandes, j'ai souvent parlé de lui, et il convient, en outre, de rappeler que la *Bibliothèque universelle* a été la première à traduire en français une œuvre de Bosshart, cette admirable nouvelle de *Dödéli*, qui est peut-être son chef-d'œuvre.

— Les romans ont été particulièrement nombreux cet été, et parmi eux il en est trois ou quatre de remarquables. Les femmes surtout semblent s'être donné le mot pour fournir des choses intéressantes. M^{me} Lisa Wenger a écrit un beau récit, très vivant, *L'oiseau dans la cage* ¹. M^{me} Maria Waser a mis toute son âme dans son roman, *Wir Narren von Gestern*, qu'elle appelle la « Confession d'un solitaire ². » Ce solitaire est un esprit très noble, qui s'est laissé instruire par la vie. Une infirmité l'a éloigné de bonne heure du grand courant du monde, mais ne l'en a élevé que plus haut dans l'ordre de la pensée. C'est lui qui nous raconte sa vie, en l'identifiant à celles des êtres qui lui sont chers : sa mère, qui remplit toute la première partie du récit et dont la grande et belle nature agit sur le lecteur avec une singulière force : c'est la femme forte de l'Evangile, avec toutes les grâces d'une âme très féminine. Cette femme met au monde, assez tard, une petite fille, « Rehlein », qui sera le rayon de soleil d'un milieu auquel un père un peu fantasque n'a pas su donner la joie. Je ne connais pas peinture plus charmante que celle de ce petit être, vraie sylphide, qui apprend aux siens à prendre la vie par le côté poétique. Les « Fous de hier », ce sont les gens du passé qui, vivant attachés à leur ingrat labeur, ne savent pas cueillir les joies passagères de l'existence. Dans le grand désarroi des âmes qui a suivi la guerre, un tel livre, qui est un hymne à la joie, à la beauté, à la vaillance, à la bonté, a pour but d'apporter du réconfort. Remercions M^{me} Waser de nous l'avoir donné et souhaitons-lui de nombreux lecteurs.

Le récit de M^{lle} Esther Odermatt, *Die Seppe* ³, est une belle histoire qui se passe dans l'Unterwald, à la fin du XVIII^e siècle. Il met en scène un petit groupe de montagnards sympathiquement étudié. Dans ce groupe se détache la haute figure de la Seppe, une femme de tête, qui, au moment de l'invasion française, se met à la tête des combattants. Cette femme énergique, qui a pris la direction de la maison après la mort

¹ Zurich, Grettzlein et Cie.

² Deutsche Verlagsanstalt, Stuttgart und Berlin, 1922.

³ Zurich, Rascher et Cie, 1922.

de son père, devient aussi le représentant le plus remarquable de la communauté. M^{lle} Odermatt a dessiné cette femme d'un trait sûr, avec une sympathie évidente. Je ne sais pourquoi la Seppe m'a rappelé Colomba. Sans doute, cette femme unterwaldienne n'a pas la rudesse de la Corse, mais elle a toute son énergie. Sur le tard, elle recueille dans sa maison son neveu, fils d'un peintre qui vit en Italie et qui a épousé sa sœur ; le petit aime fort sa marraine, sa « Gotte », et c'est par un tableau charmant, une idylle, qu'elle clôt son roman. La vigoureuse montagnarde, sans rien perdre de son originalité savoureuse, se laisse attendrir par le doux regard et les grâces de l'enfant. Je vous le dis, M^{lle} Odermatt a écrit un très joli roman. Je voudrais bien qu'on le traduisit en français.

Le roman de C.-A. Bernoulli, *Bürgerziel* ¹, est d'une toute autre nature : c'est une histoire réaliste, très objective, où l'auteur, à la manière de Flaubert, se contente de transcrire les choses sans faire de commentaires. Il nous raconte cinq jours de la vie d'un homme, choisis parmi les plus significatifs et faisant le mieux connaître son caractère. Ces jours s'espacent dans les deux années de 1917 à 1919, si riches en événements. Comme fond au tableau, la ville fédérale à la fin de la guerre et depuis l'armistice ; les groupes sociaux les plus divers : brasseurs d'affaires et trafiquants, monde des ambassades, monde politique suisse, la vieille aristocratie bernoise, la bourgeoisie et le peuple. Les portraits sont nombreux et très vivants. La figure principale et qui domine les autres est celle du juge instructeur Ysenschnied, dont les cinq jours de vie nous sont contés. Le procédé de l'auteur est de peindre directement les choses : pas de phrases, et toujours des mots qui font image. Par là, M. Bernoulli se distingue nettement de la masse des écrivains suisses allemands : on sent qu'il a été à l'école des romanciers naturalistes français. J'ai lu son livre avec un vif plaisir.

— Au moment où il prend possession de sa chaire de pro-

¹ Huber, Frauenfeld, 1922.

fesseur de littérature suisse-allemande et de littérature allemande contemporaine à l'université de Zurich, M. Robert Faesi¹ publie un volume d'essais sur la littérature suisse allemande qui mérite de retenir l'attention. On sait que M. Faesi, avant de faire de la critique, s'est fait connaître comme nouvelliste, dramaturge et poète. Son talent littéraire est de nature plutôt aristocratique. C.-F. Wiegand, dans le portrait qu'il fait de Robert Faesi dans la *Jeune Suisse*², joli volume où les meilleurs de nos écrivains font réciproquement leur portrait, le définit ainsi : « Un peu distant, ayant parfois l'air de faire le renchéri, mais sain, rond, mûr et très susceptible de développement. » Pendant bien des années, Robert Faesi, qui se livre peu, a vécu solitaire. « Difficile d'abord et peu communicatif, poursuit le même critique, il allait son chemin sans dire beaucoup de paroles ; son sourire seul trahissait parfois sa pensée. Mais homme de bonne race, ayant conscience de sa valeur, il avait la volonté de faire quelque chose. »

Le fait est que M. Faesi a bien su ordonner sa vie d'écrivain. Toujours à point nommé, il a su produire l'œuvre que l'actualité attendait, et sa réputation s'est fondée solide. N'ayant pas quarante ans, il a écrit des livres fort divers, des nouvelles et des esquisses : *Idylle zurichoise*, le *Zurich poétique*, le *Fusilier Wipf* ; des pièces de théâtre : *Portes ouvertes*, *La façade*, *Ulysse et Nausicaa* ; un volume de vers inspirés par la guerre : *Aus der Brandung*, et qui est sans doute ce que la poésie suisse allemande a produit de meilleur pendant ce temps. Ajoutez à cela des études critiques sur A.-E. Frœlich, sur *Paul Ernst et le néo-classicisme dans le drame*, sur *Carl Spitteler* et sur *Rainer-Maria Rilke*. Les nouveaux essais que j'annonce sont plus courts et ont été publiés dans des périodiques : « La tradition et l'état présent de la littérature suisse allemande » ; « La Compagnie du mardi », histoire d'une aimable société zuricoise du XVIII^e siècle qui s'était assigné comme but de cultiver les lettres et de se tenir au courant

¹ *Gestalten und Wandlungen schweizerischer Dichtung. Zehn Essays.* Zurich, Amalthea Verlag, 1922.

² *Die junge Schweiz.* Zurich, Rascher.

des productions du dehors ; « C.-F. Meyer et Thomas Mann » ; « Adolphe Frey ». « Trois portraits d'écrivains nouveaux : Jacob Schaffner, Albert Steffen, Max Pulver » ; les *Nouvelles Suisses* de Strindberg ; « La poésie suisse allemande et la guerre mondiale » ; « Gottfried Keller et Goethe ». En groupant ces essais, M. Faesi a voulu montrer que la littérature suisse allemande avait sa vie propre. Sans doute, bien des écrivains suisses allemands se sont inspirés d'auteurs étrangers, mais tous ou presque tous (on peut compter les exceptions) ont gardé la marque du pays natal. Cette marque, M. Faesi la définit ainsi : une solidité un peu grave, visant plus à instruire qu'à amuser, et tendant à mettre la littérature au service de l'utilité publique.... Chez les nouveaux venus, Albert Steffen, Pulver et quelques autres, on remarque bien le besoin de s'affranchir de cette tradition, mais ces efforts ont été isolés et n'ont point abouti à la création d'œuvres puissantes qui peuvent se mettre en regard des grands classiques du XIX^e siècle. C'est à ceux-ci que va l'admiration de M. Faesi, qui a exposé ses idées dans un bel essai sur « Gottfried Keller et Goethe ».

Par sa critique aussi, M. Faesi se rattache à ses aînés : il est peut-être plus alerte et plus brillant qu'eux, mais il a gardé leur solidité et il est absolument dépourvu de dilettantisme. Si l'on ajoute qu'il a de l'humour, de la fantaisie, de l'esprit, on est en droit d'attendre beaucoup de lui. Surtout qu'il ne s'enlise pas dans la critique et qu'il trouve encore le temps et le goût d'écrire des œuvres d'imagination !

— Enfin nous allons avoir l'édition complète des œuvres de Carl Spitteler, que M. Diedrich, de Iéna, nous promettait depuis longtemps. Ce n'était pas la faute de cet éditeur intelligent si la chose tardait : il se heurtait au mauvais vouloir du premier éditeur de Spitteler, auquel le poète avait vendu ses premières œuvres. Il a fallu la campagne courageuse de quelques journalistes pour faire comprendre à cet éditeur qu'il se déconsidérerait en mettant l'argent au-dessus de la renommée du poète. Cet éditeur a fini par consentir à céder ses

droits à l'éditeur de Iéna qui, comme on sait, a publié *Prin-temps olympien*, *Imago*, *Vérités dites en riant*, en des éditions fort artistiques. Nous aurons donc très prochainement un très beau Spitteler complet, ce dont il faut se réjouir.

ANTOINE GUILLAND.

Chronique scientifique.

Encore la neige colorée : les pluies de poussières et leur origine. — D'où tirer l'alcool pour remplacer le pétrole ? — L'acier inoxydable. — Aéroplanes et vaisseaux de guerre. — Le repérage des sous-marins. — Le saule et l'agriculture. — Le Doryphora de la pomme de terre. — Une épave à retrouver. — Le rachitisme et la lumière. — Le zinc dans les organismes. — Publications nouvelles.

A propos d'une chute de neige colorée — ou plutôt de la coloration d'une neige déjà tombée — dans le Briançonnais, en mars, et dont il a été parlé ici même, M. O. Mengel a présenté à l'Académie des Sciences quelques observations. Nous avons indiqué que MM. Pons et Remy ont d'abord pensé à l'origine saharienne de la matière minérale colorante, puis ont cru devoir s'arrêter à une origine moins lointaine, en faisant venir la poussière des terrains ocreux exploités en Vaucluse. M. O. Mengel est d'avis que la première hypothèse était la bonne, après étude de la situation atmosphérique telle qu'elle se présentait à la date indiquée.

Les chutes de poussières terrestres, en Europe, se classent en trois catégories, dit M. Mengel. Celles qui répandent sur le sol des projections ou des cendres volcaniques s'observent en toute saison. Celles qui donnent des débris organiques ou minéraux variés se produisent surtout à l'époque des cyclones orageux d'été : comme exemples on peut citer les chutes de mai 1887 à Cahors (feuilles, insectes, crapauds, matières charbonneuses, algues rouges, venant des Landes), de décembre 1860, à Sienne ; d'août 1852 à Reims. Enfin il

y a les chutes de poussière fine, de couleur brun cannelle ou rouge brique, à teneur à peu près constante en silice-alumine (0,54-0,60), en carbonate de chaux (0,22-0,31) et oxyde de fer (0,11-0,03), chutes ne se produisant (avec ou sans pluie) qu'aux équinoxes et particulièrement lors des vents cycloniques du printemps, de janvier à mai, avec maximum en mars.

Pour Ehrenberg, Fournet et Tarry, ces poussières viendraient des déserts de l'Afrique, de l'Inde, même de l'Amérique du Sud, ce qui paraît beaucoup. Il est vrai d'autre part que si les colorations extraordinaires des couchers du soleil après l'explosion du Krakatoa étaient bien dues à des poussières volcaniques, il faut admettre que celles-ci ont fait le tour du globe, et même plusieurs fois : mais peut-être étaient-elles exceptionnellement légères. Quoi qu'il en soit, pour M. Mengel, il y a deux provenances principales des poussières minérales tombant en Europe : les déserts du Sahara et de la Lybie, principalement en ce qui concerne les chutes se produisant dans le bassin méditerranéen ; d'autre part les steppes du sud de la Russie et de la Turquie d'Asie, en ce qui concerne les chutes se produisant en Pologne, Allemagne et Norvège.

Il n'est pas besoin de fortes perturbations atmosphériques pour soulever le sable ou le loess : des tourbillons locaux suffisent, comme il s'en présente à l'approche des dépressions secondaires. Et une fois qu'elles ont été amenées à moyenne altitude, ces poussières trouvent assez facilement des véhicules pour les emmener au loin, sous forme d'aires cycloniques en promenade.

M. Mengel a examiné les conditions où se sont produites diverses chutes de la troisième catégorie, au point de vue météorologique, et il a constaté que la situation commune est caractérisée par l'apparition d'une aire cyclonique sur les Iles britanniques, avec formation de dépression secondaire sur la Méditerranée occidentale, commandant au sud de l'Algérie des vents sud-ouest tournant au sud et au sud-est, de la Tunisie au nord de l'Italie. En mars 1922, lors de la

chute de matières colorant la neige en jaune dans le Briançonnais, les conditions étaient exactement celles qui viennent d'être dites, et dans ces conditions, il semble bien que l'origine saharienne soit la plus vraisemblable. Mais il reste à analyser les poussières et à voir si elles rappellent les apports sahariens authentiques et certains.

— Le pétrole se faisant rare, et les gisements s'épuisant à mesure que la consommation s'accroît d'année en année, les techniciens que préoccupe l'avenir regardent de plus en plus du côté de l'alcool. A l'œuvre du soleil antique, on songe à substituer celle du soleil actuel, ce qui est fort rationnel. Charbon, lignite, pétrole s'épuisent : les réserves accumulées se vident ; il faut donc vivre sur la production d'agents d'énergie au jour le jour. L'alcool paraît bien avoir un avenir, quoique son pouvoir calorifique soit médiocre. On peut en obtenir de sources très variées, comme l'indique *La Nature* (8 juillet), qui résume un livre paraissant fort bon de M. A. Bruttini, de l'Institut international d'agriculture de Rome. On peut en tirer des algues, comme l'a indiqué M. Kayser, après ses études sur les Laminaires. On en obtient de la sciure de bois, comme chacun le sait depuis longtemps. De nouveaux procédés assurent des rendements plus élevés. On connaît le principe général : la cellulose traitée par un acide sous pression donne du dextrose et d'autres sucres qui, par la fermentation, donnent de l'alcool qu'on isole par distillation. Cent kilos de sciure donnent six litres d'alcool avec le procédé ordinaire. Avec le procédé Meisels le chiffre serait de quarante-deux kilos de sucre. En tout cas la forêt pourrait fournir beaucoup d'énergie. Un statisticien est arrivé à la conclusion que dans les forêts et scieries des Etats-Unis, il se perd chaque année 134 millions de mètres cubes de bois. En y ajoutant 48,4 millions de mètres cubes détruits par les incendies, les champignons, les insectes, on arrive à un total de 182,2 millions de mètres cubes d'où l'on pourrait tirer 58,4 millions d'hectolitres d'alcool.

On peut tirer de l'alcool de la tourbe : un quintal donne dix litres et le résidu sert de combustible ou d'engrais.

La paille donne de l'alcool tout comme la sciure de bois, et se traite comme celle-ci. On a parlé d'un rendement de 66 kilos de sucre pour 100 de paille, ce qui paraît beaucoup. Tous les résidus de cellulose, d'ailleurs, donnent du sucre ; dans les fabriques de papier, les eaux résiduaires renferment environ 2 % de sucres fermentescibles : elles fourniraient environ 1 % d'alcool. Le procédé a été utilisé en Allemagne durant la guerre dans douze fabriques créées pour traiter les eaux provenant de la production de cellulose sèche. Le rendement était d'environ 3,2 % d'alcool pour les explosifs.

Les marrons d'Inde ont été fort utilisés en France pour la production d'alcool et d'acétone, pour économiser les pommes de terre, l'orge, le maïs. Cent kilos de marrons secs donnent 27 ou 28 litres d'alcool.

Les glands peuvent se traiter comme les marrons ; ils contiennent 40 % d'amidon et du saccharose ; rendement de cent kilos de glands secs entiers : de 9 à 20 litres d'alcool. En Italie l'arum a été utilisé : ses rhizomes donnent 10 % d'alcool. En Afrique du nord, cela a été l'asphodèle : on tire des racines tubéreuses 6 à 7 kilos d'alcool d'un quintal. Le muscari et les jacinthes contiennent de 20 à 25 % de sucres et hydrates de carbone saccharifiables, donnant de 8 à 10 % d'alcool. Bien d'autres plantes, d'ailleurs, donnent également de l'alcool. Mais la récolte n'est pas aisée, et il faudrait instituer des cultures méthodiques après examen attentif, montrant quelles espèces sont les plus avantageuses. Car la crise du pétrole est aiguë et il faut y parer.

— Qu'est-ce que l'acier inoxydable dont on parle et dont on fait un usage croissant depuis quelques années, dans la coutellerie et dans d'autres industries aussi ? C'est un alliage, un acier spécial, un de ces alliages dont il existe un grand nombre, et qui ont de si remarquables vertus. C'est un alliage à 12 ou 14 % de chrome, avec 0,25-0,35 de carbone, et 0,2-0,4 de manganèse. Cet acier résiste aux acides et garde son poli même dans un laboratoire de chimie ; il est utilisé en coutellerie, pour les instruments de chirurgie, les lames de rasoir ; durant la guerre il était réservé aux soupapes de moteurs.

L'acier inoxydable se fabrique au four électrique ; le durcissement s'obtient en chauffant à 900° ou 1000° et en trempant ensuite. Mais selon l'usage qu'on se propose de faire de l'acier, on chauffe à des températures variables et avec un soin tout particulier.

L'acier inoxydable a à son actif quelques exploits que signale *La Nature* (8 juillet). Une pompe à trois corps, avec deux pistons en bronze et un en acier inoxydable, travailla sans arrêt pendant toute la guerre sous la pression de 126,6 kilogrammes par centimètre carré. En 1918 on la démontra : le diamètre des pistons de bronze était réduit de 2,8 millimètres ; celui du piston en acier, de 0,4 millimètre seulement, soit sept fois moins. Voici encore le cas d'une turbine Westinghouse (3000 tours à la minute, 14 kilogrammes de pression, vapeur surchauffée à 315°). Elle est pourvue en juin 1920 d'aubes neuves, les unes en acier au nickel, les autres en acier inoxydable. Après cinq mois de marche ininterrompue on constate que seules ces dernières sont intactes : les autres présentent les corrosions habituelles.

L'acier inoxydable semble devoir prendre une place très importante dans la fabrication des soupapes de moteurs à combustion interne. Celles-ci sont soumises à des températures très élevées (700-750° centigrades), où leur résistance s'abaisse considérablement. En acier au nickel, la résistance tombe à 12,6 kilos ; en acier inoxydable, elle reste à 32 kilos, et sa surface ne s'écaille pas. Aussi l'acier inoxydable est-il la matière de choix pour la fabrication des soupapes des moteurs d'aviation, et d'automobile. Cet alliage a certainement devant lui un bel avenir. Et il faut remercier le four électrique d'avoir rendu possible la fabrication d'alliages si nombreux, présentant de si diverses qualités.

— Des expériences intéressantes ont été faites en Angleterre, par ordre de l'Amirauté, sur la valeur relative des aéroplanes et vaisseaux dans un combat hydro-aérien. Une escadre marchant en formation de combat a été attaquée par des torpilles projetant de l'huile en guise d'éclats métalliques, lancées par des avions. Or, presque tous les projectiles ont atteint les

navires, et cinq ou six les ont atteints dans leurs œuvres vives. Les navires ont-ils riposté ? L'expérience n'a pas été faite. Mais les experts étaient postés sur les navires, et tous ont constaté qu'à aucun moment l'artillerie n'aurait pu atteindre les avions. Ceux-ci s'étaient cachés dans une fumée qui les dissimulait à la vue sans les empêcher d'y voir clair. Aussi, en un temps très court, une minute et demie, l'escadrille aérienne avait-elle couvert l'ennemi de projectiles, après quoi elle s'échappait, avec une rapidité et une sûreté d'évolution admirables, et regagnait sa base, sans avoir éprouvé le moindre dommage. Décidément il faudra, dans les guerres futures, plaindre les habitants des villes : ce n'est guère que dans les habitations de campagnes, isolées, que l'on sera un peu à l'abri des avions. Les agglomérations, et, sur mer, les unités puissantes, auront tout à craindre. Ainsi le veut la civilisation du XX^e siècle.

— Pour ne pas abandonner le thème du progrès, signalons un procédé qui a été proposé pour déceler la présence d'un sous-marin. Il n'appartient pas à la catégorie des procédés acoustiques, utilisant les microphones. MM. P. Sacerdote et Lambert utilisent un procédé électrique : le sous-marin révèle sa présence par la différence de sa conductibilité électrique par rapport à celle de l'eau de mer. Mais pour cela il faut des câbles conducteurs immergés, et dès lors la méthode n'est applicable que sur des points délimités, et particulièrement menacés : à l'entrée d'une passe de port ou de détroit. On conçoit bien que si deux câbles sont immergés parallèlement à une distance l'un de l'autre de l'ordre de la longueur moyenne d'un sous-marin, et si chaque câble a une extrémité libre, et l'autre reliée à l'un des pôles d'une génératrice de courant, celui-ci passe d'un câble à l'autre par l'eau de mer : un galvanomètre indique l'intensité du courant. Si un sous-marin se place entre les câbles la résistance de la mer est diminuée et l'intensité du courant est accrue : le galvanomètre en témoigne. Tel est le principe. Mais il n'a pas été appliqué pratiquement, semble-t-il. Il y aura intérêt, peut-être, à pousser plus loin les expériences.

— Le saule, dit *La Nature*, devrait être mieux apprécié des agriculteurs. Il rend des services signalés, et dans les régions dévastées du nord de la France où le Boche a pieusement détruit tous les ruchers — comme toute autre chose destructible — il est particulièrement recommandé sous forme de saule blanc ou de saule Marsault. Ces deux espèces, tout en préférant les sols humides et marécageux, s'accommodent aussi des terrains secs, même arides : on les voit pousser entre les rochers et même sur les murs. Si on les plante dans les coins perdus, au bord des ruisseaux s'il y en a, sur les remblais, n'importe où, au reste, à courte distance des ruchers, 100, 200, 300 mètres, on fera un sensible plaisir aux abeilles, et on travaillera au bien des ruchers. Car alors au printemps, où fleurissent ces arbres ou arbustes, dont chacun connaît les chatons pressés d'annoncer le réveil de la nature, les abeilles se verront économiser les courses longues et fatigantes, et le miel et le pollen des fleurs procurent en quelques jours aux colonies les provisions nécessaires à l'élevage d'une population de butineuses. La preuve c'est qu'on voit les ruches en cloche augmenter de 1500 gr. par jour lors de la floraison des saules. Ceux-ci présentent un avantage notable, de fleurir à un moment où la nature n'a pas grand'chose d'autre à offrir aux abeilles.

— Le *Doryphora*, ou, pour employer un terme scientifique et précis, le *Leptinotarsa decemlineata*, a fait son apparition en France, dans la Gironde, et l'Académie d'agriculture en a éprouvé une légitime émotion. Cet insecte s'attaque à la pomme de terre ; c'est donc l'ennemi d'une de nos plus précieuses ressources alimentaires : l'émoi est de mise, car nul ne l'ignore, c'est l'intestin qui régit l'humanité.

M. J. Feytaud, directeur de la station entomologique de Bordeaux, à qui l'on doit un intéressant petit livre sur les termites, a présenté à l'Académie d'agriculture une note sur la question.

Toute l'Europe s'était vivement émue vers 1877-1878, quand on découvrit en Allemagne quelques foyers du ravageur américain. Mais il y eut plus de peur que de mal,

L'Angleterre, ensuite, présenta quelques foyers qui ne durèrent pas ; la dernière apparition date de 1914-1915, époque où en Allemagne deux ou trois hectares furent touchés.

C'est l'an dernier, probablement, que le fléau a débuté en France : mais il a échappé à l'attention, de sorte que cette année, en juin, quand la présence du ravageur a été manifeste, il occupait déjà un territoire étendu aux environs de Bordeaux. Les statistiques préfectorales parlent de cent hectares : M. Feytaud estime qu'il faut en compter davantage, deux cent-cinquante. C'est beaucoup.

Le *Doryphora* ne se contente d'ailleurs pas de dévorer les fanes de pommes de terre : comme l'a indiqué M. P. Marchal à ce propos, il s'en prend aux feuilles de toutes les Solanées, à celles de la tomate, de l'aubergine, du tabac, etc. Il hiberne à l'état parfait, et au printemps se jette sur les premières feuilles des pommes de terre : il a vite fait de supprimer le moindre espoir de récolte.

Est-on désarmé contre ce nuisible personnage ? Nullement. L'arséniate de plomb, avec la bouillie bordelaise, qui sert au traitement de la vigne contre l'Altise, l'Eudémis, la Cochyliis, est fort actif, en pulvérisation. Mais encore faut-il bien asperger les plantes. Et d'autre part, on voit l'ennemi opérer un mouvement de recul et se réfugier un temps dans les herbes, où il mange mal, et d'où il sort après quelques jours, quand des pousses nouvelles se sont produites, offrant une nourriture fraîche, saine, non toxique. Peut-être d'ailleurs peut-on prendre le *Doryphora* par la gourmandise : si l'on ajoute de la mélasse au liquide empoisonné, il passe sur le dégoût que lui inspire le poison, à la faveur de l'attrait du sucre. Ce qui le fait périr misérablement. L'essentiel est d'agir résolument et aussi de surveiller de près : des foyers nouveaux peuvent se former par vol d'adultes à longue distance, et par transport au loin de tubercules mal lavés, provenant de foyers, la terre entourant les pommes pouvant contenir des nymphes et larves. Il ne faut pas que le fléau prenne de l'extension.

— Une intéressante tentative de sauvetage d'épave est en cours. En mai 1915 un paquebot américain, l'*Amiral Farragut*, aborda et éperonna *La Mérida*. Les passagers furent sauvés, mais le bateau coula avec deux millions de dollars d'or et d'argent, par soixante mètres de fond. On sait bien à peu près où il est : mais l'« à peu près » ne suffit pas. On ne pouvait déterminer au juste de combien *La Mérida* avait dû dériver, par le vent, et par le Gulf-Stream, de sorte qu'en définitive on est bien à peu près assuré que l'épave se trouve dans une aire de quinze kilomètres carrés : mais il faut explorer celle-ci méthodiquement. De quelle façon ? Un des procédés qui vont être utilisés consiste à mettre à l'eau une chaîne de fer isolée par des torons de coton d'une chaîne de cuivre prolongeant la première, le tout relié à un relais électrique très délicat. La théorie est que, si le fer et le cuivre se trouvent simultanément en contact avec une masse métallique, ils forment les plaques positive et négative d'une pile dont l'eau constitue l'électrolyte : dès que la pile est influencée, une sonnette électrique s'agite. C'est très bien comme théorie : mais en pratique il faut une certaine chance pour que les deux chaînes viennent au contact d'une masse métallique.

— A quoi tient le rachitisme ? Un médecin américain qui a fait sur ce sujet une conférence à la *Royal Society of Medicine* de Londres, est d'avis que l'alimentation joue un rôle moins considérable qu'on ne dit. Ce qui compte surtout c'est l'éclairage. Le rachitisme est une maladie due à un éclairage insuffisant, à une insuffisance d'exposition aux rayons solaires. C'est une maladie qui apparaît durant l'hiver, et atteint son apogée au soleil du printemps. Elle disparaît en été. Il y a une progression marquée, d'un mois au suivant, de décembre à mars. Le traitement du rachitisme, c'est donc la cure de lumière. Dans la lumière, la radiation la plus active est l'ultra-violette. On observera toutefois que l'action de la lumière dépend en partie de la pigmentation du sujet. Les rats blancs bénéficient de l'irradiation à la lampe à mercure, les noirs, non. Pareillement l'enfant nègre rachitique ne tire

pas du soleil de New-York le même profit que le petit blanc rachitique. Il lui faut un soleil plus puissant, celui des Indes occidentales où le rachitisme ne se montre jamais.

L'action de la lumière est non pas locale, mais générale. Un membre rachitique protégé contre les rayons solaires bénéficie tout autant de l'irradiation générale que l'autre membre directement exposé.

Est-ce à dire que la qualité des aliments ne joue aucun rôle dans la détermination du rachitisme ? Ce n'est point l'avis de l'auteur. Mais l'alimentation n'exerce une action que si le facteur lumière se trouve agir simultanément. L'indication thérapeutique est évidente. Il y a deux manières de traiter le rachitisme : administrer l'huile de foie de morue, et exposer à la lumière solaire.

— M. Gabriel Bertrand, qui s'est beaucoup occupé de la présence — en proportions d'ailleurs faibles — de divers métaux dans les tissus des organismes, a fait voir récemment que le zinc, coexistant avec le fer dans les tissus, joue un rôle dans la nutrition et le développement général. L'expérience a été faite sur la souris. D'une même portée de souris un lot a été nourri avec des aliments sans zinc, et un autre, avec les mêmes aliments additionnés de zinc. Le résultat a été très net : le zinc est nécessaire. Ce n'est pas qu'il en faille beaucoup : une dose variant de 1,5 dixième à 3 dixièmes de milligramme suffit à prolonger la vie de 25, 40, et 50 %. Plusieurs métaux jouent évidemment un rôle dont on ne se doutait pas dans les phénomènes de la vie. Le manganèse est un de ceux qu'a signalés le même distingué chimiste. Aux faits qu'il a déjà signalés celui-ci ajoute cette notion que, dans un même tissu d'un même végétal, la teneur en manganèse présente des variations selon la phase du cycle vital. Cela n'a rien de très surprenant : les divers systèmes présentent une activité différente selon la période de végétation et on conçoit qu'un élément chimique puisse être plus abondant sur un point que sur un autre, du fait des translocations qui s'opèrent.

— Publications nouvelles. M. J. M. Stillman a publié un *Theophrastus Bombastus von Hohenheim, called Para-*

celsus, his personality and influence as physician, chemist and reformer (Open Court C^o, Chicago), qui présente un réel intérêt. Le personnage n'avait rien de très sympathique : il était prétentieux et avantageux au dernier degré. Peu d'hommes ont été aussi satisfaits d'eux-mêmes. Et, en fait, Paracelse l'était à assez bon compte. Car il n'a rien produit de transcendant. Pourtant il faut lui savoir gré, de façon générale, de s'être insurgé contre l'autorité. Seulement il a gâté son affaire comme font tous les hérétiques qui, en somme, n'ont d'autre visée que de démolir un dogme qui n'est pas d'eux pour en substituer un autre de leur façon, pour lequel ils exigent un respect illimité. Ils n'ont pas le sens de l'évolution, et finissent toujours par travailler à rétablir l'autorité qu'ils ont démolie, à se muer en autorité définitive. Paracelse a eu un autre mérite, celui d'introduire la chimie minérale dans la thérapeutique. Ce ne fut ni un créateur ni un réformateur et la place qu'il tient dans les sciences est médiocre. Le livre de M. Stillmann se lit avec facilité. Dans *Les petites idées des grosses bêtes* (A. Fayard, Paris), M. H. Coupin donne quantité d'anecdotes et d'observations sur les manifestations d'intelligence et d'instinct, des grosses bêtes et aussi des petites, empruntées à divers naturalistes. Livre agréable à lire, rempli de faits curieux.

Dans la collection des actualités scientifiques (Gauthier-Villars, Paris), M. J. Duclaux publie sur les *Colloïdes* un ouvrage très clair et précis, exposant ce que sont les colloïdes, en quoi ils diffèrent des cristalloïdes — tout en en approchant beaucoup parfois — le rôle qu'ils jouent dans l'organisme, en physiologie et en pathologie, le rôle qu'ils jouent dans de nombreuses industries aussi. Le livre de M. J. Duclaux sera très lu ; il traite d'une grosse question d'actualité, et de façon magistrale. Le livre de M. Harold Peake, intitulé *The English Village, the origin and decay of its community* (Benn Brothers, Londres) vise à expliquer comment s'est formée l'aggrégation rurale anglaise formée d'*homo alpinus* agricole d'origine asiatique, ayant pour chef un *homo nordicus*, et pourquoi cette agglomération tend à rétrograder ; comment enfin on

pourrait la rajeunir. L'étude de l'auteur intéresse aussi bien les étrangers que les Anglais : le problème des populations rurales se pose partout, et présente partout la même importance. M. H. Peake est fort érudit en histoire, archéologie, sociologie et anthropologie, et son livre présente un sérieux intérêt par les idées qu'il émet. La librairie Payot a édité un livre fort intéressant de M. Paul Kirchberger (traduit de l'allemand) sur *La théorie de la relativité exposée sans mathématiques*. Sans lyrisme ni littérature inutile non plus, de façon pondérée, exacte et intelligible. Assurément on ne peut comprendre toute la théorie sans mathématiques, mais on peut sans elles comprendre beaucoup de choses, et se rendre compte qu'en somme la relativité n'a en réalité qu'un intérêt des plus relatifs.

HENRY DE VARIGNY.

Chronique politique.

La conférence de Londres et ses suites. — Méthodes bolchévistes. — On parle de nouveau du proche Orient. — La sagesse de la petite Entente. — Le Reich et la Bavière. — Les agitations de l'Irlande. — La résurrection du ministère Facta.

On avait fondé quelques espoirs sur la conférence de Londres. D'aucuns affirmaient même qu'elle dépassait en importance toutes celles qui avaient eu lieu depuis l'armistice. Mais comme pareille chose se dit à la veille de chacune des réunions du Conseil suprême, on n'y prête plus guère attention.

La demande de moratoire du Reich rendait nécessaire une entrevue entre les premiers ministres de France et d'Angleterre. J'ai déjà dit que le cas du gouvernement de Berlin était louche, que tout portait à croire qu'il avait encouragé la dépréciation de sa propre monnaie pour être en mesure d'arguer d'impuissance quand il s'agirait de remplir ses engagements. Mais l'événement paraît avoir dépassé son attente ; l'effon-

drement du mark ouvre de redoutables problèmes économiques et sociaux ; et si les gros financiers allemands continuent de disposer de vastes disponibilités dans les banques du dehors, le gouvernement est manifestement hors d'état de payer des centaines de millions ou des milliards en or ou en devises étrangères.

Il faut donc prendre son parti de cette déplorable situation, donner au Reich le temps de respirer, mais en même temps arrêter des mesures pour qu'il ne renouvelle pas certaines manœuvres et se remette à payer dès qu'il le pourra. Pour cela, il est nécessaire d'exercer un contrôle sur les finances de l'Etat et de s'assurer des garanties qui obligent le gouvernement à s'exécuter, qu'il le veuille ou non. Après quoi, puisque le comité des banquiers réunis à Paris a estimé que les charges de l'Allemagne étaient trop lourdes pour qu'elle pût tenter utilement un appel au crédit international, la question d'une réduction de l'indemnité doit être envisagée et cela se lie à une autre question, celle des dettes interalliées.

En tout état de cause, une entrevue entre MM. Lloyd George et Poincaré était nécessaire ; on pouvait en attendre de bons résultats. Seulement il fallait que l'entretien portât sur toutes les affaires en cours, qu'il s'inspirât de netteté, de franchise et de bonne volonté.

L'affaire fut gâtée avant même d'être engagée. Le premier ministre anglais, qui avait paru très pressé de voir son collègue de Paris, fut subitement pris d'hésitations, de scrupules ; au lieu de hâter le mouvement, il le ralentissait. Puis apparut la fameuse note Balfour qui annonçait que l'Angleterre, obligée de faire face à ses charges vis-à-vis des Etats-Unis, ne pouvait tenir quittes de leurs dettes ses alliés d'Europe. Dans les jours qui suivirent, M. Lloyd George prononça à la Chambre des Communes de retentissants discours où il déclarait qu'il saurait défendre les intérêts des contribuables britanniques et qu'il ne pourrait être question à la conférence d'autre chose que du moratoire demandé par l'Allemagne, C'était enlever par avance à la discussion à peu près tout son intérêt et l'aiguiller vers des obstacles difficilement surmontables.

Ces déclarations durent faire sur M. Poincaré l'effet d'une douche d'eau froide. Il avait préparé, de concert avec le ministre des finances, M. de Lasteyrie, un plan complet de reconstruction de l'Europe. Il s'est dit qu'il n'y avait pas lieu d'en faire usage en face d'un interlocuteur aussi mal disposé et résolu de se borner à présenter les réclamations de la France.

Fut-il bien inspiré ? Je ne le crois pas. C'était un véritable conseil suprême qui allait se tenir à Londres ; le ministre des affaires étrangères d'Italie, le président du Conseil de Belgique et d'autres grands personnages devaient y figurer : quelle impression le projet français d'abolition des dettes et d'assainissement des finances allemandes ne pouvait-il pas faire sur eux ! Cela d'autant plus qu'il répondait aux désirs de tout le monde... L'opinion publique aurait été émue ; M. Lloyd George, qui se cantonnait sur un terrain étroit, serait apparu comme l'homme qui, par entêtement ou pour toute autre raison, refuse les moyens d'en finir lorsqu'ils lui sont offerts ; ses propres concitoyens lui auraient donné tort ; car l'Angleterre intelligente n'a pas admiré la note Balfour : même des journaux libéraux l'ont vertement critiquée.

Mais M. Poincaré, qui possède de réelles qualités d'homme d'Etat, n'est pas un diplomate. Il ignore le grand art qui consiste, en toute circonstance, à choisir la voie la meilleure, celle qui conduit le mieux au but sans être nécessairement la plus droite ; il ne sait pas utiliser les hommes, les préparer par de savantes manœuvres et les faire agir selon ses desseins. Une fois sa résolution prise, il va droit devant lui, tout en restant pourtant capable de faire quelques concessions.

La conférence, sabotée par avance, a fort mal tourné. Le président du Conseil français a exposé les conditions auxquelles son gouvernement était prêt à accorder un moratoire à l'Allemagne. Il réclamait une surveillance sur les finances du Reich, le contrôle des douanes, un prélèvement de 26 % sur les exportations, la disposition des mines fiscales de la Ruhr et des forêts domaniales de la rive gauche du Rhin et une ou deux autres choses encore. Sans doute, aussi longtemps qu'aurait duré le moratoire, l'Entente n'aurait pas usé de ces res-

sources ; mais elle les aurait tenues à sa discrétion ; c'était le moyen, quand le jeu des paiements aurait recommencé, d'avoir prise sur le gouvernement de Berlin et de l'obliger à remplir ses engagements.

M. Lloyd George n'a pas voulu entrer dans ces vues. Il admettait le contrôle des douanes et le prélèvement sur les exportations, mesures que la conférence de Londres du printemps 1921 avait déjà prévues ; mais il refusait d'aller au delà. Entre ses sentiments et ceux de M. Poincaré, il y avait d'ailleurs une opposition absolue : tandis que la France estimait qu'en face de l'Allemagne il était impossible de prendre trop de précautions, le ministre anglais déclarait que, plus on laisserait le gouvernement de Berlin libre d'organiser ses affaires, plus tôt il serait en état de payer.

Entre ces deux hommes ancrés chacun dans son opinion, les tiers, M. Theunis surtout, ont fait de louables efforts pour chercher un terrain d'entente. Ils n'ont pas réussi. Si M. Poincaré a abandonné quelques-uns des articles de son programme, M. Lloyd George a tenu mordicus au sien. Les jours s'écoulant, le chef du gouvernement anglais s'est devenu de plus en plus autoritaire ; il avait pris la douce habitude de faire régulièrement triompher sa volonté dans tous les conseils suprêmes : visiblement la résistance de M. Poincaré l'irritait. Et le moment est venu où les grands hommes réunis à Londres ont dû constater qu'un accord était impossible.

Il n'y a, à vrai dire, pas de rupture de l'Entente. L'affaire revient à la commission des réparations : c'est à elle qu'il appartient de dire si, oui ou non, il convient d'accorder un moratoire à l'Allemagne. Mais cette commission, moins heureuse que le Conseil de la Société des nations, dépend des gouvernements. Elle peut, selon que le délégué belge se range d'un côté ou de l'autre, se décider pour le moratoire par trois voix contre une ou le refuser par deux voix contre deux ; le président exerçant en pareille circonstance une action prépondérante. Dans le premier cas, la France a nettement déclaré qu'elle ne se soumettrait pas ; dans le second, l'Allemagne ne pourra que renouveler sa déclaration de carence.

La commission a compris son rôle dans le sens le plus large : elle a envoyé une délégation à Berlin pour voir s'il ne serait pas possible d'amener le Reich à fournir des garanties qui préviendraient cette action séparée de la France que tout le monde redoute. Les pourparlers n'ont pas abouti. Même si le gouvernement du Reich, pris d'une saine inquiétude, était disposé à fournir des garanties sérieuses, on voit mal comment il s'y prendrait pour faire exécuter sa volonté. Car l'opinion publique allemande, encouragée par l'attitude de M. Lloyd George, est plus excitée que jamais. Elle en est arrivée à considérer toutes les réclamations de la France comme injustes et outrageantes ; elle voit dans M. Poincaré un ennemi mortel, qui a juré la ruine d'une nation innocente et qui tentera d'exécuter ses noirs desseins en dépit de toutes les satisfactions légitimes qu'on pourrait lui accorder. Comment le faible chancelier Wirth réussirait-il à faire entendre raison à ce peuple exaspéré ?

Maintenant le débat a recommencé à Paris dans la commission des réparations. La décision ne saurait tarder longtemps. Comme je l'ai dit, elle ne pourra manquer, quelle qu'elle soit, d'ouvrir de troublantes inconnues. Ya-t-il encore un moyen d'arranger les choses ? Personne ne le discerne aujourd'hui ; mais peut-être existe-t-il ? Souhaitons que de l'excès du mal sorte le remède !

— Les divisions de l'Entente ont causé une grande joie aux bolchévistes que l'issue des entretiens de la Haye avait mis assez mal à l'aise. Ils déclarent qu'une moisson magnifique a permis au pays de triompher de la crise intérieure, que des offres de capitaux leur arrivent de toutes parts, qu'il ne tient qu'à eux de conclure des conventions commerciales avec n'importe quel Etat. Cette allégresse est plus que suspecte. Pour les gens de sens moyen, un gouvernement dont le budget trimestriel solde par un déficit de plus de 400 trillions de roubles ne peut se sentir en très forte posture.

Si les bolchévistes font de louables efforts pour se réconcilier avec le capital, ils ont été en grand danger de se brouiller avec les partis d'extrême-gauche. Le procès des socialistes révolutionnaires qui se poursuivait à Moscou a fini, comme

on s'y attendait, par un nombre respectable de condamnations à mort. Là-dessus une vertueuse émotion a passé sur l'Europe. Des gens qui n'avaient pas eu un mot de pitié pour les officiers, les bourgeois, les intellectuels tourmentés et massacrés par centaines de milliers par les agents des soviets se sont indignés en apprenant que le sang pur de socialistes risquait d'être répandu. Le mouvement a été si fort que la bande de Moscou, qui n'a jamais brillé par le courage, a été prise d'inquiétude. Il a été entendu que, provisoirement, les prisonniers ne seraient pas exécutés, que leur sort dépendrait de la conduite, bonne ou mauvaise, de leurs coreligionnaires politiques très nombreux en Russie et ailleurs. C'est le système des otages qui a toujours été particulièrement odieux. Mais cela n'empêche pas ceux qui avaient un instant douté de l'impeccabilité des soviets de célébrer leur geste comme un acte de générosité et de revenir à eux avec reconnaissance.

— On recommence à parler de la question d'Orient. Le projet de paix préparé à Paris au mois de mars dernier, n'avait, comme c'était inévitable, causé de la joie, ni à Athènes, ni à Angora. En bonne logique, les puissances auraient dû exercer une pression égale sur les deux belligérants pour leur faire comprendre que le monde était las de leurs querelles et qu'ils devaient en finir au plus vite. Mais l'union qui avait été obtenue à grand'peine pour la rédaction de l'acte diplomatique n'a pas survécu un seul jour à son expédition. Tandis que la France croyait discerner une remarquable bonne volonté chez les Turcs, l'Angleterre signalait un excellent esprit chez les Grecs. Chacun des camps occidentaux continuait à soutenir ses clients de l'Orient, et l'état de guerre se prolongeait pour le plus grand malheur des minorités désarmées, chrétiennes ou musulmanes.

Maintenant il est question de réunir à Venise des délégués d'Athènes, de Constantinople et d'Angora en leur enjoignant d'avoir à s'accorder entre eux. Les puissances se réservent d'avoir, sinon dans le local des séances, au moins dans la chambre à côté, des représentants qui suivront les débats et interviendront quand on aura besoin d'eux. Ce système a déjà été appliqué à plus d'une reprise aux dissensions du proche

Orient ; il n'a donné jusqu'ici que de médiocres résultats, car les arbitres ne sont pas impartiaux et leurs agissements sont suspects. Mieux vaudrait que l'Europe sût indiquer une volonté unique : malheureusement cela lui est impossible.

— Tandis que les puissances occidentales ne savent que se quereller, la petite Entente donne un bel exemple de stabilité et de sagesse politiques. Les pays qui la forment diffèrent sur bien des points ; leurs intérêts sont souvent opposés. Ils comprennent cependant qu'au-dessus de toutes les divergences il y a pour eux un motif impérieux d'union : ils doivent assurer le respect des traités qui les ont appelés à la vie politique ou ont tracé leurs frontières. C'est pour resserrer les liens qui les unissent et fixer leur attitude dans les questions en cours que des représentants des trois Etats de la petite Entente, auxquels se joignent des délégués polonais, se rencontrent à Prague et à Marienbad ; et l'Europe suit avec intérêt ce spectacle auquel ceux qui devraient lui donner le bon exemple ne l'ont guère habituée.

Il est seulement regrettable que la situation financière difficile des pays nouveaux ne leur permette pas de venir au secours de l'Autriche qui touche au dernier degré de la misère et dont les appels à Londres n'ont rencontré aucun écho. Si, dans un accès de désespoir, le peuple des anciens archiduchés décide son union avec l'Allemagne, les grandes puissances occidentales protesteront sans doute par des notes indignées ; mais il ne leur conviendra pas de manifester de l'étonnement : elles ne l'auront pas volé.

— Entre le Reich et la Bavière, la réconciliation est faite : le gouvernement de Munich a abrogé l'ordonnance qu'il avait édictée le 24 juillet dernier en opposition à la loi que le Reichstag avait votée « pour la protection de la république ». Il ne faudrait pas croire pourtant que l'ancien royaume des Wittelsbach ait capitulé : au contraire, il obtient à peu près toutes les concessions qu'il avait réclamées ; désormais la constitution de Weimar sera frappée d'une quasi nullité dans une partie du Reich. Pour qu'on ait montré un tel esprit de conciliation à Berlin, il faut qu'on ait eu singulièrement

peur d'une proclamation d'autonomie contre laquelle on n'avait aucun moyen de réagir.

Cependant la Bavière donne de plus en plus dans la réaction. Elle vient de faire une réception triomphale au maréchal Hindenburg « qui tint bon à la tête des troupes jusqu'au jour où la trahison eut raison de l'armée allemande jamais vaincue ». Bien entendu, des discours guerriers ont été prononcés. Le prince Rupprecht, qui occupe maintenant une place d'honneur dans toutes les fêtes patriotiques, a jeté dans ce bel-liqueux concert sa note qui n'était pas la moins vibrante.... Après quoi, si les Bavares veulent replacer sur le trône leur ancienne dynastie, c'est affaire à eux : il est seulement singulier que de pareilles manifestations n'émeuvent en rien les pacifistes, tandis qu'ils élèvent le reproche d'impérialisme contre la France qui garde des troupes sous les drapeaux pour sa défense.

— L'Irlande, malheureusement, continue à faire parler d'elle. Les troupes de l'Etat libre marchaient de succès en succès ; les rebelles, qui ne pouvaient tenir sur aucun point, en étaient réduits à faire une guerre de guérillas qui, vu la topographie de la contrée, pouvait se prolonger longtemps. On se plaisait quand même à annoncer une pacification prochaine. La mort de Michael Collins, traitreusement frappé dans une embuscade, a tout remis en question. Cet homme, qui avait ardemment combattu pour la liberté, était devenu l'énergique défenseur du traité de Downing street qui donnait à son pays tout ce pour quoi il avait lutté durant des siècles, beaucoup plus que ce qu'il pouvait espérer conquérir par les armes. Sa réputation légendaire de hardiesse, les exploits qu'on lui attribuait lui assuraient une puissante influence sur ses compatriotes. Il disparaît au moment où l'on avait le plus besoin de lui ; et chacun, dans ce qui fut le Royaume-Uni, se demande anxieusement si un autre homme va surgir, capable de suivre ses traces et de mener à bien l'œuvre de constitution de l'Etat. En attendant, il semble que ceux qui déclaraient que l'Irlande était mûre pour l'indépendance s'étaient un peu trop avancés.

— En Italie, la crise gouvernementale est terminée. Après avoir fait défiler devant lui tous les personnages ministrables et quelques autres avec eux, le roi est revenu, de guerre lasse, à M. Facta qui est remonté sur la scène avec une équipe à peine modifiée. Et il arrive que la Chambre, qui avait exprimé au ministère sa défiance à une imposante majorité, lui a témoigné, quelques semaines après, sa confiance à une majorité encore plus grande. Ce sont là les jeux du parlementarisme ; mais ce parlementarisme n'est pas de très bonne marque.

ED. ROSSIER.

Lausanne, 27 août.



Table des matières

CONTENUES DANS LE TOME CENT SEPTIÈME

JUILLET-SEPTEMBRE 1922. — Nos 319-321.

	Pages
LE BACHA DE BUDE, par <i>Zoltan Baranyai</i>	3
SORCIÈRE. Nouvelle, par <i>Eden Phillpotts</i>	34
L'AFFAIRE DU COMTE PFAFFENHOFEN, par <i>E. A. Naville</i> .	
Troisième et dernière partie	49
LÉNINE, par <i>A. Charasch</i> .	
Première partie	69
Seconde et dernière partie	186
LE PARASITISME ET LA SYMBIOSE, par <i>E. Guyénot</i>	89
UNE HISTOIRE DE MERLES, par <i>Jacob Bosshart</i>	93
LE JOURNAL EST-IL COUPABLE ? par <i>Charles Rieben</i>	
Première partie	145
Seconde et dernière partie	314
LE VOYAGE. Nouvelle, par <i>Luigi Pirandello</i>	163
LE PARADIS DE M. WELLS, par <i>Clara-Michel Delines</i>	
Première partie	205
Seconde et dernière partie	363
L'INVENTEUR. Nouvelle, par <i>M. Porta</i>	217
UN BARDE BRETON, par <i>L. Poulain</i>	227
L'ŒUVRE D'ERCKMANN-CHATRIAN AU POINT DE VUE LITTÉRAIRE, par <i>Geneviève Maury</i>	234

	Pages
MUSIQUE ET PHYSIOLOGIE, par <i>Ed. Combe</i>	281
LA BELLE. Nouvelle, par <i>Eden Phillpotts</i>	297
HISTOIRE D'UN PEUPLE, par <i>Virgile Rossel</i>	339
L'UKRAINE A L'ACADÉMIE FRANÇAISE, par <i>Louis Leger</i> , membre de l'Institut	356

LETTRES DE PARIS, par *Jean Lefranc*.

Juillet. — L'humanisme à la Chambre des députés. — Une controverse entre classiques et modernes. — De la vertu des langues mortes. — Apprendre pour comprendre. — Du recrutement des classes dirigeantes.	113
Août. — Un famélique « justicier » : Gustave Bouvet. — Phtisie et révo- lution. — Les diverses catégories de révolutionnaires. — Les vrais coupables. — Les cyniques faiseurs de criminels	245

CHRONIQUE ITALIENNE, par *Paolo Arcari*.

Juillet. — De Bologne à Padoue. — Sept siècles de travail et de gloire. — Les trois Vénéties et leur Université. — Les féeries qui nous ont charmé. — D'une maison de délices à une maison de douleur. — Le Spielberg et les <i>carbonari</i> de « 21 ». — Silvio Pellico et la ville de Brno. — L'Italie et la Tchécoslovaquie.	101
--	-----

CHRONIQUE AMÉRICAINE, par *G.-N. Tricoche*.

Septembre. — Problèmes soulevés par le développement de l'automobi- lisme. — Un point de vue américain sur la politique de la France. — Le mouvement antisémitique. — Les livres : odyssée des <i>Nick Carter's</i> <i>Stories</i>	378
--	-----

CHRONIQUE ALLEMANDE, par *Antoine Guillard*.

Août. — Après l'assassinat de Rathenau. — La carrière du politique. — Ses idées économiques et sociales. — La « Triple révolution ». — Critique du peuple allemand. — Une nation qui cherche son âme. — Rathenau moraliste. — L'opinion de Gustave Schmoller. — Rathenau écrivain. — Livres.	247
--	-----

CHRONIQUE SUISSE ROMANDE, par *Maurice Millioud*.

Juillet. — A La Haye. — Les trois non. — Le remous du Rhin. — M. Laur	
--	--

et les zones. — L'anniversaire de la <i>Semaine Littéraire</i> . — La querelle du vitrail. — Détendons-nous.	115
Août. — Le championnat suisse du wagon-lit	264

CHRONIQUE SUISSE ALLEMANDE, par *Antoine Guillard*.

Septembre. — Une nouvelle correspondance de Jacob Burckhardt. — Le soixantième anniversaire de Jacob Bosshart. — Nouveaux romans. Les « Essais littéraires » de Robert Faesi. — Une édition des œuvres complètes de Carl Spitteler.	385
---	-----

CHRONIQUES SCIENTIFIQUES, par *Henry de Varigny*.

Juillet. — Le tungstène en Chine. — Le rythme météorologique. — La « sécheresse » aux Etats-Unis. — Le dirigeable à air raréfié. — L'existence du celtium. — Le scandium. — La nacre synthétique. — Utilisation du lignite. — Les études sur le 190. — La récupération des déficitaires. — Un réflexe nouveau. — L'activation des corps par la radioactivité. — Observations sur l'enneigement et les glaciers. — Les protozoaires du sol. — Un nouveau corps radio-actif. — Le vol à la voile et l'aviation. — Une plante vermifuge à acclimater. — La longivité juive. — Publications nouvelles.	131
--	-----

Août. — L'ascension de l'Everest. — Abandon de l'électrocution aux Etats-Unis. — L'hélium et les dirigeables. — L'énergie du vent. — La station pour l'utilisation de la marée en France. — Le renflouement de la <i>Lusitania</i> . — La valeur de <i>g</i> au Mont-Blanc. — Neige colorée en ocre. — L'atmosphère lunaire et l'effet Einstein. — La spanandrie. — A propos des pommes de terre. — Publications nouvelles.	255
---	-----

Septembre. — Encore la neige colorée : les pluies de poussières et leur origine. — D'où tirer l'alcool pour remplacer le pétrole ? — L'acier inoxydable. — Aéroplanes et vaisseaux de guerre. — Le repérage des sous-marins. — Le saule et l'agriculture. — Le <i>Doryphora</i> de la pomme de terre. — Une épave à retrouver. — Le rachitisme et la lumière. — Le zinc dans les organismes. — Publications nouvelles.	393
--	-----

CHRONIQUES POLITIQUES, par *Edm. Rossier*.

Juillet. — La Conférence de La Haye et les bolchévistes. — Les relations franco-anglaises. — L'organisation de l'Etat libre d'Irlande ; la lutte entre catholiques et protestants ; le mémoire du maréchal Wilson et le	
--	--

	Pages
ministère. — L'Allemagne et les réparations ; l'assassinat du ministre Rathenau.	123
Août. — La Conférence de La Haye. — La question des réparations et le relèvement de l'Europe. — La défense de la République allemande et l'opposition de la Bavière. — La guerre civile en Irlande. — La chute du ministère Facta.	272
Septembre. — La conférence de Londres et ses suites. — Méthodes bolchévistes. — On parle de nouveau du proche Orient. — La sagesse de la petite Entente. — Le Reich et la Bavière. — Les agitations de l'Irlande. — La résurrection du ministère Facta.	404



D'ANDIRAN & C^{IE} VEVEY

Manufacture suisse d'aiguilles et de crochets.

Spécialités :

Aiguilles à tricoter "HELVÉTIA"

se trouvent dans toutes les bonnes merceries.



Schutz-Märke

SOUBOL „KATZ“

Savon dentifrice antiseptique à base de phénol, mentol et eucalyptol, blanchit les dents, désinfecte la bouche et cicatrise les gencives.

Se vend partout.

Prix par boîte : 1 fr. 50.

Montana (Valais) Altit. 1500 m. Reliée par un funiculaire à Sierre (Ligne Simplon)
Station climatérique la plus ensoleillée de la Suisse

CURHAUS & CLINIQUE VICTORIA

Méd. en chef: Dr F.-L. de Muralt.

Maladies des voies respiratoires et tuberculose sous toutes ses formes. — Maison confortable. — Prix modérés. — Prospectus franco. — Dir.: E. Nantermod.

REVUE DES LIVRES

Fiançailles, roman par Robert de Traz. 1 vol. in-16. A. Michel, Paris. — **Le Village**, roman par Ivan Bounine. 1 vol. in-16. Editions Bossard, Paris. — **Le milieu du jour**, roman par Maurice Deroure. 1 vol. in-16. Librairie Plon, Paris. — **Pour sauver la reine**, par Marie Léon. 1 vol. petit in-16. Librairie Plon, Paris. — **La bataille verte**, par Pierre Rives. 1 vol. in-16. Editions Crès, Paris. — **Histoire générale et anecdotique de la Guerre de 1914**, par Jean-Bernard. 47^e, 48^e et 49^e fascicules in-8°. Berger-Levrault, Paris. — **L'Europe au jour le jour**, par Auguste Gauvain. Tome XII, grand in-8°. Editions Bossard, Paris. — **La Rhénanie**, par F. Baldensperger, J. Bardoux, G. Blondel, J. de Pauge, R. Pinon. 1 vol. in-16 de la Bibliothèque

ATELIERS DE CONSTRUCTIONS MÉCANIQUES DE VEVEY, S.-A.

Téléphone n° 69.

VEVEY (SUISSE)

Adr télégr. : *Fonderie*

Collecteur en tôle de 2700 mm. de diamètre.

Persil

donne au linge une blancheur éclatante,
remplace le blanchis-
sage au pré!

COMPTOIR D'ESCOMPTE DE GENEVE

. Fondé en 1855

Capital et Réserves : Fr. 51 000 000

Siège social : 2, RUE de la CONFÉDÉRATION, GENÈVE

BALE - LAUSANNE - ZURICH - FRIBOURG
NEUCHÂTEL - VEVEY - LEYSIN

Toutes opérations de Banque aux conditions
les meilleures.

NOTARIAT - BUREAU TECHNIQUE

A. MERCIER

Notaire, géomètre officiel

Place de la Gare, 2 **RENENS** Téléphone 84.99

Abornements. — Levée de plans. — Remaniements parcellaires. — Drainages.
Projets de routes, chemins. — Adductions d'eau. — Nivellements. — Expertises, etc.

REVUE DES LIVRES (*suite*).

d'Histoire contemporaine. Félix Alcan, Paris. — **Le Rhin et le Problème d'Occident**, par le comte *Renaud de Briey*. 1 fort vol. grand in-8°. Dewit, éditeur, Bruxelles.

Sous un titre très général, et sans aucune prétention au goût littéraire du jour, M. Robert de Traz aborde aujourd'hui une question éternelle et banale, comme toutes les questions importantes de la vie même, les fiançailles. Si simplement et dans un milieu si quelconque que, dès les premières pages, le lecteur est tenté de poser le volume, peu curieux de lire une histoire déjà lue et de faire plus ample connaissance avec des personnages dont il soupçonne d'avoir vu les sosies dans tel roman de Benjamin Vallotton, d'Edouard Rod, de Châtelain ou de Louis Favre, par exemple. Car le nouveau roman de M. de Traz

Société suisse d'Ameublements & Mobilier Complet

(anciennes maisons Heer-Cramer & F. Wanner réunies)

Installations complètes Villas, Chalets, Appartements, Hôtels

Meubles en tous genres. Ebénisterie, Literie et Tapisserie garanties, fabriquées dans nos ateliers.

Exposition nationale Berne. Médaille d'or.

Seule maison à LAUSANNE. 6. Avenue du Théâtre.

Maison à MONTREUX, Avenue des Alpes, vis à vis de l'Hôtel de l'Europe

„Mercure“

La plus grande maison suisse de

Cafés, Thés et Chocolats

Autres spécialités :

Confitures, Conserves, Biscuits, Bonbons, etc.

Expéditions au dehors par toutes les succursales et par La Centrale,
à Berne, 8, rue de Laupen.

Antigoitreux Jurassien le « Strumasan »

seule friction efficace inoffensive pour la guérison rapide

DU GOITRE ET DES GLANDES

Prix : 1 flacon, 5 fr. ; demi flacon, 3 fr.

Succès garanti, même dans les cas les plus opiniâtres.

Dépôt : Pharmacie du Jura, BIENNE, place du Jura

Prompte expédition au dehors

Comptoir de bijouterie et d'orfèvrerie

Mme M. LASSUEUR (anc. Haldy), Lausanne, Rue de Bourg 7, au 1^{er}

GRAVURES — REPARATIONS

Pour reprendre rapidement les forces demandez le merveilleux fortifiant tonique

Marque **Régénérateur Royal** Marque
léposée déposée

à base de jaunes d'œufs frais et d'extrait de viande associés à des toniques puissants.

Son assimilation parfaite fait reprendre rapidement le poids et les forces, comme le prouvent de nombreuses attestations. S'emploie pour adultes et pour enfants.

Spécialement recommandé dans les cas de Faiblesse Générale, Manque d'Appétit, Mauvaises digestions, Maux de tête. Pour guérir rapidement l'Anémie Chlorose, Neurasthénie et toutes maladies causées par le surmenage physique et mental prendre le

Régénérateur R O Y A L Ferrugineux

En vente à Martigny à la PHARMACIE MORAND — Expéditions par retour du courrier
La Grande bouteille 8 fr. — La Grande ferrugineuse 9 fr.

La **TISANE DORIS** (marque brevetée) nouvelle découverte, guérit radicalement le

RHUMATISMES

Goutte et maladies de la peau, Sciatiques, impuretés du sang.

Prix du paquet pour une cure d'un mois : Fr. 4.50. La cure complète de 3 paquets : Fr. 13.— Nombreuses attestations de guérisons.

H. ZINTGRAFF, pharmacien-chimiste, **St-Blaise**. Expédition rapide par poste.

REVUE DES LIVRES (*Suite.*)

est un roman romand, dont les scènes se passent principalement à Neuchâtel et à Bienne. Mais, ravié, le dit lecteur en dégagera bientôt la psychologie sous-jacente, psychologie subtile et véridique qui confère à l'histoire des amours de Jean-Pierre et de Denise une valeur supérieure à celle d'un ordinaire roman de chez nous.

Protestant, sans doute, au sens abstrait et moral du terme, mais sans intention religieuse, indemne de tout prêchi-prêcha, réaliste comme du Maupassant ou du Flaubert, dépouillé de tout artifice de rhétorique, de tout ornement qui ne serait qu'un ornement, dépouillé aussi de cet optimisme puéril qui fut trop souvent une des causes de l'infériorité de notre littérature régionale. Il est vrai qu'avec des écrivains du tempérament de C.-F. Ramuz, pour ne citer que lui, ce mauvais charme a été définitivement conjuré.

Je ne sais point quel accueil feront à ce volume nos voisins de France, —

Le plus puissant **Dépuratif du Sang**, dont toute personne soucieuse de sa santé, devrait faire au moins deux cures par an, est certainement le

THÉ BÉGUIN

qui **guérit** : dartres, boutons, démangeaisons, eczémas, etc.,
qui **fait disparaître** : constipation, vertiges, migraines, digestions difficiles, etc.,
qui **parfait la guérison** des ulcères, plaies, varices, jambes ouvertes, etc.,
qui **combat** avec succès les troubles de l'âge critique.

La boîte : fr. 2.— dans toutes les pharmacies.

Dépôt général et expéditions pour la Suisse :

PHARMACIES RÉUNIES, La Chaux-de-Fonds.

Banque Union de Crédit

Siège social: **Lugano** Succursale: **Chiasso**

Toute opération de banque

UNIVERSITÉ DE LAUSANNE

Ecole des hautes études commerciales. Licence et doctorat ès sciences commerciales (6 subdivisions : 1. Banque et commerce. 2. Administration générale. 3. Transports. 4. Douanes. 5. Assurances. 6. Sciences consulaires) et diplôme d'expert-comptable.

Pour de plus amples renseignements, s'adresser au Directeur de l'école, L. MORR, professeur.

Ecole des sciences sociales. Licence et doctorat ès sciences sociales (4 subdivisions : 1. Sciences sociales. 2. Sciences politiques. 3. Sciences pédagogiques. 4. Sciences consulaires).

Pour de plus amples renseignements, s'adresser au Directeur de l'école, M. MILLIoud, professeur.

Programme et règlements sont envoyés, sur demande, par la chancellerie de l'Université.

Les Chronomètres

Longines

ont obtenu les
Premiers Prix
à tous les Observatoires du monde
où ils ont été déposés.

Chez les bons horlogers.



REVUE DES LIVRES (*Suite*).

a été édité à Paris, — mais il y a des chances qu'il soit plus lu qu'*Aimé Pache*, par exemple, étant d'une compréhension plus facile, et aussi parce que le sujet paraîtra plus neuf au delà du Jura que l'éternel sujet de l'amour dans, ou plutôt côté du mariage. Quant aux lecteurs de chez nous, il s'intéresseront, en outre, aux personnages, qui sont de ceux que nous coudoyons tous les jours et suffisamment campés pour vivre devant une imagination moyenne. Mais je pense que les philosophes goûteront surtout, sous le masque d'indifférence volontairement porté par l'auteur, l'espèce d'ironie désabusée éprouvée aux dernières pages du livre, ce départ désenchanté pour le traditionnel voyage de noces.

— Dernier venu parmi les innombrables romans slaves pullulés depuis Tolstoï et Gorki, le *Village* de M. Ivan Bounine révèle d'incontestables qualités de conteur et de descripteur qui apparentent cet académicien — il fait partie, en effet, de l'Académie russe — à la grande lignée. A vrai dire, ce n'est pas précisément un roman, mais plutôt une manière d'épopée, l'épopée naturaliste — qu'on me pardonne le rapprochement de ces deux termes — d'un village de bas, avant la grande guerre, et dont on ne s'étonnera pas qu'elle ressemble



Sang de Bouleau

Sève de bouleau
des Alpes naturel
avec arnica.

Produit le plus parfait de nos jours

SOINS DE LA CHEVELURE

Droits réservés 46 225
Spécifique sûr et rapide pour chute des cheveux, pellicules, cheveux gris,
chevelure clairsemée, voire calvitie.

Plus de 2 000 attestations et commandes après premier essai pendant les 6 derniers mois.

Flacons de fr. 2.50 et 3.50

Crème de sang de bouleau pour cuir chevelu sec, pot de fr. 3 et 5. Shampoing de bouleau 30 c.
Savon de toilette aux herbes des Alpes, qualité extra fine, fr. 1

Vente : Centrale d'herbes des Alpes au St-Gothard, Faido.

Anglo Swiss Biscuit Co

Winterthour



RHUMATISMES

L'ANTALGINE guérit toutes les formes de rhumatismes
même les plus tenaces et les plus invétérés.

Prix du flacon de 120 pilules fr. 7.50, franco contre rem-
boursement.

PHARMACIE DE L'ABBATIALE, PAYERNE

Brochure gratis sur demande.



BIOLEY, SORDET & C^o

AGENCE GÉNÉRALE POUR LA SUISSE
DE LA

MOTO-TROTTINETTE
“ SKOOTAMOTA ”

25 bis, Avenue du Mail — GENÈVE

Agence exclusive pour Genève,
des Motos HARLEY-DAVIDSON



MINIMAX



Le meilleur extincteur d'incendie portatif

Demandez prospectus Y 21

MINIMAX S. A. Seehofstrasse 4 ZURICH

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

u aux peintures rustiques qui firent, voici trois quarts de siècle, la célébrité
cet excellent Urbain Olivier.

— Le *Milieu du jour*, de Maurice Deroué, forme proprement une suite
Eveil. Une suite et une fin, car la carrière de ce jeune écrivain a été, comme
ur tant d'autres, brisée par la guerre impitoyable. L'*Eveil*, c'était l'histoire du
ne homme de notre époque, sollicité comme à toutes les époques, du reste,
r le Vice et un peu moins par la Vertu, ainsi que le symbolisait déjà le vieux
ythe d'Hercule. Le *Milieu du jour*, c'est « le drame éternel qui guette l'homme
midi de sa carrière sentimentale, le jette aux pires aventures, le détourne de
s vrais devoirs, de l'étude austère et du bonheur sagement limité à la mesure
s humaines contingences ».

C'est dire que Maurice Deroué considérait avec sérieux la mission de l'écri-
in et aussi la vie en général, et que, tel son préfacier M. Henry Bordeaux, tout



Maman

n'achète que les Zwiebacks hyg.,
Bretzels au sel, Leckerlis de Bâle,
Nouilles aux œufs et au lait

Singer de Bâle.



Spécialité :

Biscôme
de Berne

Confiserie-Pâtisserie
J. Hächler, Bern

19, Neuengasse, près de la Gare.



La
toute première place

au nouveau Concours chronométrique
de l'Observatoire de Neuchâtel en 1921,

C'EST LA MONTRE

ZENITH

QUI SE L'ADJUGE. Elle obtient :

LE PREMIER DES PRIX DE SÉRIE

entre fabricants pour les 6 meilleurs
chronomètres de poche et de bord.

et **17 PREMIERS PRIX** pour chro-
nomètres de poche et de bord.

1^{re} CLASSE!



REVUE DES LIVRES (*Suite*).

qui constitue la force d'un pays, traditions, institutions, famille, la famille tout, lui paraît mériter le plus profond respect. Et, sans doute, les excellentes intentions de l'écrivain ne suffiraient-elles pas à lui donner un rang parmi les meilleurs romanciers de ce temps, s'il ne possédait outre le sérieux et la sincérité, un doigt infiniment délicat et le don réel de renouveler par un sentiment très personnel des thèmes, ou, plus simplement encore, des épisodes peu nouveaux puis que, sur la terre il y a des hommes et des femmes qui aiment et qui trompent, et qui souffrent de leurs égarements passionnels.

— Un roman encore, un honnête roman historique de Marie Léon, paru dans la collection de la Liseuse chez le bon éditeur Plon, *Pour sauver la reine*. On devine laquelle. Marie-Antoinette bénéficie aujourd'hui encore d'une extrême popularité, et les femmes surtout ne se lassent pas de lire des ouvrages où l'on parle d'elle. Toute l'époque, du reste, est encore si vivante à nos yeux, et toutes les figures, en particulier celle de Cagliostro, ne cessent point de piquer notre curiosité et notre intérêt. Même après les livres de Lenôtre on peut lire celui de Marie Léon. Au surplus, — et cela pour rassurer les mères craintives, — les

FABRIQUE DE MEUBLES J. KELLER & C^{IE}

ZURICH
ST. PETERSTRASSE
BAHNHOFSTRASSE

Objets d'Art, Antiquités
Décoration d'Intérieurs

BRODERIES
DEPIERRE
LAUSANNE

Succursale à
MONTREUX
A la Ville de St-Gall

NOUVEAU **TISSAGE DE SOIERIES** SOC. ANONYME

EMILE SCHAEGER & C^{IE}, ZURICH, TALSTR. 32

fabrique de Tissus de soie unis et nouveautés

Parfum

„ *Jllusion Drallé* ”

(dans le Phare)

Gouttes de Fleurs sans alcool donnant
l'illusion parfaite de fleurs fraîchement
cueillies.

Un atome suffit. Naturel et exquis.

*Violette, Muguet, Rose, Lilas,
Héliotrope, Orchideé,
Foin coupé, etc.*

Nouveauté: Le „ *Lys d'Or* ”

En vente partout.

Agence générale pour la Suisse :

A. RACH

Winkelriedplatz

BALE



REVUE DES LIVRES (Suite).

ouvrages composant la collection de la Liseuse peuvent être mis entre toutes
s mains. Peut-être, en l'état des mœurs contemporaines, ferais-je mieux de
re qu'ils sont de ceux dont les filles permettent la lecture à leur mère ?

— Pour en finir avec la littérature d'imagination, je vous signale la *Bataille*
erte de M. Pierre Rives. Un livre de vacances bien plus que la tragique his-
ire malgache intitulée les *Deux pirogues*, qui obtint naguère un assez brillant
accès. M. Pierre Rives est revenu au pays où il a glané quelques contes et légendes
ans la région de la Savoie, du Rhône et du Dauphiné. De la fraîcheur, de l'im-
révu, de l'humour, de la bonhomie, un style alerte, de la sensibilité, bref, les
ons les plus essentiels du conteur tels que les a définis et illustrés une fois pour
utes le Maître des *Lettres de mon moulin*. Pour peu qu'ils s'y laissassent aller,
réussirait à faire croire aux plus sceptiques... que c'est arrivé!

UNION DE BANQUES SUISSES

1. PLACE ST-FRANÇOIS **LAUSANNE** PLACE ST-FRANÇOIS. 1

CAPITAL ET RÉSERVES : Fr. 86,000,000.—



DÉPOTS A VUE ET A TERME. ACHAT ET VENTE DE TITRES.
GESTION DE FORTUNES. AVANCES SUR TITRES.
ESCOMPTE. CHANGES.

Grand choix

pour Enfants, Dames, Messieurs

en Chaussures

de ville, de sport, du soir

François JATON

S. A.

Galerie St-François

Téléphone 31.95

Téléphone 31.95

LAUSANNE



Transports Internationaux

GEORGES HELMINGER & C^{IE}

Téléphone
5527

BALE

Télégrammes :
Helminger

expédiez pas des marchandises sans avoir consulté notre bureau de tarifs.

Kurhaus Tarasp

près du Parc National Suisse

Basse Engadine (alt. 1200 m). Gare: **Schuls-Tarasp**.

Seul hôtel situé directement près des sources principales et ayant des bains minéraux dans la maison. La cure de bains et de boisson de Tarasp, bien plus efficace que celles de Karlsbad, Marienbad, Vichy etc., soutenue et favorisée par un climat alpestre extrêmement salubre est sans pareil dans ses effets et garantit absolument des résultats excellents. Faites un essai avec 1 caisse de 10/1 bouteilles « Source Lucius » à fr. 10.50 ou 15/2 bouteilles à fr. 12.— et vous serez convaincus. Prospectus par

Kurhaus Tarasp, 350 lits.

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

— En passant, je note la parution des 47^e, 48^e et 49^e fascicules de la grande *Histoire générale et anecdotique de la guerre*, de M. Jean-Bernard. Parmi les principaux chapitres, à signaler la Lutte en Vénétie, l'Ecrasement du Montenegro, et surtout ce « morceau » considérable, Verdun. Il y figure aussi l'Entrée en guerre du Portugal — en voilà que j'avais totalement oubliés ! — et d'aimables pages consacrées à notre pays sous ce titre : Sympathies du peuple suisse pour les Alliés. M. Jean-Bernard ne nous a point oubliés : je lui en témoigne toute notre gratitude.

— *Labor improbus omnia vincit*, dit le proverbe latin. Après maintes applications de si facile justification, on pourrait l'appliquer à une autre histoire



NOUVEAUTÉ
SENSATIONNELLE

Philips Argenta

Grâce à son ampoule en verre opalin, la **PHILIPS ARGENTA** est la lampe idéale pour l'éclairage des appartements, bureaux et magasins.

Rendement lumineux puissant et économique.

Lumière diffuse et blanche ne fatiguant pas la vue.

Faites de suite un essai avec la **PHILIPS ARGENTA** et vous l'adopterez définitivement.

En vente : auprès des services électriques et électriciens, ainsi qu'à la

S. A. Ampère, Lausanne



Pouss^{ettes} pliantes Krauss

ZURICH, Stampfenbachstr. 46 / 48
Bahnhofquai 9
Catalogue gratuit.

Le véritable
GRAMOPHONE
sans rival.



Seuls concessionnaires
pour la Suisse
HUG & C^o
BALE

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

interminable de la grande guerre, celle de M. Auguste Gauvain. Une aussi gigantesque besogne requiert de l'auteur d'abord, mais aussi de ses éditeurs et de ses lecteurs, une santé peu commune et qui mérite de spéciales félicitations. *L'Europe au jour le jour* en est, en effet, à son XII^e tome, et quels tomes! celui-ci embrasse les six premiers mois de l'année 1918 et se termine sur l'offensive de la paix, laquelle précéda le redressement du front et la magnifique Bataille de France qui donna aux Alliés la Victoire. Je ne vous cache pas que je parcourrai le prochain et treizième volume qui en traitera, avec une vive satisfaction. Mais le distingué et infatigable chroniqueur politique des *Débats* voudra-t-il s'en tenir à ça? J'ai peur que non. Aussi bien le chiffre 13 jouit-il d'une fâcheuse réputation si j'en crois la superstition populaire!

— Parmi les problèmes de politique internationale — et Dieu sait s'ils sont nombreux! — figure le problème du Rhin. Il est à peu près pour l'Occident ce qu'est celui du Proche Orient pour les Balkaniques et les Grecs: aussi ne faut-il point s'étonner de le voir aborder tout à tour par tous les Français que préoccupe la consolidation de la frontière de l'Est. Car c'est, avant tout, la menace toujours pendante d'une nouvelle invasion allemande qui constitue le nœud de cette préoccupation. M. Maurice Barrès et d'autres littérateurs, voire des politi-

Véritables pains d'anis de Grandson

à 4 francs le kg.

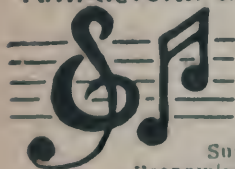
Macarons extra fins

d'ancienne renommée, à 8 fr. le kg. Expéd. soignée partout dès 1 kg. franco pr la Suisse

F. LEUENBERGER, fabricant, GRANDSON*Articles de Caoutchouc en tous genres*
*Caoutchouc Industriel***A. BRUNNER**
SUCC. DE **FRÉD. BRUNNER** • **BALE** •


CITROVIN
COMME VINAIGRE
RECOMMANDÉ PAR LES
MÉDICINS

TUOR E. STAUDENMANN fabrique suisse de Citrovin Zofingue

Pour devenir un parfait pianiste**COURS
SINAT**

par Correspondance

Agréable, facile à suivre.

Supprime l'étude mécanique.

Economise les 3/4 du temps d'étude.

Donne son splendide, virtuosité, sûreté de jeu.

Réalise ce que les leçons orales n'enseignent jamais.

Rond facile tout ce qui semblait difficile**COURS SINAT D'HARMONIE** (très recommandé)pour premier accompagnement improviser seul et**EXPLIQUE TOUT, FAIT TOUT COMPRENDRE****Cours tous degrés: Violon, Solf., Chant, Mandoline**Demander très intéressant programme gratuit et f^o.**B. SINAT, 7 rue Beau-Séjour, Lausanne.**

SANATORIUM DU LÉMAN

GLAND

MÉDECIN EN CHEF: D^r A. SCHRANZ

Hydrothérapie, Electrothérapie, Massage, Régime.

Médecine interne. Maladies nerveuses.

Convalescence. Repos.

Vaste parc. - Situation superbe au bord du lac. - Confort

Ouvert toute l'année. Prix modérés.

FABRIQUE DE REGISTRES V^{ve} X. KOST, LAUSANNE

Maison Suisse fondée en 1875

SPÉCIALITÉ : Registres à dos élastiques pour tous systèmes.

Registres à feuilles mobiles — Cartes comptabilité. — Dossiers pour classements verticaux

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

ciens tels M. Paul Tirard, Haut-commissaire de la République dans les provinces rhénanes, ont beau vouloir faire état du génie civilisateur de la France, propagatrice de liberté, ou des affinités des dites provinces avec le celtisme ou la latinité, le souci politique et militaire prime infiniment le souci humain.

On comprend ces inquiétudes, si l'on ne partage pas complètement la manière de voir ni les espérances dont se bercent presque tous ces écrivains. Certes, il est bon que le problème soit porté à la connaissance de l'opinion publique autrement que par les journaux, et les conférences réunies dans le petit volume *Rhénanie*, mentionné dans le sommaire de cette revue bibliographique, présentent un réel intérêt, même pour nous autres Suisses pour qui la question du Rhin, du Rhin libre, a une importance économique considérable. Mais cela ne saurait nous empêcher de considérer les choses plus froidement et d'envisager jamais la possibilité de la constitution d'un glacis rhénan échappant à l'influence du Reich et en séparant sa propre destinée.

— Les temps sont passés où l'expansion française était capable d'agir effi-

Société Anonyme
de
LAMINOIRS ET CABLERIE
Usines à **COSSONAY-GARE**
et **DORNACH**

Fonderie, laminoirs, tréfilerie de cuivre
laiton, bronze, aluminium et alliages de nickel.



Fabrication de fils et câbles
pour applications de l'électricité



Matériel divers pour installations électriques.



J. VÉRON, GRAUER & C^{ie}

GENÈVE - BELLEGARDE - VALLORBE - LA CHAUX-DE-FONDS - BRIGUE
PONTARLIER - DOMODOSSOLA - MORTEAU - MARSEILLE

TRANSPORTS INTERNATIONAUX
VOYAGES ET ASSURANCES
AGENCE PRINCIPALE DE LA COMPAGNIE
INTERNATIONALE DES WAGONS-LITS

Consommez les produits AU LAIT

Guigoz

Lait pur de la Gruyère, en poudre,
phosphaté ou non;

Déjeuner au chocolat
complet;

Puddings complets au chocolat
ou au café;

Crèmes complètes au café
ou au chocolat.

Dégustation et démonstration dans notre magasin:

36 rue du Petit-Chêne, LAUSANNE

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

cacement sur la mentalité d'une race. En dépit du bel effort fourni pendant une guerre longue et impitoyable, nous croyons la troisième République beaucoup moins capable que la première d'exercer une attraction profonde et prolongée. L'attitude de la majorité des peuples étrangers, voire les Alliés vis-à-vis de la France dans la crise où elle se débat depuis la signature de la paix n'est qu'un symptôme entre plusieurs et contre lequel les plus belles phrases ne sauraient prévaloir.

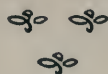
Ce qui, encore une fois, ne diminue en rien la sympathie que nous éprouvons pour ce pays, ni l'intérêt de la question. Le comte Renaud de Briey la traite au point de vue belge, et les vues politiques, historiques, esthétiques même qu'il développe méritent un examen attentif.

R. F.

ELECTRO-MATÉRIEL**Zurich I ::**

Téléphone : SELNAU 48. 01

Ad. télégr. : KILOWATT

**Matériel complet****d'installation****électrique :****Lumière****Force****Téléphone****Sonnerie****Magasins de vente :****ZURICH :**

Löwenstrasse, 30.

LAUSANNE :

Avenue du Tribunal Fédéral, 9

BERNE :

Monbijoustrasse, 22

ST-GALL :

Katharinenstrasse, 22



BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

CENT VINGT-SEPTIÈME ANNÉE

TOME CVIII

✻

LAUSANNE

BUREAUX DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

23, Avenue de la Gare, 23.

SUISSE: Chez tous les libraires.

PARIS: LE SOUDIER, 176, Boulevard Saint-Germain.

FISCHBACHER, 33, rue de Seine.

LONDRES

HACHETTE & C^{ie}, 18, King William Street, Charing-Cross.

NEW-YORK

G.-E. STECHERT & C^o, 151-155 W. 25th Street.

BUENOS-AIRES

H. IMSAND, 3574 Corrientes.

1922

Tous droits réservés.

LAUSANNE — IMPRIMERIES RÉUNIES (S. A.)



Le Major Davel au théâtre.

Les efforts inlassés de F.-C. Laharpe, en qui revivait la pensée héroïque de Davel, mais non son esprit, avaient réussi à tirer le nom du Major de Cully de l'ombre où il était plongé. Une pierre commémorative à la cathédrale le qualifiait du titre de « Martyr des droits et de la liberté du peuple vaudois ». Trois ans plus tard, en 1842, un obélisque élevé, grâce à une souscription publique, le saluait comme le « Précurseur de l'ère nouvelle du Pays de Vaud ». La belle notice de Juste Olivier ne se bornait pas à raconter son entreprise, c'est sa personne qu'elle essayait de faire connaître. Vinet, Adolphe Lèbre s'inclinaient profondément devant cette grande figure ressuscitée et, grâce à la libéralité du peintre Arlaud, Gleyre l'imprimait dans tous les yeux. La poésie ne pouvait manquer de vibrer en présence d'une telle apparition. Le drame devait être tenté de faire revivre cette très courte, mais saisissante épopée.

Que d'éléments dramatiques dans cet essai de révolution ! L'entrée de Davel à Lausanne, inattendue inexplicquée, le 31 mars 1723, avec ses 600 soldats, bien équipés mais sans munitions ; cette petite cité, où les événements publics étaient des plus rares, mise en grand émoi ; l'agitation des magistrats responsa-

bles de la sécurité de l'Etat ; cette séance du Conseil des Deux-Cents où s'affrontent la pensée géniale de Davel, sa ferme conviction, sa confiance débordant de joie avec des hommes à courtes vues et redoutant tout changement, qui se prêtent à la comédie d'une adhésion apparente pour mieux faire *cracher* à Davel *le morceau*, comme disent les juges enquêteurs ; le contre-complot se prolongeant dans le souper d'honneur offert au Major, tandis qu'un conseiller s'en va à franc étrier et par des chemins détournés, crainte de mésaventure, informer le gouvernement bernois ; cette nouvelle tombant en plein Conseil de Berne tout occupé à répartir les fructueux bailliages vaudois entre les membres des grandes familles ; et puis l'arrestation de Davel, son incarcération, ses interrogatoires, la révélation qu'il fait de sa vocation divine, la mise à la torture, les discussions avec les pasteurs, et avec les étudiants qui ont assumé la garde du prisonnier ; le jugement où il y a bien un accusateur public mais point de défenseur ; le cortège se rendant au lieu de l'exécution et dans lequel le condamné a plus l'air de conduire que d'être conduit ; la population aux fenêtres ou convoyant Davel, l'écoutant lui parler du haut de l'échafaud, foule très sympathique mais assistant à tout cela, comme si cette affaire ne regardait que Davel et les autorités bernoises, sans la toucher en rien ; l'espoir de Davel que sa mort ne serait pas vaine : quel thème dramatique ! Comme arrière-fond les débats des seigneurs de Berne avec l'Académie au sujet de la signature du Consensus ; dans un lointain, plus grand mais point effacé, la guerre de Villmergen.

Les figures intéressantes ne manquent pas à côté de celle de Davel, qui domine pourtant de haut tout

le drame et en procure l'unité : le bourgmestre de Lausanne, le Haut-Commissaire de Wattenwyl, très populaire au Pays de Vaud, le pasteur de Saussure, si navré d'avoir à justifier la condamnation d'un homme qu'il ne peut s'empêcher d'admirer et d'absoudre. On assiste aussi au défilé devant le Haut-Commissaire bernois des corps constitués : l'Académie, les tribunaux, les délégués des communes, la noblesse. On voit de Wattenwyl, assis dans le fauteuil du Bourgmestre, la tête couverte délivrant au Conseil des Deux-Cents, qui l'écoute debout et chapeau bas, les chauds remerciements des autorités bernoises pour leur fidélité exemplaire et leur fait ces promesses aussi vides que pompeuses dont se contentent les sots.

Il y a pourtant, pour la composition d'un drame, d'un drame selon les règles, certaines difficultés. Qui dit révolution dit : conjuration, conciliabules secrets où l'on s'enflamme le cœur, où l'on discute des voies et moyens, où l'on arrête un plan et où l'on distribue les rôles entre les affidés. Ces éléments font complètement défaut dans l'épisode de Davel. Le ressort de toute l'affaire est demeuré caché dans l'âme de Davel jusqu'au moment où elle éclata. L'entreprise se termine bien près de son début. Comme l'a fait remarquer M. Virgile Rossel, l'auteur du drame le plus récent sur Davel, si l'on n'accordait pas un peu de liberté à l'imagination de l'écrivain, les deux premiers actes ne consisteraient guère qu'en monologues, et la fin se déroulerait dans une série de tableaux manquant d'unité.

Une autre difficulté sérieuse c'est la manière de concevoir et de faire entrer dans la trame de l'œuvre le côté merveilleux de l'épisode de Davel, l'incident

de la Belle Inconnue, qu'on ne peut passer sous silence, qu'il est si difficile d'expliquer et encore plus d'utiliser.

Voyons comment les dramaturges ont résolu ces problèmes. Ce sera en même temps pénétrer jusqu'au centre de cet événement si digne d'attirer l'attention.

I

Il est naturel que la première pensée de faire revivre la personne et l'entreprise de Davel ait surgi du sein de cette pléiade de jeunes esprits distingués groupés autour de Juste et de Caroline Olivier. Ce ne sont, il est vrai, que des fragments, un premier jet, une ébauche. La distribution scénique y manque encore complètement. Les amis de Frédéric Monneron, enlevé si prématurément, ont publié ces fragments.

Nous voyons tout d'abord Davel chez un de ses anciens soldats :

Sur d'humbles escabeaux, à l'angle d'un vieil âtre,
Où tremblait dans la cendre une flamme bleuâtre,
Deux soldats devisaient, l'un près de l'autre assis.

Selon la coutume vaudoise, ils prennent un verre ensemble.

— Eh bien ! dit l'un, puisant le feu de son regard
Dans le vieux gobelet que dorait le nectar ;
En dépit des Deux-Cents dont la bouche sévère
Maudit l'aridité de notre pauvre terre,
Voyez, major Davel, quelle pure liqueur !

— Oh oui ! reprit Davel, l'éclat en est vermeil,
Buvons-le sans porter la santé du Conseil,
Car je suis las, ami, de traîner cette chaîne,
Et Davel aujourd'hui la briserait sans peine.

Faudra-t-il donc toujours qu'au prix de ses sueurs,
Le Vaudois paie un joug à d'injustes seigneurs ?
Non, non, il n'est pas loin, le jour de délivrance.
Dis-moi, comme Davel, en as-tu l'espérance ?
Parle, car je crains bien que plus d'un bon Vaudois,
N'adore encor sa chaîne et les seigneurs bernois.

Le soldat est quelque peu effrayé de cette confiance :

— Prenez garde, Major, car les vents ont des ailes,
Et peut-être sont-ils des messagers fidèles.
D'ici jusqu'au Conseil, il est court le trajet.
Croyez-moi, discutons sur un autre sujet.
Aussi bien, nos seigneurs sont de haute naissance ;
Et nous leur devons tous entière obéissance.
Puis le soldat vaudois, à demi souriant
Et reprenant sa pipe en homme insouciant,
Sur l'acier du briquet fait jaillir l'étincelle,
Se berçant doucement sur sa vieille escabelle.

Davel laisse presque échapper son projet ; il décline l'invitation de venir se distraire de ses amères pensées au goûter de baptême du dernier né de son soldat :

Non, non, je dois partir, il ne faut pas m'attendre.

Il ne dit pas clairement pour où il veut partir et termine des explications embarrassées par ces mots :

...Mets ta main sur mon cœur
Je sens par intervalle y battre quelque chose ;
Nous combattons, je crois, pour une bonne cause.

(Il sort.)

Son camarade est seul, vers son foyer blotti
Comme le paysan l'est parfois au village.

D'un œil tranquille et lent observant le nuage
Qui monte de sa pipe et roule en se berçant.

* * *

Le second fragment montre la troupe en marche
pour Lausanne :

Aux portes des hameaux tous accouraient pour voir,
Blonds enfants, jeune fille avec son corset noir.
Cependant le Conseil, à la hâte assemblé,
Fait paraître Davel. Davel n'est pas troublé,
Car le premier Vaudois en lui venait de naître.

Mot profond ; car jusqu'alors, on était de Lausanne, de Moudon, de Nyon, d'Yverdon, d'Aigle, de Payerne, mais non du Pays de Vaud ; et ces diversités locales, qui étaient en même temps des rivalités, auraient peut-être été le plus réel obstacle aux projets de Davel.

Le Conseil se donne l'air de discuter une entreprise qu'il a déjà rejetée en renouvelant son serment de fidélité à Berne. On fait à Davel des objections sur son peu de forces militaires ; il répond :

Dieu ne mesure point au tranchant des épées
La justice des droits ; les nôtres sont trempées
Dans les pleurs de l'esclave. Il faut nous racheter !

Un appel aussi direct effraye les conseillers :

Car l'un aimait l'argent et l'autre son orgueil,
Lâches par habitude et non par caractère,
Ils servaient des Bernois le despotisme austère.

* * *

Davel est invité à un joyeux banquet :

A la table d'un hôte il se place sans crainte ;
Davel est trop loyal pour soupçonner la feinte.

Croyant le Conseil gagné, le poète lui prête même des propos un peu trop vulgaires et fanfarons à notre gré :

...Oh ! le temps est venu
Disait-il à son hôte, où l'ours sera vaincu ;
Nous rognons sa griffe, et la tête enchaînée,
Nous le ferons rôtir à notre cheminée.

Les convives font chorus. On promet à Davel un renom immortel, mais Davel soupirant :

Pourquoi parler de gloire ?
Dit-il, je ne demande à Dieu que la victoire.
Et si, du bon combat le prix est remporté,
Que nos derniers neveux goûtent la liberté,
Mais qu'on m'oublie ! — Alors rompant ce ton sévère,
De son hôte sans cœur Davel choqua le verre ;
Mais le cristal heurté ne put pas résonner.
Et Davel un instant se sentit frissonner.
Au revoir ! à demain ! disait chaque convive ;
Demain c'est un grand jour !...

C'est sur ce trait bien dramatique que se termine le troisième fragment.

* * *

Le quatrième narre l'arrestation au moment où le major s'appêtait à monter à cheval :

Trahison ! murmura Davel mélancolique,
Sur les crins du coursier se penchant sans réplique
Pour y cacher les pleurs qui roulent de ses yeux.
On trahissait Davel. Un jour, ô ma patrie !
Nous te verrons rougir de cette félonie,
Lorsque la liberté, quittant l'habit de deuil
Evoquera Davel de son triste cercueil.

* * *

La tristesse semble avoir envahi l'âme du poète et coupé les ailes à l'inspiration. Il abrège dès lors, il se hâte. Il ne dit ni les scènes qui se déroulèrent dans la prison, ni le jugement, ni l'appel fait par Davel à sa mission divine. Il nous donne une description du printemps. Deux étrangers sont censés visiter les environs de Lausanne. Ils descendent du côté de Vidy ; et remarquant une foule assemblée, ils interrogent un enfant :

Que font-ils dans ces prés,
Vers ces saules pleureurs par le lac effleurés ?
— C'est Davel, dit l'enfant d'une voix attendrie
Qu'on regarde mourir. Il fait à sa patrie
Un triste et long adieu. Mais voyez cet éclair !
Le soleil, du bourreau faisait briller le fer.

Ces fragments unissant si bien l'élévation à la couleur locale font regretter que Monneron ait laissé son entreprise à l'état d'ébauche. Il était, semble-t-il, sur la voie de créer un beau drame du Major Davel. Peut-être aurait-il alors abordé et résolu l'énigme de la Belle Inconnue.

II

Le drame qui paraît avoir rencontré jusqu'ici le plus fidèle assentiment du public est celui que donnèrent au théâtre de Lausanne, MM. Hurt-Binet et Gaullicur, le 18 novembre 1852, et qui fut porté à Genève, à Vevey, à Nyon, à Yverdon, à Morges, et faillit même affronter la rampe à Paris¹. Il fut repris

¹ Je dois à l'obligeance de M. G.-A. Bridel la communication du drame : *Le major Davel*, fort difficile à trouver aujourd'hui et la *Notice-Souvenir*, publiée

à Lausanne, en 1874 ; et de nouveau, en 1921 par *La Muse*, société qui s'occupe d'art théâtral. *Le Major Davel*, « drame historique », ont dit les auteurs et la pièce justifie cette désignation. Gaullieur, qui publia le quatrième volume de l'Histoire du Canton de Vaud de Verdeil, était un historien compétent et d'un esprit élevé. On constate, à l'examen du drame, que tous les faits historiques, tous les mots importants de Davel ont été soigneusement recueillis. Son allocution au Deux-Cents, son manifeste au gouvernement bernois sont donnés dans une large mesure, quoique placés dans des bouches diverses.

Ce qu'a ajouté à l'érudition de l'historien l'imagination du patriote ne détonne pas avec le caractère général des faits et des personnes. M. Hurt-Binet, grand amateur de théâtre, au fait de l'art d'en monter les pièces, a heureusement appliqué son talent au travail de fond de son collaborateur. C'est lui qui, pour mêler le plaisant au sévère, inventa le rôle de Furthmann, l'Oberreiter du bailli de Lausanne, dont le français allemand bourdonne à travers tout le drame, y jetant une note amusante.

Le premier acte, le plus difficile à étoffer, s'ouvre à Cully, la veille de la revue des milices de l'arrondissement, par un éloge du Major Davel fait tour à tour par son dragon d'ordonnance, Mercanton, par Marie sa fiancée et nièce du major et par le sergent Abram. Les souvenirs de la campagne de 1712 y trouvent une place naturelle. Ces hauts faits du maître ont fait naître l'idée qu'il y avait dans la vie de Davel quelque chose d'extraordinaire, de sur-

à l'occasion de la représentation du poème dramatique *Davel*, de Virgile Rossel, renfermant des détails sur les essais de dramatiser cet épisode, sauf sur celui de Monneron.

naturel. On en cause par les villages. Il y a même une chanson là-dessus. Marie, Mercanton, Abram en chantent les couplets. La Belle Inconnue se trouve introduite par ce prélude-narration ainsi que Davel. Tout cela est bien amené et mené. On respire l'air du terroir.

Sieur Furthmann arrive. Il vient à Cully quérir de la féra pour un dîner que va donner M^{me} la baillive en l'absence de son mari, allé à Berne pour les élections. L'Oberreiter avait jeté les yeux sur Marie et ne comprend pas encore qu'elle préfère s'allier à un sujet plutôt qu'à un souverain. Marie et Mercanton le turlupinent de la belle manière ; mais le bon vin de Lavaux le console si bien qu'après quelques visites à la cave, Lausanne ne le reverra que le lendemain tard dans l'après-midi. Les poissons auront bien été expédiés à M^{me} la baillive, mais non un sac de lettres contenant précisément une missive de l'assesseur du Consistoire de Cully, donnant l'éveil sur ce qui s'y préparait.

Tandis que Mercanton abreuve généreusement son rival, Marie raisonne avec elle-même le cas de son oncle. Il reçoit quantité de lettres, il parle tout seul, il semble s'adresser à quelque grande dame.

« Ah ! mon parrain, avec son air si grave, si austère.... Oh ! mon Dieu ! c'est comme les autres ; tôt ou tard.... Tard un peu pour lui, mais, après tout, il n'a que quarante-deux ans, il est dans l'été de la Saint-Martin de l'amour. On dit que quand ça vient dans cette saison, c'est fort et durable. La dame est bienheureuse, car c'est un bel homme que mon parrain, et puis gentil, quand il n'a pas ses lubies de tristesse, et passionné donc, il faut l'avoir entendu comme

moi quand il adresse à sa dame absente ces paroles incompréhensibles :

Vierge au front pur, ange au regard modeste.
Dès mon matin, ô mes seules amours !
Adolescent, je t'adorais, Céleste !
Homme aujourd'hui, je t'adore toujours !

La Belle Inconnue se présente d'abord à Marie, mais entendant venir le Major elle se cache, elle veut le surprendre.

Davel, seul, annonce que le moment d'agir est venu. Il appelait de ses vœux la grande œuvre qui doit couronner sa carrière. Il s'étonne que son ange protecteur ne soit pas encore venu lui inspirer espérance et courage. Il se met à rêver. La Belle Inconnue arrive en chantant dans la coulisse :

Brave soldat, tu fus toujours
Fort dans les dangers de la guerre ;
On voit enfin ton âme austère
Rendre les armes aux amours.

Davel s' imagine entendre un chant des Alpes.
La voix continue :

En vain tu crus que, toujours impassible,
De leur pouvoir tu pourrais t'affranchir
Il vient un temps où le plus insensible
Se reconnaît vaincu par un soupir.

Davel se lève et reçoit alors la Belle Inconnue :

— Vous, Céleste, vous que j'attendais.

— Céleste !....

— Il faut bien vous donner un nom, car j'ignore le vôtre.

L'Inconnue coupe court à toute effusion sentimentale. Davel apprendra son nom plus tard. Je ne suis pas venue vous parler de moi, mais de votre patrie qui seule doit remplir votre cœur. Quoique étrangère, elle admire cette terre de Vaud. Davel lui apprend la grande œuvre à laquelle sa destinée était attachée, expose la misère de sa patrie. Ses plans pour son émancipation sont arrêtés. Les circonstances sont des plus propices. S'il réussit, l'honneur sera pour lui seul, s'il succombe, il n'y aura de victime que lui.

— Davel, vous aurez beaucoup à souffrir, mais Dieu sera avec vous.

— Et vous, Céleste ?

— Si je ne vous promets pas le triomphe, comptez sur mes consolations au jour de l'adversité.

Davel lui dit combien il y compte : « Enfant, je vous voyais en songe ; adolescent, je vous ai aimée en réalité ; dans l'âge mûr, je vous aime encore. » Il lui rappelle leur première rencontre à Cully, aux vendanges quand elle vint chez sa mère comme jeune bohémienne d'une beauté ravissante. Tout un monde d'amour se révéla pour lui, à sa vue, mais elle lui dit : Point de pensée pour moi, réservez-les toutes pour la grande action à laquelle vous êtes appelé.

Etant tombé malade en Piémont, une douce figure veille à son chevet sous l'habit d'une sœur de charité. Quand il rentrait de la guerre de 1712 avec son bataillon, une noble jeune fille se présenta sur son passage. Ces femmes apparues successivement, ces anges qui ont resplendi sur ma carrière c'était le même être. Céleste ! c'était toi. L'Inconnue confirme ce sentiment : « Oui, j'ai été l'ange de tes rêves, l'ange de ta vie, et je serai l'ange de ta mort. »

*
* *
*

Le second acte du drame contient une trouvaille. Les auteurs ont introduit un entretien entre Davel et le pasteur de Cully qui voudrait bien apprendre la raison de ces mouvements de troupes. Davel lui dit qu'il n'y a pas que les ennemis extérieurs, qu'il en est qui ne sont pas loin. Le pasteur objecte que ce genre d'ennemis ne se combattent pas avec l'épée et demande une explication plus claire.

— Eh ! mon cher pasteur, répond Davel, la confession serait-elle rétablie parmi nous, s'étendrait-elle jusqu'aux ordres du jour ?

Le pasteur, piqué :

— J'étais venu en ami. Mes intentions sont mécon-
nues, je m'éloigne.

Davel ne le laisse pourtant pas partir ainsi fâché. Il s'excuse en invoquant des devoirs pressants, « une mission secrète » ; ses officiers arrivent du reste à propos pour mettre fin à cette visite inutile.

Davel sonde discrètement ses officiers pour juger de leur portée d'esprit et de leur dévouement au pays. Sa conclusion n'est pas encourageante. « Pas un », doit-il se dire. Le pasteur se retranche dans une stérile amitié, et chez lui la curiosité n'est égalée que par la crainte ; le capitaine vit au jour le jour, heureux de trinquer à la santé de ses oppresseurs ; le lieutenant ne voit d'alternative que la domination de Berne ou le retour à la maison de Savoie. Je suis seul, dit-il, je lutterai seul.

C'est dans ces sentiments que Davel part de Cully ; mais pour remplacer la cocarde rouge et noire qu'il ne veut plus porter, l'Inconnue lui confie un nœud vert et argenté qu'elle détache de son corsage.

*
* *
*

Le drame suit dès lors les récits historiques. Les auteurs ne se sont aventurés ni dans les sentiments des soldats de Davel qui eurent si longtemps à attendre sur la terrasse de la Cathédrale, ni sur les impressions des bons Lausannois, ni sur les dispositions des membres du Conseil. Le Bourgmestre, le Boursier, le Banneret, les officiers de Davel et Davel lui-même tiennent seuls la scène. Ils ont introduit cependant dans l'action un élément dramatique de plus. A l'arrivée de Davel à Lausanne, les divers fonctionnaires ne savent pas s'ils peuvent compter les uns sur les autres. Chacun se demande *in petto* si son collègue ne serait pas d'accord avec le Major de Cully. Ils se tâtent habilement jusqu'à ce qu'ils voient qu'ils peuvent marcher la main dans la main. Le souper donné à Davel lui fournit l'occasion d'exposer très à fond les griefs du Pays de Vaud. Les convives se séparent après avoir trinqué à l'indépendance de la patrie de Vaud, pendant que de Sévery court à franc étrier prévenir les Bernois.

La Belle Inconnue lui avait fait entendre de la coulisse l'avertissement suivant :

En vain tu fais l'offrande de ta vie,
Pour ton pays voulant la liberté ;
Autour de toi veille la perfidie,
La trahison surprend ta loyauté.

Le lendemain l'entourage du major n'a pas encore bien saisi son dessin, ses officiers pensent qu'il faut laisser couler l'eau. Marie est venue en croupe der-

rière Furthmann voir ce qui se passe. Abram trouve singulière la dislocation des soldats de Lavaux. Furthmann ne sait comment rendre compte de sa conduite ; il remet pourtant le sac contenant la fameuse missive de l'Assesseur consistorial qui annonçait la réunion des troupes de Lavaux. On procède à l'arrestation de Davel.

*
* * *

Davel est en prison. Le quatrième acte est rempli par les entretiens de Davel avec les étudiants et avec les pasteurs qui viennent le visiter et prétendent dissiper ses illusions sur sa vocation divine. Le spectateur n'assiste ni à la séance du tribunal, ni à la mise à la torture. Il y a par contre un dialogue entre de Wattenwyl et Davel, digne de l'un et de l'autre. Un dialogue non moins long entre la Belle Inconnue et Davel précède des adieux touchants à Marie, à Mercanton et à Abram. Abram a fait le projet de délivrer son Major, à l'aide de quelques-uns de ses anciens soldats quand on l'amènera à Vidy ; de le mettre dans une barque venue de Cully et de le conduire en Savoie. Davel refuse, c'est de son sacrifice que doit naître, sinon l'indépendance immédiate de son pays, au moins la liberté et le bonheur de ses fils.

L'esprit qui anime le drame est en harmonie avec celui du héros. On y trouve des remarques d'une psychologie perspicace, ainsi la différence entre l'homme individuel et le membre d'un clan, d'une caste, d'un corps politique, d'une autorité où il s'agit de sauvegarder les intérêts du corps entier ou la Collegalität. « Quel dommage, dit Davel, après son

entretien avec de Wattenwyl, qu'un tel homme soit avant tout de sa caste. Les meilleurs esprits se gâtent dans l'atmosphère empoisonnée des aristocraties. Le plus fatal de l'oppression étrangère n'est pas la misère et l'humiliation, c'est l'abaissement moral. Elle fait encore plus de mal aux oppresseurs qu'aux opprimés. » C'est dans l'intérêt de Leurs Excellences que Davel tentait ce grand coup de main. Il ne voulait ni qu'un sang suisse soit versé par des Suisses, ni d'intervention étrangère.

* * *

Le cinquième acte s'ouvre par une conversation entre le Lieutenant et Abram. Le premier laisse apparaître quelque sentiment de l'humiliation éprouvée par la noblesse et de ce que pourrait devenir le pays s'il était libre. Davel a un dernier entretien avec le pasteur, puis le Haut-Commissaire lui lit, avec une émotion contenue, l'arrêt du Tribunal de Lausanne et celui du Conseil de Berne. Marie et Mercanton pénètrent de vive force jusqu'à Davel, ainsi qu'Abram.

Les auteurs ont donné le commencement et la fin de l'allocution de Davel à la foule ; ils ont résumé le discours de de Saussure. Davel s'agenouille pour sa dernière prière. Au même instant, l'exécuteur disparaît derrière le peuplier de droite ; de celui de gauche, sort la Belle Inconnue qui dépose une couronne sur la tête de Davel. Les deux guidons aux couleurs de Berne se retournent et offrent aux regards l'écusson et les couleurs du canton de Vaud. Tous les assistants contemplent l'apothéose de Davel.

Le drame de Hurt-Binet et de Gaullieur a fait éclore une parodie dont certains couplets ont presque mieux échappé à l'oubli que la pièce elle-même. Cette parodie, qui se terminait par ces vers :

Faut-il que succombe
Un brave homme ainsi ?
Et la toile tombe
Et la pièce aussi.

Bon voyage ! Monsieur Binet,
Allez à Nyon, débarquez sans naufrage.
Bon voyage, Monsieur Binet,
Et revenez quand vous aurez mieux fait !

nous semble bien sévère, voire injuste. L'explication de ce jugement dur et sommaire se trouve sans doute dans la place considérable donnée au rôle de la Belle Inconnue et dans la conception de ce rôle.

Il paraît, en outre, que le tenant de ce rôle difficile n'avait nullement les allures éthérées que l'on sut donner à la Muse des nuits d'Alfred de Musset quand elle venait lui dire

Poète, prends ton luth ! c'est moi, ton Immortelle !

Mais, surtout, la Belle Inconnue du drame n'est pas le même personnage tout le long de la pièce. C'était la belle vigneronne des dix-huit ans de Davel, la Bohémienne qui tira son horoscope, la sœur de charité qui baisait son front brûlant de fièvre de ses lèvres si douces, la jeune Oberlandaise qui le salua d'un regard joyeux quand, à la tête de son bataillon, il rentrait de la guerre de 1712. La Belle Inconnue

énumère, elle-même, d'autres rencontres significatives. Cette vivandière qui, au siège de Lille, signala à Davel la mine prête à éclater et à l'engloutir avec ses braves, c'était elle. Quand, à Sins, les canons jetaient le désordre dans les rangs des Bernois, qui était cette amazone intrépide qui l'entraîna contre cette artillerie néfaste ? c'était elle encore. Peu après, à Villmergen, alors que la panique gagnait l'armée et que Davel était lui-même ébranlé, cette jeune chevrière qui lui annonça la victoire et lui permit de rallier ses soldats, c'était toujours elle.

Mais ailleurs, c'est l'ange gardien qui préside à toute la destinée de celui que Dieu a élu et préparé pour qu'il appelle son peuple à la liberté. Et puis, au moment de l'apothéose, quand Davel lui dit :

— Mais qui donc es-tu ?

La Belle Inconnue répond :

— Je suis le Génie de la patrie, je suis la Liberté !

c'est-à-dire deux abstractions.

Les psychanalystes contemporains s'étonneraient de l'embarras des auteurs qui ont passé à côté de la vraie explication qu'ils avaient sous la main. Voici, en effet, comment ils faisaient déterminer par la Belle Inconnue son rôle auprès de Davel : « J'ai veillé sur toi dans tes maladies, je t'ai protégé à la guerre, je t'ai soutenu dans la géhenne de la torture. J'ai fait plus encore. Tout homme capable de grandes choses est avide d'amour. Ta nature enthousiaste et sensible t'exposait plus qu'aucun autre aux chutes de la fragilité humaine. Mais tu devais rester chaste, pur et saint devant Dieu. Tu m'as aimée, Davel, et

cette passion t'a préservé des liaisons éphémères et des vulgaires attachements. Tu es demeuré chaste, pur et saint parce que, quand voltigeait dans tes rêves l'image des créatures charmantes éprises du mérite du brillant officier, un danger immédiat et salutaire dont je te tirais, en prenant une forme visible venait raviver, en l'exaltant, dans l'âme du croyant l'amour éthéré pour son ange gardien. »

Et Davel acquiesce à cette interprétation de sa carrière et de ses sentiments les plus intimes : « Je le reconnais, dit-il à la Belle Inconnue, c'est là la plus excellente de tes grâces ; *ma vertu venait de ma passion* ; et quand les hommes s'étonnaient de ma réserve, ils ignoraient que mon cœur était le foyer d'un magnifique amour, d'une splendide affection, d'un délirant enthousiasme. »

Tout s'explique selon la psychologie actuelle : l'héroïsme de Davel n'est que le fruit de l'instinct passionnel, refoulé par celle-là même qui l'avait éveillé et qui resta toujours simplement la dame de ses pensées, son inspiratrice, sa consolatrice, celle dont le sourire approbateur était sa plus haute récompense. L'amour, privé de son objet naturel, se sublima, devint capable des plus hautes pensées et d'une entreprise héroïque.

Est-ce bien l'explication de la vie de Davel ? On comprend que des étudiants n'aient trouvé que matière à raillerie dans le personnage si complexe du drame et qui faisait de si longs discours pour expliquer ses métamorphoses.

...Une affection puissante,
Un amour éternel, en un instant conçu,

peut bien être l'hôte fidèle d'un cœur généreux, conférer à une vie une vraie dignité ; mais enfantera-t-il sûrement, à lui seul, un héros, une héroïne ? Fera-t-il surtout un saint, une sainte ? Les cœurs où brûle, toujours entretenue, la flamme d'un premier et grand amour, ne sont-ils pas en danger de se replier toujours plus sur eux-mêmes et de passer, incompris et inutiles, à travers un monde à jamais désenchanté pour eux ?

L'explication de la Belle Inconnue reste à trouver.

JAQ. ADAMINA.

(La fin prochainement.)



Insinuations

sur un des mystères du style.

I

Il est des problèmes si complexes qu'on n'en connaît jamais la solution ; ils défient le raisonnement et l'intuition des esprits les plus perspicaces, les plus logiques et les mieux avisés. C'est ce qui les rend passionnants.

Le problème du style est de ceux-là. C'est pourquoi il n'est jamais tout à fait ennuyeux d'en parler, ni tout à fait inutile. Ses données, c'est-à-dire la physiologie des écrivains et leur psychologie qui en dépend se modifient et se modifieront sans cesse, et, par conséquent, leur résultat, qui est le style même. Pas plus qu'on n'est maître de déterminer la physiologie et la psychologie d'un individu on n'est maître de lui imposer une manière d'écrire. On ne se bornera jamais qu'à des constatations. Trop d'impondérables échappent à la sagacité, et du critique, et de l'écrivain même qui tenterait de surprendre les relations clandestines de ses sensations et de ses sentiments avec son style, personnage énigmatique et d'une discrétion absolue sur les péripéties de sa naissance. Il doit

se contenter d'enregistrer son existence, plus ou moins avouable, sans questions insidieuses, et y pourvoir en puisant dans la cassette aux souvenirs. Car écrire n'est pas autre chose que se souvenir, c'est-à-dire rappeler à soi ses émotions et ses sensations, visuelles principalement, puisqu'il est constant que la vue, avant les autres sens, et les sentiments sont les sources vives essentielles de toutes créations littéraires. Le dosage varie selon que l'individu appartient à l'une ou l'autre des deux grandes classes : visuels ou idéo-émotifs ; en étudier la proportion, c'est analyser le style, c'est contrôler le rôle respectif de chacun des sens et des sentiments.

De quoi se compose le style ? — De mots, et de leurs combinaisons multiples. Qu'est-ce qu'un mot ? — Excepté le cas où il est le symbole d'un objet réel, nettement déterminé, dans la vie visuelle et les sciences, par exemple, il correspond à une sensation, vision d'abord, ou à une émotion, ou, simplement, à une notion. Sa puissance de suggestion est proportionnée à cet ordre : symbole d'une vision il agit avec plus de force sur le lecteur que s'il n'est que le fruit, sec bien souvent, d'une simple notion.

Combinés, les mots, reflets de sensations et d'émotions diverses, forment différentes figures de style dont les plus curieuses sont la comparaison et, pour ainsi dire, sa fille, plus élégante, plus riche, plus compliquée, la métaphore. J'omets volontairement de nommer l'épithète qui entre en composition dans les comparaisons et les métaphores ; j'en parlerai plus loin pour vérifier sa valeur dans ses emplois, simples et combinés.

La métaphore, parure des styles ornés, a toujours fort intrigué les philologues et les stylistes et les a

souvent déroutés, surtout lorsqu'elle enchâsse, bijou précieux, des sensations différentes et en combine les reflets de façon si adroite qu'on a peine à distinguer la source et l'éclat particuliers de chacun de ses feux. Rien n'éblouit comme ces associations de sensations, comme ces synesthésies, pour reprendre le terme inventé par Millet, et ne déroute davantage les esprits les plus subtils. A dire vrai, le chatoiement vaut parfois plus que la pierre elle-même dont la valeur est contestable. Trop souvent son eau est impure et factices sont ses reflets. Mais, si l'écrivain est un artiste rare, sa valeur est inestimable. Elle enrichit le style d'images neuves et imprévues. Elle séduit l'imagination et flatte la sensibilité par mille combinaisons harmonieuses.

II

L'école symboliste semble avoir été le virtuose des synesthésies.

Avant elle, on peut cependant citer Chateaubriand et Baudelaire, pour ne pas remonter plus haut : Chateaubriand, dont les métaphores, dans les *Mémoires d'outre-tombe* confondent en de perpétuelles synesthésies les parfums, les couleurs, les attouchements, les sons et les valeurs : « la pluie, en voyage, est un *grignotement* sur la capote de la voiture ; l'orage, les éclairs *s'entortillent* aux rochers ; la nuit, l'azur du lac *veillait* derrière les feuillages ; les sons du cor sont *veloutés* ; ceux de l'harmonica sont liquides¹ » ; Baudelaire, grand précurseur et grand prêtre de toute recherche étrange, dont le sonnet intitulé « Correspondances » indique la voie qui mène au temple secret :

¹ Cité par Rémy de Gourmont dans *Le problème du style*.

Comme de longs échos qui de loin se confondent
 Dans une ténébreuse et profonde unité,
 Vaste comme la nuit et comme la clarté,
 Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,
 Doux comme les hautbois, verts comme les prairies.

.

Puis s'épanouit, fleur monstrueuse, le trop fameux
 sonnet de Rimbaud, « *Voyelles* ».

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, voyelles
 Je dirai quelque jour vos naissances latentes.

Et, truculentes, éclatent les métaphores de Saint-Pol-Roux pour qui le parfum des fleurs est une *romance pour narines*, le chant du coq, un *coquelicot sonore*, le grand air pur, le *cognac du père Adam*.

Flaubert, qui disait que les assonances doivent être évitées, ayant commencé *Salammbô* par cette phrase : « C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar » suggère cette vision à M. Thibaudet : « Les *a* redoublés des trois noms propres déploient un rideau de pourpre sombre au seuil du roman barbare¹ ». Vision séduisante, mais découvrant trop le défaut de la cuirasse. Pour qui ignore que cette phrase ouvre le « roman barbare » de *Salammbô*, la vision « d'un rideau de pourpre sombre » se déployant sur des scènes de carnages et d'incendies, n'est pas forcément suggérée par « les *a* redoublés des trois noms propres ». On voit ce que ce procédé — je le nomme ainsi provisoirement, sans intention péjorative — peut avoir de fac-

¹ Alfred Thibaudet : *La poésie de Stéphane Mallarmé*. Edit. Nouvelle Revue Française.

tice. Du reste tous les phénomènes d'audition et de vision colorée fourmillent de contradictions : Scriabine voit jaune le *ré*, Newton le voit violet. Pour d'aucuns le son de la flûte est bleu clair, pour d'autres il est blanc. Un accord de septième de dominante apparaît rose à ceux-ci, à ceux-là c'est la voix aiguë du violon¹. A bout d'idées, un peintre prend son violon et trouve dans les sons de cet instrument les teintes et les nuances pour son tableau. Un calculateur prodige, Diamondi, affirme que le dimanche lui apparaît blanc-gris, le lundi marron-clair². Plus bizarrement imaginatif est cet écolier qui voit des prières en forme de canapé³. Et, dans sa dilection pour les mots, n'est-ce pas Rémy de Gourmont, alors tout imprégné de symbolisme, qui est allé jusqu'à écrire que le mot est « la forme, et la couleur, et l'odeur » de toute pensée, que « le mot a un parfum, mais difficilement perçu, vu l'infirmité de nos sens imaginatifs⁴ ». Enfin, qui ne connaît les concerts des symphonie gustatives que se donnait dans le palais Des Esseintes⁵ ? Le curaçao joue de la clarinette, le kummel du hautbois, l'anisette de la flûte, le kirsch de la trompette, le gin du trombone, etc.

On vient de le constater, le problème des synesthésies est varié, fécond en sensations originales et imprévues, mais assez complexe. En fait, on a peine à le comprendre, encore plus à l'expliquer.

¹ J'ai cueilli ces derniers exemples au cours de lectures d'articles divers que je ne puis tous citer ici. Je ne mentionnerai que celui de M. G.-A. Masson : *La musique des couleurs*, publié dans le N° 23 de la *Revue mondiale*, 1920.

² Cité par Victor Segalen : *Les synesthésies de l'Ecole symboliste* in : *Mercur de France*, avril 1902.

³ Auguste Lemaître : *Audition colorée et phénomènes connexes observés chez les écoliers*. In : *Revue scientifique*, 16 février 1901.

⁴ Rémy de Gourmont : *L'ivresse verbale*, in : *Le chemin de velours*. Edit. *Mercur de France*.

⁵ J.-K. Huysmans : *A rebours*.

C'est par pure association d'idées qu'il se produit, affirment les adeptes de la théorie psychique. C'est par engrènement des centres, par communication ou tout au moins irradiations intercentriques, répondent les partisans de la théorie physiologique.

Qui croire ? M. Victor Segalen estime qu'au fond les deux explications s'engrènent, elles aussi, et ne s'excluent pas. Comme lui, nous insisterions volontiers sur le rôle capital du retentissement affectif, négligé par l'école associationniste anglaise. « Deux images, écrit-il, même foncièrement dissemblables, comme une image visuelle et une image auditive, s'évoquent parce que l'une et l'autre produisent en nous-mêmes *réaction subjective*, parce qu'elles ont, dirions-nous, le même *tonus* affectif¹ ». Certes, on ne saurait nier l'existence de ce *tonus* affectif. Son rôle est même parfois tyrannique parce qu'il refuse d'entendre les objections de la raison, et souvent ses volontés frisent l'incohérence. Une personne sensible au froid et ne l'aimant pas qui en arriverait en voyant la couleur blanche à avoir une impression de froid et à la détester parce que c'est celle de la neige, laquelle neige est blanche et froide, serait victime de cette tyrannie ; de même un homme qui sentirait le même parfum chez toutes les femmes blondes qu'il rencontrerait, parce que c'est le parfum de la femme qu'il aime et qui est blonde.

Avouons qu'il est difficile de s'y reconnaître. D'essence purement subjective, le *tonus* affectif échappe à l'analyse. Il demeure le secret de son propriétaire. Dès que les sentiments entrent en jeu, la raison la mieux raisonante se trouve en présence d'un réseau de correspondances si compliqué et si ténu qu'elle

¹ Victor Segalen : Op. cit.

perd la trace du fil capable de conduire sûrement son entendement, de déduction en déduction, d'un sentiment à son réel successeur.

Heureusement, il est constant que le *tonus* affectif ne joue pas un rôle exclusif dans nos associations de sensations. Il y a évidemment engrènement, communications entre les sens sensitifs. Là encore le problème demeure difficile ; mais il est susceptible d'analyse. A chaque impression sensorielle correspond un mot précis et distinctif. Où le problème se complique, c'est quand il y a synesthésie. Dans quel ordre les différentes sensations ont-elles impressionné le sujet ? C'est là que l'enquête devient malaisée et délicate.

III

Il semble bien que dans la majorité des cas ce soit la vue qui préside au phénomène des synesthésies. Chez un visuel pur elle ira même jusqu'à diluer les autres sensations dans une simple vision. Témoin cet exemple pris chez Victor Hugo, le grand visuel :

Comme sur la colonne un frêle chapiteau
La flûte épanouie a monté sur l'alto.

Il faut compter aussi avec les réminiscences littéraires qui entravent le processus naturel des sensations, les chevillent d'impressions factices, en un mot empêchent qu'on les puisse tenir toutes pour authentiques, donc qu'on soit en mesure d'en accepter la succession et l'agglomération pour une démonstration probante. En présence d'une métaphore enchâssant une synesthésie, dire que telle sensation a précédé l'autre, ou inversement, est téméraire. On constate qu'il y a coexistence de sensations différentes, on a peine à en établir la succession précise.

Curieux de démêler, dans la mesure de mes humbles moyens, cette question qui semble quasi inextricable, j'ai pensé l'étudier dans ce qu'elle a d'anormal. On le sait, c'est une méthode d'enquête courante : en examinant les anomalies d'un phénomène, on parvient parfois à saisir le processus exact de ses manifestations qu'on considère comme normales. C'est pourquoi j'ai lu des œuvres d'auteurs aveugles¹. Privés de la vue ils présentent — plus que les sourds — le cas où la suppression de l'un des sens doit faire subir ses effets de la façon la plus profonde, puisque aussi bien la vue joue le rôle essentiel dans notre vie sensorielle et chez la majorité des écrivains, par conséquent dans le style. A serrer de près celui d'un aveugle, à ausculter ses épithètes, à démembrer ses comparaisons, à disséquer ses métaphores, on doit donc trouver le mal causé par la privation de la lumière, et, par induction, le bien produit par sa présence. Et par comparaison, la valeur intrinsèque et respective, de chacun des autres sens par quoi l'aveugle supplée à sa cécité. Certes ! Et d'emblée la constatation s'impose que c'est une grosse lacune pour le style que de ne pas pouvoir étayer ses figures sur des impressions visuelles autres que de vagues souvenirs ou de débiles notions. Parmi les quelques

¹ Il en est de deux sortes : les aveugles-nés et ceux qui ont perdu la vue au cours de leur vie. Au point de vue du style on peut tenir pour aveugle-né tout aveugle qui a perdu la vue avant dix ou douze ans, parce que jusqu'à cet âge la faculté métaphorique est pour ainsi dire nulle, et la vue, sauf de rares exceptions, est le sens qui a le dernier une influence originale sur le style. Voir à ce sujet le chapitre VI : La question Taine, dans *Le problème du style*, de Rémy de Gourmont.

Sur les œuvres des aveugles, M. Pierre Villey, professeur de littérature à l'université de Caen, aveugle lui-même, a exprimé, dans son livre admirable *Le monde des aveugles* (Ed. Flammarion), tout ce qu'on peut en dire au point de vue littéraire. Le mien, un peu spécial, tendant à préciser un phénomène qui intéresse aussi bien le style des voyants que celui des aveugles, m'oblige à quelques répétitions indispensables et inévitables.

milliers de vers de poètes aveugles que j'ai lus, — ils ont presque tous quelque inclination à la poésie, — j'ai trouvé peu d'épithètes originales, de comparaisons et de métaphores audacieuses, et quelques exemples seulement de synesthésies. Ce qui militerait en faveur du rôle prépondérant de la vue dans leur formation. Avant de les évaluer, je tiens à faire quelques remarques, nécessaires à mon sens, parce qu'elles dissiperont toute équivoque sur un point délicat, mais qui prête à confusion. C'est la question de la vue, précisément, et de son rôle dans le langage des aveugles. Beaucoup de personnes s'imaginent qu'elle y tient ou qu'elle devrait y tenir peu de place et elles affectent même de ne pas parler des choses de la vue par devant un aveugle, pour des raisons sentimentales. Double erreur ! Le seul fait d'être privé de la lumière incline un aveugle à souvent penser à elle. Ne sommes-nous pas tous ainsi ? Ne pensons-nous pas le plus souvent à ce que nous ne pouvons posséder ? Et c'est une erreur de croire qu'il n'aime pas entendre vanter les beautés dont il ne peut jouir¹. Ne parle-t-on à un voyant que des choses qu'il peut admirer ? Quelle description plus captivante pour lui que celle d'un pays lointain, inconnu, qu'il ne verra peut-être jamais ?

Quant au langage d'un aveugle, il est le même que celui d'un voyant. Il ne saurait se passer des expressions visuelles consacrées par l'usage, ou les transpo-

¹ Dans un mémoire intitulé : *Le sentiment de la nature chez un aveugle*, présenté et primé à un concours littéraire de l'Association suisse romande pour le bien des aveugles, M. Neyroud, aveugle depuis l'âge de seize mois, ce qui équivaut à aveugle-né, car il n'a pas de souvenirs visuels, estime qu'il a trouvé souvent autant de plaisir, si ce n'est plus, en face de la nature, que des voyants, et affirme qu'on ne peut qu'intéresser un aveugle-né en cherchant à lui donner une idée de la beauté de la lumière, du ciel, de la nature. Il comprend qu'on puisse avoir quelque scrupule, mais seulement avec des aveugles qui ont gardé des souvenirs visuels.

ser — ce qui ne serait pas toujours possible — en expressions auditives, tactiles ou olfactives, au risque d'être incompris des profanes, c'est-à-dire des voyants, lesquels auraient à s'initier à une nouvelle convention de langage. Mieux vaut que ce soient les aveugles qui adoptent celle des voyants. En fait, les expressions visuelles circulent dans le langage si nombreuses, comme les globules rouges dans notre sang, que celui qui voudrait s'en passer anémierait son vocabulaire de façon stupide et inutile.

C'est ainsi que le poète aveugle Maurice Calame écrira¹ : « Quand s'éteint lentement la rumeur de la terre ». Exemple de synesthésie ! Sans doute ! La rumeur (sensation auditive) s'éteint (sensation visuelle). Mais dire d'un bruit qu'il s'éteint, expression qui fut en son temps une trouvaille heureuse, est devenu un cliché. Et pour un aveugle, comme pour un voyant, il n'y a plus là accouplement volontaire, ni même conscient, de deux termes symboles de sensations différentes. (Il ne faut pas prêter à un auteur plus d'intentions qu'il n'en a. C'est une manie coupable que de mettre à tout prix dans un texte ce qu'on désire y trouver). Pour un aveugle-né, il est même prouvé qu'il n'y a pas là rapprochement de sensations différentes. S'éteindre équivaut pour lui à s'apaiser, c'est son synonyme, puisqu'il ne l'a jamais réalisé *de visu*.

En vérité, le bagage d'expressions visuelles d'un aveugle est pauvre. Il est rare d'y trouver un quatrain comme celui-ci :

Mon cœur, comme un jardin profané des passants,
N'a plus aucun parfum ; des roses mutilées

¹ Maurice Calame : *Les voix intimes*. Poèmes. Ed. Atar, Genève.

Les pétales épars étoilent les allées,
Tachant le sable d'or de leurs gouttes de sang ¹.

Dans le troisième vers, la métaphore, purement visuelle, n'est pas sans audace pour un aveugle. On s'aperçoit cependant que « étoilent » pourrait bien n'être qu'une impression spatiale, si l'auteur « voit » les pétales comme des gouttes de sang, plutôt que comme des étoiles. Pour ma part, le rapprochement entre les étoiles et le sang me choque pour des raisons de couleur, puisque je vois rouge le sang et blanc-jaune les étoiles. Infériorité à un certain point de vue. Un aveugle a des notions géométriques et spatiales des choses qu'un voyant n'a pas. Il adopte mieux la vie des choses. Il ne leur demeure pas extérieur, étranger, il est mort à toute espèce de regard, il se confond à leur vie. C'est à un aveugle que Henri Bergson semble adresser cette parole : « Vous avez enfin compris que si votre connaissance de la trajectoire (dessinée par un mobile parcourant l'espace) ne constituait pas une donnée suffisante, c'est parce que vous la regardiez du dehors au lieu de vous confondre avec le point qui la décrit et d'adopter son mouvement ² ».

Par crainte de commettre des erreurs en voulant exprimer des impressions visuelles, — erreur pour un voyant qui regarde les choses de l'extérieur, tandis que l'aveugle qui participe à leur vie intérieure les réalise à sa manière, qui est peut-être la bonne, — dans cette crainte donc, l'aveugle, qui ne sait pas s'affranchir des habitudes consacrées du langage, s'en

¹ Toutes les citations de ce poète se rapportent à ce livre.

² Henri Bergson : *Essai sur les données immédiates de la conscience*, p. 146. Cité par Julien Benda, in : *Belphégor*.

tater, a cédé le pas aux autres sens. Tel un écho, elle ne fait que répondre à leur appel :

Pour dénommer la neige, Maurice Calame emploie cette périphrase : « Le silence aux blancheurs d'hermine ». En effet, pour lui, la question se pose ainsi : « Qu'est-ce que le silence ? — C'est la neige recouvrant la terre ; la neige, pour lui, est une des formes du silence, si je puis dire. (Aux blancheurs d'hermine, métaphore visuelle, est sans doute une réminiscence de Victor Hugo qui a usé et abusé de cette image). Pour un voyant la question se pose autrement. Qu'est-ce que la neige ? — C'est de la blancheur, ou qu'est-ce qui figure pour lui la blancheur ? — C'est la neige. (Il aborde les phénomènes avec les yeux.) Et ensuite seulement vient la notion de silence, alors que pour l'aveugle c'est celle qui s'impose la première à son esprit, parce que c'est une question d'ouïe pour lui, et nul n'ignore que les aveugles n'aiment pas la neige s'ils doivent se guider seuls. Son silence leur est hostile. Il étouffe tout bruit, toute résonance. Il détruit toute possibilité de s'orienter au moyen des bruits familiers.

Ailleurs, renversant l'ordre habituel des sensations d'un voyant, Maurice Calame parlera du « Silence ombreux » d'une forêt. Son infirmité lui fait éviter le cliché : « L'ombre silencieuse ».

Dans les poésies de Paul Ketterer¹, on trouve plusieurs exemples suggestifs : Emu, avant tout, par le parfum d'une fleur, plus que par sa beauté, il écrit :

La fleur même disait en odorants accents....

¹ Poète et conférencier aveugle : *Poésies*. Lausanne, 1901. Imprimé par Pache-Varidel.

(Le parfum se transpose en sons, comme pour Des Esseintes les saveurs se transformaient en timbres d'instruments). Plus sensible à la température du soleil qu'à son éclat, il dit : « Un rayon de chaleur me caressait les yeux », et plus sensible au froid de l'hiver qu'à ses blanches fantasmagories : « Dans le ciel a passé le frisson hivernal », et plus sensible encore au bruit des feuillages qu'à leurs teintes :

Un frisson d'harmonie agite la ramure.

(Qu'on songe aux « blancs sanglots » des mourantes violettes, à « la blancheur sanglotante des lys », au « bosquet arrosé d'accords » par la flûte du faune, qu'on songe à ces quelques synesthésies — (il y en a d'autres — du divin Mallarmé¹ et l'on saisira la différence : Toutes ces métaphores sont « vues »).

Le livre de Mme Galeron de Calonne, *Dans ma nuit*² que l'Académie française couronna m'a déçu, en ce sens qu'il ne m'a fourni aucun exemple de synesthésie. La vue, remarquons-le en passant, ne joue jamais un très grand rôle dans le style d'une femme, même voyante, ni sa perte, par conséquent. A moins qu'elle ne soit douée d'un tempérament exceptionnel et dépourvue de toute hypocrisie, la femme qui écrit transforme presque automatiquement ou instinctivement — ses sensations en sentiments. Médailles au relief trop violent, elle les précipite dans le creuset de son cœur, d'où elles ressortent sous forme d'un lingot bien uniforme, bien poli, sans dessin compromettant ; bref, « elle ne se peint qu'en buste » pour reprendre la jolie expression de Henri d'Almeras³.

¹ Stéphane Mallarmé : *Poésies*. Passim. Edit. *Nouvelle Revue française*.

² Alphonse Lemerre, éd.

³ Henri d'Almeras : *La femme amoureuse dans la vie et dans la littérature*. Albin Michel, Paris.

C'est ce qui rend tant de livres de femmes parfaitement insipides. A toutes pourrait s'appliquer ce vers de Paul Ketterer :

Dans mes dix doigts sont mes deux yeux ¹.

(« Il a sur le menton une douce fossette », remarque Mme Galeron de Calonne en parlant d'une poupée qu'elle appelle son fils), mais toutes, où presque, ont un cœur qui boit leurs sensations. A ce point de vue Omer Billiet, jeune poète aveugle belge, pourrait encourir le reproche — on le tient pour tel, et c'est stupide — de posséder un tempérament féminin pour avoir vanté le « satin du ciel », et tous les poètes aveugles, pour sentir la vie avec leur peau, et beaucoup avec leur cœur. Car ils sont, en général, très « fleur-bleue » dirions-nous. Tant mieux ! Si un cœur trop sentimental est capable de grandes douleurs, il est aussi capable de grandes joies qu'ignorent les gens trop cérébraux. Pour eux, la manière dont on donne vaut souvent mieux que ce que l'on donne, puisqu'ils ne peuvent l'admirer. Aussi, faut-il beaucoup compter avec le *tonus* affectif dans leurs écrits, et d'autre part, remarquer que si l'on n'y rencontre des épithètes traduisant des sensations visuelles, elles s'appliquent dans la majorité des cas, à des abstractions, à des symboles. Elles n'impliquent pas alors une synesthésie réelle. Ainsi, quand Maurice Calame parle du « lumineux essaim bourdonnant » de ses rêves, lumineux n'est que l'association purement affective d'une épithète suggérée par la lumière, tout inté-

¹ Dernièrement, j'en ai eu un exemple probant. Une jeune fille me disait en passant sa main, comme une caresse, sur une peinture ancienne à l'huile : « Moi, je n'aime pas la peinture moderne, elle a trop d'aspérités. J'aime mieux les vieilles peintures, elles sont plus douces. » Ce qu'elle voyait dans une peinture, c'était sa douceur au toucher, et c'est cela qu'elle appréciait et qu'elle aimait.

rieure, qu'apporte un rêve en son cœur. De même, dans ces vers :

Un rossignol égrène en ruissements d'or
Les modulations de sa complainte brève,

il ne faut pas voir réalisée la vision de l'or, mais seulement le bruit d'une pile de pièces d'or qui ruissent. Semblablement, lorsqu'ils parlent d'étoiles, les aveugles n'agissent que par simple association d'idées. Plongés dans la nuit de leur cécité, ils pensent forcément à ce qui fait l'ornement de la nuit des cieux, aux étoiles, et très légitimement, elles symbolisent ce qui éclaire leur nuit : l'amour, la foi, l'espérance.

IV

Je ne sais si ces brèves remarques et ces quelques exemples autorisent qu'on tire une conclusion de leur leçon. Il y a toujours quelque suffisance à conclure alors qu'on n'a, pour étayer sa démonstration, que des faits lourds de trop de possibles invérifiés, peut-être invérifiables. Ce qui a compromis notre enquête ce sont les sensations factices inculquées par les habitudes du langage, les réminiscences verbales. Pour qu'elle ait une valeur scientifique, il faudrait pouvoir opérer sur une colonie d'aveugles qui n'auraient jamais eu de relations avec des voyants. On verrait alors ce que vaut leur langage; et, en admettant qu'on puisse pousser l'expérience jusqu'en ses conséquences extrêmes, c'est-à-dire en observant des hommes complètement privés de sens et isolés des autres hommes, on constaterait peut-être que ces malheureux infirmes seraient totalement privés de la parole, peut-être même de la pensée. Bref, on vérifierait la valeur du *nihil in intellectu quod non*

prius in sensu fuerit. Puisque nous ne sommes pas à même de pouvoir le faire, parce que les conditions nécessaires à cette expérience nous manquent, il faut utiliser au mieux les « cas » que nous possédons, et raisonner, si possible, en faisant abstraction des préjugés sentimentaux ou moraux. Ce n'est pas si facile qu'on l'imagine.

Bref ! Muni de ces quelques insinuations, — car je ne les donne pas pour autre chose, — un physiologue, doublé d'un philologue, éclairera peut-être quelque jour le dédale obscur où s'accomplit le miracle des réactions intercentriques et nous dira : « Ici commence la parole et là sont les zones d'influence de chaque sens. Ici commence l'influence de la vue, là finit celle de l'ouïe, etc. Donc, telle synesthésie a été engendrée dans tel ordre, et pas dans un autre ». Ce jour-là un grand pas aura été fait. Et il ne restera plus qu'à faire le départ entre le rôle des sens et celui du *tonus* affectif (en admettant qu'on puisse le mettre à part, sans qu'il cesse aussitôt d'exister). C'est là le nœud gordien du problème du style tout entier. Qui le démêlera jamais ?

EDOUARD MARTINET.





Encore un petit chien de bruyère.

Mes yeux ont vu passer presque un siècle, et pourtant je trouve encore par-ci par-là une occasion de rire, malgré mes peines et mes douleurs, et mes enfants à tête grise, et un autre petit-fils qui viendra au monde le mois prochain, s'il plaît à Dieu. C'est la façon qu'on a de s'instruire aujourd'hui qui me fait le plus sourire derrière mes rides, c'est de voir les gens de la campagne et les gens de la ville se renvoyer leur mépris comme un football. Et c'est encore ceux de la ville, je dirai, qui se montent le plus le job, car ce qu'ils ne savent pas ne vaut pas la peine qu'on le sache, à leur sentiment ; ce qui signifie que toute notre science de la glèbe est, pour eux, comme de la bouse de vache, sauf votre respect. Cependant, il y a pas mal de coins et recoins secrets dans notre vie au Dartmoor, ce vieux sol tout plein d'histoires, perdu, ravagé par la foudre, aussi horrible que le désert où notre Sauveur est resté pendant quarante jours sans manger ni boire. Oui, ma foi ! un endroit qui est autant la résidence du diable que ce désert de l'Écriture. Mais dites ça aux gens de la ville ; mettez-leur le nez sur la vérité, qui était pour nos pères la vérité commune, et ils se moqueront de vous. Ils croient bien aux fondrières, aux marais qui jasant, aux sommets de nos montagnes,

et aux cercles gris des pierres sacrées, parce qu'ils les ont vus ; mais parlez-leur de tous ces braves hommes qui ont perdu la vie par des voies inconnues, dont les os gisent enfouis jusqu'au grand jugement ; parlez-leur des fées et des noirs esprits qui avaient pouvoir contre les humains, et c'est alors qu'ils vous gouailleront pour votre peine. Nommez le chien noir, le lièvre sorcier, le malheur caché dans la rivière du Dart, et autres choses semblables, — ceux de la ville, je le répète, rigoleront à crever, et ils vous répondront que vous n'êtes pas à la page.

Qui est-ce qui croit aux chiens de bruyère à présent ? Qui est-ce qui tient avec moi qu'ils sont à chasser jour et nuit, par le sombre hiver, et par les levers de soleil des matins d'été ? Pourtant mon mari à moi n'en a pas seulement entendu parler, il les a vus de ses yeux. Et il n'y a guère plus de vingt ans qu'il est mort...

Mon homme s'était égaré de nuit dans les marais de Rayborrow sous Cosdom Beacon, après une légère tombée de neige, qui était venue tout d'un coup et l'avait ébloui, — oh ! elle trompe même les plus vieux hommes du Moor, en changeant les bornes avec sa magie. D'abord il entend un faible bruit, un tintement éloigné, pas plus haut que le vent dans la bruyère morte ; puis ça s'enfle et s'accumule comme une sonnerie de cloches ; et puis ça devient plus fort et plus doux, s'élève et retombe, et puis c'est des abois de petits chiens de fées en train de quêter. Une musique de harpe, — mon cher homme disait, — une musique jouée au milieu des troupeaux de hauts nuages qui s'éparpillaient comme des perles, et la lune brillait sur la neige pareille à de l'argent, pour montrer les choses toutes l'une sur l'autre et chan-

gées et diminuées, — comme la neige fait toujours. C'était beau, ces cris de petits chiens ; et, sachant bien où il se trouvait, mon homme sent une prière à Dieu murmurer dans son cœur. Et peut-être que c'était heureux de sentir cela, car la chose que ces chiens de bruyère chassaient passe devant lui comme une flamme qui sort de la porte ouverte d'un four. Des yeux semblables à un fer chauffé à rouge, et dans sa gorge un son pareil à un soufflet, et une langue comme un ruban de feu d'enfer. Mais nous ne devons pas parler de ça, et mon homme n'a pas même voulu me décrire la forme de la bête, malgré que je l'ai pressé de me la dire, en temps et hors de temps, Dieu me pardonne. Et, derrière, venaient les petits chiens, douzaine après douzaine, faisant la volonté de leur Créateur et poursuivant le Malin à travers le Dartmoor jusqu'à l'éternité. Le prendre, ils ne le peuvent, apparemment ; mais peut-être que par-ci par-là ils l'empêchent de nuire, et ils le mettent en fuite quand il entre dans les villages. Mon homme les a vus cette nuit-là, — une grande meute travaillant comme un seul chien, le nez sur la piste. Puis, comme des rayons de lune, ils ont disparu, et il n'y avait plus que la neige qui roulait par-dessus les collines et les vallées, et leurs cris n'étaient plus qu'un écho solitaire dans la nuit au milieu des sommets, comme un murmure d'eaux lointaines. Mon homme, alors, s'en va voir la trace de leurs pas, mais bernique ! La neige était aussi tendre, aussi molle que lorsqu'elle tombe du ciel. Et Jim est mort quatre ans plus tard, — il n'avait pas plus de septante ans... Parce qu'on chuchote qu'aucun homme ne vit longtemps après avoir rencontré les chiens de bruyère.

Mais quant à dire ce que c'est que ces petits chiens si occupés, qui le peut ? On n'en parle plus, ils sont oubliés ainsi que tant d'autres voies mystérieuses de Dieu avec ses esprits ; ils sont parfaitement sortis de l'idée, et il n'y a que leur Créateur et quelques personnes vieilles et sages, comme moi, pour croire à ces choses, pour être capables d'en causer, mais qui les tiennent secrètes au fond de leur cœur. Pour moi, je trouve plus facile d'y croire qu'à ces bêtises audacieuses nouvellement inventées que j'apprends tous les jours : gens qui se causent à des milles de distance par des fils, trains qui vont plus vite que les oiseaux, et bavardages du même genre. Je n'ai point d'oreilles pour ces sottises ! Et bien malin celui qui me les fera gober ! Mais les petits chiens de bruyère, à la bonne heure. Mon cœur me dit que c'est vrai comme l'Évangile, et je n'en doute pas. Est-ce qu'il n'y a pas parmi eux une âme humaine de mon propre sang ?

Puisque j'ai commencé, permettez à une vieille femme de vous raconter cette histoire à sa façon. Il s'agit de ma sœur Mary Applebird, — ainsi vous jugerez que personne mieux que moi ne pourrait savoir le fin fond de la vérité. Nous sommes les filles de Grégoire Applebird, qui avait l'auberge de l'*Homme Vert*, à Little Silver. C'est mon jeune frère qui la tient à cette heure, et il jouit d'une bonne réputation, bien qu'il n'arrive pas à la cheville de son père, je vous garantis.

Pour ce qui est de la place, elle n'a pas changé : une maison de pierre grise avec dessus le granit bleu et le toit d'ardoise goudronnée. Au-dessus de la porte, il y avait une tige de fer pour soutenir une lampe à huile dans les nuits d'hiver, et plus haut encore

était une vieille enseigne qui craquait et gémissait au vent d'une façon que je n'oublierai jamais. Elle a disparu voilà des années, mais c'était une belle et fière enseigne : un brave garçon en veston vert avec une figure rouge et, sur l'épaule, un grand fusil. C'est Charlie Strickland qui l'avait peinte.

Voyez-vous, mon père ne pouvait pas souffrir qu'on le déboque dans sa partie. Quand Benjamin Biddlecombe, de la *Génisse rouge*, à Moreton, a fait venir de Newton un barbouilleur pour lui peinturlurer une immense enseigne, il lui a fallu coûte que coûte la pareille, ou une meilleure ; et, dans un mauvais moment, il a embauché Strickland, un homme de Chagford, pour ce travail. Ça devait être une image peinte sur bois, et qui serait payée dix shillings, si tout le monde arrivait à comprendre ce qu'elle voulait dire et si Charlie pouvait trouver sa couleur.

Il s'entendait à tout, ce Strickland, — de l'avis de chacun l'homme le plus merveilleux qui soit jamais sorti de Chagford, et qui se gobait, je ne vous dis que ça. Il avait vingt manières de tourner un penny. Il soignait les abeilles ; il était habile à tailler les pierres aussi, et il pouvait, tout comme les meilleurs, sculpter un ange ou un diable pour une gargouille d'église, ou vous fabriquer une pierre de tombe. Et il était peintre d'enseignes et pêcheur par-dessus le marché ; en fait, il prenait plus de truites en la saison que vous ne le croiriez, et il les vendait douze sous la livre. Et le terrible tireur de fusil encore ! Il ne craignait aucune bête à quatre pattes. Les fermiers et les squires le faisaient toujours venir pour dresser leurs poulains, c'était même ça qu'il réussissait le mieux de tout ; et si, au lieu du grand diable de corps qu'il était, il

avait été un petit bout d'affaire, c'est un jockey qu'il aurait pu devenir, et dans les écuries d'un duc, bien probable. Tel qu'il était, il courait en steeple-chase. et on le considérait un homme unique pour les chevaux, Pourtant, figurez-vous, son père et rien, c'était la même chose, — bon tout au plus à couper du petit bois et à balayer le fumier, ce qu'il a fait pendant cinquante ans, et puis est mort, sans ami ni ennemi au monde.

Mais le jeune Strickland, à cause de ses mille méti-ers, de ses vanteries aussi, avait plus d'amis que de conseillers. Les vieux hochaient la tête contre lui, comme contre un garçon aux qualités trop éblouissantes ; mais les filles secouaient leurs boucles pour lui, parce qu'il regardait toujours de leur côté, aimait leurs louanges, et qu'il était de cette tonnerre d'espèce d'hommes qui prend les femmes comme rien. Il avait une masse de cheveux bruns, des yeux qui osent tout, et une grande somme de patience quand un béguin le tenait.

Et Mary Applebird, la pauvre folle, bien que sachant le genre de caractère que Charlie se maniait, le choisit, et l'aime, et... quoi ! il était son cœur et son âme. Le temps a fait voir qu'elle avait réellement conquis le garçon, et qu'elle aurait été la femme qu'il fallait pour lui mettre un peu de plomb dans l'aile ; mais le père était contre, malgré les larmes de Polly qui auraient attendri une pierre. Ma sœur était noire comme un corbeau, — elle avait alors dix-huit ans d'âge, — avec une petite bouche aussi rouge qu'un court-pendu et toujours un rien ouverte, en sorte que vous pouviez voir briller ses jolies dents. Elle avait des yeux d'une couleur d'automne, entre brun et

or, comme les feuilles mortes : bref, une avenante jeunesse, simple et vraie, qui avait confiance en son Strickland, croyait en lui tout comme vous croyez que le soleil éclairera le jour de demain.

L'image, donc, est peinte dans une remise derrière l'auberge, où, des heures et des heures, Charlie lanterne sur son ouvrage, tandis que Polly gaspille son temps à guigner son bon ami à l'insu du père. Cette ruse a fait que le jeune homme a mis trois fois plus de temps qu'il n'en fallait, et l'enseigne, de cette façon, ne lui a rien rapporté.

Ma sœur, du fait que le père trouvait la peinture à son goût, pensait qu'il aimerait le peintre aussi. Mais mon père jugeait que Strickland n'était un bon parti pour aucune de ses filles. Les Applebird ont toujours été estimés parmi les gens de Little Silver, alors que les Strickland étaient zéro avant la venue de cette foudre de garçon ; et quand Charlie a demandé notre Mary, il n'a eu pour tout potage qu'un refus bien en règle.

— Tu as très bien torché ton travail, fait mon père, et si seulement la couleur tient au bois par le mauvais temps, je dirai que tu es un ouvrier comme il y en a peu. Mais Polly, c'est autre chose. Inutile de te fatiguer la langue à pérorer. Elle n'est pas pour toi, et en voilà assez !

Facile à dire ! Le jeune homme s'enflamme comme un feu de brindilles et veut savoir ce qu'on a contre lui, mais mon père n'écoute aucun raisonnement. En conclusion, Strickland décampe, et Mary et lui se fréquentent en secret pendant une affaire de trois mois.

Puis l'homme revient trouver mon père, — un soir,

après la fermeture de l'auberge. Je m'en souviens bien, car Polly m'avait dit qu'il allait rappliquer et m'avait priée d'être là pour voir comment les choses tourneraient. Eh bien, cette fois il était très monté. Il dit des gros mots, et ne voulait pas d'un « non » pour réponse.

Mon père est mis en face de choses blessantes. Voilà que le rouge de son sang se montre à travers la peau, et, pour mieux envoyer ses paroles, il tape avec ses grosses mains sur l'objet le plus proche, qui était un pot d'étain ; il tape, tape et retape, tant et si bien que le pauvre s'en trouve aplati que vous auriez juré qu'une roue de tombereau avait passé dessus.

— Sacré jeune torcheur d'abeilles de crapaud de gamin, — tu oses ! tempête mon père. Espèce de têtard, avec tes airs et tes grâces ! Il n'y a plus d'enfants, ma parole ! Hors d'ici ! Hors d'ici à l'instant, ou malheur à toi ! Ah ! ah ! des menaces ? Voyez-vous ça ! Hors de ma vue, restant de la colère de Dieu ! Que je sorte de ce comptoir, et je veux être pendu si je ne t'écrase pas. Et plus un mot à ma fille, ou je te fais ramasser par la police !

Le jeune homme regardait vilain, et moi je craignais une empoignée, parce que, naturellement, mon père avait le dessous si le garçon était assez lâche pour le toucher. Mais il parle seulement, et il déclare qu'il s'arrangera pour que mon père se repente.

— Il vous en cuira plus qu'à moi, monsieur Applebird, — il dit. Je vous ai fait l'offre honnête et franche de prendre votre fille, que j'aime bien, et qui m'aime. Mais à présent, Dieu m'est témoin, je n'épouserai Mary que si vous venez me demander pardon à deux genoux.

Puis il s'en va, plutôt que de se battre avec mon père,

qui s'était remis à mugir comme un taureau, à tel point que les verres en tintaient. Froide et amère était la voix du garçon, et ses paroles raisonnaient à me donner des crispations, malgré que je ne devinai pas ce qu'elles signifiaient. Mais mon père faisait autant de vacarme qu'un lion qui saute, et il ne prêtait aucune attention à ce que l'autre disait. Il ne devait pas tarder à savoir, pourtant...

Et quand je suis montée à la chambre où nous dormions et que j'ai dit à ma sœur comment les choses avaient tourné en bas, la voilà qui s'évanouit comme une bûche, et... je commence à craindre terriblement pour elle.

Ah ! les horribles semaines que nous avons passées ! Et nous n'avions plus notre mère. Un malheur n'arrive jamais seul, on a bien raison de le dire : le jour avant que mon père apprenne qu'un petit allait venir, la pauvre Mary se querelle avec son Charlie. Il crie qu'il en avait assez d'une telle vie de chien, et qu'il avait l'intention d'en sortir et d'aller où l'on avait besoin de gars de sa trempe. Et, le moment où mon père, tenant son orgueil en bride, ou plutôt n'en faisant qu'une bouchée, se décidait à envoyer chercher Strickland, la canaille s'engageait comme soldat à cheval. Il avait un ami dans quelque grand'ville ; on recrutait des hommes pour une guerre qu'on disait certaine, en sorte que Charlie Strickland avait filé, mais avec la solennelle promesse qu'il reviendrait vers ma sœur s'il réchappait. La première nouvelle apportée de Chagford disait que son régiment était parti aider les Français contre les Russes quelque part à l'autre bout de la terre ; et, pendant deux ans ou à peu près, on n'a plus entendu parler de lui. Mais bien des événe-

ments s'étaient produits à Little Silver avant qu'il y remette les pieds. Car, si l'œil n'aperçoit point de changements par chez nous, tout de même pour en voir il suffit de regarder par-dessus le mur du cimetière...

C'était un rude coup pour mon père, vous pensez bien ; du gros homme robuste qu'il paraissait, il est devenu comme un vieux et s'est mis à descendre la colline. Mary, elle, se comportait assez bravement, mais nos frères lui en faisaient à la corde, durs autant que des femmes dans leur orgueil, — car les Applebird sont aussi anciens dans le pays que les chênes de Godleigh Park, et leur nom a longtemps signifié honneur pour les hommes et vertu pour les jeunes filles. Pourtant elle avait bon courage ; ce qui la soutenait, c'était de croire que Strickland reviendrait sûrement, tôt ou tard, si Dieu l'épargnait. Mais, voyez-vous, la nature avait pétri ce garçon en un morceau de méchant égoïsme, et c'était bien cruel pour ma pauvre sœur. Cependant on a vu des mariages bénis tourner tout aussi mal, pour quelque païenne raison. Toujours est-il que lorsque le baby est venu, il y aurait eu de quoi donner de la confiance à n'importe quel ménage ayant eu le sourire de Notre Seigneur lui-même et de ses saints anges. Un cher petit garçon, mignon comme un cœur, le plus beau gosse qui se pouvait voir et souhaiter. Son père tout craché ! La mère s'en retrouve toute gaillarde pour quelques semaines. Mais alors voilà que les ennuis nous tombent dessus comme la grêle. Le baby attrape un vilain mal de l'enfant d'une voisine venue à la maison pour donner un coup de main ; et le docteur, qui l'aperçoit là le troisième jour, la flanque à la porte sans tambour

ni trompette, parce qu'il savait que le gamin n'était pas encore débarrassé de la coqueluche. Trop tard : le mal était fait. Le petit le prend, et trois semaines après sa naissance il meurt sur mes genoux. C'était à vous couper les bras ! Il fallait le voir crisper ses petites mains et lutter contre la mort de toute sa faible force ! Et tout ce temps, j'avais cette idée, comme dans les rêves, que son père faisait la même chose au loin. Arrive le moment où le gosse n'y peut plus tenir, et le docteur déclare qu'il n'y a plus d'espoir. Alors je cours chez le pasteur Smedley pour qu'il baptise. C'était de nuit, dix heures et demie ou environ. J'ai dû être plutôt brève, parce que le vieillard me sermonne rudement et me demande si j'oubliais à qui je parlais. Puis il se met à parler comme un livre. Il explique comme quoi le petit était né hors du mariage. Je ne le savais pas, peut-être ! Il dégoise, dégoise, que je l'aurais secoué, tout gris et vieux qu'il était. A la fin, il dit que, quant au baptême, il chercherait quelque chose dans ses saints livres et passerait à la maison vers le matin !

Le gosse meurt à minuit juste. Mon père, content, sort pour cacher sa joie. Et il n'y avait pas trois minutes que le pauvre petit avait rendu le souffle pour quoi il avait si bravement lutté, que le pasteur s'amène, comme un bon chrétien qu'il était au fond. Je descends lui ouvrir la porte ; il se tient sur le seuil et parle comme si c'était l'heure du sermon. Moi, je reste muette sous les étoiles, je me rappelle, et je le regarde, tandis qu'il débitait un discours plein de consolation et d'instruction. Puis il dit comme il en avait fait un sujet de prière, et comme quoi, étant sur ses genoux et en chemise, il lui avait été ordonné de venir

tout de suite, sans perdre un instant, ni attendre le jour, et il s'était embarqué dare dare, en sorte que le baby irait au ciel et que le juste et le faux de l'affaire seraient réglés là-haut.

— Vous êtes bien bon, mais vous arrivez trop tard, e dis. Il n'y a qu'un instant que l'enfant est mort.

Il pousse un gémissement, puis demande :

— Et la mère ?

— Il vaut mieux que vous ne la voyiez pas, je réponds. Car elle sortira des gonds comme tout si elle vous aperçoit en ce moment. Elle s'attendait tellement à sentir son petit envoyé au ciel.

Il lance un gros soupir dans la nuit, et il s'en va. Un très bon homme, plein d'instruction ; mais il a toujours mis un tel paquet de belles paroles et de prières entre lui et les choses qu'il était appelé à faire, que souvent elles restaient sans être faites.

Et voilà comment l'enfant de Strickland et de Polly est entré dans le monde et en est sorti deux fois païen — par sa naissance et par sa mort. Il n'y a que la bonté du Dieu qui aime et garde, vous comprenez, pour trouver quelque place à cette petite âme immortelle et à celles qui lui ressemblent. C'est ainsi qu'elle est cachée sous la forme d'un petit chien de bruyère et qu'avec les autres elle parcourt les montagnes, où elle accomplit fidèlement son devoir par l'orage et par le soleil, chassant le Malin année après année, jusqu'au jour du grand jugement. Oui, sans aucun doute, le bon Seigneur des enfants la sauvera et dénicherà au ciel quelque humble place pour sa petite âme, comme nous en avons trouvé une dans la terre pour son petit corps. Et qui est-ce qui serait assez savant pour dire le contraire ?

Comme si ce n'était pas là tout ce qu'une paire de jeunes épaules pouvait porter, deux mois plus tard arrive une mauvaise nouvelle de Strickland — et Mary, qui ne s'était pas remise de la mort de son petit, paraît perdre tout espoir et même toute envie de vivre. Vous comprenez, son nom était sur la liste des tués. Un garçon d'Okehampton l'avait lu imprimé à Exeter. Ma sœur se fane comme une fleur après ce dernier coup, et jamais une jeune femme au cœur brisé n'a vu venir la mort avec tant de plaisir.

Mais il y avait eu erreur, ou bien le garçon d'Okehampton avait mal vu, car Charlie Strickland, quoique joliment blessé, n'était pas mort le moins du monde. Et quand, une année après, il est revenu pour les épousailles — un vrai héros à présent, avec une traînée de gloire derrière lui aussi longue qu'une queue de comète — les mottes de gazon verdissaient sur la tombe.

Il en a été touché autant qu'on peut l'être quand on est bâti comme lui. Après quoi, il est retourné parmi les soldats, et on ne l'a plus revu chez nous. Mais, avant de partir, il a taillé un beau bloc de grès de ses propres mains. Il a sculpté dessus un ange, et, en grosses lettres, il a dit comme quoi Mary Applebird reposait dessous, et que la pierre était un hommage d'affection à sa mémoire, élevé par le sergent Charles Strickland, des cheveau-légers de l'armée britannique, qui avait combattu contre les Russes à Balaclava, sous Sa Grandeur le comte de... de... j'ai oublié le nom. Puis la pierre disait comment Strickland avait tué trois hommes, et avait été grièvement blessé, mais que, suspendu sur son cheval, il avait réchappé par

miracle et s'en était tiré avec deux doigts de moins. Finalement il parlait de ses médailles.

Et l'homme parti, voyant son monument avec un seul mot pour notre Polly et cent pour lui-même, mes frères ont arraché la pierre, l'ont mise en pièces et jetée au bord du chemin. Le pasteur Smedley a joliment déblatéré contre une pareille violence — mais sans rien de plus.

J'ai souvent désiré savoir la fin finale de l'histoire de Strickland. On n'a plus rien appris. C'était un garçon né pour courir par monts et vaux, — il n'avait pas la tête à demeurer dans un métier tranquille.

EDEN PHILLPOTTS.

Trad. de l'anglais par L.-A. Delieutraz.



Le développement territorial de la Serbie.

La Turquie d'Europe, depuis un siècle, s'est disloquée pièce à pièce, par l'effort soutenu des peuples chrétiens balkaniques et sous les coups des Russes, leurs libérateurs. Ce démembrement venait de s'achever quand l'Autriche - Hongrie, à son tour, s'effondra d'une seule masse. Désagrégés par les mêmes forces — ces irrépressibles aspirations nationales, dont l'essor inouï distingue notre temps, — les deux empires déchus ont fait place à un monde nouveau, très morcelé, très complexe, où rien ne semble pouvoir s'harmoniser de longtemps encore, où tout tremble et craque, par moments.

De ce monde nouveau, la victoire des Alliés a défini les traits essentiels, en 1919, et la Petite Entente s'efforce de le consolider. Cependant, peut-on admettre qu'une évolution politique aussi brusquée en son dénouement ait atteint du premier coup son but final ? Il en faut douter, semble-t-il ; et dès lors il convient d'envisager ce côté de l'Europe sous un aspect plutôt dynamique que statique.

Un des Etats établis aujourd'hui parmi ces ruines austro-turques, la Serbie, occupe une place éminemment favorable du point de vue géographique. For-

tement adossée aux montagnes, elle déborde dans les plaines danubiennes jusqu'au centre du réseau fluvial, occupant toute la zone de contact des deux anciens empires. Vers le cœur de ces « confins militaires », de ces « marches » dont l'histoire est une épopée, Belgrade, qui la symbolise, voit converger sous son horizon les grandes voies naturelles qui font de cette région, par terre ou par eau, l'intermédiaire naturel entre tous les pays environnants. Et tout autour, mais dans un rayon inégal, les Serbo-Croates occupent la terre fertile, presque purs d'éléments allogènes.

Rien que cela suffirait à conférer à la Serbie une importance particulière. On pourrait donc se demander, pour ces raisons déjà, si la péninsule balkanique, se reconstituant peu à peu sur le plan européen, ne verra pas un jour tous ses éléments slaves se grouper et s'agréger en équilibre autour de ce centre vital. Cela reviendrait à réaliser une idée qui fait d'ailleurs son chemin, celle d'une Yougoslavie intégrale. Les Serbes, il est vrai, y répugnent vivement. Leur idéal, c'est la Grande-Serbie, inachevée encore, celle où, par l'unité politique absolue, s'accomplirait l'unité morale des trois peuples, — et l'assimilation des allogènes, qui sont nombreux de toutes parts sur le pourtour.

Pour penser de la sorte, les Serbes ont de solides raisons qu'il serait injuste de méconnaître. Au cours des cent dernières années, leur histoire, si mouvementée et tragique, est avant tout celle d'un développement territorial de plus en plus rapide et vaste. Le peuple serbe a « rassemblé sa terre », parfois sans s'arrêter aux limites d'autrui, avec une ardeur passionnée. Cela s'est fait par des méthodes ou rigides ou très souples, suivant que l'armée ou les politiques

étaient appelés à dénouer les situations. Mais cela s'est fait avec succès, sans retour ; et d'ailleurs l'expansion concentrique d'un Etat comporte peut-être nécessairement ces méthodes. Aux yeux des Serbes, cette expérience essentielle de leur histoire récente revêt une valeur décisive et quasi absolue.

Si le passé était toujours garant de l'avenir, il faudrait se persuader sans autre que l'expansion si puissante de la Serbie contemporaine n'a pas encore atteint ses dernières limites. Mais, pour juger clairement de cette éventualité, ne convient-il pas de s'être auparavant rendu compte du développement territorial de cet Etat depuis sa résurrection ?

I

Lorsqu'en 1804 Kara-Georges se mit à la tête des insurgés du pachalik de Belgrade, ni lui, ni personne des siens ne songeait à fonder un Etat indépendant. « Les Serbes, dit leur historien Stanoiévitch, reconnaissant la légitimité de l'Etat turc et du pouvoir souverain du sultan, s'étaient soulevés contre les janissaires et les *dahis*, parce que ceux-ci commettaient des injustices et étaient les ennemis du sultan, dont ils méprisaient l'autorité. » Un peu plus tard, Kara-Georges eût même été disposé à accepter le protectorat de l'Autriche, où souvent les fugitifs serbes se réfugiaient au siècle précédent. Lui-même y avait servi dans l'armée. Mais les révolutions, parfois, ont leur logique. Quand l'Empereur eût fait la sourde oreille aux demandes des Serbes, ceux-ci prirent, en 1806, la décision formelle de combattre désormais la domination du sultan. Naguère cette décision eût paru téméraire ; mais elle n'était plus que hardie du fit qu'on pouvait compter sur l'appui de la Russie.

Alexandre I^{er} allait, en effet, reprendre à son tour contre la Porte la politique de Catherine II.

Belgrade fut prise aux Turcs, la même année, par les glorieuses bandes serbes. L'insurrection s'étendit encore, puis, après de nombreuses péripéties, elle triompha en 1812, quand la Russie, après cinq ans de guerre, imposa au sultan Mahmoud la paix de Bucarest. Triomphe incomplet, à la vérité. Kara-Georges, au cours des dernières campagnes, avait franchi les limites du pachalik de Belgrade, noyau du pays serbe et foyer primitif de l'insurrection¹. Il avait soulevé la région orientale d'entre Morava et Timok, avec les villes de Negotin, Soko-Bània, Zajtchar, etc., ainsi que la contrée qui avoisine Novi-Bazar. Il avait même annexé ces terres et les avait organisées en six districts. Aussi, lorsque la Russie eut imposé aux Turcs l'autonomie du pachalik de Belgrade seulement, les Serbes insistèrent pour obtenir davantage, notamment l'inclusion des six districts dans leur province autonome.

Cependant Napoléon se préparait à franchir le Niémen. Les Russes avaient dès lors hâte d'en finir sur le Danube ; et la Serbie naissante, abandonnée aux Ottomans, épuisée par neuf ans de lutte, fut réduite à merci, en 1813.

Deux ans plus tard, la lutte recommence. Cette fois les indomptables paysans serbes sont conduits à la victoire par un nouveau chef, Milosch Obrénovitch. En un an il obtient de la Porte la reconnaissance de l'autonomie serbe. Toutefois les six districts n'avaient pas été récupérés.

En Russie, après l'avènement de Nicolas I^{er}, on

¹ Ces limites passaient, par le sud d'Uzice, aux abords de Krushevatz et de Paracin, puis rejoignaient le Danube en aval de Dogni-Milanovatz.

aspirait à reprendre la croisade anti-turque. Prélu-
dant à l'intervention russo-franco-anglaise en faveur
des Grecs, un ultimatum russe, en mars 1826, réclama
du sultan l'application de certaines clauses du traité
de 1812. Ce fut l'origine de la convention d'Akker-
mann, du 25 septembre (v. st.), par laquelle le pro-
tectorat russe sur la Serbie autonome était reconnu,
de même que l'autorité de la jeune principauté, en
principe, du moins, sur les six districts revendiqués
par elle. Le traité d'Andrinople, trois ans après,
vint renforcer cette clause, sans d'ailleurs la rendre
effective. La Porte signait, mais n'exécutait guère.

Cependant tout se tient, tout s'enchaîne dans un
organisme politique, fût-il, comme la Turquie, un
éternel moribond. Quand Méhémet-Ali se fut sou-
levé contre Mahmoud et qu'Ibrahim eut battu les
Turcs en Syrie et pénétré en Anatolie, Milosch Obré-
novitch, en homme habile et résolu, profita des cir-
constances et occupa sans coup férir les six districts.
Mahmoud, qui vieillissait, accepta le fait accompli,
comme il arrive souvent en Orient. La ténacité de
Milosch, aidée par les événements, sans doute, lui
permit de gagner cette partie difficile et longue sans
rompre avec la Porte. Le résultat moral dépassait
en importance le gain matériel, pourtant considérable,
puisque le territoire de la principauté augmentait de
plus de moitié. Et dans le sentiment d'avoir fait
beaucoup, Milosch disait : « C'est l'affaire la plus
importante que j'aie entreprise jusqu'ici. »

Ainsi, en 1833, la principauté serbe est hors d'af-
faire. Si elle n'est point encore souveraine ; si même
elle ressent assez étroitement sa double dépendance
du suzerain ottoman et du protecteur moscovite ;
si d'autre part Milosch y continue par trop la tradi-

tion despotique des pachas, elle est à peu près libre de se gérer comme il lui plaît, de s'organiser par degrés pour une carrière nouvelle, digne du passé de la nation.

Le territoire est alors de 37 740 kilomètres carrés, la population, de 700 000 âmes. Les quelques garnisons turques qui occupent certains points, dont Belgrade, ne sont là que pour marquer la dépendance envers la Porte.

De cette épopée de la résurrection serbe, l'Europe n'avait pas aperçu grand'chose. Le monde n'avait eu d'yeux que pour Napoléon et les événements formidables dont il fut le protagoniste. Puis, plus tard, il s'était passionné pour la liberté grecque et les révolutions de 1830.

II

Un demi-siècle, à peu près, va s'écouler, pendant lequel les frontières serbes restent immobiles. Epoque de crises, de convulsions, parfois, où le pays paraît devoir s'abîmer. Ce ne sont pas là des conditions favorables à une politique d'expansion. Cependant c'est la période où s'élabore l'idée nationale, où elle s'enracine, se nourrit du passé et se projette sur l'avenir.

Rappelons d'abord brièvement les faits dynastiques. Milosch fut renversé en juin 1839. Son fils aîné lui succéda, pour mourir peu après en laissant le trône à Michel, son cadet, un tout jeune homme, qui fut renversé aussi, en 1842. Alexandre Karageorgievitch accéda alors au trône, mais régna sans éclat, sans prestige, dans le sillage de l'Autriche. Las de ce prince, les Serbes le déposent en 1858 et rappellent d'exil le vieux Milosch. Il va régner vingt

mois encore, puis mourir, laissant le trône à Michel, en 1860.

Esprit cultivé, épris de libéralisme, — il avait longuement séjourné à Londres, — le prince Michel aspirait à conduire la Serbie vers ses nouveaux destins, qu'il rêvait grandioses. Ses plans pouvaient alors paraître chimériques. Pourtant un demi-siècle a suffi pour qu'ils se réalisent, par des voies différentes, il est vrai, de celles où Michel Obrenovitch s'engageait. Mais ce prince a clairement projeté d'élargir la Serbie d'alors en Yougoslavie — ou en Grande-Serbie. Cela est assez pour lui conférer dans l'histoire l'importance d'un grand précurseur¹.

L'idée yougoslave et le panserbisme sont aujourd'hui choses fort différentes. Mais alors on ne les distinguait pas, l'un ne s'étant point dégagé encore de l'autre par différenciation progressive. L'idée yougoslave eut des origines littéraires, et les pays serbo-croates de la monarchie austro-hongroise en furent le foyer primitif. C'est dans une des manifestations de leur réveil spirituel, autour de 1830, dans le mouvement « illyrien », qu'en apparaissent les commencements. L'*illyrisme* naquit sous l'influence du poète slovaque Kollar, le premier apôtre du panslavisme ; et ses disciples serbo-croates, Gaj et son école, croyaient à la réalisation imminente de l'unité de leur peuple dans le domaine littéraire et culturel. Par-dessus les barrières érigées par l'histoire entre Serbes et Croates, ils ne considéraient plus que l'identité primitive des

¹ Par ailleurs encore la figure de Michel est attachante. Alors que le despotisme de Milosch tournait à la tyrannie sans frein d'un vrai potentat oriental, son fils s'était montré opposé à ces méthodes. « Plus les mesures du vieux prince assombrissaient l'horizon de la Serbie, a dit Kanitz, un témoin étranger des plus sûrs, plus se dégage brillante l'image du prince Michel. »

deux peuples, manifestée par leur langue, et l'avenir prochain où ceux-ci n'auraient qu'une âme.

De cette première conception de l'illyrisme, l'idée politique qui y était en germe se dégagait pourtant. La poussée démocratique européenne de 1848, l'élan des peuples vers leur souveraineté et leur unité nationale, en Italie, en Allemagne, dans les pays austro-hongrois, l'ardent éclat du principe des nationalités à son aurore, tout y contribua. Mais c'est dans le cadre de la monarchie danubienne que les Yougoslaves du temps envisagèrent leur union. Car qui donc eût songé alors à la liquidation de cet empire ?

Du reste, les masses populaires yougoslaves, très illettrées, échappaient tout à fait à l'influence de l'illyrisme. Et l'unité serbo-croate, brisée depuis tant de siècles, ne commença à se restaurer que dans la guerre contre la république hongroise de Kossuth. Dès lors l'idée yougoslave jettera ses racines dans la conscience populaire et tirera de là ses meilleures énergies. Mais par ce fait aussi elle va évoluer nettement vers le fédéralisme ; et son sens sera désormais l'union de tous les Yougoslaves sous un régime encore indéfini, mais où chacun pût vivre en liberté.

Cette idée, comment la réaliser ? La Turquie ni l'Autriche-Hongrie n'avaient atteint alors le degré de décomposition dont nous eûmes le spectacle depuis. Leur ruine ne paraissait point imminente. L'effondrement de la monarchie, après son rétablissement dans les années qui suivirent la capitulation de la Hongrie à Vilagos et l'humiliation de la Prusse à Olmutz, cet effondrement sans lequel les rêves des Yougoslaves ne pouvaient se réaliser, semblait bien improbable encore.

D'autre part la Serbie, seul centre possible de la

cristallisation rêvée, ne donnait pas de gages aux ardents propagateurs de la pensée yougoslave. « Notre mission nationale, a écrit l'ancien ministre Ristitch, subit un temps d'arrêt pendant vingt années entières. La politique qui régna en Serbie de 1839 à 1859 s'appuya sur la Porte ottomane. Cet appui permit à la Serbie d'exister et de vivre, en excluant toute manifestation de pensée nationale. » A l'occasion, le prince Alexandre Karageorgievitch s'appuie aussi sur l'Autriche-Hongrie, car il sent parfois le terrain chan-celer sous ses pas.

Cependant le prince Michel, dans son exil de Londres, avait suivi le mouvement des esprits en pays serbo-croate d'un œil vigilant. Il croyait à la possibilité d'une union politique des Yougoslaves. Il songeait même, pour rejeter la tutelle russe ou autrichienne, autant que le joug turc, à unir tous les Slaves du Sud, y compris les Bulgares, avec les Roumains, les Grecs et même les Magyars, en un faisceau dont la Serbie eût été l'élément directeur et le centre d'attraction, le « Piémont », comme on se mit à dire.

Dès son avènement, tout change en Serbie. L'opinion publique s'enflamme pour l'idée yougoslave, et le prince, tirant parti de ce réveil de la conscience nationale, prépare son peuple à la grande tâche qu'il lui destine. Sans égards pour les protestations de la Turquie et de l'Autriche, il réorganise l'armée, l'augmente, la fait exercer activement. Sous ses drapeaux accourent déjà de nombreux volontaires yougoslaves, qui voient en Michel le libérateur attendu.

A ces préparatifs militaires correspond une activité diplomatique considérable, que le chef du parti national, le ministre Ilia Garaschanin, dirige habilement. Napoléon III et Alexandre II, pressentis,

acquiescent aux plans ambitieux de Michel, qui finit par conclure des alliances formelles avec le Monténégro, la Grèce, la Roumanie (1866-1868). Il traite également avec les émissaires du parti révolutionnaire bulgare. Chose à noter : il accepta les grandes lignes d'un accord portant la constitution d'un royaume uni yougoslave où la Bulgarie (avec la Macédoine) fût entrée en réservant sa langue et certains droits définis.

Il semble cependant que les projets du prince Michel fussent alors en train d'évoluer nettement vers le panserbisme. L'idéal des Serbes, pendant ces années de réveil, s'est précisé. C'est désormais l'*unité serbe*, la reconstitution intégrale — et même agrandie — de l'empire, d'ailleurs si éphémère, du tzar Etienne Douchan, au XIV^e siècle. Remarquons ici, avec Gaston Gravier¹, que c'est chez les Serbes de Hongrie, à Novi-Sad, au siège de l'*Omladina* (*Jeunesse*), qu'est le véritable centre de ce mouvement national si caractérisé. Cette évolution se traduit déjà par des polémiques animées entre Croates et Serbes, qui se disputent la prééminence culturelle et politique dans le futur Etat.

C'est sur ces entrefaites que, le 10 juin 1868, dans le parc de Topchi-Déré près de Belgrade, le prince tomba sous les coups de féroces assassins. Un enfant de quatorze ans, Milan, monte sur le trône. Un conseil de régence exerce le pouvoir. Le pays va rentrer dans l'ère des agitations intérieures et du vasselage autrichien. Les vastes plans de Michel semblent abandonnés, pour bien longtemps, sans doute.

Il n'en était rien. A défaut du gouvernement, la

¹ Gravier : *Les Frontières historiques de la Serbie*, p. 123. Paris, 1919.

nation elle-même, ou plutôt « l'intelligence », car le peuple n'avait que peu de part à la vie nationale, l'élite, donc, restait animée de la plus ardente volonté de refaire la Grande-Serbie. « Ta pensée ne périra point » : ces mots, inscrits sur le monument funéraire du prince Michel, furent le constant *memento* des patriotes serbes. Et leur nationalisme enthousiaste a fini par pénétrer la masse. Il est donc rigoureusement exact de dire que la Serbie actuelle représente l'accomplissement graduel d'un programme national arrêté depuis un demi-siècle. Plus nettement qu'ailleurs dans l'histoire politique, l'idée a ici enfanté la réalité.

III

Il existe une carte ethnographique serbe, publiée à Belgrade en 1853, par le professeur Desjardins, sous ce titre : « La Serbie et les terres où l'on parle serbe », et qui détermine les limites de la nation, telles qu'elles apparaissent alors aux savants. L'auteur déclare s'être appuyé sur les travaux de Davidovitch et autres écrivains serbes.

Les limites en question vont, du côté nord, de l'Istrie à Szegedin. Abstraction faite de la Croatie et de la Slovénie, elles correspondent, de ce côté-là, presque exactement à la frontière politique d'aujourd'hui. Au sud, par contre, la limite linguistique, partant des environs sud de Cettigné, se dirige d'abord au nord-est, puis redescend jusqu'à Prisrend ; de là, par l'est immédiat de Nisch et le Timok, elle remonte jusqu'au point actuel sur le Danube. Il est intéressant de voir que le bassin de la Morava du sud ou Morava bulgare, ainsi que la désignent les

documents géographiques, est en dehors de ces limites dès le voisinage sud de Nisch. Mais, jusqu'à Vrania exclusivement, cette région est enclose d'un liseré et désignée sous le nom de Vieille-Serbie, — appellation toute récente, du reste, et qui répondait à des souvenirs historiques ranimés par les publicistes du temps.

Ce document nous paraît présenter un vif intérêt historique, en ce qu'il marque avec précision l'étendue, à ce moment-là, des aspirations nationales serbes, fondées sur l'expansion de la langue considérée comme caractère ethnographique distinctif. Comme la limite croise la Morava du sud, en direction sud-ouest nord-ouest, à l'embouchure de la Toplitza, il s'ensuit que la Vieille-Serbie est reconnue ethnographiquement *non-serbe* en très grande partie, c'est-à-dire tenue pour bulgare, par l'auteur de la carte et ses informateurs.

Or, si la Serbie n'avait jamais atteint ce point-là, elle n'eût pas été, dès 1878, aux portes de la Macédoine, et par là en posture de préparer dans ce pays les voies et moyens de son expansion future. Elle eût tourné sans doute ses forces ailleurs, ou simplement réduit ses projets à la mesure de ses droits incontestables. Le développement territorial ultérieur de l'Etat serbe devait dépendre pour beaucoup de cette nouvelle étape vers le sud, dont l'importance est par là-même considérable. Non seulement elle amena la Serbie à Nisch, point capital où s'unissent les routes de Constantinople et de Salonique, mais elle la campa fort en avant sur ces routes, qui sont au cœur de la péninsule.

Cette étape fut la conséquence des traités de San-Stéfano et de Berlin. Alors, comme en 1812, en 1829

et 1833, le destin de la Serbie dépendit de la solution d'une grande crise internationale. Et le facteur décisif en fut la nouvelle orientation de la politique austro-hongroise, qui redevint nettement « danubienne ».

Sous Metternich, et tant que dura son inspiration, on ne fit guère, à Vienne, de politique orientale. Mais chassée à la fois de l'Allemagne et de l'Italie par la victoire de Sadowa, l'Autriche-Hongrie s'est retournée nécessairement vers les pays où le Danube semblait l'entraîner. Et l'Allemagne de Bismarck, après 1872, ne lui marchandait pas un appui d'ailleurs très intéressé.

Le comte Andrassy, qui succède à Beust, cette année-là, est extrêmement « danubien ». Il voit fort bien que cette politique balkanique doit mettre la monarchie aux prises avec la Russie, dont les visées sont en compétition directe avec celles de Vienne. Mais il pense que la partie peut être gagnée, si l'on sait se servir habilement de la Serbie pour se frayer le chemin vers le cœur de la péninsule, par Nisch et les vallées de la Morava et de la Nischava, qui convergent là.

Avec Milan Obrénovitch, l'influence autrichienne recommence donc à devenir très puissante à Belgrade. La Russie, alarmée de cette prépondérance rivale, la combat activement, sans grand succès. Ce qui n'empêche pas le magnanime Alexandre II de sauver du désastre, en 1876, la Serbie battue et ouverte à l'invasion turque. L'année suivante, par contre, Milan ne put se décider à seconder les Russes arrêtés sous Plevna ; et c'est après la chute de cette place, quand la campagne était virtuellement gagnée et tout renfort presque superflu, qu'il se résolut à faire

la guerre au sultan. Car il entendait bien, maintenant, en occupant le plus de territoires possible, affirmer sur ceux-ci ce droit que s'attribue si volontiers le soldat heureux.

De ce retard à risquer l'enjeu, comme de cette hâte à recueillir le gain, Alexandre II s'est irrité. Aussi lorsqu'il dicta la paix de San-Stefano, le 3 mars 1878, il se refusa à donner à la Serbie tout ce qu'elle demandait. Pourtant elle obtint Mali Zvornik à l'ouest, une partie de l'ancienne Rascie (Raschka) avec le massif du Kopaonik et le bassin de la Toplitza, au sud, Leskovatz sur la Morava, puis Nisch, la plus importante de ces acquisitions, avec Béla-Palanka, sur la route de Sofia. Au total, environ dix mille kilomètres carrés.

On se rappelle l'agitation anti-russe que cette paix déclencha en Europe. Il semblait que le panslavisme fût prêt à tout dévorer. Ainsi Croquemitaine apparaîtrait-il aux enfants !

L'article principal du traité (§ 6) faisait de la Bulgarie délivrée, dont les souffrances, en 1876, avaient armé la Russie, une grande principauté, tributaire de la Porte, mais gouvernée par un prince chrétien à élire par la nation. Un commissaire russe, avec 50 000 hommes, devait cependant y tenir garnison pendant deux ans pour assurer l'ordre durant la période transitoire. Cela déjà fut une pierre d'achoppement. Mais l'écueil de cette paix, ce furent les stipulations relatives aux frontières du nouvel Etat balkanique. La Russie les avait tracées conformes, à peu près, à celles que la Conférence des Ambassadeurs, siégeant à Constantinople, l'hiver précédent, avait établies comme étant celles des régions où l'élément bulgare était en majorité, au dire même des

Turcs. La Bulgarie de San-Stefano ne dépassait donc point les limites ethnographiques de son peuple, et l'unité politique de celui-ci se fût faite d'un seul coup. Un homme aussi informé qu'E. de Laveleye écrivait à ce propos, dans son ouvrage sur la *Péninsule des Balkans* (1886) : « En constituant la Grande-Bulgarie de San-Stéfano, la Russie avait apporté à la question d'Orient une solution presque définitive et à laquelle tous les amis de l'humanité devaient applaudir » (p. 101).

Tel n'avait point été le sentiment de la diplomatie européenne. Les Russes étaient toujours à Andrinople ; on connaissait mal leurs intentions finales ; ils n'avaient pas encore imposé au sultan Abdul-Hamid leurs conditions d'armistice, que le cabinet de lord Beaconsfield prenait résolument la Turquie sous sa protection. Le 15 janvier déjà, à la Chambre des Communes, lord Derby avait annoncé que les cabinets de Londres et de Vienne, dans une note à la Russie, représentaient toute modification au traité de Paris comme un acte intéressant l'Europe et qui devait être soumis aux puissances. Dix jours plus tard, de Smyrne, la flotte anglaise appareillait pour gagner les eaux de Constantinople. A Vienne, dans le même dessein d'intimider les Russes, on faisait un grand remue-ménage guerrier.

Cependant la Russie persistait dans sa ligne de conduite, quand Bismarck à son tour entra en scène par un discours retentissant. Le 19 février, après avoir exposé les faits devant le Reichstag, il tire cette conclusion qu'en tout cela le seul intérêt de l'Allemagne est d'empêcher le conflit si grave dont l'Europe était menacée. Quant au rôle de l'Allemagne, il ne saurait être celui d'un juge de paix ou d'un arbitre,

mais celui d'un honnête courtier, qui désire vraiment mener l'affaire à bonne fin. Toutefois, et c'était là l'essentiel de son argumentation, le chancelier admettait la thèse anglo-autrichienne sur la nécessité de soumettre à l'aréopage des grandes puissances les résultats des victoires si chèrement payées par la Russie. L'Allemagne, par ce fait, assumait *proprio motu* un véritable rôle d'arbitre, et d'arbitre intéressé. Pour Bismarck, en cette affaire, se ranger avec l'Autriche, c'était tirer simplement la conséquence de sa politique antérieure. Mais c'était aussi rompre, du côté russe, avec une ancienne tradition de politique commune.

Et voici quelques-unes des suites de cette journée : le traité de Berlin va remplacer celui de San-Stefano ; la Russie, humiliée, isolée, se portera vers la France, puis vers l'Angleterre, par une pente toute naturelle ; l'Autriche-Hongrie, épaulée par Bismarck et ses successeurs, s'enferrera de plus en plus dans les Balkans et entraînera l'Allemagne à sa suite dans cet engrenage. Pour une bonne part, les causes lointaines de la Grande Guerre ne sont-elles pas là ? M. Hanotaux l'a pressenti nettement, lorsqu'il écrivait, dans son *Histoire de France* : « L'avenir de toutes les grandes puissances était fonction de la détermination prise par l'Allemagne à ce carrefour de la Destinée. »

Ce jugement serait plus vrai encore des peuples balkaniques. A la source de tous les conflits qui les mirent aux prises et de toutes les cotes mal taillées par lesquelles furent rendues inextricables des situations que l'histoire et la nature se sont pluës à compliquer, il y a le traité de Berlin.

La Serbie (pour revenir enfin à elle), mécontente

du lot qui lui était échu à San-Stefano, comprit très vite qu'elle pourrait tirer parti du *veto* que l'Europe signifiait à la Russie. Plus étroitement encore que naguère elle gravite autour de Vienne. Non seulement elle croit ne rien devoir à la vieille protectrice dont elle n'a pas tout obtenu, mais encore la Grande-Bulgarie de San-Stefano la remplit d'amertume et, tranchons le mot, de jalousie.

Le premier ministre Ristitch, qui se rendait à Berlin pour le Congrès, s'arrêta à Vienne et de là, le 8 juin, télégraphiait à Belgrade : « J'ai eu un long entretien avec le comte Andrassy.... Il est prêt à nous aider pour une augmentation territoriale par l'acquisition de Nisch, Vrania, Pirot, et même plus, mais aux conditions suivantes : conclusion d'un traité de commerce et exploitation de nos voies ferrées par la Société des chemins de fer ottomans. » Ces conditions furent admises à Belgrade. Mais d'autre part Ristitch avait exprimé à Andrassy le désir que l'Autriche-Hongrie reconnût l'indépendance de la Serbie, avec garantie européenne. A quoi l'impérieux Magyar répondit : « Je n'admettrai pas l'existence d'une garantie étrangère sur les frontières de la monarchie. » Que de réserves mentales dans cette déclaration, dont l'ultimatum du 23 juillet 1914 s'éclaire rétrospectivement d'un jour singulièrement cru !

Mais puisque la Serbie était résolue à revendiquer de nouveaux accroissements de territoire, il lui fallait bien conduire sa barque dans le sillage de la double monarchie. Ristitch déposa donc au Congrès un mémoire exposant et justifiant les revendications serbes. Modérées relativement à la Bosnie-Herzégovine, au sujet de laquelle le cabinet de Belgrade exprimait simplement l'espoir que les puissances trouveraient

une solution satisfaisante, ces revendications s'éten-
daient hardiment aux terres bulgares de Vidin,
Pirot, Trn, Kustendil, Vrania, etc., ainsi qu'à la
Macédoine du nord. Cela n'est point pour étonner
si l'on tient compte des avertissements non équivo-
ques donnés de Vienne à Belgrade, en 1876 déjà,
au sujet des visées serbes sur la Bosnie. La Russie
elle-même avait conseillé une politique d'abstention
de ce côté. En portant son effort vers l'est et le sud,
la Serbie suivait donc simplement la ligne de moindre
résistance, et non pas celle des aspirations nationales.

Un excellent connaisseur des choses serbes dit à
ce propos : « Il semble ainsi que la Serbie renie
brusquement ses aspirations les plus chères, et se
détourne de la direction vers laquelle, de toutes
ses forces, tendait son âme nationale ¹. » Aussi Ris-
titch se vit-il obligé de justifier cette politique devant
la Skoupchtina.

En revendiquant ce qu'on appelait alors la Vieille-
Serbie, la diplomatie serbe se fondait principalement
sur le droit historique. Les contrées ainsi désignées
avaient fait partie, pour la plupart, de l'empire serbe
de Douchan, au temps où les Turcs mettaient déjà
le pied en Europe. Mais ce concept historico-géo-
graphique, mis en cours par Davidovitch en 1845,
limité comme nous l'avons vu sur la carte de Des-
jardins, avait subi dès lors une extension singulière
et qui traduisait les visées tout à fait mégalomanes
de certains publicistes de l'école des Miloévitch et
Sretkovitch. On y voyait rentrer jusqu'aux villes de
Sofia, de Plevna et de Salonique !

Les diplomates rassemblés à Berlin étaient bien

¹ G. Gravier : *Les Frontières historiques de la Serbie*, Paris, 1919.

trop occupés de leurs combinaisons politiques pour songer au droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Ironie des situations ! Quand les représentants de l'autocrate russe avançaient ce droit en faveur des Bulgares, ils trouvaient devant eux les Anglais, persuadés que la Russie prêchait ici *pro domo*, puisqu'ils lui prêtaient, non sans vraisemblance, l'intention de se servir de la Bulgarie en guise de paravent pour s'établir dans les Balkans. Un instant, il est vrai, la question d'un plébiscite, au moins partiel, fut soulevée, et la Serbie s'y rallia. Le prince Milan, raconte Ristitch¹, était assuré que le peuple de ces régions serait pour la Serbie, parce que les Serbes, qui occupaient le pays, n'y percevaient que des impôts minimes et n'y recrutaient pas de soldats. Cette assurance n'eût-elle pas dû lui faire admettre la condition que les Russes posaient à ce plébiscite, à savoir l'évacuation du pays par les troupes serbes et les autorités d'occupation ? Il s'y refusa pourtant. Et le congrès, qui avait hâte d'en finir, se prononça contre le plébiscite.

Dans ces conjonctures, la Serbie, solidement appuyée par l'Autriche-Hongrie, put obtenir une partie des territoires revendiqués, c'est-à-dire Vrania, sur la Haute-Morava, et Pirot, entre Nisch et Sofia. D'autre part elle perdait un lambeau de territoire vers le sandjak de Novi-Bazar. C'est pourquoi Ristitch mandait à Belgrade, le 10 juillet : « Je vous ai annoncé que tout ce que nous avons reçu en plus de ce que nous donnait le traité de San-Stefano, n'est dû qu'à l'appui très précieux de l'Autriche.... Je voudrais ajouter seulement que sans cet appui, nous risquions de perdre

¹ Ristitch : *Histoire diplomatique de la Serbie*, II, p. 204-205 (en serbe).

Vrania et Pirot. » Si c'était là le prix de la renonciation serbe à la Bosnie et l'Herzégovine, et ce l'était, en effet, il faut reconnaître qu'il était minime.

On comprend donc que les patriotes serbes fussent déçus. — « Quelle consolation nous reste-t-il encore ? » demandait Ristitch aux diplomates russes, à la fin du Congrès. — « La consolation, lui répondit le baron Jomini, que cette situation n'est que temporaire, et que, dans quinze ans au plus, nous réglerons nos comptes avec l'Autriche. » Telle fut aussi, sans doute, l'arrière-pensée des Serbes. Ils commencèrent, dès lors seulement, de penser à la Macédoine,¹ sans renoncer pour autant aux terres occidentales, à la « pure Bosnie » des poètes, au « cœur même du peuple serbe », suivant le mot du géographe J. Cvijitch. La principauté comptait désormais plus de 48 000 kilomètres carrés. Elle avait doublé son territoire primitif, le pachalik de Belgrade. Or le renoncement, qui n'est jamais facile, le devient encore moins à mesure qu'on s'agrandit. Toute l'histoire est là pour le dire.

IV

Après 1878 le rapprochement austro-serbe s'accroît. Nous savons ce qu'il faut penser de sa sincérité. Mais il s'imposait à l'Autriche comme moyen — d'ailleurs illusoire — de détourner à tout prix la pensée nationale serbe de ces provinces, qu'il avait fallu réduire durement pour les occuper en vertu du traité de Berlin. Aussi pousse-t-on, à Vienne,

¹ M. Milovanovitch, ancien président du Conseil, écrivait en 1898, dans la revue *Delo*, XVII, p. 300 : « En Serbie, on n'a commencé à penser à la Macédoine qu'à partir de 1885. » Avant cette date, seuls quelques publicistes en parlent comme d'une terre serbe.

la Serbie vers le sud. L'ancien ministre et diplomate serbe Miatovitch, dans ses *Mémoires*, raconte comment il négocia, en 1881, un traité secret avec l'Autriche-Hongrie. A l'article 7 de ce traité on lit : « L'Autriche-Hongrie déclare formellement qu'elle ne fera pas d'opposition, qu'elle soutiendra même la Serbie en face des autres puissances, au cas où cette dernière trouverait la possibilité de s'étendre du côté du sud, à l'exception du sandjak de Novibazar. »¹

Fort de cet appui, le gouvernement de Belgrade devient agressif et déclare la guerre aux Bulgares, en 1885, lors de la réunion de la Roumélie orientale. Le roi Milan se posait ici en champion du traité de Berlin et, sans doute, escomptait une victoire aisée suivie de nouveaux accroissements aux dépens des Bulgares. Mais battu à Slivnitza et Piroth, il se retirait rapidement sur Nisch, lorsqu'un ultimatum autrichien arrêta le prince de Battenberg et sauva la Serbie d'un grand danger.

Le grave échec qu'avait valu à la Serbie la politique aventureuse de Milan contribua à ramener dans le pays l'ère des violences et des convulsions, qui se prolongèrent jusqu'à la terrible tragédie de 1903. Le pays ne reprit sa course ascendante que depuis lors, et surtout après la crise décisive de l'annexion, par l'empire habsbourgeois, de la Bosnie-Herzégovine, en 1908. Un réveil national, et même nationaliste, se manifeste alors avec vigueur et s'accroît encore au moment de la guerre balkanique.

Ce qui s'est passé depuis est dans toutes les mé-

¹ En 1889, ce pacte fut renouvelé et précisé. Cette fois, l'Autriche s'engageait à appuyer l'extension de la Serbie dans la direction de la vallée du Vardar. Il est stipulé qu'en revanche la Serbie renonçait à ses vues sur l'Adriatique et à ses tendances panserbes.

Vrania et Pirot. » Si c'était là le prix de la renoncia-tion serbe à la Bosnie et l'Herzégovine, et ce l'était, en effet, il faut reconnaître qu'il était minime.

On comprend donc que les patriotes serbes fus-sent déçus. — « Quelle consolation nous reste-t-il encore ? » demandait Ristitch aux diplomates russes, à la fin du Congrès. — « La consolation, lui répondit le baron Jomini, que cette situation n'est que tem-poraire, et que, dans quinze ans au plus, nous réglerons nos comptes avec l'Autriche. » Telle fut aussi, sans doute, l'arrière-pensée des Serbes. Ils commen-cèrent, dès lors seulement, de penser à la Macé-doine,¹ sans renoncer pour autant aux terres occi-dentales, à la « pure Bosnie » des poètes, au « cœur même du peuple serbe », suivant le mot du géographe J. Cvijitch. La principauté comptait désormais plus de 48 000 kilomètres carrés. Elle avait doublé son territoire primitif, le pachalik de Belgrade. Or le renoncement, qui n'est jamais facile, le devient encore moins à mesure qu'on s'agrandit. Toute l'histoire est là pour le dire.

IV

Après 1878 le rapprochement austro-serbe s'accen-tue. Nous savons ce qu'il faut penser de sa sincé-rité. Mais il s'imposait à l'Autriche comme moyen — d'ailleurs illusoire — de détourner à tout prix la pensée nationale serbe de ces provinces, qu'il avait fallu réduire durement pour les occuper en vertu du traité de Berlin. Aussi pousse-t-on, à Vienne,

¹ M. Milovanovitch, ancien président du Conseil, écrivait en 1898, dans la revue *Delo*, XVII, p. 300 : « En Serbie, on n'a commencé à penser à la Macédoine qu'à partir de 1885. » Avant cette date, seuls quelques publicistes en parlent comme d'une terre serbe.

la Serbie vers le sud. L'ancien ministre et diplomate serbe Miatovitch, dans ses *Mémoires*, raconte comment il négocia, en 1881, un traité secret avec l'Autriche-Hongrie. A l'article 7 de ce traité on lit : « L'Autriche-Hongrie déclare formellement qu'elle ne fera pas d'opposition, qu'elle soutiendra même la Serbie en face des autres puissances, au cas où cette dernière trouverait la possibilité de s'étendre du côté du sud, à l'exception du sandjak de Novibazar. » ¹

Fort de cet appui, le gouvernement de Belgrade devient agressif et déclare la guerre aux Bulgares, en 1885, lors de la réunion de la Roumélie orientale. Le roi Milan se posait ici en champion du traité de Berlin et, sans doute, escomptait une victoire aisée suivie de nouveaux accroissements aux dépens des Bulgares. Mais battu à Slivnitza et Piroth, il se retirait rapidement sur Nisch, lorsqu'un ultimatum autrichien arrêta le prince de Battenberg et sauva la Serbie d'un grand danger.

Le grave échec qu'avait valu à la Serbie la politique aventureuse de Milan contribua à ramener dans le pays l'ère des violences et des convulsions, qui se prolongèrent jusqu'à la terrible tragédie de 1903. Le pays ne reprit sa course ascendante que depuis lors, et surtout après la crise décisive de l'annexion, par l'empire habsbourgeois, de la Bosnie-Herzégovine, en 1908. Un réveil national, et même nationaliste, se manifeste alors avec vigueur et s'accroît encore au moment de la guerre balkanique.

Ce qui s'est passé depuis est dans toutes les mé-

¹ En 1889, ce pacte fut renouvelé et précisé. Cette fois, l'Autriche s'engageait à appuyer l'extension de la Serbie dans la direction de la vallée du Vardar. Il est stipulé qu'en revanche la Serbie renonçait à ses vues sur l'Adriatique et à ses tendances panserbes.

moires. L'irrésistible élan des alliés vers Constantinople et Salonique ; les intrigues des grandes puissances ; la discorde entre vainqueurs ; les pactes violés ; la seconde guerre à jamais odieuse et fatale ; le partage de la Macédoine, non pas suivant le vœu des populations libérées, mais en raison de la victoire....

D'un seul coup la Serbie doublait presque son territoire. Elle avait 88 000 kilomètres carrés et près de cinq millions d'âmes. Sa frontière était portée au Drin Noir, au lac d'Ochrida, presque sur la Strouma. La poussée vers le sud, entrevue par Michel, préparée par Milan, s'est ainsi largement accomplie, grâce à la défaite des Bulgares.

L'histoire impartiale dira plus tard si ce résultat inespéré ne fut pas dû, pour une grande part, aux victoires bulgares de Kirkilissé et de Lullé-Bourgas, sans lesquelles les Serbes ni les Grecs ne se fussent, sans doute, maintenus en Macédoine. Mais une chose certaine, c'est que l'Autriche, cette fois, ne contribua en rien à l'agrandissement de la Serbie ; qu'au contraire elle eût voulu s'y opposer d'emblée, dès la première guerre balkanique, si certaines craintes ne l'eussent retenue. On sait que la deuxième guerre fut, en partie, due à ses intrigues. Puis, battue encore sur ce terrain, mais forte de l'appui de l'Allemagne, elle était prête, dès 1913, à provoquer la guerre européenne afin de renforcer sa position dans les Balkans. Aussi, lorsque François-Joseph, dans sa lettre autographe à Guillaume 1^{er}, le 5 juillet 1914, déclarait que les efforts de son gouvernement devaient, à l'avenir, tendre « à l'isolement et à l'amoindrissement de la Serbie », cette formule à peine enveloppée exprimait un programme en cours d'exécu-

tion depuis des années. Et ce programme d'anéantissement, qui contenait la Grande Guerre, parut devoir s'accomplir, à la fin de 1915, quand toute la Serbie eut été piétinée sous la triple invasion de ses ennemis. Mais le plan austro-allemand échoua devant l'héroïsme inoubliable de l'armée et du peuple serbes. Sous les coups les plus durs de la fortune adverse, ce peuple illustra magnifiquement cette maxime que jamais les nations ne doivent se résigner à la fatalité.

* * *

Aujourd'hui, très agrandie encore par la victoire des Alliés, la Serbie est le noyau du nouvel Etat yougoslave, dix fois plus grand que le primitif pachalik de Belgrade. Comment ne pas remarquer, d'une part, le trop rapide groupement des parties de cet Etat, et, d'autre part, ce fait que la Serbie, dans cette nouvelle phase de son accroissement comme dans les précédentes, a incorporé de nombreux éléments particularistes ou des allogènes dont la vraie patrie est ailleurs ? Et puis, comme en 1913, n'a-t-elle pas beaucoup bénéficié du secours de plusieurs auxiliaires ? Peut-être s'ensuit-il que sa force est solidaire de leur puissance dans une large mesure, au lieu de reposer en elle-même.

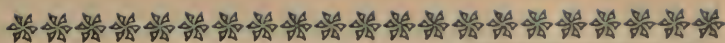
Enfin, cet Etat assez disparate, l'élément serbe est décidé à l'unifier moralement, et pour cela à le marquer fortement de son empreinte, à lui insuffler son esprit. C'est là une tâche plus difficile, assurément, que la conquête successive de tant de territoires. S'efforcer d'amalgamer, par des moyens administratifs, des minorités nationales qui veulent garder leur esprit et leur caractère propres, n'est-ce pas

vouloir remonter le cours de l'histoire, en quelque sorte ? Tout peuple, aujourd'hui plus que jamais, se refuse à l'emprise de ceux qui menacent le temple de ses dieux familiers ; et rien ne s'affirme avec plus de force, plus de passion, souvent, que les sentiments nationaux. D'un bout à l'autre de l'Europe, n'est-ce pas là, véritablement, la religion effective, celle qui domine, impérieuse et intolérante ?

Il n'en va pas autrement en Serbie. Exalté par huit ans de guerre, l'esprit public y est ardemment nationaliste. Il n'est dès lors pas apte à la lente conquête morale, par les égards et la patience, qui est, ce nous semble, l'unique façon moderne de concevoir l'assimilation d'éléments particularistes. C'est pourquoi l'on peut douter que la Grande-Serbie intégrale soit jamais autre chose qu'un rêve.

E. KUPFER.





La réforme de l'enseignement secondaire en France.

Le Parlement français a commencé la discussion du projet de réforme de l'enseignement secondaire élaboré par M. Léon Bérard, ministre de l'Instruction publique. Pourquoi en veut-on aux programmes de 1902 ? Vingt ans auraient-ils suffi pour faire considérer comme vétuste un édifice construit par des hommes de science et de conscience ?... Voyons un peu.

Les études secondaires comprennent actuellement deux cycles, l'un de quatre classes, l'autre de deux. Au-dessus, se détachent la Philosophie et les Mathématiques, classes parallèles. Cette division répond à un besoin pédagogique en même temps qu'à des nécessités pratiques. Chacun sait qu'il est bon de donner à des cerveaux vierges une première culture, en surface, qu'une seconde « saison » permettra d'étendre en profondeur. De plus, comme les circonstances peuvent amener l'élève à quitter le lycée à la fin de la Troisième (après quatre ans), il est bon qu'il possède comme un résumé du programme que ses camarades plus favorisés approfondiront pendant deux ans encore. De là, l'institution très légitime des deux cycles d'études, le premier commençant à la

Sixième (je ne parlerai pas des classes préparatoires et élémentaires) et se terminant après la Troisième, — le second comprenant les classes de Seconde et de Première, plus celles de Philosophie et de Mathématiques¹. Jusqu'à la fin du premier cycle, les programmes distinguent une section A, destinée aux « littéraires », avec latin obligatoire et grec facultatif, et une section B, ouverte aux scientifiques. La différenciation des matières enseignées est faible, et à dessein, car il faut que les « latinistes » de la section A puissent, en Seconde, devenir les condisciples pour certains cours, des élèves de la section B, et former la section latin-sciences.

A partir de la Seconde, le bivium traditionnel a fait place, en 1902, au quadrivium ; au lieu d'aiguiller les études, au sortir de la halte ménagée après la Troisième, sur les deux voies antiques et solennelles, les nouveaux programmes ont offert aux lycéens quatre chemins :

La section A, où domine l'étude du latin et du grec ;

La section B, où l'étude du latin est complétée par celle des langues étrangères ;

La section C, combinant l'étude du latin avec celle des sciences ;

La section D, combinant l'étude des sciences avec celle des langues.

Aimez-vous le latin ? On en a mis partout, sauf

¹ L'institution des deux cycles est une des cibles contre lesquelles s'acharnent les adversaires des programmes actuels. On demande à grands cris l'abolition du second cycle, ce pelé, ce galeux, d'où vient tout le mal. Puisqu'il faut une victime, sacrifions donc celle-là. Mais, au fait, à quoi borne-t-il ses orbes diaboliques ? A l'histoire et à la géographie seulement, les autres matières développant leur évolution sans arrêt ni palier jusqu'à la Première. — Le projet du ministre de l'Instruction publique, pour donner satisfaction au « tollé » des professeurs de géographie et d'histoire, supprime la division en deux cycles. Allons, tant mieux !

dans la section D, où se réfugient ceux qui ont mépris ou répugnance pour Cicéron. Nous verrons que le projet de réforme va plus loin, puisqu'il rend le latin obligatoire pour tous les lycéens pendant trois années consécutives.

L'étude du grec était, en 1902 déjà, considérée comme un luxe. Elle a reculé sous la pression de l'offensive combinée de l'histoire, de la géographie, et des langues vivantes. Anatole France, porte-parole des humanités, paraît s'être résigné à ce reflux de l'hellénisme et avec les « Amis du latin », il a reporté sa sympathie sur la langue de Tite-Live. Le grec ancien semble devoir être réservé aux spécialistes et aux esthètes. A ne considérer que l'effectif numérique de la section A, on pourrait verser un pleur sur la désertion lente mais continue des élèves philhellènes. Gardons-nous-en, puisque les professeurs considèrent cette section comme renfermant l'élite du lycée. Cela ne les empêche de faire une discrète propagande pour garnir leurs cadres où leurs disciples étaient un peu clairsemés. Hier (ou plutôt avant-hier, car le temps marche vite en France), les événements politiques ont paru réchauffer l'enthousiasme pour les études helléniques.... Mais l'instabilité de la politique orientale ne permit pas de faire monter de façon appréciable le niveau numérique de la section A. Vous verrez plus loin quel coup de piston on a donné à cet effet....

La section B (latin-langues vivantes) était un succédané de la précédente pour ceux qui ne voulaient rien savoir d'Homère et de Thucydide, et qui réclamaient, à la place d'une langue morte, l'étude d'idiomes étrangers permettant les échanges intellectuels et commerciaux. Elle a été très fréquentée, et voici pour-

tant que d'excellents esprits réclament sa suppression comme étant « une fausse fenêtre établie dans le bâtiment universitaire pour la symétrie ». (M. Belot¹.) On ne voit pas pourquoi l'étude du latin jointe à celle des langues vivantes serait plus anémisante que celle du latin-grec. On reconnaît généralement que le grec n'est réservé qu'à un petit nombre de privilégiés — de la fortune ou des méninges. Alors ? serait-ce un signe que le nationalisme est sorti raffermi de la guerre et que les peuples vont fermer jalousement leurs frontières intellectuelles, comme ils tendent à élever leurs barrières économiques ?

* * *

La section B (latin-langues vivantes) se partageait en 1902, avec la section C (latin-sciences), l'affection des réformateurs. Joindre à l'étude du latin celle des sciences ou celle des langues étrangères leur semblait la plus haute jouissance en même temps que la suprême sagesse. Le prestige de la section B ayant pâli, c'est à sa sœur C que reviennent toutes les faveurs. Encore un résultat de la guerre : triomphe de l'industrialisme, d'un côté, de l'humanisme, de l'autre, voilà qui doit conduire en foule vers la section C (latin-sciences) section type où se formera le citoyen normal.

En 1902, elle avait été le témoignage le plus probant du compromis réalisé entre l'idéalisme classique et l'esprit utilitaire. Ceux qui gémissaient, — parmi les personnes consultées par la commission parlementaire se trouvaient non seulement des pédagogues, mais les conseils généraux et les chambres

¹ M. Belot, dans la conférence qu'il a faite à l'Union française, le 2 avril 1919.

de commerce, — ceux qui gémissaient d'avoir été obligés dans leur jeunesse de choisir entre le miel de l'Hymette, même altéré par Cicéron, et le pain dur des forts, se sont réjouis de pouvoir combiner dans l'esprit de leurs enfants la culture des lettres et l'étude des sciences, de mettre le miel sur le pain sec. Réjouissons-nous de ce que les jeunes générations abondent en ingénieurs lettrés et en littérateurs mécanisés. Seule la guerre a empêché les bacheliers de la section C, de mettre le travail des usines en vers et les ingénieurs de conduire les travaux, un Salluste en main. Il n'y aura plus de Béotiens ; il n'y aura plus de songe-creux. Les poètes sans emploi bâtiront des châteaux ailleurs qu'en Espagne ; les architectes, en morte saison, mesureront les mètres d'Horace.

A vrai dire, je ne crois pas que cet hermaphrodisme pédagogique donne des résultats merveilleux. N'y a-t-il pas dans la nature des êtres amphibies dont la caractéristique est de pouvoir vivre dans deux milieux biologiques, mais d'évoluer fort mal dans tous les deux ? On m'objectera que l'analogie ne prouve rien. Seulement je crois qu'un être qui vole, marche et nage accomplit bien gauchement ces trois modes de locomotion, et je crains que dans la section C on ne couve pas mal d'œufs de canard. Sans doute quelques rares sujets, richement doués, peuvent mener de front l'étude de la littérature et celle des sciences. Mais tant que l'étude de la littérature ne sera pas réduite à une algèbre des lettres, et celles des mathématiques

¹ « Tout comme les humanités enseignent à l'ingénieur l'art de rédiger son rapport, les mathématiques perfectionnent l'écrivain dans l'art de composer et de déduire. L'esprit humain est à la fois esprit de finesse et de géométrie. Développer l'un au détriment de l'autre, c'est inopinément le mutiler. » (Gilbert Maire : *Le Producteur*, sept.-oct. 1920.)

à une métaphysique des nombres, il y aura toujours, je crois, des élèves naturellement enclins à aimer le beau, le vrai, le bien, et d'autres portés vers les recherches précises et positives.

Il est possible que je sois hanté ici par l'ancienne dichotomie des programmes en sections littéraire et scientifique. Mais cette division, cette incompatibilité entre les études littéraires et mathématiques n'avait-elle pas pour raison notre faiblesse intellectuelle, non pas considérée dans son essence, mais dans le nombre et la capacité des cellules cérébrales ? Ce serait alors l'étude simultanée des études scientifiques et littéraires qui répugnerait au cerveau. Remarquez qu'il n'est pas rare de rencontrer des jeunes gens qui s'adonnent avec ardeur à l'histoire naturelle (botanique et zoologie), mais qui marquent en même temps du goût pour les lettres, et qui écrivent avec aisance. Ce sont des intuitifs, en littérature et en sciences, qui bénéficient de ce bilatérisme heureux ; ils sont alors rebutés par les théories physiques et chimiques. Seuls, les « abstraits », qui font leurs délices des mathématiques pures et des théories physico-chimiques sont rebelles à l'émotion esthétique.

La section D (sciences-langues vivantes) a été créée à l'usage des réalistes qui ont secoué les préjugés des « humanités » : rebelles à tout jardinage rhétorique, soit dans l'herbier latin, soit dans le parc des lettres modernes, ils entendent piocher les sciences et les langues vivantes, en escomptant de solides situations dans l'industrie après avoir fait un stage à l'étranger. Ce sont proprement des techniciens, les anciens scientifiques, d'avant 1902.

Tel est ce fameux « quadrivium » dont la durée scolaire n'est que de deux ans et qui se hâte de revenir au « bivium », après la 1^{re} sous forme de *Philosophie* et de *Mathématiques*. Ainsi les créateurs de ce monstre (comme l'appelaient ses adversaires) croyaient pouvoir répondre au reproche de spécialisation hâtive qu'on lui lançait. Ils ont pensé encore réduire ce reproche à néant par l'équivalence des baccalauréats. En effet, si un bachelier qui a subi la première partie des examens en section A, B, C, ou D, subit la seconde partie en philosophie ou mathématiques, — où la malencontreuse « spécialisation » s'atténue déjà, — comment ne pas reconnaître que les bacheliers, en « Philosophie ou Mathématiques », issus de A, B, C, D, sont frères siamois, puisque les baccalauréats ont la même sanction ? Ce mot veut dire qu'un bachelier peut s'inscrire à n'importe quelle faculté, ce qui renverse les cloisons étanches que la prétendue spécialisation avait établies en Seconde et en Première.

L'équivalence des baccalauréats est inspirée par le souci de ne point fermer l'accès d'une faculté à une vocation tardive (si l'on peut dire, à dix-sept ou dix-huit ans). Elle explique pourquoi un professeur de faculté doit s'astreindre à débiter par les balbutiements du latin devant des élèves qui ont traduit Horace, et cela pour permettre à quelques « sauvages » ou néophytes de s'initier à l'humanisme. Il serait plus sage de renoncer à l'abstraite équivalence des baccalauréats et d'instituer des classes spéciales pour ceux qui n'ont pas suivi la filière. Ces classes existent pour la préparation aux grandes écoles (Polytechnique, Centrale, Normale supérieure) ; on ne voit pas ce qui empêcherait d'instituer ces voies

de raccordement donnant accès aux quatre facultés de l'Université.

S'il était prouvé que le salut de l'humanité et des humanités était mis en péril par le maintien du « quadrivium » de 1902, il faudrait se hâter de revenir aux deux sections traditionnelles, mais sous réserve de sous-sections pour les non-hellénisants, et de suppression du latin pour ceux qui veulent s'en passer.

Il ne faut pas en pédagogie, pas plus qu'en religion, faire le salut des gens malgré eux, même si la combinaison latin-sciences semblait être le fin du fin de la pédagogie. Laissons les esprits enclins à goûter la beauté littéraire, et ceux qui font leurs délices des déductions mathématiques, suivre des voies différentes. Sont-elles divergentes ? En réalité, il n'y a pas plus de cloison étanche entre les deux divisions anciennes qu'entre les quatre sections actuelles : nombre de cours sont communs, et quand ils sont différents, je ne crois pas que les mêmes professeurs puissent enseigner dans un esprit différent. Le français ou l'histoire circuleront librement dans toutes les sections et seront indistinctement répartis à tous les élèves, la spécialisation trouvera en ces deux matières éminemment nourricières et plastiques un obstacle à ses méfaits.

* * *

Parmi les six questions que M. Léon Bérard, ministre de l'Instruction publique, a posées (en juin 1921) au Conseil Supérieur, il en est deux qui pourraient modifier la façade de l'œuvre édifiée en 1902. L'une tend à supprimer les quatre sections et à leur en substituer une seule jusqu'au passage en Troisième ; ainsi, de la Sixième à la Quatrième, tous les

lycéens feront du latin, et en Quatrième tous feront du grec. L'autre question tend à établir à partir de la Troisième un enseignement classique et un enseignement moderne ; l'enseignement classique sera lui-même divisé en section latin-grec, et en section latin-sciences ; l'enseignement moderne sera proprement celui de la préparation à la faculté des sciences, ou d'autres facultés, mais seulement pour l'obtention des « Brevets d'Etat » (à l'exclusion de la licence ès lettres, en droit ou du doctorat en médecine).

Voilà donc abolie l'égalité de sanction des baccalauréats, mais voici le grec faisant une rentrée aussi sensationnelle que brève, à la suite du latin qui conduit tout le bal organisé par les quatre facultés. N'est-ce pas une preuve qu'on désire concilier les tendances divergentes qui s'étaient manifestées pendant la guerre, l'une représentée par M. Barthou, réclamant plus d'humanisme, l'autre, par M. Herriot qui voulait plus de réalisme ? De sorte que la réforme de 1922 serait un compromis d'idéo-réalisme, comme celle de 1902 avait été un compromis entre les modernes qui prônaient les langues vivantes, et les classiques qui demandaient grâce pour le latin. Le plus étonné sera le grec de se voir ramené de sa fonction honorifique et archéologique, à la dignité de philtre, versé à la ronde pour éveiller le goût du Beau, du Vrai et du Bien. Quelle responsabilité incombe à l'initiateur du « Kalon-Kagathon » ! Qu'Apollon et les Muses lui inspirent le don de mettre sur les lèvres des élèves de Quatrième la saveur du miel de l'Hellade et de leur enlever à temps l'amertume de l'aoriste qu'ils emporteraient dans la section latin-science ou la section moderne en maudissant les choryphées de la réforme de 1922 ! Entendez-vous, dans le microphone de l'avenir, vers

1940, ce père dire à son enfant : « Oui, j'ai fait des déclinaisons grecques, des thèmes et des versions, pendant une année. On croyait alors que cette drogue était nécessaire à notre santé intellectuelle.... Mon petit, tu feras de l'anglais, de l'allemand ou de l'italien. Tu en auras l'emploi plus aisément, et je pense que cela ne t'empoisonnera pas l'esprit.... »

Mais, j'anticipe sur les discussions qui précéderont la réforme de 1942. Revenons à celle de 1922 qui s'annonce par un sacrifice aux dieux de l'Olympe et du Capitole.... Donc il est possible qu'on abolisse les quatre sections. Au lieu de poser l'enseignement secondaire sur le trépied latin-langues-sciences, on le placera sur les deux piliers latin-sciences (l'un des piliers, le latin, étant plaqué de grec pour contrebalancer l'effet du développement donné aux sciences). Les langues vivantes auront cessé d'être considérées comme nécessaires à la formation de l'esprit. Elles ne seront plus qu'utiles, parce qu'étrangères, et que la France a besoin de se concentrer, non de butiner sur les fleurs des terroirs exotiques.

Ainsi, deux idées-forces sont les leviers de la réforme projetée : d'une part, la nécessité de restaurer les humanités qui doivent panser le monde meurtri, nourrir l'idéalisme qui a permis à la France de vaincre ; d'autre part, le besoin de s'armer pour la lutte matérielle, puisque aussi bien le Droit doit pouvoir s'appuyer sur la Force, comme il est apparu clairement au cours de la guerre mondiale.

W. MAYR.



Chronique allemande.

Nationalisme allemand et nationalisme français. — Le bon sens d'André Gide. — Un livre sur l'influence allemande en France. — Travaux littéraires français sur des choses allemandes. — Le « Nietzsche » de M. Andler. — Livres d'histoire et de mémoire. — Un livre français sur un philosophe allemand. — Le jubilé de Gerhart Hauptmann.

La question des rapports de l'Allemagne et de la France est toujours à l'ordre du jour. On l'examine, semble-t-il, avec plus de calme aujourd'hui. Il y a bien toujours, en France, le groupe nationaliste intransigeant, qui ne veut rien savoir de ce qu'on fait outre-Rhin et qui condamne toute manifestation de l'esprit germanique. La psychose de guerre continue dans quelques cercles à faire ses ravages. Il semblerait parfois, à entendre certains propos, qu'une sorte de peur s'empare des esprits et qu'on n'ose pas considérer la vérité en face. S'enfermer dans un étroit nationalisme est une diminution de l'être. Je songe, en écrivant ceci, aux paroles d'André Gide : « L'artiste qui, lorsqu'il crée, se préoccupe d'être Français et de faire œuvre « bien française », se condamne à la non-valeur. Il ne s'agit plus de ce que nous étions, il s'agit de ce que nous sommes. » Et le même Gide, élargissant encore la question, ou la dépouillant de son caractère purement franco-germain, ajoute : « C'est une absurdité que de rejeter quoi que ce soit du concert européen. C'est une absurdité que de se figurer qu'on peut supprimer quoi que ce soit de ce concert. Je parle sans aucun mysticisme : l'Allemagne a suffisamment prouvé en quoi elle pouvait être utile, et nous avons suffisamment démontré ce qui nous manquait. L'important, c'est d'empêcher qu'elle domine ; on ne peut laisser cet instrument de cuivre dominer. Mais il est mystique de prétendre que, supprimée, sa voix ne ferait pas défaut dans l'orchestre ; mystique de croire que l'on ferait mieux de s'en

passer — et par mystique j'entends : pas pratique du tout.... Mais : doit être asservi tout ce qui prétendait asservir. »

Ces paroles s'appliquent admirablement au livre qu'un universitaire français, M. L. Reynaud, professeur à la Faculté des lettres de Clermont, vient d'écrire sur *l'Influence allemande en France au XVIII^e et au XIX^e siècles*¹. M. Reynaud ne cache pas que son œuvre est une œuvre de défense. Certes, il ne nie point que l'influence allemande ait été parfois heureuse pour son pays, mais, somme toute, il trouve qu'elle lui a fait plus de mal que de bien, et il voudrait en libérer complètement son peuple. Pour lui, le génie allemand et le génie français sont deux termes qui s'excluent ; il est inutile de songer à les unir ; ils sont incapables de pénétration réciproque ; on ne saurait servir l'un et l'autre ; entre les deux, il faut choisir. Un Français vraiment français ne saurait hésiter dans son choix, et ce choix implique la guerre à ce qui est son contraire. L'esprit allemand, dominateur et conquérant, a toujours cherché à s'imposer partout où il s'est infiltré. « Sa caractéristique, dit M. Reynaud, vise perpétuellement et d'instinct aux racines mêmes de notre culture latine.... A toutes les époques où elle a pénétré chez nous, l'Allemagne, de par la nature même de son génie, est entrée en conflit avec l'âme de la nation gauloise, puis française et, d'intervention en intervention, cette menace est allée s'aggravant. » M. Reynaud part de là pour retracer l'histoire de toutes les grandes offensives du germanisme en France : l'invasion des Barbares, la Réforme du XVI^e siècle, l'invasion des idées teutoniques qui suivit la chute de Napoléon et qui s'est poursuivie tout au cours du XIX^e siècle, persistant après la guerre de 1870 et ne s'arrêtant qu'à la grande catastrophe mondiale. « C'est aux approches seulement de 1914, dit M. Reynaud, que la France pensante commence à se ressaisir. Mais l'enchantement a duré plus d'un siècle, et les conséquences en sont incalculables. »

On pourrait croire qu'en faisant cette constatation, M. Reynaud se range résolument dans le camp des nationalistes intransigeants. Il n'en est rien : cet universitaire, à l'esprit

¹ Paris, Hachette, 1922.

ouvert, sait trop bien qu'il y a des acquisitions germaniques que son pays ne saurait répudier sans déchoir. Formé aux bonnes méthodes scientifiques, il reconnaît tous les avantages que les intellectuels de sa génération ont tirés de la science allemande. Ce n'est pas lui qui proclamerait, comme vient de le faire si malencontreusement Gaston Deschamps, cet ancien normalien, « que la bataille de la Marne a été non seulement la victoire de l'armée française sur l'armée allemande, mais encore la victoire de l'enseignement classique sur l'enseignement moderne ». Non, M. Reynaud, qui dit quelque part « qu'un Michelet, un Taine, un Renan seraient impensables dans une France qui n'eût pas été fécondée par l'Allemagne », n'ignore pas que la France, en se mettant, après 1870, à l'école des Allemands dans le domaine de l'érudition, n'a fait que revenir aux méthodes qui furent créées par des savants français et dont l'oubli avait causé, vers le milieu du XIX^e siècle, une évidente décadence dans le haut enseignement.

Cela étant, on s'étonne d'autant plus que, dans ce livre remarquable, ici et là, on sente un exclusivisme qui semble apparter M. Reynaud à des nationalistes pur sang comme Léon Daudet ou Pierre Lasserre. Ce qui étonne aussi en un esprit qu'on juge pondéré, c'est qu'en dénonçant l'influence allemande il s'en prenne à l'influence étrangère en général. Ses propos, parfois, sentent le xénophobe, l'anti-protestant et l'anti-juif. Sans doute M. Reynaud distingue entre le luthéranisme germanique et le calvinisme roman et latin, « lequel, dit-il, par la netteté toute rationaliste de sa théologie, sa défiance de la « nature », sa discipline rigoureuse et son éthique agissante, garde tous les traits du tempérament religieux du peuple français sous sa forme radicale telle qu'elle se manifeste aussi chez les Cisterciens et chez les Jansénistes ». Tout cela est très juste et très bien dit, mais cela n'empêche point ailleurs M. Reynaud de montrer son hostilité contre le protestantisme, religion en son essence plus germanique que française.

Dans sa campagne contre le germanisme, M. Reynaud

invoque à plusieurs reprises mon témoignage, en citant des fragments de mon livre *L'Allemagne nouvelle et ses historiens* ou en y renvoyant. Il importe ici de rappeler que ce que j'ai voulu montrer dans cet ouvrage, c'est l'action malfaisante qu'ont eue les historiens impérialistes allemands sur l'âme de la jeunesse de leur pays. Par contre, je me suis efforcé de rendre justice aux libéraux allemands qui ont lutté contre cet esprit, aussi bien le groupe des radicaux indépendants qui, avec Théodore Barth, menaient une courageuse campagne contre la politique impérialiste dans la vaillante revue *La Nation*, que les libéraux de l'école de Constantin Frantz, dont les idées revivent aujourd'hui chez les Gerlach et les Foerster. Il y a Allemagne et Allemagne et c'est une erreur de vouloir mettre tous les Allemands dans le même sac. Après cela, je reconnais que le livre de M. Reynaud, plein de vues justes sur bien des points, est fort intéressant et très agréable à lire : il est vif et preste et d'une langue excellente. M. Albert Thibaudet, dans un remarquable article de la *Nouvelle revue française* en a dit, malgré les restrictions qu'il fait, tout le bien qu'on en peut dire. Je m'associe entièrement à ses éloges.

— Signe réjouissant des temps : l'Allemagne n'a jamais été, en France, l'objet d'autant de travaux et d'aussi bons travaux. La *Revue germanique*, qui est ressuscitée, publie, dans chacun de ses numéros, des études qui méritent d'arrêter l'attention. M. Charles Andler poursuit son grand travail sur Nietzsche qui deviendra une œuvre capitale. Trois volumes jusqu'à présent ont paru et l'on attend le quatrième ¹. Quel beau thème et comme il est fait pour détruire les préventions des nationalistes fanatiques ! Si jamais homme a glorifié l'esprit français, c'est bien cet Allemand plein d'admiration pour le génie gaulois. « Si l'on pouvait, disait-il, corriger les Allemands de leur pesanteur et les familiariser avec les grâces ! » Dans le second volume de son ouvrage où il étudie la formation intellectuelle de Nietzsche, M. Andler montre surtout l'influence que les moralistes français Montaigne, Pascal, La Rochefoucauld, Chamfort, Stendhal ont eue sur lui, « la cure

¹ Paris, éditions Bossard.

d'âme et d'intelligence » qu'il fit en leur compagnie. C'est une hygiène qu'il recommande à ses compatriotes. « Les Français, leur dit-il, sont une nation plus attentive que toute autre à se nettoyer l'esprit. » Mettant, en regard, le peu que son peuple a fait dans ce domaine, il reconnaît les limites de la culture des Allemands et ose dire : « Les Allemands manquent de quelques siècles de travail moraliste, que la France ne s'est pas épargné. »

M. Andler ne se contente pas d'écrire de beaux livres ; avec ses collègues de la Sorbonne, MM. Lichtenberger et Rouge, il incite ses élèves à étudier à fond la littérature allemande. On est étonné de la variété et de la profondeur des travaux qui sortent de ces séminaires. Thèses de doctorat ou études d'agrégation passent en revue tous les siècles et s'étendent à tous les écrivains. Et qu'on ne s'imagine point que ce sont de légères esquisses de caractère général ; ce sont souvent de gros volumes de 700 ou 800 pages et qui, pour la *Gründlichkeit*, peuvent se mesurer avec les œuvres les plus fouillées de l'érudition germanique. Il me plaît, parmi ces travaux, de relever les remarquables *Etudes critiques sur les relations d'Erasme et de Luther*, de A. Meyer, la thèse de A. François Porcet sur *Les affinités électives de Goethe*, le livre de P. Suchet sur *Les sources du merveilleux chez E. T. A. Hoffmann*, les monographies de A. Jolivet sur *Wilhelm Heinse*, de O. Hesnard sur *Fr. Th. Vischer*, de Tournoux sur *La langue de Novalis*, de Strauss sur *La culture française à Francfort*, de Trouchon sur *Herder en France*, de Raphaël sur *Otto Ludwig* et de Robert Pitron sur *La vie et l'œuvre de Théodore Storm*. Je regrette que le cadre de cette chronique ne me permette pas de parler plus en détail de ces œuvres. Tout au moins, ai-je voulu, en les citant, attirer l'attention sur elles et surtout montrer que malgré les haines qu'on cherche à attiser entre les deux pays, il se trouve en France un grand nombre d'esprits impartiaux qui veulent renseigner leur pays sur les choses allemandes et montrer le profit que leurs compatriotes peuvent à l'occasion en tirer.

Ce travail ne s'étend pas seulement aux œuvres littéraires,

mais à l'histoire, à la science économique, à la politique et à la philosophie. On traduit actuellement en France les mémoires des militaires et des hommes politiques allemands de la guerre, ceux de la princesse Blücher, d'Erzberger, de Bülow, de Schön, le livre de Kautsky sur les origines du conflit. M. Georges Blondel a rapporté des provinces rhénanes d'intéressantes observations qu'il consigne dans son livre *La Rhénanie* (Paris, Plon) et Auguste Gauvain, le distingué rédacteur des *Débats* a fait, de main de maître, l'histoire du prétendu *Encerclement de l'Allemagne*. MM. Baumont et Berthelot viennent de publier un livre très objectif, sur l'Allemagne d'aujourd'hui, après un voyage fait outre-Rhin, *L'Allemagne au lendemain de la guerre et de la révolution*. La nouvelle Constitution allemande a été, aussi, l'objet de nombreux travaux et je citerai surtout celui du professeur de droit Brunet, très objectif, et un autre, d'un jeune Suisse français, M. William Droin, docteur en droit, *La démocratisation de l'Empire allemand, étude de droit constitutionnel*¹.

Entre tous les récents livres sur les choses allemandes il en est un qui, à cause de son importance, mérite mieux qu'une simple mention, c'est le *Fichte et son temps*, de M. Xavier Léon, directeur de la *Revue de métaphysique et de morale*². Cet ouvrage, qui aura trois volumes, sera un véritable monument élevé par la science française à un grand métaphysicien allemand. Écrit avec une rare impartialité, il nous montre le vrai Fichte bien différent de celui que la passion politique a déformé en Allemagne et en France. Adeptes des idées de la Révolution française, Fichte essaya d'inspirer à son peuple l'admiration qu'il avait pour cette révolution et il semble qu'il y réussit d'abord. Plus tard, à la suite des conquêtes de Napoléon, un revirement se fit dans l'âme allemande et comme Fichte alors devint un défenseur de l'esprit national, ses compatriotes, travestissant sa pensée, firent de lui l'apôtre du prussianisme, l'apologiste du droit créé par la force. Le

¹ Paris, Rousseau ; Genève, Kundig, 1922.

² Tome I : *Établissement et prédiction de la doctrine de la liberté (1762-1799)* Paris, Armand Colin.

tort de Fichte fut celui de beaucoup de philosophes qui, en lançant des idées dans le monde, ne se doutent pas de la trajectoire que le sort leur réserve.

Voilà donc de beaux livres français sur des sujets allemands et je me demande si en écrivant de tels livres il est meilleur moyen de rapprocher des peuples momentanément séparés. On me dit que l'Allemagne intellectuelle suit avec un intérêt très vif ces travaux français et l'on m'assure qu'un éditeur de Leipzig, Haessel, frappé de l'excellence de la plupart d'entre eux, se propose d'en donner des versions allemandes. Ainsi s'accomplira la prédiction d'un professeur de la Sorbonne, M. Henri Lichtenberger, qui glorifiait un jour « ce travail patient et discret de rapprochement intellectuel qui peut et doit associer en tous pays, toutes les bonnes volontés. »

— Je ne crois pas que dans les universités allemandes, où sévit actuellement un nationalisme de mauvais aloi, on rencontrerait un tel esprit. On le voit davantage dans certains cercles littéraires d'avant-garde qui, du reste, ont toujours été épris de l'art français. Remarquons en passant que les écrivains français jouissent toujours d'une grande faveur auprès du public allemand, comme en témoignent les nombreuses traductions des plus illustres d'entre eux : Flaubert, Stendhal, Balzac, Baudelaire et Verlaine. Certaines revues françaises purement littéraires, comme *Le Mercure de France* et la *Nouvelle revue française* sont fort appréciées par les écrivains d'avant-garde.

Il est bien certain que l'art littéraire français pour lequel se passionnaient Schopenhauer et Nietzsche a fortement influencé la jeune littérature allemande : le théâtre de Gerhart Hauptmann, les romans de Thomas et d'Henri Mann, les poésies de Dehmel et de Stefan George sont issus des mouvements littéraires français naturaliste et symboliste. On l'a rappelé à propos du soixantième anniversaire de Gerhart Hauptmann qui reste le grand nom littéraire de la nouvelle Allemagne. Cet anniversaire ne sera célébré que le 15 novembre, mais nous venons d'en avoir un avant-goût par les fêtes de Breslau où l'on a représenté toute l'œuvre du dra-

maturge d'une manière grandiose. On a choisi Breslau parce que cette ville est la capitale de la province où Gerhart Hauptmann est né. Pendant neuf jours la ville a été en liesse : des acteurs de choix ont tenu les principaux rôles des pièces et la régie de celles-ci a été de tout premier ordre. De tous les coins de l'Allemagne les spectateurs sont accourus et à eux se sont joints les autorités de la ville, de la province et même celles de la République. Le président Ebert lui-même, escorté de quelques ministres, a fait son apparition le jour où l'on a joué *Florian Geyer*. Il y a eu réception à l'Hôtel de ville. Le poète s'y est rendu en voiture, assis à côté d'Alfred Kerr, le critique dramatique qui, depuis trente-trois ans, ne cesse de célébrer sa gloire. Très digne, à côté de son thuriféraire, le poète savourait son triomphe. « On aurait dit, raconte un chroniqueur, le barde qui fait escorte au roi. » La voiture avait peine à se frayer un passage au milieu de la foule qui poussait des vivats frénétiques. Voilà le signe que Gerhart Hauptmann est un écrivain populaire. La foule n'oublie point que dans ses drames il a toujours pris la défense des déshérités. Et c'est sans doute pourquoi la République allemande, par la présence de son chef, a voulu apporter un témoignage spécial à l'écrivain.

Le monde littéraire et intellectuel fut naturellement largement représenté à ces fêtes : écrivains, artistes, professeurs d'universités se pressaient à l'Hôtel de ville et dans le hall où se donnaient les représentations. Un journaliste, résumant l'impression générale, a dit : « Nous faisons mieux qu'honorer le poète, nous lui donnons notre amour, non point tant à cause de la profondeur de sa pensée, de son art unique de construire une pièce, d'être un habile manouvrier en possession de tous les secrets de la scène et d'un écrivain qui prodigue son esprit ; non, nous l'aimons parce que c'est l'artiste né qui écrit avec son sang, qui se penche sur toutes les misères humaines et qui a le secret de réchauffer les cœurs. »

A l'occasion de ce jubilé les amis et admirateurs du poète ont fait paraître un livre (*Hauptmann Buch*) auquel ont collaboré des écrivains allemands et étrangers. Les premiers

n'ont pas répondu tous à l'appel et, ce qui est à noter, ce ne sont pas les plus illustres qui ont fait entendre leur voix. On prétend qu'il y a à cela des raisons politiques. C'est bien possible. L'étranger, du reste, s'est aussi montré réservé : en Allemagne on s'est étonné que l'Angleterre qui, naguère, avait fait Hauptmann docteur de l'université d'Oxford, ait gardé cette fois-ci le silence. On a constaté aussi avec regret qu'aucun mot n'était venu de France. Même le nord scandinave, si accueillant pour ses drames, s'est montré froid. Il n'y a guère que la Russie soviétique qui ait témoigné quelque enthousiasme. Evidemment c'est l'auteur socialiste des *Tisserands* qu'elle a glorifié. Lunatscharski, ministre de l'instruction l'a dit en propres termes et Maxime Gorki a affirmé de son côté que les drames de Hauptmann sont plus populaires en Russie qu'en Allemagne. D'autres Russes ont insisté sur tout ce que l'auteur de *Hanneles Himmelfahrt* doit à leurs écrivains, surtout à Dostoïevsky. « Sans Dostoïevsky, dit l'un d'entre eux, certains personnages de Hauptmann n'auraient jamais vu le jour. » Il n'est pas inutile de rappeler, à ce propos, que pendant le séjour qu'il fit à Zurich, Hauptmann fréquenta beaucoup les révolutionnaires russes qui séjournaient dans cette ville. Un soviétiste d'aujourd'hui qui le rappelle dans un essai : *Hauptmann et la Suisse*, s'étonne que les « idéologies si hardies du poète aient pu voir le jour dans le nid de bourgeois épais qu'était alors Zurich. »

Détail significatif : les représentants de la jeune école littéraire allemande, à part Fritz von Unruh, n'ont pas mêlé leur voix à ce concert d'éloges. Hauptmann, aujourd'hui, est moins en faveur chez eux. Attendons pourtant à voir de nombreux écrits à propos de son jubilé le mois prochain. L'éditeur Teubner a pris les devants en rééditant un petit livre du professeur Emile Sulger-Gebing, de Munich, *Gerhart Hauptmann* : en cent pages, la carrière littéraire de l'écrivain est admirablement résumée.

ANTOINE GUILLAND.

Chronique italienne.

Les quatre-vingts ans de M. Giolitti. — M. Giolitti et la haute culture. — Les idées sociales et politiques d'un petit propriétaire piémontais. — Ce qu'il a représenté et ce qu'il représente. — La série de ses antagonistes jusqu'à l'après-guerre. — Le souverain bien de la paix et l'information européenne. — Ce qu'avait vu un autre octogénaire : M. Ferdinando Martini. — Plus d'un demi-siècle de littérature toscane. — Histoire des deux commentateurs de Giusti. — Un propos de M. Marcora.

M. Giovanni Giolitti, qui a été six fois le *premier* de la politique italienne et qui fit son entrée à Montecitorio en 1882, va avoir quatre-vingts ans le 27 de ce mois d'octobre. Les manifestations qu'un comité des représentants administratifs de la province de Coni prépare en l'honneur de l'illustre vieillard ne sauraient être plus simples : on se bornera à lui remettre un album de parchemin avec les signatures de tous les souscripteurs pour la « fondation Giolitti », des bourses en faveur des étudiants pauvres. Il est à croire que les élèves boursiers bénéficiant de ce témoignage de respect à l'homme d'Etat seront nombreux, car les adhésions et les sommes qui les accompagnent sont considérables. Le Roi, lui aussi, a signé : « Cela fera un grand plaisir à la population de Coni », lui disait le président du comité, M. Di Saluzzo, sénateur. « Je tiens, répondit Victor-Emmanuel, à ce que cela fasse surtout plaisir à M. Giolitti lui-même ! » La dignité de l'âge et la noblesse du but permettront, certes, à l'initiative des admirateurs de se développer sans le moindre écho de polémiques, si récentes pourtant. Le fait, toutefois, d'avoir préféré à d'autres œuvres de bienfaisance sociales une œuvre de charité pour les intellectuels besogneux, a une certaine saveur piquante, car M. Giolitti a toujours passé pour porter un mince intérêt à la culture et surtout à la haute

culture. Ses collègues qui, pendant plusieurs législatures, ne lui avaient jamais entendu faire une seule citation littéraire furent très surpris lorsqu'une fois, au cours d'une séance, en 1901, il désigna la plaine du Pô par certain tercet géographique de Dante. Et, comme l'opposition de droite révélait un peu bruyamment cette surprise : « Eh bien, — aurait-il dit, d'après les comptes rendus officiels, — si cela vous est désagréable je ne le citerai plus ! » Mais la tradition veut qu'il ait eu une répartie fort spirituelle et très agressive : « Oui, j'ai lu Dante et même Monseigneur Della Casa ! qui nous donna, au XVI^{me} siècle, le code classique des convenances élémentaires ! » Ce ne fut, du reste, qu'un luxe éphémère : d'habitude il évita soigneusement, député ou ministre, n'importe quel étalage de science historique ou économique, rappelant volontiers, au besoin, que « la politique est l'art de gouverner le pays tel qu'il est et par les lois qu'il y a. » Mot qu'il décocha certain jour à M. Pantaleoni, avec — j'en suis persuadé — la tentation très grande d'ajouter : « Monsieur le professeur ». Mais ce titre, il ne l'épargna point à M. Salandra qui, en novembre 1914, venait de lire à la Chambre les déclarations du cabinet. La guerre mondiale avait éclaté, l'Italie était neutre et l'affirmation du bon droit, l'allusion aux limites de notre neutralité conféraient au document quelque solennité. M. Giolitti, donc, ayant rencontré son successeur dans les pas-perdus, le félicita par un : — « Molto bene, professore ! ». (Très bien, professeur). Très adroit, M. Salandra sut s'esquiver, déclarant modestement : « Mais, c'est vous, le professeur ; notre professeur à nous tous ! ».

Beaucoup de nos présidents du Conseil sont venus de l'enseignement universitaire, MM. Luzzatti, Orlando, Nitti et Salandra étant même collègues de Faculté ; il y en a eu qui avaient passé par l'armée ou par les professions libérales. Giolitti, lui, n'a fait que de l'administration : substitut du procureur général à 24 ans, inspecteur général des impôts en 1873, directeur général des impôts directs en 1876, secrétaire

général de la Cour des comptes, et, enfin, — l'année de sa première candidature, — membre du Conseil d'Etat, corps consultatif qui, en Italie, a à peu près le rôle de l'institution napoléonienne. Connaissant à fond tous les rouages du mécanisme gouvernemental, il peut avoir l'air quelquefois de dire : « Ne lui demandez pas trop ; prenez garde de ne pas trop la charger, cette machine de l'Etat ! » Et parmi les passages si bien choisis par Luigi Salvatorelli dans le volume *Giolitti* de la collection *La pensée politique moderne* (R. Caddeo, éditeur, Milan), il y en a qui invoquent la décentralisation : « Il est certain — lisons-nous dans le discours du 3 février 1898 — que les ingérences parlementaires, illicites et que tous sont d'accord à blâmer, disparaîtraient pour la plus grande partie, si l'Etat pouvait renoncer à tout ce qui ne relève point de ses fonctions essentielles. » Ce jour-là, il était dans l'opposition, mais il l'aurait dit au nom du ministère que ce serait toujours la circonspection d'un bureaucrate avisé, et jamais le programme d'un ennemi de l'étatisme. Tous les partis, par tous les progrès et toutes les réformes qu'ils promettent et qu'ils demandent, ne font qu'accroître, sans le vouloir ou le savoir, les attributions de l'Etat. L'étatisme ! mais les assurances, les protections et les mesures de prévoyance que vous ne cessez de voter, tout cela c'est de l'étatisme, et « messieurs, ça me semble très logique que le nombre des fonctionnaires augmente lorsque leurs fonctions augmentent. » Encore : l'Etat a des services de nature industrielle, tels que les Postes, etc. ; il est impossible que ces services se développent sans exiger plus de main-d'œuvre. On ne saurait donc, maintenant, simplifier l'Etat, car la marche naturelle des choses est juste le contraire et « les hommes au pouvoir ne doivent pas être des précurseurs, ils doivent être des hommes qui comprennent le temps dans lequel ils vivent. » (8 avril 1911.)

Dans le fond de sa pensée cela aurait été aussi affaiblir l'Etat au moment où les classes ouvrières entraient dans la vie politique de la nation. Ces forces, il fallait les organiser.

Il y avait des Chambres de commerce réglées par la loi : son idéal aurait été de discipliner et de reconnaître de droit les Chambres de travail. Ce problème législatif n'ayant pas été abordé, il les reconnut de fait et il traita avec elles. « Je ne crains jamais — disait-il — les forces organisées, mais je crains beaucoup plus les forces non organisées contre lesquelles il faut avoir recours à la répression militaire. » Il fallait leur inspirer confiance, les habituer à regarder l'Etat comme l'arbitre impartial. Et « la pire de toutes les formes de la lutte des classes serait celle que commencerait un gouvernement en se déclarant le représentant d'une classe contre l'autre. » Le petit propriétaire piémontais considérait le mouvement du prolétariat comme inévitable, ce qui est une première et très forte raison de ne pas céder à l'illusion ou à la tradition de ceux qui le combattent. De plus, lui qui, dans sa région, avait constaté la gêne de la petite et de la toute petite propriété « i piccolissimi proprietari », réduite à un niveau presque inférieur à celui des journaliers (discours du 12 juin 1882), admettait facilement les « grandes souffrances » des paysans de l'Emilie, de la Romagne, d'une partie de la Lombardie, avant qu'ils fussent capables, grâce à leur organisation, de résister et de traiter avec le capital. Le socialisme italien, somme toute, avait « une base exclusivement économique » et il appartenait aux classes dirigeantes de ne pas le mettre en opposition avec les institutions politiques. Et le communisme, et la suppression de la propriété, et Marx ? — lui demandaient les conservateurs. Quant à Marx, — répondit-il un jour, d'un bon mot qui resta, — je suis persuadé qu'ils l'ont déjà mis au gilet : « l'hanno già messo in soffitta ».

A part ce problème de régulariser le courant des transformations sociales et de les laisser s'opérer dans l'ordre, le reste ne l'intéressait pas beaucoup, étant convaincu que le pays s'y intéressait encore moins. Dans la période, qui fut par excellence la sienne, de 1900 à 1910, il écarta pas mal de questions politiques, religieuses, nationales. Le divorce

était, en 1902, à l'ordre du jour, et cela le surprenait fort de voir des ministres s'y passionner : « Mais, faites attention, aimait-il à plaisanter, — faites attention : ceux qui en discutent à perte d'haleine ce sont des étudiants qui ne sont pas encore mariés et des prêtres qui ne peuvent pas se marier : « studenti che non hanno moglie e preti che non possono prenderla ». En 1908 il prophétisait à Filippo Turati, — disposé aujourd'hui à « collaborer » avec les catholiques si l'on pouvait faire un cabinet contraire au fascisme ! — que le projet de séparer les Italiens en cléricaux et anticléricaux n'avait pas de chances de réussir. Et à M. Murri : « Que voulez-vous ? ce sera peut-être un bien, ce sera peut-être un mal, mais dans notre histoire nous n'avons jamais eu de luttes religieuses. »

Les faits et les paroles que je viens de rappeler montrent assez que M. Giolitti a eu l'indéniable mérite de ne pas confondre la défense de l'Etat avec les intérêts des privilégiés et de décongestionner la lutte des partis toutes les fois qu'elle semblait devenir trop violente. Les hommes d'Etat dont il a été tour à tour le modeste collaborateur, le redoutable adversaire, l'héritier fortuné, gardaient comme Crispi la mentalité du Risorgimento. Gouverner c'était encore, pour eux se battre. Aimant d'un amour exclusif et craintif cette patrie qu'ils avaient rêvée dans les conspirations, dans les révolutions, dans les longues années de l'exil, ils la voyaient toujours menacée. Dans les orages de la politique intérieure et extérieure ils voyaient un danger pour la monarchie, c'est-à-dire pour l'unité, pour l'unité, c'est-à-dire pour l'indépendance du pays. Alors ils étaient foudre et tonnerre, contre le cardinal Rampolla, contre la politique vaticane de la France, contre les émeutes agraires de Sicile ou les démonstrations républicaines. Le marquis Di Rudini, à l'instar de son adversaire, Sicilien comme lui, s'écriait d'un ton un peu tragique : « On ne passera pas. » (Di qui non si passa.) Giolitti, né dans la partie de la péninsule qui prospérait depuis des siècles sous un gouvernement régulier et indigène, Giolitti dont la

jeunesse s'écoula très molle et pacifique au milieu des enthousiasmes garibaldiens des autres, traita la politique comme une affaire « d'administration ordinaire » et pour s'assurer contre les écarts il appela souvent dans ses ministères des hommes qui avaient passé leur vie dans les bureaux. Ce fut sa première supériorité : être un homme calme, né pour des époques calmes telles que ces débuts si heureux et, hélas ! si lointains de notre siècle. Il en eut d'autres. Il garda vis-à-vis des médiocrités de la Chambre la même attitude qu'envers ses fidèles électeurs. Dans les vacances, au village, au sortir de la messe, il s'arrêtait sur le parvis pour faire la causette avec tout le monde ; à Rome il était abordable même pour le député « novellino » le plus fraîchement reçu à Montecitorio. Pensez donc, pouvoir affirmer : « J'en dirai un mot à Giolitti », recevoir une lettre qui commence « Mon cher », être tutoyé (c'est l'usage chez nos « honorables », mais non pas lorsqu'il y a différence d'âge ou d'autorité) : c'est autant de motifs pour assurer au président un dévouement perpétuel. Surtout, si l'antagoniste le plus en vue est, au contraire, un aristocrate de la culture et de la méditation, comme c'était le cas de M. le baron Sidney Sonnino, qui a de remarquables aptitudes pour la Trappe. Pendant les règnes — ou, mieux, les interrègnes — de M. Sonnino, — pendant ses ministères des *Cent-jours*, les antichambres de l'Intérieur étaient vides. M. Salandra, aussi — qui fut cependant son adversaire le plus habile, de sorte qu'un illustre parlementaire, M. Luzzetti, dit-on, l'appelait « le Giolitti des Pouilles » — demeurerait froid et distant. Peut-être cette conduite lui était-elle rendue nécessaire par le fait que tous les députés et les sénateurs qui avaient pris le thé chez la princesse de Bülow se croyaient dépositaires des menaces de l'Allemagne.

Mais la plus grande supériorité de M. Giolitti se révéla à l'égard de M. Nitti. Ç'a été peut-être sa dernière partie, mais il l'a jouée en maître. Donc, au lendemain de la guerre, M. Nitti eut hâte de devancer son chef de file. Il croyait que M. Giolitti serait l'homme de l'« anti-guerre » et de l'« anti-

victoire » et il se mit à renier la guerre et à faire oublier la victoire avec une espèce de frénésie, et tout cela en déclarant avec fatuité : « On dit que je travaille pour M. Giolitti ! Mais c'est absurde ! Moi, qui ai cinquante ans, travailler pour un homme qui en a quatre-vingts ? » Si bien qu'au bout d'une année il se trouva avoir apprivoisé à l'idée d'un retour de Giolitti tous les « interventionnistes » qui l'avaient le plus sévèrement jugé et l'homme de « quatre-vingts ans » représenta la rescousse de l'ordre, célébrant à Rome cette guerre qu'il n'avait pas voulue et cette victoire qu'il n'avait point espérée.

Ici une question se pose : celle de savoir pourquoi et comment un homme politique qui possède de telles qualités et qui sait si bien profiter des erreurs des autres, a dû s'exiler du gouvernement de la nation pendant les grandes années des plus grands événements. On a dit qu'ayant vécu trente ans dans la Triplice, il était demeuré germanophile. Pourtant les Français — qui sont bien renseignés — ne lui ont jamais marqué une grande hostilité. On a dit aussi — et il y a là beaucoup de vrai — que son réalisme, ses expédients d'une politique faite au jour le jour, lui avaient fait méconnaître les conséquences matérialistes et anti-patriotiques de la propagande socialiste et déprécier en même temps les ressources morales de la jeunesse. La justice veut qu'on n'oublie pas, cependant, ses paroles du 4 décembre 1908. L'Autriche venait d'annexer la Bosnie et l'Herzégovine ; les buts de sa politique se révélaient nettement contraires à l'Italie et l'opinion publique en ressentait une inquiétude dont Alexandre Fortis s'était fait à la Chambre le puissant interprète. Alors Giolitti, qui parlait toujours au Parlement et rien qu'au Parlement, parla, par dessus les députés, à la nation tout entière, lui prêchant la foi dans ses destinées : « Un pays de trente-quatre millions d'habitants qui parlent tous une seule langue, qui appartiennent tous à une seule race, un pays qui a une histoire glorieuse de deux mille ans, ne peut pas et ne doit pas douter de son avenir. » Et alors ? Alors, je crois, M. Gio-

litti resta attaché avec la pédanterie opiniâtre de son grand âge à cette idée que l'Italie, toute récente dans sa formation politique, avait besoin d'une longue paix. La paix était pour elle une condition indispensable pour regagner le temps perdu pendant les siècles de l'esclavage et du morcellement. Aucune des nations voisines, affirmait-il, ne s'est développée avec autant de célérité que nous : « Nous avons eu une transformation économique, une transformation financière, une transformation sociale qui représentent le progrès d'un siècle en comparaison de ce que l'Italie était il y a trente ans. » D'accord, mais il lui appartenait, hélas ! de profiter de la paix, non de la sauvegarder ; l'Europe était peu disposée à marquer le pas pour attendre qu'elle fût prête et l'Autriche devenait chaque jour plus résolue à profiter du pacifisme italien pour trancher à son seul avantage les questions balkaniques. Giolitti connaissait ces intentions : depuis 1913 il était fixé sur son projet d'agression contre la Serbie, mais il croyait possible de la laisser tout simplement courir sa folle aventure. Ainsi l'ultimatum à Belgrade, en juillet 1914, ne lui sembla point le déchirement des traités de la Triple Alliance.

Un homme y vit, au contraire, le *casus belli* et aurait désiré l'intervention immédiate de l'Italie ; un homme qui a fait toute sa vie de la littérature et de la politique, un maître et un patriote dont les quatre-vingts ans ont été célébrés en 1921 : Ferdinando Martini. Ministre des colonies avec Salandra de 1914 à 1916, il exerça au sein du Cabinet une influence des plus considérables et des plus heureuses ; défenseur plein d'autorité et de sagesse des nobles décisions. La jeunesse eut pour lui à ce moment une affection particulière. Mais, en 1919, les grandes circonscriptions électorales de la proportionnelle ayant submergé son fidèle arrondissement de Valdinievole, il ne présenta plus sa candidature à la députation. Un fauteuil au Sénat aurait dû être, selon la tradition et vu la valeur de l'homme, la conclusion naturelle et légitime de sa longue carrière parlementaire, mais ce beau geste à l'égard de son compétiteur d'antan, de l'homme

de la droite historique et du *Fanfulla* (l'organe spirituel de l'opposition constitutionnelle), M. Giolitti ne l'a pas fait et ses lieutenants ne l'ont pas encore osé. N'importe ! « Les passions, — écrit M. Martini à propos de Ricasoli et de la Toscane de 1859, — les passions s'évanouissent : pour récompenser les hommes selon leurs mérites. c'est l'histoire qui pense et pourvoit. »

Il s'est donc adonné avec vigueur et ferveur à la littérature, comme s'il voulait se dédommager de ne l'avoir pas eue toujours pour seule maîtresse. Il y a plus de vingt-cinq ans, par exemple, il avait promis à Sonzogno un commentaire des poésies de Giusti : et voilà que le commentaire parut dans la collection, mais par la plume de Carlo Romussi, le directeur du *Secolo* : « Oui, — écrivait Romussi dans la préface, — ces notes auraient été rédigées par Ferdinando Martini, si la politique en l'envoyant, lui, gouverner l'Érythrée et m'enfermant, moi, au pénitencier d'Alexandrie, ne m'avait pas accordé les loisirs qu'elle lui refusait. » Au lieu d'être vice-roi d'une colonie africaine, Martini est maintenant le prince incontesté des lettres, au milieu de notre région capitale, la Toscane. Maxime Du Camp, qui ne dépassa pourtant pas les soixante-douze ans (1822-1894), se plaignait de survivre à son propre monde : « Je ne peux plus — disait-il — demander à quelqu'un : Vous souvenez-vous ? S'il m'arrive de le demander ces gens me regardent, presque bouleversés : — Mais, voyons, donc, comment serait-ce possible ? » Il est évident une fois de plus que vieillir c'est un art ; Ferdinando Martini, qui l'a pratiqué plus longtemps, en a pris son parti : si les autres ne peuvent pas se rappeler, il raconte, lui, pour son plaisir et pour le nôtre. Et ce livre d'aujourd'hui, ces portraits et ces petits tableaux de la Florence du dernier grand-duc, ces confessions et ces souvenirs, *Confessioni e ricordi* (Firenze, R. Bemporad, éditeur, 1922), c'est une gourmandise pour un lecteur tant soit peu instruit et lettré. Le grand-duc, le premier, apparaît, en une foule d'anecdotes savoureuses, dans tous les replis de sa psychologie de florentin

habsbourgeois. Florentin, Léopold II l'était sans réplique ou plutôt, dans ses promptes répliques. Un jour, Jules Janin, le chroniqueur qui, au *Journal des Débats* sut se rendre insupportable par sa suffisance à Töpffer, à Baudelaire, à De Sanctis, s'était ridiculisé à Florence pour ses inconcevables bévues sur les Médicis. Il se fit recevoir par Son Altesse et « après tout — eût-il l'aplomb de lui dire — pour apprendre l'histoire de Florence, trois jours suffisent. »

« Deux, deux, interrompit le prince, et il reste le troisième pour la raconter. »

Le cocher du ministre de Russie lança certain jour le mot de « canaille » à la figure d'une sentinelle du Palais ; le soldat lui asséna sans ambage un bon coup de crosse. Or, le diplomate moscovite s'acharnait à démontrer à la cour que son automédon n'avait pas du tout dit « *canaille* », mais un honnête mot russe qui, par malheur, lui ressemble par le son. « En attendant — lui conseilla Léopold II, que nous ayons appris le russe à nos recrues, il fera peut-être bien de s'abstenir de tout mot qui ressemble à canaille ». Avec cela, on ne saurait dire si c'était lui qui avait endormi la Toscane ou la Toscane qui l'avait endormi ; et Giusti avait bien raison de le couronner de coquelicots et de laitues :

di papaveri cinto e di lattughe.

Il avait constamment l'aspect ensommeillé, l'allure gauche, la prononciation embarrassée, et tout, jusqu'à sa myopie, lui nuisait dans cette société qui rit d'une façon si discrète et si dangereuse. Un soir il demanda à une dame à peine admise au cercle grand-ducal : « Combien d'enfants avez-vous ? » « Trois, Altesse. » Le même soir il tombe sur la même personne et, ayant parfaitement oublié de l'avoir vue, il lui pose la même question : « Combien d'enfants avez-vous ? » « Toujours trois, Altesse. Je n'ai pas eu le temps d'en avoir un autre, depuis.... ». Et le habsbourgeois perdit pour lui-même et pour la dynastie cette Toscane qui ne le haïssait pas du tout.

Au printemps 1859 les Toscans voulaient la constitution

et l'alliance avec la Sardaigne contre l'Autriche. « Quels gros enfants — grommelait le grand-duc ! Mais l'Autriche battra leur Piémont avec leur Cavour et elle battra Napoléon III par-dessus le marché. » Convaincu de ces axiomes, il ne céda et il ne signa rien : il quitta Florence et la Toscane pour Vienne, assuré de revenir comme il était revenu en 1849. Les citoyens qui, le soir du 27 avril 1859, l'ont vu partir pour l'exil comme s'il allait faire sa promenade habituelle, le saluèrent : on dit même qu'il fit arrêter ses chevaux pour acheter l'édition des poésies de Laurent le Magnifique faite par un jeune homme, un nommé Carducci. Jamais révolution ne s'opéra avec plus d'élégance et ce prince, aveuglé par sa foi dans l'Autriche, l'accomplit lui-même comme s'il avait voulu rendre plus facile l'unité italienne.

Témoin de ces événements lointains, M. Martini les revoit avec une extraordinaire lucidité de mémoire, les juge avec un patriotisme éclairé et impartial, les fait revivre en une prose pure et précise qui a toutes les saines senteurs du terroir. Et cet ouvrage a été achevé pendant que Ferdinando Martini nous donnait cette édition de Baretti dont il a été question dans ma chronique d'avril ; pendant qu'il présente et commente un journal intime de « 48 » et prépare bien d'autres choses encore.

Ah ! ces vieillards ! — Le mot est de M. Giuseppe Marcora, président de la Chambre jusqu'en 1919. L'une des premières années de la guerre, heureux d'assister au grand succès du très âgé et très actif M. Cavasola, ministre du commerce, il ne put se tenir de descendre de sa chaire pour le féliciter et de s'écrier : « Voyez-vous ces vieillards ? » Il oubliait que lui aussi, volontaire en 1866, n'appartenait pas précisément à la dernière génération ! Mais il avait raison : ces vieillards ont de quoi s'admirer eux-mêmes !

PAOLO ARCARI.

Chronique politique.

La commission des réparations et le moratoire. — La guerre en Asie Mineure.
— L'Europe et la question d'Orient. — L'assemblée des Nations.

La conférence de Londres s'était révélée impuissante à résoudre la question du moratoire allemand. Comme personne n'admettait que l'existence de l'Entente fût menacée, la commission des réparations a repris l'affaire avec la ferme volonté, sinon de la régler de façon précise, au moins de découvrir un expédient qui sauverait la face.

Au cours des délibérations de Paris, les journaux ont, bien entendu, continué de discuter la question sous toutes ses formes et leurs appréciations ne concordaient nullement. La presse libérale anglaise reprenait à son compte la thèse allemande : le Reich, disait-elle en substance, n'a que de bonnes intentions ; si les Alliés veulent réaliser quelques-unes de leurs créances, il faut lui donner le temps et les moyens de se relever ; si, au contraire, on tente d'exercer une pression ou de procéder à des sanctions, on précipitera une catastrophe qui aura des résultats désastreux. A cela on répondait en France que le gouvernement de Berlin avait sciemment provoqué la dépréciation du mark, que malgré tout le pays restait riche, que les usines, les mines, les machines, les maisons, les organisations financières représentaient un actif imposant qui permettrait à l'Etat de faire appel au crédit international si seulement ses intentions étaient droites.

Il est évident que la discussion, une fois engagée sur ces bases, pouvait durer indéfiniment. Ce qu'il y a d'étonnant c'est qu'un pareil débat puisse avoir lieu. L'Allemagne est un pays ouvert, les Alliés ont tous les moyens d'évaluer ses ressources : comment se fait-il que les uns ne voient que

misère et franchise là où d'autres croient constater richesse et duplicité ? Il faut croire qu'on y met du parti pris.

La commission des réparations s'est tirée d'affaire par un compromis : la nouvelle demande de moratoire déposée par l'Allemagne a été repoussée, mais le Reich a obtenu la faculté de s'acquitter, jusqu'à la fin de l'année courante, en bons du trésor payables à six mois et dûment garantis ; il devait, pour les modalités, se mettre d'accord avec le gouvernement belge qui, en vertu de son droit de priorité, était seul intéressé à ces paiements.

Le gouvernement de Berlin avait quelque raison d'être satisfait : s'il était débouté de sa demande quant à la forme, il obtenait gain de cause sur le fond, puisqu'on ne réclamait plus de lui que du papier. Il s'est cru pourtant obligé, conformément à ses traditions, de discuter âprement avec la Belgique la question des garanties ; seule la menace d'une rupture l'a fait céder. Mais le débat reprendra nécessairement d'ici peu. L'Allemagne sera d'autant plus à l'aise pour arguer de sa pauvreté que la commission des réparations a reconnu que son gouvernement n'avait plus aucun crédit, ni intérieur, ni extérieur.... Et on ne réussira à régler cette mauvaise affaire, si jamais elle peut être réglée, que quand on la liera à une autre, celle des dettes interalliées. Cela, tous les financiers le reconnaissent : il faudra bien qu'un jour ou l'autre les hommes d'Etat se mettent d'accord là-dessus.

— Le grand événement, au cours du mois qui finit, a été la reprise de la guerre en Orient.

On discutait de la conférence de Venise et, comme de juste, les puissances n'étaient pas d'accord sur les bases. Tandis que la France et l'Italie voulaient accorder des satisfactions aux Turcs, l'Angleterre entendait avantager les Grecs. M. Lloyd George se montrait d'une intransigeance extrême. Il prononçait à la Chambre des communes un discours violent contre la barbarie ottomane et refusait de recevoir à Londres le délégué d'Angora. Là-dessus, Mustapha Kemal s'est décidé à rouvrir les hostilités. Que voulait-il au juste ? Entendait-il

seulement remporter quelques succès partiels pour fortifier la situation de ses représentants à la prochaine conférence ou était-il résolu à pousser l'offensive à fond ? Nous ne le savons pas ; peut-être ne le savait-il pas lui-même. Dans le grand jeu de la guerre il faut compter avec toute sorte de contingences.... Mais les événements se sont déroulés avec une incroyable rapidité.

Les Turcs avaient avantage à attaquer. Durant la longue attente, ils avaient complété leurs unités, ils les avaient munies d'un matériel de guerre fourni en majeure partie par le gouvernement de Moscou, ils avaient opéré sur trois points de fortes concentrations. Les troupes grecques au contraire formaient un arc de cercle prodigieusement long, dont l'une des bases touchait Aïdin, l'autre la mer de Marmara, tandis que le saillant se confondait avec la grande voie ferrée de Bagdad, sur le parcours Afioun-Karahissar-Eski-Cheir. A l'intérieur, aucune réserve sauf quelques détachements de cavalerie. En cas d'attaque chacun des secteurs du front grec ne pouvait donc compter que sur lui-même sans espoir d'être soutenu. Pour comble de malheur le gouvernement d'Athènes, obéissant à des considérations politiques, avait prélevé sur l'armée d'Asie plusieurs divisions pour les transporter en Thrace.

La maladresse de ces dispositions militaires pouvait être constatée par chacun : les Turcs devaient être particulièrement bien informés.... Ce qu'on savait moins, c'est que les soldats grecs étaient profondément démoralisés. Depuis onze mois, ils restaient l'arme au pied à couvrir un vaste territoire qui dans aucun cas ne pouvait revenir à leur pays. Ils détestaient cette guerre, protestaient, désobéissaient. Ils n'étaient plus en état de tenir tête à un adversaire entreprenant, actif, vibrant de patriotisme et de haine.

Le résultat ne s'est pas fait attendre : l'armée hellénique n'a opposé quelque résistance que sur les fronts ; une fois enfoncée, elle n'a tenté nulle part de se ressaisir ; puis la panique s'en est mêlée et la retraite a dégénéré en une fuite éperdue qui ne s'est arrêtée qu'à la côte.

Mais ces soldats, incapables de combattre, ne l'étaient pas de piller. Une fois en déroute, ils n'ont plus obéi à personne ; ils ont ramassé tout ce qu'ils ont pu, incendié les maisons, tué tous ceux qui leur paraissaient pactiser avec l'ennemi. Les Turcs ne sont pas demeurés en reste : ce n'aurait pas été dans leur habitude. Si les troupes de première ligne, bien disciplinées, ont conservé de la tenue, la horde des irréguliers qui suivait s'est abandonnée à tous ses instincts de sauvagerie. Ne trouvant plus grand'chose à détruire dans une contrée dévastée par l'adversaire, elle a tourné sa colère contre Smyrne. La ville a sombré dans un immense incendie ; des milliers de malheureux ont été massacrés.

Ainsi se fait la guerre dans ces pays où des gens de races et de religions différentes vivent mêlés les uns aux autres. Ceux qui acclament le vainqueur du jour se désignent aux vengeances de celui du lendemain ; et quand des armées ennemies passent et repassent dans la même contrée, il ne reste rien. La diplomatie européenne, en autorisant les Grecs à ouvrir les hostilités contre les Turcs dans l'été 1920, a appelé une infinité de maux sur les populations désarmées. Combien de fois ne l'avons-nous pas dit ! Le grand coupable est le premier ministre britannique ; il est seul responsable de la politique de son pays, et l'Angleterre, depuis deux ans, a exercé une action prépondérante dans toutes les affaires d'Orient.

C'est M. Lloyd George qui a encouragé les projets beaucoup trop grandioses de M. Venizelos d'abord, qui ensuite a permis au roi Constantin de poursuivre sa politique dynastique. Il a dû se convaincre, après les fâcheux résultats de l'offensive sur le Sangarios, que l'armée grecque était incapable de réduire à l'impuissance le nationalisme turc. Il fallait alors chercher les bases d'une paix convenable qui aurait pu être acceptée par tout le monde. Au lieu de cela, ce politicien de grande marque, soucieux avant tout de son prestige, s'est entêté ; il a attendu d'un miracle un succès

de ses protégés helléniques qui lui permettrait de sauvegarder sa réputation d'infailibilité par devant les électeurs britanniques. C'est le désastre qui est survenu : les villes et les villages sont incendiés, des êtres humains, par centaines de milliers, sont dénués de toute ressource et il y a une masse de cadavres.... M. Lloyd George n'éprouve-t-il pas quelques remords, dans sa retraite de campagne fastueuse, quand il respire l'air pur du soir ?

— L'offensive victorieuse de Mustapha Kemal, qui a stupéfié le roi Constantin et ses funestes conseillers, a pris au dépourvu l'Europe. Le gouvernement anglais n'a su prendre aucune mesure pour atténuer le désastre de ceux qu'il avait couvert de sa protection. Dans son désarroi, il a lancé une note qui exposait en termes impressionnants les maux que causeraient les Turcs s'ils redevenaient seuls possesseurs des détroits et envahissaient l'Europe et faisait appel contre eux, non seulement aux puissances de l'Entente, mais aux Etats balkaniques et aux Dominions des continents lointains. Comme s'il était nécessaire d'une pareille mobilisation pour arrêter une armée qui n'a jusqu'ici prouvé sa supériorité que sur un ennemi démoralisé et manque d'une flotte pour s'aventurer sur la mer !

Visiblement le premier ministre anglais persévérerait dans sa politique : les Grecs n'ayant pas réussi à vaincre les Turcs, il cherchait à ameuter contre eux le genre humain tout entier. Son appel n'a rencontré que peu d'écho : non seulement la France et l'Italie ont refusé de prendre part à une entreprise dont le roi Constantin aurait recueilli les principaux bénéfices, mais l'opinion anglaise s'est nettement prononcée contre la guerre sous quelle forme que ce soit. Ce que voyant, M. Lloyd George, peu enclin par tempérament à braver la volonté des foules, a été obligé de passer la main au chef du *Foreign office*, lord Curzon, qui s'en est allé à Paris causer avec ses collègues du continent.

Sur un point les trois puissances occidentales ne pouvaient

qu'être d'accord : elles doivent assurer la liberté des détroits. L'expérience a prouvé, en effet, qu'il était dangereux de laisser aux Turcs la clef du passage. La dernière guerre a révélé tous les inconvénients de ce système. Il faut donc qu'une commission internationale, qui ait la force de se faire obéir, veille à ce que toutes les marines, marchandes et militaires, puissent en tout temps traverser sans entraves les Dardanelles et le Bosphore. Là-dessus l'Europe ne peut transiger. Le gouvernement d'Angora a d'ailleurs déclaré qu'il ne ferait pas d'opposition à ce qu'un contrôle s'exerçât sur les détroits.

La question de Thrace était plus compliquée. Les Grecs entendaient conserver ce pays jusqu'à la mer Noire, comme le leur avait donné le traité de Sèvres ; et l'Angleterre soutenait leurs revendications. Les Turcs voulaient rentrer en possession de cette région qu'ils déclarent en majorité musulmane, au moins jusqu'à la Maritza ; et la France comme l'Italie estimaient leurs prétentions justifiées. En temps ordinaire on pouvait discuter longtemps.

La conférence de Paris où, à côté de M. Poincaré et de lord Curzon, le comte Sforza représentait l'Italie, a procédé avec une rapidité inaccoutumée : c'est que le danger était pressant ; Mustapha Kemal annonçait que sa patience ne serait pas de longue durée des avant-gardes turques arrivaient à la Marmara.... Les puissances convient à une conférence le seigneur d'Angora ; elles lui déclarent d'avance qu'elles obtempèrent à ses désirs, qu'elles lui abandonneront Constantinople et soutiendront ses prétentions quant à la frontière de la Maritza, mais elles lui demandent d'être sage, de ne pas envoyer ses soldats dans la zone neutralisée qui couvre les détroits. Elles annoncent leur intention d'assurer, sous les auspices de la Société des nations, la liberté des Dardanelles et du Bosphore ainsi que la protection des minorités de race et de religion.

Si ces dispositions avaient été proclamées il y a six semaines, la guerre n'aurait pas recommencé en Asie Mineure, des milliers de vies humaines n'auraient pas été sacrifiées, les ruines

fumantes des villes et des villages n'assombriraient pas l'horizon, Smyrne serait encore debout. Avons-nous au moins le droit d'espérer que l'attitude de l'Entente va arrêter le déchaînement de passions et de violences qui agite le proche Orient ?

Peut-être. On compte sur la modération de Mustapha Kemal qui a annoncé ses buts de guerre voici longtemps déjà et déclare ne les avoir pas modifiés. Il serait en effet fort mal inspiré en compromettant les résultats de sa victoire par une bravade contre l'Europe. Mais on lui fait la partie belle. Tandis que l'Angleterre a jusqu'ici maintenu ses troupes dans la zone asiatique des détroits, la France et l'Italie ont retiré les leurs. C'est dire au conquérant de Smyrne que l'Entente est divisée, que, quoi qu'il fasse, deux des puissances au moins ne tenteront rien pour s'opposer à son geste. Oserait-on même envoyer au fond les bateaux chargés de ses soldats s'il essayait de passer les détroits ?... Pour imposer le respect aux Orientaux et jeter les bases d'une paix durable, il faut se révéler ferme et fort. L'Entente qui, par le traité de Sèvres, s'est montrée à l'égard des Turcs d'une cruauté inutile et dangereuse tend maintenant à tomber dans l'extrême contraire.

Et puis la république des Soviets s'en mêle ; elle déclare que tout accord libellé sans elle restera nul et sans valeur, elle réclame pour les seuls Etats riverains de la mer Noire le droit de fixer le régime des détroits. C'est l'exacte contrepartie des volontés de l'Europe. M. Lloyd George, qui a témoigné aux bolchévistes une si ardente sympathie, qui, si cela n'avait dépendu que de lui, aurait fait reconnaître leur sanglant régime par toutes les puissances, va-t-il maintenant les soutenir dans leurs orgueilleuses prétentions ? C'est douteux ; mais il aurait été bien avisé en ne s'employant pas à développer une force qui se retourne contre lui. Dans tous les cas il y a là une complication de plus.

Attendons.... Les choses ont pris un cours rapide depuis

quelques semaines. D'ici peu de jours nous connaissons les intentions de Mustapha Kemal. Il suffit d'exposer la situation présente sans essayer de prédire l'avenir.

— Je laisse au directeur de cette revue le soin de parler de l'Assemblée des nations qui siège maintenant à Genève. Je me borne à relever un point.

Diverses personnes se sont étonnées de la remarquable ardeur déployée par la commission du désarmement au moment même où la guerre faisait rage dans le proche Orient, et il y a bien quelque chose à dire. Alors que la république des Soviets augmente son armée et que tout l'islam s'excite au bruit des victoires de Mustapha Kemal, il ne paraît pas très prudent de transformer les épées en faucilles et de ne conserver pour toute défense qu'un rameau d'olivier. Souhaitons que les puissances qui manifestent aujourd'hui une telle horreur de la guerre ne se trouvent pas dans la triste nécessité de la faire bientôt.

Mais nous ne pouvons que nous réjouir de la netteté et de la décision plutôt inattendues avec lesquelles l'assemblée a abordé diverses questions à l'extrême limite de son domaine. Il est grand temps qu'une autorité indépendante des préoccupations locales et des influences parlementaires vienne relever les gouvernements qui sont décidément inférieurs à leur tâche. La débâcle d'Asie Mineure qu'ils ont causée par leurs rivalités et leurs maladresses a achevé de donner leur mesure. L'humanité réclame quelque chose de nouveau.

Lausanne, 24 septembre.

ED. ROSSIER.

Chronique scientifique.

Le vol à voile, en Allemagne et en France : expériences à faire. — Une montagne en feu. — Les œufs couplés et l'hygiène. — La mortalité des canards des parages de Salt Lake City. — La propolis, son origine. — La chute d'eau la plus élevée du globe. — Les migrations des oiseaux. — Un train arrêté par les papillons. — L'auto-oxydation des composés sulfurés. — Le choc traumatique. — Publications nouvelles.

On parle beaucoup du vol à voile, en raison des expériences faites cet été en France (Combe-grasse) et en Allemagne (Rhœn). Les résultats obtenus ont beaucoup surpris, et le public les juge sensationnels. Les aviateurs sont peut-être moins échauffés. Et pourtant les exploits comptent. En France, où les aviateurs n'étaient nullement dirigés dans la voie du vol à voile, les essais faits dans le Puy du Dôme ont montré des avions tenant l'air sans moteur, se déplaçant en hauteur même, pendant huit ou dix minutes. En Allemagne, cela a été bien autre chose, et on a vu un vol à voile durer jusqu'à trois heures.

Qu'est-ce que cela prouve? Tout d'abord, cela confirme l'opinion où l'on était que les oiseaux, certains oiseaux du moins, ne dépensent pas autant de force qu'on le pensait. Ils savent utiliser les courants d'air ascendants pour se maintenir et progresser dans l'air. Non seulement les ascendants, mais même les horizontaux, le vent debout. On n'a peut-être pas oublié une célèbre expérience de Marcel Deprez, datant de plusieurs années déjà, dans laquelle il faisait voir qu'un petit chariot muni d'une aile oblique, recevant de face un courant d'air, est soulevé par celui-ci, et accourt à sa rencontre. L'éminent ingénieur expliquait très clairement comment ceci a lieu, mais malgré son explication, nul ne manquait d'être surpris à voir le petit appareil non seulement se soulever, mais encore se précipiter vers la bouche d'où venait le courant d'air.

Le cas de l'oiseau pratiquant le vol à voile s'expliquait

nettement, et les expériences faites avec des avions appropriés permettent d'imiter l'oiseau. C'est très bien, et cela prouve que l'explication était bonne.

Mais va-t-on en conclure que le vol à voile va prendre une place considérable, et introduire une révolution dans l'aviation?

Le sage ne prophétise jamais, et se tient à distance de la frénésie vaticinatrice d'Israël. Et les esprits prudents se demanderont si les résultats, pourtant très intéressants, du Rhœn ont toute la signification qui leur est attribuée. Pour préciser, ils demanderont qu'une expérience soit faite, non pas sur place comme celles qui provoquent tant de commentaires, mais en longueur. Ils voudront voir si l'aviateur qui a tenu l'air trois heures, au Rhœn, pourra tenir trois heures aussi, en partant du Rhœn, se dirigeant sur tel ou tel point à 100 kilomètres de distance, ou même moins. Toute la question est là. Il faut découvrir si le terrain où se sont faites les expériences ne se trouve pas particulièrement favorable, par la topographie, par les courants aériens. Il peut très bien l'être, et dès lors le fait que l'avion peut tenir l'air trois heures, en tournant en rond, ne prouve pas du tout que l'expérience réussirait pareillement si l'avion devait traverser un terrain sans cesse changeant. Rien de plus simple que de tirer la chose au clair. Il suffira d'expérimenter, d'imposer un trajet, un circuit. Après, on saura à quoi s'en tenir.

Bien évidemment, si l'on ne réussit pas à faire n'importe où ce qui a été fait au Rhœn, et si l'avion ne tient pas l'air, en circuit, comme il l'a fait sur place, il y aura beaucoup moins lieu à s'exciter. Le vol à voile apparaîtra comme un sport pouvant être pratiqué en certains points privilégiés, non comme un moyen de locomotion utilisable un peu partout.

Le facteur principal dans le vol à voile, ce sont les courants aériens ascendants. Or on ne se les procure pas sur commande. En certains lieux, ils sont abondants et forts ; ailleurs, rares et faibles. Le Rhœn peut bien être un des points privilégiés où ils sont fréquents. Un aviateur américain a comparé Com-

begrasse et le Rhœn, et a nettement conclu que les conditions au Rhœn sont bien plus favorables ; les courants ascendants, a-t-il dit, permettent un planement quasi perpétuel. S'il en est ainsi, l'expérience, faite ailleurs, montrera bien ce qu'il en est. Epiloguer ne sert de rien : il faut expérimenter, renouveler les expériences un peu partout, pour voir pour combien les conditions locales comptent dans les résultats dont on parle tant. Michelin est dans le vrai quand il offre un prix à l'avion qui, en vol à voile, aura couvert en ligne droite la distance d'au moins 20 kilomètres. Il faut que le vol à voile manifeste son aptitude en terrain quelconque et sorte des pistes.

— Il existe en Australie un phénomène naturel qu'un journal a qualifié d'unique au monde. Il arrive assez souvent aux journaux de parler de choses auxquelles ils ne connaissent rien. Le phénomène dont il s'agit, une montagne qui brûle, n'est nullement unique au monde. Il a été observé, voici plus d'un siècle, en tout cas en Allemagne ; il s'est présenté aux environs de Decazeville, et peut-être dure-t-il encore, et, en fait, dans la plupart des pays où il y a de la houille, il a été observé. Car ce qu'il y a dans les « montagnes qui brûlent », comme celle qui existe en Australie, au mont Wringen, c'est du charbon qui brûle lentement, qui même se transforme en coke par distillation. Le sol, au-dessus, s'échauffe naturellement : selon l'épaisseur, il est tout nu et stérile, ou bien recouvert d'une végétation hâtive. En certains points, il est brûlant, et il s'en échappe çà et là des fumées et des lueurs. Le charbon a-t-il pris feu spontanément, c'est-à-dire sans intervention de l'homme, ou bien celui-ci l'a-t-il allumé ? En tout cas les deux hypothèses sont défendables.

Quant au fait même, il est bien connu, et depuis longtemps. Mais on ne voit pas très bien sur quoi l'on peut affirmer, comme on le fait, que l'incendie du mont Wringen dure depuis 2500 ans. Il y a peut-être là un excès de précision.

— Que valent les œufs congelés au point de vue de la santé publique ? C'est la question qu'étudie M. F. Bordas, membre du Conseil supérieur d'Hygiène publique. Les œufs, on le

sait, sont sujets à des altérations normales. Ils peuvent être contaminés par des germes divers dans le cloaque, avant formation de la coquille, et aussi par la pénétration de mucé-dinées à travers les pores de celle-ci, après la ponte. Il est à peu près impossible d'éviter à coup sûr ces contaminations. Peut-être peut-on en réduire la proportion en surveillant l'alimentation des poules et en n'utilisant que les œufs non fécondés, comme le conseillait Gayon, dont les conclusions ont été confirmées par les praticiens américains. D'autre part, on peut, par diverses précautions, réduire le nombre des cas de pénétration de filaments mycéliens. Le pourcentage normal, aux Halles de Paris, des altérations serait, d'après l'expérience de un œuf moisi sur cinquante et un œuf pourri sur quatre cents. Mais en certaines régions, où l'alimentation de la volaille est mixte, on pourrait avoir un œuf pourri sur deux cents et même sur cent cinquante. En pratique, on observe que, à Paris toujours, le contrôle des œufs mis en vente aux Halles est médiocre : la moitié de ceux-ci n'est l'objet d'aucune vérification.

Il n'en va pas de même pour les œufs réfrigérés expédiés des deux Amériques et de l'Australie par de nombreuses sociétés qui ont tout intérêt à ne réfrigérer que des œufs sains et à ne pas dépenser d'argent sur des œufs défectueux qui, après transport, se révéleront invendables. Pour les œufs granulés ou en poudre de mêmes provenances, ils sont de qualité irréprochable ; ils se conservent des années sans la moindre altération, et les pâtisseries et biscuitiers, qui en font grand usage, n'ont pas à s'en plaindre au point de vue de l'hygiène : ils leur reprochent seulement de se dissoudre difficilement, ce qui fait qu'en pratique il convient d'employer un mélange de moitié œufs en poudre et moitié œufs frais.

En Chine, les Américains et Anglais ont donné un très grand développement à l'industrie des œufs liquides réfrigérés. Les œufs sont tous mirés ; tous ceux qui sont extérieurement souillés sont éliminés, et le contenu des œufs, après cassage, est recueilli dans des seaux et congelé. Le tout est fait avec autant de précautions et de façon si scientifique,

que les risques d'infection sont infiniment moindres que pour les œufs achetés sur le marché. Le contrôle est infiniment plus sérieux pour le produit congelé que pour l'article frais.

La conclusion est que le public a beaucoup moins à craindre au point de vue de sa santé, des œufs réfrigérés, que des œufs frais. Et aussi qu'il y a lieu de développer l'industrie de la réfrigération, qui permet de s'approvisionner durant la saison pour la période où l'œuf est naturellement rare. Une seule précaution s'impose : c'est qu'il ne faut jamais accepter que des récipients sortant de la chambre froide. Ceux qui sont dégelés doivent être tenus pour suspects et refusés. Telle est la conclusion à laquelle arrive M. Bordas. Elle intéresse spécialement les biscuitiers et pâtisseries, qui font un grand usage de ces œufs de conserve.

— Autour de la ville de Salt Lake, dans l'Utah, et surtout dans la région des marais de la Bear River, les canards sauvages étaient abondants. Ils y venaient pondre et nicher au printemps ; à l'automne, ils s'y arrêtaient en se dirigeant vers le sud. En 1909, on s'aperçut qu'ils présentaient une maladie non observée encore. Depuis, cela a continué en s'aggravant, et on estime qu'actuellement il périt chaque année, dans cette région, deux millions de ces volatiles. Les ornithologistes, les chasseurs, les biologistes se sont alarmés, naturellement, et ils ont voulu savoir à quoi tenait cette mortalité qui menaçait de faire disparaître l'espèce dans les parages en question. Les recherches faites ont abouti à cette conclusion que le fléau s'explique par un excès de salinité des eaux. Car les canards malades transportés dans des eaux douces guérissent vite, et presque tous. Leur maladie, dit *La Nature*, à qui nous empruntons ces détails, consiste en un empoisonnement qui s'opère très vite, dès que les canards sont restés quelques instants dans l'eau. Aussitôt ils perdent leurs forces et sont hors d'état de s'évader et d'aller plus loin. (Ceci paraît un peu excessif....) Mais comment ces eaux qui, autrefois, n'exerçaient pas cet effet, sont-elles devenues toxiques ? C'est ce qu'il fallait découvrir. Une commission chargée de ce faire émet l'opinion que la salinité des eaux tient à des travaux d'irri-

gation récents. Les marais servent de régulateurs, et reçoivent des eaux qui se sont chargées de sel dans le sol environnant, dont la salinité excessive est bien connue.

On est toutefois un peu étonné de la rapidité avec laquelle les eaux agissent. Sans doute, ce n'est pas par le sel marin qu'elles renferment, mais par des sels caustiques qui l'accompagnent. Quoi qu'il en soit, voilà un exemple intéressant de l'action considérable qu'un petit changement dans l'habitat peut exercer en biologie.

— Ne quittons pas la biologie. Qu'est-ce que la propolis, cette substance bien connue des apiculteurs, matière odorante, résineuse, rougeâtre, que les abeilles paraissent prendre sur les arbres verts, les saules, les peupliers, les marronniers, pour l'employer à clore leur demeure, à enduire tout l'intérieur de la ruche, et à boucher les issues, à réparer les fissures et aussi à fixer les rayons? D'après deux investigateurs, MM. G. Rivière et G. Bailhache, qui ont étudié la question, il y a deux opinions principales. Pour les uns, c'est une production analogue à la cire ; pour d'autres, c'est un apport du dehors, une matière prise aux bourgeons des saules, peupliers, etc. Ayant étudié la composition chimique de la propolis, MM. Rivière et Bailhache trouvent celle-ci identique à la chrysine, isolée par Picard en 1864 des bourgeons de peupliers. La propolis provient donc de la matière visqueuse recouvrant le bourgeon encore clos des peupliers. Mais on imagine très bien de la propolis ayant une autre provenance et, partant, une autre composition. Il existe des régions où les peupliers manquent, et où pourtant on trouve des abeilles et de la propolis.

— Quelle est la chute d'eau la plus élevée du monde? La question n'a pas un grand intérêt pratique, car au point de vue de l'utilisation hydro-électrique, une succession de chutes peu élevées peut être transformée par les conduites forcées en une chute fort élevée. M. F. E. Matthes, sans croire sa documentation absolument complète, estime que les chutes de Kaieteur, auxquelles on attribue une hauteur de 241 mètres 20 centimètres, sont les plus hautes des larges

chutes en nappe du genre des chutes du Niagara, ou Victoria. Mais en Australie, on rencontre sur le cours de la Wouloumumbi, affluent de la rivière Maclay, une chute qui aurait 270 mètres. Sa largeur toutefois est faible. Il y a mieux parmi les chutes du type « voile de mariée », c'est-à-dire maigres, et c'est dans la vallée du Yosemite qu'on les rencontre. Là, trois chutes présentent une dénivellation totale de 769,50 mètres, dont 408 pour la chute principale. Il y a bien en Nouvelle-Zélande la chute Sutherland. Elle est de 571 mètres, mais est brisée en route par une saillie rocheuse qui fait que la chute continue la plus considérable est de 270 mètres seulement.

— De divers côtés, on s'occupe à mesurer l'étendue des migrations des oiseaux en capturant de ceux-ci, dans le nord, pour leur attacher une marque indiquant la date et la localité où ils ont été pris, les relâchant ensuite pour que, s'ils sont capturés à nouveau, au sud, on se rende compte de l'étendue du voyage effectué. Evidemment, il faut de la chance pour retrouver de ces oiseaux marqués, et pour qu'ils soient capturés par des personnes s'intéressant à la question, et qui renvoient à qui de droit la marque avec indication du lieu et du temps où l'oiseau qui la portait a été capturé. Mais cette chance se présente, à l'occasion, et *Nature* (2 septembre) en cite des exemples récents. Ainsi, le 8 janvier 1922, a été capturée à Jansenville, au Cap, une hirondelle qui avait été baguée comme jeune de l'année dans le Berkshire, le 20 août 1921. C'est le sixième cas de ce genre qui se présente. D'autre part, un sterne commun, bagué en Prusse orientale, a été repris au Natal ; un autre, bagué en Suède, a été repris au Cap ; et même un sterne bagué aux Etats-Unis, dans le Maine, a été retrouvé en Afrique occidentale. D'autre part, de nombreuses cigognes, baguées en Hongrie, Allemagne et Danemark, ont été reprises dans l'Afrique du Sud. Quelques espèces l'ont été dans l'Afrique du Nord.

— Il y a déjà plusieurs années, on a pu assister au singulier spectacle d'un train arrêté dans son parcours par une armée de chenilles. Ce n'est pas que celles-ci aient usé de violence.

Elles ont simplement envahi la voie, le train les a écrasées, et la pulpe grasseuse formée sur les rails a fait patiner les roues et arrêter le convoi, net. Un cas similaire s'est récemment (24 août) présenté près de la gare de St-Jean de Losne. Le rapide de Paris à Genève a été bloqué, sur le pont de la Saône, par l'accumulation d'une quantité énorme d'éphémères, papillons bien connus. Le train a pu les écraser, ce n'était pas difficile, mais après cela, il a patiné lui aussi et n'a pu reprendre sa course qu'après un nettoyage des roues et des rails. Evidemment, des circonstances se sont présentées qui étaient favorables à une éclosion très abondante. Au point de vue biologique, le fait n'a rien d'exceptionnel. Ainsi, l'an dernier, en diverses régions de la France, les campagnols ont été extraordinairement nombreux. On les rencontrait partout dans les champs, et l'on apercevait de tous côtés leurs petits terriers, et souvent les pistes par où ils se rendaient aux alentours pour se nourrir. Ils sont tous morts au cours de l'hiver, car on n'en voit plus du tout. Peut-être la sécheresse de l'an dernier leur était-elle favorable, et le temps plus normal — parfois anormal en sens inverse, comme pluie et comme froid — de 1922 leur a-t-il été défavorable au contraire. En tout cas, ils ne sont plus là, et on s'en félicite.

— A propos des anti-oxygènes de M. Moureu, dont il a été parlé ici-même, M. Delépine a présenté à l'Académie des sciences une note intéressante sur l'auto-oxydation des composés sulfurés organiques. Il y a une dizaine d'années que M. Delépine voit divers de ces corps présenter la singulière propriété de s'oxyder spontanément à l'air, à la température ordinaire, avec production de fumée et de lumière visible à l'obscurité. Tous comprennent du soufre doublement lié. Un mélange d'air et de vapeur qui a lui et fumé, devenu transparent, luit et fume de nouveau si on le déverse dans l'air ou si on y insuffl. de l'air frais. Si l'on répand des vapeurs dans de grands vases de 3, 5, 10 litres, on peut récolter des quantités appréciables d'acides sulfurique et sulfureux, et constater que la dose fournie ne correspond qu'à une faible quantité de matière oxydée. Il n'y a qu'une très petite

proportion de vapeur organique oxydée chaque fois. L'auto-oxydation ne se poursuit pas indéfiniment : la substance sulfurée elle-même est son propre anti-oxygène, à partir d'une certaine limite de concentration de la vapeur ; mais si on la dilue, le phénomène reprend. D'après M. Delépine, ces auto-oxydations consisteraient en explosions de mélanges de vapeur et d'air dont la caractéristique est la pauvreté extrême en corps combustible, explosions n'ayant lieu qu'entre certaines limites de composition, comme pour les mélanges gazeux ordinaires. Il y aurait là un rapprochement avec la phosphorescence du phosphore qui, en certains cas, donne des luminiscences rythmées, dit M. Delépine. Le phénomène est en tout cas curieux, et mérite d'être étudié de près.

— Qu'est-ce que le choc traumatique ? La question a été beaucoup discutée — parce que d'une actualité quotidienne et envahissante — au cours de la guerre. Un chirurgien fort distingué, M. Quénu, on le sait, a considéré comme facteur principal du choc, une intoxication ayant son origine dans le foyer traumatique même, au niveau duquel se ferait une résorption de substances toxiques se comportant comme ferait une solution d'histamine. D'autre part, MM. Duval et Grigaut ont observé un choc mortel en injectant dans les veines d'un lapin un peu d'un filtrat aseptique obtenu en broyant du muscle dans de l'eau stérilisée. MM. A. Lumière et Couturier confirment ces faits et arrivent à la conclusion que le choc est dû à la floculation des colloïdes tissulaires mélangés par le broyage. Par là, le choc traumatique se rapproche de l'anaphylactique ; la cause physique semble la même. Car on peut vacciner contre les accidents brusques résultant de l'introduction du suc musculaire dans la circulation, au moyen d'injections subintrantes de ce suc même, ou bien de sulfate de baryte ou d'autres floculats. Pourtant, il y a une différence : on voit des cobayes qui ont résisté à une dose insuffisante pour tuer, présenter des rechutes et souvent mourir. Cela tient à des modifications spontanées se passant dans le filtrat. Après floculation, l'extrait musculaire ne produit pas d'accident. Mais il devient le siège de nouvelles floculations, par réaction

des colloïdes mélangés les uns sur les autres, et alors il se montre tantôt actif, tantôt inactif. Il ne devient définitivement inoffensif qu'après vingt-quatre heures, et le rythme des rechutes correspond à celui de la floculation : le mûrissement colloïdal semble se faire à la même vitesse *in vivo* et *in vitro*. Les faits qu'exposent MM. Lumière et Couturier expliquent l'ensemble des lésions et accidents secondaires dus aux floculations successives, et les alternatives d'état de calme relatif et de crises souvent très pénibles qui s'observent souvent.

— *Publications nouvelles.* — M. E. Coustet, dans la *Collection des mises au point* (Gauthier-Villars, Paris), a entrepris d'exposer *Où en est la photographie*. C'est là un ouvrage qui intéressera un nombreux public. Beaucoup de progrès, et de simplifications, ont été apportés durant ces dernières années, et il convenait d'indiquer ce qui s'est produit au cours de cette évolution. Amateurs et professionnels liront avec grand profit cet ouvrage d'un auteur qui connaît bien son sujet. — Dans la collection Payot, M. A. Berthoud, le professeur de chimie physique à Neuchâtel, a exposé *La constitution des atomes*. Dans ce petit volume, il relate l'histoire des idées qui se sont élaborées depuis une dizaine d'années sur les atomes, principalement celles de Rutherford, de Bohr, de Sommerfeld. L'ouvrage est court, mais très complet, et l'exposé fort clair, l'auteur tenant à être compris par tous : de tous ceux du moins qui possèdent une certaine connaissance des mathématiques. — Les physiologistes liront avec un grand intérêt le *Charles Bell*, de M. Viggo Christiansen, professeur à Copenhague, qui expose l'histoire des travaux de Charles Bell et aussi de Magendie, sur des faits fondamentaux de la physiologie et de la pathologie nerveuses, en particulier des nerfs crâniens. Cette étude historique (Masson, Paris) se lit facilement, et est fort claire.

HENRY DE VARIGNY.

Chronique suisse romande.

La loi rejetée. — A Genève. — *L'Interdépendance*, par M. R. Hofmann. — Au Comptoir de Lausanne. — M. Degoumois et Alphonse Daudet. — In Memoriam.

C'en est fait, la loi Haeberlin, comme on l'appelle, a vécu. Si faible que soit la majorité négative, comparée au nombre des électeurs suisses, la décision est acquise. Que signifie le verdict du peuple et qu'y-a-t-il à faire ?

Rendre les armes à nos bolchévistes, personne n'y songe. Le devoir démocratique de s'incliner devant l'arrêt du souverain, légalement rendu, n'a rien de commun avec l'abdication devant l'émeute. Nos autorités n'auront même pas l'idée d'appliquer surnoisement et par des détours la loi dont les citoyens n'ont point voulu. Mais les fauteurs de guerre civile feront bien d'user de prudence ; la Suisse n'en est pas à subir leur joug.

C'est là probablement ce que les électeurs se sont dit. Nos soldats sont morts par centaines à cause des ambitions éhontées de quelques agitateurs, mais voici quatre ans de cela ; on ne croit plus à la révolution mondiale ; la lumière est faite sur les beautés du régime russe ; c'était bien la dictature des Soviets que le comité d'Olten prétendait instituer chez nous, mais en France, en Italie, en Angleterre, ses émules ont perdu la partie et le savent ; dans nos cantons, les factieux n'osent même plus avouer leurs anciens projets. Il fallait faire la loi Haeberlin en 1919 et non en 1922.

Non seulement on ne sentait plus l'émotion du danger, mais, parmi les 373 000 rejetants, un bon nombre ont cédé à une sourde irritation. Ils ont vu dans la loi proposée une sorte de prolongement ou de renouvellement du régime des pleins pouvoirs, la perspective de tracasseries sans fin. On ne saurait s'expliquer autrement le succès de l'opposition, car elle a réuni beaucoup plus de voix que n'en compte le parti socialiste ; la majorité est faite de transfuges d'occasion.

Rien de plus clair, par contre, que l'attitude des socialistes ; elle prouve que les chefs ne renoncent pas aux manœuvres subversives ; ils se sentaient menacés dans leurs intérêts immédiats et ont fait un effort désespéré. L'idée d'être rendus responsables des mouvements révolutionnaires qu'ils auraient provoqués leur était insupportable et, en effet, c'est toute leur idéologie marxiste qu'ils auraient eu à refaire pour ne pas tomber sous le coup de la loi.

Le dogme du marxisme, qui n'a pas encore été remplacé et qui règne toujours parmi nos socialistes, est identique au bolchévisme en un point capital, à savoir la dépossession *violente* de la bourgeoisie. Supprimez la notion de la révolution sociale, que reste-t-il aux agitateurs, aux meneurs des foules, pour les enfiévrer et les maintenir en haleine ? La lutte économique ? Elle ne fait pas l'unité d'une classe sociale ; bien plutôt elle la romprait, car elle se poursuit par professions et les intérêts professionnels sont distincts, souvent même opposés.

Par nécessité de tactique, n'y eût-il que cela, les Grimm, les Platten, les Graber, et M. Naine lui-même, sont obligés de faire entrevoir la révolution sociale au bout de toutes les avenues de leur politique ; à défaut de cette foi et de cette enseigne, leur parti se décomposerait. Mais alors, leur activité toute entière tombait sous le coup de la loi ?

A parler rigoureusement, oui. Ce n'est pas la loi qui manque des distinctions nécessaires, ce sont eux qui travaillent, depuis une génération, à transformer tous les mouvements économiques en mouvements politiques révolutionnaires. La grève *générale*, surtout, n'est jamais une grève économique.

Sommes-nous désarmés, maintenant ? Non, certes. Ne nous exagérons pas les inconvénients de notre situation, tout réels qu'ils soient. Nous ne sommes pas plus désarmés que nous ne l'avons été en 1918, et il y a peu d'apparence qu'un nouveau comité d'Oltén ou quelque *Ersatz* de cette camarilla réussisse à troubler la Suisse. Il y aurait toujours la ressource de placer sous le régime de l'occupation militaire les endroits où le « coup » serait tenté. Seulement, nous serons obligés de réprimer au lieu d'avoir prévenu. Et nous continuerons à con-

templer ce spectacle immoral : les vrais coupables, les instigateurs s'esquivant et les pauvres diables qui n'auront été que des instruments aveugles, payant pour les malins.

Reste à voir si le succès du 24 septembre exaltera la confiance des ennemis de la démocratie. Augmente-t-il leurs chances pour les prochaines élections au Conseil National et pour les votations importantes où se jouera notre destinée économique ? Le prélèvement sur la fortune, la loi des huit heures, consultations d'une extrême gravité.

Ce qu'on peut et qu'il faut dire, c'est que le sort de la bourgeoisie est entre ses mains. Veut-elle se défendre et sauver la Suisse, elle le peut. Le langage même de ses adversaires va lui faire mesurer les conséquences de ses hésitations. Elle se réveillera peut-être. Il en est temps, La campagne d'opinion devra être menée de toute autre façon qu'elle ne l'a été pour la loi Haeberlin.

— Un reconfort nous est venu de Genève et de cette salle de la Réformation, si froide, si austère, où le soleil ne se hasarde qu'avec timidité, comme s'il doutait que sa lumière y pût être bien accueillie. Une clarté, pourtant, y a jailli, pour rendre l'espoir à ceux que ces trois ans de paix désolent autant que les quatre ans de la guerre. Nous saluons dans les paroles de lord Robert Cecil, l'augure d'une meilleure administration du monde civilisé, mais, une fois de plus, dans ce qui n'était encore qu'élan généreux et volonté confuse, la France a introduit l'ordre, la raison et la justice.

Ce fut une bonne journée pour tous les peuples, surtout pour la Suisse, que celle où M. de Jouvenel, répondant à lord Robert Cecil, amena l'Assemblée de la Société des Nations à reconnaître la nécessité de lier le problème du désarmement à celui des garanties préalables et celle où il obtint le vote de la déclaration par laquelle l'Assemblée charge le Conseil d'attirer l'attention des gouvernements sur le lien étroit de la question du désarmement et de celle des réparations. Journée excellente que celle où M. Barthélemy défendit l'art. 10 du Pacte des Nations.

Qu'est-ce avant tout que la Société des Nations ? Quelle

thèse avons-nous plaidée devant notre peuple quand nous sollicitons son adhésion avant le 16 mai 1920? C'est, disions-nous, une assurance mutuelle contre la guerre. Depuis sa constitution, la Société s'est vue mêlée à quantité de choses ; elle a rendu de précieux services, mais sa tâche principale, sa raison d'être, c'est plus que jamais de maintenir la paix. Proposer le désarmement ou une réduction sensible des armements, c'est provoquer le démenti des faits, souligner d'avance sa propre impuissance, précipiter à la ruine les malheureux qui auraient ajouté foi à de vaines paroles, si l'on n'institue préalablement une force supérieure à celle de chacun des agresseurs éventuels.

Voilà ce que M. de Jouvenel a fait comprendre à l'Assemblée. On en revient, après trop de détours de la politique, aux nécessités signalées dès le premier jour par M. Léon Bourgeois. Les garanties doivent précéder le désarmement, et la réduction des forces militaires ne se pourra faire qu'à proportion de la valeur de ces garanties. L'assurance, alors, sera effective.

Et puis, il faut prévenir les causes de guerre, ce qui est encore plus sûr que d'empêcher les hostilités. Il y a, en Europe, un scandale permanent, c'est le parti pris [d'oublier les départements dévastés de la France. La victime, créancière de son agresseur pour 90 milliards qu'elle a dû avancer, et le débiteur jouant au banqueroutier sous l'œil complaisant de ceux que la France a sauvés, tel est le spectacle, telle est la leçon de démoralisation que tous les peuples reçoivent chaque jour. Le désarmement moral dont M. de Jouvenel a parlé avec éloquence ne saurait consister que dans l'armement de la morale.

L'Assemblée des Nations a compris : quoiqu'elle ne dispose d'aucun moyen d'action, sa décision est d'un grand poids. Résoudre la question des réparations, c'est changer la situation de l'Europe, rétablir les rapports normaux entre les peuples, et par suite, la confiance, le crédit, le courant des affaires.

Nous y avons intérêt autant que n'importe qui et plus que beaucoup d'autres, nous qui dépendons, même pour le pain que nous mangeons, de la prospérité du monde entier. Notre délégation avait une occasion excellente de grandir notre pays

en plaidant la cause de la justice et de l'honneur ; c'est avec une déception douloureuse que nous avons pris connaissance du discours de l'honorable M. Motta. Quelle raison et quelle opportunité y avait-il en de telles circonstances, de venir demander l'entrée de l'Allemagne dans la Société des Nations, quand ce n'était pas la question, quand l'Allemagne n'en veut pas, quand ses journaux ne cessent de railler la Société ou de la couvrir d'injures, et, enfin, quand elle n'a donné aucune preuve de son désir de tenir ses engagements, ce qui est la condition première et *sine qua non* de son accession ? Comment un esprit si clair et si avisé, un juriste, un magistrat en qui nous avons accoutumé de rencontrer une hauteur d'inspiration bienfaisante, peut-il prendre le parti du criminel sans jeter un regard sur les blessures saignantes de la victime ? Est-ce que le forfait échappe à sa vue par son énormité ? Il ne s'est point hasardé à parler de la sincérité de l'Allemagne, car il y a des choses qu'on n'ose tout de même pas dire quand on se respecte ; mais alors, que signifie son plaidoyer ? Je crains qu'il ait eu pour seul effet de diminuer la considération due à la Suisse.

— Le problème des réparations ne saurait être abordé par la Société des Nations sans que celui de la reconstruction économique de l'Europe le soit aussi. Signalons, à ce sujet, le très intéressant ouvrage de notre compatriote, M. Hofmann : *Interdépendance*¹. Les quatre-vingt-dix premières pages sont un exposé de la situation économique et financière générale ; une série d'annexes en commentent les points les plus importants et reproduisent les articles que l'auteur a publiés dans la *Gazette de Lausanne* ; enfin vient le « Projet d'une Régie financière sous les auspices de la Société des Nations », élaboré par M. Hofmann et que la Société des Nations a soumis à la conférence de Bruxelles. Cette conception mérite plus qu'une mention de sympathie ; elle est réalisable et salutaire. M. Hofmann a prouvé, tout au moins, que nous ne sommes point sous l'empire de la fatalité, qu'il y a une ou

¹ *Interdépendance*. Contribution d'un neutre à la reconstruction de l'Europe, par R. Hofmann. Lausanne, Spes. 1922.

des issues, une action possible, efficace ; mais il faudrait vouloir et vouloir ensemble, de bonne foi. La bonne foi, la bonne volonté : toujours la question morale.

On se fera une idée claire de nos maux, de leur source, des remèdes illusoires, des palliatifs provisoires et des interventions vraiment opérantes, si on lit M. Hofmann avec attention ; il convient même de le relire ; l'auteur ne m'en voudra pas de lui dire qu'il aurait pu être moins abstrait sans rien sacrifier de sa pensée ; l'usage des formules a le grand avantage de la précision et de la concision ; il exige, d'autre part, l'habitude d'insister sur la liaison des idées, que notre économiste ne fait pas toujours apparaître assez nettement pour le lecteur, même réfléchi, ou qui se croit tel. Et alors, il faut accepter l'assertion avec l'humilité de la foi, ou conserver ses doutes. C'est grand dommage. Tout ce qui nuit à la diffusion des réflexions si saines me paraît infiniment regrettable.

Le système de M. Hofmann n'est pas le seul qu'on ait proposé. En somme, il est simple et aisément applicable.

L'Europe se trouve écrasée de dettes et s'interdit les moyens de les payer, parce qu'elle ne peut les payer que par la production et le commerce, qu'elle entrave de toutes façons en se hérissant de barrières douanières et de restrictions de tout genre.

Pour rétablir la circulation, le crédit, les échanges, convertissons d'abord toutes les dettes des belligérants en une dette-or, calculée au cours existant à la date de l'émission. Car les Etats ont emprunté en monnaie dépréciée ; il serait immoral d'exiger le remboursement intégral en monnaie saine. Le total de ces dettes se monterait à huit cents milliards environ, calculés en monnaie suisse, qui se répartiraient en diverses dettes nationales. On instituerait une régie financière, sous le contrôle de la Société des Nations, chargée, d'une part, de l'amortissement des dettes de guerre de tous les Etats adhérents, et d'autre part, de l'amortissement des dettes de réparation. Comment cela ? Par des taxes internationales minimales, perçues sur les exportations et les importations de quelques matières premières, et sur l'alcool, les vins, la bière, le tabac, les transports, à l'exclusion de toute matière alimen-

taire. M. Hofmann calcule que les dettes de guerre s'éteindraient en quarante ans, et la dette de réparation en treize ans. Chaque Etat paierait l'intérêt de sa dette, et la Régie se chargerait de l'amortissement du capital, dont les titres deviendraient des valeurs négociables que la Régie rachèterait sur le marché libre, ce qui en soutiendrait le cours. C'est bien, en tout cas, dans cette direction qu'on peut trouver la solution de la crise mondiale. Il est probable que les Etats-Unis interviendraient en faveur de l'Europe, quand ils la veraient s'aider elle-même.

Je néglige, pour simplifier ces brèves indications, quantité de considérations d'un très vif intérêt ; espérons que le petit livre de M. Hofmann ira à la bonne adresse. Au moment où les anciens alliés sentent la nécessité d'un rapprochement, et où les événements d'Orient leur ouvrent les yeux sur le danger des égoïsmes nationaux, adopter un système de liquidation financière serait la meilleure manière de proclamer qu'il y a quelque chose de changé dans le monde et que les morts de la guerre ne se sont pas sacrifiés en vain.

— Le troisième Comptoir d'échantillons de Lausanne vient de fermer ses portes après avoir attiré pendant quelques semaines des foules joyeuses et, tout nous donne à le croire, curieuses. On parle de 25 000 entrées le dernier jour. Au moment où j'écris ces lignes, les chiffres ne sont pas encore publiés ; il ne semble pas excessif, cependant, d'estimer la moyenne des entrées à 10 000 par jour.

Or, il y a là tout autre chose qu'une occasion de réjouissances, encore que la physionomie des visiteurs ne respirât pas, généralement, la mélancolie. Le Comptoir est devenu, en trois ans, un élément de notre vie nationale. Il établit un contact précieux entre Confédérés, multiplie les relations, fait comprendre à nos agriculteurs, à nos commerçants, par une admirable leçon de choses, le parti qu'ils peuvent tirer des ressources naturelles de notre pays. En facilitant l'écoulement des produits, il pousse à la production, relève la confiance, accélère le mouvement de la vie. Par là, outre son action directe, il exerce une influence indirecte puissante et heureuse.

J'en vois une preuve dans l'extension qu'a prise cette année l'exposition des machines agricoles. Les démonstrations sur le terrain ont été suivies constamment par un nombreux public. Du reste, le développement de l'entreprise s'atteste de lui-même par l'agrandissement des halles. Le nombre des exposants augmente d'année en année, et même, semble-t-il, la diversité des produits, mais surtout leur qualité ; la recherche des perfectionnements, condition du succès dans la concurrence, et qui assurera une bonne place à nos producteurs sur le marché mondial dès qu'il se rouvrira largement, voilà encore un des résultats de cette joûte pacifique. Cette année, dans le hall de l'alimentation, c'étaient surtout les appareils de chauffage et de cuisson qui retenaient l'attention. On me permettra d'exciper, en cette matière, d'une incompétence radicale et de m'abstenir de juger. Si le Comptoir fait grand honneur à nos agriculteurs et à nos industriels, c'est tout d'abord parce que ses organisateurs n'ont pas boudé à la peine. Nous leur adressons nos plus vives félicitations.

— Sur quoi, je demande à mes lecteurs la permission de passer sans transition à un tout autre sujet et de leur signaler l'ouvrage original, piquant et solide que M. Léon Degoumois a publié cet été sur *L'Algérie d'Alphonse Daudet*¹. C'est une thèse de doctorat présentée à la Faculté des lettres de Lausanne, et qui fait grand honneur à la Faculté, à l'auteur surtout.

En substance, voici la donnée : A. Daudet a visité Alger et le Sahel de novembre 1861 à février 1862. Il les a évoqués dans plusieurs ouvrages, les *Lettres de mon moulin*, *Tartarin de Tarascon*, les *Contes du lundi*, *Robert Helmont*, *Etudes et paysages*. Il y revient dans *Trente ans de Paris*, en 1888. Comment un séjour de trois mois, quatre au plus, a-t-il pu défrayer une inspiration si riche ? C'est qu'il n'a peint que d'après nature, disent et son biographe, Ernest Daudet, et ses critiques, Jules Lemaitre, Anatole France. Eh bien, M. Degoumois nous démontre qu'il n'en est rien. Alphonse Daudet s'est inspiré directement des deux ouvrages magistraux de

¹ Léon Degoumois, D^r ès lettres. *L'Algérie d'Alphonse Daudet*. Genève, éditions Sonor, 1922.

Fromentin, *Une année dans le Sahara* et *Un été dans le Sahel* ; il a compulsé l'*Alger* de Feytaud et les récits de chasse de Jules Gérard et de Bombonnel. Voici les textes mis en parallèle ; voilà le flagrant délit révélé.... Il y en a 228 pages, puis une conclusion pour disculper le coupable. Excellente, la conclusion ; l'auteur — non Daudet, mais M. Degoumois — y fait une distinction fort juste entre le plagiat et l'imitation. J'aurais voulu qu'il en fit une autre entre l'imitation et l'inspiration. On plagie quand on transcrit littéralement ; on imite quand on s'approprie, non le texte, mais les procédés d'un écrivain ; on s'inspire, ce qu'ont fait tous les grands artistes, quand on convertit en sa propre substance la matière d'art élaborée par un devancier. A la lumière de ces distinctions qui s'imposent, il conviendrait de discuter une à une les citations et les comparaisons du critique. Peut-être verrait-on que Daudet n'a pas besoin d'apologie. L'étude de M. Degoumois n'en resterait pas moins une œuvre remarquable et des plus utiles. C'est une contribution suggestive à la psychologie de l'invention artistique et un document précieux pour l'analyse des procédés littéraires.

IN MEMORIAM. — Nous rendons un respectueux hommage à la mémoire de M^{me} Anita Moor, qui vient d'être ravie à la tendre affection des siens après de cruelles souffrances. A tous les témoignages de sympathie que l'illustre compositeur, notre hôte, recevra de près et de loin, nous tenons à joindre le nôtre. M^{me} Moor était une grande amie de notre pays, qu'elle habitait depuis près de vingt ans. Esprit d'une rare élévation, âme ouverte à tous les sentiments généreux, d'une charité inépuisable, d'une exquise délicatesse, elle ne vivait que pour les autres. Elle fut la flamme du foyer, la présence fidèle, animatrice et consolatrice. Pendant la guerre, ayant donné une part d'elle-même, frappée en plein cœur, elle se défendit du désespoir par un dévouement de toutes les heures aux prisonniers et aux malades. Parfois, ses lettres d'encouragement prenaient la forme d'un petit poème ; le vif succès de ses compositions l'engagea à les recueillir en un volume

bientôt épuisé, publié en 1919, et qui eut une seconde édition en 1921. Ce n'était point sa première œuvre : antérieurement, elle avait traduit en anglais un livre de Milsand. Mais c'était l'essor d'un talent poétique vigoureux, original et d'une étonnante souplesse. A ses *Soldier Rhymes*, elle joignait de courts poèmes dont la forme était imitée des anciens auteurs français, rondeaux, villanelles, sonnets, puis des traductions en vers de poésies françaises, et des paraphrases de la grande poésie biblique. La cinquième partie de ce recueil est consacrée à la Suisse. Il fut suivi d'un autre, cette année même, qu'elle put recevoir encore et qui atteste la maturité de son talent. « Arnold Bennett, disait-elle, déclare impossible de mettre la musique en paroles. Il me semble pourtant naturel que notre esprit transpose dans le langage d'un art les impressions faites sur lui par un autre. » Elle traduit, en effet, dans ces vingt-huit sonnets, les images, les sensations, les émotions que les œuvres musicales de M. Emmanuel Moor évoquaient en elle. A part l'intéressant problème d'art qui se pose à ce sujet, l'intensité de la vision, la richesse de la couleur, la variété du rythme donnent à cette œuvre un charme très particulier.

Hélas ! c'est la dernière.... La pièce d'envoi se termine par ces mots :

We live more in heaven than on earth.

M^{me} Anita Moor laisse sur la terre ceux qui vivaient avec elle, et grâce à elle « dans le ciel plus que sur la terre ». Puissent la consolation d'un si beau souvenir et la fidélité des sympathies adoucir avec le temps, pour le cher et illustre Maître si cruellement frappé, l'amertume de la séparation.

MAURICE MILLIoud.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons avec chagrin la mort de M. Philippe Godet. Nous reviendrons sur la carrière de cet homme qui a joué un rôle si grand dans les lettres romandes.

D'ANDIRAN & C^{IE} VEVEY

Manufacture suisse d'aiguilles et de crochets.

Spécialités :

Aiguilles à tricoter "HELVÉTIA"

se trouvent dans toutes les bonnes merceries.



Marque

déposé

VIN „KATZ”

Pepto - quino - ferrugineux

Produit suisse.

Dans toutes les pharmacies

Pour

faiblesses gé-
nérales, ané-
mie et surtout
pour la recon-
valescence.

Montana (Valais) Altit. 1500 m. Reliée par
un tunculaire à Sierre (Ligne Simplon)
Station climatérique la plus ensoleillée de la Suisse

CURHAUS & CLINIQUE VICTORIA

Méd. en chef : **Dr F.-L. de Muralt.**

Maladies des voies respiratoires et tuberculose sous toutes ses formes. — Maison
confortable. — Prix modérés. — Prospectus franco. — Dir. : **E. Nantermod.**

REVUE DES LIVRES

LA NOTION D'ESPACE, par *D. Nys*. 1 vol. fort in-8°. Editions Robert Sand, Bru-
xelles. — LE COMTE MOLÉ, par le *marquis de Noailles*. 1 vol. grand in-8°.
Librairie Champion, Paris. — LA FRANCE DU DIRECTOIRE, par *Louis Madelin*.
1 vol. in-16. Librairie Plon, Paris. — LE PRINCE CHARMANT EST MORT, par
Simone Pellegrin. 1 vol. in-16. Librairie Grasset, Paris. — DIAMANT NOIR,
par *Jean Aicard*. 1 vol. in-16. Librairie Plon, Paris. — ROMAINE MIRMAULT,
par *Henri de Régner*. 1 vol. in-16. Librairie Plon. — UN CARACTÈRE DE
FRANÇAISE, par *Jean de la Brète*. 1 vol. petit in-16. Collection de la Liseuse.

ATELIERS DE CONSTRUCTIONS MÉCANIQUES DE VEVEY, S.-A.

Téléphone n° 69.

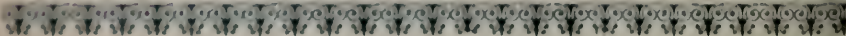
VEVEY (SUISSE)

Adr. télégr. : *Fonderie*

Collecteur en tôle de 2700 mm. de diamètre.


Persil

donne au linge une blancheur éclatante,
remplace le blanchis-
sage au pré!



COMPTOIR D'ESCOMPTE DE GENEVE

Fondé en 1855

Capital et Réserves : Fr. 51 000 000

Siège social : 2, RUE de la CONFÉDÉRATION, GENÈVE

BALE - LAUSANNE - ZURICH - FRIBOURG
NEUCHATEL - VEVEY - LEYSIN

Toutes opérations de Banque aux conditions
les meilleures.

OTARIAT - BUREAU TECHNIQUE

A. MERCIER

Notaire, géomètre officiel

Place de la Gare, 2 **RENENS** Téléphone 84.99

Abornements. — Levée de plans. — Remaniements parcellaires. — Drainages.
Projets de routes, chemins. — Adductions d'eau. — Nivellements. — Expertises, etc.

REVUE DES LIVRES (*suite*).

Je suis moult embarrassé pour rendre compte du gros ouvrage de philosophie que vient de faire paraître M. D. Nys sous le titre de *La notion d'espace*, dans la collection des publications de la Fondation universitaire de Belgique. Cette intéressante institution, vous l'ignoriez peut-être, a pour objet d'éditer les œuvres de philosophes, de savants, d'historiens ou de critiques qui, par la nouveauté du sujet ou la nouveauté des recherches, peuvent contribuer à rehausser l'estime du monde intellectuel pour la « pensée belge » et le renseigner sur son orientation.

Le livre, donc, du docte professeur de l'université de Louvain, me met dans une grande perplexité. Je voudrais pouvoir lui consacrer une analyse en rapport avec son importance ; mais, ne disposant que de peu de place, je me contenterai à en signaler les caractéristiques. Développement d'une étude cou-

VII^E FOIRE SUISSE D'ÉCHANTILLONS

du 14 au 24 avril 1923

BALE

Cette manifestation a un caractère strictement national. Occasion unique pour fabricants de faire connaître leurs produits et pour acheteurs de s'approvisionner en marchandises de choix.

„Mercure“

La plus grande maison suisse de
Cafés, Thés et Chocolats

Autres spécialités :

Confitures, Conserves, Biscuits, Bonbons, etc.

Expéditions au dehors par toutes les succursales et par **La Centrale**,
à Berne, 8, rue de Laupen.

Antigoitreux Jurassien le « Strumasan »

seule friction efficace inoffensive pour la guérison rapide

DU GOITRE ET DES GLANDES

Prix : 1 flacon, 5 fr. ; demi flacon, 3 fr.

Succès garanti, même dans les cas les plus opiniâtres.

Dépôt : **Pharmacie du Jura, BIENNE**, place du Jura.

Prompte expédition au dehors.

Pour reprendre rapidement les forces demandez le merveilleux fortifiant tonique

Marque
déposée **Régénérateur Royal** Marque
déposée

base de jaunes d'œufs frais et d'extrait de viande associés à des toniques puissants.

Son assimilation parfaite fait reprendre rapidement le poids et les forces, comme le prouvent nombreuses attestations. S'emploie pour adultes et pour enfants.

Spécialement recommandé dans les cas de Faiblesse Générale, Manque d'Appétit, Mauvaises digestions, Nerveux, etc. Pour guérir rapidement l'Anémie Chlorose, Neurasthénie et toutes maladies causées par le surmenage physique et mental prendre le

Régénérateur R O Y A L Ferrugineux

en vente à Martigny à la PHARMACIE MORAND — Expéditions par retour du courrier

La Grande bouteille 8 fr. — La Grande ferrugineuse 9 fr.

La **TISANE DORIS** (marque brevetée) nouvelle découverte, guérit radicalement le

RHUMATISMES

Goutte et maladies de la peau, Sciatiques, impuretés du sang.

Prix du paquet pour une cure d'un mois : Fr. 4.50. La cure complète de 3 paquets : Fr. 13.— Nombreuses attestations de guérisons.

H. ZINTGRAFF, pharmacien-chimiste, **St-Blaise**. Expédition rapide par poste.

REVUE DES LIVRES (*Suite.*)

ronnée, avant la guerre, par l'Académie royale de Belgique, l'ouvrage est divisé en deux parties. La première, intitulée la *Nature de l'espace*, renferme un exposé critique des diverses théories spatiales : ultraréalistes, ultrasubjectives et réalistes modérées. C'est à cette dernière conception que se rattache l'auteur.

Dans la seconde partie, intitulée les *Propriétés de l'espace*, il cherche la solution des éternels problèmes relevant de la physique en même temps que de la méta-

BANQUE FÉDÉRALE

S. A.

LAUSANNE

Capital et Réserves Fr. 65.200.000

Toutes opérations de Banque
de Bourse et de Change

UNIVERSITÉ DE LAUSANNE

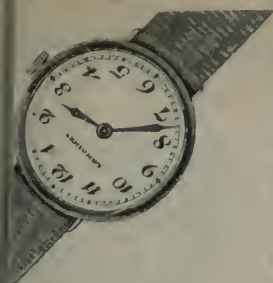
Ecole des hautes études commerciales. Licence et doctorat
ès sciences commerciales (6 subdivisions : 1. Banque et commerce
2. Administration générale. 3. Transports. 4. Douanes. 5. Assu
rances. 6. Sciences consulaires) et diplôme d'expert-comptable.

Pour de plus amples renseignements, s'adresser au Directeur
de l'école, L. MORF, professeur.

Ecole des sciences sociales. Licence et doctorat ès sciences
sociales (4 subdivisions : 1. Sciences sociales. 2. Sciences politi
ques. 3. Sciences pédagogiques. 4. Sciences consulaires).

Pour de plus amples renseignements, s'adresser au Directeur
de l'école, M. MILLIoud, professeur.

Programme et règlements sont envoyés, sur demande, par la
chancellerie de l'Université.



La Montre

Longines
7 Grands Prix

*réalise le summum de la distinction,
de l'élégance, de la solidité et de
la précision.*

Chez les bons horlogers.

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

physique : unité ou multiplicité, fini ou infini, relativité, continuité ou discontinuité, homogénéité ou hétérogénéité, etc., etc. Le seul obstacle des antinomies, auquel viennent se buter les plus subtiles spéculations de l'esprit humain, rend une telle prétention quasi chimérique. Ce qui ne diminue pas les qualités essentielles du philosophe de Louvain : sagacité et clarté, ni n'empêche de retirer de la lecture de son ouvrage un très réel profit.

— Mathieu-Louis, Comte Molé, grand juge et ministre de la justice sous l'Empire, puis de la marine et des affaires étrangères sous la Restauration, avait, dès sa jeunesse, pris l'habitude de prendre des notes au jour le jour sur les événements contemporains. Ces notes formèrent le noyau des *Mémoires* qu'il entreprit de rédiger plus tard, mais qui restèrent inachevés. Ils embrassent les années qui vont de 1781 à 1804 et de 1813 à 1819, et sont en quelque sorte complétés par deux manuscrits intitulés *Rapports avec l'Empereur* et les *Cent Jours*. Poussé par le pieux désir de conserver à la postérité un souvenir tangible de son aïeul, le marquis de Noailles a entrepris de publier les fragments retrouvés



Sang de Bouleau

Sève de bouleau
des Alpes naturel
avec arnica.

Produit le plus parfait de nos jours

SOINS DE LA CHEVELURE Droits réservés 46 225

Spécifique sûr et rapide pour chute des cheveux, pellicules, cheveux gris, chevelure clairsemée, voire calvitie.

Plus de 2 000 attestations et commandes après premier essai pendant les 6 derniers mois.

Flacons de fr. 2.50 et 3.50

Crème de sang de bouleau pour cuir chevelu sec, pot de fr. 3 et 5. Shampoing de bouleau 30 c.
Savon de toilette aux herbes des Alpes, qualité extra fine, fr. 1

Vente : Centrale d'herbes des Alpes au St-Gothard, Faido.

Anglo Swiss Biscuit Co

Winterthour



RHUMATISMES

L'ANTALGINE guérit toutes les formes de rhumatismes même les plus tenaces et les plus invétérés.

Prix du flacon de 120 pilules fr. 7.50, franco contre remboursement.

PHARMACIE DE L'ABBATIALE, PAYERNE

Brochure gratis sur demande.



BIOLEY, SORDET & C^o

AGENCE GÉNÉRALE POUR LA SUISSE
DE LA

MOTO-TROTTINETTE
“ SKOOTAMOTA ”

25 bis, Avenue du Mail — GENÈVE

Agence exclusive pour Genève,

des Motos HARLEY-DAVIDSON



MINIMAX



Le meilleur extincteur d'incendie portatif

Demandez prospectus Y 21

MINIMAX S. A. Seehofstrasse 4 ZURICH

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

des dits *Mémoires*, en en comblant les lacunes et en en commentant avec discrétion ce qui lui paraissait avoir besoin de commentaire ou d'explication. Du reste, les manuscrits laissés par le comte Molé, dispersés et, pour ainsi dire, « mis au pillage », n'ont pas été tous retrouvés. Il manque, en particulier, la plus grande partie du *Journal* et les fragments des *Mémoires* se rapportant à la période de 1781 à 1804 et aux années 1813 et 1814.

Il faut souhaiter, avec l'auteur, qu'ils reviennent au jour, et que puisse être achevée la publication d'une œuvre dont le premier volume nous a mis en appétit de lire la suite, riche de matière et de l'expérience d'un homme politique de premier plan.

— C'est encore un livre d'histoire que *La France du Directoire*, de M. Louis Madelin. Un livre d'histoire moins érudit, plus familier, autant qu'il est possible, et qui se lit, suivant une formule rabâchée, mais tellement vraie ici, « comme un



Maman

n'achète que les Zwiebacks hyg.,
Bretzels au sel, Leckerlis de Bâle,
Nouilles aux œufs et au lait

Singer de Bâle.



Spécialité :

Biscômes
de Berne

Confiserie-Pâtisserie
J. Hächler, Berne

13, Neuengasse, près de la Gare.



ZENITH

la montre
sans rivale comme précision

quel qu'en soit le format, est celle qui
convient le mieux à l'usage de

BRACELET

En vente chez les bons horlogers

*Demandez Catalogues illustrés aux fabriques des
MONTRES ZENITH, Dépt G., au Locle.*

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

roman ». C'est que l'auteur n'a rien voulu changer au style ni au ton des cinq conférences que lui avait demandées la Société des conférences pour l'hiver dernier. Combien il a eu raison ! Une conférence rédigée après coup pour être publiée perd son charme et se fige. Mieux vaut lui conserver la liberté de son allure : c'est lui conserver en même temps la fraîcheur des impressions.

Surtout quand il s'agit d'un causeur aussi émérite que M. Madelin, qui sait rendre la science aimable et possède au plus haut degré l'art de la vulgarisation. Certes, c'est une époque souvent étudiée et bien connue que celle du Directoire. Historiens et romanciers se sont évertués tour à tour à la décrire et à la raconter. Pourtant, je ne crois pas qu'aucun des prédécesseurs de M. Madelin l'ait présentée avec un relief plus intense, un don d'évocation aussi puissant, on dirait des événements et une société d'hier. Aussi bien notre auteur use-t-il largement de la comparaison et pratique-t-il abondamment le procédé de l'*actualisation*. Toujours avec justesse, toutefois, et en se défendant d'établir une analogie essentielle entre la France du Directoire et la France d'après la Grande Guerre. Tout au plus laisse-t-il percer cette vérité maintes fois démontrée :

FABRIQUE DE MEUBLES J. KELLER & C^{IE}

ZURICH
ST. PETERSTRASSE
BAHNHOFSTRASSE

Objets d'Art, Antiquités
Décoration d'Intérieurs

BRODERIES

DEPIERRE

LAUSANNE

Succursale à

MONTREUX

A la Ville de St-Gall

NOUVEAU TISSAGE DE SOIERIES

SOC.
ANONYME

EMILE SCHAEERER & C^{IE}, ZURICH, TALSTR. 32

fabricue de

Tissus de soie unis et nouveautés

Parfum

„ Illusion Drallé ”

(dans le Phare)

Gouttes de Fleurs sans alcool donnant
l'illusion parfaite de fleurs fraîchement
cueillies.

Un àtone suffit. Naturel et exquis.

Violette, Muguet, Rose, Lilas,
Héliotrope, Orchidée,
Foin coupé, etc.

Nouveauté: Le „ Lys d'Or ”

En vente partout.

Agence générale pour la Suisse :

A. RACH

Winkelriedplatz

BALE



REVUE DES LIVRES (Suite).

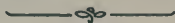
que, si bas que semble jamais tombé son pays, il se relève avec une énergie
léconçant ceux qui l'estimaient perdu, toujours prêt à affronter ses nouveaux
lestins.

— Saluons avec sympathie les débuts littéraires de M^{me} Simone Pellegrin
qui vient de faire paraître chez Grasset, sous ce joli titre : *Le Prince charmant est mort*, une touchante histoire d'amour. A dire vrai, le personnage de Marco —
est la femme — me paraît bien un peu artificiellement composé, et sans doute
Gérald Himes ne représente-t-il pas la généralité des officiers aviateurs anglais,
Mais enfin, l'affabulation est adroitement établie, l'écriture aisée, et l'évocation
inale du Prince charmant devenu aveugle, par suite d'un épouvantable accident.
t héroïquement épousé par son amante, dégrisée du mirage passionné, mais
estée pitoyable, ne laisse pas de nous faire éprouver une émotion assez poi-
nante et d'une assez délicate qualité.

UNION DE BANQUES SUISSES

1, PLACE ST-FRANÇOIS LAUSANNE PLACE ST-FRANÇOIS. 1

CAPITAL ET RÉSERVES : Fr. 86,000,000.—



DÉPOTS A VUE ET A TERME. ACHAT ET VENTE DE TITRES.
GESTION DE FORTUNES. AVANCES SUR TITRES.
ESCOMPTE. CHANGES.

Grand choix

pour Enfants, Dames, Messieurs

en Chaussures

de ville, de sport, du soir

François JATON

S. A.

Galerie St-François

Téléphone 31.95

Téléphone 31.95

LAUSANNE



Transports Internationaux

GEORGES HELMINGER & C^{IE}

Téléphone 5527 **BALE** Télégrammes : Helmingér

Expédiez pas des marchandises sans avoir consulté notre bureau de tarifs.

Kurhaus Tarasp

près du Parc National Suisse

Basse Engadine (alt. 1200 m). Gare : **Schuls-Tarasp**.

Seul hôtel situé directement près des sources principales et ayant des bains minéraux dans la maison. La cure de bains et de boisson de Tarasp, bien plus efficace que celles de Karlsbad, Marienbad, Vichy etc., soutenue et favorisée par un climat alpestre extrêmement salubre est sans pareil dans ses effets et garantit abondamment des résultats excellents. Faites un essai avec 1 caisse de 10/1 bouteilles « Source Lucius » à fr. 10.50 ou 15/2 bouteilles à fr. 12.— et vous serez convaincus. Prospectus par

Kurhaus Tarasp, 350 lits.

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

— Ayant toujours professé une sainte horreur pour la chromolithographie, je ne saurais apprécier les nouvelles couvertures bariolées de la collection dite Bibliothèque Plon. Ce qui ne m'empêche pas de reconnaître dans le choix des volumes publiés un goût sûr et une souple méthode. Citons, parmi les derniers, *Romaine Mirmault*, un roman peu connu de Henri de Régnier qui, évidemment, n'a pas l'allure de la *Double maîtresse* ou du *Bon plaisir*, mais qui, tout de même, porte la marque de la maison, et *Diamant noir*, de Jean Aicard.

Je ne sais si vous vous souvenez de cette héroïne, durement meurtrie par les tristesses du foyer paternel, allant étourdiment vers l'amour et la liberté, et se condamnant finalement à mourir pour laisser à l'époux de son choix un



NOUVEAUTÉ
SENSATIONNELLE

Philips Argenta

Grâce à son ampoule en verre opalin, la **PHILIPS ARGENTA** est la lampe idéale pour l'éclairage des appartements, bureaux et magasins.

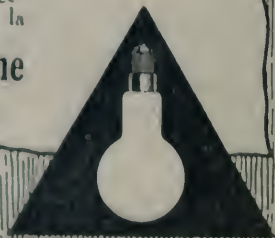
Rendement lumineux puissant et économique.

Lumière diffuse et blanche ne fatiguant pas la vue.

Faites de suite un essai avec la **PHILIPS ARGENTA** et vous l'adopterez définitivement.

En vente : auprès des services électriques et électriciens, ainsi qu'à la

S. A. Ampère, Lausanne



pour gargons
Chars à ridelles
Krauss

ZURICH, Stampfenbachstr. 46/48
 Bahnhofquai 9
 Catalogue gratuit.

Fabrique de Draps

(Aebi & Zinsli) à SENNWALD (Ct. de St-Gall)
 Fournit à la clientèle privée d'excellentes étoffes pour Dames
 et Messieurs, laine à tricoter et couvertures. Grosse baisse.
 On accepte aussi des effets usagés de laine et de la laine de
 moutons. :: :: :: :: Echantillons franco.

Le véritable
GRAMOPHONE
 sans rival.



Seuls concessionnaires
 pour la Suisse
HUG & C^o
 BASEL

REVUE DES LIVRES (Suite).

souvenir intact, « fixé en beauté » ? Nous sommes loin, ici, de la verve plaisante
 de *Maurin des Maures*. Mais quoi ? on peut concevoir la vie sous son jour tragique
 dans le Midi : M. Jean Aicard, académicien, poète et romancier, l'avait déjà
 démontré.

— Je signale, enfin, aux admiratrices de Jean de la Brète, un petit volume
 qui a pour titre *Un caractère de Française*. Fait partie de la collection la Liseuse,
 éditée aussi par Plon, laquelle collection ne comprend que des livres pouvant
 être mis entre toutes les mains. Jean de la Brète et son éditeur me pardonneront
 de ne point l'avoir lu, en dépit de cette recommandation rassurante. Mais, vrai-
 ment, on n'a pas le temps de tout lire : le métier de « critique » est par trop absor-
 pant.

R. F.

Véritables pains d'anis de Grandson

à 4 francs le kg.

Macarons extra fins

d'ancienne renommée, à 8 fr. le kg. Expéd. soignée partout dès 1 kg. franco pr la Suisse

F. LEUENBERGER, fabricant, GRANDSON

Articles de Caoutchouc en tous genres

Caoutchouc Industriel

A. BRUNNER

SUCC. DE **FRÉD. BRUNNER**

• **BALE** •

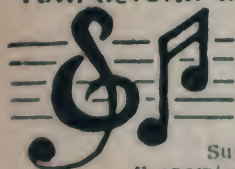


CITROVIN

COMME VINAIGRE
RECOMMANDÉ PAR LES
MEDICINS

THOR & STAUBENMANN Fabrique suisse de Citrovin Zofingue

Pour devenir un parfait pianiste



**COURS
SINAT**

par Correspondance

Agréable, facile à suivre.

Supprime l'étude mécanique.

Economise les 3/4 du temps d'étude.

Donne son aplomb, sa virtuosité, sûreté de jeu, technique ce que les leçons orales n'enseignent jamais.

Rend facile tout ce qui semblait difficile

COURS SINAT D'HARMONIE (très recommandé)

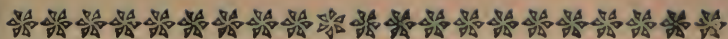
pour piano, orgue, harmonium, improvisation, analyse

EXPLIQUE TOUT, FAIT TOUT COMPRENDRE

Cours tous degrés: Violon, Solf. Chant Mandoline

— et un très intéressant programme gratuit et fr^s

B. SINAT, 7 rue Beau-Séjour, Lausanne.



La mine d'or et les gogos.

C'était vers la fin du siècle dernier, au temps où la France commençait seulement à créer son empire colonial en Afrique occidentale.

Au sud du Sénégal, le long d'une côte basse et insalubre, quelques Français faisaient du commerce avec les indigènes et gagnaient durement leur vie. Ils avaient passé des traités avec les roitelets nègres afin de pouvoir s'établir sur des terrains dont, souvent après coup, le monarque à la peau noire leur disputait la possession. Dans ce pays neuf, il fallait être à la fois diplomate et soldat pour faire du commerce. Aussi les factoreries étaient-elles des postes fortifiés où, en tout temps, on était prêt à faire le coup de feu aussi bien qu'à débiter de la percale.

Ces pauvres commerçants étaient mal installés, mal nourris et guère soignés lorsque venait la maladie. La fièvre les rongait continuellement et la bilieuse hématurique les emportait parfois en quelques heures. Lorsque l'un d'eux mourait, loin des siens, privé de tout secours, dans ces factoreries où souvent ils n'étaient que deux hommes blancs, son camarade tristement creusait une tombe tout près de l'habitation afin qu'elle ne fût pas profanée par les indigènes

ou les bêtes sauvages. Sur la tombe, il dressait un tas de pierres en guise de monument et plantait au sommet une croix avec le nom du défunt péniblement gravé à tout petits trous de pointes sur le couvercle d'une vieille boîte de conserves. Puis il se remettait au travail, ayant continuellement devant les yeux la tombe fraîche et tout à côté la place où bientôt, peut-être, on creuserait la sienne.

Sur toute cette mélancolie, la pluie tombait durant cinq à six mois de l'année presque sans discontinuer et c'était encore la saison la plus agréable. Le reste du temps il faisait au bord des rivières, sous les ombrages touffus, une chaleur lourde et malsaine qui vous anéantissait au moral aussi bien qu'au physique.

Pour essayer de réagir, les uns occupaient leurs loisirs à chasser, tiraient les crocodiles sur les bancs de vase ou poursuivaient biches et panthères dans les fourrés impénétrables. D'autres, les plus nombreux, hélas ! demandaient à l'alcool une gaîté factice et peu durable. Et c'était pour ceux-là surtout que se creusaient les tombes près des demeures fortifiées.

Ceux qui résistaient à la fièvre, à l'alcool, à la pluie et à l'ennui prospéraient assez rapidement. Les indigènes leur apportaient volontiers des produits de toute sorte en échange desquels on leur donnait des objets de pacotille. Tout le monde y trouvait son compte : le noir parce qu'il ignorait la valeur des choses, et le blanc parce qu'il obtenait presque pour rien des marchandises qui valaient fort cher en France.

Quand il y eut de ces établissements mi-forteresses, mi-boutiques un peu partout le long de la côte et sur les lentes rivières aux bords marécageux, la France à son tour entra officiellement en arrangements avec

les souverains noirs et fonda la colonie des Rivières du Sud. Un gouverneur et des fonctionnaires débarquèrent du premier bateau qui passa là et, tout de suite, ils songèrent à fonder leur capitale. On débroussa un espace sur l'îlot de Tumbo où déjà s'élevaient quelques boutiques-forteresses et on construisit face à la mer le palais, très modeste, du gouverneur et les bâtiments administratifs.

Cet îlot de Tumbo, relié à la côte par une courte chaussée de roches était un plateau de latérite presque au niveau de la mer. Des fromagers immenses abritaient sous leurs branches un épais fouillis de verdure et l'île tout entière était une forêt vierge en miniature où vivaient, dans les fourrés, panthères et léopards avec les singes et les oiseaux par milliers. Les animaux féroces ne songèrent pas à troubler les nouveaux arrivants. Seuls les moustiques qui pullulaient les attaquèrent en bataillons serrés et leur rendirent la vie amère, sans compter qu'ils leur communiquèrent la fièvre. Mais cela, c'est une découverte que les savants ont faite beaucoup plus tard. En ce temps-là, on avait la fièvre sans savoir pourquoi, et l'on ignorait, pour s'en préserver, l'usage de la quinine.

La nouvelle colonie exportait les produits naturels du sol, récoltés par les indigènes. Mais à la longue, ces richesses devaient s'épuiser et le gouverneur rêvait d'avoir à côté des commerçants, quelques colons pour cultiver ces riches terres. Il n'en venait aucun, malgré les alléchantes descriptions du pays publiées dans les journaux de la métropole. Le Français, à cette époque reculée, n'aimait guère à cultiver que son lopin de terre natale et répugnait à s'expatrier. Quant aux noirs, inutile de chercher à secouer leur

paresse et leur apathie. Leurs pères avaient vécu sans travailler : ils comptaient bien faire de même, de génération en génération.

Les blancs de l'île Tumbo se réunissaient le soir, une douzaine environ de commerçants et de fonctionnaires, pour causer, fumer et se rafraîchir. Ils charmaient ainsi l'heure triste du crépuscule où tant de mélancolie traînait sous les humides verdure, qu'on en avait l'âme tout endolorie.

Chaque jour, à vrai dire, quelqu'un des habitués manquait à l'appel. On savait qu'il gisait sous ses couvertures, grelottant de fièvre en buvant du quinquéliba et on ne s'inquiétait pas trop, sachant que chacun avait son tour de maladie.

Cette tisane de quinquéliba était la panacée des pauvres exilés. Elle ne préservait ni ne guérissait de la fièvre, mais c'était le diurétique utile pour éviter la bilieuse hématurique, si souvent mortelle, et l'on en trouvait tant qu'on en voulait dans la brousse. Même au Cercle, quand le stock des apéritifs s'épuisait, ou que la mort d'un d'entre eux faisait réfléchir les buveurs d'alcool, on servait le quinquéliba à pleins verres, sucré de miel quand le sucre manquait.

Un soir, il y eut un hôte de plus au Cercle et tous lui firent fête. C'était si rare, une figure nouvelle dans leur monotone existence. Celui-là arrivait de France et fut tout de suite assailli de questions. Chacun voulait savoir ce qui se passait dans le monde civilisé dont ils étaient si loin. Le nouveau venu raconta les derniers échos, politiques et autres, puis il orienta la conversation sur les ressources de la nouvelle colonie.

— Je ne viens pas pour faire du commerce, affirma-

t-il tout d'abord. Je veux fonder une plantation de café. J'ai déjà ma concession accordée, toutes les démarches faites auprès du gouvernement de Gorée. Je vais sans tarder reconnaître mon terrain, planter et récolter mon café.

On lui objecta qu'il faudrait longtemps l'attendre, sa récolte, car enfin le café ne pousse pas comme les petits pois.

— J'apporte des semences, mais aussi des plants qui commenceront à produire dans deux ans. D'ici là, j'aurai de quoi m'occuper à construire mes magasins et ma maison.

Le gouverneur était ravi de ce nouvel essor promis à sa jeune colonie. Après ce premier planteur d'autres viendraient sans doute, et ce serait la prospérité assurée pour les années à venir.

Le chef de la colonie s'intéressa aux travaux de défrichement et, de toute son autorité, soutint son colon dans les difficultés qu'il rencontrait. Il lui procura la main-d'œuvre indigène pour travailler la terre et lui prêta ses artisans pour les constructions. Quelques mois plus tard, il accepta même d'aller pendre la crémaillère dans la très jolie maisonnette élevée au pied du mont Kakoulima.

Le domaine de M. Rousseau, le colon, était situé dans un coin de pays ravissant entre les montagnes et la mer. Des ruisseaux, de lentes rivières, coulaient dans la plaine aux grasses terres, et des verdure abritaient la maison, au bord d'une eau courante.

Les caféiers commençaient à pousser, alignés en files bien régulières. Encore un an ou deux et le courageux planteur commencerait à récolter le fruit de ses labeurs. Déjà, sur certains arbustes plus avan-

cés, des grappes vertes se montraient, qui rougis-saient au soleil comme des bouquets de petites cerises. Chaque jour de nouveaux espaces étaient défrichés et plantés ; le colon avait demandé une nouvelle concession : une île dans une rivière où sans tarder il allait commencer le débroussement.

Vers ce temps-là, des bruits étranges parvinrent jusqu'aux Rivières du Sud. On avait, disaient ces rumeurs, trouvé de l'or dans l'hinterland de la colonie, dans les contrées non encore explorées que baignaient le Niger et le Tinkisso. [De hardis prospecteurs partis du Sénégal étaient arrivés là par l'intérieur et y avaient trouvé de véritables mines d'or en partie exploitées par les indigènes. D'après leurs récits, toute cette contrée, fort éloignée de la côte, semblait être un vaste champ d'or où l'on n'avait qu'à se baisser pour ramasser les pépites.

Tout de suite, en France, des sociétés se formèrent pour exploiter le nouvel Eldorado. D'habiles spéculateurs s'emparèrent de la chose et firent fortune en quelques jours, en quelques heures parfois, tellement l'or est toujours pour l'homme le miroir aux alouettes.

On vit arriver à l'île Tumbo des gens hâves, maigres, harassés de fatigue et de fièvre. Ils sortaient de leurs poches des pépites merveilleuses qu'on se passait de main en main en écoutant leurs récits plus merveilleux encore.

Les commerçants enviaient la chance des prospecteurs et se demandaient s'ils n'allaient pas planter là leurs boutiques-forteresses où l'argent était si dur à gagner, pour courir après l'or du Bouré et du Sieké. Chaque nouvelle société qui se formait

à coups de millions pour exploiter cet or les rendait rêveurs. N'y avait-il donc aucune chance de trouver le précieux métal au bord de leurs rivières ou dans les plaines qu'elles arrosent?

Ils s'en ouvrirent aux prospecteurs qui haussèrent les épaules. Rien à faire dans ces terrains-là. Ils avaient exploré, cependant, et creusé deux ou trois puits par acquit de conscience. Mais pour quiconque avait quelques notions de géologie, l'idée de chercher de l'or dans cette contrée était parfaitement absurde.

Le planteur entendit parler de tout cela comme les autres et du jour au lendemain son caractère changea. Il devint sombre et taciturne autant qu'il avait été optimiste et on l'entendit grogner du matin au soir.

— Plutôt que de planter du café, maugréait-il, j'aurais dû fonder une société minière.

Il disait cela une fois qu'il était à l'île Tumbo, à la réunion du soir.

— Une société minière!... Des mines d'or au pied du Kakoulima, s'esclaffait le docteur. Vous radotez, mon pauvre ami.

Et pourquoi pas?... L'or est partout en Afrique, à mon avis. Des mines, cela rapporterait au moins tout de suite, tandis que ce maudit café met des années à pousser.

Les autres se moquaient de lui et de ce mirage d'or qui lui tournait la tête.

— Vous n'allez tout de même pas faire bouleverser votre plantation par les prospecteurs?

Il s'en serait bien gardé, le malin. Il avait déjà, en catimini, creusé quelques puits, et savait, pour s'être renseigné à de bonnes sources, que la nature même de ses terrains excluait toute possibilité d'y trouver

de l'or. Il enrageait d'autant plus que d'autres en eussent trouvé ailleurs.

Après avoir ruminé quelques semaines sa déception, il prit un beau matin tout l'argent qui lui restait et le fourra dans un sac avec quelques hardes. Il ferma sa maison, si jolie, si fraîche, dans l'ombre du Kakoulima, et jeta la clef au ruisseau. Un dernier regard aux arbustes alignés dans la plaine les lui montra en pleine prospérité. Partout des grains rouges pendaient en lourdes grappes. L'avenir s'annonçait prospère, mais trop lointain à son gré.

Deux jours après, au cercle de l'île Tumbo, il annonçait son départ pour la France sans donner d'autre explication. On le crut tout à fait toqué et le docteur se demanda s'il était prudent de le laisser s'embarquer. Un fou furieux est plus gênant à bord d'un bateau que partout ailleurs. M. Rousseau semblait calme pourtant, et raisonnait en toutes choses avec un esprit clair et net. Sauf sur un point : il ne voulait plus entendre parler de plantation ni de café.

Un bateau peu après l'emmena et on ne s'occupa plus de lui. Seul, le gouverneur regrettait son colon, son unique planteur. Au bout de quelques mois, ne le voyant pas revenir, il écrivit en France pour savoir ce qu'il était devenu. Il lut la réponse au Cercle, un soir que par hasard, il n'y avait pas de manquants :

« J'ai fait, ainsi que vous me l'aviez demandé, écrivait le correspondant, des démarches pour retrouver M. Rousseau, planteur de café aux Rivières du Sud.

» Il n'a pas été possible de joindre ce Monsieur. Un individu a bien été trouvé qui portait le même nom et répondait au signalement envoyé par vous.

Mais il se donnait comme prospecteur et propriétaire de mines d'or. Dès son arrivée à Paris, il a fort habilement fait du battage à la Bourse et dans le monde de la finance. Les échantillons d'or, poudre et pépites, qu'il soumettait aux experts étaient de toute première valeur et tous ses titres de propriété parfaitement en règle. Sa mine, son placer plutôt devait être d'une richesse incalculable. Tout de suite, l'affaire a été mise en actions, et les actions, presque toutes achetées par lui ou par ses hommes de paille, ont été dès le lendemain, revendues avec une hausse formidable. L'heureux prospecteur a gagné plus d'un million en deux jours et roule maintenant carrosse sur les boulevards. »

Le correspondant du gouverneur ajoutait : « S'il y a dans vos Rivières beaucoup de terres aussi riches, prévenez-moi. J'accourrai pour chercher moi aussi mon petit placer. »

Les membres du Cercle se regardaient sans mot dire, tellement cette histoire leur semblait abracadabrante.

Rousseau avait donc une concession minière ? Mais où ? Il n'est jamais allé du côté des mines d'or.

Pas besoin. Il a tout simplement changé d'un coup de baguette sa plantation en placer et les gogos n'y ont vu que du feu. Quand on leur jette un peu de poudre d'or aux yeux, ils s'affolent, ces bons gogos, et veulent à tout prix leur part du gâteau. Les voilà sur la paille maintenant.

Si au moins leur exemple servait à d'autres. Mais non. Il y aura toujours dans ce monde des mines d'or imaginaires et des naïfs pour y jeter tout ce qu'ils possèdent.

* * *

J'ai vu la plantation Rousseau quelques années après sa transformation en planter. Les caféiers avaient poussé et produisaient du café que personne ne récoltait. Aucun des actionnaires si joliment roulés n'avait eu l'idée de venir récupérer là un peu de son argent.

La maisonnette dans l'ombre du Kakoulima tombait en ruines, les portes arrachées, les meubles emportés ou mis en pièces par les noirs. Auprès du ruisseau clair et gai, sous les verdure fleuries, on voyait encore quelques trous ronds à moitié comblés : les puits que creusent les prospecteurs dans les terrains aurifères. Dans ces fondrières, avec les débris de terre et de pierres qui jamais n'ont recélé d'or, gisaient les espoirs, le repos, la sécurité pour l'avenir de plusieurs milliers de braves gens. Ils avaient mis tout leur avoir dans une problématique mine d'or et n'auraient pas aventuré un sou pour planter du café ou du coton.

Après la disparition de son premier planteur, la colonie des Rivières du Sud, changeant son nom en celui de Guinée Française, a prospéré comme à miracle. Sa richesse lui vient des produits naturels du sol et de ses cultures. D'autres colons sont venus qui ont fondé d'immenses plantations, transformées peu à peu, par le travail, en mines d'or inépuisables. Les autres mines, les placers du Bouré et du Siecké, exportent chaque année quelques kilos de métal précieux, mais aucun de leurs actionnaires ne s'est enrichi.

L'île Tumbo est maintenant la riante cité de Co-

nakry. La pluie, il est vrai, y tombe encore sans discontinuer pendant cinq ou six mois de l'année. Mais les gens n'y ont plus la fièvre parce qu'ils prennent de la quinine.

Les factoreries, le long des lentes rivières, n'ont plus besoin d'être des places fortes et l'on n'y creuse plus de tombes à côté des habitations. L'insalubre côte est devenue un pays très sain, à condition d'y vivre sainement, sans abuser de rien.

Moi qui vous conte cette histoire vraie, j'y ai passé treize ans de ma vie et depuis que je l'ai quittée, je regrette ma chère Guinée comme une seconde patrie.

VAHINE PAPAA.





Heures d'Attique.

La route d'Eleusis.

Si l'on en excepte l'ancienne voie sacrée qui gravissait les pentes de l'Acropole et dont il ne subsiste d'ailleurs qu'un tronçon de quelques mètres, interdit à la circulation, il n'y a pas, dans toute l'Attique, de route plus émouvante, plus évocatrice, plus près des dieux, que celle qui conduit d'Athènes à Eleusis. Non seulement elle a, par les paysages qu'elle traverse, par les lignes et les couleurs qu'elle offre aux yeux, un charme saisissant, mais, pour ceux qui croient encore à la vertu profonde et durable des mythes antiques, elle a cet attrait particulier de n'être pas autre chose, sur presque tout son parcours, que la route sacrée des Eleusinies, la *iera odos*, qui survit par mille vestiges, et que l'on suit ainsi, *volens nolens*, comme un pèlerin.

Du reste, pour peu que l'on ait gardé dans la mémoire le souvenir de la touchante légende de Déméter, il est difficile de se dégager ici de son influence. Tandis qu'à Athènes, à chaque carrefour, le tumulte de la vie moderne vous enveloppe et vous domine, là, le silence et la solitude vous ramènent doucement à la méditation divine. Il suffit d'ouvrir les yeux.

pour se sentir pénétré de la paix surnaturelle, et, à chaque pas que l'on fait, un détail nouveau ranime la torche miraculeuse.

Quelque longue que soit la route — vingt-deux kilomètres — c'est à pied qu'il faut la parcourir, parce que la moindre pierre arrête le regard et la pensée. Le point de départ lui-même, l'illustre nécropole du Céramique, évoque à la fois une des plus riches sources de l'art antique et cette image de la mort paisible et douce, pleine d'espoir, qui va nous accompagner jusqu'au seuil de Perséphone. En face de cette cité de marbre et de mort, la voie sacrée s'amorce à la route du Pirée, et, coupant la plaine du Céphise, monte insensiblement vers l'Ægaléos. A droite, là où s'élève aujourd'hui un faubourg populaire, aux maisons basses, brillait autrefois le jardin d'Akadémos, refuge de Platon ; un peu plus loin, voici encore, à peine visible, tant il est bas et humble, le tertre rocheux, le blanc Kolonos, où mourut Œdipe, et où reposent aussi, sous deux stèles de marbre blanc, deux hommes qui aimèrent la Grèce et que la Grèce a gardés : Otfried Muller et Charles Lenormant.

Le Céramique, Platon, Œdipe, Sophocle : la poussière même du chemin est pleine de grands noms. Déméter, qui passa là en pleurant, à la recherche de sa fille, y a laissé un témoignage vivant de sa sollicitude pour les hommes. C'est un olivier millénaire, « l'olivier sacré », qui, selon la légende, a été planté par la déesse, et qui, aujourd'hui encore, au bord de cette route qu'elle a suivie, dresse un tronc énorme, noueux, criblé de mille blessures, d'où ne jaillissent plus que quelques faibles rameaux, mais qu'une vénération indestructible entoure toujours de soins patients.

Mais, à ce que les yeux peuvent encore saisir, il faut ajouter, par la pensée, tous les tombeaux célèbres qui ornaient les deux côtés de cette route, et dont Pausanias nous a transmis la longue liste : celui de cet Anthémocrite, dont la mort fit peser sur Mégare une malédiction éternelle, celui de Molossos, celui de Céphisidore, celui d'Héliodore, celui du petit-fils de Thémistocle, celui de Nicoclès de Tarente, celui de Phytalos, qui reçut dans sa maison la déesse Déméter, et auquel elle donna, en remerciement, le figuier, celui de l'acteur Théodore, celui de Théodecte, celui de Mnésithée, enfin celui de la courtisane Pythionice, que le Macédonien Harpalos épousa et à laquelle il donna, quand elle mourut, le plus magnifique de tous les monuments funéraires. Et, outre les tombeaux, il y avait aussi des autels, des temples, des statues : un temple de Déméter et de Perséphone, deux statues de Mnésymaque et de son fils, un autel de Zeus Mélichios, où vint se purifier Thésée après le meurtre de Sinis, d'autres monuments encore. Tout cela s'échelonnait, s'entremêlait, encadré de bois sacrés. Il n'en est rien resté, sinon, à certains endroits de la route, dans les rochers, de fortes entailles pour les substructions de quelque tombeau ou de quelque socle.

Le Céphise franchi, les derniers arbres dépassés, la solitude commence. Sur la gauche, par delà les ondulations du terrain, la masse grise du Pirée et le dôme lourd de la colline de Munychie se mêlent au bleu tremblant de la mer. Peu à peu, le sombre Ægaléos se rapproche. Il est divisé en deux masses : l'une qui se prolonge vers le nord jusqu'aux confins du Parnès, l'autre qui glisse vers la mer, par des pentes, d'abord âpres, qui ensuite s'amollissent et s'af-

faissent. A droite, un petit monticule conique, surmonté d'une chapelle : c'est Hagios Elias, l'une des innombrables hauteurs consacrées à saint Elie, qui doit à son nom d'être devenu, sur tous ces sommets autrefois consacrés à des cultes solaires, le successeur de l'Hélios antique.

Ici la route quitte définitivement la plaine attique et s'engage dans le défilé de l'Ægaléos. Au moment où va se fermer derrière moi le tableau de cette plaine qui, dans son cadre de montagnes illustres, enchâsse Athènes et son Acropole, je me retourne pour la contempler un instant. Devant moi, la route blanche descend vers la ville, la route que suivit Chateaubriand, « le véritable chemin, dit-il, pour voir Athènes dans toute sa gloire ». Et, en effet, on ne saurait rien imaginer de plus grandiose et de plus harmonieux à la fois, que l'ensemble de ces couleurs et de ces formes, depuis les pâles flots des oliveraies du Céphise jusqu'aux pentes fauves de l'Hymette, tandis que, vers le nord, le Pentélique dresse sa grande face triangulaire, où brillent, comme les yeux blancs des statues, les blessures de marbre que lui ont faites les mains des hommes. Dans ce berceau aux lignes si exactes qu'il semble que tout le mystère des proportions, toute la science de l'ordre et de la mesure y soient rassemblés, Athènes nonchalante étale ses maisons claires, que domine, comme un récif, l'Acropole vêtue d'un or transparent. Au loin, par delà les eaux luisantes, Egine garde l'horizon. Et, à mesure que la contemplation se prolonge, tout cela s'anime et vit avec une intensité grandissante, parce que le contact entre soi et l'âme de toutes ces choses éternelles devient plus aigu et plus intime. C'est le charme secret de l'Attique, que cette sorte de réserve et de silence

qu'oppose tout d'abord chacun de ses paysages à celui qui veut les saisir avec trop d'avidité. Cette nature ne se livre pas. Elle est discrète, lointaine, presque hostile, jusqu'au moment où l'initiation est enfin atteinte, où on parvient à la sentir et à la comprendre. Mais alors, à celui qui a eu la patiente obstination de la conquérir avec beaucoup d'humilité et beaucoup d'amour, elle révèle, comme la plus haute des leçons, l'ivresse de la discipline et la vertu de la pensée. Quelle étrange sensation de constater que si ces quelques arpents de terre, cette minuscule plaine attique, si étroite, si fermée qu'elle semble faite pour tenir tout entière au creux de la main de Pallas, était restée, par quelque accident, sous la surface de la mer, le monde ne serait pas le monde, l'histoire ne serait pas l'histoire, et l'art, la science, la poésie se débattraient encore dans les ténèbres et le balbutiement de leurs origines. L'anémone éclatante et fragile qui tremble à côté de moi, au bord du fossé de la route, est plus riche que moi-même. Elle est née de cette terre, elle s'en nourrit, et, quand elle mourra demain, elle se mêlera à la poussière des dieux. Et moi, dans la solitude et dans l'amertume de mon cœur, il faut que je lutte pour comprendre et que, semblable à Sisyphe, je m'épuise sans fin dans un combat d'où je sors vaincu.

Deux pas encore, et la plaine attique s'est enfuie derrière les premiers rochers de l'Ægaléos. Maintenant, de chaque côté de la route, montent doucement des pentes sombres, chargées de buissons. Bientôt, les grands pins apparaissent à leur tour. Le col s'élargit. Quelques maisons ; un ruisseau au fond d'un ravin ; de noirs cyprès au-dessus d'un dôme byzantin. C'est Daphni.

* * *

Ici s'élevait autrefois un sanctuaire d'Apollon. D'où le nom de Daphni, que ce lieu a reçu du laurier, arbre du dieu. Là aussi, comme pour Hélios, devenu simplement saint Elie, le christianisme n'a pu vaincre le nom ancien et s'est contenté de s'en revêtir. Le temple antique est devenu le couvent de Daphni, qui occupe une grande place dans l'histoire de l'art byzantin et de l'Attique chrétienne.

Le décor qui l'entoure est à la fois sévère et doux. Un vallon plein d'ombre, sur lequel se penchent des arbres touffus, et qu'orne, à mi-hauteur, de l'autre côté du ruisseau, une minuscule chapelle en ruines entourée de quelques rigides cyprès. De quelque côté que l'on se tourne, l'horizon est tout proche. Lieu de solitude, de méditation et de prière, où rien n'apparaît plus que le visage de la divinité, où tout semble fait pour enchaîner la pensée et pour la conduire insensiblement à l'exaltation mystique. Mais quel est le Dieu qui règne ici ? Après le temple antique, le sanctuaire chrétien, délaissé, s'effrite et s'effondre à son tour. Pour l'un comme pour l'autre des deux cultes, il n'y a plus que le souvenir, c'est-à-dire que la victoire, en dernière analyse, reste à celui qui éveille les plus purs échos dans le cœur des hommes.

Avant d'entrer dans la petite église, j'ai voulu faire le tour de l'enceinte. Le long de la route, c'est une haute muraille, avec des tours à demi écroulées, qui lui donnent une allure de forteresse médiévale. Mais, du côté du levant, où se trouve l'entrée, l'aspect est bien différent. Devant la porte, un puits très ancien, et qui a dû certainement abreuver des générations de pèlerins, à en juger par sa margelle de marbre

toute creusée de rides par l'usure des cordes. Une porte étroite, un couloir à ciel ouvert, un second seuil, et me voici dans la cour intérieure, où gisent pêle-mêle des marbres, des colonnes, des chapiteaux ioniques, des sculptures du moyen âge, qui paraissent n'avoir jamais fait l'objet d'un inventaire ou d'un classement sérieux.

Deux civilisations bien distinctes se sont succédé là et y confondent leurs débris. Sur ce qui fut le temple païen, on n'a point de données précises, sinon l'histoire de son origine. Dix générations s'étaient écoulées depuis que Céphale, fils de Déïonée, avait dû quitter Athènes, après le meurtre de sa femme Procrys, et avait choisi comme lieu d'exil cette île de Téléboa qui, désormais, en mémoire de lui, prit le nom de Céphalonie. Deux de ses descendants, Chalcinos et Détos, allèrent demander à l'oracle de Delphes quand prendrait fin l'exil de leur famille. L'oracle leur répondit qu'ils pourraient rentrer en Attique, à la condition d'offrir un sacrifice à Apollon à l'endroit où ils rencontreraient, non sur l'eau, mais sur terre, une trière très rapide. Arrivés au mont Pœcile, ils virent un lézard qui, à leur approche, s'enfuit dans les buissons, et, reconnaissant dans cet animal la trière terrestre désignée par l'oracle, ils offrirent à Apollon, à cet endroit même, le sacrifice purificateur qui leur permit de reprendre place parmi les Athéniens. En mémoire de ce fait, un temple y fut élevé à Apollon ; mais, dans la suite des temps, d'autres divinités y voisinèrent avec lui : Déméter, Perséphone, Athéna.

Il s'agissait vraisemblablement, en raison de son éloignement de la ville, d'un sanctuaire de dimensions modestes, entouré d'un bois sacré. Le lieu se prêtait

admirablement à cette forme du culte, faite pour les voyageurs et les pèlerins, sorte de halte religieuse sur le bord de la grande route, qui n'était pas seulement la route d'Eleusis, mais aussi celle de Delphes, et où passait la Pythaidé, la procession solennelle qui portait à Apollon l'hommage d'Athènes. Alors comme aujourd'hui, sans doute, les bois de la colline voisine venaient déferler jusqu'au sanctuaire, que n'enveloppait point encore un mur affreux.

Ce mur affreux, cette cour fermée, avec ses arceaux de vieux cloître, cette chapelle froide, rigide, sans grâce, c'est le legs d'une autre époque. Dans ce paysage si doux, si coloré, si harmonieux le monastère de Daphni a été construit de manière à priver les yeux humains de toute cette beauté. Aucune fenêtre sur l'extérieur ; toute l'attention, toute la pensée, tous les sens, sont tournés vers l'intérieur de la prison. Dans cette simple disposition de l'édifice apparaît la différence fondamentale des deux âges et des deux religions, l'une toute ouverte sur la vie et sur les sources de la vie, l'autre toute ramassée sur l'épouvante, l'engourdissement et la mort. C'est une chose singulière que, dans un pareil climat, sous un pareil ciel, on ait pu concevoir cette condamnation des yeux, alors que les couvents orthodoxes eux-mêmes sont toujours dressés dans la lumière et ne se ferment pas, comme celui-ci, au monde du dehors. Peut-être faut-il expliquer cette particularité par les influences occidentales qui se sont appesanties sur lui. Sépulture des ducs d'Athènes au XIII^e siècle, il n'a plus été, dès ce moment, qu'un monument dénaturé, reconstruit par les envahisseurs à la manière de leur pays d'origine. Les tours, les hautes murailles, tout l'appareil barbare de la féodalité bourguignonne, ont remplacé l'édifice

léger, baigné d'air limpide, que d'autres avaient conçu, mais que les nouveaux maîtres ne pouvaient ni comprendre ni réaliser.

Les arcades du cloître, les sarcophages, le petit escalier qui descend dans la citerne, les deux antiques cyprès à demi dépouillés, les marbres eux-mêmes, tout cela ne m'a pas retenu longtemps. J'ai franchi la porte latérale de la chapelle où sont conservées les mosaïques byzantines. Elles y brillent d'un éclat violent ; les tons sont durs, heurtés, sans nuances ; et, si elles constituent d'intéressants documents pour l'histoire de l'art au XII^e siècle, elles n'en sont pas moins des images d'une pauvreté esthétique vraiment brutale. Au centre même de la coupole, le visage et le buste d'un grand Christ Pantôcrator plane sur la solitude et le délabrement de son propre temple. Les traits sévères semblent menacer, si bien que la main paraît se lever, non pour bénir, mais pour frapper. L'or et les couleurs accentuent encore cette impression pénible. On est désappointé et comme repoussé. C'est en vain qu'on attend cette voix secrète qui, dans presque tous les arts, si différents soient-ils, et même dans les plus archaïques, enveloppe et séduit. Une froideur pesante oppresse et irrite, et tout concourt à rendre incomplète ou difficile l'espèce d'union mystique du fidèle et du dieu, qui est à la base de toute religion.

De temps à autre quelques femmes viennent encore faire brûler devant les icônes un cierge minuscule en belle cire foncée ; mais, d'ordinaire, dans cette chapelle déserte, il n'y a plus que le silence et l'oubli, et les visiteurs ne sont guère que des archéologues ou des touristes. Pour moi, ce que j'y cherche, derrière ces mosaïques criardes, c'est le sourire de l'ancien

maître, du Musagète aux beaux cheveux, qui a su façonner de ses mains des formes éternelles et qui détient encore, dans une lumière que le temps n'a point ternie, le secret de toute science et de toute joie.

Je suis sorti de la chapelle. Me voici de nouveau en face du cloître vide, des murs jaunes, terreux et effondrés, du champ de ruines éparses où paissent des troupeaux de moutons blancs. Et moi qui m'attendris si vite sur cette destruction graduelle des choses, qui ressens si profondément cette mélancolie de la mort quotidienne, de la mort insatiable, je regarde avec des yeux secs cet écroulement, qui ne touche point mon cœur.

* * *

Maintenant, la route descend vers la mer, qu'on ne voit pas encore, mais qu'on devine à son parfum, mêlé de plus en plus à celui des pins. De toutes les blessures du sol raviné, où se tordent les lentisques, montent sous le soleil, comme un hymne, les émanations de la vie végétale. Les lits desséchés des torrents s'effritent sous le poids de la chaleur, et éparpillent leur poussière sur les herbes calcinées qui se suspendent à leurs parois.

Au bout de ce long couloir, où l'ombre elle-même halète comme une bête assoiffée, l'horizon s'élargit, et, dans l'échancrure du paysage, entre les pins du Korydale et les pentes pierreuses du Pœcile, la mer apparaît, petit triangle bleu qu'enveloppe et écrase la ligne des montagnes plus lointaines, celles de Salamine et d'Eleusis. Presque aussitôt, à droite de la route et à peu de distance d'elle, de vieux murs en blocs polygonaux surgissent des buissons. C'est le sanctuaire d'Aphrodite.

Ici, aucune profanation. Aucun autre culte n'est venu essayer de s'approprier cet héritage. Abandonné, ruiné, désert, le sanctuaire n'a eu qu'un nom, qui vit toujours. Il semble que la dévastation soit d'hier, et que le temps se soit immobilisé sur ces débris.

J'entre tout d'abord dans une enceinte quadrangulaire, formant un carré assez régulier, et qu'enferment d'énormes murs cyclopéens. Au centre, deux cuvettes rectangulaires de marbre blanc, enterrées jusqu'au bord, peut-être d'anciens sarcophages, servent d'abreuvoirs aux chèvres et aux moutons. Au delà, l'ancienne voie sacrée, parfaitement conservée à cet endroit, montre ses dalles blanches et irrégulières, ses ornières, ses bordures de pierres. Un grand pin se penche sur elle, presque horizontalement, la couvre de son ombre, comme pour la protéger. Puis, séparé de la construction précédente par la largeur de la voie sacrée, voici le sanctuaire lui-même, adossé au rocher, dont la paroi est tout entière creusée de niches pour les offrandes et les ex-voto, niches de toutes dimensions et de toutes formes, qui, sur la face grise du roc, brillent d'une couleur plus sombre, dorées ou rougeâtres. Là encore, l'édifice a l'aspect d'une sorte de cour carrée, dont l'un des côtés est le rocher lui-même et dont les trois autres côtés sont de grands murs en appareil cyclopéen. Tous ces murs, aussi bien ceux du sanctuaire que ceux de l'édifice antérieur, nous ramènent donc bien au delà de l'âge classique. Il s'agit incontestablement d'un très ancien lieu de culte, qui s'est perpétué d'âge en âge avec sa physionomie primitive, si solide, si inébranlable sur ses fondements épais, que les hommes eux-mêmes l'ont respecté. Quand Pausanias parle d'un mur admirable, fait de grandes pierres frustes, et qui se

trouvait devant ce sanctuaire, il désigne certainement cette puissante muraille qui, en effet, est construite avec un art prodigieux et où les faces des blocs polygonaux s'adaptent et se soudent si étroitement que la masse, dans son ensemble, est aussi unie, aussi cohérente, que les murs de marbre des siècles suivants, aux blocs rectangulaires, bien taillés et bien polis.

Dans le voisinage immédiat du sanctuaire, on voit encore, au ras du sol, les ruines de petites maisons, dont quelques-unes ont gardé leur seuil de marbre, habitations des prêtres ou des prêtresses et de tous les serviteurs de la déesse. Elles sont curieuses à observer, avec leurs dimensions exiguës, leurs murs étroits, faits de menus matériaux, si différents en cela des murs formidables des deux édifices cultuels, avec leurs citernes séchées, mais intactes, profondes, et dont l'assèchement même permet de mieux mesurer les vastes proportions. Il y eut là, sur le bord de la voie sacrée, autour du temple et à cause de lui, une petite agglomération humaine, comme il dut y en avoir une près du sanctuaire d'Apollon. Mais ici tout est resté beaucoup plus vivant, parce qu'aucune autre ruine ne s'est superposée à ces ruines, et que la solitude et l'oubli ont été pour elles une sorte de préservation.

Au reste, il ne semble pas que cet Aphrodision ait joué dans l'histoire religieuse de la Grèce un bien grand rôle. Qu'il fût vénéré et fréquenté, son antiquité et le nombre de ses niches votives suffiraient à le démontrer. Mais nous n'en trouvons dans les vieux textes aucune mention un peu détaillée. Pausanias ne lui consacre que deux lignes, et encore n'est-ce que pour signaler la perfection de ses murailles.

On en peut conclure que, si le sanctuaire avait conservé son architecture archaïque, il avait également gardé, à l'intérieur, son aspect fruste, pauvre et nu, sans aucune des grandes œuvres d'art qui illuminaient les temples plus récents, car Pausanias, qui énumère avec tant de complaisance les statues des dieux et des hommes, n'eût pas manqué de joindre à sa liste celles que cette enceinte aurait contenues. Sans doute, ce qu'on y adorait, c'était encore l'antique image d'Aphrodite, la divinité réduite à l'état de symbole géométrique, l'idole conique sans physionomie humaine, telle que les premières migrations l'avaient apportée de Chypre ou de l'Asie. C'est d'ailleurs une chose assez remarquable que le soin avec lequel les Grecs évitaient de mêler d'une manière discordante les images divines sculptées par les maîtres du grand siècle à des cadres archaïques et durs qui n'étaient point faits pour elles. Il est à peu près certain que dans tous les sanctuaires primitifs qui survécurent après le renouvellement de l'architecture religieuse, les formes des dieux gardèrent, elles aussi, leur ancien aspect, tandis que dans les temples nouveaux, la divinité se manifestait sous des traits d'un art correspondant. La transformation des images divines et celle même des sanctuaires, bien qu'elles eussent, l'une et l'autre, pour résultat de donner à la religion et aux dieux un resplendissement incomparable, ne s'accomplissaient qu'à travers mille résistances, dont les plus fortes venaient des prêtres, gardiens de la tradition antique et systématiquement hostiles à toute innovation, quelque éclatante qu'elle pût être. Le peuple lui-même, tout en admirant les œuvres d'un Scopas, d'un Phidias ou d'un Praxitèle, ne les considérait point avec la même ferveur, avec la même foi,

que les *xoana* des vieux sanctuaires, auxquels s'attachait une vénération séculaire. Voilà pourquoi il est vraisemblable qu'aucune œuvre d'un ciseau célèbre n'habitait cet Aphrodision archaïque, devant lequel le diligent Pausanias s'arrêta si peu.

Mais moi qui n'ai pas, comme lui, une longue route à parcourir, et qui écoute palpiter ici tant de fantômes, je m'attarde à regarder ce rocher sacré, à interroger ces niches dépouillées, à leur demander le secret de ceux qui ont déposé dans leur cadre étroit le témoignage de leur reconnaissance ou la supplication de leur douleur. Amours triomphants, amours déçus, amours guéris, que de cœurs éperdus sont venus battre ici, pour y chercher un peu d'espérance, un peu de paix, un peu d'illusion. De tant de larmes et de tant de joie accumulées là pendant des siècles, voilà donc tout ce qui reste : quelques pierres dispersées et un rocher creusé d'entailles.

Du haut de ce rocher, qu'on gravit d'ailleurs en quelques pas, la disposition du sanctuaire, de la voie antique, des maisons voisines, s'étale comme une carte. Le dessin de cet ensemble apparaît avec une netteté qui en fait ressortir les proportions et l'harmonie. Au delà, c'est la route moderne, blanche et poussiéreuse, où un pâtre, au milieu de ses moutons, tourne vers moi des yeux étonnés.

Sous le grand pin penché, qui veille seul maintenant à la porte du sanctuaire délaissé, je me suis assis, les pieds sur les dalles de la voie sacrée. Je prolonge ma rêverie, je cherche des prétextes pour ne point partir encore, tant ce paysage m'attire et me retient. J'ai vu des ruines plus vastes, plus grandioses, plus éclatantes ; mais, je ne sais pourquoi, j'éprouve ici un sentiment particulier. Ne serait-ce pas parce que

là je sens plus qu'ailleurs la vie des dieux, parce que, dans cette solitude, si complète que la plupart des touristes eux-mêmes ne viennent pas la troubler, je me sens plus près de ce que je cherche? Ailleurs, dans des lieux plus célèbres, les gardiens, les guides, les caravanes bruyantes s'interposent entre ma pensée et moi. On y met les dieux sur un lit de Procuste, à la mesure des visiteurs, on les montre, on les explique, c'est-à-dire qu'en fait on les humilie et on les bafoue. Ici, au contraire, rien de tout cela. Le silence, la belle lumière fuyante, les pierres dorées, le parfum des herbes. Le visage divin sort des plis de la terre et sourit.

J'ai cueilli une petite fleur, toute tremblante d'être arrachée à ce lieu sacré, et, en reprenant ma marche, je continue avec elle la conversation mystérieuse qui me bouleverse et me ravit.

* * *

Bien qu'il n'y ait plus, jusqu'à la mer, d'autres collines, et que, des deux côtés, le paysage s'évase comme un rideau qui se déchire, le rocher d'Aphrodite disparaît tout de suite dans le ton général du tableau, avec lequel il se confond et où il semble rentrer. Du reste, l'autre spectacle, celui qui vient au devant de moi, m'absorbe à son tour. Salamine toute entière flotte sur les eaux. Sa grande masse bleue se balance entre le bleu du ciel et le bleu de la mer. Les trois nuances se juxtaposent sans se confondre, comme un écran délicat que transpercerait une lumière inégale. A mesure que j'avance vers ce mirage, au lieu de s'évanouir, il se précise ; les contours deviennent plus nets, les reliefs s'accroissent ; tout le paysage se transforme. Les derniers arbres de l'Égaléos

fuient vers la gauche, laissant entre eux et la mer une plaine étroite et sèche à travers laquelle s'allonge la route sablonneuse de Scaramanga.

A cet endroit, où la voie sacrée butte contre la mer, des rochers taillés, dont un, en forme circulaire, semble le vestige d'une fontaine ou d'un tombeau, marquent le point de départ d'une nouvelle direction. Il faut marcher maintenant vers le nord, avec Salamine et la mer à gauche, et devant soi l'immense cirque de la plaine thriasienne, tandis que, sur la droite, les pentes expirantes du Pœcile, calcinées et dénudées, forment une sorte de promontoire que la route enveloppe comme une ceinture. Et puis, presque tout de suite, voici les Rheitoi, les lacs sacrés, étrangement soutenus par une muraille basse, car leur niveau est supérieur à celui de la route et de la mer. Blottis dans une vaste échancrure de rochers, ils nourrissent dans leurs eaux sombres de grands roseaux. Sur leurs bords, ni végétation, ni maisons, sauf celle du gardien. Il y a, dans cette solitude, malgré le flamboiement de la lumière, une mélancolie inexprimable. C'est que, là encore, l'esprit revient instinctivement à l'évocation du passé, et, de ce qui fut à ce qui est, il mesure ce que le monde a perdu.

Qu'on imagine ce qu'étaient ces lieux illustres, ces eaux saintes, où seuls les prêtres éleusiniens de Déméter avaient le droit de venir pêcher, ces rivages pleins du souvenir d'Eumolpe, d'Erèchtée, et de tant de luttes historiques qui fondèrent en partie la gloire d'Athènes, cette route peuplée de tombeaux, celui d'Eumolpe, celui d'Hippothoon, et celui de ce Zarex qui avait appris d'Apollon lui-même l'art de la musique et du chant. Qu'on imagine la pompe des Eleusines glissant dans la nuit entre l'enchantement des

lacs endormis et le murmure de la mer palpitante, ces foules qui, comme Déméter, « tenant en main des torches ardentes », montaient vers le sanctuaire en posant leurs pieds dans la poussière où la déesse avait laissé la trace des siens. Maintenant les tombeaux eux-mêmes ont disparu ; les lacs sont abandonnés ; la route muette ; seule, la pauvre maison du gardien veille sur l'écoulement des eaux salées qui se précipitent vers la mer. Mais, comme pour rappeler qu'un pareil passé est indestructible, voici qu'aux abords mêmes de cette maison, gisant dédaignées le long des murs, plus éclatantes encore dans cette humiliation que dans leur gloire d'autrefois, deux belles colonnes antiques attirent mes yeux. L'une est intacte, l'autre brisée en deux tronçons. Leurs cannelures délicates font ressortir la douceur du marbre, l'élégance des proportions et des lignes. Est-ce qu'une main pieuse ne viendra pas les recueillir un jour pour les mettre à l'abri des profanations quotidiennes ? Ou bien faut-il nécessairement qu'elles restent là, par une sorte de destinée mystérieuse, pour témoigner de la barbarie des hommes d'aujourd'hui ? Il me semble qu'elles ont un visage et qu'elles parlent. Mais je cherche en vain l'écho d'une plainte. Une résignation sereine émane d'elles, et, comme les profondeurs d'un cœur aimant, chaque blessure avive et fait resplendir la pure clarté du marbre intérieur.

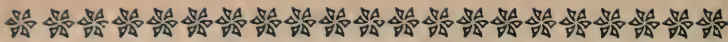
* * *

J'ai dépassé les lacs sacrés. J'ai franchi le Céphise éleusinien, sur les rives duquel on montrait encore, au temps de Pausanias, l'endroit où la terre s'était entr'ouverte pour permettre à Hadès d'emporter dans ses demeures souterraines Perséphone gémissante.

Bientôt, des deux côtés de la route, la plaine thriasienne étale ses champs de blés verts, ses lourds figuiers, ses oliviers transparents. C'est le riche domaine de Déméter, plein de soleil et de travail. Les maisons se font plus nombreuses, des voix se répondent, des chèvres bondissent sur les talus. Je regarde à peine les ruines qui fixent encore, çà et là, quelque souvenir. Je ne m'attarde ni au vieux pont d'Hadrien, à demi enseveli sous l'exhaussement des terres, ni à l'antique fontaine qu'entourent des groupes de femmes. Je cueille seulement, au passage, un épi vert, gonflé de suc, dont les grains mous s'écrasent sous mes doigts. Je songe à la déesse errante qui, au milieu de sa douleur, trouva une pensée pour les hommes, et leur laissa un don inépuisable. C'est vers elle que je vais, vers ces pentes grises où dorment les ruines de son temple, et au-dessus desquelles se profile la mince silhouette d'une chapelle où l'on vient encore prier la Mère miraculeuse, forme divine qui n'a fait que changer de nom. A mesure que j'approche, le vieux mythe m'envahit comme la fumée d'un vin puissant, et je marche enveloppé, comme Démophon, d'un feu immortel.

CHARLES VELLAY.





Pierrenod !

Un paysage qu'aima Rousseau.

« Faire route à pied par un beau temps, dans un beau pays, sans être pressé, et avoir pour terme de ma course un objet agréable, voilà de toutes les manières de vivre celle qui est le plus de mon goût. Au reste, on sait déjà ce que j'entends par un beau pays. Jamais pays de plaine, quelque beau qu'il fût, ne parut tel à mes yeux. Il me faut des torrents, des rochers, des sapins, des bois noirs, des montagnes, des chemins raboteux à monter et à descendre, des précipices à mes côtés qui me fassent bien peur ¹. »

La précision des termes ne laisse pas d'équivoque. Voilà qui est catégorique. Jean-Jacques, adorateur passionné de la nature, se complaît par-dessus tout au spectacle des Alpes, ou à celui d'une contrée montagnieuse qui en aurait le caractère, et à excursionner dans ce « beau pays ». « Jamais pays de plaine, quelque beau qu'il fût, ne parut tel à mes yeux. » Il importe de ne point l'oublier. L'ordonnance des grandes lignes enchevêtrées, les mouvements de terrain échafaudés contre le ciel, qui se heurtent et se brisent, la masse des rochers et leur relief puissant, la cassure des arêtes et les creux des vallées : en un mot, le paysage

¹ *Confessions*, L. IV. 1732.

alpestre, c'est ce que Rousseau préfère au tableau moins sévère et plus simple d'un paysage de plaine. Ce peintre de la nature ne s'est pas contenté de confesser ses préférences. Il les a exaltées dans les descriptions magistrales que tout le monde connaît.

« On sait ce que j'entends par un beau pays ! » s'exclame-t-il. La place que le « beau pays » occupe dans l'œuvre de Rousseau est importante. Il serait utile et curieux de démêler dans cette ardente moisson d'impressions celles qu'inspira directement la montagne. Car elle eut sa part dans la formation de ses sentiments, non pas au même titre que les influences féminines dans celle de son esprit, mais en tant qu'élément de beauté dont s'empara son imagination. Il ne traduit pas la montagne, il la peint avec sincérité. Sa violence de sensibilité ne travestit pas le paysage qu'il représente. Et le souffle de son lyrisme éclate dans ce décor pittoresque qu'il a respecté, tumultueux comme le vent des cimes.

Avisons-nous d'imaginer sur une vaste toile tous les paysages peints par Rousseau. Au premier plan, le Promeneur solitaire erre, perdu dans ses *Rêveries*. Les scènes idylliques des *Confessions* animeraient, çà et là, la fresque, et au fond, l'écran des montagnes du Dauphiné et de la Savoie remplirait l'horizon de sa splendeur. Ici, le lac et les sommets qui encadrent la *Nouvelle Héloïse* ; là, cette petite chaîne bleuâtre — le Jura — dont l'évocation rappellerait si bien le séjour à Môtiers.

C'est dans ce coin de la toile, cette chaîne bleuâtre qui n'a l'air de rien, qu'est situé Pierrenod. Mais Pierrenod est si peu de chose dans la vie et l'œuvre de Jean-Jacques que cette métairie d'un plateau du Jura ne figurerait certainement pas dans notre fresque

imaginaire. Ses pages les plus célèbres n'y font pas la moindre allusion. Il faut, pour découvrir ce site peu connu qu'aima Rousseau et qu'il se plut à parcourir en flâneur ou en herborisateur, ouvrir ses lettres datées de Môtiers. Là, seulement, on le suivra sur les sentiers de Pierrenod, bien que ces promenades n'ajoutent rien ni à son caractère ni à la beauté de ses peintures ni à tout ce qu'on sait de lui. Seul, le charme qu'il y put trouver suffirait à justifier cette petite étude.

* * *

Rousseau voit Pierrenod pour la première fois le 10 juillet 1762. Il venait à pied d'Yverdon, par Mauborget, et « passait la montagne¹ » en compagnie du colonel Roguin², neveu de son « vieux ami » Daniel Roguin³, se rendant à Môtiers, dans le Val-de-Travers.

¹ *Confessions*, L. XI. 1762.

² Le compagnon de voyage de Rousseau dont il s'agit ici doit être soit le colonel Augustin-Gabriel Roguin (1714-1796), officier au service du roi de Pologne, soit son cousin germain, Georges-Auguste Roguin (1718-1788), colonel au service de Sardaigne. (Voy. « Musée neuchâtelois », N° 5, 1912 : *A propos du séjour de J.-J. Rousseau à Môtiers et de ses amis neuchâtelois*, par Maurice Boy de la Tour. *Lettres inédites de Jean-Jacques Rousseau à M^{me} Boy de la Tour et Delessert*, par Philippe Godet et Maurice Boy de la Tour, 1911, p. 114, N° 2.)

Dans sa première lettre à M^{me} Boy de la Tour, datée de Môtiers, le 18 juillet 1762, Rousseau écrit : « Dites, je vous supplie, à Monsieur votre frère, combien j'ai de regrets d'avoir été privé sitôt du bonheur de vivre avec lui. » Cette allusion à ce « bonheur » si éphémère, ne vise-t-elle pas, précisément, les deux jours de voyage que Rousseau passa en compagnie du colonel Roguin ? L'équivoque ne paraît même pas se présenter. Le compagnon de voyage de Rousseau, les 9 et 10 juillet 1762, d'Yverdon à Môtiers, par le Jura, serait bien le colonel Augustin-Gabriel Roguin, frère aîné de M^{me} Boy de la Tour. (*Généalogie de la famille Roguin*, Rotschild. *Lettres inédites de J.-J. Rousseau. Correspondance avec M^{me} Boy de la Tour*, 1892, p. 294.)

³ Daniel Roguin, celui que Rousseau appelait déjà en 1745 « son bon et généreux ami et bienfaiteur », (voy. *Correspondance*), et dans les *Confessions*, le « doyen de ses amis », ou son « bon papa » (Usteri, *Briefwechsel*, p. 37). Voy. aussi : Ph. Godet et M. Boy de la Tour. (*Op. cit.*, p. 2, N° 1.)

⁴ Daniel Roguin, l'un des neuf enfants de Roguin-Fatio, était né à Yverdon

On sait comment Jean-Jacques, fuyant Montmorency après la condamnation de l'*Emile* par le Parlement, se réfugia à Yverdon, dans la famille Roguin, où il croyait trouver un sûr asile. Mais le Sénat de Berne l'expulsa à son tour de ses territoires. « La difficulté était de savoir où aller, écrit-il, voyant que Genève et la France m'étaient fermés, et prévoyant bien que dans cette affaire chacun s'empresserait d'imiter son voisin. »

« M^{me} Boy de la Tour ¹ me proposa d'aller m'établir dans une maison vide, mais toute meublée, qui appartenait à son fils, au village de Môtiers, dans le Val-de-Travers, comté de Neuchâtel. Il n'y avait qu'une montagne à traverser pour m'y rendre ². »

le 6 septembre 1691, et il y mourut célibataire le 25 mai 1771. Il avait été, dans sa jeunesse, officier au service de Hollande, et résida à Surinam avant de s'établir à Paris. La famille Roguin remonte à deux frères qui furent anoblis en 1647 par l'empereur Ferdinand III. A l'aîné, Jean, se rattache la branche dont H. de Rothschild a donné la généalogie. » E. Ritter : *Zeitschrift für französische Sprache u. Lit.*, T. XIV, p. 244, 1892.

¹ M^{me} Boy de la Tour, nièce de Daniel Roguin, l'ami de Rousseau, née Julianne-Marie Roguin (1715-1780), avait épousé le 3 mai 1740 un Neuchâtelois, Pierre Boy de la Tour (1706-1758) et vivait à Lyon. Voy. Philippe Godet et Maurice Boy de la Tour, *op. cit.* — H. de Rothschild, *op. cit.*, et *Les amies de Rousseau*, par Emile Faguet, 1912. — « La mère de M^{me} Boy de la Tour, Esther Goudet, que le tableau généalogique Rothschild (*Op. cit.*) dit être originaire de Lyon, appartenait à une famille genevoise, encore florissante aujourd'hui. (Califfe : *Notices généalogiques sur les familles genevoises*, III, p. 244. » Cité par E. Ritter, *Zeitschrift für französische Sprache u. Lit.*, T. XIV, p. 244, 1892.)

Rousseau fit la connaissance de M^{me} Boy de la Tour pendant ce séjour à Yverdon ; il avait autrefois rencontré son mari à Lyon. On peut cependant admettre comme certain que Daniel Roguin devait avoir abondamment parlé de Rousseau à sa nièce. De telle façon que, rencontrant Rousseau pour la première fois, M^{me} Boy de la Tour se trouvait en face d'un homme qu'elle connaissait déjà, autrement que par sa célébrité. Mais l'intimité de M^{me} Boy de la Tour et de Rousseau date d'Yverdon. « M^{me} Boy de la Tour était venue à Yverdon voir son oncle et ses sœurs ; sa fille aînée (Madeleine, la future M^{me} Delessert, pour qui Rousseau écrivit les *Lettres élémentaires sur la Botanique*, âgée d'environ quinze ans, m'enchanta par son grand sens et son excellent caractère. Je m'attachai de l'amitié la plus tendre à la mère et à la fille. » (*Confessions*, L. XIII, 1762.)

² *Confessions*, L. XIII, 1762.

On conçoit facilement que le pittoresque du chemin ne retînt point l'attention de Rousseau, dont l'esprit était encore agité par les orages de la veille et inquiet devant l'incertitude du lendemain. Nulle part, il n'a relaté les impressions de cette journée, dernière étape du voyage d'exil commencé à Montmorency. Les pensées du banni étaient ailleurs. Et sans doute dût-il prêter une oreille distraite aux propos du colonel Roguin!

Au-dessus de Mauborget, la route coupe en deux le plateau, — larges prairies aux lignes tranquilles, — s'incline au nord et redescend vers la vallée. Un voyageur, Ch. de Hennezel, qui fit le trajet douze ans plus tôt, a joliment décrit ce site :

« Nous arrivâmes dans une petite plaine parsemée de pâturages et de chalets. Nous fûmes nous rafraîchir d'excellent laitage dans un chalet nommé la Redella ¹. Après avoir traversé encore quelques bois de sapins et de hêtres nous nous trouvâmes sur une hauteur au moment où le soleil étoit sur son déclin. Rien de plus agréable que de voir cette vallée dans laquelle serpente la Reuse, et de distance en distance de très beaux villages, Môtiers, Boveresse, Fleurier, Couvet, et beaucoup de hameaux ; des troupeaux çà et là dans les pâturages et des chalets de toute part... les chansons rustiques chantées par les bergers et dont la plupart ont un caractère analogue au local, tout cela vous inspire un sentiment vif et touchant qu'on ne sauroit rendre ². »

« Des chalets de toute part! » Pierrenod, déjà au penchant de la côte qui s'abaisse sur Môtiers, est l'un de ces chalets. Mais ce terme risquerait de fausser

¹ On écrit : *La Redallaz*, ferme située non loin de Pierrenod.

² Extrait d'une relation du journal de Ch. de Hennezel, citée par M. Maurice Boy de la Tour. (Musée neuchâtelois. *Op. cit.*, n° 1, p. 6.) — Voy. aussi Ph. Godet M. Boy de la Tour, *Op. cit.*, P. X, n° 3.

la représentation qu'on pourrait se faire du tableau de Hennezel, si on lui accorde le sens que, de nos jours, l'usage a consacré à tort, c'est-à-dire l'habitation de bois, telle qu'on la voit dans les Alpes. Car il s'agit ici de spacieuses constructions de pierre, métairies habitées toute l'année, et de vastes étables.

La route qui, à cette époque, reliait, par ces hauteurs, les terres de la République bernoise à celles du roi de Prusse, traversait les prés de Pierrenod. Ses vestiges sont encore visibles dans la forêt là où les ronces n'ont pas tout recouvert. Et, isolée, émergeant de l'herbe, à cent mètres de la maison, — caillou trapu, symétrique, gris, enfoncé là comme un roc de la montagne, — la borne-frontière¹. En supposant que le colonel Roguin indiqua à son compagnon la ferme de sa sœur — geste, en somme bien légitime ! — et, en même temps la frontière, on peut conclure à coup sûr que le caillou gris l'impressionna davantage que Pierrenod. Les frontières jouent un rôle si grand dans la vie de Rousseau !

Mais sous eux se creusait la vallée. Au fond, entre les pans boisés des montagnes, les champs étalaient leur fécondité. La rivière luisait, droite dans la plaine, pareille à une chaussée sans fin. Des toits autour des clochers. Des tronçons de routes, striées d'ombres d'arbres. Au bout des chemins, des habitations solitaires. De l'autre côté, les forêts remontaient les pentes. Et ainsi, par longues bandes parallèles, par larges vagues paisibles de pâturages et de bois alternant, les contreforts du Jura s'éloignaient et joignaient la France qui était là-bas, à l'horizon, cette

¹ Voy. la *Carte de la Principauté de Neuchâtel*, levée par J.-F. d'Osterwald (en 1801-1806), Paris. Osterwald écrit : *Pierenod*.

ultime arête, cette ligne légère comme un trait au fusain.

Rousseau, inquiet, contemplait Môtiers. Le village, en bordure du vallon, se découpait avec netteté. De ses maisons agrestes, quelque chose de reposant se communiquait qui invitait à la joie de vivre. Cependant, le proscrit au cœur lourd ne pouvait qu'interroger anxieusement ce paysage où son existence allait désormais tenir. Quelles espérances exalter? Quel accueil lui réserveraient ces hommes, sujets d'un prince que l'*Emile* accablait? « Ainsi, écrit Rousseau, j'étais bien sûr d'être inscrit en encre rouge sur les registres du roi de Prusse.... J'osai pourtant me mettre à sa merci¹... » et franchissant la frontière, il suivit le chemin de Môtiers.

Pauvre Jean-Jacques! Lui qui, quelques semaines auparavant, fuyant la France, entraît sur le territoire de Berne, en baisait le sol, et s'écriait transporté : « Ciel protecteur de la vertu, je te loue, je touche une terre de liberté ²! » Quels espoirs déçus! Quelle confiance abattue!... On conçoit dès lors, si on rapproche ces deux événements, l'amère méditation qui dut éclore en son esprit à l'aspect du caillou gris dans la prairie. Souvenons-nous des lignes liminaires du Livre douzième des *Confessions* : « Ici commence l'œuvre de ténèbres dans lequel, depuis huit ans, je me trouve enseveli.... » La borne de Pierrenod, dans « l'œuvre de ténèbres », n'est-elle pas le symbole de la fatalité et de sa destinée traquée?

* * *

Le séjour à Môtiers est archi-connu ³. Les *Confessions* n'en donnent toutefois qu'une image incomplète.

¹ *Confessions*. L. XII. 1762. — ² *Confessions*. I.. XI. 1762.

³ Rousseau séjourna à Môtiers du 10 juillet 1762 au 8 septembre 1765.

Il faut chercher ailleurs le complément de cette relation sommaire, et plus encore que la correspondance ¹ de Rousseau, scruter les études que consacrerent à cette période de sa vie, d'érudits critiques ². Mais, « pour qui aime à connaître les détails de la vie privée de Jean-Jacques, ses occupations, son intérieur domestique, ses manies, ses enfantillages, ses querelles avec ses voisins, ses commérages, ses ingérences maladroites dans les affaires d'autrui, ses achats, ses excentricités, en un mot, Jean-Jacques en robe de chambre et en pantoufles, ³ » c'est dans les *Lettres* à son amie neuchâteloise, M^{me} Boy de la Tour-Roguin, qu'on les y découvrira ⁴. C'est encore dans ces *Lettres* que j'ai puisé les renseignements qui constituent le trame infiniment ténue de ces pages.

Arrivé à Môtiers le 10 juillet 1762, Rousseau, une semaine plus tard, écrit sa première lettre ⁵ à M^{me} Boy de la Tour. M^{me} Boy de la Tour toujours à Yverdon, a chargé Jean-Jacques d'une commission pour M^{me} Girardier ⁶, sa belle-sœur, habitant à Môtiers, la maison contiguë à la sienne. Il s'agit du projet de passer en famille une journée à la montagne ; Jean-Jacques est aussi convié, naturellement. « M^{me} Girardier, très sensible à votre invitation, auroit grande envie d'en profiter ; mais elle craint cette grande corvée pour vous et pour vos enfants durant ces chaleurs.... L'espoir de l'accompagner m'a fait animer sa bonne volonté par quelques mots d'encourage-

¹ Rousseau : *Œuvres*. I, X et XI. Hachette, 1887.

² Voy. : Guillaume, Berthoud, Ritter, Jansen, Maugras et Boy de la Tour.

³ Léo Claretie : *Préface* (p. IX) du livre de Rotschild. *Op. cit.*

⁴ Rotschild : *Op. cit.* — Ph. Godet et M. Boy de la Tour, *op. cit.* — E. Faguet *op. cit.*

⁵ Du 18 juillet 1762.

⁶ Née Anne-Marguerite Boy de la Tour (1704-1781), femme du major J.-J. Girardier

ment dont elle n'avoit pas besoin, mais que j'ai cessés, les voyant inutiles. » Evidemment, c'est de Pierrenod qu'il est question ici. La réponse de M^{me} Boy de la Tour ne fait aucun doute :

« Vous auriez eu le courage, mon cher ami, d'accompagner ma belle-sœur ? qu'il serait doux pour moi de vous voir avant que de m'en aller ! Il faut, de toute nécessité, que je retourne sur ma montagne ¹, j'attendrai que les chaleurs ne soient pas si fortes, à toute bonne fin vous en saurez le jour. Vos amis et amies ² seront de la partie ; que ce jour pour moi aura de délices si vous y êtes ³ ! »

Ce jour arriva. Une lettre de M^{me} Boy de la Tour nous en persuade ⁴ ; en même temps, on peut inférer qu'entre temps une lettre de Jean-Jacques ne nous est pas parvenue. Il n'existe aucun récit de cette course. Un seul détail : au cours de la journée, qui ne manqua pas d'être sûrement des plus agréables, M^{me} Boy de la Tour fait une chute peu grave et se meurtrit légèrement. Puis on se sépare. Rousseau redescend à Môtiers et ses amis rentrent à Yverdon ⁵. « Vous êtes bien bon, très cher ami, écrit le 23 août, M^{me} Boy de la Tour, d'avoir de l'inquiétude sur mon compte, j'en suis quitte pour un peu de meurtrissure. J'ai cru devoir moi-même vous le dire pour répondre à vos bontés. Je me porte à merveille et me rappelle avec délices les moments heureux que j'ai

¹ M^{me} Boy de la Tour-Roguin ne possédant pas, sur les hauteurs du Jura, d'autres domaines que Pierrenod, c'est donc bien cet endroit qu'elle désigne en parlant de « sa montagne ».

² Vraisemblablement, les Roguin et les filles de M^{me} Boy de la Tour, Madeleine, Julie et Elisabeth (*Elisabeth-Emilie* (1754-1781) épouse Guillaume Mallet, banquier à Paris).

³ Du 20 juillet 1762. — ⁴ Du 23 août 1762.

⁵ Pierrenod est à 1 1/4 heure de marche de Môtiers et à 5-6 heures d'Yverdon.

passés avec vous, qui n'ont été troublés que par la crainte que cette terrible course ne vous incommodât ¹. » Et ce post-scriptum qui nous apprend que Thérèse était aussi de la partie : « Mes salutations à M^{lle} Le Vasseur, que j'ai été charmée de connaître ². » A tant d'intérêt, qu'avivent les lumineuses heures de la veille, Jean-Jacques, une semaine après, répond fort gentiment ceci :

« Il est donc bien sûr, très honorée Dame (car un concierge doit parler à sa Dame avec le respect convenable) que vous ne vous sentiez point incommodée de vôtre chute. Je m'en réjouis de tout mon cœur, et en vérité, il ne seroit pas juste qu'un voyage qui me laisse tant de souvenirs agréables vous en laissât de douloureux ³. »

A la fin de l'été, M^{me} Boy de la Tour regagne Lyon, où elle habite. Son premier soin est de penser aux commissions innombrables et variées dont l'a chargée Rousseau en train de se monter une garde-robe arménienne. Et au bout d'une longue missive⁴ où M^{me} Boy de la Tour, avec une sollicitude touchante, énumère ses achats et déclare « qu'on ne perdra pas un moment pour faire l'envoi de ces bagatelles », et qu'elle joindra « à la petite caisse chandelles et papier », le souvenir de Pierrenod apparaît : « Suivant l'ordre que j'ai donné, vous aurez un couple de chambres l'été prochain sur ma montagne. Il faut espérer que vous serez là en

¹ Lettre datée d'Yverdon.

² *Confessions*, L. XII. 1762. En s'installant à Môtiers, Rousseau fut l'hôte des Girardier. « Je mangeai chez elle (M^{me} Girardier) en attendant que Thérèse vînt venue et que mon petit ménage fût établi. » Thérèse Le Vasseur que, dans sa fuite, Rousseau avait laissée à Montmorency, arriva à Môtiers le 20 juillet. « Je me hâte de vous apprendre, mande Rousseau le 21 juillet, à la maréchale de Luxembourg, que M^{lle} Le Vasseur est arrivée ici hier, en assez bonne santé. » (*Œuvres*, T. X, p. 350.)

³ Du 30 août 1762. — ⁴ Du 4 octobre 1762.

paix. Je désire votre bonheur autant que le mien ¹. » Cet « ordre » est un aboutissement. Son origine remonte au jour de l'excursion à Pierrenod, environ deux mois auparavant ; M^{me} Boy de la Tour, heureuse du bonheur de Jean-Jacques dans cette agreste solitude, propose à son ami de lui faire aménager un petit appartement à la ferme. En réduisant un peu la grange, on pourrait construire là deux chambres, où il serait chez lui, dont il pourrait disposer comme il l'entend. Jean-Jacques, que cette offre si aimable séduit, entoure sa réponse de belles phrases qui ne disent ni oui ni non, craignant d'une part de décourager une amitié si fervente et de l'autre, retenu par des scrupules évidemment sincères. Sa réponse ² confirme cette hypothèse :

« Vous êtes trop bonne, Madame, et trop bienfaisante de vouloir bien me faire établir une maison de campagne sur la montagne, mais gardez-vous de faire cette dépense pour moi qui suis si peu sûr d'en profiter. J'ignore encore comment je supporterai cet hiver ; mais dussai-je me bien porter le printemps prochain, me voilà devenu si esclave, si dépendant de toutes choses, que quelque plaisir que j'aie d'habiter votre maison ³ je ne puis jamais me répondre de ce que je deviendrai d'une année à l'autre. »

Mais M^{me} Boy de la Tour ne l'entend pas sur ce ton-là, et, femme de tête autant que de cœur, elle écrit à Jean-Jacques deux semaines plus tard ⁴ :

¹ On trouvera la signification de cet espoir et de ce désir à la note 2 de la page suivante.

² Du 9 octobre 1762.

³ Détachée de son contexte, cette phrase pourrait prêter à l'équivoque, et s'appliquer aussi à la maison de Môtiers ; mais ici, il ne peut s'agir que de Pierrenod que M^{me} Boy de la Tour projette d'aménager en « maison de campagne » pour Rousseau. — ⁴ Du 26 octobre 1762.

« Vous avez beau dire, cher ami, vous aurez un petit appartement sur ma montagne, où vous serez j'espère plus tranquille ¹ ; je suis mortifiée de ce que vous ne pouvez l'avoir à Môtiers. »

Une lettre de Madelon accompagnait celle de sa mère. La jeune fille, en propos badins fort bien dits, confesse à Jean-Jacques la vive impression qu'il

¹ Ce propos, qui semble anodin, demande un commentaire : à travers le souhait de M^{me} Boy de la Tour transparait l'inquiétude et les agitations de l'infortuné Jean-Jacques. Môtiers n'est pas suffisamment paisible ; on jacasse trop autour de Rousseau ; on le regarde trop ; cette curiosité l'effarouche ; il manque de solitude et il en a tant besoin ! le repos intérieur lui échappe. Il ne peut être ici question de sa brouille avec ses voisins, les Girardier, qui date de janvier 1763, non plus que des tracasseries avec les indigènes, dont les symptômes ne se dessinent pas avant le mois de mai 1763. Où et quand s'est-il confié à son amie ? Où et quand lui a-t-il laissé entrevoir l'amertume dont débordait son cœur ? Leurs lettres ne révélant rien à ce sujet, c'est donc à Pierrenod, leur seule et unique rencontre depuis celle d'Yverdon, qu'on peut rattacher, par une conjecture fragile mais logique, les vœux de M^{me} Boy de la Tour et les rétablir dans leur sens primitif. La double condamnation de l'*Emile* et du *Contrat social*, l'expulsion de France et de Berne, l'interdiction à Genève ; voilà de quoi bouleverser le malheureux grand homme. « J'étais un impie, un athée, un forcené, un enragé, une bête féroce, un loup.... Quoi, le rédacteur de la *Paix perpétuelle*, souffle la discorde ; l'éditeur du *Vicaire Savoyard* est un impie ; l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* est un loup ; celui de l'*Emile* est un enragé ! » (*Confessions*, L. XII. 1762.)

Au reste, si, pressé de prier son amie de Lyon de soigner ses mille et une commissions de ménage, il oublie d'exhaler ses plaintes, en parcourant sa correspondance générale, on surprend dans presque toutes les lettres de Môtiers qui précédèrent a rencontre de Pierrenod, des jérémiades et des blasphèmes. Voici, prises au hasard, quelques citations. Le 21 juillet 1762, il écrit à M. de Gingins de Moiry : « Je savais qu'on ne pouvoit dire impunément la vérité dans ce siècle, ni peut-être dans aucun autre ; je m'attendois à souffrir pour la cause de Dieu ; mais je ne m'attendois pas, je l'avoue, aux traitemens inouïs que je viens d'éprouver. De tous les maux de la vie humaine, l'opprobre et les affronts sont les seuls auxquels l'honnête homme n'est point préparé. Tant de barbarie et d'acharnement m'ont surpris au dépourvu.... vous me la conserverez, monsieur (votre estime), je l'espère, malgré les hurlements du fanatisme et les noirceurs de l'impiété. » (*Œuvres*, T. X, p. 349.)

A M...., juillet 1762 : « J'ai rempli ma mission, monsieur, j'ai dit tout ce que j'avais à dire ; je regarde ma carrière comme finie ; il ne me reste plus qu'à souffrir et à mourir.... Les maux et l'adversité ont achevé de m'ôter le peu de vigueur d'esprit qui m'étoit restée, je ne suis plus qu'un être végétatif, une machine ambulante » (*Œuvres*, T. X, p. 350.)

a. Cet « être végétatif » qui respire l'anémie et la mollesse est singulièrement loin de l'homme hardi et vigoureux dépeint dans le dialogue de Voltaire avec un

lui a faite et évoque d'une façon charmante le pique-nique de Pierrenod¹:

« ... Quels plaisirs que j'ai eus à Rolle ou à Genève, ils ont toujours été très inférieurs à ceux que j'ai goûtés avec vous. Toutes promenades me sont insipides quand je pense à celles que nous faisions au bord du lac du côté de *Champittet*²; les repas les plus recherchés ne sont pas comparables pour mon goût à celui que nous fîmes sur la montagne, où la crème qui n'était pas servie dans de la porcelaine n'en était que meilleure³. »

La décision de la mère et les grâces de la fille finissent par avoir raison de l'entêtement de Jean-Jacques. Pour la forme, il s'obstine à écarter avec discrétion l'offre tentante qu'un sort meilleur lui ménage :

« Vous voulez donc absolument que j'aye un appartement sur votre montagne, — questionne-t-il, — et moi je vous réitère que si vous faisiez pour moi cette dépense vous feriez

ouvrier du Val-de-Travers et que le pasteur de Montmollin rapporta à Rousseau : »
Voltaire. — Comment! ce piéd-plat va en carrossel le voilà donc bien fier?

L'ouvrier. — Oh! monsieur, il se promène aussi à pied. Il court comme un chat maigre, et grimpe sur toutes nos montagnes!

(*Œuvres*. T. X, p. 280. Lettre à M. Moulou.)

A Milord Maréchal, août 1762 : « Non milord, je n'ai pas besoin que les agréables de Môtiers m'en chassent pour désirer d'habiter la tour Carrée (ruines du château qui dominant le village), et si je l'habitois, ce ne seroit sûrement pas pour m'y rendre invisible; car il vaut mieux être homme et votre semblable que le *Tien* du vulgaire et *Dalai-Lama*. » (*Œuvres*. T. X, p. 364.)

« Il est certain qu'il y a des gens de mauvaise humeur à Neuchâtel qui meurent d'envie d'imiter les autres et de me chercher chicanne à leur tour. » (Lettre à Moulou, 10 août 1762. *Œuvres*. T. X p. 360.)

Chose bizarre, le passage des *Confessions* ayant trait à ce moment de sa vie ne trahit nullement un état d'âme aussi tourmenté : « Ayant quitté tout à fait la littérature, dit-il, je ne songeais plus qu'à mener une vie tranquille et douce autant qu'il dépendroit de moi. » C'est sans doute pour lui faciliter cette « vie tranquille » que M^{me} Boy de la Tour lui prépare la retraite de Pierrenod!

¹ Madeleine Boy de la Tour née en 1747, épouse en 1766 Benjamin Delessert (Voy. *Tableau généalogique de la famille Boy de la Tour*, Rotschild, . *op.cit.* p. 298.)

² Maison de campagne à vingt minutes d'Yverdon, à l'est de Clendy. (Voy. Ph. Godet et M. Boy de la Tour. *Op. cit.*, n° 2, p. 190.)

³ Cette lettre est aussi datée du 26 octobre 1762.

une chose très peu raisonnable, puisqu'il n'est rien moins que sur que je puisse en profiter. »

Et, après réflexion, il ajoute avec franchise :

« Du reste le séjour m'en plairoit si fort, que s'il y avoit de l'eau et une cave et que je fusse le maître de choisir mon habitation je n'en prendrois point d'autre que celle-là ; car après avoir bien pesé tous les inconvénients, je trouve au fond qu'ils seroient pour moi de vrais avantages ; mais qui peut répondre de soi pour un an ? je ne répondrois pas de moi pour un jour ¹. »

Voici l'hiver ; ce projet tombe. Le vallon est enlisé dans les frimas, et Jean-Jacques se confine en chambre. De part et d'autre, on se tait au sujet de Pierrenod. Des préoccupations plus pratiques encombrant les six lettres de Jean-Jacques espacées jusqu'au printemps suivant ; celles de M^{me} Boy de la Tour manquent malheureusement. Puis, la neige se retire lentement vers les hauteurs. Les beaux mois reviennent. Les pentes reverdissent. Le soleil de mai embaume sur les pâturages en fleurs. C'est le moment de reprendre la conversation abandonnée à l'arrière-automne. Et Pierrenod reparait entre l'inventaire de paquets contenant « un bonnet d'été, une rame de papier, un grand portefeuille et du camelot cannelle pour une robe avec la doublure de toile de coton » et le compte des déboursés. Ce 7 mai 1763, Jean-Jacques est d'humeur chagrine. Le récent départ de Mylord Maréchal l'a affecté profondément et l'hostilité des gens de Môtiers, qui commence à se faire jour, ajoute à sa tristesse :

¹ Du 6 novembre 1762.

« Vous savez, sans doute, Madame, le départ de Mylord Maréchal mon protecteur, mon ami, et le plus digne des hommes, parti le 30 du mois dernier à mon très grand regret. Sa perte est une des plus cruelles que je puisse faire ; il me laisse sans appui et qui, pis est, sans ami au milieu de gens très mal intentionnés plus partisans de l'Archevesque de Paris que les catholiques, et dont les cœurs sont bien éloignés de sentir le respect qu'on doit aux malheureux. Du reste étant ici sous l'immédiate protection du Roi j'attends paisiblement de savoir comment on s'y prendra pour me chercher querelle, en quoi, si cela n'arrive pas, on manquera plustot d'occasion que de volonté. Quelque doux qu'il me soit d'habiter la maison d'une si digne et chère amie, je ne vous cache point que si j'étois en meilleur état j'irois chercher à vivre parmi des gens qui me vissent au milieu d'eux avec plus de plaisir. Mais dans la vie languissante et valétudinaire que je mène on ne se déplace que quand on y est forcé. Dans cette situation je n'aurois pas dû laisser entreprendre le travail de votre montagne, si vous m'eussiez assuré moins positivement qu'il seroit agréable pour vous-même d'y avoir un logement¹. D'ailleurs, la dépense en est commencée ; pour qu'elle ne soit pas perdue il faut laisser achever. J'attends avec empressement le moment d'aller m'y établir, bien sûr, Madame, d'habiter avec plus de plaisir votre chalet dans un désert que les Palais des Rois dans les Villes. »

¹ Cet argument paraît assez bizarre. M^{me} Boy de la Tour peut certainement avoir affirmé à son ami que ce logement lui serait agréable à elle-même, mais pourquoi ce rappel intempestif de Rousseau environ dix mois après le commencement des travaux ? Il se peut aussi que M^{me} Boy de la Tour — dans l'une des lettres égarées et dont la remarque de Jean-Jacques fait supposer le sens — ait exprimé son étonnement au sujet du manque d'entrain de Jean-Jacques à propos de l'appartement sur la montagne. Quant à « la vie languissante et valétudinaire » qui aurait dû lui interdire de le laisser entreprendre, s'il avait compris que c'était avant tout pour lui que M^{me} Boy de la Tour faisait ces dépenses, il est permis de tenir pour suspects ces regrets rétrospectifs.

« Voué au triste sort d'être toujours aidé, secouru, et sauvé par autrui, il se résignait en gémissant à cet austère sacrifice.... » « Une des plus grandes rigueurs de ma destinée, — écrit-il à M^{me} Boy de la Tour, de Monquin, le 6 octobre 1769, —

Cette longue citation, était nécessaire pour amorcer le passage relatif à Pierrenod et en expliquer l'accent de regret. Avec quelle acrimonie Jean-Jacques dit cela : « vôtre chalet dans un désert » et « les Palais des Rois dans les Villes ». Avec quelle joie chargée de mépris, il oppose ces deux propositions et amplifie la seconde en l'affublant d'imposantes majuscules ¹ !

Cependant, M^{me} Boy de la Tour n'est pas dupe. Elle laisse passer ce souffle d'anertume avec la meilleure grâce du monde et, s'étant apitoyée sur l'ami, en butte à tant d'ennuis, et indignée de tant de méchanceté ², elle déclare simplement : « J'ai enfin reçu une

et de celles que je sens le plus, est d'être toujours à charge à mes amis, et de leur être toujours inutile. Ceux qui disposent de moi avec autant de barbarie que d'iniquité ont bien choisi dans mon cœur les endroits les plus sensibles pour ne perdre aucun de leurs coups.... » On eut rarement aussi mauvaise grâce à se plaindre. Mais c'était le sort de Jean-Jacques de considérer comme des infortunes les bontés qu'il lui fallait subir. (Léo Claretie : *Préface du Rotschild. Op. cit.*, p. XVII.)

¹ Le même jour (7 mai 1763), Rousseau écrivait à Moulton : « Pour Dieu, cher ami, ne laissez point courir cet impertinent bruit d'une résidence auprès des cantons. Je parierois que c'est une invention de mes ennemis pour me faire regarder comme un homme abandonné.... Vous savez que je viens de perdre Milord Maréchal, mon protecteur, mon ami.... Pour me mettre en sûreté, autant qu'il est possible, contre la mauvaise volonté des gens de ce pays, il m'envoya, avant son départ, des lettres de naturalité.... Quoi qu'il en soit, jugez si dans mon accablement j'ai besoin de vous. » (*Œuvres*. T. XI, p. 61.)

² « Quoi, est-il possible que l'on puisse vous inquiéter et vous faire de la peine ? Vous qui devriez avoir toute la terre pour ami et protecteur. Je suis outrée qu'il y ait des créatures humaines qui pensent si mal. » (Du 1^{er} juin 1763.)

Faguet incline à croire que les ennuis auxquels M^{me} Boy de la Tour fait allusion ici viennent à Rousseau « très probablement du côté de Genève et de Ferney ; car si c'était des tracasseries locales, elle serait sans doute plus précise en ses expressions. » (*Op. cit.*, p. 324.) Cette opinion est très discutable ; dans la lettre qui provoque cette réponse, Rousseau dit catégoriquement : « Si j'étois en meilleur état, j'irois chercher à vivre *parmi des gens qui me vissent au milieu d'eux* avec plus de plaisir. » Cette précision ne laisse aucun doute, il s'agit bien de la collectivité immédiate où vit Rousseau. Un autre passage de cette même lettre insiste sur la solitude où le laisse le départ de Mylord Maréchal, « au milieu de gens très mal intentionnés » ; le témoignage enfin de la lettre à Moulton est irréfutable : « La mauvaise volonté des gens de ce pays ». Mais ces tracasseries locales peuvent s'ajouter à celles qui viennent du côté de Genève et Ferney... et de Paris.

lettre de M. Clerc ¹, qui me dit l'ouvrage sur la montagne presque fini. Ordonnez et faites faire à votre fantaisie, il a mes ordres et vous ne sauriez plus m'obliger. » Mais la bouderie de Jean-Jacques n'est pas sans motif sérieux, du moins en apparence : elle a vite fait de le discerner. Aussi, effleurant avec une exquise sensibilité cet esprit ombrageux, et pour lui démontrer son erreur, elle poursuit sans discuter : « Tout cela me sera très utile un jour, n'y épargnez rien, de grâce. » Et elle termine par ce vœu qui est plus d'une amie affectueuse et tendre que d'une « maman dévouée » : « Je voudrais être à portée d'y faire travailler moi-même ². » Une telle gentillesse est communicative. Au contact de ces frôlements de cœur, la méchante humeur de Rousseau s'évanouit comme par enchantement. Il se tenait sur la défensive, prêt à attaquer à la moindre contrariété, au lieu de cela, on le cajole. Voilà notre homme tout ragaillardi. Et, heureux comme un écolier pris en faute et pardonné, il chausse ses gros brodequins, passe son herbier au dos, empoigne son bâton et en route pour Pierrenod !

« On travaille sur la montagne, — annonce-t-il fièrement quelques jours plus tard ³, — mais comme on ne s'est mis en train tout de bon que cette semaine, je ne sais quand les chambres seront prêtes et si je pourrai les habiter cet été. »

¹ Voy. *Annales J.-J. Rousseau*. T. II, p. 264, n° 4.

² 1^{er} juin 1763. — ³ 10 juin 1763.

CHARLES GOS.

(*La fin prochainement.*)



Beaux-Arts.

DÉCORATEURS DE MODE, MODES DÉCORATIVES ET CHOSES DE DEMAIN.

Dans une des scènes de l'*Ami des femmes* Dumas fils fait dire à un de ses personnages que la mode a toujours consisté pour le beau sexe à passer de l'aspect d'un fourreau de parapluie à celui d'une sonnette.

Le dix-huitième siècle a vu les robes bouffantes en cloche et les paniers ; l'Empire imposa la robe étroite tombant droite et drapée selon l'antique ; la Restauration revenait aux jupons amples de Madame de Nucingen et de Madame de Restaud et le vingtième siècle créait la robe entravée. *Sic transit gloria mundi*. En regardant le portrait de sa grand'mère chaque génération riait aux larmes de son costume. Chaque temps, chaque période, chaque époque eut son genre et ne se fit pas faute de copieusement ridiculiser le genre passé et cela même est le propre de la mode. la condition *sine qua non* qui lui permet une existence sans cesse renouvelée. La mode est aussi une partie de l'histoire anecdotique et en dit

souvent long. Souvent, grâce à un ruban, grâce à la coupe d'une veste elle est plus vivante que l'histoire même. Futilités, bagatelles ; peut-être, mais combien charmantes. Aujourd'hui, si on se rappelle peu ou bien vaguement la conspiration De Cases et Polignac ou l'esquisse d'alliance de Napoléon III et de l'Espagne, tout le monde, par contre, se souvient parfaitement que Mimi Pinson chaussait des cothurnes, portait des *manches-à-gigot* et des *anglaises* et que Madame Tallien demi-nue, drapée dans un cache-mire des Indes de la manufacture de Lyon, se promenant à Armenonville avait une coiffure accommodée à la *Titus*. De ces charmantes héroïnes nous avons des portraits et des images de leurs robes. Pour nous renseigner sur cela il n'y a qu'à feuilleter les délicieux recueils de la *Mésangère*, des *Grandes Modes parisiennes* ou du *Costume parisien* ; et l'on retrouve alors facilement l'habillement de nos ancêtres. Petits dessins d'un goût charmant et très agréablement coloriés au pinceau. Il émane de ces collections comme un charme suranné et vieillot et un parfum de bonne compagnie qu'on ne respire plus dans nos *dancings*.

Aujourd'hui la mode a ses images tout comme alors, et même elle a ses peintres et ses dessinateurs attitrés. Non pas des La Gandara, des Boldini, des Hellen, mais beaucoup mieux que cela. Toute manifestation ayant toujours eu ses poètes, ses chroniqueurs, ses peintres, ses défenseurs, la mode se devait à elle-même d'avoir les siens. Etant essentiellement une industrie de grand luxe, la mode avait besoin de bons dessinateurs qui lui présentassent ses nouveautés avec goût, mesure et harmonie. Fi du catalogue gravé sur bois ou mal lithographié !

Ce fut le grand couturier Paul Poiret qui, le tout premier, eut l'idée de ne plus vulgariser la création de ses modèles par le moyen de banales photographies ou d'images douteuses. En 1909 il s'adressa au peintre Georges Lepape en le chargeant de collaborer à son livre : *Choses de chez Poiret*. La mode était alors à l'exotisme : au persan. En tournant les pages du charmant album de Lepape (aujourd'hui curiosité de bibliophile) on ne rencontre que femmes aux poses alanguies, sultanes ou odalisques coiffées de turbans à aigrettes-colonelles, à oiseaux du paradis-pleureurs ou plumes d'autruches-amazones. Un petit enfant nègre porte un plateau chargé de fruits et d'épices et aide sa maîtresse à nourrir des oiseaux des îles dans une volière dorée. Au fond un jardin à la française. Ou bien encore, dans l'amoncellement des coussins curieusement bigarrés, la parisienne d'alors est mi-couchée devant une nuit bleue et rêve, les yeux agrandis de Koheul vers les tempes.

Ces images, dessinées généralement au trait de couleur et enluminées de gouache, sont délicieuses et ont la saveur d'un fruit un peu vert. Mais quel métier habile, quelle maîtrise d'exécution qui se développera chaque jour davantage. Lepape édite plus tard *Modes et Manières d'aujourd'hui*, petit volume introuvable actuellement. Martin, George Barbier continuent en se l'adaptant le genre créé par Lepape alors que Pierre Brissaud renoue avec la plus pure tradition française du XVIII^e siècle au moyen d'aquarelles d'une habileté et d'un goût hors ligne. La maîtrise d'un Pierre Brissaud est chose étonnante. Bénito et Guy Arnoux, eux, travaillent plutôt selon le genre de l'ancienne imagerie d'Epinal

et leurs pastiches adroits ne manquent pas de charme quoique d'un intérêt plus relatif. En 1913 la *Gazette du Bon Ton* est fondée à la librairie Centrale des Beaux-Arts, chez Lucien Vogel. Lepape, Brissaud, Barbier, Boutet de Monvel, Marty, Martin y collaborent régulièrement jusqu'au moment de la guerre. Ce charmant journal (dont les premières années font déjà prime) quoique d'un prix très élevé fut et est encore le plus fidèle et gracieux miroir des modes et façons de notre siècle. Les grands couturiers y donnent des modèles inédits que les artistes présentent au public dans des cadres de choix : vrais petits tableaux tenant de la miniature et de l'art décoratif le plus pur. Le succès de la *Gazette du Bon Ton*, interrompue par la grande guerre, devait tenter forcément les imitateurs et lui créer des confrères. *Le Jardin des Modes Nouvelles* et *Le Bon Genre* paraissent alors. *Le Bon Genre* imitant, peut-être, un peu trop, grâce à son tout petit format de carnet et ses pages gravées les anciennes *Modes Françaises* de 1830.

Tout un art nouveau fleurit et prospère et, soit à la galerie Devambez, soit à la galerie Manuel on peut régulièrement chaque printemps, à l'époque du « Grand-Prix », visiter des expositions où les dessinateurs de mode montrent leurs inventions les plus réussies et leurs imaginations les plus originales.

Mais la Mode, par elle-même est déjà et devient chaque jour davantage un véritable art décoratif. J'ai sous les yeux actuellement les modèles et les collections de la Saison d'été et d'hiver 1922 des grands faiseurs parisiens. Il faut mettre au tout premier plan Paul Poiret, Jeanne Lauvin et Nicole Groult, lesquels sont les tout premiers entre les meil-

leurs par leurs créations de mode décorative, de bon style et de grand goût.

Dieu merci, la mode se transforme. On ne verra plus le rastaquouérisme érigé en loi envahir les ateliers de la haute-couture. Cela est une vraie réaction, enfin. Fini le *tango* canaille, le *shimmy* épileptique et la douteuse *scottish espagnole*. Il ne sera plus de mise pour les femmes d'afficher des démarches onduleuses de filles de barrière aux bals-musette ou de gigolettes de boulevards extérieurs. Laissons danser la *fricassée* et la *monaco* dans les guinguettes et les bastringues dont le tango n'aurait jamais dû sortir. La bonne compagnie ne se galvaudera plus en des danses de *cow-boys* et de filles de bouges. Et cela uniquement parce-que la mode impose le corset sanglé, et la gorge « en pommes » selon l'expression du XVIII^e siècle. Trop longtemps la mode avait été s'inspirer de l'art nègre et du clinquant municho-byzantin ou sud-américain. Les femmes ne se feront plus raser le crâne pour porter des perruques en tulle comme il est de genre actuellement. Fini le maquillage à l'ocre pour la ville; les cigarettes opiacées et la seringue de morphine tout comme la boîte à cocaïne sont par trop démodées. On en revient aux printemps de nos bisaïeules et je sais certaines robes de campagne pour l'été, robes de Lauvin ou de Poiret qui feront admirablement le jeu d'occupations plus séduisantes. Il sera tout indiqué, Madame, qu'ayant déposé vos bagues sur la table de la cuisine de votre maison des champs vous plongiez vos bras enfarinés dans un grand bol, tout occupée à la confection d'une pâte de tarte ou de brioche. Vous aurez la robe à cela et ainsi vous resterez aussi beaucoup plus dans la tradition de votre race et de Madame

votre grand'mère, laquelle ne dansait point le *fox-trott*. Vous porterez de la percale, de l'indienne à ramages, du seize-vingt à fleurettes ou de l'organdi bien badigeonné d'empoî. Pour l'hiver la *polka* et la valse allemande à trois temps remplaceront les danses forcenées d'aujourd'hui. La *polka* (la vieille *polacca* polonaise) qu'on vient de danser au dernier bal de l'Opéra reverra les lumières des lustres et cela sera charmant. Il n'y a qu'une chose à craindre : c'est qu'un professeur de danse de Chicago ne la déforme et ne la complique d'un pas nouveau pêché dans les pampas. Or puisqu'on va danser la *polka* et la valse il est tout naturel qu'on exhume la musique à danser de M. Waldteufel. On réentendra les airs qu'il conduisait lui-même à son orchestre du grand escalier des Tuileries : les *Patineurs*, *Pomone*, *Pluie de diamants*. Et ceci amène tout naturellement à habiller les femmes pour l'hiver comme le furent, ou, à peu de chose près, l'impératrice Eugénie et la princesse de Metternich. Sans crinoline, cependant. Les dessins que je regarde en ce moment représentent de charmantes robes du soir pour des dîners-priés ou des grand'habits, lesquels sous la République ont remplacé la toilette de Cour. Ce ne sont qu'astragales et festons, falbalas et guirlandes de fleurs et fruits artificiels sur de vastes et amples jupes de soie à traîne et reposant par devant jusque sur le soulier. Il y en a une en gros de Naples rouge amaranthe à trois volants, une autre en taffetas raide bleu de Paris garnie d'épis et de pampres. Et beaucoup d'autres encore qui évoquent qui la Grande duchesse de Gêrolstein, qui la Périchole. Eventails tout petits en dentelles noires ou or. La taille n'est plus ni sous les seins ni au milieu des hanches, mais à sa place. Avec cela plus de che-

veux courts, bien entendu. Des bandeaux plats, pas ondulés du tout : la coiffure de Léonide Leblanc ou de Madame de Castiglione. Un chignon noué est agrémenté d'une fleur ou d'une bourse algérienne tombant nonchalamment sur l'épaule avec une poignée de sequins dorés. Et dans la coiffure de la robe amaranthe complétant l'ensemble, une simple branche de fuchsias du ton s'entortille dans un chignon à résille ; ou bien encore des herbes pendent sur la nuque. Et tout cela est charmant, d'un vrai style enfin, c'est de bonne tradition et, comme ça coûtera très cher, la mode risquera-t-elle d'être bien portée pour une fois depuis longtemps et, parmi tous ces « Winterhalter », ces « Guys » et ces « Gavarni », aura-t-on la chance de reconnaître alors la pseudo lorette du quartier Bréda de l'aristocrate de la porte Dauphine ?

Enfin la mode, grâce au miracle des décorateurs, pourra être un miroir de psychologie. Les femmes auront de la ressource. Lorsqu'il y aura un nuage dans votre ménage ou que vous voudrez quereller votre mari, madame, vous n'aurez alors qu'à placer sur vos bandeaux le chapeau d'Emma Bovary et, en nouant négligemment les brides de votre *cabriolet*, dire à votre époux que vous allez à Rouen.

S'il n'est pas un imbécile, il vous comprendra.

II

L'EXPRESSIONNISME.

Après le cubisme trois systèmes, partant trois écoles de peinture ont vu le jour : *Le purisme*, *le dadaïsme* et *l'expressionnisme*. *Le purisme* n'en voulait qu'à la peinture pure, débarrassée de tout élément décoratif, épurée de toute arabesque inutile ; il

devenait vite un art vide, mort, car il n'ajoutait rien de neuf aux théories de construction du cubisme qu'il ne faisait que restreindre. Le *dadaïsme* était l'application du système de Piccabia consistant à peindre chaque chose pour elle-même sans tenir compte des plans et des dimensions. C'est en Allemagne que cet art s'est développé le plus, avant de devenir une entreprise judéo-polonaise d'où son nom : Dada ; chaque chose étant peinte pour elle-même et existant en elle-même : *Alle Sachen sind da, da sind alle Dinge... da... da*. Le dadaïsme a vécu et on n'en parle plus guère depuis qu'il a été publiquement abandonné et renié par Piccabia. Par contre *l'expressionnisme* est en ce moment en Allemagne en pleine vitalité, en pleine veine productrice et fort bien portant.

L'expressionnisme est un art intéressant en ce sens surtout qu'il est établi sur une base très sérieuse, partant du grand principe constructif. Car c'est la construction qui demeure chose principale dans toute la peinture d'aujourd'hui. *L'impressionnisme* est mort, bien mort et ne contente plus les artistes et le public auquel il ne peut suffire. Il fait partie d'une époque, il date déjà, il est démodé ; ce qui prouve peu en sa faveur, car qu'est-ce donc qu'un art qui peut se démoder ? Sa solidité était donc très relative et avait besoin pour exister de l'esprit, des manières, du ton (bon ou mauvais) de la période à laquelle il appartenait. Au contraire de la mode, l'art doit donner naissance à des manifestations constantes sur lesquelles le Temps ne peut rien. Lorsque Claude Monet peignait ses étangs de nénuphars, les jeux du soleil et de la lumière matinale sur une pièce d'eau ou encore les fumées des locomotives de la Gare St-Lazare

tournoyant dans les rais du soleil couchant, il donnait seulement une toute petite impression d'un moment, si fugitif et si petit qu'il n'arrive plus à nous intéresser si ce n'est par certaines trouvailles agréables et par son métier prodigieux. Métier absolument dépendant du sujet, bien entendu.

L'expressionnisme est le contraire absolu de l'impressionnisme. Il est avant tout un art de raisonnement et de logique, car il procède à *sa base uniquement* de figures géométriques. Les points de départ d'une toile expressionniste seront toujours soit un cube, un triangle, un cercle, un cylindre, enfin toutes surfaces, polygones ou polyèdres quels qu'ils soient. Ils formeront un ensemble équilibré aussi harmonieusement que possible et qui sera comme un canevas dans lequel s'inscriront les divers éléments picturaux proprement dits. La perspective ne jouera pas ou peu de rôle ; j'entends la perspective fictive et conventionnelle considérée jusqu'à aujourd'hui, on ne sait trop pourquoi, comme infaillible. Elle est remplacée dans l'orientation de cet art nouveau par l'application particulière des notions perspectives nouvelles que les géométries à quatre dimensions ont introduites. Par le fait, rien n'est plus absurde si on y réfléchit un instant que de vouloir à tout prix faire de l'espace de convention pure avec une chose n'ayant qu'un seul plan, deux dimensions : largeur et hauteur, soit une toile à peindre. C'est pour cela que dans presque tous les tableaux expressionnistes actuels, les peintres admettent carrément trois, quatre et jusqu'à cinq perspectives diverses et divergentes sur une même surface, permettant de considérer cette surface de plusieurs points divers. Perspectives se combinant entre elles jusqu'à n'en former plus qu'une

seule, et, cela sans user, certes, des principes du simultanisme.

En voulant *exprimer* uniquement, le peintre d'aujourd'hui n'a jamais été plus justement dans la tradition des grands maîtres du XVII^e siècle que s'il s'était contenté de vouloir toujours *exprimer* une ou des *impressions*. Malheureusement l'envahissement d'un art par tout ce qui n'est que sa caricature suit les efforts des grands fondateurs. A côté de leurs disciples qui commentent et dépassent leurs œuvres les créateurs voient surgir des imitateurs qui les déforment et les compromettent. Les apports, si apports il y a, faits par ceux-ci ne peuvent être personnels, sans quoi leurs auteurs seraient les premiers inventeurs. Au surplus comme l'œuvre du créateur est généralement toute d'une pièce elle ne laisse pas ou ne laisse que peu à glaner derrière elle. Les imitateurs sont donc tenus d'emprunter des éléments étrangers pour donner un semblant de personnalité à leurs efforts : ils s'engagent dans la voie des superfluités, des superfétations, des surcharges et des redondances d'où l'essence la plus pure de l'art est presque totalement bannie. C'est avec une joie nouvelle qu'on peut goûter dans l'expressionnisme l'avènement total d'une réaction contre l'emprise sur la peinture de l'habileté manuelle, de la recherche de la séduction, du culte du charme, tous éléments dont les effets sont certes irrésistibles, mais par trop passagers et fugitifs.

Tout effort nouveau porte en soi les germes de sa décadence, et déjà l'expressionnisme a été envahi par une nuée d'artistes assez médiocres qui, se servant « à faux » de bonnes théories, en ont tiré, en les interprétant à leur façon, des règles idiotes donnant

libre cours à une fantaisie pédantesque imbécile.

Ne se contentant pas d'exprimer une vision par une base d'architecture raisonnée en empruntant pour cela quelques éléments naturalistes servant à se faire comprendre des autres et étant (ces éléments), en somme, le moyen de transmission avec le public, ils ont voulu, repoussant toute nature, peindre uniquement l'expression de leurs sensations et faire de la peinture abstraite relevant plus de la métaphysique que de toute autre chose. Cela amène à un problème cahotique incompréhensible. On ne peut plus s'entendre. Vouloir vous faire éprouver, vous donner au moyen d'une toile peinte la sensation de la vitesse, par exemple, ou de la chute est un problème insoluble et complètement dénué d'intérêt ; car ce que la sensation de la chute ou de la vitesse sera pour un humain elle sera et se manifestera très probablement absolument par le contraire chez un autre. Cette sensation, pour l'un, se peut manifester dans le cerveau, pour l'autre dans le bras, dans la jambe ou encore, pour un troisième, au moyen d'un geste, par l'intermédiaire d'un son ou d'une couleur ; blanche pour l'un, noire pour l'autre. Alors comment se comprendre ? Mais où cela devient du plus haut comique c'est lorsque les peintres expressionnistes, et il y en a, viennent à vous peindre sur leurs toiles, révérence parler : le rêve d'un chien atteint de dysenterie.

Cela est dépourvu de sens.

L'expressionnisme fait fureur actuellement en Allemagne et y est fort recherché. On l'a aussi appliqué à l'art décoratif parfait ! L'architecture, les décorations théâtrales, les affiches et les papiers de tenture en sont fortement influencés. De plus il est à la mode. Et Messieurs les nouveaux roués de la fortune ne

dédaignent pas de se composer de petites galeries particulières uniquement expressionnistes dont quelques-unes renferment d'excellentes œuvres.

Enfin, en ce qui touche aux efforts contemporains il faut féliciter l'expressionnisme d'avoir contraint le plus élevé d'entre eux, à savoir : le cubisme, à respecter les directives les plus saines de l'art en *sapant les rejetons* épuisants et inutiles dont son existence propre était menacée. Enfin je crois que l'expressionnisme peut être considéré comme un rappel au respect et au culte absolu des éléments vitaux et primordiaux de la plastique, sans quoi la peinture ne pourrait vivre que de la vie la plus artificielle et la plus artificieuse qui soit.

VINCENT.





Niccassia.

A l'endroit où le Mexique va se prolongeant en une mince langue de terre, sur l'isthme de Tehuantepec, est située la ville du même nom. Trait d'union entre les ports de Salina Cruz et de Puerto-Mexico, entre le Pacifique et l'Atlantique.

Un ciel à peine couvert. Des voiles gris, nuages légers, descendent le long des rochers bleus. Toute la gamme des ors y étincelle au soleil. Bêtes et plantes s'éveillent dans les fourrés bordant les rails. La gent emplumée très affairée s'entretient dans son langage. Des toucans aux becs énormes, antédiluviens, perchés sur des branches au feuillage brûlé, vont gravement discutant sur la raison d'être de leurs redoutables mandibules. De petits perroquets, des perriquitos, d'un vert d'émeraude, semblent regarder de haut, indignés, un arras au plumage rouge, flamboyant, qui se tient à l'écart et dont la queue bleu d'acier étincelle au loin. Ça et là un léger frémissement : un colibri passe comme une comète pour disparaître dans des fleurs se refermant sur lui. Des iguanes, pareils à de jeunes crocodiles, installés sur les poutres transversales des rails se laissent choir tout à coup se cachant sous les poutres. Des Indiens à dos de

mulets défilent armés de *macheten*¹, de petits bambous et de fusils. Sous leurs chapeaux en forme de cône à larges ailes ils vont se frayant un passage à travers les taillis.

De temps à autre ce sont des bœufs, entrevus derrière des treillis de plantes grimpantes, regardant passer la locomotive avec leurs grands yeux bêtes, puis retournant à leur maigre pâture, cette herbe desséchée, brûlée, croissant parmi les ronces, les broussailles et les cactées, vrais candélabres géants.

Le train fait halte devant les femmes de Tehuan qui l'attendent postées derrière d'immenses citrouilles peintes, creusées, faisant l'office de corbeilles de marché. Quel chatoiement, toutes ces citrouilles qui étincellent d'or, d'argent, de mille couleurs ! Elles sont pleines de légumes, de fleurs, de fruits, de marchandises de toutes sortes : œufs, poulets, etc... Des femmes qui vont et viennent en portent sur la tête fièrement renversée, l'on aperçoit leur belle nuque bien musclée, d'un brun olivâtre. Leur démarche élastique, élégante, prouve qu'elles sont habituées aux fardeaux. Les femmes d'un certain âge ont une écharpe de dentelle sur leurs cheveux, de loin l'on dirait des chefs indiens de l'Amérique du Nord en grande tenue de guerre. Dignes, imposantes, elles passent ainsi la tête haute parmi les rangs des vendeuses pour faire leurs achats. Cette écharpe, ce *huipil grande* passe pour la coiffure d'honneur de la ville. Echafaudage savant, fait de fins tuyautés rappelant ceux des collerettes Marie Stuart, mais beaucoup moins réguliers. Les jeunes filles de Tehuan ne portent le *huipil* que dans les grandes solennités, tandis que les matrones revêtent tous les jours cette

¹ Grands couteaux.

écharpe qui couvre la tête et descend dans le dos jusqu'à mi-jambe. Cette fine toile, ces dentelles amidonnées, tuyautées, pareilles à des rangées de toutes petites plumes blanches bien serrées, flottent habituellement découvrant le cou mince, la ligne harmonieuse de la nuque. Mais pour la messe les femmes abaissent sur le front la ruche de dentelles encadrant modestement le visage, telle une large auréole de sainte. Pour cette heure solennelle elles savent aussi dissimuler soigneusement sous leur voile le *huipilito* aux riantes couleurs, joie des yeux, cette espèce de petite casaque à large échancrure carrée, laissant voir le cou et les épaules et qui est destinée à la danse et aux fêtes. Des bandes brodées de jaune courent le long des hanches et des manches très courtes faisant ressortir le bras aux reflets bronzés. Elles accompagnent gracieusement les lignes du corps, soulignant l'harmonie des gestes. Ce *huipilito*, qu'elles mettent à même la peau, tombe droit jusqu'aux hanches ; leur troisième vêtement, est cette gracieuse jupe appelée *otan*, ajustée autour de la taille sous le *huipilito*. L'*otan* est en coton aux couleurs vives aussi, avec une large bordure de dentelles d'un blanc de neige descendant des genoux jusqu'aux pieds. Elles sont raffinées, les femmes de là-bas dans le choix de leur costume. Elles connaissent l'art de combiner les nuances, elles savent mêler harmonieusement les couleurs les plus disparates. Des *huipilitos* d'un brun rouge, rubans orangés, la jupe brique à pois blancs et l'écharpe doublée de soie émeraude. Ou bien petite casaque bleu foncé, *otan* vert se terminant en un nuage mousseux de dentelles et *huipil* à la doublure écarlate.

Elles ne sont pas pauvres non plus les femmes de

Téhuan qui s'en vont ainsi nu-pieds sous leur profusion de belles dentelles, de fine toile ajourée. D'après l'histoire de leur cité natale les hommes se sont distingués là-bas depuis des siècles comme d'anciens guerroyeurs endurcis. Depuis des générations ils sont toujours à la recherche de nouveaux moyens pour se détruire l'un l'autre ; de par ce fait les femmes leur ont toujours été de beaucoup supérieures en nombre. Le travail et l'industrie leur incombait, autre raison pour être supérieures aux hommes. La concurrence qu'elles ont disputée ainsi avec des armes aussi bien masculines que féminines ne semble pas avoir radouci leur caractère, ni refroidi leur tempérament. Elles étaient connues au loin pour leur jalousie, mais leur suprématie sur les hommes avait entretenu chez elles le sens moral et développé leur énergie. Régnant et agissant, elles conservaient une beauté virile jointe à une jeunesse durable. Leur pouvoir n'était pas dans ces richesses qui s'accumulaient. Leur superflu elles le transformaient en bijoux : des pièces d'or des Etats-Unis étincelaient suspendues à leur cou. Que de Vénus à la peau bronzée dont le collier valait des milliers de dollars !

La ville de Tehuantepec, si riche en couleurs et en jeunes femmes, offrait chaque matin un spectacle grisant, étourdissant : le marché. Une grande halle soutenue par des colonnes s'élevait sur la vaste plaza. De loin déjà, l'on voyait surgir, disparaître au rythme de ce va-et-vient exotique tous ces ballons étincelants, aux couleurs rutilantes. Je me plongeai dans cette foule, vraie mer éclatante de couleurs. La partie supérieure de la halle était réservée aux vendeuses attitrées. De bonnes grosses matrones indiennes y trônaient affublées de leur « huipil grande ». Quant

aux hommes j'en aperçus très peu dans toute cette cohue. Seul le surveillant du marché, coiffé de son feutre gigantesque aux larges ailes, vrai pain de sucre dressé sur un plat. Il se pavanait là sur la place comme un coq au milieu de sa bassecour. Le bonhomme, cet ours, avait beau montrer les dents, il n'effrayait personne avec sa moustache effilochée aux coins de sa bouche. Il n'avait pas l'air malheureux de son poste, serviable, prévenant envers le sexe faible, ne se mêlant pas aux autres. Il était fier de montrer sa bonne éducation. Dans le haut du marché on vendait des marchandises européennes : flacons de parfums, pom-mades, rubans, mercerie de toutes sortes, cotonnade, savons ordinaires très parfumés.

Un degré plus bas, dans la partie inférieure de la halle, c'étaient les petites marchandes plantées derrière leurs immenses citrouilles contenant des fleurs, des poissons, des œufs de tortues et de poules, de la viande fraîche ou séchée, des légumes, du poivre espagnol, des médecines et des remèdes secrets parmi lesquels une certaine poudre jaune faite avec des becs de toucans pilés, et bien d'autres choses.

Le surveillant semblait savourer du regard et jouir en connaisseur silencieux de tous ces « huipilitos » de ces épaules, gracieuses ; on eût dit que ses yeux suivaient ces jolies bordures brodées, et saisissaient le rythme harmonieux de tout cet ondolement de voiles et de tissus faisant ressortir la beauté de ces formes merveilleuses.

Il y avait une quantité de fleurs étalées là pour la vente, qui attiraient beaucoup d'acheteurs. Et toutes ces jeunes indiennes, même les plus pauvres, avaient une fleur quelconque jetée au hasard au milieu de leurs marchandises à côté des oignons, des pois-

sons, etc. C'étaient tantôt des lis étranges à grosses étamines, des camélias, des œillets énormes. Les vendeuses trop pauvres pour s'acheter des fleurs se procuraient pour une misère une feuille de banane remplie de pétales de roses blanches et de géranium d'un rouge ardent entassées là dans de grandes citrouilles. A côté des fleurs, des œufs de tortues à la coquille de parchemin à demi séchée. Puis c'étaient des iguanes captifs avec leur grande crête sur le dos, comme des dragons, destinés à être bouillis; leur chair passait même pour être aussi délicate que celle du poulet. Des poissons que des acheteurs prenaient, examinaient, et le plus souvent reposaient sans les acheter. Ailleurs c'était la fumée d'une cuisine ambulante; l'on m'avait recommandé tout particulièrement d'y goûter un mets exquis, paraît-il, de petits cubes de sang de porc caillé bouillant dans une citrouille et remis aux amateurs enveloppés dans une feuille de banane. Ces feuilles remplacent là-bas le papier d'emballage. Beurre, farine, riz, poissons, viande, tout y était soigneusement emballé en de petits rouleaux entourés de ficelle.

Dans un coin de la halle où dardaient les rayons du soleil, c'étaient des citrouilles fraîches que les vendeuses offraient au choix. Puis d'étranges oiseaux de toutes sortes : des hérons, des grues, des perroquets, des colibris voletaient, sautaient parmi des fleurs posées là tout simplement. Cet ensemble de couleurs claires, éblouissantes se fondait harmonieusement; tournoyait, ruisselait, étincelait à vous en donner le vertige.

J'avais connu Niccassia en revenant du marché à l'hôtel d'Europe. J'allais ainsi, évoquant toutes ces couleurs, les mêlant comme si j'avais eu une palette ; essayant de m'imprégner fortement de ces visions.

Un léger coup de vent fait voltiger une jupe d'un jaune orange, et me voilà au milieu d'un tourbillon de pétales.

Devant moi une jeune Indienne aux membres menus, ses jolis bras bronzés tendus de mon côté, tâchait vainement de rattrapper toutes ces petites feuilles rouges et blanches qui s'envolaient.

Je vis plus encore : au milieu de toute cette pluie de fleurs un petit visage fin un peu effrayé, des yeux très noirs aux larges pupilles dilatées suivant avec une expression d'angoisse ces papillons dispersés par le vent. Puis une bouche aux lignes pleines, aux lèvres fermes et très rouges découvrant tout à coup deux rangées de dents d'ivoire, fortes, solides, rappelant un peu celles d'un jeune carnivore. Enfin, dans un rayonnement le petit visage épanoui dans un sourire s'adressant à moi, à mon regard étonné, car j'avais dû ouvrir mes yeux bien grands à l'exquise apparition. Je continuai à l'observer : un *huipilita* brun foncé garni de grandes bandes jaunes brodées enveloppait sa taille gracieuse. Une jolie nuque souple, des épaules habituées aux fardeaux ; un collier de corail, avec une monnaie de vingt dollars suspendue, entourait délicatement le cou. Son visage prit maintenant une autre expression : ce visage qu'encadraient des cheveux noirs un peu humides et tombant sur ses épaules, car Niccassia venait de se baigner, ce que les femmes font beaucoup là-bas. Elle avait l'air d'un

enfant contrarié, elle cherchait vainement dans un mouchoir noué un *réal* pour racheter au marché tous ces pétales de fleurs envolés. A cette vue arracher des mains de la pauvre petite sa grande citrouille peinte, retourner à la halle. Deux minutes après je revenais avec une moisson de fleurs. Autre jeu de physionomie cette fois, très nuancé : une façon charmante d'abaisser les paupières en guise de merci ; tout en clignant des yeux malicieusement.

Sous sa direction j'appris à connaître à fond l'étrange ville indienne.

Nous aimions surtout à nous tenir assis sur un escalier de pierre, près de la prison du *palacio* du gouverneur d'autrefois : Hernan Cortez. De notre trône de pierre nous dominions le chaos pittoresque des maisons tout en consommant au hasard notre dîner. C'étaient quelques-uns de ces innombrables fruits du Mexique : de doux *chirimoyas*, des *papayas* rouges comme du sang, des pommes de paradis dorées et des *limas dulces* jaunes safran. Des *granadillas* au goût de groseilles vertes dans des capsules brunes rendant un bruit sec, des *aguacates* à la chair molle et farineuse que nous assaisonnions avec du poivre et du sel. Elle y joignait aussi parfois des friandises, des « *dulces* » indiens qui signifiaient pour elle le comble de ses faveurs. Je devais goûter à tous ces différents produits exotiques avec un enthousiasme réel ou simulé. Mais un certain jour je vis paraître sur le visage de Niccassia une expression que je ne lui avais jamais vue : celle de la peur non dissimulée. Elle aspira lentement l'air entre ses dents, un vrai sifflement de serpent surpris dans un buisson. Je vis à ce moment en face de nous, de l'autre côté de la place, un immense pain de sucre, de larges ailes, à

l'ombre desquelles je reconnus à ne pas m'y tromper l'image de la jalousie personnifiée.

« *Hfhhhui!* fit Niccassia. Tetabiate. Oh! l'ont-ils de nouveau mis en liberté celui-là ? Tetabiate a blessé José au bras parce qu'il me regardait trop. »

Puis la voilà en proie à de pénibles réflexions.

« Il te faut rentrer chez nous avec moi. N'est-ce pas que tu viendras ? N'aie pas peur de lui, s'il veut se jeter sur toi avec son couteau, je te protégerai. Tu ris ? J'en suis capable, va ! Il faut que tu aies confiance en moi. Tu lui diras toi-même que nous avons toujours été sages et raisonnables tous les deux comme frère et sœur. Il est horriblement jaloux, il a raison. Une fois il avait dansé trop longtemps avec Rosita, je lui ai sorti son couteau de sa ceinture par derrière, il a eu juste le temps de me l'arracher des mains. »

En y repensant elle se mit à rire et me prit par le bras m'entraînant après elle. Je commençai à me sentir mal à l'aise dans cette situation.

Ses cheveux qu'elle portait toujours pendants sur ses épaules, elle les avait relevés aujourd'hui en deux tresses savantes dans lesquelles passait un ruban blanc attaché par un nœud sur la nuque. Elle tenait un de ces petits paniers tressés, vraie œuvre de patience, comme en confectionnaient autrefois les prisonniers dans le vieux palais des Cortez ; il était rempli de douceurs ainsi que de pétales de géranium et de camélias rouges et blancs. Nous atteignîmes la cour de sa demeure entourée d'une haie de bambous que dépassaient de longues branches de bananiers. La maison était bâtie en simples pierres ordinaires, le toit couvert de tuiles d'argile. Sur l'ombre bleue d'un portique se détachaient les vêtements clairs des femmes : rouges, jaunes, multicolores. Une bande

joyeuse était là réunie, chez la sœur de Niccassia, s'entretenant et fumant. On dit que les gens de Téhuan sont élevés au milieu de la fumée du tabac. Nourris au sein de leur mère jusqu'à leur troisième ou quatrième année, il paraît qu'il n'est pas rare de voir ces petits bons hommes après avoir ainsi pris leur lait dégringoler en bas les genoux de leur mère, grimper sur une chaise, allumer une cigarette, et se délecter à cette petite fumerie comme d'un bon dessert. Parfois l'on voit même ces enfants installés gravement, un cigare à la bouche presque aussi gros que leurs petites jambes.

Ces femmes établies là sous le portique, riant et fumant, me saluèrent comme une vieille connaissance, que je devais être, d'après les récits que Niccassia avait probablement faits de moi, elles n'eurent pas l'air étonné du tout de me voir entrer chez la jeune fille. Mais dans la pénombre de la grande pièce — assises dehors elles ne devaient pas l'avoir remarqué, elles nous eussent avertis sans cela — c'était Tetabiate, les yeux étincelants dans l'obscurité, prêt à s'élancer. Niccassia, prompte comme l'éclair, se précipita devant moi et prenant ma main dans la sienne ;

— C'est don Carlos, mon ami, il vient te dire bonjour et te féliciter pour ta mise en liberté.

Il restait là immobile, et je me dirigeai aussitôt vers lui, lui expliquant que je n'avais nulle intention de lui enlever sa bien-aimée, n'étant qu'un admirateur sincère de sa beauté. Que j'étais venu aujourd'hui chez elle pour le lui prouver et le persuader de l'innocence de la jeune fille. Je l'avais appelé « caballero ». Certains restes de noblesse de la domination espagnole avaient survécu même chez ces Indiens, et ce

beau titre élégant fit son effet. Il se sentit tout spécialement flatté de cette appellation pompeuse. Je le vis tourmenter sa ceinture par derrière, qui sait, peut-être son couteau qu'il rentrait dans le fourreau. Peu après nous étions plongés tous deux dans une conversation digne d'un salon européen ; et puis très vite il disparut. Je me dis que je pourrais peut-être le voir surgir subitement au coin de quelque rue sombre et je projetai de prendre un chemin détourné pour rentrer le soir à mon hôtel. Niccassia elle, plus optimiste, pensait qu'il s'en était allé pour lui prouver à nouveau sa confiance absolue, ce qui laissait quand même par trop libre champ à la tentation.

Quand nous nous retrouvâmes tous les deux seuls dans cette pièce sombre à la nuit tombante, Niccassia se dirigea vers une commode couverte d'une nappe d'un blanc immaculé, surmontée d'une oléographie représentant la Santa Virgen, la mère de Dieu. Elle y éparpilla sa moisson de fleurs et toutes ces couleurs éclatantes formaient ainsi un tapis aux dessins lumineux sur cet autel improvisé. Elle alluma alors deux cierges dont la lumière douce, d'un or foncé, allait envahissant toute la chambre, estompant les contours des objets perdus dans l'ombre bleuâtre.

La porte d'entrée était entre-bâillée, l'on entendait de la cour les bruits des conversations animées des femmes, parmi lesquelles un vert perriquito mêlait ses bribes savantes du meilleur cru. Nous étions là faisant la sieste dans un immense hamac suspendu d'une paroi à l'autre, seul meuble du reste de la pièce en dehors de la commode-autel.

Tantôt le rayon filtrant à travers la porte nimbait d'or le joli visage de Niccassia, tantôt nous nous

retrouvions plongés dans l'ombre bleue. Et il semblait qu'abuser de la confiance de celui qui l'aimait, qu'être tenté, du moins en pensées, l'on ne pourrait pas se le reprocher...

* * *

Plus d'une relique sans valeur apparente garnit ma table à écrire, menus objets rappelant bien des heures claires à celui qui pourrait oublier.

Un éventail peint, souvenir de ma petite amie japonaise, M^{lle} Dragon ; des vers du Li-Tai-Po, peints au pinceau par Hakkyu, la chanteuse chinoise...

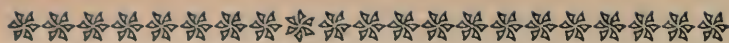
A bord la seconde cloche du dîner appelait déjà les passagers. Dans une demi-heure le capitaine allait tenter la sortie du port de Salina Cruz rendue si difficile par le Norder, vent du nord. Je me lavais les mains dans ma cabine, lorsque je m'entendis appeler et chercher à travers tout le bateau. J'entr'ouvris la porte et à demi vêtu je passai ma tête dans l'entrebâillement, lorsque je vis bouger et miroiter devant moi un objet d'un vert d'émeraude que l'on me tendait. Je passai ma main, mais la retirait précipitamment, l'index fortement happé par quelque chose de tranchant. Je me retrouvai dans ma cabine avec un merveilleux perriquito qui s'agrippait à moi. Ses yeux noirs, vifs, cerclés de jaune, brillaient comme des étoiles inspectant les lieux et semblaient m'observer aussi d'un œil critique. Tout à coup le voilà grim pant le long des fils électriques de ma lampe. M'habillant à la hâte je m'élançai sur le pont. Inutile, déjà nous étions hors du port et de très loin seulement, je distinguai à peine là-bas sur la rive un Mexicain vêtu de blanc, Tetabiate, brandissant son énorme chapeau

de brigand en pain de sucre, et de ses deux mains en porte-voix clamant : Niccassia.

Le soir du même jour j'étais en train d'écrire mon journal, quand je vis subitement étinceler dans un coin, les plumes d'émeraude. Le perroquet s'était perché sur un rayon parmi mes livres favoris. Il avait l'air chez lui là-haut, bien à l'aise près des « Hanne-tons » de J. Widmann et des « Papillons » de Carl Spitteler, quoique du reste pas amateur du tout d'insectes. Sans se lasser, il allait toujours répétant le nom aimé : « Niccassia, Niccassia ».

CHARLOT SRASSER.

Traduction de l'allemand de Louisa Wenger.



Le Major Davel au théâtre.

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE¹.

I

Quarante ans après la représentation du drame historique de MM. Hurt-Binet et Gaullieur, M. Rudolph von Tavel, d'une famille patricienne, donnait, à Berne même, une tragédie intitulée *Major Davel*, en allemand et en vers. C'était le 3 mars 1892. Il la publiait à Berne aussi en un volume de 148 pages. La fondation de la ville de Berne, en 1191, venait d'être célébrée avec un éclat particulier en 1891.

M. de Tavel n'a pas raconté la genèse de ce travail considérable. Il publia son drame comme manuscrit, ce qui permet de supposer qu'il eut quelques doutes sur la valeur de cette pièce. La critique doit tenir compte de cette réserve.

La pièce représentée à Berne a pris de grandes libertés avec l'histoire. Elle s'est beaucoup compliquée. Le ressort principal du drame a même passé de l'âme généreuse de Davel dans celle du boursier Milot, déçu dans son désir d'épouser une des nièces

¹ Pour la première partie, voir la livraison d'octobre.

de Davel. Rancuneux et jaloux, il fait exciter sous-main Davel contre Berne. Celui-ci est un nouveau Brutus recevant de divers côtés des insinuations qu'il faut faire quelque chose, que c'est à lui qu'on s'attend. Ce sont souvent des mots à deux fins ; qui poussent en ayant l'air de retenir. Davel laisse entrevoir ses aspirations dans un entretien avec Milot, boursier de Lausanne, Sacconay, général, reçu bourgeois de Berne pour ses hauts faits dans la guerre de 1712, Tacheron, Bourgeois, Clavel, officiers Vaudois.

Le drame s'ouvre au château de Vevey. Des symptômes de mécontentement ayant été remarqués — incident emprunté peut-être au mouvement de 1798 — il s'agit de renouveler le serment de fidélité à Berne en présence du Haut-Commandant Louis de Wattenwyl. Un officier se tient à l'écart, c'est Davel. Ses camarades l'engagent à effectuer le geste réclamé. Il allègue qu'une voix qu'il croit venir d'En-Haut lui a reproché de mettre son épée au service de l'étranger et non de sa patrie. Il se résigne enfin à prendre l'engagement de servir Berne fidèlement. De Wattenwyl n'est qu'à moitié rassuré à son égard et rappelle que Berne s'entend à retenir ce qu'elle tient.

On voit ensuite le bourgmestre de Crousaz confier ses soucis à Milot. Davel a quelque chose de si étrange et son propre fils, Mermet, est féru d'amour pour la nièce de Davel, qui s'appelle ici Catherine.

Catherine et Mermet se sont donné un rendez-vous sur la route de Chexbres. Ils sont surpris par Davel qui les confesse gentiment et les fiance cordialement. Mais comme il aime son Pays de Vaud par-dessus tout, il obtient la promesse formelle de Mermet de se trouver toujours au côté de l'oncle de sa bien-aimée. Davel, resté seul un moment, croit entendre

la voix de la belle vigneronne qui l'appelle, qui l'engage à ne pas laisser passer sans agir le temps qui s'écoule. Catherine et Mermet n'ont vu personne. Mermet demande quel acte réclamait la voix de cet esprit ? Ce mot d'acte frappe Davel. Il faut agir, en effet. Dieu, dit-il, arme mon bras pour la liberté du Pays de Vaud. Mermet s'étonné, il ne se sent point esclave. Davel est attristé des vues étroites de Mermet. Mais celui-ci lui promet fidélité et confirme son engagement quoi qu'il arrive.

* * *

Le second acte se déroule encore à Vevey. Prenant un verre avec quelques camarades, Davel boit au Pays de Vaud libre et souverain.

C'est la Fête des Vignerons. On voit passer, personifiés, les phénomènes atmosphériques, le gel, l'orage, le soleil, la rosée, la pluie, la grêle, les nymphes et Bacchus. Vignerons et vigneronnes mêlent leurs accents à ces voix de la nature.

Survient alors Milot, déguisé en bacchante. Il se répand dans la foule et accuse Davel de trahir la cause de la liberté, dont il semblait le fanatique partisan. Davel s'est mis au service des maîtres du pays et il se sert de l'amour d'un jeune homme pour prendre celui-ci dans ses filets. Davel explique que c'est la jalousie qui fait agir Milot, qui n'a pu gagner le cœur de Catherine. Il y a d'assez vifs propos entre Mermet, Tacheron, Bourgeois, Clavel. Davel leur reproche de l'avoir induit à prêter serment. Mais, répondent-ils, il ne fallait pas débiter ainsi. Voici une occasion plus propice : tous les baillis sont à Berne. Mais il faut que quelqu'un fasse le saut le premier. Quel

honneur pour Davel d'être cet homme-là ! Davel les croit sérieusement ralliés. Toutefois Bourgeois le retient, tout en se déclarant personnellement passionné pour la liberté. Au moment où le Major reprend, dans la soirée, le chemin de Cully où il a déjà renvoyé Catherine et Mermet, des soldats de son bataillon l'accostent et le saluent. Tout heureux, Davel leur annonce l'affranchissement du pays et leur demande s'ils veulent y concourir, ce qu'ils promettent de grand cœur.

* * *

Le projet de Davel est donc parfaitement connu ; mais il importe au plan machiavélique de Milot qu'il reçoive un commencement d'exécution. A l'Hôtel de Ville de Lausanne on s'agite. Sacconay y arrive et discute avec d'autres Conseillers l'idée de Davel. Sacconay la condamne absolument. Certains Conseillers veulent au contraire qu'on se joigne au mouvement. Des racontars de toute sorte circulent dans la salle. On annonce que Mermet soulève le pays. Milot ne découvre pas encore son jeu, tandis que le bourgmestre gémit de voir son fils si manifestement compromis. On entend le tambour de la troupe de Davel débouchant sur la Palud. L'agitation est au comble. Milot demande qu'on donne audience au Major. Celui-ci, à son entrée dans la salle, est reçu poliment, mais le Bourgmestre déplore son entreprise. Davel répond en énumérant les griefs du pays et en réclamant le concours du Conseil. Il déclare qu'un ange de Dieu lui a parlé. Sacconay riposte. Un ange ne saurait commander le parjure, la violation du serment au drapeau. Milot continue à pousser

Davel en avant et le bourgmestre, perdant la tête lève la séance. On sort en tumulte aux cris de : « Vive Davel ! Vive la liberté ! Liguons-nous avec lui ! »

Il y a une scène très vive entre le bourgmestre et Milot. Celui-ci dévoile alors ses intrigues. Il fallait laisser s'engager nettement l'affaire. Il s'agit maintenant d'en tirer parti. De Crousaz se refuse à tremper dans cette infamie. Mais Milot lui fait sentir qu'il ne peut rester neutre, d'ailleurs son fils est compromis ; et puis c'est lui, Milot, qui tient tous les fils de l'affaire. Voyant mollir de Crousaz, il promet que la dépêche qu'il va envoyer à Berne ne mentionnera pas, pour le moment, la participation de Mermet au complot de Davel. Son père cherchera à lui faire entendre raison.

Ah bien oui ! Mermet arrive en criant : « Salut au jeune canton de Vaud ! » Il se dit suivi de mille hommes. Son père se récrie. Milot se borne à dire froidement : « Je crois que vous aurez de la peine, puis il sort. »

Le Bourgmestre, seul avec son fils, lui crie que l'affaire est à vau l'eau, que Sacconay la désapprouve ; il lui reproche sa liaison avec Catherine. Mermet ne veut entendre à rien. Il croit au succès de l'entreprise, et quelle que soit sa douleur de résister à son père, il doit se mettre au-dessus.

* * *

De la Maison de Ville le drame se transporte au Château. Davel y arrive, se croyant toujours soutenu par le Conseil. Bourgeois lui annonce la défection des principaux magistrats et l'engage à fuir en Savoie. Milot a écrit à Berne. Davel se refuse à croire à de

telles noirceurs. En tout cas, il n'abandonnera pas Mermet. Le bourgmestre reproche à Davel d'avoir séduit son fils ; il ne méconnaît pas son héroïsme, mais l'affaire est manquée, il faut que Davel et Mermet s'enfuient. Davel compte sur le peuple, veut qu'on le rassemble et qu'on le mène à l'assaut du Château. C'est trop tard. La troupe dont on entend les pas n'est pas celle de Mermet, c'est celle de Milot. Davel est arrêté et incarcéré.

Sur ces entrefaites, Mermet arrive impétueux. Il réclame Davel. Milot le salue ironiquement. Clavel lui dit qu'il cherche sans doute son beau-père. Mermet les insulte : On veut l'arrêter, mais il enjambe la fenêtre et se précipite sur les prés qui entourent le château à l'ouest.

Le spectacle est transporté à Cully. L'orage est déchaîné, le lac « brasse » furieusement. Catherine et son amie Elisabeth travaillent à la lumière de la lampe. Le défaut de nouvelles inquiète les jeunes filles. On sonne à la porte ; c'est une lettre signée de Crousaz, qu'on apporte. Elle dit que Mermet s'est enfui à Fribourg, abandonnant la cause de Davel et reconnaissant dans sa liaison avec Catherine une erreur de jeunesse. Désespoir de Catherine. Son estime pour Mermet est réduite à néant.

On frappe alors violemment à la fenêtre. Un voisin annonce qu'il y a un canot brisé au pied du mur du jardin et, à côté, un homme qui paraît inanimé. C'était Mermet. Il peut dire encore un mot d'affection à Catherine et rend le dernier soupir. La lettre reçue tout à l'heure n'a donc pas dit la vérité vraie. Malgré l'orage et la nuit, Catherine part pour Lausanne.

* * *

C'est sur la cour du Château que se déroule le dernier acte. Sacconay et Bourgeois s'entretiennent de la fermeté de Davel dans sa prison, de la rigueur de la justice de Berne, du triste sort de Catherine.

A ce moment passe Davel entre deux soldats. Sacconay et Bourgeois le saluent respectueusement.

— Pourquoi se découvrir devant celui qu'on traite comme un malfaiteur ? leur dit Davel.

Sacconay proteste de sa compassion et de son respect, ce qui fait que les soldats laissent ces trois messieurs discuter la manière d'agir du major, s'il n'aurait pas mieux fait d'écouter ses amis, ou, au moins, de s'enfuir une fois le coup manqué. Bourgeois émet l'avis qu'il lui reste encore un moyen de sauver sa tête : dénoncer ses complices.

Davel proteste ; il demande au contraire à voir Mermet. Bourgeois lui apprend alors sa fuite et sa mort tragique. Davel dit sa profonde douleur.

Le bourgmestre, selon les devoirs de sa charge, a fait conduire Davel dans la cellule où les condamnés passent leur dernière nuit. Quant à lui la douleur l'accable, il aspire au repos de la tombe.

Le Haut Commissaire bernois, ayant cru devoir adresser un sérieux avertissement à quelques conseillers dont l'attitude a été équivoque, de Crousaz, qui se croit visé, se démet de sa charge.

Catherine vient se jeter aux pieds de de Wattenwyl. Elle obtient sans peine la suppression de l'ablation du poing, mais non qu'il soit fait grâce à son oncle.

Catherine a encore une faveur à réclamer, la punition de de Crousaz à cause de sa lettre accusant Mermet d'avoir abandonné et elle et Davel. L'infamie

de Milot, auteur de ce perfide message, est mise en pleine lumière et de Wattenwyl le dépose de toutes ses fonctions. De Crousaz dit son vœu de prendre soin de Catherine et Davel la lui remet avec confiance.

M. Albert Bonnard, qui assista, à Berne, à la représentation de cette tragédie, avait eu un peu sur le cœur le serment de fidélité attribué au premier acte à Davel. Il trouvait aussi que le major était présenté comme un être un peu passif, qu'il n'avait pas toute la hauteur morale que nous lui prêtons. Il n'agit pas dans sa pleine responsabilité. Il ne marche pas dans son rêve étoilé d'un pas ferme et sûr, prêt au sacrifice suprême qu'il réclame pour lui seul. La révélation qu'il fait si largement de son projet est directement contraire à la vérité historique. Pour les circonstances ambiantes, les personnages accessoires, la pièce nage en pleine fiction, mais c'est le droit du poète.

Le but que se proposait Davel est exposé avec vérité. Le héros est sympathique et les rôles de ses faux amis, poussés très au noir, donnaient encore plus de relief à sa loyale figure.

Les beaux vers qui terminent la tragédie dédommagent du serment prêté par Davel au début.

C'est de bon cœur que je me sacrifie, dit-il, car je vois que ma mort ne sera pas inutile. Que ce corps périssable se dissolve, l'esprit demeurera vivant dans le pays. Quand de nouvelles générations auront foulé mes cendres, un temps se lèvera où la patrie toujours sacrée de Vaud sera vraiment une patrie pour ses enfants. Vaud sortira de son abaissement et appellera la fière Berne, son ancienne souveraine : « Ma sœur. »

Et Davel harangue encore l'escouade commandée pour le supplice :

Recevez mon salut cordial. Je vous suis d'un cœur joyeux et d'avance je bénis vos fils qui inscriront un jour sur leur bannière les deux mots : *Liberté et Patrie*.

« Plusieurs acteurs disaient très bien les énergiques vers de dix syllabes de M. de Tavel. Mais, pour les décors et la figuration, la bonne volonté des spectateurs était mise fortement à contribution », écrit encore M. Albert Bonnard.

» Sarcey aurait dit peut-être que les personnages de M. de Tavel faisaient de bien longs discours ; que, dans ce drame, il se passait tant d'événements que les spectateurs attentifs eux-mêmes en étaient déroutés. En tout cas, il n'eût pas reproché au jeune écrivain bernois d'avoir suivi les errements de Scribe en donnant trop à rire où il fallait pleurer... Sa langue est toujours correcte et noble, son inspiration et son émotion parfois communicatives. »

M. de Tavel a laissé dans une ombre extrêmement discrète le personnage de la Belle Inconnue.

Il faut admirer le courage de l'écrivain bernois mettant en scène le révolutionnaire vaudois dans la cité des bords de l'Aar et savoir grand gré au public d'avoir frémi et pleuré une soirée entière sur notre glorieux martyr.

C'est un heureux présage pour les solennités du 24 avril 1923. Les Vaudois sentiront vivement la douleur que leurs pères aient à ce point méconnu Davel ; mais les Bernois déploreront tout aussi profondément que leurs ancêtres n'aient pas récompensé la grande fidélité du Pays de Vaud en se l'attachant par l'octroi de franchises et d'un régime moins déprimant, ce qui eût changé le cours de l'histoire suisse au XVIII^e siècle.

II

C'est à un Bernois également, Bernois du Jura, il est vrai, que nous devons le quatrième et le plus récent drame sur Davel. Un an après la représentation de la tragédie de M. de Tavel, M. Virgile Rossel, écrivain des plus alertes, avide de sujets à traiter en vers ou en prose, s'attaquait au grand épisode de l'histoire du Pays de Vaud, le laissait, le reprenait et enfin publiait le 1^{er} mai 1896, dans la *Suisse romande illustrée*, l'épilogue d'un poème dramatique en quatre actes. Ce morceau fut remarqué à Lausanne. Des négociations furent engagées avec l'auteur, quelques modifications demandées, consenties, et le 24 janvier 1898, la pièce fut jouée à l'occasion du centenaire de l'indépendance vaudoise.

M. Rossel a exposé lui-même les difficultés qu'il a rencontrées dans son travail : « Ne s'agissait-il pas de transporter à la scène un drame dont les péripéties les plus émouvantes se sont déroulées dans le silence ou dans la méditation intérieure ? L'imagination devait nécessairement venir en aide à l'histoire. Mais comment ? Et dans quelle mesure ? L'essentiel était sans doute de conserver au héros sa physionomie morale, si l'on peut ainsi dire, puis d'introduire dans la pièce assez de mouvement et d'action pour satisfaire aux exigences de l'art dramatique, mais sans dénaturer des faits qui sont dans la mémoire de tout un peuple. Il n'a pas été possible cependant de respecter la vérité historique jusque dans les détails. Davel, contrairement à tout ce que nous savons de lui, confie, dans le poème, à ses proches, la veille du grand jour, le secret de son entreprise. Sur

la place de la cathédrale, il ne cache plus son projet à ses soldats. Il est arrêté en pleine salle du Conseil.

» Si l'auteur n'avait usé des libertés permises au dramaturge, la pièce eût dégénéré, dans les deux premiers actes du moins, en une succession de monologues, intéressants peut-être, mais insupportables à la scène ; et les actes suivants se seraient composés de tableaux insuffisamment reliés les uns aux autres, si bien que le drame eût manqué d'unité et de vie. D'un autre côté, la forme choisie était la seule qui pût associer d'une façon complète, l'âme populaire à la glorification de Davel et opérer en quelque sorte la résurrection d'un passé cher à la patrie vaudoise. »

* * *

M. Rossel conduit d'abord le spectateur à Cully, dans la maison de Davel. Le printemps chante dans la nature, mais il chante aussi dans le cœur de Marie, l'une des nièces du Major. Elle aime le beau Mermet de Crousaz et vient de recevoir son aveu :

C'est le printemps divin, c'est le printemps vainqueur
Qui met des roses sur la joue et dans le cœur.

Marie s'aperçoit que sa sœur Madeleine soupire. C'est qu'elle aussi nourrissait une flamme pour l'amant de Marie. En digne nièce de Davel, elle ne veut plus penser qu'au bonheur de sa sœur :

Soyez heureux, mes bien aimés,
Lui, par toi ; toi, par lui....

Elle a toujours eu, au fond, des goûts de vieille fille. Son oncle est le meilleur des pères. Il pourra avoir besoin d'elle. Il se prépare en lui une crise, va-t-elle dire. Mais Suzon, une servante de la lignée de la Martine des *Femmes savantes*, lui coupe la parole :

Ah ! si vous l'aviez vu rêvasser aujourd'hui !

.
Toujours seul. Des éclats de voix, puis des silences,
Comme s'il conspirait contre Leurs Excellences.

Suzon critique la revue que son maître veut passer le lendemain, cela fait causer par le monde. Elle ajoute :

Moi, qui nomme les gens par leur nom le plus court,
Je vous dis qu'il est fou....

Madeleine et Marie se récrient, mais ce n'est pas pour arrêter une Suzon :

Sa tête court
Après je ne sais quelle entreprise insensée.
Il rêve tout le jour, il n'a plus de pensée
Ni pour ses champs, ni pour ses vignes, ni pour rien.

Voilà M. Rossel en règle avec ceux pour qui le déséquilibre mental de Davel est chose acquise à l'histoire. Cette tâche remplie, Suzon ne reparaît plus dans le drame.

Survient Mercanton, le domestique du major, mais déjà âgé et plein de rhumatismes. Tout en brossant les habits de Davel, il cause avec les ouvriers et les ouvrières. La mention de la Belle Inconnue arrive dans la conversation. Mercanton est prié de raconter cette fable, à laquelle il déclare n'avoir jamais cru :

Un matin de vendange,
Une étrangère, blonde et plus rose qu'un ange
Tombe comme du ciel dans notre vigne. Dieu
Nous l'envoyait. Peinant sans peine et parlant peu,
Elle abordait parfois Davel avec tristesse
Et soupirait ; on la nommait : *la prophétesse*,

Parce qu'elle expliquait les songes. Or, un soir,
 Il eut la fantaisie étrange de savoir
 A quel destin les cieux réservaient sa jeunesse :
 Que mon sort soit cruel, mais que je le connaisse !
 On écoute. Davel attendait l'œil brillant,
 La joue en feu, la lèvre ardente, suppliant.
 Il fallut obéir. — Dans trois jours, lui dit-elle,
 Tu mourras. — Et trois jours, une sueur mortelle,
 La fièvre, les frissons, des éblouissements
 L'assaillent, son cœur a de brusques battements.
 C'est bien la mort ; *la fée* a rendu son oracle.
 Le malade ne fut sauvé que par miracle.
 En sortant de la mort comme d'un rêve, il vit
 L'Inconnue épier son réveil. « Puisqu'il vit,
 Ce jeune homme, il vivra pour de très grandes choses ;
 Et, plus tard, il sera soldat de saintes causes ;
 Un instrument d'élite entre les mains de Dieu. »
 Elle dit, et bientôt s'éloigne sans adieu.

Un assistant constate que le destin promis par la *visionnaire* à Davel s'est réalisé mot pour mot.

La réplique de Mercanton est superbe de verve et d'ironie :

Vous me la bayez belle, et c'est de fiers profits
 Que l'on fait à servir sous ces messieurs de Berne.
 Songez donc aux vertus de ce brave entre tous,
 Qu'on envoie à Cully pour y planter des choux.

.
 Si nous avions du cœur, si nous étions des hommes,
 Nous n'accepterions plus d'être ce que nous sommes.
 Ce n'est pas d'un Vaudois qu'on ferait un valet
 Ni de ce beau pays une humble vache à lait.

« Chut ! Chut ! disent les vignerons »
 Et Mercanton de reprendre :

Si ça vous est égal de tomber aux genoux
De nos baillis flanqués de leurs plats oberreitors,
Ça m'est égal aussi de vous y voir, mes maîtres.

Les vigneronns passent tous à la cuisine et Mercanton se prend de langue avec les jeunes vigneronnes qui s'entendent à lui répondre. C'est une scène à la Walter Scott. Puis il va s'asseoir rêveur dans un coin.

Davel paraît enfin, prononçant par mots entrecoupés :

Préjugés, lâchetés, égoïsmes,
Voilà vos alliés, qui sont nos ennemis,
Messieurs de Berne... Hélas !

Et Mercanton de répondre :

— Et tout leur est permis
Aux Bernois, nous tenons à notre servitude
Le joug n'est plus pour nous qu'une vieille habitude
Dont nous portons le poids d'ailleurs allégrement.

.
L'or qu'on gagne, le vin qu'on boit, le pain qu'on mange,
La moisson abondante et la riche vendange,
Du bétail à l'étable et des fûts au caveau,
C'est là, pour les Vaudois, le bon pays de Vaud,
C'est la patrie et c'est la liberté. Qu'importe
L'étranger insolent planté devant la porte !
Ta soif est apaisée et ta faim le sera ;
L'esclavage a son prix. Advienne que pourra !

— Mercanton !

— Ah ! Major, si j'avais votre tête !

— Allons ! Laisse cela !

— Major, un ou deux bataillons,
Le vôtre seulement... Nous avons la revue,
Demain. Pas de baillis, la ville dépourvue
De troupes.

— Mercanton !

— C'est bien, c'est bien, tudieu !

Les habits que je tiens ont déjà vu le feu.

(*Il sort.*)

C'est la place naturelle d'un long monologue de Davel. En forts beaux vers il traduit son manifeste au gouvernement bernois. *L'Ange*, qui est aussi sa Belle Inconnue, sa divine étrangère, plus jeune que jamais, après trente-cinq ans, l'a visité de nouveau.

La série

Des temps de servitude est close, a-t-elle dit ;
Et quand elle promet, le doute est interdit.
Je t'ai choisi, Davel, pour l'œuvre auguste. Ecoute :
Réunis à Cully ton bataillon. La route
N'est pas longue, jusqu'à Lausanne. Vos seigneurs
Se sont rendus à Berne à la chasse aux honneurs ;
A l'heure où le Conseil leur vendra votre terre
Ce pays sera libre. Agis en grand mystère
Et tout s'accomplira, sans combat. — J'obéis !

Davel justifie le plan extraordinaire auquel il s'est arrêté et qui a fait prononcer le mot de folie à tant de ses contemporains.

Une scène touchante vient jeter de nouveau la note du sentiment parmi ces graves préoccupations. Marie avoue à son oncle son amour pour Mermet. L'accueil fait par Davel à cette confidence est charmant d'humour.

Marie court appeler Mermet, qui n'est pas loin, cela va sans dire. Son absence laisse pourtant à Davel le temps de se demander si c'est bien de jeter Marie et Mermet dans une entreprise en tout cas sérieuse. Il se rassure et quand les heureux fiancés rentrent, Davel unit leurs mains, les bénit, mais en ajoutant :

La revue où demain je vous mande
Doit rompre les anneaux de la chaîne allemande.

Cette information suscite un sérieux débat entre les fiancés et Davel ; mais ils finissent par acquiescer à l'entreprise. On entend à la cantonade chanter le dernier couplet de la chanson de la fileuse, qui avait ouvert la pièce :

Et la fileuse file, file
La laine blanche de la mort.

On le voit, cet acte difficile à remplir est varié et intéressant. Mercanton est devenu un personnage important. Il n'est pas sans influence sur Davel. Quant à la Belle Inconnue, les spectateurs n'ont que l'embarras du choix sur la nature de cet être mystérieux : prophétesse, fée, ange. M. Rossel a eu raison de ne la point faire apparaître, le rôle eût été difficile à tenir. On a pu remarquer qu'elle donne à Davel des directions très précises sur la manière dont il doit agir. C'est bien l'Egérie du monument du château.

* * *

Le troisième acte conduit le spectateur sur la terrasse de la cathédrale. Le projet de Davel est connu en ville par Mermet qui est venu préparer les esprits. Les avis sont divers parmi les bourgeois qui causent entre eux. De Crousaz et Milot se glissent parmi les groupes et espionnent. Milot est l'âme de la résistance. Mercanton arrive aussi en ville avec Marie et Madeleine. Mermet voudrait les éloigner. Il a besoin de tout son sang-froid, de n'être distrait par aucune autre préoccupation dans ce moment critique. Marie se défend. Enfin Mermet réussit à éloigner

sa bien-aimée. Mais à peine l'a-t-il congédiée qu'il se trouve nez à nez avec son père et Milot. Le père exige que son fils renonce à ses projets insensés et criminels. Mermet refuse.

C'est alors que Davel arrive avec sa troupe et lui révèle ce qu'il est venu faire à Lausanne. Les soldats crient à l'envi : « Vive la liberté ! »

Davel va délibérer avec le Conseil de Lausanne :

Ce que Bernois ont fait, Vaudois le déferont.

L'appel de Davel à ses soldats est très martial :

Soldats, c'est le grand jour
Qui se lève, je peux vous parler sans détour,
Vous voici rassemblés pour faire une œuvre sainte.
Vous êtes aujourd'hui maîtres de cette enceinte :
Vos baillis sont à Berne, achetant à prix d'or
Le droit de vous frapper d'impôts plus lourds encor ;
Jamais heure ne fut à vos vœux plus propice ;
La victoire est à nous, si nous voulons.

* * *

C'est à la salle des Deux-Cents qu'il faut suivre maintenant Davel. Celui-ci a quelques soupçons relativement à de Crousaz. Mermet essaye d'éclairer Davel, mais de Crousaz l'en empêche toujours et emmène Davel ; il se déclare gagné à la cause de l'indépendance, tout en montrant les difficultés d'y rallier le Conseil. Davel tout joyeux promet à de Crousaz de se laisser entièrement diriger par lui. Il accepte que ses soldats soient disséminés dans la banlieue, pour que le Conseil ne paraisse pas avoir la main forcée.

De Crousaz expose la situation au Conseil :

De fâcheux incidents
Menacent de troubler le pays. Des rebelles
Cherchent des émeutiers dans les sujets fidèles
Que nos puissants seigneurs ont comblés de bienfaits.

.
Leurs plans sont dévoilés. Dieu veille encore sur vous,
Votre cause, Messieurs, est celle de vos maîtres,
Et vous ne craindrez pas de châtier les traîtres.
Mais il faut qu'avant tout, en ce grave moment,
Le Conseil solennise à nouveau son serment.

Davel, introduit, harangue le Conseil et révèle la prophétie de la Belle inconnue.

Vous allez décider le sort de la patrie,
Et le pays entier par ma bouche vous prie
D'être les serviteurs courageux de son droit.

Il expose avec une mâle éloquence les souffrances du peuple :

Le Vaudois n'est plus rien dans sa propre maison ;
Partout des étrangers gouvernent dans nos villes ;
La chaire, le prétoire et les charges civiles
Sont le navrant objet d'un indigne trafic ;
On puise à pleines mains dans le trésor public.

Davel aborde aussi un point qui devrait être sensible au Conseil :

Et vous-mêmes
Qui devriez siéger en magistrats suprêmes,
Etre les conseillers et les chefs de l'Etat,
Qu'êtes-vous ? Consummant son brutal attentat,
Berne vous asservit, Berne vous humilie
Au rôle d'un sénat de parade qui plie
Et qui se tait devant son maître impérieux.

Le plan d'affranchissement est bien étudié, inspiré de Dieu. Les troupes sont prêtes et décidées. Milot

s'écrie : « Trahison ! » De Crousaz : « Le crime est manifeste ! » Mermet veut emmener Davel. De Crousaz fait entrer les soldats de la ville qui arrêtent le Major. Celui-ci se hâte de disculper Mermet, mais il comptait encore sur la foule. On ouvre la porte au peuple, mais celui-ci crie : « A mort ! A mort ! »

Mort à Davel ! C'est là toute ma récompense ?
 J'accepte le destin que le Ciel me dispense.
 Pays, tu répondras un jour à mon appel !
 Qu'importe si je meurs, ton droit est immortel.

* * *

Un nouveau personnage apparaît avec le quatrième acte, de Wattenwyl, le Haut Commissaire bernois.

Il voudrait éviter à Davel, presque son ami, la torture qui doit lui arracher le nom de ses complices : Avouez ! lui demande-t-il.

— J'ai tout dit. Que mon sort s'accomplisse ?
 En cette affaire, il n'est qu'un coupable, c'est moi.
 Et seul j'ai mérité les rigueurs de la loi.
 Le Ciel avait parlé. La voix de l'Inconnue
 Comme un divin appel descendit de la nue.
 Je n'avais qu'à prêter l'oreille et j'obéis.

Davel a un moment de défaillance physique, mais il se remet bientôt.

De Wattenwyl lui dit :

— Vous souffrez, Davel ?

Davel :

— Et de grandes douleurs !

Mais vous souffrez autant que moi.

Une pensée le réjouit, c'est de n'entraîner personne dans sa chute. Et ce qu'il n'a point fait, l'avenir le fera.

Devant cette persistance, le Haut Commissaire ordonne de renouveler le supplice.

— Si mon corps en gémit, mon âme en est heureuse.
Je ne réclame point de pitié généreuse ;
Ni même de justice aux hommes.

Il montre à de Crousaz combien le sort qu'il va subir vaut mieux que le sien :

Le peuple va baiser le drap de mon linceul ;
Mon supplice, Crousaz, ce sera ma victoire.
Tu laisseras quel nom aux pages de l'histoire ?

De Crousaz se détourne en haussant les épaules.
De Wattenwyl arrête les bourreaux prêts à recommencer leur sinistre besogne et dit à Davel :

Je vous crois. Votre tête trop chaude
Aura seule conçu ce projet insensé.
C'est un arrêt de mort qui sera prononcé
Contre vous... Si peut-être
Vous aviez quelque vœu que je dusse connaître,
Je suis prêt à l'entendre avant de vous quitter.
Parlez à cœur ouvert.

Davel demande simplement qu'on relâche ses amis innocents. Cela est accordé tout de suite. Mais il en est un tout particulièrement cher à son cœur : Mermet de Crousaz.

Les services du père ont effacé les torts du fils, dit de Wattenwyl. Seulement Mermet acceptera-t-il sa grâce. Davel désire donc être chargé de la lui annoncer. En effet, Mermet ne veut pas être amnistié sans Davel :

Je comprends et je n'accepte pas.
Libre avec vous, sinon, avec vous le trépas.
On me rend à mon père parce qu'il a trahi,
Et ma vie est le prix du crime... Jamais, non !
Assez d'ignominie écrasera mon nom.

Davel a alors un mot bien touchant :

Un père est malheureux et n'est jamais coupable.
Si le jour de sa mort, près de son lit, ta voix
Lui disait doucement et comme en rêve : Vois !
C'est ton fils qui n'a plus de mépris ni de haine ;
Tout serait effacé.

Mermet ne se rend pas et Davel continue à l'exhorter :

Mermet, le fils n'a pas le droit de condamner,
Tu ne peux qu'obéir, enfant, et pardonner.
Ne va pas à la haine immoler ta jeunesse,
Ton amour et l'amour de Marie.

Il faut l'entrée de Marie pour vaincre l'obstination de Mermet. Davel leur fait de touchants adieux.

* * *

Davel n'a plus qu'à penser à sa fin ; c'est le sujet du cinquième acte. Il s'entretient avec le pasteur. M. Rossel nous donne aussi la belle prière de Davel, resté seul dans sa cellule. Elle est pleine des plus beaux sentiments d'humilité, de charité et d'espérance. Il se jette sur sa couche. Dans son sommeil la Belle Inconnue vient à lui et lui déclare que ce qu'il a fait ne sera pas perdu :

Tu fus abandonné, mais tu seras compris,
Et ta défaite aura sa superbe revanche.

Elle jette une palme et une rose blanche sur le héros endormi :

Prends cette palme verte et cette rose blanche ;
Ton pays les verra, ton doux Pays de Vaud,
Marier leurs couleurs aux plis de son drapeau.

Elle dépose encore un baiser sur le front de Davel et disparaît.

Davel, à demi réveillé s'écrie :

O vision divine ! Ai-je rêvé ? Je rêve.

Mon Dieu, que cette nuit a passé douce et brève !

O promesse sacrée, ô gages précieux !

La terre disparaît ; la mort m'ouvre les cieux.

Le bourreau vient l'appeler :

J'obéis.

Au destin où je vais, un grand espoir me porte ;

O liberté ! je puis mourir, — tu n'es pas morte.

Il n'est point nécessaire, après ces citations que l'on eût aimé multiplier, de faire l'éloge de la haute conception que M. Rossel s'est faite de Davel ni de la beauté, de la force et de la netteté de ses vers.

Deux courtes remarques. L'amour de Marie et de Mermet a fourni à M. Rossel de bien touchantes scènes. Et pourtant en arrachant à Davel dès le début le secret de son entreprise, en lui donnant des complices, n'a-t-il pas fait perdre à son héros quelque chose de la beauté qui le sépare absolument de tous les autres révolutionnaires ?

Sans doute il est difficile de remplir le premier acte et de l'animer. Est-ce impossible ? Davel n'était pas de ceux qui s'apitoient sur le sort des malheureux d'une manière qui leur rend leurs maux encore plus sensibles. Encore moins allumait-il dans le cœur des affligés et des opprimés la flamme malfaisante de la haine. Il a dû, selon son pouvoir, il faisait des démarches, car il avait des yeux et des oreilles, un cœur que froissaient l'injustice, la morgue et la violence. Il respectait la dignité humaine et le signe chrétien chez les plus misérables. Il parle dans son manifeste

de lettres soit signées, soit anonymes demandant la suppression d'abus précis, la réparation de torts flagrants. Il en avait sans doute écrit un certain nombre. Sa modeste demeure avait reçu bien des visites : Vieux frères d'armes arrêtés comme lui dans leur carrière militaire, pasteurs violentés dans leur conscience, victimes de l'intrigue, de l'avidité, des passions des grands. Ne souffrait-il pas aussi des consolations vulgaires auxquelles recourait le peuple privé de tous droits politiques, de toute responsabilité quant à la chose commune ? Une scène d'enrôlement conviendrait aussi dans ce temps où le service militaire était la seule ressource de bien des jeunes gens.

Il semble aussi que les auteurs dramatiques n'aient pas encore tiré tout le parti possible de la présence sur la terrasse de la Cathédrale de six cents jeunes soldats vaudois, retenus là pendant trois heures sans savoir ce qu'ils étaient venus faire et entourés de gens étonnés et curieux.

Quoi qu'il en soit, on ne peut qu'être reconnaissants à ceux qui ont abordé un sujet rendu difficile par sa beauté même. Ils ont élevé l'œuvre à une belle hauteur, s'inspirant les uns des autres, s'ils n'ont pas encore posé la dernière pierre de l'édifice qui abritera à jamais le héros vaudois, et où d'autres encore que ses compatriotes viendront le contempler et s'inspirer de son âme haute et sainte.

JAQ. ADAMINA.



Philippe Godet.

Philippe Godet n'est plus. Ni les regrets éloquents, ni la foule, ni les éloges, unanimes pour une fois, ne lui ont manqué. Il ne les eût pas dédaignés, sans doute, car cela aussi est une faiblesse, mais il ne se fût point abandonné à cette jouissance qui devient aisément une servitude. Il était de ceux qui prennent eux-mêmes leur mesure pour n'être ni vains ni humbles et se mettre à la place qui leur revient.

Il s'était assigné dès sa jeunesse celle d'un combattant et y demeura jusqu'à la fin. Mais il n'entendait pas être, il entendait n'être pas un chet, et le devint sans y penser. Dans ses dernières années et surtout depuis que les vides se multipliaient parmi les survivants de sa génération, il était le représentant attitré des lettres romandes ; ses adversaires eux-mêmes s'enorgueillissaient de lui devant les étrangers et il avait dans notre pays une autorité incontestée. Il s'est endormi au sein de ce respect universel auquel ceux qui l'ont lu ajoutaient de l'admiration, ceux qui l'ont connu, une vive sympathie mêlée d'un peu de crainte, et le cercle de ses familiers une affection profonde. Sur un plus vaste théâtre, ce serait la gloire.

Nous réussissons malaisément à embrasser d'un regard la carrière de nos contemporains : les agitations de leur vie, la diversité de leurs préoccupations, la proportion que prennent des incidents, toute la part

de leur activité qui vient du dehors et n'est pas d'eux nous empêche de voir ce qu'il y a en eux de fondamental et de définitif. La mort, sous son linceul d'ombre, ne dessine plus que les traits saillants. Il y avait en Philippe Godet un citoyen neuchâtelois, le plus jalousement neuchâtelois d'entre tous, et un littérateur français, le plus français de nos hommes de lettres. Comment ce Jurassien blond, passionné de son municipale, de son quartier, de son clocher, confiné dans sa ferveur, chérissant jusqu'à la dévotion les pierres de la grève, l'aspect coutumier de sa rue, la ligne de son horizon, s'accordait-il avec l'adepte, non moins fervent, de la littérature la plus largement humaine et, en ce sens, la plus internationale que le monde ait connue depuis celle des anciens Grecs ?

C'est que, dans notre pays, tout son effort a tendu et abouti à rendre nos lettres plus françaises et qu'en France il choisissait. Et c'était le vieux conservateur neuchâtelois qui faisait le choix. Ainsi se conciliaient, dans l'unité d'une vie intense et d'une inspiration morale très ferme et très haute, des contradictions apparentes qui devenaient un enrichissement. Rien n'illustre mieux cette attitude que son chapitre sur Rousseau, dans son *Histoire littéraire de la Suisse française*. Comment peut-il se faire le dévot de Jean-Jacques, lui, Philippe Godet, le libéral impénitent, l'irréconciliable ennemi de l'étatisme, le croyant, l'orthodoxe ? C'est qu'il le tire à lui de toutes ses forces, à lui, à nous, à la Suisse romande, surtout à Genève. C'était bien avant le livre de Gaspard Vallette. Je crois que Philippe Godet est l'un des auteurs responsables, et l'un des premiers, de cette tendance à expliquer Rousseau par Genève, au lieu d'expliquer la Genève moderne par Rousseau. De même, il applaudit au mot de

G. de Humboldt : par le fond le plus intime de sa nature, M^{me} de Staël était étrangère à la manière de penser proprement française. Pour comprendre l'un et l'autre, et tous les autres, il avait besoin de retrouver en eux les qualités du cru, telles qu'il se les représentait et qu'il les représentait lui-même. C'est là, d'ailleurs, l'un des grands services qu'il nous a rendus ; il a contribué à nous donner confiance en nous-mêmes pour l'œuvre intellectuelle et littéraire.

Il a joint l'exemple à la leçon. Ses nombreux ouvrages, dont les plus durables sont, je pense, son *Histoire littéraire de la Suisse française* et ses deux volumes sur M^{me} de Charrière et ses amis, mais qui, tous, portent la marque d'un talent souple et brillant, sont écrits dans une langue limpide, rapide, nerveuse, pleine d'attrait. C'est beaucoup plus la langue de Voltaire, qu'il flatte si peu, que celle de Rousseau, qu'il chérit si tendrement. Voltaire, cela ne fait pas de doute, est pour nous autres un meilleur maître. Il ne nous pousse pas dans le sens de nos défauts. Mais on se trouverait peut-être dans l'embarras si l'on s'avisait de faire subir à Philippe Godet, écrivain, l'examen qu'il impose à tous les écrivains dont il parle, à tous les nôtres, du moins, et de rechercher ce qu'il y a de spécifiquement suisse dans sa manière. Sa phrase est si légère, d'un tour si aisé, elle moule si adroitement la pensée et sa pensée se meut avec tant d'agilité parmi tant de sujets qu'on serait tenté de le suivre dans toutes ses opinions et qu'on lui dirait volontiers, retournant le mot du comique : « Tu me persuaderais, quand même tu ne me persuaderais pas. »

Il est malaisé de saisir et de résumer sa pensée, tant elle s'est répandue, non seulement dans des livres, mais en quantité d'articles de revues et de journaux.

Son abondance même nous fait hésiter. Songez donc qu'il a rédigé pendant plusieurs années la *Suisse libérale*, qu'il s'est intéressé avec zèle au *Musée neuchâtelois*, au *Messenger Boiteux*, qu'il a collaboré à une dizaine de revues et de journaux, en Suisse et à l'étranger, sans parler de sa collaboration à la *Gazette de Lausanne* dès 1874 et jusqu'à sa mort, et à la *Bibliothèque Universelle*, de 1883 à 1911. On a parlé d'une trentaine de livres qu'il a écrits. Je n'en ai lu, je l'avoue, que huit ou neuf. Sa production fut énorme. Où a-t-il pris le temps de penser tout ce qu'il disait ? Même en se levant tous les matins à six heures, comme on nous le raconte, il a dû travailler en forcené, car il n'avait pas ses journées franches ; depuis 1894, il était professeur au Gymnase cantonal et, depuis 1900, à l'Université de Neuchâtel, et il a trouvé le temps de faire de nombreuses conférences, extrêmement goûtées.

Il n'y a qu'un moyen de faire tant de dépense, c'est de posséder un gros capital. Philippe Godet mettait en œuvre des principes sur lesquels il ne semble pas avoir jamais varié. Dans l'ordre religieux, ceux de son catéchisme ; en politique, le libéralisme et le fédéralisme ; en morale, l'individualisme protestant avec une conception rigide du devoir ; en littérature, un classicisme élargi, telles sont les principales directions intellectuelles qu'il a suivies. Il ne faudrait pas, toutefois, le simplifier à l'excès. Pour conservateur qu'il fût, il n'était point un conservateur-borne, sachant bien que la vie évolue. Ce qu'il cherchait à faire, du moins si je l'ai compris, c'était de maintenir, dans les formes nouvelles de la démocratie, ce que le passé avait eu, à ses yeux, de bon et de grand. Son libéralisme était régionaliste, par ce qu'individualiste.

Ce qui veut dire que la source profonde de ses opinions politiques était dans ses conceptions morales. Des individus distincts, conscients et responsables, voilà de quoi il voulait composer la société. Il n'aimait guère les gestes collectifs, ne croyait guère à l'inspiration des foules, et, s'il voulait ardemment la démocratie, comme le seul régime qui permette le développement de la personnalité, il ne l'approuvait qu'en vue de la liberté. Lui-même, il a été l'une des personnalités les plus accusées de sa ville, de son canton, de la Suisse romande, debout sur la brèche en toute occasion et se dépensant tout entier dans ses moindres actions, avec une sorte d'âlacrîté et une exubérance de vie qui l'a fait comparer au Cyrano de Rostand ; mais il n'en avait pas la redondance et l'enflure.

Il lui semblait que l'individu s'épanouit mieux dans le cadre limité d'une petite région, qu'il peut aimer mieux aussi et se donner davantage. Tout ce qui l'en empêche est mauvais, c'est pourquoi le citoyen doit se défendre avec énergie des emprises de l'Etat. Philippe Godet concevait-il l'Etat comme un « mal nécessaire », selon la définition de l'ancien libéralisme ? Je ne sais, mais il n'en faisait, en tout cas, ni une providence, ni une entité mystique. Il a mené de belles campagnes pour sauvegarder le peu qui subsiste chez nous de l'autonomie cantonale.

Son libéralisme et cette passion de la liberté individuelle, si caractéristiques dans ses écrits aussi bien que dans ses actions, tenaient à un sens très vif et même à un sentiment religieux de la responsabilité. Devons-nous le considérer comme un adepte du moralisme kantien ou comme un disciple de Vinet ? Je ne le crois pas. S'il a conservé sans les soumettre à l'examen de la raison les croyances que lui avait

transmises Frédéric Godet, son père, auquel il a consacré pieusement un beau livre, c'est qu'elles alimentaient sa vie morale ; il ne leur demandait pas autre chose, mais il en avait besoin pour cela. Discutant un jour un opuscule de Charles Secrétan sur la religion et la théologie, il lui faisait cette objection : en disant que la religion est une vie et en la séparant des formules intellectuelles, ne lui retirez-vous pas ce qui la soutient et l'inspire ? Mais il ne touchait pas volontiers à ces grands sujets ; ses discussions, ses vives polémiques ont trait à des objets plus proches, aux mille incidents de la vie quotidienne.

C'est là toute une part de son œuvre déjà disparue ou condamnée à disparaître. Pourtant, il y tenait autant peut-être qu'à ses livres ; il a été journaliste dans l'âme, par goût de l'action immédiate, par besoin de communiquer et de faire partager ses impressions, par intérêt pour la vie publique.

Il a rédigé la *Suisse libérale* pendant quelques années ; depuis 1874 jusqu'à sa mort, il a été le correspondant neuchâtelois de la *Gazette de Lausanne* ; et comment oublierai-je, parlant ici, à la place même qu'il occupait, qu'il a créé la chronique romande de la *Bibliothèque Universelle* et l'a continuée de 1883 jusqu'en 1910 avec une sollicitude et une fidélité sans pareilles ?

Le directeur, Ed. Tallichet, avait décidé de recommencer à publier la chronique suisse à laquelle il avait renoncé depuis quelque temps et, sur le conseil d'Eugène Rambert, il y adjoignit une « causerie suisse romande ». La première chronique de Philippe Godet parut donc encadrée ou enclavée dans celle d'Ed. Tallichet. Eugène Rambert revint à la charge et obtint pour la Suisse romande l'honneur d'une chronique

distincte. En même temps, il donnait au débutant des conseils précieux ; au lieu de relater de menus faits, le chroniqueur devait faire un choix qui, sans anticiper sur celui de la postérité, serait une première mise au point ; retenant l'essentiel, il pourrait s'espacer sur les questions importantes, entrer dans des développements que l'article de journal ne comporte pas.

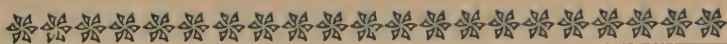
Philippe Godet répondit avec une respectueuse malice que le conseil était excellent, mais que Marc Monnier lui en avait donné un autre, non moins bon et tout contraire, celui de ne pas s'attarder, de toucher à tout et de passer avec agilité d'un sujet à un autre. Voilà Rambert quelque peu embarrassé ; comment contredire son ami Marc Monnier ? Comment se dédire, puisqu'il avait parlé selon sa conviction, après mûr examen, comme toujours ! Il se tira d'affaire en homme d'esprit, mais aux dépens de Philippe Godet... et aux nôtres. « Nous sommes parfaitement d'accord, Marc Monnier et moi, dit-il ; nous vous mettons en garde contre le défaut où nous craignons de vous voir tomber ; seulement, nous ne vous signalons pas le même défaut. Marc Monnier vous rappelle celui de la Suisse romande et moi le vôtre propre. Evitez l'un et l'autre. »

C'était dit avec plus de réticences, mais enfin, c'était dit. La petite malice de Philippe Godet se retournait contre lui. Il évita du reste l'un et l'autre défaut. Il s'occupa d'un peu tout, il n'appuya pas et il sut insister au bon moment et au bon endroit. Je viens de feuilleter ces chroniques de vingt-huit années, qui faisaient chez lui, reliées à part, huit gros volumes. Elles sont étonnantes de variété, de grâce et de bienveillance. Oui, de bienveillance. Ce polémiste qui, visiblement, se plaisait aux combats et

qui passe pour avoir eu la plume si âcre, s'est surtout félicité, en résumant ses impressions et ses souvenirs de chroniqueur, d'avoir été accueillant aux jeunes, encourageant, d'avoir, comme disait Sainte-Beuve, — le rapprochement est de moi, — sonné la cloche pour eux. Il a édité Alice de Chambrier, soutenu Bussy, loué dignement Warnéry, Porret, Samuel Cornut, quantité d'autres, sans parler de ses grands amis, Gaspard Vallette et Philippe Monnier.

Son influence a été considérable. Elle s'est exercée sans cesse pour l'amélioration de notre production littéraire, non en quantité, mais en qualité. L'un des meilleurs moyens d'y arriver était de rendre le public plus exigeant, afin qu'il ne se contentât plus qu'une œuvre parût moralisatrice pour la trouver bien écrite. Vers 1900, il constatait avec joie un progrès sensible. Le sentiment artistique commençait à pénétrer nos écrivains. La guerre a causé une rechute fort grave et ce ne fut plus pour la beauté littéraire que Philippe Godet dut combattre, mais pour le respect de la grammaire, tout simplement. Il se mit à cette tâche rebu-tante avec la même verdeur et la même ténacité qu'il avait apportées à en accomplir de plus grandes. Puisse son souvenir troubler longtemps encore le sommeil de nos cacographes ! Et puissent les ouvriers ne pas manquer à une œuvre si nécessaire, maintenant que s'est endormi, après une si belle vie, ce bon et fidèle serviteur des lettres romandes.

MAURICE MILLIoud.



Lettre de Paris.

Le snobisme estival. — Les beaux jours de Paris sans Parisiens. — L'inauguration d'un buste de Remy de Gourmont à Coutances. — La déchéance d'un pugiliste fameux.

14 Octobre.

Il a plu cet été dans les provinces, sur les montagnes, au bord des lacs et de la mer, partout où les Parisiens vont chercher l'illusion du repos. Il a plu aussi à Paris ; mais les Parisiens feignent de n'en avoir rien su ; car l'honneur commande d'ignorer ce qui se passe dans une capitale pendant les mois de juillet et d'août. Voltaire constatait, en d'autres circonstances et pour d'autres raisons, que des êtres humains mettent l'honneur où il n'a que faire. Cependant certains hommes paradoxaux professent que la plus aimable saison parisienne, c'est l'été. Ces anarchistes de la mode sont de moins en moins nombreux et ils ont, par conséquent, de plus en plus raison. Ce qui fait l'agrément de Paris au temps des vacances, c'est en effet précisément que les Parisiens l'ont déserté. Il ne reste aux faubourgs et aux boulevards que les gens à qui la nécessité interdit le snobisme ou à qui du moins elle ne permet qu'un snobisme d'un genre moins « élégant ». Notre ville ne prend pas, pour cela, un aspect populacier ; elle est, dans la douceur lumineuse de l'atmosphère et sous l'ombre des feuillages, plus calme, plus libre et plus belle. On la voit mieux et on l'aime plus.

On louangerait néanmoins les Parisiens de s'évader de Paris à date fixe, s'ils allaient alors vivre aux champs, parmi les plantes et les animaux dont la sagesse leur servirait d'exemple. Respirer de l'air pur, ne penser à rien, — c'est-à-dire réfléchir sans effort, — rejeter le faux-col et se chausser d'espadrilles, serait pour les citadins la plus salubre des cures. Mais ils ne savent plus vivre naturellement. Ils s'éloignent du tumulte des villes pour se plonger en un autre tumulte qu'ils créent

par leur présence, leurs paroles, leurs gestes et leurs vaines coutumes. Ils transportent avec eux leurs erreurs, leurs modes et leur ennui. Ils n'aspirent, où qu'ils aillent, qu'à changer de fatigue, et c'est ce qu'ils appellent se reposer. La civilisation, à certains égards, est pareille à cet anneau de lourd métal que des sauvages se font introduire dans les narines à l'âge de la puberté et qu'ils portent ainsi jusqu'à leur mort.

* * *

Dans une des provinces muettes que les Parisiens ne fréquentent guère, on a célébré la gloire posthume d'un écrivain à la fois raisonnable, subversif, voluptueux et discret : Remy de Gourmont. C'est à Coutances, agreste paroisse normande, qu'on a dressé la statue de ce penseur libertin qui vécut quarante années à Paris solitairement, laborieusement et dignement. Rien ne pouvait être plus étranger à son esprit que le protocole et les fastes de cette kermesse littéraire. Vers la pierre où fut sculpté son visage douloureux, monta l'encens des éloges arrondis, des discours conventionnels et des applaudissements bruyants. D'un aéroplane — (oh ! cette apothéose théâtrale et mécanique, Maître, vos contemporains même n'eussent osé inventer cela !) — furent lancés sur la foule des papiers où se lisait un de ses poèmes. Remy de Gourmont eut accueilli avec colère ces admirations saugrenues.

Sa vie fut toute de souffrance et d'orgueil, d'amour et de mépris. Il réprouvait ces simulacres, ces représentations infidèles, qui déforment le souvenir des hommes supérieurs et où se complaît seulement la vanité de leurs mauvais disciples. Remy de Gourmont ne survit que dans ses livres et il ne les fit point tels que les badauds les pussent aimer. Ceux qui le vénérèrent ou le chérissent gardent son image dans leur cœur et dans leur esprit : ils ont appris de lui que toute autre effigie est trompeuse. Le destin de ce philosophe est d'être, après sa mort comme durant sa vie, l'objet de réprobations et de réhabilitation parallèles et constantes. Il ne s'attristait point d'être incompris, mais d'être sottement flatté. Le clin-

quant de la gloire le dégoûtait et il refusa toujours la fausse monnaie qu'on vient de jeter sur sa tombe.

* * *

Il nous fut donc donné de voir, il y a quelques semaines, dans un autre cirque en plein air, comment se consomme la déchéance d'un héros populaire. Le plus fameux des boxeurs a mordu la poussière et le peuple a couvert d'injures l'idole brisée. Cette plèbe cruelle et folle est semblable aux autocrates de la légende et de l'histoire qui faisaient trancher la tête à leurs favoris en disgrâce. Ceux qui ne croient point que la grandeur humaine puisse être représentée par un pugiliste triomphant, se loueraient d'assister à sa chute s'il ne leur répugnait de mêler leur voix à ces hurlements de loups. C'est quand il gît blessé, dans l'arène, que le vulgaire vaincu leur inspire pitié et quasi sympathie. Non qu'ils adorent la faiblesse et blasphèment la force ; mais ils proclament avec Stendhal que de la force qu'ils honorent, une fourmi en peut avoir autant qu'un éléphant.

Quand Carpentier, évanoui, fut emporté sur les épaules des bestiaires, ceux-ci couvrirent d'un voile sa figure sanglante. Ne dirait-on pas qu'ils accomplissaient un rite très ancien. Le gladiateur honteux n'était plus digne de voir la lumière du jour. Certains criminels étaient menés au supplice la tête enfouie sous une cagoule. Tout dans ces jeux barbares montre que l'homme a gardé sa férocité ancestrale et qu'il n'a changé que les prétextes de s'abandonner à ses furieux instincts.

JEAN LEFRANC.

Chronique américaine.

Développement de la télégraphie et téléphonie sans fil. — Epilogue de la grève de charbon. — Le protectorat d'Haïti. — Une comédie parlementaire : la proposition de loi contre le lynchage.

Dans une précédente chronique, nous faisons remarquer le peu d'intérêt témoigné par les Américains pour l'aviation

commerciale. Cet état de choses fait ressortir encore plus vivement l'engouement populaire en faveur de la télégraphie et téléphonie sans fil. Le développement presque fantastique du « radio » sous toutes ses formes est dû principalement à la politique libérale du gouvernement en cette matière. N'importe qui peut installer chez lui un appareil *récepteur* ; quant aux stations de *transmission*, tout ce qu'on exige des amateurs est qu'ils passent un examen et se fassent enregistrer : le but de cette réglementation est de s'assurer que les opérateurs de *broadcasting stations* sont capables de transmettre correctement les signaux de détresse recueillis par eux, surtout sur les côtes. On le voit, l'attitude de l'administration américaine diffère radicalement de celle adoptée en général par les gouvernements européens. C'est pourquoi les États-Unis ont pris une telle avance dans cette science. Il y a plus d'un demi-million d'appareils récepteurs fonctionnant actuellement, qui ont été construits et installés par des particuliers ; et, à la date de juillet dernier, on comptait plus d'un million d'appareils vendus par des manufactures *ad hoc*. En février de cette année, les statistiques mentionnaient 600 000 téléphones sans fil, — une augmentation de 550 000 sur février 1921. Alors qu'en France l'audition par radio d'un concert est presque un événement, ne se produisant guère que dans des cérémonies officielles, ici il est courant de s'abonner à des séries d'*entertainments* les plus divers. Voici, par exemple, le programme, pris au hasard, de la Station WJZ, de Newark, New Jersey, pour le 11 juillet dernier :

- 10 h. : Conférence sur l'électricité.
- 19 h. : Histoire enfantine : « L'homme de la lune ».
- 19 h. 30 : Conférence d'hygiène.
- 20 h. 15 : Récital (solo).
- 21 h. : Monologue humoristique.
- 21 h. 30 : Récital (solo).

Ceci est transmis aux abonnés dans un grand rayon. Le programme, bien entendu, change tous les jours ; le dimanche, il y a en plus, le matin, des sermons par de notables clergymen. Les journaux locaux annoncent les divers programmes

de la semaine ; et les abonnés peuvent ainsi arranger leur emploi du temps, leurs invitations, etc., en conséquence. Il n'est plus du tout rare de voir, dans une ferme isolée, le soir, la famille et les domestiques, en vêtements de travail, groupés autour d'un appareil, et écoutant, avant d'aller au lit, quelque histoire comique, ou peut-être le dernier rapport agricole. On rencontre déjà des automobiles pourvues d'un récepteur et d'antennes, à l'aide desquels les occupants peuvent, lorsqu'ils s'arrêtent, « attraper » ce qui passe dans l'air.

Outre l'élasticité de la législation, un facteur qui contribue puissamment à la vulgarisation du radio, c'est la modicité des frais d'installation, jointe à la simplicité de l'outillage. Les différentes parties de l'appareil récepteur peuvent s'acheter, à dix cents chacune, dans les « bazars à 5 et 10 sous ». Il va sans dire que le « sans fil » a causé l'éclosion de multiples industries qui, d'ailleurs, ne sauraient suffire à la demande actuelle. A New-York, dans les quelques rues avoisinant Times Square, depuis avril dernier, il ne s'est pas ouvert moins de cinquante boutiques de fournitures pour radio. Si l'on compare les débuts de l'automobilisme avec ceux du « sans fil », dans cette contrée, on constate que celui-ci a pris, en quelques mois, dans la nation, une place que l'auto n'a pu acquérir qu'après plusieurs années. Dès à présent, non seulement les revues, mais les journaux de la campagne eux-mêmes compromettraient leur existence s'ils ne consacraient régulièrement des colonnes, voire des pages, à la nouvelle invention. Il est caractéristique que, déjà, celle-ci soulève des critiques, des impatiences. On reproche au radio trop de monotonie dans les programmes, et aussi que trop peu de place soit accordée aux réclames commerciales. Le manque de capitaux semble être le mal principal dont souffre le *Wireless* actuellement. Mais l'épargne est un peu timorée en ce moment, peut-être à cause des désappointements résultant, si souvent dans ces derniers temps, de placements trop hâtifs dans les valeurs d'automobilisme, et surtout de puits à pétrole.

— A propos de combustible, la grève des mines d'anthracite, qui vient de terminer sa longue carrière, fera époque

dans les annales économiques américaines. Elle paraît avoir ouvert les yeux du public en ce qui concerne plusieurs faits négligés jusqu'ici. D'abord, celui qu'on pourrait faire un usage plus répandu du *charbon de terre*. Il est certain que la défaveur s'attachant à ce dernier provient moins des inconvénients découlant de la fumée de la houille que de la considération que cette sorte de charbon demande plus de soin dans le réglage et l'entretien des calorifères, etc. Il ne faut pas perdre de vue qu'aux Etats-Unis un énorme nombre de familles n'ont pas de domestiques, même dans la classe moyenne. Tout surcroît de labeur retombe généralement sur le maître ou la maîtresse de la maison. D'ailleurs, l'idéal de la majorité des Américains qui travaillent est de « bâcler » leur besogne le plus rapidement possible : il est naturel qu'ils rejimbent à l'idée de toute complication dans le chauffage, même si celle-ci est avantageuse pécuniairement. En second lieu — et c'est le point important — la crise que nous traversons a amené la nation à rechercher les moyens de se rendre indépendante, dans une large mesure, de l'exploitation des charbonnages. Résoudre ce problème serait une chose fort désirable, en dehors du cas de grève, car on se tirerait ainsi des griffes des « barons du charbon », lesquels nous imposent depuis longtemps des prix fantastiques. Le public songe — un peu tard — aux possibilités de l'huile et du bois. Déjà, dans certaines grandes maisons d'appartements de New-York, on expérimente des calorifères à pétrole. Quant aux locomotives, il n'y a rien à expérimenter, car, depuis des années, diverses compagnies de chemins de fer de l'ouest emploient l'huile, et s'en trouvent fort bien. En ce qui regarde le bois, nous ne saurions que nous applaudir que la grève des mineurs se soit produite, si elle a pour effet de faire cesser ou même diminuer le gaspillage des ressources forestières du pays. Quiconque a tant soit peu voyagé aux Etats-Unis a été frappé de la condition déplorable des bois et des forêts, où les spéculateurs coupent à tort et à travers, sans souci de l'avenir ; où le reboisement est négligé et où le feu, à tout moment, complète l'œuvre néfaste de l'homme. Personne, pour ainsi

dire, ne prend la peine de recueillir ou de vendre les branches et les arbres cassés. Le bois, véritablement, semble absolument méprisé, en tant que combustible. Alors que l'antracite se vend plus de quatorze dollars la tonne, cela serre le cœur de voir brûler par milliers, le long des voies ferrées, les vieilles traverses hors de service, dont deux ou trois piles suffiraient à alimenter un ménage durant des mois. Outre ce qui pourrait être accompli avec les forêts existantes, il serait possible d'utiliser, pour de nouvelles plantations, une grande partie des terres non cultivables. Et il y en a plus de trente-deux millions d'hectares!

— Quand on cherche à comprendre comment il peut se faire que de telles ressources aient été laissées de côté jusqu'à ce jour, on n'est pas étonné que les masses soient persuadées de l'existence d'une vaste conspiration entre les différentes *corporations* du charbon et des transports, en vue d'empêcher l'utilisation du bois comme combustible.

Quoi qu'il en soit, la question du charbon, compliquée d'une grève des cheminots, a absorbé la plus grande partie de l'attention publique. Les affaires de la politique extérieure laissent en ce moment le public passablement froid. C'est en vain, notamment, qu'il se fait une campagne de presse préconisant l'abandon, par les Etats-Unis, du protectorat sur Haïti. Cette petite république noire est, depuis longtemps, un facteur assez troublant dans l'Amérique Centrale. Les difficultés remontent à 1862, époque à laquelle des massacres provoquèrent une intervention. Entre ce moment-là et 1915, c'est-à-dire pendant quarante-trois ans, révolutions et autres perturbations se succédèrent ; et plusieurs fois les Etats-Unis durent aller rétablir l'ordre à Port-au-Prince. Mais, en 1915, les Américains, voyant dans le débarquement de marins français à Haïti un danger pour la doctrine de Monroe, crurent devoir imposer leur protectorat aux indigènes, lesquels furent obligés d'accepter une constitution élaborée à Washington ; de consentir à une main-mise sur les douanes, et de recevoir une garnison fédérale. En réalité, ce fut une occupation en règle qui devint bientôt odieuse aux Haïtiens. Il courut, aux Etats-

Unis mêmes, des bruits d'histoires plus ou moins malpropres, d'atrocités commises par l'infanterie de marine sur les prétendus bandits locaux. On accusa les administrateurs américains d'avoir la main lourde — et les spéculateurs yankees d'avoir les doigts crochus. Bref, il y eut une enquête, dont la résultante fut que quatorze notables hommes de loi américains déposèrent au ministère de l'Intérieur une demande d'abrogation du protectorat. Il est allégué que ce dernier n'a été institué que sous la pression de certains brasseurs d'affaires des Etats-Unis, désireux d'accaparer des territoires fertiles : 80 000 hectares auraient déjà passé entre les mains de spéculateurs. Il paraîtrait aussi que divers financiers, assez haut placés, ont ainsi obtenu le droit d'imposer au gouvernement haïtien un emprunt de 14 millions de dollars à 7 ½ %, dont une partie devait être affectée au remboursement d'une dette à la France (laquelle ne demandait rien). Enfin, le comité en question fait observer que l'occupation de l'île et le renversement du gouvernement d'Haïti par les Etats-Unis étaient des actes absolument arbitraires, inconstitutionnels. Bien entendu, on a riposté à ces attaques. Les organes des partisans, fort peu nombreux du reste, du protectorat font valoir que, sous l'administration américaine, Haïti a été dotée de 700 kilomètres d'excellentes routes ; d'un grand nombre d'écoles ; d'une gendarmerie comptant 2500 hommes. Tout cela est vrai ; cependant les indigènes ne demandaient aucune de ces améliorations, qui leur coûtent leur liberté. Il semble que la commission pan-américaine fût toute désignée pour prendre les mesures nécessaires à la protection des étrangers dans cette république qui, pour être peuplée de gens de couleur, n'en a pas moins droit à l'autonomie que leurs aïeux ont péniblement gagnée dans leur lutte de 1802-1804, sous la conduite du général Dessaline.

Mais, ainsi que nous le disions plus haut, il est malaisé d'intéresser nos gouvernants, ou le public américain, en ce moment, et, en dehors de la crise du combustible, à autre chose que deux ou trois questions d'ordre intérieur et qui,

soit dit en passant, font plus de bruit qu'elles n'en valent la peine : le sempiternel débat sur le tarif douanier, l'affaire du *bonus* à accorder aux vétérans de la grande guerre, et la proposition de loi sur la répression du lynchage.

— Cette dernière mérite certes une mention spéciale, parce qu'elle donne un bon exemple des agissements futiles et stériles auxquels le Congrès est invariablement tenu de se livrer à chaque changement de parti au pouvoir. Lorsque vient le tour des *républicains*, il est de style de rappeler au peuple que ledit parti est le champion de la race noire « opprimée » par les *démocrates* du Sud. Parfois, cette pompeuse démonstration prend la forme d'une charge à fond contre les restrictions apportées dans les républiques du Sud à l'exercice du droit de vote chez les gens de couleur. Cette année, ce fut une attaque en règle contre le lynchage. La manœuvre était habile, car rien n'était plus aisé pour les partisans du *Dyer bill* que d'impressionner le Parlement... et la galerie par un exposé des « atrocités » de ce procédé de justice sommaire. Il y a une moyenne de soixante-dix lynchages par an. En 1919, sur quatre-vingt-trois individus ainsi mis à mort, on en compte onze brûlés vifs, trois brûlés après leur mort, trente-et-un fusillés, vingt-quatre pendus, deux tués sous le fouet, un coupé en morceaux, un noyé et dix dont le mode de lynchage est inconnu. Ce tableau est certainement révoltant à première vue. Et l'on doit admettre que les motifs de cette punition ne paraissent pas toujours suffisamment sérieux. Il y a bien, sur ces quatre-vingt-trois, vingt-sept cas de meurtre, vingt crimes ou tentatives de crime concernant des femmes blanches et sept ou huit autres méfaits graves ; mais on relève des actions infiniment moins répréhensibles. C'est ainsi qu'un noir a été mis à mort pour avoir fait l'éloge de certains émeutiers, et un autre expédié *ad patres* pour ne pas avoir fait place, sur un chemin, à un jeune blanc conduisant une automobile.

La proposition de loi *Dyer* édictait des peines extrêmement sévères contre le lynchage : 10 000 dollars d'amende pour le comté où un fait de ce genre a lieu ; travaux forcés à perpé-

tuité pour tous les participants, etc. Tout cela est bel et bien. Mais juger la question, les pieds sur les chenets, dans une localité bien policée, sans nègres, ou dans laquelle ces derniers sont une minorité négligeable, ceci est un point de vue entièrement différent de celui des blancs vivant dans des plantations isolées et contraints souvent de laisser les femmes de la famille seules au milieu des noirs. Des mesures de protection, énergiques et parlant aux yeux, s'imposent. Or, les procédés de la justice ordinaire sont trop lents, trop secrets, trop incertains pour frapper l'imagination de ces êtres primitifs, chez qui les instincts brutaux sont toujours prêts à se réveiller, et à succéder à la gaîté la plus enfantine. Les noirs n'ont de respect que pour la force, principalement lorsqu'ils se sentent les coudes ; et c'est pourquoi, au-dessous du Potomac, il n'est pas possible de faire quoi que ce soit, à leur égard, qu'ils puissent interpréter comme un signe de faiblesse de la part des blancs. La loi projetée, si elle était votée, aurait des effets désastreux sur le moral du négro : les crimes augmenteraient, et conséquemment les lynchages feraient de même, en dépit de la loi que les agents fédéraux n'oseraient pas plus appliquer qu'aucune autre disposition draconienne. Tels sont les arguments mis en avant par les congressmen du Sud, soutenus d'ailleurs par presque toute la presse du Nord elle-même. En fait, nous ne sommes entré dans les détails de la controverse que parce qu'ils concernent un sujet intéressant sans doute pour des Européens. Ici, on sait bien à quoi s'en tenir. Le parlement est parfaitement convaincu que tout ce beau tapage est un énorme *bluff* ; que la loi, une fois passée, serait lettre morte ; qu'elle serait, au surplus, entachée d'inconstitutionnalité comme violant les droits souverains des États de l'Union en matière de police intérieure. Aussi, ne faut-il pas s'étonner que le bill, après des débats aussi longs que tempêteux, ait été tout doucement mis dans un carton pour y dormir d'un sommeil indéfini. Le tour est joué : les parlementaires peuvent dire aux noirs dont ils courtisent le vote : « Nous avons fait tout notre possible, vous le voyez ; l'affaire

est lancée ; il faut s'armer de patience, et patati, et patata... » Toutefois, un temps précieux a été consumé, — et c'est le contribuable qui paie les frais de la piteuse comédie....

GEORGE NESTLER TRICOCHÉ.

Chronique suisse allemande.

Essais critiques et études littéraires. — Les idées d'Albert Steffen. — Un livre sur G. C. Gervinus. — A propos de Thomas Mann. — Un roman de Mme Lisa Wenger. — Hans Morgenthaller. — Winterthour littéraire. — Sur la *Culture de la Renaissance* de Jacob Burckhardt. — Livres.

Une chose qui frappe dans la littérature suisse allemande d'aujourd'hui, c'est l'abondance des essais critiques et des études littéraires. Il semble qu'on écrive moins d'œuvres qu'on en commente. Serait-ce peut-être que la puissance d'imagination est en baisse ? Je ne le crois pas. La critique littéraire, surtout quand elle ne se borne pas à analyser des œuvres, mais quand elle remue des idées et discute des problèmes, est aussi une création. Or c'est surtout à cette critique créatrice que se livrent nos essayistes, comme le prouvent les trois œuvres que je me propose d'examiner ici : *La crise dans la vie de l'artiste*, d'Albert Steffen, G. C. Gervinus, de Max Rychner, *Ce que l'artiste représente dans la littérature contemporaine*, de Carl Helbling¹.

La littérature n'a jamais été l'essentiel pour Albert Steffen. Même à ses débuts, quand il écrivit ce pénétrant roman *Otto, Aloïs et Werelsche*, le souci des problèmes moraux ou, si l'on préfère, le souci de la vie intérieure le préoccupait plus que l'art de tourner élégamment des phrases. Dans cette œuvre, comme dans celles qui suivirent, *Le rêve d'un homme ridicule* et *La destination de la grossièreté*, on sent fortement l'influence

¹ *Die Krisis im Leben des Künstlers*. — G.-C. Gervinus. *Ein Kapitel über Literaturgeschichte*, von Max Rychner. — *Die Gestalt des Künstlers in der neueren Dichtung*. Eine Studie über Thomas Mann. — 3 Bände, Bern, Verlag Seldwyla.

de Dostoïevsky. Steffen est allé au grand romancier russe comme on va à une âme qui est sœur de la vôtre. Il y a pourtant une différence entre ces écrivains, c'est que chez le Suisse on sent que la vie est plus vécue que rêvée. Et dans quelle langue plastique le romancier bernois traduit-il sa vie intérieure : on ne peut écrire à la fois avec plus de simplicité et d'âme, en termes mieux choisis et plus expressifs.

Mais voilà : depuis cette première œuvre, Albert Steffen a subi une influence qui n'a pas toujours été heureuse, celle de Rudolf Steiner, l'apôtre de l'anthroposophie, philosophie ésotérique et nébuleuse. Sans doute, l'art de s'exprimer reste toujours merveilleux chez Steffen, comme je l'ai montré ci-même en analysant ses poèmes théosophiques, *Weg-Zehrung*, mais la pensée, trop souvent, reste pour le commun des mortels une énigme scellée sous un triple cachet. On retrouve, quoique à un moindre degré, ce défaut dans le livre d'*Essais* dont je parle. Ecrits pour la revue de Rudolf Steiner, le *Goetheanum*, ces essais ont pris l'esprit de la maison plus que nous ne le voudrions. Il paraît que cette obscurité est, pour les initiés, un signe de profondeur. Evidemment, il y a dans le tabernacle des choses que nous ne comprenons pas. M. Steffen décerne à Rudolf Steiner, son maître, l'éloge d'être « l'esprit le plus vaste du temps ». Il voit en lui « l'apôtre d'une religion nouvelle, la religion de l'humanité ». A merveille, mais de quelle manière étrange s'exprime cette religion ! J'avoue ne rien comprendre à sa mythologie abstruse, où sont évoqués le Sphinx, l'Aigle, le Lion, le Taureau, le Serpent, comme personnification du Connaisseur, du Souverain, de l'Ouvrier, du Médecin, et que sais-je encore ! La crise de la vie de l'artiste m'est-elle le moins du monde expliquée par ces rébus ? Et pourtant, quand il s'agit de faire des portraits d'écrivains, avec quel art consommé Albert Steffen s'acquitte-t-il de sa tâche ! J'admire fort, pour ma part, ceux que, dans son livre, il trace de Dante et de Goethe, de nos grands classiques suisses, Gotthelf, Keller, Meyer et Spitteler, de Dostoïevsky, qui est sans doute le plus beau, et de Rabindranath Tagore, qui est le plus spirituel (c'est l'histoire malicieusement racontée de

la tournée de l'épître hindou en Suisse). Dans toutes ces pages nous retrouvons le fin psychologue d'*Otto, Aloïs et Werelsche*, qui s'est enrichi encore et ennobli par la pratique de la vie spirituelle. Car, enfin, il faut le reconnaître ici, si Albert Steffen n'avait pas passé par une grande crise morale et religieuse, jamais, sans doute, il n'aurait pu écrire des pages aussi profondes et aussi belles que celles de ses *Essais*. Mais, pour Dieu, qu'il s'enferme dans une étroite chapelle et qu'il fasse rayonner son beau talent largement sur l'humanité!

— Dans l'essai qu'il publie sur Gervinus, M. Max Rychner n'a pas eu des vues aussi hautes. Il s'est contenté, comme dit le sous-titre de son livre, d'esquisser un chapitre sur l'histoire littéraire. Gervinus n'est plus qu'un nom dans l'histoire littéraire de l'Allemagne ; très vanté par ses contemporains, on ne le lit plus guère aujourd'hui. Ses ouvrages sont copieux : son *Histoire de la littérature nationale allemande* a cinq volumes, son *Shakespeare* en a quatre et son *Histoire du XIX^e siècle* en a dix. Il n'avait rien d'un dilettante : homme de foi, il disait qu'en écrivant il voulait servir la communauté. Nature saine, vigoureuse, essentiellement raisonnable, il se défiait de l'imagination. Il ne fut jamais atteint par le « mal du siècle », ou, du moins, s'il en subit légèrement les atteintes vers sa vingtième année, il en guérit rapidement. A Heidelberg, il avait trouvé son maître, le vieil historien Schlosser, qui ramenait tout à des catégories morales. Ainsi fit Gervinus qui, devenu à son tour professeur, se mua en homme d'action, en apôtre. Il prolongea son enseignement par ses livres, qui s'adressaient à la nation tout entière. Au milieu des néo-romantiques, Gervinus apparaît comme un homme du XVIII^e siècle, un combattant pour les idées, nullement attaché au passé, mais le regard tourné vers l'avenir. Les grands principes démocratiques mis en mouvement par la Révolution française, eurent en lui un adepte convaincu et ardent. Il resta libéral dans la nouvelle Allemagne devenue impériale, et il fut parmi les rares Allemands qui déploraient les victoires prussiennes de 1864, de 1866 et de 1870. C'est dire que, dans son pays, il fut rapidement considéré comme un homme d'un autre âge.

Son influence n'en a pas moins été grande sur les historiens littéraires de son pays. Julian Schmidt et Wilhelm Scherer furent ses adeptes. On peut dire aussi que les représentants de la jeune école critique : Dilthey, Simmel, Gundolf, Bertram et Witkop, bien que fort loin de ses idées, sont dans sa lignée. Un homme qui a laissé une telle trace dans l'évolution d'une science est certes un homme considérable. C'est évidemment cette raison qui a amené M. Rychner à écrire son livre. « Un signe de sa grandeur, dit-il, est bien dans le fait qu'encore aujourd'hui, soixante-dix ans après la parution de son *Histoire de la littérature nationale allemande*, il suscite la contradiction et échauffe les cerveaux, ce qui a infiniment plus de valeur que s'il gisait enterré dans la grande fosse de l'indifférence approbative. » Patriote ardent, grand Allemand aux sentiments généreux, Gervinus devrait bénéficier d'un regain de popularité dans une Allemagne républicaine et démocratique qu'il eût sans doute aimée. A l'instar de Carlyle, il a surtout exalté les héros de la volonté, et dans son *Histoire de la littérature allemande*, va à trois hommes d'action et d'énergie : Hutten, Luther et Lessing, trois grands Allemands dont il fait des héros nationaux.

— Dans son étude *Ce que l'artiste représente dans la littérature contemporaine*, M. Carl Helbling a voulu, par un exemple typique, celui de Thomas Mann, montrer que, de plus en plus, dans notre société, l'artiste tend à s'isoler et à constituer un monde à part. Ce sont les romantiques français qui ont mis cette idée à la mode : ils exaltaient les artistes et conspuaient les bourgeois. Les naturalistes issus d'eux ont encore renforcé cette idée. « J'appelle bourgeois, disait Flaubert, tout ce qui pense basement. » En Allemagne, on ne connut pas un tel mépris du bourgeois et l'on ne s'imagina pas des romanciers bourgeois comme Freytag, Storm ou Gottfried Keller s'exprimer ainsi. La conception de l'artiste à la française n'apparut qu'avec l'école naturaliste de Hauptmann et de Schlaf, le groupe des esthéticiens de Stephan George et d'Hoffmannthal et les activistes expressionnistes. C'est alors qu'on vit une bohème allemande et des artistes très émancipés, comme

Detlev de Liliencron et Dehmel. Si j'ai bien compris M. Helbling, c'est à toute cette classe d'écrivains qu'il rattache Thomas Mann et même il fait de lui le représentant-type de cette tendance, bien qu'il reconnaisse que pour sa formation intellectuelle et artistique, l'auteur des *Buddenbrooks* se rattache à la triple constellation de Schopenhauer, Wagner et Nietzsche. Je vois bien ce que M. Helbling veut prouver ici, et je m'associe en une certaine mesure à sa thèse, car parmi les écrivains allemands contemporains, il n'en est point qui soit plus artiste dans sa vie que Thomas Mann. Cependant, ce que je vois aussi en cet écrivain, c'est le descendant des riches Hanseates, dont il incarne les meilleures vertus bourgeoises : le sens de l'ordre, le goût de la règle et celui de l'autorité. A défaut de ses romans, son livre *Considérations d'un homme apolitique* suffirait à le prouver. Thomas Mann, quoi qu'il dise et fasse, est bien de la race des Buddenbrooks.

— J'annonçais dans ma dernière chronique le beau et très vivant roman de M^{me} Lisa Wenger : *L'oiseau en cage*, qui venait de paraître en feuilleton dans la *Nouvelle Gazette de Zurich*. Aujourd'hui, il est publié en volume par l'éditeur Grethlein, de Zurich, et je ne veux manquer l'occasion d'en recommander la lecture à tous ceux qui aiment un récit qui intéresse par la vraisemblance des aventures et la vérité des personnages. C'est surtout sur ce dernier point que l'œuvre de M^{me} Wenger est admirable. On y voit peint un milieu bourgeois cosu, conventionnel et très attaché à la tradition. Le monde des Schwendt m'a rappelé la famille Dodson du fameux roman de George Eliot : *Le moulin sur la Floss*. Chez les Schwendt, comme chez les Dodson, on respecte tout ce qui est selon la coutume et respectable ; un Schwendt ne doit point être accusé de négliger quoi que ce soit de bienséant, indiqué par l'exemple et consacré par la tradition familiale, comme l'obéissance aux parents, la fidélité conjugale, le travail, l'honnêteté rigide, l'activité et le nettoyage à fond de la maison à une époque déterminée de l'année ; avec cela, les Schwendt sont une race très fière, dont la fierté consiste surtout à rendre impossible toute accusation de manquement

aux usages établis. Qu'on imagine que naisse dans ce milieu un être de fantaisie, une petite fille qui a de la spontanéité, de la vivacité, beaucoup d'imagination et l'horreur de la contrainte et de la règle, on aura le sujet de *L'oiseau en cage*. L'histoire n'est point de celles que l'on résume en quelques lignes. Ce que je puis dire, c'est qu'elle attache d'un bout à l'autre. L'esprit de l'auteur est un bon compagnon dans cette promenade, car il a de l'humour et souvent une fine ironie qui assaisonne agréablement ses propos.

— Hans Morgenthaler est un écrivain bernois qui débuta il y a quelques années par un volume *Ihr Berge*, qu'on remarqua. Depuis la publication de son premier livre, il partit pour l'étranger, le royaume de Siam, d'où il rapporta une histoire exotique, *Matahari*, qui eut un certain succès. « Matahari » qui, en siamois, signifie « l'œil du jour », est, comme dit l'auteur, un hymne au soleil et à la vie libre et sans contrainte. Une nature opulente a appris à Morgenthaler à mépriser les contingences des continents pauvres, qui font de l'homme une machine. Son cuisinier siamois, qui fumait de l'opium, s'excusait ainsi : « Dans ce misérable monde, l'homme doit avoir son plaisir, et ce plaisir est d'autant plus insensé que l'homme peine davantage. »

La chose est plus vraie encore dans notre monde occidental, et c'est le pessimisme de cette constatation qui a poussé Hans Morgenthaler à écrire un livre de pensées, réflexions et maximes, auquel il donne le titre de *Moi, en personne*¹. Un pessimisme très âcre s'exhale de ces pages qui, par la vivacité de l'expression et la netteté du trait, rappellent à la fois Schopenhauer et Nietzsche. Morgenthaler groupe ses aphorismes sous trois rubriques : Moi — Artiste — Les limites de la conception de la vie. — La rubrique « Moi » est sans doute la plus intéressante, car Morgenthaler y fait son portrait et, le faisant avec une extrême sincérité, il a l'air de nous dire : *Ab uno disce omnes*. Il exprime les sentiments d'un homme véridique sur bien des choses que la convention sociale tait

¹ *Ich selbst, Gefühle*. Zürich Art. Orell-Füssli, 1922.

prudemment. Il veut être avant tout un homme libre et dire librement son opinion. En nous résumant sa vie, il indique ce qu'il a voulu faire et ce qu'il compte faire à l'avenir. Diplômé de l'Ecole polytechnique fédérale pour les sciences naturelles, et plus particulièrement pour la géologie, qu'il a exercée pendant trois ans comme prospecteur dans des terrains pétrolifères, et, après avoir gagné quelque argent, il est revenu au pays pour vivre quelque temps selon son bon plaisir. Il se livre donc à la méditation et fait des livres, mais il ne cache pas que si la fantaisie lui prend, il retournera dans les forêts tropicales pour y chercher du pétrole, voire de l'or. Muni d'un nouveau pécule, il se voit volontiers revenant au pays, « à moins, dit-il, que la fièvre, le typhus ou le choléra ne me tue ».

On voit l'intérêt de ces confidences, qui ont le mérite de la sincérité. La langue qui les exprime est originale, vive et imagée, et, par la netteté du trait, rappelle souvent celle de Schopenhauer ou de Nietzsche.

— J'ai eu quelquefois l'occasion de parler de la *Société littéraire de Winterthur*, à propos de la publication de ses *Annuaire*s. Le sixième volume de cette collection, consacré à 1922, a paru au début de l'année ; je me reprocherais de ne point le signaler, car il est plus important encore que les précédents. Les travaux en sont nombreux et variés. Jugez-en plutôt. Un architecte, M. Virgilio Meli, fait l'histoire de la vieille maison patricienne « Zur Geduld », où le Club littéraire, grâce à la générosité d'un de ses membres, M. Oscar Reinhart, s'est installé luxueusement ; M. Max Fehr, en des pages très amusantes, narre les plaisirs bachiques du vieux Zurich au temps des vendanges (*Bacchus ante portas*) ; M. Ernest Hirt raconte ses souvenirs sur Carl Stamm, le poète zuricois trop tôt enlevé aux lettres ; viennent ensuite des mort tragiquement à Java pendant la guerre ; une lettre ouverte du professeur Rodolphe Hunziker à l'ancien recteur du

¹ *Onkel Augusts Geschichtenbuch*. Geschichten, Sagen, Märchen und Schwänke für die Jugend. Mit sechs Bildern. — Winterthur, Verlag von A. Vogel, 1922.

poésies de Gustave Gamper et de Hans Kägi ; une conférence de Hans Reinhart sur le poète allemand Max Danthendey, Gymnase de Winterthour, le naturaliste Robert Keller, où est soulignée l'importance de ce pédagogue émérite ; d'autres études ou souvenirs rappellent la mémoire d'illustres Winterthourais, Jean-Georges Sulzer, le numismate Imhoof, Blumer, Kaspar Hauser, Robert Wehrlin, Sophie Schäppi, le philologue Henri Morf, dont le père, un pédagogue réputé, devint bourgeois de Winterthour en 1862. Tout ceci montre que dans cette ville d'industrie, qu'on pourrait croire vouée essentiellement au culte des intérêts matériels, les choses de l'art et de l'esprit jouent un rôle considérable. La *Literarische Vereinigung* contribue à ce résultat. Elle vient justement de rééditer un volume de contes pour l'enfance et la jeunesse, d'Auguste Corrodi, l'aimable conteur du siècle passé, qui illustrait lui-même de jolie façon ses livres. M. Otto de Greyerz a joint à cet ouvrage une préface où il explique aux enfants ce que fut cet homme de bien qui n'avait pas de plus grand plaisir que de récréer la jeunesse par de belles histoires. Oncle Auguste, comme on nommait Auguste Corrodi, racontait avec charme des contes bleus et de vieilles légendes. Par sa manière simple et naturelle de narrer, il fait songer à Andersen. M. Adrien Corrodi, de Zurich, fils du conteur, a présidé lui-même au choix des récits. M. Otto de Greyerz, qui est un connaisseur, approuve ce choix. « Si ces contes vous plaisent, dit-il aux enfants, vous pouvez les relire deux ou trois fois ; ils supporteront cette épreuve, qui a été déjà souvent faite. »

— On sait que Jacob Burckhardt s'intéressait peu au sort de ses livres : à peine étaient-ils imprimés et mis en vente qu'il ne s'en occupait plus. S'il advenait qu'ils eussent besoin d'une seconde édition, il abandonnait ce soin à son éditeur. C'est ainsi que l'éditeur Kröner, de Stuttgart, dut entreprendre lui-même les nouvelles éditions de la *Culture de la Renaissance*, à partir de la troisième, en 1877. Comme il s'agissait de les mettre au point des dernières découvertes de la science,

il chargea l'historien de la littérature Ludwig Geiger, de Berlin, de faire le travail : dix nouvelles éditions parurent jusqu'en 1919, mais à chacune d'elles il y avait moins de Burckhardt et plus de Geiger. Celui-ci, en effet, voulant mettre le livre à la hauteur de la science, y faisait chaque fois de telles adjonctions et altérations qu'on finit par n'avoir presque plus rien du texte primitif. Geiger étant mort récemment, et une nouvelle édition étant devenue nécessaire, M. Kröner se mit en quête d'un nouveau savant. Son choix s'arrêta sur Walter Goetz, qui accepta, mais à une condition, c'est qu'on lui permit de revenir au texte de 1860, le dernier qui eût été revu par Burckhardt lui-même. Ainsi fut fait. Nous avons donc maintenant une *Culture de la Renaissance* authentique, ce qui comblera d'aise les admirateurs de ce chef-d'œuvre, qui savent qu'on ne traite pas un tel livre à la manière d'un simple manuel d'érudition.

— L'éditeur H. Haessel, de Leipzig, publie une collection : *Die Schweiz im deutschen Geistesleben*, dans laquelle sont réunis quelques livres anciens et nouveaux d'écrivains suisses ou relatifs à la Suisse. Le professeur Harry Maync, de l'université de Berne, dirige cette publication, dont six volumes déjà ont paru : un recueil de chants populaires, choisis, préfacés et commentés par Otto de Greyerz ; les poésies de Salomon Gessner, éditées par Hermann Hesse ; un choix de poèmes de C.-F. Meyer, que présente Edouard Korrodi ; un autre choix de poèmes d'Adolphe Frey, entrepris par Gottfried Bohnenblust ; une étude sur Nietzsche et la Suisse, de C.-A. Bernoulli, et deux nouvelles de Jacob Bosshart. J'ai reçu les poèmes de C. F. Meyer, que M. Korrodi a très bien choisis et auxquels il a donné une excellente préface, qui est sans doute une des meilleures choses qu'on ait écrites sur C.-F. Meyer poète.

ANTOINE GUILLAND.

Chronique scientifique.

Encore l'aviation. Paris-Marseille en 3 heures 10. Les vitesses possibles en altitude d'après M. Rateau. — La moto-aviette et le vol à voile. Ce qu'on pense du vol à voile. — Charbon pulvérisé et centrales électriques. — La maturation des poires. — Publications nouvelles.

L'aviation fait beaucoup parler d'elle. Il y a quelques semaines, deux aviateurs militaires français ont, sur un avion Breguet-Renault de 300 HP, fait en 3 h. 10 le trajet Paris-Marseille. Ils ont volé avec l'appareil et selon la méthode de l'éminent ingénieur Rateau. M. Rateau est l'inventeur du turbo-compresseur, dont on attend beaucoup pour l'aviation à grande vitesse ; cet appareil permet en effet le vol à haute altitude, c'est-à-dire avec une vitesse plus considérable. Les deux aviateurs, le capitaine Weiss et l'adjudant Van Caudenberg, ont effectué leur parcours à une altitude moyenne variant de 5000 à 6000 mètres, et pendant la plus grande partie du trajet, leur vitesse a été de 225 kilomètres à l'heure. Comme le même appareil, sans turbo-compresseur, aurait mis 4 h. 30 à faire le trajet, d'après l'expérience acquise, on voit l'avantage que fournit le turbo-compresseur.

Cette vitesse, toutefois, est loin de celles qui, d'après M. Rateau, sont possibles. Au voisinage du sol, si l'on arrive à des vitesses de l'ordre de 350 kilomètres à l'heure, ce sera tout ce qu'on pourra faire. Aussi, pour M. Rateau, l'aviation à moins de 4 ou 5 mille mètres a-t-elle donné à peu près tout ce qu'on en peut attendre. Pour aller plus vite, il faut monter plus haut, pour trouver une atmosphère plus ténue, offrant moins de résistance. Le moteur ordinaire, dans l'altitude, perd sa puissance, évidemment, mais on la lui conserve au moyen du turbo-compresseur précisément. Faisons, dit M. Rateau, voler l'avion de Sadi-Lecointe, muni d'un turbo-compresseur, à 6 500 mètres, où le poids spécifique de l'air est réduit à la moitié de ce qu'il est au sol : on obtiendra, avec une

surface d'ailes de 18 m^2 , une vitesse de 390 kilomètres à l'heure. Faisons-le maintenant voler à 11 800 mètres, où le poids spécifique de l'air est le quart de ce qu'il est au sol : on arrive alors à une vitesse de 486 kilomètres à l'heure, avec une surface d'ailes analogue. Actuellement, continue M. Rateau, on peut voler aux altitudes voisines de 6000 mètres, où la vie est possible à l'aide d'appareils respiratoires à oxygène, ou même sans eux. On a donc le moyen, déjà, d'accroître considérablement la vitesse des avions par l'emploi du turbo-compresseur seul. Par contre, à l'altitude de 11 000 mètres, la vie du pilote et des passagers ne pourrait être assurée que dans des cabines étanches où serait maintenue une pression d'air voisine de celle du sol. Il en résulterait une augmentation sensible du poids de l'avion, et ce ne serait réalisable qu'avec des appareils de beaucoup plus grandes dimensions que celui de Sadi-Lecointe, et munis de grandes ailes. M. Rateau est un convaincu fervent. L'avion rapide futur, dit-il dans *Le Petit Parisien*, qui marchera à 400 ou 500 kilomètres à l'heure, aura, par suite de ses plus grandes ailes, l'avantage de pouvoir tenir l'atmosphère de façon plus sûre au cours de sa descente, surtout au voisinage du sol, et s'il est peu chargé au mètre carré de ses ailes et si le pilote s'y est exercé, il pourra faire du vol à voile, au moins partiellement, parcourir encore des centaines de kilomètres, et prendre ainsi le temps de chercher un bon terrain d'atterrissage. On conçoit même que l'on puisse réaliser des avions qui profitent d'un vent favorable pour faire normalement du vol à voile et qui ne mettent en route le moteur qu'en cas de vent insuffisant. La consommation d'essence serait alors très réduite.

Ces réflexions sont suggérées à M. Rateau par l'offre qu'a faite *Le Petit Parisien*, d'un prix de 100 000 francs pour une moto-aviette, le petit avion, à petites ailes, avec moteur léger, fait pour pratiquer le vol à voile aussi bien que le vol à moteur.

Sur ce sujet, M. Painlevé a présenté des observations fort intéressantes. Pour lui, le problème du vol à voile présente un intérêt considérable ; c'est la meilleure école pour perfec-

tionner l'aile et porter au maximum ses aptitudes sustentatrices ; et l'apprentissage du vol à voile permettra sûrement d'accomplir des voyages aériens de grande étendue avec une dépense minime d'énergie motrice — comme l'oiseau, qui apparaît de moins en moins un phénomène.

M. Painlevé ne pense pas que l'homme arrive à voler avec sa seule force musculaire. Mais avec la bonne utilisation des courants ascendants et horizontaux, l'homme, surtout rompu au vol à voile, arrivera à voler avec un faible moteur, de faible poids. « Je suis convaincu, dit M. Painlevé, que l'homme parviendra à réaliser des vols prolongés sur des appareils entièrement démunis de moteur, et qui n'auront besoin pour l'envol d'aucun secours extérieur ; mais pour les applications pratiques et nombreuses, je pense que les planeurs légers, munis d'un moteur auxiliaire dépensant peu et allumé seulement à certains moments, seront les appareils qui permettront d'accomplir de longs voyages à peu de frais.... Dans la pratique, l'aviette genre motocyclette, plutôt que l'aviette genre bicyclette, servira au plus grand nombre d'hommes volants. »

Mouillard et Penot, en France, Lilienthal, en Allemagne, ont été les premiers à deviner la vérité sur le rôle du vent dans le vol des oiseaux, sur l'utilisation du vol à voile en aviation. Là est l'avenir. « Non seulement le vol à voile permettra d'effectuer de grands trajets très économiquement et dans des conditions très différentes du vol actuel, mais les études qu'il exigera rendront les plus précieux services pour perfectionner l'appareil lourd à moteur puissant, pour diminuer la résistance et accroître les qualités sustentatrices de l'aile dans des conditions qu'imagine difficilement notre industrie de l'air pour permettre de mieux profiter des courants aériens. »

Il ne faut pas, dit M. Painlevé, ne voir dans le vol à voile que l'utilisation des courants ascendants, et chercher simplement à imiter le vol du vautour sur les courants ascendants, se faisant sans un coup d'aile pour ainsi dire. Ce sont les oiseaux migrateurs qu'il faut considérer, se mouvant dans les courants horizontaux, avec des efforts musculaires insignifiants, même

contre le vent ; avançant dans le vent, contre le vent, et grâce à celui-ci ? « Ce vol par vent horizontal variable, où l'oiseau, en dérapant légèrement à droite ou à gauche, par sinuosités, avance à grande vitesse contre le vent, est le plus fréquent et le plus important de tous. C'est celui que l'homme réalisera avant peu. Le jour viendra où un homme, emportant avec lui un appareil léger, sans moteur, ou muni d'un faible moteur auxiliaire, pourra imiter l'oiseau et parcourir de vastes espaces. »

Telle est la voie où s'engagent divers aviateurs. Bossoutrot est de ceux-ci. « Le problème sera résolu, dit-il, si l'on tient compte de deux principes : pour une faible puissance de moteur, un appareil doit avoir un faible poids au mètre, et pour faire du vol à voile, il faut une longue pratique de vol à moteur. On a dit à tort que la perte de vitesse dans le vol à voile constitue un péril pour l'appareil et le pilote. Or, au contraire, quand on a conquis le vol à voile, rien n'est moins dangereux que la perte de vitesse. »

Le vol sans moteur n'est possible qu'en certains endroits présentant des courants ascendants, et par certaines conditions atmosphériques. La moto-aviette, elle, se passe des vents ascendants : elle s'élève d'elle-même, puis utilise les courants quand elle les rencontre. Bossoutrot est persuadé qu'avec son « Moustique », muni d'un moteur de 5 HP, il aura une moto-aviette permettant de réaliser le vol à voile cherché. De toutes façons, il semble bien que l'aviation doive bientôt enregistrer un nouveau et très sensible progrès.

— Le charbon pulvérisé, qui a pris un essor sérieux pendant la guerre, du fait de la nécessité, semble devoir constituer une innovation durable. Diverses industries en font usage. La méthode a l'avantage de permettre l'utilisation de charbons de qualité inférieure, dont la valeur commerciale est trop faible pour qu'on puisse les transporter au loin ; ces charbons restaient sans emploi sur le carreau de la mine. Elle a un autre avantage en permettant de réaliser des chaufferies simples, propres, faciles à mettre en marche et à arrêter, car le charbon pulvérisé se comporte comme un combustible liquide. La mise en train est rapide, et il faut moins de per-

sonnel, sans compter que la combustion se conduit avec le maximum d'économie.

Ce sont évidemment les houillères mêmes qui étudient avec le plus d'attention la question. Nul ne peut, plus qu'elles, tirer profit du charbon pulvérisé. A Bruay, une importante centrale d'essai, de 8000 kilowatts environ, a été organisée : elle sert aux études pour la mise au point de l'utilisation des charbons de basse qualité, réduits en poudre. Les résultats obtenus paraissent satisfaisants, et des applications importantes vont suivre. D'autre part, à Anzin, à la fosse Thiers, une centrale électrique est en construction. Toutes les houillères ont intérêt à installer de ces centrales, pour fournir leur contribution aux réseaux d'énergie hydro-électrique, et en accroître la portée et la puissance. Un jour doit venir où un réseau couvrira tout le pays, alimenté ici par les chutes d'eau et les rivières, là par les marées, plus loin par le vent, le cas échéant par la chaleur centrale, et enfin par les lignites, les tourbes et les charbons inférieurs qu'on ne peut transporter avantageusement.

La centrale électrique de la fosse Thiers aura une puissance de 60 000 kw., répartie entre six turbo-alternateurs de 10 000 kw. chacun, mis en action par 30 chaudières Babcock de 635 mètres carrés de surface de chauffe, chauffées au charbon pulvérisé. Celui-ci sera préparé dans une usine *ad hoc*, située à côté du bâtiment des chaudières ; le charbon, tiré de silos considérables (6000 tonnes de capacité), arrivera par une sole tournante, avec vis et noria, il sera séché, puis broyé, pesé, et envoyé par chasse d'air comprimé aux trieuses placées au-dessus des chaudières, d'où il sera distribué aux brûleurs. Quant aux cendres, elles seront enlevées par courant d'eau, remontées par des norias, et chargées en wagons.

— Pourquoi, à la saison où nous sommes, et en hiver, apprécions-nous si une poire « demande à être mangée » ou non, en en pressant le tissu autour du pédoncule ? Parce que c'est, avec la modification de couleur, la seule manière que nous ayons de savoir si une poire est à maturité, ou plutôt si elle commence à y être. Car de nouvelles observations

de MM. Rivière et Bailhache, de la station agronomique de Seine-et-Oise, font voir que c'est bien à la base du pédoncule que commence la maturation, que débute l'enrichissement de la pulpe en sucre. Cela ressort nettement des analyses qu'ont faites ces deux horticulteurs. Sur diverses poires chez qui la pulpe commence à céder, et qui sont jugées comme mûres, ou à peu près telles, ils recherchent la quantité de sucre à la partie voisine du pédoncule, à la partie médiane, et enfin à la partie voisine de l'œil. Invariablement la proportion de sucre va en baissant du pédoncule à l'œil. La maturation commence, à n'en pas douter, autour du pédoncule, puis se propage vers l'œil. Plus ou moins vite d'ailleurs. Il y a toutefois — parmi les poires d'été en particulier — des espèces chez qui la transformation s'opère avec une vitesse extraordinaire. Telle petite poire d'août-septembre, encore verte et dure le lundi, devient mûre le mardi, et le mercredi elle ne vaut plus rien. Les véritables amateurs de poires vous diront très bien d'ailleurs qu'une poire est trop mûre de quelques heures, ou qu'il lui manque quelques heures encore pour arriver à sa perfection. Chez le fruit qui mûrit, il règne évidemment une activité considérable, et intense, et il se fait des opérations chimiques très promptes.

— Publications nouvelles : Dans l'*Encyclopédie agricole* de J.-B. Baillièrre, signalons la nouvelle édition de *L'alimentation rationnelle des animaux domestiques* (tome I, car cette nouvelle édition sera en deux volumes) ; le volume que nous avons sous les yeux est entièrement consacré à la théorie de l'alimentation. Il importe aux éleveurs de connaître celle-ci, car, à procéder scientifiquement, l'élevage français, à lui seul, économiserait chaque année un nombre considérable de millions. Mais l'ignorance mène le monde — « l'ignorance et la cupidité, a dit Volney — et l'humanité gâche somptueusement et avec une magistrature inconscience. — Dans *L'océanographie* (Gauthier-Villars, Paris), M. E. Thoulet, l'océanographe bien connu, nous donne un exposé sommaire et synthétique, comme il pouvait l'établir, de la topographie, de la lithologie, de la physique de la mer, de ses courants, marées,

vagues, glaces, etc., de sa chimie aussi : ouvrage très documenté et concis. — On lira avec grand profit le livre de MM. E. Régis et A. Hesnard sur *La psychoanalyse des névroses et des psychoses, ses applications médicales et extra-médicales* (Alcan, Paris). C'est un exposé synthétique du pansexualisme de Freud, aussi objectif que clair. Sans aucun doute, il y a beaucoup d'exagération dans le Freudisme, mais il s'y trouve aussi du vrai, et il y a un parti à en tirer pour le médecin et le psychologue. — Dans *Le surnaturel contemporain* (Perrin, Paris), M. André Godard nous donne un livre curieux sur l'origine et la filiation des religions, se terminant par une charge contre l'exégèse rationaliste et le jansénisme. Pour lui, « la vérité centrale » est la Révélation primitive — mosaïque et chrétienne. Proposition que beaucoup considéreront toutefois comme un simple postulat. — Avec *Problèmes sociaux de jadis et d'à présent*, M. L. Homo (Flammarion, Paris) nous promène à travers les préoccupations du présent et prolonge l'obsession de la vie chère, de la crise des loyers, des impôts sur le capital et le revenu, de la dépopulation. Ce sont des maux déjà anciens, et leur persistance, avec intensification, fait qu'on se demande où est le Progrès (avec un P majuscule, bien entendu). Mais qu'est-ce que le Progrès ? Et surtout où faut-il le voir et le mettre ? C'est ce sur quoi on n'est pas d'accord. — M. P. Appell, dans *Education et Enseignement* (F. Alcan, Paris), a reproduit des notices et discours d'ordre très varié sur les mathématiques, l'avenir de la science, la chimie, l'industrie, l'École normale, les universités, l'aviation, la météorologie, le rôle de la science, la Société des Nations, etc. : études toutes intéressantes et de la plus haute actualité, que tous feront bien de lire. — M. J. Laumonier, dans *La Thérapeutique des péchés capitaux* (Alcan, Paris), indique les façons de combattre la gourmandise, la paresse, la luxure, la jalousie, la colère, l'orgueil, l'avarice, par la médecine et par la psychologie. Quel est celui d'entre nous qui n'a pas à interroger ce livre ? Qu'il se lève donc, et se nomme....

HENRY DE VARIGNY.

Chronique politique.

La crise orientale et l'armistice de Moudania. — La chute du roi Constantin. — Heurs et malheurs de M. Lloyd George; le nouveau gouvernement anglais. — Le problème des réparations. — Le ministère italien et les fascistes.

Pendant une quinzaine de jours la guerre a paru proche. Les troupes anglaises s'accrochaient sur le réduit de Tchanak et couvraient les abords de Skutari. Les Kémalistes qui trouvaient partout ailleurs la route libre les pressaient terriblement. Dans de telles circonstances il suffisait d'un coup de fusil ou d'une bousculade pour provoquer une bataille ; et, après, la diplomatie serait devenue impuissante : la parole aurait été au canon.

Et puis on s'est arrangé, parce que chacun avait intérêt à s'arranger. L'Angleterre tenait à maintenir ses soldats dans les zones neutralisées parce qu'elle en avait fait un point d'honneur et qu'une évacuation eût été une défaite ; mais, à part cela, elle acceptait à peu près tout ce que réclamaient les Turcs. Mustapha Kemal avait quelque peine à retenir ses soldats qui s'étaient habitués à voir tout céder devant eux ; mais il se rendait parfaitement compte de la folie qu'il y aurait à provoquer un nouveau conflit, aux suites incalculables, alors que ses buts de guerre étaient d'ores et déjà atteints.

De sorte que, sauf un incident malencontreux, la conférence de Moudania devait aboutir. Les chefs militaires qui représentaient les puissances intéressées ont d'ailleurs fait preuve d'un bon sens, d'une netteté dans la pensée, d'une sobriété dans la discussion que devraient leur envier les diplomates professionnels. Les deux principaux interlocuteurs, le général Harington et Ismet pacha, ont manifesté une égale bonne volonté. Et si quelques menaces ont été échangées, ce n'était que pour la forme : on avait, de part et d'autre, embouché de si bruyantes trompettes, qu'il était difficile

de passer, sans transition aucune, à une douce mélodie de paix.

L'armistice a donc été conclu sur les bases connues : les troupes de Mustapha Kemal respectent momentanément les zones de la côte d'Asie où des troupes anglaises restent cantonnées ; les Grecs évacuent la Thrace orientale dont les autorités turques soutenues par une force de gendarmerie doivent prendre possession dans un délai très bref ; des contingents alliés assurent la régularité du transfert. Ainsi les satisfactions essentielles sont accordées aux deux camps ; il y aurait eu grande folie à se battre ! Après quoi il y a un homme en France qui s'attribue tout le mérite de l'accord, c'est M. Franklin-Bouillon. Nous ne savons jusqu'à quel point ses prétentions sont justifiées ; nous sommes seulement quelque peu surpris que M. Poincaré ait cru devoir faire appel aux services de ce bruyant diplomate.

Malheureusement, ce n'est qu'un armistice qui a été conclu à Moudania ; il reste la paix. Ce sera l'œuvre d'une conférence qui a chance, dit-on, de siéger dans notre ville, mais dont les formes, pas plus que la date ne sont encore fixées. Il y a quelques mois, si l'Europe s'était décidée à faire les concessions auxquelles la nécessité l'oblige aujourd'hui, la tâche de cette conférence aurait été aisée : elle serait arrivée sans nul doute à assurer la liberté des détroits sous un contrôle effectif et armé, comme aussi à obtenir pour les minorités chrétiennes de sérieuses garanties. Maintenant la situation s'est fortement modifiée. La grande assemblée d'Angora ne badine pas quand il s'agit des prérogatives de la souveraineté, et la victoire de ses troupes accentuée par la désunion de l'Europe tend à lui faire croire qu'elle peut tout oser, tout exiger.

Et quand on se rend compte que si certains hommes d'Etat occidentaux avaient voulu un peu plus tôt se rendre à l'évidence, s'ils ne s'étaient pas obstinés à exécuter l'inexécutable traité de Sèvres, toute une partie de l'Anatolie garderait son aspect d'autrefois au lieu de ne plus être qu'un champ de ruines parsemé de tombes, on se dit qu'il y a de très grands coupables dans le monde. Le malheur est que ces coupables

ne se rendent aucunement compte qu'ils ont commis des fautes et qu'ils sont prêts à recommencer pour peu qu'ils en aient l'occasion.

— Le désastre oriental a coûté son trône au roi Constantin. J'ai dit, voici cinq ans déjà, tout le mal que je pensais de ce personnage et les faits parlent si haut qu'il me semble inutile de recommencer. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce triste souverain soit revenu à son poste, alors que son peuple avait eu le loisir de le juger exactement, alors qu'il ne pouvait ignorer tous les ennuis que lui causerait ce retour en face de l'Entente victorieuse. Mais voilà... la nation grecque était lasse du grand ministre dont la remarquable habileté lui avait valu une extension prodigieuse sur la carte du vieux monde. Elle supportait malaisément les charges que lui imposait sa politique audacieuse. En rappelant son roi, elle s'imaginait avoir la paix, tout en conservant, bien entendu, tous les avantages que lui avait procurés l'homme dont elle ne voulait plus. Elle éprouvait aussi une secrète joie à jouer un mauvais tour à l'Europe, à lui montrer qu'elle était de force à voler de ses propres ailes, qu'elle n'en faisait qu'à sa volonté.

Constantin, douzième du nom, comme le lui disaient ses flatteurs qui en faisaient le successeur direct des vieux empereurs de Byzance, n'a pas répondu à l'attente. Il n'a pas donné la paix... Car, tout en jouissant avidement de tous les avantages du pouvoir, il ne s'inspirait que de préoccupations dynastiques. Or il lui paraissait dangereux pour sa gloire d'abandonner des contrées que l'hellénisme s'était cru acquises. Il s'appropriâ donc les vastes desseins de M. Venizelos ; il les agrandit même pour faire encore mieux les choses. Mais, tout en pratiquant une politique de guerre, il ne fit rien pour en assurer le succès. Il n'essaya pas, par une sage administration, de développer les ressources du pays, il peupla les grades de l'armée de ses créatures sans se demander si ses protégés possédaient ou non du mérite. Lui, le roi soldat, il se transporta une seule fois sur le théâtre de la guerre ; et il l'abandonna bien vite, avant que le canon eût tonné, pour revenir jouir de la bonne vie de son palais. Il se tenait si peu

au courant des choses qu'au moment où l'orage s'amassait dans l'Anatolie montagneuse il rappelait une partie de ses troupes pour les employer à une démonstration ridicule contre Constantinople. La catastrophe l'a trouvé impuissant, effaré.

La révolution a balayé le roi sans renverser le trône. C'était une œuvre d'assainissement... Mais si les Grecs ont cru qu'une fois de plus l'éloignement de leur souverain leur vaudrait la faveur et le secours de l'Europe, ils ont été amèrement déçus. Car il aurait fallu, pour leur venir en aide, consentir des sacrifices, envoyer des soldats en Orient, recommencer la guerre... Or les puissances n'en avaient aucunement l'intention. Elles ne songeaient qu'à empêcher l'incendie de s'étendre. Elles ont choisi le moyen le plus simple d'en finir, c'est-à-dire qu'elles ont accepté les conditions des Turcs... C'en est fait des grands projets de l'hellénisme ; il a manqué l'occasion : selon toute apparence elle ne reviendra plus.

— Le drame oriental a fait une autre victime, plus illustre que le roi Constantin, c'est M. Lloyd George.

Il s'était lourdement trompé dans ses combinaisons politiques. Il avait cru, en dépit des avis qui lui venaient de toutes parts, que l'armée grecque était supérieure aux Turcs. Il avait négligé toutes les occasions de conclure une paix équitable... Et brusquement l'événement lui donnait tort : les Grecs étaient ramenés à la côte dans une fuite éperdue ; les Turcs arrivaient au bord des détroits et menaçaient Constantinople. Le premier ministre anglais a assisté impuissant à la défaite de ses protégés. Mais, après une incroyable série d'erreurs et de fautes, il y en a une qu'il ne commit pas : il ne retira pas les troupes établies en bordure des détroits, sur la côte d'Asie ; ce qui aurait été le meilleur moyen de persuader les Turcs de leur victoire, non seulement sur la Grèce, mais sur l'Europe et de les rendre intraitables. C'est pourtant cet acte qui a provoqué le revirement du peuple britannique et mis le chef du gouvernement en posture désespérée. Car, au reproche des hommes intelligents qui depuis longtemps signalaient le désarroi de sa politique, s'est joint le mécontentement

instinctif des foules contre « l'homme qui voulait recommencer la guerre ».

J'ai souvent parlé de M. Lloyd George au cours de ces chroniques. Après l'avoir franchement admiré pendant la guerre, je l'ai abondamment critiqué : il ne me reste que peu de chose à en dire.

Il a joué, somme toute, un rôle auquel il n'était pas destiné. Après ses débuts de tribun radical et sectaire, on se serait attendu à le voir figurer, sous divers titres, dans les ministères libéraux qu'auraient fortifiés son éloquence incisive et son influence sur les foules, mais non pas à atteindre la première place et encore moins à devenir le chef d'un gouvernement qui réunirait des hommes de tous les partis. C'est la guerre qui l'a élevé au-dessus de lui-même : il a compris les grands intérêts de la nation, s'est identifié avec elle et a mis au service de sa cause toute la souplesse de son intelligence, toutes ses capacités d'organisation et d'énergie. Mais, le conflit une fois terminé, quand le champ s'est encore élargi devant lui, il a été incapable de l'embrasser tout entier, de répondre à la fois aux désirs de son peuple et aux revendications de l'Europe ou du monde.

Il n'était pas préparé à sa tâche ; il ne connaissait ni la géographie, ni l'ethnographie, ni l'histoire ; il manquait de vues générales... Soucieux de sauvegarder sa popularité, de ne pas décevoir l'aveugle confiance que les foules plaçaient en lui, il cherchait dans chaque occasion le moyen ou l'expédient qui pouvait le conduire au but. Les brusques changements ne l'effrayaient point, pas plus que les contradictions. Pourtant, une fois son idée faite, il s'y accrochait avec un remarquable entêtement.

Quand l'Angleterre lui parut hors de cause et pourvue, par suite de la destruction de la marine militaire du Reich et du partage de ses colonies, il se mit en tête de reconstituer l'Europe aussi vite que possible, de rapprocher tant bien que mal ses peuples pour rétablir les relations commerciales et provoquer une reprise des affaires. C'était abandonner à mi-chemin la liquidation de la guerre, c'était renoncer au rôle

superbe de justiciers auquel lui et ses collègues de l'Entente avaient prétendu. N'importe ! la nation anglaise réclamait des marchés extérieurs pour faire fumer ses usines et arrêter le mal croissant du chômage : il se prêta à ses désirs et se persuada aussitôt qu'en assurant des avantages à son peuple il travaillerait pour le bien du continent tout entier.

C'est ainsi que M. Lloyd George, à peine le traité de Versailles entré en vigueur, s'est efforcé de relever l'Allemagne qu'il avait ardemment combattue ; c'est ainsi qu'il a multiplié les avances au régime bolchéviste et l'a positivement sauvé après avoir essayé de le démolir... Trouvant que les choses n'allaient pas assez vite, il a préconisé une grande conférence où l'on arriverait, tant bien que mal, à pousser les peuples dans les bras les uns des autres en les persuadant que leurs intérêts étaient identiques. Rarement politique a été plus malheureuse : l'Allemagne, tout en échappant à ses paiements, n'a cessé de s'appauvrir ; la Russie, tout en profitant des services, est demeurée hostile ; la conférence de Gênes a abouti à un échec complet. Au lieu de réconcilier l'Europe, le premier ministre anglais, qui décevait constamment ses alliés par ses volte-face et ses manques de parole, est arrivé à ébranler l'Entente ; c'est même étonnant qu'il n'ait pas réussi à la détruire.

Mais ces fâcheux résultats n'ont aucunement détruit la confiance qu'il plaçait en lui-même. Plutôt que de reconnaître qu'il s'était trompé, il a rejeté toutes les responsabilités sur les chefs de gouvernements, ses partenaires, qui, en mainte circonstance, lui avaient fait opposition et l'avaient empêché de commettre des erreurs plus graves encore. Le désastre qui a couronné ses entreprises dans le proche Orient où, par une singulière inconséquence, lui, l'homme qui voulait la paix, prolongeait depuis deux ans la plus cruelle des guerres, ne l'a pas davantage instruit. Il s'indigne contre la majorité qui l'a brusquement lâché ; il cherche à faire croire à la nation anglaise que tout ce qu'il a fait était bien fait.

M. Bonar Law, le successeur de M. Lloyd George, a une vue très claire de son pays et de l'Europe. Il déclare qu'il

veut pratiquer une politique de recueillement et de reconstitution, arrêter les folles dépenses, agir sur le continent dans un accord étroit avec les Alliés ; et c'est bien ce qu'il y a à faire... Mais le ministère qui vient de se former a-t-il une longue vie devant lui ? Une lutte ardente s'engage dans la Grande-Bretagne. Aux partis connus et organisés s'en ajoute un nouveau, celui que M. Lloyd George, avide de ressaisir le pouvoir qu'il vient à peine d'abandonner, forme autour de sa personne. Et nul ne connaît les sentiments du corps électoral, enrichi ou embelli de femmes par millions, et qui ne s'est encore prononcé qu'une fois, dans l'ivresse de la victoire.

— Si une main plus sûre dirige l'Angleterre, qui exerce une influence prépondérante dans les conseils de l'Europe, on peut espérer que quelques-unes des affaires en cours se régleront, pour le plus grand bien de tout le monde. Mais d'autres sont à tel point compromises qu'on ne voit plus comment s'en sortir. C'est le cas de la question des réparations. Le gouvernement allemand, à qui on s'est obstiné à laisser les mains libres, a si bien multiplié les émissions de papier que le mark approche de zéro et qu'on ne comprend plus les journaux qui parlent toujours d'un désastre imminent alors que, pour les gens de sens commun, la catastrophe s'est déjà produite. La commission des réparations, qui siège à Paris, délibère dans le vide et la détresse. Sir John Bradbury, qui représente l'Angleterre, propose de libérer le Reich de tout paiement pendant deux ou quatre ans pour lui permettre de relever son crédit ; M. Barthou, qui défend maintenant les intérêts de la France, demande qu'on lui impose un contrôle serré pour l'obliger à marcher mieux. Les deux méthodes provoquent de justes critiques et le mal est si avancé qu'il est à craindre que ni l'une ni l'autre ne soit opérante. En désespoir de cause, la commission des réparations va se transporter à Berlin pour procéder à une enquête. Comme nombre d'enquêtes ont déjà été faites, on distingue mal quel résultat nouveau celle-ci pourra donner. Mais c'est un moyen de tranquilliser l'opinion en montrant qu'on fait quelque chose.

— En Italie le ministère Facta est tombé, non point

par l'effet d'un vote du parlement qui est encore en vacances, mais sous la menace des fascistes. Car le fascisme est en passe de devenir la plus grande puissance du royaume. Son chef, M. Mussolini, vient de passer, à Naples, une revue solennelle de ses forces les plus actives. Il a annoncé à ses fidèles que si le roi et le gouvernement ne déféraient pas à leurs vœux en dissolvant la Chambre, il les conduirait à Rome. Tel Jules César autrefois conduisant ses vieux soldats à la conquête de la ville éternelle... Les journaux, même conservateurs, s'inquiètent de la menace et constatent qu'on est en train de culbuter en pleine illégalité. Une fois de plus M. Giolitti intervient : pour calmer les fascistes, il veut les faire participer au gouvernement. Il s'occupe d'organiser un ministère où il leur réserverait un certain nombre de places. A vrai dire, on ne comprend pas très bien comment le vieil homme d'Etat qui livrait naguère les usines aux ouvriers métallurgistes peut admettre maintenant une telle alliance. Cela prouve qu'il ne s'embarrasse pas de principes et que l'âge ne guérit pas de la passion du pouvoir, au contraire !

Lausanne, 26 octobre.

ED. ROSSIER.



D'ANDIRAN & C^{IE} VEVEY

Manufacture suisse d'aiguilles et de crochets.

Spécialités :

Aiguilles à tricoter "HELVÉTIA"

se trouvent dans toutes les bonnes merceries.



SOUBOL „KATZ“

Savon dentifrice antiseptique à base de phénol, mentol et eucalyptol, blanchit les dents, désinfecte la bouche et cicatrise les gencives.

Se vend partout.

Prix par boîte : 1 fr. 50.

Montana

(Valais) Altit. 1500 m. Reliée par un tunculaire à Sierre (Ligne Simplon)
Station climaterique la plus ensoleillée de la Suisse

CURHAUS & CLINIQUE VICTORIA

Méd. en chef : **Dr F.-L. de Muralt.**

Maladies des voies respiratoires et tuberculose sous toutes ses formes. — Maison confortable. — Prix modérés. — Prospectus franco. — Dir. : **E. Nantermod.**

REVUE DES LIVRES

PAGES LITTÉRAIRES CHOISIES, par *Charles Maurras*. 1 vol. in-8°, Edouard Champion, Paris. — LES DIABOLIQUES, par *Barbey d'Aurevilly*. 1 vol. in-16. Editions Crès, Paris. — PATIENCE, par *Benjamin Vallotton*. 1 vol. in-16. Librairie Rouge, Lausanne. — L'ILLUSTRE BOBINET, par *Charles le Goffic*. 1 vol. in-16. Librairie Plon, Paris. — LE FANTOME DE LA RUE MICHEL-ANGE, par *Henry Bordeaux*, de l'Académie française. 1 vol. in-16. Librairie Plon, Paris. — ROBINSON CRUSOE, par *Daniel de Foë*. 1 vol. in-16, relié, illustrations en couleur de Castella. Editions Atar, Genève.

ATELIERS DE CONSTRUCTIONS MÉCANIQUES DE VEVEY, S.-A.

Téléphone n° 69.

VEVEY (SUISSE)

Adr. télégr. : *Fonderie*



Collecteur en tôle de 2700 mm. de diamètre.

Persil

donne au linge une blancheur éclatante,
remplace le blanchis-
sage au pré!

COMPTOIR D'ESCOMPTE DE GENEVE

Fondé en 1855

Capital et Réserves : Fr. 51 000 000

Siège social : 2, RUE de la CONFÉDÉRATION, GENÈVE

BALE - LAUSANNE - ZURICH - FRIBOURG
NEUCHÂTEL - VEVEY - LEYSIN

Toutes opérations de Banque aux conditions
les meilleures.

NOTARIAT - BUREAU TECHNIQUE

A. MERCIER

Notaire, géomètre officiel

Place de la Gare, 2 **RENENS** Téléphone 84.99

Abornements. — Levée de plans. — Remaniements parcellaires. — Drainages.
Projets de routes, chemins. — Adductions d'eau. — Nivellements. — Expertises, etc.

REVUE DES LIVRES (*suite*).

L'excellent éditeur Champion vient de faire paraître une édition des *Pages littéraires choisies*, de Charles Maurras, dont on eût attendu qu'elles fussent publiées plutôt par la *Nouvelle Librairie Nationale*. Il est vrai que ce serviteur des bonnes lettres a publié quelquefois ailleurs, par exemple, précisément chez Champion, *Trois idées politiques*, ouvrage consacré à Chateaubriand, Michelet et Sainte-Beuve, et aussi *Anthinéa*, que je prie de ne pas confondre avec la populaire héroïne de l'*Atlantide*.

Un tel choix n'a pas dû être aisé à réaliser. L'œuvre de Charles Maurras est, en effet, si variée, si souple, si impatiente de toute classification ! Si je ne craignais d'offenser sa susceptibilité, je lui décernerais volontiers le titre de premier essayiste de France et de Navarre, ou plutôt de Provence. Mais le vocable com-

VII^E FOIRE SUISSE D'ÉCHANTILLONS

du 14 au 24 avril 1923

BALE

Cette manifestation a un caractère strictement national. Occasion unique pour fabricants de faire connaître leurs produits et pour acheteurs de s'approvisionner en marchandises de choix.

„Mercure“

La plus grande maison suisse de

Cafés, Thés et Chocolats

Autres spécialités :

Confitures, Conserves, Biscuits, Bonbons, etc.

Expéditions au dehors par toutes les succursales et par La Centrale,
à Berne, 8, rue de Laupen.

Antigoitreux Jurassien le « Strumasan »

seule friction efficace inoffensive pour la guérison rapide

DU GOITRE ET DES GLANDES

Prix : 1 flacon, 5 fr. ; demi flacon, 3 fr.

Succès garanti, même dans les cas les plus opiniâtres.

Dépôt : Pharmacie du Jura, BIENNE, place du Jura.

Prompte expédition au dehors.

Pour reprendre rapidement les forces demandez le merveilleux fortifiant tonique

Marque déposée **Régénérateur Royal** Marque déposée

à base de jaunes d'œufs frais et d'extrait de viande associés à des toniques puissants.

Son assimilation parfaite fait reprendre rapidement le poids et les forces, comme le prouvent de nombreuses attestations. S'emploie pour adultes et pour enfants.

Spécialement recommandé dans les cas de Faiblesse Générale, Manque d'Appétit, Mauvaises digestions, Mauvaise tête. Pour guérir rapidement l'Anémie Chlorose, Neurasthénie et toutes maladies causées par le surmenage physique et mental prendre le

Régénérateur R O Y A L Ferrugineux

En vente à Martigny à la PHARMACIE MORAND — Expéditions par retour du courrier
La Grande bouteille 8 fr. — La Grande ferrugineuse 9 fr.

La **TISANE DORIS** (marque brevetée) nouvelle découverte, guérit radicalement le

RHUMATISMES

Goutte et maladies de la peau, Sciaticques, impuretés du sang.

Prix du paquet pour une cure d'un mois : Fr. 4.50. La cure complète de 3 paquets : Fr. 13.— Nombreuses attestations de guérisons.

H. ZINTGRAFF, pharmacien-chimiste, **St-Blaise**. Expédition rapide par poste.

REVUE DES LIVRES (*Suite.*)

porte quelque signification d'à peu près et d'inachevé qui ne lui convient pas tout à fait, quand bien même la tournure de son esprit et une étourdissante faculté d'association le légitimeraient tout d'abord.

Helléniste, poète, monarchiste, régionaliste, traditionaliste, classique et moderniste, parfait artisan de style et amant passionné de la Beauté, M. Charles Maurras est tout cela à la fois, à des degrés et dans des combinaisons différentes. C'est pourquoi je n'ai point été surpris de voir, au seuil du présent volume, les vers qu'Anatole France avait inscrits au seuil du premier livre de l'auteur, ce *Chemin du Paradis*, paru il y a vingt-sept ans, et dont un assez long extrait montrera qu'il n'a, pour ainsi dire, pas vieilli. Compliment qu'on a fait déjà à Maurice Barrès, son maître et son ami et qui vaut bien d'autres éloges.

Pour en revenir, donc, à ces *Pages littéraires*, je signalerai le goût très sûr qui a présidé à leur choix, et aussi que le qualificatif même de littéraire préviendra l'étonnement de ne pas y trouver de citations empruntées à tels ouvrages



*Impressions
en toutes Langues
anciennes et modernes*

Imprimeries Réunies S.A.

Téléphone 83 91 Lausanne Av. de la Gare 25

UNIVERSITÉ DE LAUSANNE

Ecole des hautes études commerciales. Licence et doctorat ès sciences commerciales (6 subdivisions : 1. Banque et commerce. 2. Administration générale. 3. Transports. 4. Douanes. 5. Assurances. 6. Sciences consulaires) et diplôme d'expert-comptable.

Pour de plus amples renseignements, s'adresser au Directeur de l'école, L. MORF, professeur.

Ecole des sciences sociales. Licence et doctorat ès sciences sociales (4 subdivisions : 1. Sciences sociales. 2. Sciences politiques. 3. Sciences pédagogiques. 4. Sciences consulaires).

Pour de plus amples renseignements, s'adresser au Directeur de l'école, M. MILLIoud, professeur.

Programme et règlements sont envoyés, sur demande, par la chancellerie de l'Université.

Les Montres

Longines

sont élégantes, solides
et précises.



Chez les bons horlogers

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

politiques de M. Maurras qui ont eu en leur temps un retentissement assez considérable. Peut-être aurons-nous dans un avenir prochain un choix de pages tirées de ces ouvrages-là ?

En attendant, soyons reconnaissants à l'éditeur Champion de pouvoir relire sous un format réduit le meilleur de sa production proprement littéraire, dans une suite de divisions intitulées : Contes philosophiques, poèmes, critique, voyages et philosophie générale. Je dis cela pour ceux qui aiment les menus tout faits. Quant aux autres, les *Pages choisies* les inciteront à remonter aux sources mêmes, et ainsi la publication du volume aura eu un double résultat, ce dont l'auteur ne pourra que se réjouir, et avec lui ses disciples, ses admirateurs et ses amis.

— Autre réédition, chez Crès, des *Diaboliques* de Barbey d'Aurevilly. Il semble que cet écrivain, après Charles Baudelaire, soulève un regain de curiosité et de sympathie. Serait-ce aussi qu'il n'avait jamais encore été véritablement compris et exactement classé et que son heure aurait enfin sonné ? Il y a des réputations littéraires si instables et si longues à fixer définitivement, pour autant que le mot doive signifier ici quelque chose d'absolu !



Sang de Bouleau

Sève de bouleau
des Alpes naturel
avec arnica.

Produit le plus parfait de nos jours

SOINS DE LA CHEVELURE Droits réservés 46 225

Spécifique sûr et rapide pour chute des cheveux, pellicules, cheveux gris, chevelure clairsemée, voire calvitie.

Plus de 2 000 attestations et commandes après premier essai pendant les 6 derniers mois.

Flacons de fr. 2.50 et 3.50

Crème de sang de bouleau pour cuir chevelu sec, pot de fr. 3 et 5. Shampoing de bouleau 30 c.
Savon de toilette aux herbes des Alpes, qualité extra fine, fr. 1

Vente : Centrale d'herbes des Alpes au St-Gothard, Faïdo.

Anglo Swiss Biscuit Co

Winterthour



RHUMATISMES

L'ANTALGINE guérit toutes les formes de rhumatismes, même les plus tenaces et les plus invétérés.

Prix du flacon de 120 pilules **fr. 2.50**, franco contre remboursement.

PHARMACIE DE L'ABBATIALE, PAYERNE

Brochure gratis sur demande.



BIOLEY, SORDET & C^o

AGENCE GÉNÉRALE POUR LA SUISSE
DE LA

MOTO-TROTTINETTE
“ SKOOTAMOTA ”

25 bis, Avenue du Mail — GENÈVE

Agence exclusive pour Genève,
des Motos HARLEY-DAVIDSON



MINIMAX



Le meilleur extincteur d'incendie portatif

Demandez prospectus Y 21

MINIMAX S. A. Seehofstrasse 4 ZURICH

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

Evidemment, certaines parties de son œuvre, ou, plutôt, certains aspects de son tempérament nous paraissent bien un peu vieillis. Il y a du romantisme chez l'auteur des *Diaboliques*, et l'on sait qu'aujourd'hui le romantisme est assez mal porté ! Mais ce romantique avait des idées, et le curieux alliage qu'il offre de passion, de catholicisme et d'aristocratie, servi par un style dont l'allure est restée juvénile, ne laisse pas de constituer un met savoureux, je dirai même pimenté.

— Dans un autre ordre d'ouvrages, mentionnons, paru chez Rouge, *Patience !* le dernier volume de notre compatriote M. Benjamin Vallotton, dont les multiples occupations ne semblent pas avoir ralenti la verve productrice. M.B. Vallotton, comme on sait, possède une âme d'apôtre en même temps qu'une plume facile d'écrivain, deux choses qui s'allient fort bien chez lui sans que l'une nuise à l'autre, ce qui n'est pas toujours le cas. A vrai dire, il est malaisé de démêler

FABRIQUE DE MEUBLES J. KELLER & C^{IE}

ZURICH
ST. PETERSTRASSE
BAHNHOFSTRASSE

Objets d'Art, Antiquités
Décoration d'Intérieurs

BRODERIES

DEPIERRE

LAUSANNE

Succursale à

MONTREUX

A la Ville de St-Gall

NOUVEAU

TISSAGE DE SOIERIES

SOC.
ANONYME

EMILE SCHAEERER & C^{IE}, ZURICH, TALSTR. 32

fabricque de

Tissus de soie unis et nouveautés

Parfum

„ Illusion Drallé ”

(dans le Phare)

Gouttes de Fleurs sans alcool donnant
l'illusion parfaite de fleurs fraîchement
cueillies.

Un atome suffit. Naturel et exquis.

Violette, Muguet, Rose, Lilas,
Héliotrope, Orchidée,
Foin coupé, etc.

Nouveauté: Le „ Lys d'Or ”

En vente partout.

Agence générale pour la Suisse :

A. RACH

Winkelriedplatz

BALE



REVUE DES LIVRES (Suite).

tragique et plus familière à la fois, d'une si humaine et si poignante actualité !

— Deux romans de chez Plon : *l'Illustre Bobinet*, par Ch. le Goffic, et *le Far-tôme de la rue Michel-Ange*, par Henry Bordeaux. Bobinet c'est, comme qui dirait un synonyme de *Petit Bob*, la plus réussie des créations de Gyp. Seulement, l'auteur n'a point ici distribué sa matière en tranches, et les exploits de son héros ne s'accomplissent pas à Paris. C'est la Bretagne de sa propre enfance qu'il s'applique à faire revivre dans ce « roman » qui est, plus exactement, une revue à moult personnages, sinon à grand spectacle.

Comme son illustre cousin, Bobinet s'ingénie à mille inventions diaboliques, à effarer ce petit monde d'autrefois — encore une réminiscence littéraire ! — dans une série de scènes délicieusement encadrées, dont le décor rappelle les *Souvenirs d'enfance* d'un autre Breton, Ernest Renan. Aussi bien, l'âme de la race se trahit-elle par l'évocation d'une tragédie domestique, la touchante agonie

UNION DE BANQUES SUISSES

1, PLACE ST-FRANÇOIS **LAUSANNE** PLACE ST-FRANÇOIS. 1

CAPITAL ET RÉSERVES : Fr. 86,000,000.—



DÉPOTS A VUE ET A TERME. ACHAT ET VENTE DE TITRES.
GESTION DE FORTUNES. AVANCES SUR TITRES.
ESCOMPTE. CHANGES.

Grand choix

pour Enfants, Dames, Messieurs

en Chaussures

de ville, de sport, du soir

François JATON

S. A.

Galerie St-François

Téléphone 31.95

Téléphone 31.95

LAUSANNE



Transports Internationaux GEORGES HELMINGER & C^{IE}

Téléphone
5527

BALE

Télégrammes :
Helminger

N'expédiez pas des marchandises sans avoir consulté notre bureau de tarifs.

Kurhaus Tarasp

près du Parc National Suisse

Basse Engadine (alt. 1200 m). Gare : **Schuls-Tarasp**.

Seul hôtel situé directement près des sources principales et ayant des bains minéraux dans la maison. La cure de bains et de boisson de Tarasp, bien plus efficace que celles de Karlsbad, Marienbad, Vichy etc., soutenue et favorisée par un climat alpestre extrêmement salubre est sans pareil dans ses effets et garantit absolument des résultats excellents. Faites un essai avec 1 caisse de 10/1 bouteilles « Source Lucius » à fr. 10.50 ou 15/2 bouteilles à fr. 12.— et vous serez convaincus. Prospectus par

Kurhaus Tarasp, 350 lits.

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

d'une jeune châtelaine « victime des fureurs d'un père dénaturé » qui touchera profondément les âmes sensibles.

— Avec le *Fantôme de la rue Michel-Ange*, M. Henry Bordeaux aborde, à son tour, le domaine de l'occultisme, fertile en sensations fortes, et pour lequel on se passionne aujourd'hui comme dans toutes les époques troublées de l'histoire. La crise terrible dont l'Europe commence à peine à sortir devait disposer les esprits au réveil de la crédulité et à une renaissance du merveilleux sous ses aspects les plus variés. Il n'est pas jusqu'à la science officielle qui ne se soit attachée à l'étude de ces palpitants problèmes : tels M. Camille Flammarion ou, plus récemment encore, M. Charles Richet dont le magistral *Traité de métapsychique* est en train de provoquer de bien intéressantes discussions.



NOUVEAUTÉ
SENSATIONNELLE

Philips Argenta

Grâce à son ampoule en verre opalin, la **PHILIPS ARGENTA** est la lampe idéale pour l'éclairage des appartements, bureaux et magasins.

Rendement lumineux puissant et économique.

Lumière diffuse et blanche ne fatiguant pas la vue.

Faites de suite un essai avec la **PHILIPS ARGENTA** et vous l'adopterez définitivement.

En vente : auprès des services électriques et électriciens, ainsi qu'à la

S. A. Ampère, Lausanne



Lits ^{pour} enfants

Krauss

ZÜRICH, Stampfenbachstr. 46 / 48
Bahnhofquai 9
Catalogue gratuit.

Fabrique de Draps

(Aebi & Zinsli) à SENNWALD (Ct. de St-Gall)

fournit à la clientèle privée d'excellentes étoffes pour Dames et Messieurs, laine à tricoter et couvertures. Grosse baisse. On accepte aussi des effets usagés de laine et de la laine de moutons. :: :: :: :: Echantillons franco.

Le véritable
GRAMOPHONE
sans rival.



Seuls concessionnaires
pour la Suisse
HUG & Co
BALE

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

M. Henry Bordeaux nous conte la pitoyable histoire d'un père d'abord sceptique, puis conquis aux consolations factices (?) du spiritisme, et communiquant avec son fils tombé devant Verdun par l'intermédiaire d'un médium d'occasion, une cousine pauvre « promue au rang de fiancée posthume et d'héritière désignée ». La question se pose de savoir si, tout de même, elle n'est qu'une simulatrice vulgaire ou bien si elle est réellement inspirée ? Ce que nous savons des idées du romancier, et l'opposition, à la troublante Suzanne, d'une mère qui ne croit qu'à la prière pour communiquer avec le fils perdu insinuent une conclusion défavorable à l'héroïne du livre, sans détruire l'intérêt que peuvent susciter ses faits et gestes, ni les hypothèses « spiritualistes » évoquées à son sujet.

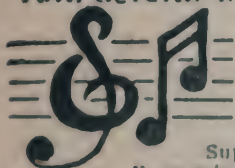
— Pour finir, un livre avant-coureur des étrennes de Noël prochain, *Robinson*

Véritables pains d'anis de Grandson

à 4 francs le kg.

Macarons extra finsd'ancienne renommée, à 8 fr. le kg. Expéd. soignée partout dès 1 kg. franco p^r la Suisse**F. LEUENBERGER, fabricant, GRANDSON***Articles de Caoutchouc en tous genres**Caoutchouc Industriel***A. BRUNNER**SUCC. DE **FRED. BRUNNER**• **BALE** •**CITROVIN**COMME VINAIGRE
RECOMMANDE PAR LES
MEDICINS

TUOR & STAUDENMANN fabrique suisse de Citrovin Zofingue

**Pour devenir un parfait pianiste****COURS
SINAT**

par Correspondance

Agréable, facile à suivre.

Supprime l'étude mécanique.

Economise les 3/4 du temps d'étude.

Donne une splendide, virtuosité, sûreté de jeu.
Enseigne ce que les leçons orales n'enseignent jamais.**Rend facile tout ce qui semblait difficile.****COURS SINAT D'HARMONIE** (très recommandé)pour harmoniser à l'organe, l'improvisation et l'analyse**EXPLIQUE TOUT, FAIT TOUT COMPRENDRE****Cours tous degrés: Violon, Solf. Chant Mandoline**— avec le très intéressant programme gratuit et f^ro**B. SINAT, 7 rue Beau-Séjour, Lausanne.**

SANATORIUM DU LÉMAN

GLAND

MÉDECIN EN CHEF: D^r A. SCHRANZ

Hydrothérapie, Electrothérapie, Massage, Régime.

Médecine interne. Maladies nerveuses.

Convalescence. Repos.

Vaste parc. - Situation superbe au bord du lac. - Confort

Ouvert toute l'année. Prix modérés.

Le plus puissant **Dépuratif du Sang**, dont toute personne soucieuse de sa santé, devrait faire au moins deux cures par an, est certainement le

THÉ BÉGUIN

qui **guérit** : dartres, boutons, démangeaisons, eczémas, etc.,
qui **fait disparaître** : constipation, vertiges, migraines, digestions difficiles, etc.,

qui **parfait la guérison** des ulcères, plaies, varices, jambes ouvertes, etc.,
qui **combat** avec succès les troubles de l'âge critique.

La boîte : fr. 2.— dans toutes les pharmacies.

Dépôt général et expéditions pour la Suisse :

PHARMACIES RÉUNIES, La Chaux-de-Fonds.

REVUE DES LIVRES (*suite*).

Crusoé, édité dans l'agréable collection intitulée «Ma jolie Bibliothèque» avec un goût parfait et de charmantes illustrations en couleur du bon peintre fribourgeois de Castella. En dépit des innombrables récits d'aventures qui ont vu le jour depuis, *Robinson Crusoé* est resté classique, et sa vogue n'a point baissé. Preuve en soient les éditions qui s'en publient continuellement dans tous les pays du globe.

Ce n'est point un vain compliment que j'adresse ici à la maison Atar, mais vraiment je me suis rendu compte, en feuilletant le dit volume, qu'il a été édité avec un soin tout particulier, soit au point de vue de la traduction, soit à celui de l'habillement, si je puis ainsi dire.

Solidement relié, d'une présentation à la fois élégante et sobre, ce dernier *Robinson* constitue, suivant le cliché traditionnel, le plus joli des cadeaux à offrir à la première jeunesse.

R. F.

Société Anonyme
de
LAMINOIRS ET CABLERIE
Usines à **COSSONAY-GARE**
et **DORNACH**

Fonderie, laminoirs, tréfilerie de cuivre
laiton, bronze, aluminium et alliages de nickel.



Fabrication de fils et câbles
pour applications de l'électricité



Matériel divers pour installations électriques.





273

A nos abonnés.

Ce ne sont point les adieux d'une mourante que la *Bibliothèque Universelle* adresse à ses amis, ni les hoquets déchirants de l'agonie sénile qu'elle fait entendre ; à l'âge de cent vingt-sept ans on ne perd plus l'habitude de vivre et si l'on se rapetisse et se ratatine sous les intempéries, c'est pour les traverser.

La *Bibliothèque Universelle* se transformera peut-être ; elle ne meurt pas. Dans leur assemblée du 6 décembre écoulé, les actionnaires ont ratifié le contrat de cession de la revue à la maison Payot. Nous faisons les meilleurs vœux pour le succès de la nouvelle administration et nous ne doutons pas qu'elle ne s'inspire de cet esprit de liberté, de ces traditions de dignité, de loyauté, d'impartialité et de cette largeur d'esprit qui ont concilié tant de sympathies à la *Bibliothèque Universelle* pendant sa longue carrière et ont fait d'elle, dans notre pays, une institution nationale.

Les raisons qui ont conduit les actionnaires à dissoudre leur société sont d'ordre économique, ce qui veut dire que nous n'avions plus d'argent. Cela est parfaitement avouable et même, par le temps qui court, cela n'est que trop commun. Nous subissons le contre-coup du malheur public. La concentration

des services de la revue dans une maison déjà pourvue de tout ce qui est nécessaire pour l'édition rendra plus aisée la solution du problème financier.

Au moment où elle prend son essor vers de nouvelles destinées, qu'il nous soit permis de saluer encore celle qui s'éloigne de nous d'un pas toujours alerte et vaillant.

Les actionnaires qui ont sacrifié leur capital de propos délibéré, le Conseil d'administration qui a voué des soins si désintéressés à la bonne marche de l'entreprise, n'ont pas perdu leur effort. Ils ont soutenu pendant quatorze ans une publication dont le double titre, à lui seul, est un double rappel d'honneur. Par l'une de ses deux origines et la plus ancienne, elle nous fait remonter à l'époque où l'Europe sortait à peine des convulsions révolutionnaires et cherchait la liberté ; car la première intention de ses fondateurs avait été d'établir une communication intellectuelle entre la Suisse et l'Angleterre en un temps — c'était sous le Directoire et ce fut ensuite sous l'Empire — où l'Angleterre semblait représenter la cause de l'indépendance des peuples.

Par son autre origine et comme *Revue Suisse*, notre revue nous rattache étroitement à la tradition littéraire de la Suisse romande et particulièrement à celle du canton de Vaud. C'est pourquoi, sans vouloir rien dénier ni contester à Genève ou à Neuchâtel, nous disons qu'il y avait une raison de justice et un intérêt moral à ce que la *Bibliothèque Universelle* restât à Lausanne. Elle y reste.

La *Revue Suisse* était la revue de Juste Olivier, qui a eu trop tôt toutes les idées fécondes. Elle a été dirigée par Charles Secretan. Après sa fusion avec la *Bibliothèque Universelle*, elle a eu la collaboration, la

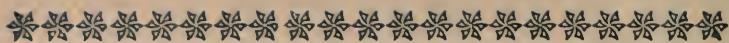
sollicitude active d'Eugène Rambert, de Marc Monnier puis de Philippe Godet. Elle a tissé le lien des générations entre ceux qui ont créé l'unité morale de la Suisse romande.

Revue Suisse, internationale parce que suisse et à la manière des Suisses, c'est-à-dire du point de vue démocratique, pour la politique et pour les mœurs, avec le souci de ce qu'on devrait pouvoir appeler l'honnêteté mondiale, en toute indépendance et impartialité, voilà ce qu'elle fut. Qu'on se rappelle les commentaires d'Eugène Rambert pendant la guerre de 1870.

Nous croyons n'avoir pas failli à cette tâche. Nous croyons qu'il est nécessaire que cette tâche soit accomplie, qu'elle doit l'être et que, d'une manière ou d'une autre, elle le sera. Plus qu'à l'instrument, nous regardons à l'œuvre, c'est pourquoi, au moment de n'être plus, nous applaudissons à ce qui va être. Pourvu que le drapeau immortel de la liberté flotte sur nos cendres, il appellera à lui la vie, il la fera naître, et en elle nous revivrons.

La Rédaction.





Une enquête à Constantinople

au lendemain de l'armistice.

Les notes que je transcris ici proviennent d'un séjour fait à Constantinople en février 1919. Il semble donc, au premier abord, qu'elles aient pu vieillir sur quelques points et que le tableau qu'elles fournissent ne soit plus tout à fait conforme à la réalité d'aujourd'hui. Or, chose curieuse, c'est le contraire qui est exact. On verra, à leur lecture, que les déclarations qui m'ont été faites par les principaux hommes d'Etat de la Turquie, et aussi par les notabilités les plus marquantes des milieux grecs et arméniens, pourraient être faites, à l'heure présente, en termes presque identiques. Et cela déjà mérite d'être observé, car cela démontre que, durant les quarante-six mois qui se sont écoulés depuis l'armistice, le problème ne s'est pas modifié autant qu'on pourrait le croire. C'est qu'en effet les Turcs, ou du moins la partie vivante de la Turquie, avaient, dès le lendemain de l'armistice, dressé tout un plan d'avenir, tout un programme, auquel ils sont restés strictement fidèles et que leur ténacité singulière leur a déjà permis de réaliser en partie. Quant aux Grecs et aux Arméniens, leurs idées non plus n'ont pas changé, et elles le pourraient difficilement, puisqu'elles ne sont que l'exposé de revendi-

cations plusieurs fois séculaires. Il apparaît seulement que, sous le poids des récentes victoires de la Turquie, et de la réorganisation nationale qui en sera vraisemblablement la suite, elles sont plus malaisées que jamais à réaliser.

I

CHEZ LES TURCS.

J'arrivai à Constantinople le 30 janvier 1919, c'est-à-dire à un moment où l'armistice n'étant signé que depuis quelques semaines, la capitale ottomane vivait encore dans la fièvre de la guerre et ressentait encore les répercussions directes des hostilités. A l'ambassade de France, où les services n'étaient pas entièrement réinstallés, on paraissait ne pas avoir d'opinion bien précise sur la situation. Du haut-commissaire au consul général, du consul général aux officiers du bureau militaire, les avis et les impressions variaient avec d'étranges écarts. Tandis que l'un me dépeignait les Turcs comme indifférents aux événements, ou, bien mieux, comme persuadés de leur victoire militaire, l'autre, au contraire, me les représentait comme déprimés, découragés, et plongés dans la plus sombre inquiétude. De tout cela il était difficile de tirer des conclusions claires. Le mieux était de voir par moi-même les hommes et les choses, et je résolus de commencer, sans plus de retard, mon enquête personnelle.

* * *

Une de mes premières visites fut, naturellement, pour le ministre des Affaires étrangères, qui était alors Rechid Pacha. Je rappelle simplement d'un mot, à cette occasion, que, le parti jeune-turc ayant dû

abandonner le pouvoir après l'armistice, le gouvernement était retombé entre les mains des hommes de l'ancien régime, plus ou moins liés, par leur passé, à une politique ententophile, et c'est une considération qu'il ne faudra jamais perdre de vue pour bien saisir les conversations qui vont suivre.

Dans le long entretien que j'eus avec Rechid, celui-ci était assisté du sous-secrétaire d'Etat, Rechad Ikmet Bey, dont la vivacité de parole contrastait curieusement avec la placidité de son chef. Rechid semblait souvent à court d'arguments. Il se tournait alors vers Ikmet, qui, lui, n'en manquait jamais, et qui les appuyait toujours sur une documentation impressionnante.

J'interrogeai le ministre sur trois points qui, à ce moment-là, paraissaient être, pour le gouvernement ottoman comme pour les Alliés, les préoccupations dominantes : la répartition ethnique de la population de Constantinople ; les accusations relatives aux déportations et aux sévices dont les populations chrétiennes avaient été victimes pendant la guerre ; enfin la constitution d'une Arménie indépendante. Sur la première question, il m'affirma que, non seulement la population de Constantinople, prise dans son ensemble, était en majorité turque, mais que, dans chaque quartier, les Turcs étaient également en majorité, affirmations qu'il me promit d'étayer sur des chiffres, dont le tableau lui manquait à ce moment-là. Sur la question des déportations, le ministre se déclarait solidaire des gouvernements précédents, bien que jeunes-turcs. Sur ce point particulier, il approuvait absolument leur méthode et leurs actes. Il fit ressortir que, par leur établissement le long des côtes, les populations grecques occupaient quelques-uns des

points stratégiques les plus importants de l'empire, et que l'hostilité ouverte que des populations témoignaient à la domination ottomane, ainsi que l'effort constant qu'elles déployaient pour aider, dans toutes leurs entreprises, les puissances ennemies, avaient été des raisons décisives pour ne pas les laisser ainsi maîtresses de positions géographiques où elles pouvaient concourir à l'espionnage et ravitailler des sous-marins. Il avait donc fallu les déporter dans l'intérieur ; mais, affirmait-il, cette déportation s'était faite sans violence ni massacre. Sur la question arménienne, Rechid paraissait plus irréductible encore que les Jeunes-Turcs. Il estimait que, dans tout l'empire ottoman, il n'y avait pas plus de 500 000 Arméniens, dispersés dans plusieurs vilayets, sans pouvoir, dans aucun, constituer une majorité. Dans ces conditions, pensait-il, il était absolument impossible qu'une minorité pût songer à occuper, et à organiser en Etat politique, un territoire où les Turcs seraient en immense majorité. Il ajoutait que, puisque l'Entente invoquait, pour résoudre les divers problèmes européens, le principe des nationalités, c'était au nom même de ce principe que la Turquie lui demanderait de renoncer à la création d'un Etat arménien.

* * *

Avec le président du Sénat, Ahmed-Riza, que je vis le lendemain, j'entendis un son de cloche un peu différent. C'est qu'en effet Ahmed-Riza, qui vécut si longtemps à Paris en exilé, qui ne rentra à Constantinople qu'après la révolution jeune-turque, et qui est resté lié à ce parti, a des idées très personnelles, dont quelques-unes, son athéisme par exemple, sont tout à fait exceptionnelles en Turquie. Cela lui permet

de juger les choses sous un autre angle, et, à cet égard, ses déclarations étaient particulièrement intéressantes à enregistrer. Pendant qu'il me parlait, sur un ton doux, un peu plaintif, dans son grand cabinet de la présidence du Sénat, je regardais, par les vastes baies vitrées qui donnent sur le Bosphore, l'énorme flotte des bateaux de guerre de l'Entente, mouillée là, sous ses fenêtres, et cela soulignait, avec une brutalité singulière, les paroles de mon interlocuteur, auquel s'associait, de temps à autre, le ministre de la marine, Ali Riza Pacha, présent à l'entretien.

« Nous sommes, me dit-il, dans la plus grande obscurité. Quand j'étais jeune, et exilé à Paris, j'étais dans le dénuement matériel ; mais, moralement, j'avais une grande lumière devant moi, je savais où j'allais, je savais que les idées que je défendais finiraient par triompher. Aujourd'hui, nous sommes dans les ténèbres. Nous ne savons rien. On prépare notre destinée sans qu'il nous soit permis de nous défendre, ni même de nous expliquer. Chaque fois que nous essayons de parler, de plaider notre cause, on nous dit : Vous êtes des vaincus. Sans doute, nous sommes des vaincus. Nous le savons. Nous le sentons même plus cruellement qu'on ne le croit en Occident. Mais, parce que nous sommes des vaincus, est-ce une raison pour ne pas nous entendre, pour nous fermer la bouche ? La Conférence travaille. Elle décide de notre sort. Tout se fait en dehors de nous, et on ne nous retrouvera que pour nous faire connaître des décisions auxquelles nous n'aurons pas participé et qui seront entachées d'injustice. Quand bien même on admettrait que tous les Turcs sont criminels, est-ce que les assassins eux-mêmes n'ont pas le droit d'avoir un avocat ? »

Il protestait contre les sentiments germanophiles que l'on attribuait à ses compatriotes, et il prononça même cette phrase singulière : « C'est quand les navires français et anglais étaient devant la ville des Dardanelles que les Français ont été le plus aimés ici. » Il voulait évidemment dire par là que l'arrivée de la flotte alliée à Constantinople allait combler les vœux d'une partie de la population, car le régime qu'Enver faisait peser sur la capitale était, je le sais par d'autres témoignages, d'une implacable dureté.

« Je ne suis, moi, me disait encore Ahmed Riza, ni chrétien ni musulman. Ma doctrine est le positivisme, et je me place au-dessus des religions. Ma devise est la devise positiviste : Agir par affection, et penser pour agir. Ce que je veux, c'est la justice, et l'amour de l'humanité. Donc, en me plaçant à ce point de vue, je demande la justice pour tous et le châtiment pour tous les coupables. Dès ma nomination à la présidence du Sénat, j'ai confié la présidence d'une séance à un vice-président pour pouvoir prendre la parole et demander que tous les coupables fussent poursuivis. Quel que soit leur nombre, disais-je, il faut qu'ils soient arrêtés et jugés immédiatement. En ce qui concerne les Arméniens, je n'ai pas une attitude différente. Je blâme plus que personne les massacres dont ils ont été victimes. Mais, là encore, je veux la justice. Il y a des endroits où les Turcs ont été les provocateurs : qu'on les punisse ! Il y a des endroits où les Arméniens ont été les provocateurs : qu'on les punisse également ! »

* * *

Il y a, dans chaque cabinet ottoman, un homme auquel l'Occident prête peu d'attention, et qui,

pourtant, est l'un des ministres les plus influents, même en matière de politique extérieure. C'est le cheik-ul-Islam. Par le pouvoir qu'il détient, par le rôle qu'il joue, par l'action qu'il exerce dans le domaine religieux, il est l'un des leviers de l'État turc et, par delà les frontières de l'État, il touche en quelque manière au monde musulman tout entier. A l'époque où je me trouvais à Constantinople, cette fonction était occupée par Ibrahim Effendi, un homme qui n'avait certainement pas que des amis, mais qui, étroitement cantonné dans son domaine, y paraissait d'autant plus solide. Je me souviens avec une netteté particulière de cet homme d'une haute stature, avec son rude visage, fortement dessiné et bruni, son nez busqué, ses yeux à la fois aigus et doux, son sourire, sa barbe épaisse, à peine grisonnante. Dans sa longue robe noire, le front enserré d'un turban blanc, il était vraiment d'une autre espèce que les Turcs que j'avais déjà vus ou que je devais voir encore. Et pourtant, chose surprenante, c'est dans la conversation que j'eus avec lui, avec ce gardien des traditions et du passé, que j'entendis exposer pour la première fois, même sommairement, l'idée et le programme d'une rénovation de la Turquie par une évolution vers le libéralisme occidental. Pendant que le café fumait devant nous dans de petites tasses de porcelaine soutenues dans des étuis d'ébène, il me parlait, avec une conviction évidente, de la nécessité où se trouvait la Turquie de se transformer de fond en comble.

« C'est une grande erreur, me disait-il, que de considérer l'Islam comme en opposition avec le progrès. Non seulement la Turquie peut, mais elle doit évoluer rapidement vers les nations occidentales, et en parti-

culier vers la France. La différence des traditions religieuses ne met pas un fossé infranchissable entre musulmans et chrétiens. Sans doute, la Turquie est restée un peu arriérée, mais la guerre nous a montré combien une transformation est désirable, et nous allons nous efforcer de travailler beaucoup pour regagner le temps perdu. C'est dans notre religion même que nous puiserons des encouragements. Le Koran prescrit de travailler ardemment dans le domaine intellectuel, de rechercher toutes les connaissances, de pénétrer toutes les sciences. Ainsi la loi religieuse est d'accord avec l'intérêt national pour pousser la Turquie vers cette évolution salutare. Cette guerre aura eu du moins ce bon résultat, de nous ouvrir les yeux sur notre situation véritable. Mais, de la guerre elle-même, je ne veux rien dire de plus, sinon — et cela, je l'affirme avec énergie — que le peuple turc ne l'a pas voulue, qu'il y est resté étranger, et qu'il n'a pas cessé d'aimer la France, cette France à laquelle le rattachent des liens qui datent du temps de François I^{er}. Tout le mal vient de la tyrannie du Comité Union et Progrès, tyrannie dont le pays a été la première victime. »

* * *

Ce Comité Union et Progrès, sur le compte duquel les membres du gouvernement... de Tewfik Pacha s'exprimaient presque tous avec sévérité, c'était néanmoins l'organisation qui avait tenu la Turquie pendant toute la durée de la guerre. Ce qu'il avait fait, ce qu'il avait voulu faire, et, après l'effondrement, la défense qu'il pouvait présenter, il me fallait les connaître. Enver était en fuite, d'autres emprisonnés, d'autres à la veille de l'être. Seuls, Halil Bey, qui, d'ailleurs,

fut arrêté quelques jours plus tard, et Djavid Bey, moins inquiété, étaient encore visibles. Mais il fallait me hâter, car chaque matin les journaux parlaient d'arrestations nouvelles.

L'un des fondateurs, l'un des piliers du Comité Union et Progrès, président du Congrès secret des Jeunes-Turcs à Salonique en 1909, puis, après le triomphe, président de la Chambre des députés, ministre des Affaires étrangères, Halil Bey représentait, dans toute sa force, le fanatisme étroit et brutal qui se substitua, pour le malheur de la Turquie, à la tyrannie hamidienne. Dans sa grande maison de Chichli, par cette journée de février où Constantinople tout entière était ensevelie sous la neige, je passai deux longues heures à écouter, presque sans l'interrompre, le plaidoyer ardent et tumultueux de cet homme. Malgré son extrême obésité, il s'agitait, gesticulait ; je regardais trembler ses joues tombantes, pendant que, de son côté, ses petits yeux noirs et mobiles essayaient de deviner ma pensée. Bien qu'il y eut un inévitable désordre dans ses paroles, il cherchait à rassembler les événements en ordre logique, et il remontait à l'origine même de la révolution jeune-turque. Seul de tous les personnages politiques que j'ai vus alors, il ne reniait rien du passé. Il considérait la politique du Comité Union et Progrès comme une ligne de conduite en quelque sorte fatale, car la situation, à son avis, ne permettait pas de choix.

« Pour bien comprendre, me dit-il, la politique que nous avons suivie, les raisons qui nous ont fait agir, il faut remonter au traité de Berlin, c'est-à-dire à l'époque où la Turquie a vu s'affirmer nettement les désirs d'expansion de la Russie. Depuis ce moment, nous avons toujours trouvé la Russie devant nous.

Sans doute, elle a cherché pendant un temps à s'ouvrir, ailleurs, une issue à la mer, du côté de l'Extrême-Orient ; mais les défaites que lui a infligées le Japon en 1905 l'ont obligée à ramener ses regards vers Constantinople et la Méditerranée. Alors, avec un acharnement infatigable, elle a tout mis en œuvre pour utiliser, et au besoin pour faire surgir, les occasions susceptibles d'amener la liquidation, à son profit, de la question de Constantinople et des Détroits, et aussi de celle de l'Arménie. Quand, en 1908, nous avons fait notre révolution, le premier soin de cet homme supérieur et vénérable qu'était Mahmoud Chevkél Pacha a été de s'attacher passionnément à la reconstitution de notre armée, tant au point de vue de l'instruction et de l'équipement qu'au point de vue de la réorganisation des cadres. Mais la Russie voyait d'un mauvais œil cette œuvre de rénovation, et, dès 1909, nous nous trouvions, grâce à elle, aux prises avec de nouvelles difficultés en Arménie. Bientôt après vint la guerre avec l'Italie, et enfin, en 1912, la Russie parvenait à réconcilier les Serbes et les Bulgares pour les coaliser contre nous. Vous n'ignorez pas que, sous le cabinet Malinof, la Russie avait fait avec la Bulgarie un accord aux termes duquel, si la Bulgarie entrait en guerre contre la Turquie au moment fixé par la Russie, celle-ci interviendrait avec toutes ses forces pour la soutenir, et, si la Bulgarie entrait en guerre de son propre mouvement, et au moment choisi par elle, la Russie lui garantirait toujours son intégralité territoriale. L'armée turque, réorganisée, était sûre de pouvoir tenir en échec l'armée bulgare. Il fallait donc faire une coalition, et c'est ce que fit la Russie. On parvint ensuite à y ajouter la Grèce.

» En même temps, c'est-à-dire en 1912-1913, la

Russie faisait résurgir la question arménienne. On discutait au sujet de réformes éventuelles. Nous acceptions l'installation d'un contrôle étranger, et on parlait déjà pour ce rôle de lord Milner, quand la Russie formula une série de prétentions exorbitantes, qui détachaient pratiquement de la Turquie six vilayets d'Anatolie, et qui, avec un gouverneur chrétien, accordaient aux Arméniens, qui ne formaient que 5 % de la population totale de ces vilayets, la moitié de l'administration. Comment les autres 95 % de la population (Turcs, Kurdes, Lazes, etc.) auraient-ils pu accepter cette sorte de spoliation, cette injustice criante ? Il y aurait eu des troubles, des révoltes. La Russie ne pouvait pas ne pas le comprendre, et c'est en réalité ce qu'elle escomptait, afin de trouver un prétexte d'intervention et d'occuper l'Arménie. Cela ressort manifestement des dépêches de M. de Giers lui-même, alors ambassadeur de Russie à Constantinople, dépêches publiées par le Livre orange russe, et dans lesquelles il déclare qu'il faut considérer comme possible l'intervention armée de la Russie en Arménie. Le 26 novembre 1912, le gouvernement allemand objecte que le projet de réformes présenté par la Russie compromet gravement les droits de la Turquie, et, comme il ne sera pas possible de refuser à d'autres provinces ce qu'on aura accordé à l'Arménie, c'est en réalité le partage de la Turquie qui commence, ce à quoi l'Allemagne ne peut pas consentir.

» Enfin, au début de 1914, s'ouvrirent les négociations de l'emprunt, qui nous amenèrent à des conversations générales avec la France, l'Angleterre et la Russie. Nous demandions l'abolition des capitulations, tout au moins des capitulations économiques, qui entravaient l'essor de la Turquie. La France donna

très vite son adhésion ; l'Angleterre fit, au contraire, une longue résistance. En ce qui concernait le chemin de fer de Bagdad, l'accord finit par se faire entre l'Angleterre et l'Allemagne. Quand la Russie vit cet accord, qui risquait de compromettre toute sa politique d'intrigues en Arménie, elle brusqua les choses, poussa la Serbie à l'assassinat de Serajevo, et alluma la guerre européenne.

» Dès ce moment, la France et l'Angleterre, engagées avec la Russie dans la guerre, se trouvaient dans l'obligation de ne plus rien lui refuser, afin d'éviter sa défection. C'est ainsi qu'elles furent amenées à se rallier à ses vues, non seulement sur la question arménienne, mais encore sur celle de Constantinople et des Détroits. Dès le début de la guerre, nous savions que l'accord sur ce point était complet entre les trois puissances. Nous ne le leur reprochons pas. C'était leur intérêt de s'attacher la Russie par tous les moyens. Mais nous, que devions-nous faire ? Notre implacable ennemi se trouvait dans l'un des camps. Si l'Entente était victorieuse, qui aurait pu empêcher la Russie de s'installer à Constantinople ? Notre intérêt, notre instinct vital, nous portait de l'autre côté. On a dit que l'Allemagne avait fait pression sur nous, nous avait entraînés, nous avait obligés à la guerre. Ce n'est pas vrai. Nous ne sommes pas des enfants. Nous nous sommes décidés nous-mêmes, persuadés que si nous ne collaborions pas avec les puissances qui luttaient contre notre ennemie, nous nous prononcerions contre nos propres intérêts. Sans doute, l'Allemagne était une menace pour nous, et, victorieuse, elle pouvait nous absorber peu à peu ; mais cela, c'était la menace incertaine de l'avenir, tandis que la Russie était la menace certaine du présent,

la menace imminente contre laquelle il fallait se protéger à tout prix.

» Malgré cela, nous avons attendu quatre mois avant d'entrer en action, et nous avons engagé des pourparlers avec l'Entente. Ayant mobilisé dès le premier jour, nous étions en butte aux attaques de certains députés, qui nous reprochaient le maintien de cette mobilisation. Mais, pour démobiliser, il fallait pouvoir invoquer un prétexte. Ce prétexte ne pouvait nous être fourni que par des concessions ou des garanties de la part de l'Entente. Nous demandions donc, pour rester neutres, l'adhésion des puissances de l'Entente à l'abrogation des capitulations, au moins des capitulations économiques. Quant à la garantie de notre intégralité territoriale, comment pouvions-nous sérieusement la solliciter et l'enregistrer ? Qu'aurait-elle valu ? »

Et ici, Halil s'interrompait pour rire bruyamment. Il continuait :

« Combien de fois les puissances ne nous ont-elles pas solennellement garanti notre intégralité territoriale, pour donner, quelques mois plus tard, leur sanction à une nouvelle spoliation ? Pour ne pas remonter plus haut, souvenez-vous des dernières guerres balkaniques. Quand elles ont commencé, l'Europe a solennellement déclaré que, quel que fût le résultat, les puissances balkaniques ne pouvaient espérer aucun agrandissement territorial à nos dépens. Vous avez vu comment elle a tenu sa promesse.

» Donc, loin d'entrer dans nos vues, l'Entente a tergiversé. Déjà, dès le début de la guerre, l'Angleterre avait confisqué les deux dreadnoughts turcs qui étaient dans ses ports, sans même nous en rem-

bourser la valeur. C'est ainsi que nous en sommes arrivés à faire cause commune avec l'Allemagne.

» On nous reproche — et c'est un reproche que formulait récemment votre général Franchet d'Espérey — d'avoir contribué à prolonger la guerre. Evidemment, et nous prenons la responsabilité de cette conséquence. Mais nous estimons qu'on ne peut pas nous le reprocher, et qu'en faisant ce qu'on nous reproche nous avons rendu un grand service à l'humanité. Si la guerre s'était terminée au bout d'un an ou deux, la Russie, même vaincue, serait restée debout. Si nous étions demeurés neutres, vous auriez pu ravitailler la Russie en vivres, en armes, en équipements, en munitions, tandis qu'en fermant les Dardanelles et en faisant prolonger la guerre, nous avons amené l'écroulement de la Russie, c'est-à-dire la disparition d'une des plus grandes tyrannies. Si la guerre s'était terminée par la victoire de l'Entente après une ou deux années, comme à cette époque l'Angleterre n'avait pas encore d'armée et que les Allemands étaient près de Paris, c'est l'armée russe qui aurait eu tout le mérite et tout le bénéfice de la victoire. Elle aurait occupé Constantinople et aurait fait peser son hégémonie sur le monde entier, car, comme l'a dit Napoléon, Constantinople, c'est l'empire du monde. »

Sur l'hypothèse d'un contrôle international, Halil s'exprimait avec une énergie passionnée.

« Non, dit-il, jamais nous ne pourrions l'accepter. Nous ne sommes pas l'Égypte, et les Turcs ne sont pas les Égyptiens. Nous sommes patriotes, et, en raison même de notre patriotisme, nous repousserons toujours une tutelle de ce genre. »

Sur la question arménienne, au contraire, il n'était

pas hostile à la création d'une Arménie indépendante, mais à la condition que ce nouvel Etat fût constitué principalement aux dépens de la Russie. Si, comme on l'a vu plus haut, il repoussait l'idée d'une grande Arménie, qu'il considérait comme non viable, il admettait parfaitement un Etat arménien, qui, dans sa pensée, eût compris l'Arménie russe, où les Arméniens sont en majorité, et une petite partie du territoire ottoman, la région de Van, où ils disposent d'une assez forte minorité. L'Arménie ainsi constituée aurait eu une sortie sur la mer, à Batoum.

* * *

Après Halil, j'allai voir Djavid Bey, qui, ministre des finances en 1914, dirigea, en cette qualité, les négociations engagées avec les grandes puissances, négociations qui, comme le rappelait Halil, débordèrent bien vite le terrain financier et se transformèrent en une série de vastes conversations à la fois économiques, politiques, diplomatiques et militaires. Nul mieux que lui, par son rôle, et aussi par la tournure spéciale de son esprit, n'était fait pour comprendre ce que l'on pouvait tirer encore d'une Turquie déjà rongée par de profonds maux intérieurs, et, si, dans le désordre du moment, un homme avait pu sauver ce pays, c'eût certainement été celui-là.

Petit, alerte, il m'apparaissait tout jeune encore, avec son visage rasé, sa courte moustache, ses yeux vifs et brillants derrière le lorgnon. Son sourire était curieux, presque étrange. Tout en parlant, il jouait avec un grand couteau à papier, dont il passait et repassait sur ses mains la lame d'ivoire. Son débit était lent, calme. Par moments, il s'arrêtait pour réfléchir et pour ordonner ses pensées.

Il remonta moins loin que Halil dans le passé, et prit pour point de départ le début de la guerre.

« La Turquie, me dit-il, était lasse de trois guerres successives. La mobilisation générale, rendue nécessaire dès les premiers jours par la menace éventuelle de la Russie et par l'attitude incertaine de la Bulgarie, a donné au ministre de la guerre, Enver, des pouvoirs presque dictatoriaux, qui le sont devenus tout à fait dans la suite. Mais l'opinion publique tout entière et la très grande majorité du cabinet étaient résolument opposés à la guerre. Au début, sur treize ministres, deux seulement étaient favorables à la guerre : c'étaient Talaat, ministre de l'intérieur, et Enver, ministre de la guerre. Un peu plus tard, ils ont rallié à leurs vues le ministre de la marine, Djemal. Enver était un partisan de la guerre à tout prix. Il pensait que c'était par la guerre seulement que la Turquie pouvait se régénérer, redevenir grande et forte. Ses préférences le portaient vers l'Allemagne ; mais il aurait volontiers fait la guerre dans l'autre camp, s'il avait cru à la victoire de l'Entente. Ce qu'il repoussait avant tout, c'était la neutralité. Il paraît que dès le 2 août, Enver avait signé un traité avec l'Allemagne. Peut-être le sultan aussi en avait-il eu connaissance. Mais ce que je peux affirmer, c'est que ce traité n'avait aucune valeur. Le grand-vizir, Sahid Halim Pacha, l'ignorait. Le conseil des ministres n'avait jamais délibéré sur ce sujet, et, officiellement, il nous est toujours resté inconnu.

» A partir de ce moment, le ministère a été le théâtre de luttes perpétuelles. Enver insistait chaque jour pour la guerre. Quand les Allemands avançaient sur Paris et que les Russes venaient de perdre 300 000 hommes à la bataille des lacs de Mazurie, il nous disait :

« Qu'attendons-nous ? Nous perdons les meilleures occasions. » Je lui répondais : « Enver, si la Turquie entrait en guerre, et qu'elle perdît 10 000 hommes dans une bataille, cesseriez-vous les hostilités ? » — « Evidemment non », me répondait-il. — « Eh ! bien, répliquais-je, une perte de 300 000 hommes pour la Russie n'est pas plus décisive qu'une perte de 10 000 hommes pour la Turquie. La proportion est à peu près la même. Soyez donc persuadé que la guerre continuera. » Mais il était persuadé, au contraire, que la guerre serait courte, et il continuait à nous harceler. Néanmoins, la majorité du cabinet était si nettement opposée à la guerre, et si tenace dans son opposition, qu'il ne serait arrivé à rien, si l'incident du *Gæben* et du *Breslau* n'était pas venu modifier la situation. C'est ce malheureux incident qui a causé tout le mal. Si les vaisseaux de l'Entente étaient entrés dans les Dardanelles à la suite des bateaux allemands, jamais la Turquie n'aurait bougé.

« Aussitôt que nous avons appris l'arrivée des deux bateaux, le Conseil des ministres s'est réuni. Qu'allions-nous faire ? Les ministres opposés à la guerre proposaient, selon les règles du droit international, de désarmer et d'interner les bateaux allemands, ou bien de leur donner un délai de vingt-quatre heures pour quitter les eaux ottomanes. Devant les protestations énergiques de l'ambassadeur d'Allemagne, nous avons songé à une troisième solution. Nous avons demandé aux puissances de l'Entente si elles accepteraient que nous achetions ces deux bateaux. Je dois reconnaître que, dans toutes ces conversations, les ambassadeurs de l'Entente, et notamment l'ambassadeur de Russie, se sont montrés très conciliants. Ils nous ont dit : « Si vous achetez les bateaux, et que vous remplacez

les officiers et les équipages allemands par des officiers et des équipages turcs, nous ne dirons rien. » L'ambassadeur d'Allemagne n'a pas accepté tout de suite. Il a demandé quelques jours de délai pour en référer à son gouvernement. Mais, afin de mettre l'Allemagne devant le fait accompli, nous avons fait annoncer dès le lendemain dans les journaux que le gouvernement ottoman avait acheté les deux bateaux. L'ambassadeur d'Allemagne a protesté aussitôt, et avec quelque irritation. Mais il n'était plus possible d'éviter l'achat.

« Tout d'abord ces bateaux sont restés tranquilles. Puis, un jour, Enver est venu nous demander de les laisser sortir dans la mer Noire. Nous avons objecté que cette sortie pouvait créer des incidents, car, malgré les promesses faites à l'Entente, les équipages allemands n'avaient pas été remplacés par des équipages turcs, et se trouvaient par conséquent toujours à bord. Il nous répondit qu'il n'y avait rien à craindre, et qu'au surplus l'amiral Souchon lui avait donné sa parole que non seulement il n'attaquerait pas la flotte russe, mais que, même s'il était attaqué, il se retirerait sans combattre. Nous avons répliqué à Enver qu'il ne pouvait pas répondre de la conduite de l'amiral Souchon, que cet amiral correspondait directement avec le quartier-général allemand, et que, s'il recevait des ordres, il ne pourrait que les exécuter, quelles que fussent les promesses faites antérieurement par lui à Enver. Mais Enver a insisté, déclarant toujours qu'il se portait garant de la conduite de l'amiral allemand. Vous savez ce qui est arrivé. Les deux bateaux sont sortis. A la première sortie, il n'y a pas eu d'incident ; pas davantage à la deuxième ; mais, la troisième fois, ils ont attaqué la

flotte russe, et, dès lors, c'était la guerre. Pendant tout ce temps, l'Entente n'avait rien fait pour envenimer les choses. Elle avait fermé les yeux sur le maintien des équipages allemands à bord du *Goeben* et du *Breslau*. A tout instant, on apprenait le passage à Sofia d'officiers et de soldats allemands en route pour Constantinople. Mais, sur chacun de ces faits, les protestations des ambassadeurs de l'Entente restaient toujours amicales, et ils s'efforçaient systématiquement de ne créer aucune complication.

» Pendant les trois mois qui ont précédé notre entrée dans la guerre, c'est-à-dire d'août à octobre, nous avons parlementé avec l'Entente et avec l'Allemagne pour leur demander de consentir à l'abrogation des capitulations. Là encore, je dois reconnaître que nous avons trouvé beaucoup de complaisance chez les puissances de l'Entente. Je peux affirmer qu'au moment où nous sommes entrés dans la guerre, nous avions réglé avec la France toutes les questions en discussion. Avec l'Angleterre, les trois quarts des questions étaient résolues. Quant à l'Allemagne, elle nous faisait des promesses, mais pour l'avenir. Naturellement, l'opposition à la guerre, au sein du cabinet, n'avait pas diminué. Et, comme Enver était plus que jamais persuadé de la fin prochaine de la guerre, comme il ne cessait de nous reprocher notre inaction, affirmant que les hostilités allaient se terminer, sans profit pour nous, dans les dernières semaines de 1914, ou, au plus tard, au printemps de 1915, quatre ministres, dont j'étais, démissionnèrent pour ne pas s'associer à cette politique, qu'il n'était plus possible d'empêcher. Les autres ne crurent pas devoir abandonner leurs collègues à ce moment difficile, et se résignèrent. Mais, je vous le répète, même à l'heure

où les hostilités commençaient, il n'y avait toujours que trois ministres résolument partisans de cette folie.

» Car c'était une folie. Entrer en guerre sans s'être assuré de l'attitude de la Bulgarie, sans même avoir de l'Allemagne autre chose que des promesses lointaines, c'était littéralement insensé. En effet, si l'on voulait absolument entrer dans la guerre, il fallait agir plus habilement, et attendre que la Bulgarie se fût prononcée. Agir avant elle, c'était lui permettre de nous demander, comme elle l'a fait, une partie de notre territoire pour prix de son amitié, exigence devant laquelle il a fallu s'incliner. Entrer en guerre en même temps qu'elle, c'était éviter ce sacrifice. Entrer en guerre après elle, c'était prendre barre sur elle, et faire payer notre collaboration et notre amitié comme elle a fait payer les siennes, c'était nous permettre d'obtenir d'elle ce qu'elle a obtenu de nous. Ainsi, de quelque façon qu'on l'envisage, notre attitude était folle. Mais Enver était jeune, très jeune ; il croyait à l'invincibilité de l'Allemagne, à la nécessité de rénover la Turquie par la guerre, et, comme il était une sorte de dictateur, il a agi, et il a entraîné le gouvernement et le pays dans cette aventure. Du reste, il était sincère. Je ne crois pas qu'il y ait eu en lui ni arrière-pensée ni hypocrisie. Il n'a pas été acheté par l'Allemagne. Mais il voulait la guerre, et il a fini par réaliser son rêve. »

Djavid me parla ensuite de la conduite même de la guerre, ou du moins de l'attitude adoptée par la Turquie dans cette conduite de la guerre.

« Nous avons, me dit-il, conduit la guerre très humainement, plus humainement qu'aucune autre puissance. Des sujets de nationalité ennemie ont pu séjourner en

Turquie, à Constantinople même, pendant toute la durée de la guerre, sans être inquiétés. L'Allemagne a liquidé les biens des sujets ennemis installés sur son territoire, la France les a liquidés, l'Angleterre les a liquidés. Nous pas. Les Allemands ont insisté très vivement auprès de nous pour nous y décider. Il s'agissait notamment du chemin de fer de Cassaba, de la Banque ottomane, et d'autres affaires de première importance. Nous avons toujours résisté, et nous répondions aux Allemands : « Pourquoi êtes-vous si » pressés ? Si vous êtes victorieux, la liquidation pourra » se faire dans des conditions tranquilles et définitives. » Si vous êtes vaincus, il faudra rendre leurs biens aux » Français et aux Anglais, et la liquidation n'aura servi » de rien. » En réalité, nous ne voulions pas couper les ponts, car nous espérions pouvoir reprendre, après la guerre, nos relations amicales avec la France et l'Angleterre.

» Les Anglais nous ont reproché d'avoir maltraité les prisonniers. Je peux affirmer que les prisonniers anglais en Turquie ont été mieux traités que les prisonniers turcs en Angleterre, où les prisonniers civils ont eu beaucoup à souffrir, n'ayant point de couchette et ayant été obligés de dormir sur la paille. Un journaliste anglais me disait un jour : « On vous reproche d'avoir ramené à pied les prisonniers de Kut-el-Amara. » Je lui ai répondu : « Mais les troupes turques aussi ont fait cette route à pied ; devons-nous traiter les prisonniers mieux que nos propres troupes ? Les soldats turcs ont-ils été mieux nourris que les prisonniers anglais ? — Non. — Mieux vêtus ? — Non. — Alors, pourquoi nous reprocher d'avoir traité les prisonniers sur le même pied que nos propres soldats ? »

Il ajouta :

« On a dit qu'il y avait eu des tentatives de paix séparée avec la Turquie. C'est inexact. Il n'y a jamais eu de négociations réelles. Il est possible que quelque Anglais ait rencontré en Suisse quelque Ottoman ; mais comme il n'y avait aucun mandat effectif ni d'un côté ni de l'autre, aucune de ces conversations ne pouvait avoir un résultat précis, ni engager qui que ce fût. Du reste, comment la paix séparée aurait-elle été possible ? Du côté turc, ni Enver, ni Talaat, qui dirigeaient tout, n'auraient voulu en entendre parler, puisqu'ils étaient convaincus de la victoire de l'Allemagne, et qu'en Allemagne et en Autriche, à la date du 18 septembre 1918, époque où je me trouvais à Vienne, on en était toujours convaincu. Du côté de l'Entente, il n'y eut non plus aucune démarche. Peut-être, si l'Entente avait fait des propositions fermes, nous garantissant notre intégralité territoriale, la suppression des capitulations, etc., aurait-il été possible de causer, et peut-être alors aurait-on pu débarquer Enver. Mais rien n'a été ni formulé ni senti. »

Mais ces discussions rétrospectives, quelque importantes qu'elles fussent sur certains points, n'avaient, aux yeux de Djavid, qu'un intérêt secondaire. Ce qui l'intéressait le plus, c'était l'avenir. Et c'était précisément cette préoccupation qui le différenciait de tant d'autres. Lui qui n'est point de race turque, qui n'est pas emprisonné dans le fatalisme oriental, il considérait qu'à l'heure critique où se trouvait la Turquie, il fallait, au lieu de pleurer sur le passé, se mettre résolument à l'œuvre pour conquérir l'avenir. Dans cette tête en travail, toute la Turquie future prenait forme, avec des organismes vivants et complets, avec une

population rééduquée, avec des mœurs transformées.

« Financièrement, me dit-il, la guerre nous a coûté moins cher qu'aux autres nations, même qu'à la Bulgarie. Nous avons emprunté à l'Allemagne 300 millions de livres, qu'elle nous a fournis de la manière suivante : 40 à 50 millions en munitions, 50 à 60 millions en fournitures diverses, et 160 millions en bons du Trésor qu'elle doit, après la guerre, nous échanger en or ou en marchandises. Si elle tient ses engagements, nous verrons comment l'arrangement pourra se faire. Si elle ne les tient pas, nous sommes déliés des nôtres. Naturellement, cela représente pour nous une dette nouvelle d'environ sept milliards de francs. Eh bien, malgré cela, je ne désespère pas de l'avenir. Je crois que l'on peut encore refaire une Turquie forte, homogène et prospère, à la condition, bien entendu, que les puissances ne la réduisent pas territorialement à trop peu de chose. Evidemment, je ne crois pas que nous puissions recouvrer la Mésopotamie et la Syrie. Mais ces deux provinces ne représentaient à peu près que 15 à 17 % de nos revenus. Avec ce qui resterait, c'est-à-dire avec un revenu annuel que l'on peut évaluer à 30 millions de livres, le pays peut encore vivre et prospérer.

» Mais il faut, pour cela, que les puissances ne mettent pas d'obstacle à notre réorganisation, et que surtout elles consentent à l'abrogation des capitulations, tout au moins des capitulations économiques, qui ont toujours paralysé toute initiative de relèvement de la part de la Turquie. Pendant la guerre, les capitulations se sont trouvées supprimées en fait, et l'expérience que nous avons ainsi pu faire de notre liberté financière à l'intérieur a eu d'excellents résultats. Nous avons retiré un million de livres de l'impôt sur

le papier à cigarettes, 300.000 livres du droit sur les allumettes. Si nous pouvons mettre des impôts sur le sucre, le pétrole, le thé, le chocolat, je pense que cela nous donnera cinq millions de livres par an. Il faut, voyez-vous, que la réorganisation économique de la Turquie soit complète. Le bon côté de cette guerre, c'est qu'elle a provoqué un changement profond dans les habitudes financières des Turcs. Aujourd'hui, pour la première fois, et par suite des nécessités de la guerre, le capital turc a participé aux affaires. Le public lui-même s'y est habitué. Nous avons fondé une banque turque, le *Crédit national de Turquie*, au capital de deux millions de livres, pour laquelle nous avons trouvé en Turquie, et en un seul mois, 45 000 actionnaires, dont 25 000 souscripteurs d'une seule action. Nous avons également fondé des banques turques en Asie-Mineure, une à Angora, une autre à Koniah. Grâce à cet esprit nouveau, les étrangers, et les Français, en particulier, pourront désormais travailler en Turquie avec le capital du pays. Au lieu d'apporter à la fois tout le capital et toute la direction technique, il leur suffira de fournir la direction technique et une petite partie du capital. Dès maintenant, si les Français le veulent, ils peuvent constituer des sociétés avec la participation du capital turc. Ainsi, pour me résumer, si on nous laisse une certaine liberté économique, et si la nouvelle Turquie n'est pas territorialement trop réduite, elle pourra se réorganiser et vivre. Il faut aussi, bien entendu, que les territoires qui seront détachés de la Turquie prennent à leur charge leur quote-part proportionnelle de la dette de l'Etat. On a détaché de la Turquie la Grèce, la Serbie, la Bulgarie, et jamais ces nouveaux Etats n'ont assumé leur part des charges de la Turquie.

Nous demandons donc que, si de nouveaux territoires doivent nous être enlevés, nous soyons déchargés d'une part correspondante de notre dette. »

Sur la question des nationalités allogènes, les idées de Djavid ne différaient pas très sensiblement de celles de Halil. Il ne voyait pas d'objection à la constitution d'une Arménie indépendante, mais il repoussait énergiquement la conception d'une Arménie démesurée, où il n'y aurait qu'une petite minorité d'Arméniens. Dans le territoire prévu pour l'Arménie par le projet Nubar Pacha, il estimait que la population musulmane représenterait environ le 85 % de la population totale. Il n'envisageait donc comme légitime qu'une Arménie formée de l'Arménie russe et d'une bande de territoire turc dans le vilayet de Van, là où les Arméniens sont en majorité ou tout au moins en forte minorité. Il ne croyait pas qu'il y eût, dans le monde entier, plus de deux millions d'Arméniens, et il en concluait que, même si tous ces Arméniens dispersés décidaient de venir se rassembler dans l'Arménie indépendante, ils pourraient parfaitement vivre à l'aise dans un Etat ainsi limité.

« Du reste, ajoutait-il, nos relations avec les Arméniens ont toujours été, depuis la révolution de 1908, excellentes, même pendant la guerre, et même depuis l'armistice. Il n'y a guère que deux ou trois semaines que leur attitude s'est brusquement modifiée et nous est hostile, je ne sais pourquoi. »

Ce que Djavid ne savait pas, ou ce qu'il feignait de ne pas savoir, c'était l'accord intervenu, depuis quelques jours en effet, entre les Grecs et les Arméniens de Constantinople, et par lequel les deux nationalités allogènes, désormais unies dans la même action, avaient décidé d'adopter et de soutenir des revendi-

cations communes. De ce fait, l'hostilité traditionnelle des Grecs contre la domination ottomane se trouvait accrue de l'hostilité analogue des Arméniens.

Enfin, comme Halil, mais en termes moins violents, il repoussait toute idée de contrôle international, et se contentait de sourire ironiquement quand il parlait de la Société des Nations, à laquelle, disait-il, il ne croyait pas beaucoup, pas plus, d'ailleurs, disait-il, encore, qu'à l'application, en politique, des principes de justice.

* * *

Le lendemain, 12 février, je visitai, au Ministère des Affaires étrangères, Ghalib Kemali Bey, ancien ministre de Turquie à Athènes, et, pour l'instant, président de la Commission de l'armistice.

« La Turquie, me dit-il, ne réclame que la justice, la stricte justice. Il ne faut pas nous faire payer les fautes de nos gouvernants. Car c'est un fait indéniable que la guerre n'a pas été populaire, et que l'opinion publique l'a subie sans l'accepter. S'il n'y a pas eu dans le pays une résistance plus énergique, c'est que la Russie, notre ennemie séculaire, se trouvait dans l'autre camp, et que cette considération a dominé le mécontentement général. Si nous avons résisté aussi opiniâtrement aux Dardanelles, c'est parce que Constantinople était en jeu. Mais, quand la Russie s'est écroulée, il n'a plus été possible de retenir l'armée, et, en quelques semaines, nous avons enregistré 500 000 désertions. Or, à ce moment, l'armée turque, qui, au début, était de 3 millions d'hommes, n'en comptait plus que 1 500 000. C'était donc le tiers de l'armée qui désertait. Peut-on dire qu'une armée dont le tiers des effectifs refusait de se battre marchait de bon cœur ? En même temps, le gouvernement

recevait des quantités de lettres de menaces où on lui prédisait de dures vengeance aussitôt après la paix. Jugez, par ces détails, si la nation a vraiment fait cause commune, dans cette aventure, avec les gouvernants. »

Pour cette raison même, Ghalib Kemali protestait avec force contre les divers projets de démembrement de la Turquie, surtout en ce qui concernait les territoires d'Anatolie revendiqués à l'est par les Arméniens et à l'ouest par les Grecs.

« D'après le projet de Nubar Pacha, disait-il, les Arméniens revendiquent un territoire qui compte environ quatre millions d'habitants, dont 9 % d'Arméniens. Dans le reste, il y a quelques populations chrétiennes, principalement des Grecs ; mais, de quelque façon qu'on fasse le calcul, il y a toujours au moins trois millions de musulmans. D'après les statistiques européennes, qui ne sont pas suspectes de favoriser l'élément musulman, il n'y a jamais eu, dans l'Arménie ottomane, plus de 850 000 Arméniens, même avant la guerre. Après les pertes causées par les troubles et par la guerre, combien y en a-t-il maintenant ?

» Du reste, cette question arménienne a indubitablement quelque chose d'artificiel. Tant que les Arméniens ont été laissés à eux-mêmes, nous avons vécu en paix avec eux. Nous avions, nous autres Turcs, une si grande confiance dans les Arméniens que c'était presque toujours à des Arméniens que l'on confiait, dans les familles turques, la garde des femmes. Mais ce sont les excitations russes qui ont tout changé. Vous savez qu'il existait entre la Russie et le sultan Abdul-Hamid un accord par lequel le sultan pouvait faire tout ce qu'il voulait en Arménie, à la condition

que la Russie reçut des concessions de chemins de fer dans cette région. La Russie favorisait donc les massacres, et, loin de les empêcher, elle y voyait au contraire un moyen d'intervention et de pénétration.

» Quant aux Grecs, ils ont vraiment perdu tout à fait le sens des réalités. Ils demandent Constantinople, où la majorité turque n'est pas contestable. Ils demandent, en Asie-Mineure, un territoire où la majorité turque est également incontestable. Mais, si on leur accordait le vilayet de Smyrne, que pourraient-ils faire, ayant dans leur dos 18 millions de Turcs qui, un jour ou l'autre, les balayeraient à la mer ?

» Non, toutes ces solutions ne pourraient qu'engendrer de nouveaux troubles, car la majorité turque n'acceptera pas facilement la domination des minorités. Que faut-il donc faire ? Pour moi, il n'y a absolument qu'une solution, que voici : Créer de vastes zones autonomes, sous le sceptre du sultan ; maintenir l'empire dans ses limites actuelles, mais en donnant la plus large satisfaction aux aspirations particulières de chaque race. Il y aurait ainsi une zone arménienne, une zone grecque, une zone syrienne, etc. Toutes ces régions, s'administrant elles-mêmes pour leur fonctionnement intérieur, ne seraient reliées entre elles que par l'autorité suprême du sultan et n'auraient en commun que les affaires militaires et diplomatiques. C'est sous cette forme d'Etat fédéral que la Turquie peut vivre, et qu'on peut éviter de nouveaux troubles. »

* * *

Après avoir visité, dans Constantinople, tout ce qui pouvait me donner une indication quelconque sur l'état d'esprit des divers milieux turcs, après m'être entretenu avec des professeurs de l'Université, des

militaires, des commerçants, et même des hommes du peuple, sans en rapporter d'ailleurs des impressions bien précises, je terminai cette enquête, quelques jours plus tard, par une visite au grand-vizir, Tewfik Pacha. A cette heure tragique où l'existence même de la Turquie était en jeu, le spectacle de ce grand vieillard qui, après une longue carrière politique, revenait à la tête des affaires pour soutenir de ses mains tremblantes son pays mourant, avait quelque chose de saisissant. Il parlait lentement et posément, par petites phrases entrecoupées qui ressemblaient parfois à des plaintes.

Il me disait :

« Nous ne réclamons aucune faveur, aucune complaisance. La stricte justice. Nous avons fait nous-mêmes tout ce qui a été possible pour rétablir ici le règne de la justice. Nous avons constitué cinq cours martiales, dont une fonctionne à Constantinople et les quatre autres en Asie-Mineure. Elles ont pour objet de rechercher et de punir les auteurs de tous les excès qui ont été commis, notamment en ce qui concerne les massacres d'Arménie. Celle de Constantinople a en outre pour mission d'instruire les inculpations d'ordre politique. Nous voulons ainsi donner un témoignage sincère de notre désir, de notre volonté d'impartialité et de justice. Nous comprenons très bien que les puissances de l'Entente ne soient pas très favorablement disposées à l'égard de la Turquie. Mais il faut néanmoins tenir compte de ce que ce n'est pas la Turquie tout entière, mais deux fous, Enver et Talaat, qui ont fait tout le mal. Moi, j'étais ambassadeur à Londres jusqu'à la rupture, et j'y suis même resté encore trois mois après la déclaration de guerre. Dans tous les rapports que j'envoyais à Constantinople, j'insistai sur la nécessité de maintenir la neu-

tralité. Mais le gouvernement n'a pas voulu suivre mes avis. C'était Enver qui menait tout. Le sultan lui-même ne résistait pas à sa volonté. Quand, après l'incident des bateaux, nous en sommes arrivés à la rupture des relations diplomatiques, lord Grey faisait encore tout le possible pour éviter la guerre. Il me disait que la rupture diplomatique ne signifiait pas la guerre ; il espérait encore que les hostilités seraient évitées. Et, afin de maintenir la paix, il me proposait de porter devant la cour de la Haye toutes les questions susceptibles de faire naître des difficultés. Je dois donc reconnaître que le gouvernement britannique a fait preuve d'un sincère effort de conciliation. Mais ici on ne voulait rien entendre. Plus tard, quand on a vu que l'Allemagne était vaincue, et quand, alors, j'ai pris le pouvoir, on pensait qu'un arrangement était possible. Mais les choses devaient suivre leur cours.

» Maintenant il faut attendre. On reproche au gouvernement de ne pas envoyer de délégués à Paris pour y plaider la cause de la Turquie. Qu'iraient-ils y faire ? Ce n'est pas le moment. Les Alliés tiennent non pas une Conférence générale, mais une Conférence interalliée, à laquelle nous ne pouvons pas participer. Quand l'heure sera venue, nos délégués seront entendus. Et j'espère que, quel que soit le résultat de ces conversations diplomatiques, nous verrons renaître un jour entre la Turquie d'une part, la France et l'Angleterre d'autre part, de bons rapports et une collaboration féconde. »

* * *

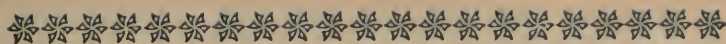
Ainsi, à l'exception de Halil, tous les personnages turcs qu'il m'avait été donné d'interroger s'unissaient

pour déplorer et condamner la politique dictatoriale d'Enver. Les uns, comme le général Feridoun Pacha, ancien aide-de-camp d'Adbul-Hamid, regrettaient franchement l'ancien régime, dont ils ne niaient pas les fautes ou les excès, mais qui, disaient-ils, par l'habileté personnelle du vieux sultan, aurait épargné à la Turquie huit années de déchirements et de désastres. D'autres, et c'était la très grande majorité, rejetaient entièrement sur la Russie les responsabilités des erreurs commises par la Turquie. Aucun n'avouait franchement la culpabilité de son pays. Quant à l'avenir, deux seulement, Djavid et Ghalib Kemali, acceptaient de l'envisager courageusement et considéraient comme possible l'immense tâche d'une Turquie à faire revivre.

Depuis lors, les événements ont montré, en effet, qu'un pays qui paraît être aux approches de la mort trouve parfois assez de force pour renaître ; mais il ne faut pas oublier que cette régénération, éphémère ou durable, n'est pas venue de Constantinople. Elle est venue de la vieille terre natale, l'Asie.

CH. VELLAY.





Marie Lenéru

d'après son journal et son œuvre.

« Une certitude de tout obtenir
de soi, qui est presque déjà le don ».
(Marie Lenéru.)

L'auteur de la *Sagesse et la Destinée* constatait que telle existence de femme obscure et triste, coupée de toutes communications avec la vie réelle et normale, pouvait cependant s'offrir à elle-même, par la magnificence de sa vie intérieure, tout ce que la destinée lui avait refusé, et beaucoup plus encore. « Il est donc vrai, écrivait-il, que l'âme suffit à tout et qu'à une certaine hauteur c'est toujours elle qui décide ». Et empruntant l'image du bois mort chargé sur ses épaules par le bûcheron, — symbole de ces joies brisées ou inexistantes que nous traînons parfois toute une vie, — Maurice Maeterlinck concluait :

« Le bois mort n'est pas fait pour être promené sur nos épaules. Il est fait pour être transformé en flammes éclatantes... »

C'est au spectacle d'un de ces incendies somptueux qui ne détruisent rien, mais qui magnifient, et cela en dehors de toute métaphysique, par la seule intervention de la personnalité souveraine, que nous convie aujourd'hui Marie Lenéru. Marie Lenéru, dont quelques-uns de nos quotidiens ont parlé briève-

ment : la femme aux oreilles murées, aux yeux compromis par une myopie qui durant une dizaine d'années égala presque la cécité. Cette femme-là, douée magnifiquement, ne songea pas un instant à se résigner à son malheur, car voici la définition de la souffrance qu'elle s'était sculptée de prime abord : « Souffrir, c'est réagir. » — « Je me sacrifierai peut-être, je ne me résignerai jamais. » Elle voulut premièrement dominer ce sort inhumain ; le préférer ensuite, si c'était possible. (« Je n'aime que ce que je préfère — J'ai besoin de préférer ma vie pour l'accepter. ») *Tout ou rien*, c'était sa devise, une de ses devises ; or, elle voulut refaire le « tout » avec le « rien » à quoi sa destinée l'avait réduite. Elle se multiplia elle-même.

Et voici que vinrent à la rescousse de son long effort héroïque toutes les sèves de la nature compensatrice, qui ne délaissent un point que pour affluer ailleurs ; toutes les sèves aussi de son propre tempérament. Condamnée à ne jamais tenir sa place dans l'orchestre d'une société choisie pour laquelle elle était faite, Marie Lenéru enferma tout cet orchestre dans un seul instrument, — le sien. Des centaines de voix bruissent dans son journal : voix stoïques, voix révoltées, voix simplement passionnées et jeunes redemandant à la vie tous les dons de la vie ; voix d'une singulière pureté comme celles de l'*Hymne à la Joie*, dans la IX^e Symphonie ; perpétuel et obsédant « frisson des larmes »... Nous continuons à écouter l'une de ces voix, et voici, toutes les autres éclatent par-dessus. Fille de marin et l'étant par toutes ses fibres (c'est elle qui l'affirme) Marie Lenéru, dans son *Journal*, fait du bruit comme la mer. Nous sommes parfois assourdis d'admiration mais, ô merveille ! la table sonore elle-même n'éclate pas. C'est qu'au-dessus

du tumulte par diversité, par richesse, plane cet « ordre superbe » dont Marie se plaisait à faire l'apanage des pratiques de sa religion et qui est représenté ici par la discipline qu'elle s'était donnée à elle-même.

Infirme, cette femme-là ? Non pas. Les infirmes, c'est nous.

Marie Lenéru, née à Brest en 1875 d'une vieille famille de gens de mer, a dix ans. Nous possédons un portrait d'elle à cet âge, très distingué. Le nœud de ruban plat et la collerette non ébouriffée, de même que le jeu discret de la chevelure ondulée autour du petit visage attentif et fin, semblent pronostiquer un avenir qui n'offrira rien de surhumain. Faites reculer le portrait, toutefois : vous êtes frappé par la portée du regard.

Cette fillette-là, à l'invitation de sa mère, a commencé d'écrire son *Journal* et s'en applaudit. Elle juge que « cela lui aide à se connaître » ; c'est comme si « on causait avec son âme ». Très préoccupée déjà du côté moral des choses (ainsi que le remarque son introducteur M. de Curel), l'enfant qui se confesse avec sérieux poursuit ici, avec une intéressante lucidité, les analyses intimes amorcées à l'Eglise. Trois péchés lui font horreur : la paresse, qu'elle ne connaît guère qu'en effigie, le mensonge et son affreux cousin germain, la pose. Ah ! celui-là... Ayant parlé un jour à son *Journal* de ces belles impressions (de première jeunesse) qui « parfument » toute la vie, Marie s'arrête court ; elle a peur de s'être regardée au miroir en écrivant ce joli mot, et puis se rassurant :

« Je ne crois pas que ce soit poser de dire cela, puisque personne ne le verra, excepté maman... »

Elle saisit fort bien au delà du gros mensonge, global et tout crû, qu'il est relativement facile d'éviter, les enlacements subtils du demi-mensonge, le détourné et l'implicite. Parce qu'elle n'a pas été interrogée en classe elle a fait la désolée, alors qu'elle était la plus enchantée du monde : Mensonge ! Elle a répondu au sourire d'une personne qu'elle n'aime point « comme si elle l'aimait » : Mensonge ! Dès lors elle coupe le sourire et, du même coup, la salutation ; il faut que sa mère la rappelle aux nécessités de l'équilibre délicat entre sincérité et politesse. Elle s'accuse de mentir « pour donner plus d'intérêt à l'histoire qu'elle raconte », de « s'occuper de l'effet qu'elle produit ». « C'est mon plus gros péché ». Elle veut la franchise et la simplicité. Or la voici qui découvre, à l'envi des psychologues de profession, toute la part d'illusion qui accompagne la plus loyale des introspections : « Mon Dieu, que c'est donc laid de mentir, mais que c'est difficile de dire la vérité, *même dans son journal !...* »

Scrupuleuse, ainsi qu'il apparaît, et bien vite timorée (« Je vois des péchés où je suis certaine qu'il n'y en a pas »), Marie est, en revanche, peu portée à la contrition, ce qui n'étonne pas de la forte nature qui commence à se dessiner. Comme elle s'afflige de ne pas s'affliger assez, sa mère la rassure par une déclaration à la Pascal : « Faire tout ce qu'on peut pour avoir la contrition, c'est la posséder, a dit maman. »

Notre petite moraliste est-elle religieuse ? Par à-coups, oui. A douze ans elle décide d'entrer en religion. La séduction de « la grande sainteté cloîtrée », comme elle dit, agira longtemps, toujours peut-être, sur celle que la destinée va vouer à l'héroïsme le plus solitaire. Elle s'élève d'un vol ample jusqu'aux

émotions « inoubliables » de la retraite de Première communion ; elle s'élève aussi, à cette occasion, jusqu'aux émotions de la communion humaine vers quoi elle était peu portée ; sensible à la qualité des relations qui se sont nouées entre elle et ses compagnes de retraite et sachant marquer la nuance.

Voici, d'autre part, l'éveil des tendances aristocratiques : « Je désire avoir une vie plus importante »... « Je suis très portée à m'élever au-dessus de ceux que je n'aime pas et généralement au-dessus de ceux que je ne connais pas... » Orgueilleuse ? certes ; mais sans puérilité, craignant la griserie des petits succès (de cette partie de tonneau qu'elle vient de gagner) ; assez éprise de supériorité vraie pour la rechercher en-dehors d'elle-même et en quelque sorte à son détriment, ainsi qu'il ressort de cette intéressante remarque :

« Je préférerais être la dernière dans une société très choisie que la première dans n'importe laquelle. » (14 ans.)

Marie ne veut pas tant briller qu'exceller, et il lui suffit parfois qu'on excelle autour d'elle.

Ainsi cette enfant de dix à quatorze ans se regardait sans défaillir dans le miroir du Vrai ; ainsi celle qui était destinée à vivre avec son âme et de son âme forgeait le métal sans fêlure dont cette âme devait être faite. Sur la foi de ce témoignage enfantin, ne la croirons-nous pas lorsqu'elle nous parlera, adulte et douloureuse ? Le double flambeau qu'avait élevé sa main d'enfant : franchise et simplicité, est celui-là même qui l'éclairera toute sa vie et qui nous éclairera.

Pour la première fois en 1889 il avait été fait mention dans son journal d'enfant de ce que Marie appelait

son « rhume d'oreilles » et, simultanément, d'une « petite maladie de la cornée » qui l'avait longtemps empêchée de lire. Quand elle rouvre son journal en 1893 (à dix-huit ans) elle est sourde totalement et sans rémission, aveugle aux deux tiers. Elle ne perçoit, plus Beethoven ni le ciel étoilé, ses deux amours, mais elle a l'obsession de l'un et de l'autre. (« Rémiscences de musique à en perdre la tête. » — « Je ne sens pas si je vois les choses ou si je m'en souviens. » — « Cette ombre mortelle... » — « Et c'est à moi que cette horreur est arrivée !... »)

Posons en fait, de prime abord, que Marie Lenéru infirme n'écrira pas son *Journal*¹ uniquement, ni même essentiellement pour dégorger une douleur qu'elle est trop fière ou trop tendre pour laisser exploser au-dehors. Certes, elle l'a dit expressément : « J'écris dans mes mauvais moments ». — « Ces cahiers représentent la collection de mes migraines mentales. » Mais elle l'a dit aussi, se refusant les larmes par un geste qui situe sa détresse bien au delà des larmes :

« Ecrire pour pleurer et pour sangloter — à quoi bon ? qu'est-ce que cela m'apprendrait ? C'est mon état normal. On ne pleure que devant quelqu'un... »

Marie répugnait par nature à toutes confidences, fût-ce à celle-là. Il résultait pour elle de ses rares épanchements un malaise qu'elle caractérise finement comme « une impossibilité de se retrouver intacte » ensuite, un « éloignement pour les complices de sa maladresse », le sentiment d'avoir exagéré en soi le peu qu'on a dit. Même réserve au sein de la famille. Elle s'incline, prétend-elle, devant la superstition du

¹ Editions Georges Crès, Paris. — Mai 1922.

silence miséricordieux ; faisons ici la part de l'humour :

« Il est convenu qu'on agit bien envers sa famille en leur évitant toute espèce de plainte ; c'est faux. Si je me roulais par terre devant eux, je ferais preuve de plus de sociabilité ! »

Marie Lenéru ne se roula pas par terre, tant s'en faut. (« J'ai le malheur d'être gaie et on en conclut que tout est bien. ») Lorsqu'après sa mort prématurée sa mère se décida, non sans de vives hésitations, à desceller son *Journal*, elle frémit, nous dit-on, devant la révélation de tout ce qui avait grondé et sangloté en arrière de ce masque souriant.

L'énormité de l'écart qui bouleversa Mme Lenéru suffit à nous en avertir : le *Journal* est explicitement — et plus encore implicitement par la persistance du « frisson de larmes » — la seule plainte que se soit permis son auteur, son exutoire unique et bienfaisant. Mais encore une fois, il faut y voir autre chose : le terrain d'entraînement d'une discipline, un laboratoire sacré.

Dans les années de plus grande misère, de 1893 à 1896 approximativement, voici, entre beaucoup d'autres, les directives que la jeune fille a élues pour en jalonner sa route déchirante :

« Mettre de la sincérité dans mon âme. »

« Considérer comme insignifiant tout ce qui est inévitable. »

« Porter tout son être à son plus haut degré de perfection et faire l'expérience en soi de ce que la volonté peut obtenir. Pourquoi laisse-t-on ce programme aux Saints ? »

II

Marie a vingt-deux, vingt-quatre ans. Elle se trouve vieille : « parce qu'entre la vieillesse et moi je vois si peu de chose ! »

Assise un soir dans un fauteuil, en robe rose, au centre d'un groupe d'amis qu'elle n'entend point et dont elle n'est pas certaine d'être entendue (« ma voix jetée à l'abandon ») elle constate :

« Dès que la parole disparaît, les êtres deviennent des choses... » « Mes amis ne savent pas ce que je perds... » On s'est animé autour d'elle, et elle, immobile, avec sa jeunesse et son esprit, se sent « comme une borne » entre tant de gaiété, gênée de son sérieux parmi les rires. « Être là en robe rose, à représenter une absente et montrer une place vide ! »

Il est manifeste que l'accent douloureux porte surtout sur cette robe rose. Arborer les insignes de la jeunesse quand on est proprement exclue de la jeunesse ; se vêtir de clair, avoir écrit l'avant-veille : « Séduire et être séduit demeurera pour moi la définition de la vie », et savoir qu'on ne connaîtra et qu'on ne sera susceptible d'exercer que les séductions austères de l'intelligence ! Robe rose sur un corps jeune : souffrance s'ajoutant à de la souffrance ; dérision.

Est-ce pendant une réception de sa mère ? elle s'est coulée un soir derrière un store de la salle à manger, toute baignée de clair de lune, et une prière spontanée et fraîche a jailli de son cœur jusqu'à ses lèvres brûlées par la solitude...

En effet, Marie Lenéru prie, et elle priera, je le

crois bien, toute sa vie. A vingt ans, plus fervente, elle s'était placée un jour en face de son *Journal* et de son Dieu, demandant dans la plénitude de sa conscience : « Puisque rien sur la terre n'est fait pour moi... accordez-moi, mon Dieu, l'intelligence de ce que vous me voulez... Je me soumettrai lorsque j'aurai compris. » Elle s'était mêlée au public des messes matinales et elle avait demandé avec le même accent de totalité solennelle « le respect de son épreuve » : « La porter comme un habit religieux qu'on craint de souiller par tout ce qui est trop vain. »

Aujourd'hui elle n'a plus assez de foi (après avoir, nous dit-elle, rêvé d'ascétisme jusqu'à vingt-deux ans) pour faire comme sainte Thérèse ; aussi bien répugne-t-elle par nature au sacrifice religieux qui serait un « rebut de nécessité ». Tout ou rien ! Mais elle a trop de foi encore, ou plutôt elle est trop intelligente pour décréter que le monde invisible n'existe pas. Elle prie, mais elle n'espère plus.

Que demandait Marie, ce certain soir, à l'abri de son store transparent de clair de lune ? Ah ! ce jour-là elle pria seulement avec tout son cœur de jeune fille ardente et frustrée, redemandant à Dieu : « ma jeunesse, mes beaux yeux, la musique et mon esprit... l'amour, l'amitié, les aventures qui accélèrent l'existence, tout ce qui est la vie, enfin.... » Quelque temps auparavant, consciente du plan supérieur sur lequel son infirmité l'appelle à vivre, M^{lle} Lenéru avait déclaré hautement : « Je ne regrette rien. » — « Le châtiment le plus ! décourageant que Dieu pourrait m'infliger serait de me guérir aujourd'hui ». Mais il est des heures où les voix de la vingt-cinquième année dominent sans peine de leurs clameurs toutes les affirmations d'une volonté en travail : « Je veux

passionnément guérir ! » Dès le lendemain cependant, Marie Lenéru se ressasiissait :

« Je vivrai dans mon immobilité plus que cent autres dans leur mouvement, je vivrai dans ma solitude plus que mille autres dans leurs amours ! »

Marie aime à s'entourer, dans sa chambre, d'un système de glaces qui en lui multipliant la lumière lui multiplient aussi sa propre image. Coquette ? maniaque même ? Le soupçon ne peut se formuler à propos d'une telle femme. Si elle est à ce point avide de rencontrer son visage, c'est pour pouvoir, comme elle dit, « piquer son nom quelque part », comme fait l'assaillant de son drapeau. Quand on ne s'entend ni parler, ni remuer, ni respirer, on en vient à considérer son moi « comme la plus intangible des choses fuyantes ». Elle a prononcé tout haut : « Marie » et, se penchant, elle « épie » dans les glaces ses contours incertains. Nous croyons la voir dans ces miroirs d'un jour telle que son portrait l'a fixée à l'heure de la maturité : son noble visage aux traits réguliers, un peu lourds, au menton volontaire et d'un beau dessin ; son regard tendu à l'extrême par l'effort de concentration intérieure, faisant glisser son ombre sous l'aile de velours noir.

« Projeter son nom hors de soi est une difficulté, donc une excellence », a-t-elle écrit. Ce sera un peu aussi pour ressaisir son identité que Marie Lenéru souhaitera la notoriété et, s'il se peut, la gloire.

Marie est en marche ! Tandis que sa mère fait en ville des visites auxquelles elle ne veut ou n'ose s'associer, elle a ouvert à deux battants la porte qui sépare sa chambre du salon et elle se promènera de l'un à

l'autre durant une heure. C'est ce qu'elle appelle dans sa langue expressive et contractée : « mon spaciement habituel » ou encore « mon hygiène de prisonnière ». « Quand on ne peut pas se distraire par le bonheur, il faut se mouvoir. Le mouvement est ce qui ressemble le plus à la joie. »

Comparez la vision de cette femme solitaire, en marche dans son propre appartement et se heurtant de toutes parts à ses limites, avec cette autre vision, fréquemment évoquée, de la femme souple et bien accompagnée qui rit de se mouvoir et d'être deux, accordés à un même rythme :

« Il est délicieux de passer en public avec un être, homme ou femme, de votre race et de votre allure... »

« ... Double rire ; nos grandes tailles le secouent par les chemins comme un balancé de quadrille... »

« ... Je me représente l'amour comme une concordance exceptionnelle de mouvements. »

Notons la valeur symbolique attribuée ici au mouvement par la musicienne, par l'artiste. Même cette promenade sur place à laquelle elle s'astreint ne doit pas être considérée comme une gymnastique ordinaire, comme une manière de décharge physique ; son rythme était entraîneur pour l'âme aussi : « C'est dans ces moments-là que je prends de l'élan. » N'a-t-elle pas écrit qu'il faut « souffrir, non pas comme on dort, mais comme on marche ? » A quelle allure !

A la date du 18 septembre 1900 Marie Lenéru jetait un grand cri : « Je revois les étoiles... L'autre soir, pour la première fois depuis dix ans, j'ai respiré le ciel entier... »

Il lui semble dès lors que si elle pouvait récupérer ses yeux, tous ses yeux, rencontrer un jour dans les

glaces son regard d'enfant, elle se chargerait des oreilles à elle seule. C'est « la remontée vers l'espace et vers la lumière ». Combien lente, hélas ! et combien relative ! Marie ne retrouva jamais assez de vue pour pouvoir suivre une conversation au mouvement des lèvres ; un essai dans ce sens avorta ; il fallut, jusqu'à la fin, qu'une main amie écrivit sur sa main à elle, vibrante comme un clavier, l'essentiel de ce qui se disait autour d'elle. C'est dans cet appareil d'impuissance que je l'ai moi-même une seule fois rencontrée.

Il n'en est pas moins vrai que la double infirmité avait, sur un point, desserré son étreinte. D'autre part un passé douloureux avait resserré la sienne :

« J'avais toujours prévu que les moments noirs arriveraient à cette heure (26 ans). Ce n'est pas en avant que les calamités sont le plus effrayantes. C'est dans le passé définitif qu'elles pèsent et qu'elles épouvantent... »

Vers l'âge de vingt-cinq ans, Mlle Lenéru découvrait le travail magnifique, pour étayer son effort intérieur. « Le travail ! étendre son âme et sa vie sur le territoire de l'Infini... »

Elle connaissait depuis longtemps les fortes disciplines de l'application intellectuelle ; elle avait beaucoup lu (« Les livres, les livres, la seule chose au monde qui me soit venue en aide »), rarement empoignée d'ailleurs, prenant et laissant les chefs-d'œuvre comme on fait d'un éventail ; elle avait *bien* lu, attendant toujours ses lectures « au contre-choc », ce qui lui assurait une rare fermeté de jugement. Mais en somme, « lire, c'est la vie des autres » ; au contraire : « Écrire est pour moi une véritable lecture de moi-même ». — « Écrire peu et vivre peu, identique pour moi ». Elle avait donc écrit son *Journal* ; elle l'avait voulu

fortement pensé, vibrant comme mille ; elle en avait sculpté la forme à l'image de sa destinée. Mais cela encore ne suffisait point. Il lui fallait les grandes fêtes intérieures de la composition, de la création, seules capables de lui assurer cet équivalent des bonheurs ordinaires que sa volonté poursuivait ; seules assez pleines pour lui représenter l'amour qui la consolerait de tous les amours ; croyons-en ses propres déclarations :

« Si j'ai voulu du talent, c'est pour être aimée à travers mes œuvres et pas du tout pour elles. »

Elle y insiste : « C'est par *exigence amoureuse* ; mon talent est la mesure de ce que je valais en amour... »

Marie est assise à sa table de travail ; elle rayonne : « Le cœur me bat de travail comprimé et je vais à mon bureau comme à un rendez-vous ». — « Je suis portée sur mon travail comme sur une houle en marche, jeune, fraîche et souple ». Elle maudit sa toilette matinale qui la met en retard d'une heure et demie. « Vais-je donc retrouver la joie » ? se demande-t-elle. La joie et la jeunesse, oui. Cependant elle reste perpétuellement au-dessus de son effort et elle en est à chercher encore le travail qui la « briserait ».

A vingt-six ans, à l'âge où l'on compose des romans quand on n'en lit pas, et un peu comme elle eût composé un roman, Marie Lenéru débutait par un essai sur *Saint-Just*. Etrange séduction pour une jeune femme. Remarquons toutefois que si le révolutionnaire Saint-Just mit un ordre impeccable et effrayant dans l'organisation du massacre, — ce plus grand désordre, — d'autre part, il vécut chaste et il mourut silencieux, sans qu'on pût dire de lui qu'il eût jamais cédé. Pour cette hauteur d'âme, pour cette tenue « si peu révolutionnaire », pour l'impression qu'il lui laisse d'avoir

emporté avec lui le secret de sa destinée solitaire, Marie Lenéru le préféra, puisque c'était, nous le savons, sa manière d'aimer.

En 1906, ayant à peine dépassé la trentaine, Mlle Lenéru portait son essai au professeur d'énergie, Maurice Barrès, qui préfacie aujourd'hui, en termes admiratifs et étonnés, le petit volume en robe verte à peine sorti des presses de la Maison Grasset ¹.

Mais ce n'était point assez de la critique pour contenter les sèves créatrices que Marie avait accumulées en elle. « Comment faire pour vivre assez par jour ? » s'était-elle demandé. Elle fit du théâtre, la solitaire se donnant à elle-même la représentation du monde. Sur les huit pièces qu'elle a laissées et dont plusieurs eurent à Paris les honneurs de la grande scène, la première en date : *Les Affranchis*, est incontestablement son œuvre maîtresse. On connaît le cas de l'écrivain Philippe Alquier qui, après avoir passé sa jeunesse à saper les bases de toute morale comme de toute religion, sans y rien laisser de sa dignité personnelle, rencontre sous son propre toit la tentatrice : Hélène Schomberger, la novice sécularisée, la femme désencadrée, dépaysée et qui n'est forte qu'en apparence. Dans une harmonie toujours plus prenante de goûts, d'habitudes, de travaux et bientôt, d'idées, Philippe et Hélène sont jetés l'un vers l'autre par une passion à la fois contenue et violente. Pourquoi ne se donnent-ils pas l'un à l'autre, puisque plus rien moralement ne les sanctionne ? Cependant Hélène, au dernier moment, se refuse et comme Alquier, victime ou, qui sait ? complice de cette abstention, a demandé, amer : « Sommes-nous des héros ou des lâches ? »

¹ Collection des *Cahiers verts*.

Hélène, morne, a répondu : « Je ne sais pas ! » — Le mot de la fin.

On crut voir dans cette pièce, justement admirée, un aveu de nihilisme moral. Nous savons, nous, combien cela est faux, pour peu qu'on replonge le drame dans le contexte du *Journal* et de la vie. Qui plus que Marie Lenéru a cru aux valeurs éternelles ? Ce qu'elle a voulu démontrer, c'est que dans les âmes où il ne reste rien il reste encore *cela* : ce résidu des croyances ataviques, ce témoin qui a sa grandeur. « Dans les *Affranchis*, écrit-elle, j'avais la nostalgie de la morale. » M. de Curel a dit des *Affranchis* qu'ils sont « l'épanouissement splendide du *Journal* » ; des formules de ce genre peuvent se retourner avec avantage et il nous plaît de considérer le *Journal*, plus richement, plus complètement humain, comme l'épanouissement du drame. Parlerons-nous du style des *Affranchis*, de cette petite phrase aux mots rares qui donne parfois l'impression d'une peau trop tendue, comme on le voit sur le visage de certains grands blessés ? Elle paraît froide, et elle n'est que contractée par la lutte constante de la volonté contre le sentiment chez son auteur. Le rythme en est bref et souvent court, tel qu'on pouvait l'attendre d'une femme qui n'entend pas ¹. Si sa concision engendre l'obscurité, elle réussit aussi des frappes superbes.

Les *Affranchis*, représentés pour la première fois à l'Odéon (direction Antoine) en 1910, faisaient connaître à l'auteur les joies du grand succès (du plus grand

¹ Mlle Lenéru, après m'avoir remerciée d'une analyse de son œuvre parue dans la *Gazette de Lausanne* (1912) défendait passionnément son propre rythme :

« Nous ne pourrions pas écrire une ligne sans le contrôle de l'oreille, m'écrivait-elle... Je revendique la responsabilité de mes rythmes, comme n'importe lequel de mes confrères. Toutes mes répliques sont faites pour être dites. »

amour) en particulier auprès d'une jeunesse charmée par son audace. Mais elle trouvait dur d'entendre ergoter pendant des mois sur sa sensibilité, à propos de celle d'Hélène, et on la vit regimber franchement contre la critique. (Elle avait trente-cinq ans.)

En mars 1914, dernières paroles du temps de paix, Marie Lenéru marquait le plus haut point atteint par la marée individualiste en se reconnaissant finalement inapte à l'amour :

« Ce passé effrayant m'a tant travaillé le cœur, il m'a faite si forte, si libre et si sincère que, malgré ce grand appel que nous ne vaincrons jamais, je ne sais plus si je pourrais, ô amour, me confier tout entière à vous ! »

III

1914 ! L'heure est passée des analyses intimes, des sauvetages et des reconstructions à caractère personnel. L'infirme elle-même rentre dans le rang. Certains, au patriotisme plus exubérant, ont pu trouver que le *Journal de guerre* de Marie Lenéru, si sobre et si rare, ne s'était pas tenu tout à fait à la hauteur des événements. Telle n'est point mon impression ; au contraire j'en admire l'accent de consécration grave, sans enthousiasme, qui a quelque chose de militaire, — celle d'un poilu à sa troisième année de guerre.

Pourtant elle a lu « avec des sanglots d'admiration » le récit du tour de force des Eparges et elle en a découpé le texte pour l'avoir toujours au cœur des livres qu'elle relit, signet sacré. Elle croit voir flamboyer cette exergue au front de Verdun encerclée : *Il n'y a pas de lieu plus saint sur toute la terre.* Elle

ne veut rien oublier : « pas un battement de cœur ». Dans tout cela, à peine un retour sur elle-même : « Ah ! qu'il y avait de bonheur à perdre en ce monde... bonheur que je n'aurai pas eu ! »

Ne méconnaissions pas son sentiment quand elle écrit, durement :

— « Non, je ne suis pas de ceux que les prochaines offensives épanouissent. Qu'on dise : *Il le faut*, et qu'on se taise. Une victoire ne se chante pas, elle se pleure... » (Novembre 1916.)

Marie n'est pas de ces non-combattants qui ont « toujours peur que les autres ne se sacrifient pas assez », — un de ses mots cinglants. Au contraire, elle soupèse avec stupeur le prix de la rançon ; n'oublions pas que son âme est faite pour répercuter et pour contenir l'univers, qu'elle l'a dressée à cela. Il y a aussi qu'elle entend réserver l'enthousiasme dans le langage (les termes de « magnifique », d'« exaltant ») à ceux qui se battent, à ces soldats dont elle a le culte ; aux autres le silence, et la nécessité austère de considérer la vie en eux « comme un bien mal-acquis ». Et c'est elle qui parle ! On peut seulement regretter que la Française Marie Lenéru n'ait pas compris aussi le miracle moyennant lequel une victoire peut être à la fois pleurée et chantée, — le miracle des mères de France, ces autres soldats.

Pour achever d'élucider son attitude (l'œuvre cette fois éclairant la figure) tournons les feuillets, respirons l'atmosphère du drame posthume qui vient de paraître concuremment avec *Saint-Just* et dans la même maison ¹ : *La Paix*.

« O morts pour ma patrie ! à qui je veux dédier

¹ Grasset, Paris. 1922.

mon plus grand effort, mon plus grand travail, une pièce dont je ne sais rien encore, si ce n'est qu'elle s'appellera la *Paix* et que je vais à elle, que je m'y prépare religieusement comme à une vocation. »

Il y paraît.

L'infirmière anglaise lady Mabel a beaucoup vu mourir dans les ambulances de première ligne, et mourir dans les tortures, sans même le pâle sourire du consentement ; et, en vraie femme, allant du sentiment à l'idée, elle s'est vouée toute à l'apostolat de la paix. Il ne suffit plus des « sanglots d'enthousiasme » (ceux de Marie sur le haut fait des Eparges). « Une héroïne ? non », dira-t-elle, se définissant elle-même « ... une sorte d'auxiliaire des champs de bataille... Comme les chrétiens je dois continuer, achever ce qui manque au sacrifice... Des femmes sont entrées en religion pour moins que cela. »

Croyons-le d'ailleurs, pas plus que son prototype, lady Mabel ne sera pacifiste à la manière de tout le monde :

« Je ne vous aimerais pas la moitié autant que je vous aime si vous n'étiez pas soldat », déclare-t-elle à l'homme qui la recherche. Et reprenant un mot du *Journal* : « Je n'admets plus que deux races : les soldats et les pacifistes », elle le baigne dans une atmosphère immense et ardente :

« Il n'y a rien à faire pour un homme qu'être pacifiste ou soldat, et peut-être même les deux ensemble, avec la même passion, la même fureur, le même don entier de son être dans la vie et dans la mort. »

Lady Mabel, lisez Marie Lenéru, est bien près de considérer comme un monstre la femme qui ne dévouerait pas toute son âme à l'œuvre de paix, en commençant par lutter contre la glorification, contre la justification

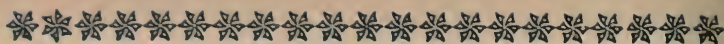
de la guerre ¹. Parfaitement ; mais l'auteur a-t-il consulté les peuples agresseurs ?

Marie Lenéru n'en avait pas moins poussé un grand cri désintéressé, qui est unique dans son œuvre. *Saint-Just* avait été le défi jeté à la destinée par une jeunesse farouche et qu'on pouvait croire masculine. Dans la *Paix*, Marie brisait simplement son cœur de femme (rien que cela, mais tout cela !) aux pieds de la patrie et de l'humanité.

Elle succombait le 23 septembre 1918, en Bretagne, à une grippe infectieuse, ayant aux lèvres le sourire de toute sa vie et aussi, assure-t-on, le demi-sourire de la foi ranimée. Lady Mabel avait rêvé d'un congrès de la paix qui siégerait en permanence, pierre d'attente dont elle avait dit : « Ce serait assez peut-être pour une génération ». Marie Lenéru est morte sans avoir salué la Société des Nations. Qu'eût-elle valu au lendemain de la tourmente ? Davantage. Son long effort d'auto-discipline avait tendu fatalement à l'exaltation, disons à l'exaspération de la personnalité ; le plongeon aux abîmes de la grande guerre commença de rétablir en elle l'équilibre altéré entre les droits de la destinée individuelle et les droits de tous.

MARIE DUTOIT.

¹ « Je suis pompier, a déclaré le lieutenant Jean, mais ce n'est pas pour admirer l'incendie, c'est pour l'éteindre. »



L'empereur de la vie.

Sonnet.

Des siècles par milliers, des morts par milliards,
Innombrables témoins muets du flot qui roule,
Voient naître d'autres temps où passent d'autres foules
En marche sous le fouet des sinistres hasards.

Les songes qui mettront du ciel dans les regards,
Les espoirs, les désirs, les douleurs, tout s'écroule,
Esquifs ensevelis par la fureur des houles,
Et le divin travail du génie et des arts.

Alors quoi?... Mais voici, sur le champ des désastres,
Dans l'ombre, à la clarté pâissante des astres,
Mais voici qu'apparaît, plus fort que le destin,

Sous son fier étendard aux couleurs du matin,
Et, de son poing levé lançant l'éclair du glaive,
L'invincible empereur de la vie et du rêve.

VIRGILE ROSSEL.



M. Degoumois

et les « sources » d'Alphonse Daudet.



M. Millioud a bien voulu, dans sa dernière chronique, entretenir les lecteurs de la *Revue Suisse* de la thèse de M. Léon Degoumois : *L'Algérie d'Alphonse Daudet* etc., étude de sources. Je lui sais presque autant de gré que l'auteur lui-même de son article, d'abord parce qu'il me dispense d'en faire un autre où je ne pourrais que dire, et beaucoup moins bien, ce qu'il dit lui-même en termes excellents ; et ensuite parce que M. Degoumois m'ayant mis depuis longtemps dans le secret de son travail, et m'ayant fait l'honneur de me le dédier, mes éloges pourraient paraître entachés de complaisance. Mais ce qu'il m'est permis de faire, c'est de prier la *Revue Suisse* d'insérer les lignes suivantes qui viennent de paraître dans la *Chronique de Londres* du 7 octobre :

Ils y passeront tous, même Alphonse Daudet, même cet esprit ailé, ce glorieux fantaisiste, cet impressionniste si vibrant, même lui, il n'a pas dédaigné de se documenter dans les livres, Il y a maintenant une question des sources de Daudet.

Ce qu'il y a d'amusant, ce n'est pas que Daudet ait des « sources » livresques — rien n'est plus naturel ni plus légitime, quand on en fait l'usage qu'il en a fait, — c'est la tranquille assurance avec laquelle la critique proclamait qu'il n'en avait

point. M. Degoumois en apporte des preuves savoureuses. Passe pour Emile Faguet et pour Jules Lemaître, mais le subtil Anatole France ! « Peindre d'après nature, déclare-t-il, ce fut l'unique méthode d'Alphonse Daudet. » Eh bien, non ! Daudet n'a presque rien tiré de ses fameux carnets de voyage. Il s'est documenté largement dans le *Sahara* et le *Sahel* de Fromentin, dans *Alger* d'Ernest Feydeau, et même dans *La chasse au lion*, de Jules Gérard, et *Bombonnel le tueur de panthères*, de... Bombonnel.

N'espérons pas que la critique impressionniste soit plus sage à l'avenir. Elle devrait pourtant bien se cantonner sur son terrain, où elle est inattaquable, et ne pas s'aventurer dans des affirmations de fait, qui ne peuvent lui ménager que des désagréments.

Cette très jolie découverte nous est présentée dans un livre que l'auteur a dédié à son maître, notre compatriote, M. Paul Sirven, professeur à l'université de Lausanne. Le livre est parfaitement lucide, piquant, démonstratif et respectueux ; il est probable que la vogue de Tartarin lui vaudra un joli succès, en dehors de ses mérites propres. Reste à savoir si ce procédé de documentation se limite à un roman, ou s'étend à toute l'œuvre de Daudet.

De toute manière, sa gloire n'a rien à craindre de ces recherches. Si jamais écrivain fut original, c'est lui. La baguette de magicien qu'il reçut à son berceau changeait en or, tout ce qu'il touchait ; son œuvre frémissante, chatoyante, même si elle s'inspire d'autrui, ne doit rien qu'à lui-même.

G. RUDLER.

M. Degoumois doit être satisfait : *Parfaitement lucide, piquant, démonstratif et respectueux*, voilà quatre adjectifs qui, précédés d'un adverbe, lequel les met tous les quatre plus qu'au superlatif, combleraient le plus vaniteux des jeunes docteurs, et M. Degoumois est fort modeste. Il aurait tort cependant de l'être trop. Les éloges qu'on vient de lire sont

dus à la plume d'un maître qui sait la valeur des mots et qui est mieux qualifié que personne pour juger son livre.

J'ai tenu, pour ma part, à ce que l'article de M. Rudler fût connu ici. Et pour deux raisons. M. Rudler, professeur de littérature française à l'université de Londres, compte en Suisse romande beaucoup d'amis, même parmi ceux qui n'ont pas l'avantage de le connaître personnellement. Son livre sur *La jeunesse de Benjamin Constant* lui a valu ces amitiés et sympathies intellectuelles. Je suis donc très heureux de l'intérêt qu'il témoigne à notre université dans la personne d'un de ses anciens étudiants.

Et puis l'article de M. Rudler consolera — s'il en est besoin — M. Degoumois d'un autre article qui est d'un autre ton et qui a paru le 22 septembre dernier dans *l'Opinion*. Je dis : s'il en est besoin, car, en vérité, M. Degoumois aurait tort de « s'en faire » M. Jacques Boulenger n'aime pas les « sourciers », ni « l'érudition à l'allemande ». C'est son droit. On se demande pourtant ce que deviendrait l'histoire littéraire s'il n'y avait pas d'honnêtes gens, laborieux et consciencieux, pour se faire « sourciers ». Et pour ce qui est de l'érudition à l'allemande, elle n'a que faire ici. Le livre de M. Degoumois, forme et fond, est un des plus français que j'aie lus depuis longtemps.

PAUL SIRVEN.



Remarques sur le cinéma.

Cinéma ! Ce mot a sur notre siècle un attrait irrésistible. Il suffit qu'il éclate au milieu d'une rue, à l'angle d'un carrefour, au fond d'une impasse pour qu'il devienne pour les foules les plus disparates un signe de ralliement, un point de rencontre. Je n'exagère point ! J'ai vu dernièrement dans un petit cinéma de port de mer toute une humanité. Il y avait là des Orientaux, des Occidentaux, des Levantins, des Anglais. Il y avait là des représentants de tous les docks de la terre. Eh bien, devant la plaisanterie burlesque des mimes américains, devant la fade sentimentalité du roman-ciné, ils n'étaient plus rien, les uns et les autres, que des gens de mer, que des marins du monde...

D'un coup le cinéma avait aboli, pour ces êtres obscurs, les notions d'espace et de races.

Le cinéma crée une universalité éphémère ! Il nous rend, malgré lui, il est vrai, cet art unanime du théâtre antique qui rassemblait momentanément, dans ses hémicycles de pierre, pour partager de communes émotions, tout ce qu'il y avait de divers dans le monde gréco-romain.

Mais d'où vient donc ce prestige du cinéma ? D'où vient l'emprise sur nos esprits de cette écriture noire et blanche, parfois raboteuse, parfois fluide, si ce n'est que *l'art muet* est « une reproduction palpitante des choses ». Dans le champ de l'objectif la vie est captée totalement, la terre saisie dans ses moindres oscillations, le corps mis à nu. Rien n'échappe à l'acuité des lentilles. Les corps sont saisis dans leurs mouvements, dans leur plénitude, dans leurs aspects les plus divers.

A cet égard, le cinéma est le *plus grand peintre de la vie moderne*. Il sait rendre le frémissement métallique des gares, les rythmes enchevêtrés de l'industrie, le remue-ménage des grandes métropoles, les visions de la vie maritime. Voici, par exemple, un train en marche. Le métal de la machine semble en fusion, la chaudière est lourde de force. Quant aux roues fuyantes des wagons elles glissent, sans heurt, sur le rail. Ici l'objectif a accompli un miracle, il a rendu avec la plus incroyable netteté, l'intense *dynamisme* d'un express faisant du cent à l'heure. Voici encore la masse géométrique d'une usine avec ses hautes cheminées, ses treuils, ses vastes verrières, ses fumées et ses vapeurs. Là l'objectif, avec un scrupule de savant, fouille cette matière, scrute cette pâte cinégraphique et enregistre une série d'images dont quelques-unes auront la beauté d'un poème.

Si le cinéma est habile à traduire, à capter les rythmes puissants de notre civilisation, s'il sait saisir l'ambiance d'une usine, d'une gare, d'un port, d'une ville, d'un fleuve avec son trafic de remorqueurs et de chalands, *il sait aussi retenir les différents aspects du monde physique*. Son pouvoir ici est prodigieux !

Car par lui nous atteignons à une connaissance plus ample de la terre, avec son éclat, avec sa lumière, avec sa diversité. Les géographies s'animent, les continents se rapprochent, les espaces se rapetissent. En écrivant ces lignes, un flot d'images glissent devant moi ou me heurtent le cerveau, m'imposent songes, désirs, étonnements. Les unes sont lourdes de lumière, les autres sont noyées d'ombres ou imprécises comme l'heure crépusculaire. Les unes évoquent des terres exotiques, des ports où flottent, à la pointe des mâts, des pavillons de pourpre ; les autres, au contraire, plus denses, plus massives, me font songer aux carrefours boueux de White Chapel, aux bouges de Toulon, aux *saloons* de San Francisco, aux rues grises de Scandinavie.

Et c'est ainsi que d'un film à l'autre, voyageurs magnifiques, nous parcourons des royaumes, des déserts, des forêts, des plaines. Emportés par « le déroulement » des images nous voyons le soleil se lever à Bornéo, le muezzin psalmodier à Damas l'heure de la prière, le brahmane méditer à l'ombre de sa pagode, les paysans de Dalécarlie se rassembler pour le prône. Nous voyons aussi les berges arides du Nil, les forêts du Haut-Soudan, la chute du Niagara et les crues de l'Amazone. Un soir j'ai vu trois continents différents : des paysages de la Chine, des vues de la Volga et des scènes de la vie canadienne. L'écran n'existait plus. L'illusion était complète. Assis dans mon fauteuil, j'étais devenu « l'homme de nulle part » qui voit vivre devant lui, la terre entière.

Le cinéma à ce point de vue est un moyen d'évasion, une source inépuisable de sensations et de suggestions.

Cependant le cinéma, maître de l'espace et du mouvement, ne se contente pas de ces visions directes de la vie. A son tour, il invente, il compose, il construit, il stylise. Il prétend donc, tout comme le théâtre, la musique, la peinture, créer. Mais totalement différent de ces arts, il doit arriver à posséder lui aussi une esthétique. Il doit pour éviter des fautes grossières, des influences néfastes — pendant dix ans le cinéma a été sous la coupe du théâtre — connaître parfaitement ses règles de construction, ses possibilités, le caractère spécial de ses modes d'expression.

Le domaine essentiel du cinéma c'est *le mouvement et la lumière*. Un bon film, est un film qui bouge, qui va ; un film où les images *deviennent*. Ce qui revient à dire que le cinéma doit s'attacher, avant tout, à décrire des mouvements, à analyser des attitudes, à décomposer des gestes. Prenez, par exemple, un homme dans la rue, un homme qui entre au bar ! Un bon metteur en scène, un cinéaste, selon le jargon cinématographique, nous intéressera en nous montrant cet être sous tous les aspects, à toutes les échelles. L'appareil de prise de vues le suivra pas à pas. Il ne nous fera grâce d'aucun détail. En un mot, il composera, tel un romancier, une description, mais une description cinégraphique. Il nous rendra sensible des volumes, des dimensions, des plans. Nous verrons le pavé luisant de la rue, la masse substantielle des façades, le reflet du ciel dans une vitrine, le rythme rapide d'une auto qui passe. Bref ce sera tout un petit drame visuel. Aussi, quand le cinéma veut sortir de son domaine, quand il veut s'intellectualiser, poursuivre des thèses sociales ou philosophiques, c'est à hurler à la lune. Il fait alors double emploi avec le théâtre ou

le roman ! Non ! laissons-lui son empire merveilleux. Laissons-lui capturer, pour notre plaisir et notre délassement, les multiples aspects de la matière.

Le cinéma est le royaume du dynamisme. Son ordre c'est la matière et le mouvement.

* * *

Au théâtre, l'acteur est le centre du drame, au cinéma il n'est qu'un détail, qu'un fragment, qu'une note de la composition visuelle. Pourquoi cela ? Parce que les choses à l'écran ont une importance immense. Elles vivent. Elles participent à l'action, elles retrouvent toute leur éloquence fatidique. Ainsi dans *The Kid*, la cuisine de Charlot est aussi bien un personnage que Chaplin lui-même. Dans *Eldorado*, le vrai personnage n'est ni Sibilla, ni Dona Inès, c'est Tolède avec ses ciels de porcelaine, ses ornements mauresques, ses portes ouvragées, ses bronzes usés par dix générations. Dans l'*Atlantide*, le personnage central sera le désert avec ses dunes, sa couleur de plomb, ses mirages. Dans un film de *Rio Jim*, le cheval est un grand personnage, la diligence en est un autre, le bar également.

J'écrivais plus haut que l'ordre du cinéma, c'est la matière, je viens de le prouver. Plantes, objets, plein-airs, animaux, tout cela s'anime à l'écran sous le jaillissement lumineux des projecteurs. Tout cela prend du relief, de la consistance, de l'importance. La personnalité de l'homme est donc atténuée, je le répète, par cette mise en avant des choses.

De là, l'importance au cinéma de la mise en scène pour l'asservissement de la matière au créateur du film.

* * *

La plupart des films sont mauvais, insipides, écœurants, parce que les *cinéastes* n'ont pas compris encore ce qu'était le cinéma. Cherchant surtout à réaliser des bénéfices, à flatter le goût et les instincts du gros public, ils font des films en série. Ils vont chercher leurs inspirations dans les romans à quatre-vingt-quinze, dans la littérature mélodramatique.

Manquant de foi, de culture, de ferveur, ils se contentent de construire des œuvres bâtardes qui tiennent à la fois du théâtre et du roman. Ils compromettent ainsi définitivement la cause du cinéma. Mais il existe cependant de beaux films. Des films qui sont d'harmonieuses symphonies visuelles. Des films qui nous émeuvent par l'atmosphère humaine, par l'impression de beauté qu'ils créent autour de nous. Des films où l'on retrouve la grâce de l'aube, la tiède chaleur d'un après-midi d'été, l'émoi du crépuscule. Des films pleins de vie, pleins de rythmes et de suggestions.

Voici le *Signe de Zorro* dont certains « moments » ont pu faire évoquer le génie de Goya ; voici le poème burlesque et douloureux du *Kid*, voici les films suédois le *Trésor d'Anne*, le *Charretier de la mort*, qui nous ont apporté des œuvres séduisantes, tant par la justesse d'une observation toujours humaine que par l'heureux choix de leurs paysages et leur science quasi-unique, des jeux de lumière. Voici les belles compositions de Griffith, *Le Lys brisé*, *La Rue des Rêves*, *Way Down East*, avec la cadence de leurs rythmes, leur éclairage, leur sensibilité qui atteint jusqu'aux nappes souterraines de l'émotion.

Voici enfin *Fièvre* de Louis Delluc, le plus beau film français. On est à Marseille. Une lumière froide tombe sur des tables et des chaises crasseuses. Le crépuscule bleuit la rue. Une sirène gémit, c'est un grand paquebot d'Orient qui entre dans le port. Dans quelques instants les matelots envahiront l'étroite salle et exhiberont aux femmes qui les attendaient depuis de longs mois, des objets achetés à tous les comptoirs du monde. L'art de M. Delluc a su donner à cette scène un relief étonnant, il l'a haussée à la valeur d'un symbole.

Il a décrit, dans une suite de détails photogéniques bien montés tout ce qu'il y avait d'imagination, d'orgueil, de passion, de tendresse autour de cette table de bouge chargée de colis exotiques et de clinquants bijoux. De tels fragments contiennent et présagent l'œuvre d'art.

* * *

Enfin le cinéma a produit des acteurs de premier ordre. Des acteurs d'un genre nouveau et dont l'art consiste à faire rendre à la figure, au masque, son maximum d'expression. Ici, ce n'est plus la voix qui importe, mais les muscles, les nerfs, la peau, *la peau surtout* avec son grain, avec son relief. Parmi les figures fameuses qui, chaque soir et en plusieurs villes du monde, font tressaillir l'âme des foules, voici celle d'Alla Nazimova. Son masque est surprenant. Il est un mélange de vulgarité et d'étonnantes finesses. Extrêmement mobile, il rend sans peine les accents les plus rares de la douleur et de la joie. Il exprime, tour à tour, la mélancolie, l'inquiétude, l'incendie du désir et le frémissement de l'extase. Aussi suffit-il

que l'éclairage vienne d'en haut ou qu'il creuse cette face mixte, cette face mongole et occidentale pour que Nazimova apparaisse chaste comme une communiant ou perverse comme une héroïne d'Andreev.

Tout autre est Priscilla Deau. Autour d'elle tout se meut, tout vit, tout change. Anglo-Saxonne, elle a horreur de ce qui est morbide. Dans tous les films où je l'ai vue, j'ai admiré l'intelligence de ses découvertes, son pouvoir d'évocation, la volonté de son jeu. Si Priscilla Deau pensait comme elle sent, comme elle voit et qu'elle eût, par surcroît, le don d'écrire, elle nous aurait donné des histoires dans la ligne du naturalisme.

Priscilla Dear, enfin, est une gravure de mode. Elle sait porter les inventions les plus subtiles des couturiers.

Voici Rio Jim « la première figure campée par l'écran ». Avec son grand feutre, sa veste cloutée de cuivre, ses manchettes de gros cuir, il est devenu classique. Rio Jim tire sa force et son originalité du tempérament de l'ouest américain.

Voici Douglas Fairbank, sportif, élégant, tonique. C'est un acrobate doublé d'un moraliste.

Voici Chàrlot, héritier direct du burlesque shakespearien, voici encore tous les autres, chacun avec son caractère propre, son génie et sa ferveur : Norma Talmadge, Eve Francis, Pauline Frederik, Tora Teje, Hans Larson, Wallace Reid et Jaques Catelain.

Voici enfin le masque de Sessue Hayakawa ! Regardez ce visage dessiné largement, ce front immense que rongent deux grandes lignes, ce regard fermé, ambigu, qui reste un perpétuel mystère, cette mobilité de la bouche où semble s'être cristallisée toute la

passion, toute la barbarie d'Orient. Quand il va et vient parmi ses pagodes d'argent, ses chrysanthèmes, ses amandiers, ses appartements de verre et de papier, ses aquariums piqués de poissons rouges, quand il vient vêtu d'une tunique de soie aux motifs guerriers, on dirait un ancien Samouraï détaché de quelque bas-relief sacré !

* * *

En somme, le cinéma exprime et expose ce qu'on ne peut ni écrire, ni peindre, ni dire. Il est une écriture, une source de sensations, un répertoire d'images.

FRÉD.-PH. AMIGUET.





De l'esprit.

Il ne faut jamais dire aux gens :
Ecoutez un bon mot, oyez une merveille.
Savez-vous si les écoutants
En feront une estime à la vôtre pareille ?

La Fontaine a écrit ces vers en tête de sa fable *Les souris et le chat-huant*. Le conseil est le bon sens même, mais par une faiblesse assez inattendue chez un homme aussi spirituel, il tombe, aux vers suivants, précisément dans le défaut contre lequel il vient de mettre ses lecteurs en garde :

Voici pourtant un cas qui peut être excepté :

Et il conte un fait qui prouve l'intelligence d'un hibou, fait curieux, sans doute, mais qu'on ne peut tout de même pas qualifier de merveille.

Au moment de commencer son récit, La Fontaine paraît hésiter ; ce fait va-t-il intéresser véritablement ceux qui l'écoutent ? Peuh ! il va de l'avant :

Je le maintiens prodige, et tel que d'une fable
Il a l'air et les traits, encor que véritable.

L'histoire finie, des scrupules le reprennent, et il les expose en quelques lignes de prose :

« Ceci n'est point une fable ; et la chose, quoique merveilleuse et presque incroyable, est véritablement arrivée. J'ai peut-être porté trop loin la prévoyance de ce hibou... », etc.

L'exemple de La Fontaine est typique, et l'on a, presque tous les jours, l'occasion d'entendre quelqu'un vous dire : « Je vais vous raconter quelque chose de spirituel que j'ai entendu il n'y a pas longtemps. C'est très spirituel comme vous allez voir. » Puis, la citation faite, si l'auditeur n'applaudit que par politesse, ou avec un sourire forcé, le narrateur ajoute une excuse quelconque, telle que : « Monsieur X. ou Madame Y., à qui je l'ai conté, y ont trouvé beaucoup d'esprit. » Et cette conclusion, par laquelle il a l'air de vous donner une leçon, prouve qu'il est fort peu satisfait de l'effet produit.

Quand, moi-même, j'entends cette phrase : « Je vais vous dire quelque chose de spirituel », je parie *in petto* à quatre-vingt-dix-neuf sur cent que je serai plus ou moins déçu.

Et j'ai pris la résolution, que j'ai tenue, sauf exceptions, de supprimer, pour ce qui me concerne, ce dangereux préambule. Aussi, quand j'ai conté une petite histoire qui me paraît drôle, ou cité un mot qui me paraît réussi, mon amour-propre est sauf, si ce que j'expose n'est point goûté de mes auditeurs. En tout cas, c'est indéniablement à eux qu'il appartient de déclarer, après m'avoir entendu, que ce que je leur rapporte leur paraît spirituel ; ce n'est certainement pas à moi à leur dicter leur opinion d'avance.

Et si, par aventure, ce que j'ai dit n'était qu'un simple jeu de mots, et que mon bienveillant auditeur déclarât avec transport que c'est là de l'esprit, j'éprouve alors le plaisir raffiné de faire, intérieurement, mes petites réflexions.

Il est très délicat de décerner un brevet d'esprit.

Sur la foi d'un journal qui affirmait naguère que *Phi-Phi* était une opérette pétillante d'esprit, j'allai

l'entendre. Hélas ! j'en suis encore à chercher le sel de ce que j'y ouïs. Aurais-je dû admirer, par exemple, l'une ou l'autre des innombrables régressions qui en forment la trame : « L'état des statues et les statuts de l'Etat ? »

L'esprit, a écrit le professeur René Pichon, dans son *Histoire de la littérature latine*, « l'esprit est une des choses qui changent le plus vite. »

Ce qui était spirituel à tel moment, dans tel lieu, dans la bouche de telle personne, devant tel auditoire, a bien des chances de ne l'être plus, dès que l'ensemble des circonstances où le trait d'esprit est éclos pour la première fois a été modifié dans une mesure quelconque.

On peut poser en principe qu'il est plus difficile de répéter dextrement un mot spirituel que de le créer ; la répétition lui est un écueil presque fatal.

« Le premier, a écrit Voltaire, qui, pour exprimer que les plaisirs sont mêlés d'amertume, les regarda comme des roses accompagnées d'épines, eut de l'esprit ; ceux qui le répétèrent n'en eurent point. »

« Le grand art, ajoute-t-il, est dans l'à-propos. »

La définition qu'il donne de l'objet qui nous occupe est bien connue : « Ce qu'on appelle *esprit* est tantôt une comparaison nouvelle, tantôt une allusion fine ; ici l'abus d'un mot qu'on présente dans un sens et qu'on laisse entendre dans un autre ; là un rapport délicat entre deux idées peu communes : c'est une métaphore singulière ; c'est une recherche de ce qu'un objet ne présente pas d'abord, mais de ce qui s'y trouve en effet ; c'est l'art ou de réunir deux choses éloignées, ou de diviser deux choses qui paraissent se joindre ou de les opposer l'une à l'autre ; c'est celui de ne dire qu'à moitié sa pensée pour la laisser deviner. »

La dernière ligne résume fort bien tout le passage. En effet, dès que l'on complète plus qu'il ne le faut une pensée spirituelle ou que l'on appuie trop sur l'un des termes, afin d'en signaler avec insistance les intentions, il ne reste à l'auditeur plus grand'chose à faire pour sa part, la finesse en souffre et, par contre-coup, la valeur de l'esprit s'en ressent.

Il s'ensuivrait que l'esprit est une énigme malicieuse et facile, résolue par l'auditeur sitôt qu'énoncée.

Une pierre de touche à peu près infailible est que l'esprit provoque le sourire, un sourire parfois très discret ; tandis que le rire, qui éclate sur-le-champ ou un quart d'heure plus tard, n'est pas un indice favorable. Cependant, dans certaines circonstances, l'on peut user de quelque tolérance sur ce dernier point. S'il est permis de comparer l'esprit à une bille de billard, laquelle doit en frapper deux autres, dont l'une se nomme *malice ingénieuse* et l'autre *justesse*, la comparaison est meilleure encore avec une allumette suédoise qui, pour flamber, doit rencontrer une surface spéciale, image d'un auditoire de choix.

Beaucoup des traits d'esprit ou des mots spirituels que l'on cite ne sont, au fond, que des à peu près, ou des calembours.

De longues listes de ces mots ne contiennent, en somme, que fort peu d'esprit.

Un sens un peu forcé, ou trop recherché, nuit à la qualité.

Ainsi, ces deux exemples :

Un lycéen prêtait une oreille trop distraite à une leçon de son professeur de philosophie sur Descartes. La réprimande ne tarda pas.

— Vous ne suivez pas, monsieur. A quoi pensez-vous donc ?

— Pardon, monsieur, je *pense*, donc je *suis*.

Ce trait n'est pas satisfaisant, car tout d'abord le lycéen ne répond pas à la question du professeur ; il y a solution de continuité entre la question et la réponse. Nous avons ici un à peu près.

Battue à Brenneville, la chevalerie française se retirait en désordre. Un soldat ennemi saute à la bride du cheval de Louis le Gros, en criant :

— Le roi est pris!

— Ne sais-tu pas qu'on ne prend jamais le roi aux échecs? riposte Louis le Gros à l'agresseur en lui fendant la tête d'un coup de sa hache d'armes.

Qu'ont à faire ici les échecs? Il y a, de nouveau, dans ce cas, quelque chose de forcé et de boiteux.

Ces deux exemples, choisis entre beaucoup d'autres du même genre dans l'article *Esprit*, du grand dictionnaire Larousse, me semblent en recéler peu. D'autres me plaisent davantage. Ainsi, le suivant :

Ardent royaliste, Martainville fut, pendant la Révolution, accusé d'avoir rédigé un tableau mensonger du maximum. Traduit devant le redoutable tribunal auprès duquel Fouquier-Tinville remplissait les fonctions d'accusateur public, son nom lui fut, suivant l'usage, demandé :

— Martainville.

— De Martainville, sans doute? dit le président.

— Citoyen président, répondit l'accusé, je suis ici pour être raccourci, et non pour être allongé.

— Eh bien, qu'on l'élargisse! cria un loustic dans la salle.

Et les juges, incapables de résister au courant de sympathie amusée que ce bon mot avait créé dans le public des tribunes, acquittèrent le prévenu.

On connaît l'explication donnée par Napoléon III à

son fils, le prince impérial, qui lui demandait la différence qu'il y a entre les mots *accident* et *malheur* :

« Si notre cousin, le prince Jérôme, tombait dans un puits, ce serait un accident ; si on l'en retirait, ce serait un malheur. »

Chamfort rapporte cette anecdote :

« Une femme âgée de quatre-vingt-dix ans disait à M. de Fontenelle, âgé de quatre-vingt-quinze :

— La mort nous a oubliés.

— Chut ! lui répondit M. de Fontenelle, en mettant le doigt sur sa bouche.

Je me trompe peut-être, mais je trouve de l'esprit dans ces trois derniers mots. »

Certains jeux de mots me semblent apparentés à de l'esprit :

« Un cercle vicieux est un cercle parfait. »

« Un brave homme, c'est un homme qui n'est pas brave. »

« Un angle obtus, c'est un angle largement ouvert ; un esprit obtus.... ¹ »

Un des plus mauvais services que l'on puisse rendre à quelqu'un est de l'appeler homme d'esprit. Qu'un homme, qu'une femme apprennent qu'on dit de lui ou d'elle : Qu'il a d'esprit ! Qu'elle a d'esprit ! il y a gros à parier qu'ils vont le croire. Dès lors, leur souci principal sera de soutenir la réputation qu'ils croient avoir. Plus une seule phrase ne pourra s'échapper de leurs lèvres qui ne doive être spirituelle.

Y a-t-il rien de plus fatigant que d'avoir affaire à une personne affligée de cette manie, qui se torture la cervelle pour énoncer des choses quelconques, « qui n'a pas d'esprit pour parler, mais parle pour avoir de

¹ Laurence, *Pensées cyniques*.

l'esprit ¹ », quémante, plus ou moins directement, des louanges réitérées et fait penser à ces aïeules qui rajeunissent leur chevelure, crayonnent leurs yeux et leurs lèvres et s'habillent en jeunes filles ?

Des mots d'esprit, il n'en faut offrir qu'au compte-gouttes ; ils doivent jaillir spontanément ; le labeur, l'effort, l'huile de lampe n'en peuvent guère créer.

« Beaumarchais, écrit Sainte-Beuve, nous a parlé quelque part d'un « Monsieur de beaucoup d'esprit, mais qui l'économise un peu trop » : lui, il n'était pas ce monsieur-là. Il a tout son esprit à tous les instants ; il le dépense, il le prodigue, il y a des moments même où il en fait, c'est alors qu'il tombe dans les lazzis, les calembours. »

Voltaire cite l'avis d'un homme qui, ayant quelque connaissance du genre humain, fut consulté sur une tragédie qu'on devait représenter : il répondit qu'il y avait tant d'esprit dans cette pièce qu'il doutait de son succès. On applaudira le premier jour, dit-il, et on s'ennuiera le second.

L'important est de faire une distinction : il ne faut pas confondre *esprit* et *mot d'esprit*.

« L'esprit bouffon, à en croire Faguet, mène à dire des choses amusantes ; mais l'esprit vrai mène surtout, ce qui est bien plus important, à ne pas dire de sottises ². »

C'est par rapport à cette distinction qu'il appelle Voltaire « un homme plus spirituel qu'intelligent ».

Edmond Rostand avait la passion des mots d'esprit :

Et je voudrais mourir, un soir, sous un ciel rose,
En faisant un bon mot, pour une belle cause ³!

¹ *Lettres persanes*, 48.

² *Etudes littéraires*. XIX^e siècle : article Victor Hugo. — ³ *Cyrano*, IV, 3.

Il arrive, cependant, qu'un homme peut prodiguer les mots d'esprit et n'être, pour ainsi dire, pas spirituel.

Un homme est spirituel, avant tout, par son genre, par sa manière d'être, de penser, d'agir. Un homme peut être pétri d'esprit et le prouver sans avoir jamais prononcé un seul mot d'esprit. Une expression fugitive de la physionomie, un simple geste, ont parfois plus d'esprit que la parole.

Je songe à ce candidat à un fauteuil de l'Académie silencieuse, à Ispahan, qui ne pouvait être admis, tous les sièges étant pourvus d'un titulaire. Pour l'en informer, le président de l'auguste assemblée le fit introduire dans la salle des séances, où tous les académiciens étaient réunis, et d'un geste désolé lui désigna une coupe pleine à déborder. Comme on était en Perse, le candidat n'eut pas de peine à trouver sur le tapis un pétale de rose, qu'il déposa avec tant d'adresse à la surface du liquide que pas une goutte ne sortit du récipient. Et il fut aussitôt admis à un fauteuil surnuméraire, créé, d'un accord unanime, à son intention.

Ces deux personnages muets n'ont-ils pas fait assaut d'esprit, et même du plus fin?

Car ce qu'il y a de meilleur dans l'esprit, n'est-ce pas son essence inexprimable, un « je ne sais quoi », une atmosphère plutôt que des mots cristallisés?

C'est à ce point de vue, sans doute, que Faguet, qui dénie à Honoré de Balzac et à Victor Hugo l'esprit véritable, celui qu'ont La Fontaine, Molière, Voltaire, l'accorde à Henri Heine.

Quelle eût été, à ce propos, l'opinion de Schiller, auteur des vers suivants?

*Ringe, Deutscher, nach römischer Kraft, nach griechischer Schönheit !
Beides gelang dir ; doch nie glückte der gallische Sprung.*

(Tu peux concourir, ô Allemand, pour la force romaine et pour la beauté grecque ! — L'une et l'autre t'ont valu des succès ; mais l'entrechat gaulois ne t'a jamais réussi.)

Faguet n'a certainement point songé aux à peu près de l'auteur des *Reisebilder*, à ce mot de « familionnaire », par exemple, qui lui sert à caractériser le genre d'amabilité d'un baron Rothschild, mais bien à l'esprit indéfinissable, et très français, qui flotte dans nombre de poèmes de l'illustre Allemand.

De même que les peuples heureux n'ont pas d'histoire, ni de hauts faits à chanter, il vaut mieux être imprégné, « pétri » d'esprit, que de limer des formules spirituelles, lapidaires et, partant, discutables.

En terminant, je prends à mon compte cette conclusion du patriarche de Ferney : « Enfin, je vous parlerais de toutes les différentes façons de montrer de l'esprit, si j'en avais (Voltaire ajoute... davantage.) »

ANDRÉ LANGIE.





Pierrenod !

Un paysage qu'aima Rousseau.

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE ¹

Entre temps, Rousseau a reçu la visite d'un frère ² de M^{me} Boy de la Tour, le cadet de son compagnon de voyage d'Yverdon à Môtiers l'année d'avant. Le consul Roguin a suivi la même route et, en passant à Pierrenod, s'est enquis de l'état des travaux et a donné des ordres. « Depuis son passage sur la montagne, l'ouvrage a pris un meilleur train », constate Rousseau comme rapporterait un honnête contre-maître après la visite d'un patron au chantier. Et son arrière-pensée monte à la surface : « Cependant je vous dirai que si je reste dans le pays, je tâcherai de m'établir tout à fait à Pierre-nou ³. La plus profonde solitude est l'état le plus heureux du monde ⁴. »

¹ Pour la première partie, voir la livraison de novembre.

² Rousseau dit : « M. le Consul vôtre frère m'a honoré de sa visite. » M^{me} Boy de la Tour avait, en effet, un second frère, Daniel-Louis, consul de Hollande. Ce frère cadet d'Augustin-Gabriel, ne figure pas au tableau généalogique de la famille Roguin établi par Rotschild (*Op. cit.*). Voy. Ph. Godet et M. Boy de la Tour. *Op. cit.*, p. 114, n. 2.

³ C'est la première fois que le nom de *Pierrenod* apparaît dans les lettres de Jean-Jacques.

⁴ Ce qui ne l'empêche pas d'écrire le 17 juin à M^{me} La Tour, sa « charmante Marianne » (lettre où il se traite de « vieux barbon malade et sec ») qu'il attend de

Cette déclaration dut ravir M^{me} Boy de la Tour. C'est une supposition, car sa réponse manque. Néanmoins, Jean-Jacques était sur le point de se fixer à Pierrenod, comblait par là l'ardent désir de son amie, lorsqu'éclate une tempête qui bouscule ses plans et réduit ses projets à néant. On n'était pas sans ignorer à Môtiers les travaux de Pierrenod ni l'intention de Rousseau de quitter le village pour la métairie de M^{me} Boy de la Tour. Aussitôt, la curiosité des gens est piquée au vif. Que signifie ce départ? Quelles raisons cache-t-il? On jase, on conjecture, on discute, on suppose, et les mauvaises langues s'en mêlent. A la campagne, les commérages vont vite, et la malice et la méchanceté s'y coudoient. L'intimité de Rousseau et Thérèse ne pouvait pas ne pas avoir beaucoup fait parler, puis elle était rentrée dans l'ordre naturel des choses que le temps et l'habitude neutralisent. Maintenant, elle sortait de son oubli; l'opinion publique s'en emparait brutalement, comme d'une proie. Ce projet de villégiature revêtait l'apparence d'un départ définitif ou d'une absence équivoque. Sa signification était claire. « Il fut avéré que cette retraite était pour dissimuler une grossesse et favoriser un accouchement clandestin¹. »

« Pourquoi faut-il, Madame, — écrit Rousseau le 14 août 1763, — que mon triste état et l'indolence qu'il me donne

Berne des éclaircissements au sujet d'un lopin de terre que, semble-t-il, il désire acquérir pour s'y fixer; car si sa santé le lui permet, il est déterminé à quitter le pays. La Hollande l'a tenté et l'Ecosse l'appelle. « Malgré mon dépérissement, je ne puis renoncer à la douce espérance d'aller enfin passer le reste de ma vie en paix entre Georges Keith (Milord Maréchal) et David Hume.

» Bonjour, belle Marianne; je voudrais bien qu'au lieu d'habiter le quartier du Palais Royal, vous habitassiez la ville d'Aberdeen; j'aurais du moins quelque espoir de vous y voir un jour. » (*Œuvres*. T. XI, p. 71.)

Berne, la Hollande, l'Ecosse!... voilà des concurrents sérieux avec lesquels Pierrenod a de la peine à rivaliser!

¹ Léo Claretie. *Préface*. *Op. cit.*, p. XXXVIII.

ou plutot l'accablement où il me jette contrarient mes gouts?... ma très bonne amie, je ne vaux plus rien ni pour les autres ni pour moi ; je ne suis plus bon qu'à souffrir, me plaindre et rabâcher ; un tel commerce n'est qu'importun pour les autres, et c'est par discrétion que je ne rends pas plus assidu. Je me préparais à me transplanter à votre montagne avec autant de plaisir que vous en avez eu à la faire accommoder ; mais ni mon état présent ne le permet, ni quand il le permettroit je ne le pourrois faire, vû l'étrange pays où je vis, sans compromettre l'honneur de la personne qui prend soin de moi. Sitôt que j'ai bien connu le naturel des gens du lieu je n'ai plus voulu qu'elle les vit, et cette retraite jointe au projet d'aller habiter la montagne leur a fait supposer aussi charitablement que sensément que j'avois des raisons pour la cacher. Leurs regards curieux, leurs brutales double ententes, et leurs sotes chuchoteries m'ont bientôt fait deviner de quoi il s'agissoit ; sur quoi j'ai pris le parti de rester au milieu de Motier jusqu'à ce qu'il plaise à la providence de me tirer tout à fait de manière ou d'autres du milieu de leurs langues empoisonnées qui distillent plus de venin que celles de tous les serpens de l'affrique ¹. »

Et il ajoute, en colère, quelques lignes plus bas :

« Je regarde Motier comme le séjour le plus vil et le plus venimeux qu'on puisse habiter. »

Quelle sombre injustice et quelle exagération ! Que nous sommes donc loin des joies du début de l'installation et que d'illusions fanées ² ! Comment à ces

¹ « On comprend mal cette protestation indignée qui tendrait à refaire ou à protéger de la médisance une virginité trop sérieusement compromise. » (Léo Claretie. *Op. cit.*, p. XXXIX.)

² Pas plus tard que le 28 janvier 1763, Rousseau, dans la seconde de ses charmantes lettres au maréchal de Luxembourg, écrivait : « Voilà, monsieur le maréchal, de quoi vous former quelque idée du séjour que j'habite, et auquel vous voulez bien prendre intérêt. Je dois l'aimer comme le seul lieu de la terre où la vérité ne soit pas un crime ni l'amour du genre humain une impiété.... Les habitants du lieu m'y montrent de la bienveillance et ne me traitent point en proscrit. Comment

vociférations répondit M^{me} Boy de la Tour? Notre curiosité n'est point satisfaite, car, là encore, la réponse fait défaut, ce qui est fort dommage. Néanmoins, la lettre suivante de Rousseau, sans date précise, mais qu'on peut placer au commencement d'octobre, trahit le ton de ce que dut être cette réponse : bienveillante, amène et conciliante. Car cette femme, qui ne cessa de rendre à Jean-Jacques les services matériels les plus variés sans jamais se plaindre ni se lasser — Dieu sait pourtant si elle en aurait eu souvent l'occasion! — sut être, sans qu'il en parût, l'amie sûre des mauvais jours, la confidente loyale et la corseillère.

Deux mois se sont donc écoulés, et la colère de Jean-Jacques s'est dissipée, Il est vrai qu'elle en avait eu le temps! D'autres motifs¹, excellents d'ailleurs, ont rasséréné ce front soucieux et ramené dans ce cœur ulcéré une pointe de bonne humeur. Daniel Roguin, le vieil et fidèle ami, arrive à l'improviste à Môtiers et — voyez-vous ça! — en franchissant la montagne encore! Jean-Jacques n'en revient pas :

« Vous avez donc su le trait de jeunesse du Bon Papa ! — s'exclame-t-il². — Je ne saurois vous dire quel ravisse-

pourrais-je n'être pas touché des bontés qu'on m'y témoigne, moi qui dois tenir à bienfait de la part des hommes tout le mal qu'ils ne me font pas? Accoutumé à porter depuis si longtemps les pesantes chaînes de la nécessité, je passerois ici sans regret le reste de ma vie, si je pouvois voir quelquefois ceux qui me la font encore aimer. » (*Œuvres*. T. XI, p. 25.)

¹ Outre le voyage à Yverdon, diverses occupations agréables l'ont distrait et empêché de trop se complaire dans la contemplation de ses maux et de la méchanceté humaine. Un paquet d'estampes retient d'abord son attention : c'est son portrait qu'il « ne trouve pas bien », puis une scène du *Devin du village*, sans « goût ni grâce », et celle de *Prométhée*, enfin, d'une « équivoque indécente ». Puis il a retouché l'*Imitation théâtrale*, et il réclame le quatrième tome de l'*Histoire naturelle*. Il écrit quelques lettres où il songe à sa mort et à l'avenir de Thérèse. Enfin, le duc de Wirtemberg le consulte sur la façon d'élever les princes. Voilà de quoi détourner ses pensées des propos malséants des « langues empoisonnées » de Môtiers.

² Cette lettre est ainsi datée : « A Motier le 8bre 1763. »

ment et quelle allarme il me donna en même tems en le voyant arriver à pied par l'ardeur du soleil et tout en nage. Grâce au Ciel il a supporté la fatigue de ce voyage mieux que je ne l'aurois fait moi-même. »

Puis nous apprenons que Rousseau est allé à Yverdon, rendre à Roguin, sa visite :

« Quand j'ai été le remercier, et c'était bien le moins, je l'ai trouvé très bien portant, de même que toute votre famille. »

Et il ajoute modestement, avec humilité presque, cette réflexion qui met en valeur l'exploit du « Bon Papa » et diminue ses propres mérites :

« ...Mais moi, je n'ai pas grimpé les monts, j'ai fait le tour.¹ »

Cependant Rousseau est décidé à mettre un terme à ses éternelles jérémiades sur son état de santé, l'énergie de Roguin lui fait honte ; tel est le thème sur quoi il médite en remontant à Pierrenod :

« Je voudrais, ma très bonne Amie, vous parler de moi ; non pas de mes maux pourtant : car dans quelque état que je sois désormais, le voyage du bon Papa est une bonne leçon qui me servira pour la vie... je voudrais être en Ecosse mais il y a bien loin, et il y fait bien froid. D'ailleurs j'ai vu les Chambres de la Montagne, elles sont charmantes, je voudrais être votre hôte toute ma vie, je sens un vrai regret à m'éloigner de vous. »

« La maison de campagne sur la montagne », suivant l'expression de Rousseau, est enfin terminée ; les

¹ Rousseau ne perdra jamais l'habitude des promenades et, s'il ne « grimpe pas les monts », il aimera toujours les longues randonnées pédestres. « Jugez de ce que deviendrait cloué dans sa chambre un pauvre malheureux qui n'a d'autre soulagement ni d'autre plaisir dans la vie que la promenade et qui n'est plus qu'une machine ambulante. » (Lettre à Milord Maréchal, 24 août 1764.)

« A force d'habitude, les déplacements sont devenus pour moi des besoins. » (Lettre à Dupeyrou, 24 janvier 1765, citée par F. Berthoud. *Op. cit.*, p. 153, n° 1).

chambres sont « charmantes » et plaisent tellement à celui à qui elles sont destinées que, revenant sur sa décision prise dans un moment de vivacité, Jean-Jacques se demande si, finalement, Pierrenod ne serait pas la retraite rêvée, la solitude chère et le calme reconquis après tant d'agitation.

« Entrez de grâce, avec moi, dit-il, dans quelque détail sur l'habitation de la Montagne en cas que je puisse m'y fixer comme je désire ; sinon pour entrer au moins en compte de la dépense que vous y avez faite. Je serois bien aise encore de savoir, si je m'y transporte, quels de vos meubles vous me permettrez d'y transporter aussi, et cela doit faire encore une considération de plus pour le loyer ¹. »

En apprenant que Rousseau songeait derechef à Pierrenod, M^{me} Boy de la Tour dut se réjouir. Que pouvait-elle désirer de plus ? Jean-Jacques, son hôte au chalet aménagé pour lui !... Hélas ! nouvelle lacune et nouvelle conjecture. Il est certain que M^{me} Boy de la Tour insista sur les avantages de ce séjour et engagea une fois de plus Jean-Jacques à en profiter, sans plus discuter le pour et le contre. Mais Jean-Jacques tergiverse, pose des conditions et réserve l'avenir.

« Mon état me permet moins que jamais de me décider sur rien, dit-il ². S'il n'est pas meilleur au printemps je ne puis songer à de longs voyages. En ce cas mon arrangement est, sauf vôtre bon plaisir, d'aller faire un essai du séjour de la montagne, et si je vois qu'il me soit possible de m'y établir tout de bon, je le ferai. Il y auroit de l'imprudence à

¹ Bien que cela sorte tout à fait du sujet, c'est dans cette lettre que, priant M^{me} Boy de la Tour de lui faire envoyer des pantoufles jaunes, Jean-Jacques précise avec une coquetterie de jolie femme : « On me les envoie toujours trop grandes ; j'ai le pied extrêmement petit. »

² Du 19 novembre 1763.

faire tout d'un coup cette transplantation sans s'assurer de pouvoir lever les difficultés qui s'y trouvent. Si cela ne se peut,... etc. »

Nouvelle réponse perdue ; nouvelle lacune. La neige de décembre recouvre le vallon et l'ermite de Môtiers la voit venir sans enthousiasme.

« L'hyver me tue, ma chère amie, je suis depuis deux mois dans le plus triste état ; toutefois je ne renonce point à l'espoir d'aller essayer cet été du séjour de la montagne ¹. »

La réponse existe, mais M^{me} Boy de la Tour est muette sur ce point. Les sempiternels espoirs de Jean-Jacques finissent-ils par décevoir ses propres espérances ? Il est permis de le supposer, sans conclure par une affirmation. Cette amie, dont le dévouement ne connut pas de limites, et qui traite son protégé en grand enfant gâté, ajoute à sa lettre un *post-scriptum* qui efface l'impression de lassitude que son silence pourrait révéler : « Les marrons ont été détestables cette année, sans quoi je vous en aurais un peu envoyés ². » Cette attention n'est point d'une femme vexée !

Cependant, Jean-Jacques, étonné de ce silence et la conscience pas tout à fait tranquille, revient à la charge le mois suivant ³. Il se dépêche de déclarer qu'il rentre toujours dans ses intentions, cela va de soi, d'essayer de Pierrenod. « Je ne perds point de vue l'habitation de la Montagne ⁴ », déclare-t-il ; et, pour

¹ Du 18 décembre 1763. — ² Du 12 janvier 1764. — ³ Du 19 février 1764.

⁴ Peut-être pensait-il à Pierrenod lorsqu'il écrivait à Léonard Usteri : « Motiers le 30 avril 1764. — Motiers va, mon cher ami, être plein de monde, d'étrangers, de fêtes, de mariages ; et d'ailleurs, j'y suis menacé de visites auxquelles je cherche à me dérober. Tout cela m'avoit fait prendre le parti d'aller me réfugier sur la montagne comme les vaches le 10 ou 12 de May. » (Usteri. *Briefwechsel* J.-J. Rousseau 1886.)

se mettre plus à l'aise, il continue sur un ton décidé :

« Mais pour commencer à me bien mettre au fait des inconvénients et des avantages, je commencerai par y aller camper quelques jours sans un grand transport de meubles. »

Content de cette décision et satisfait de l'effet qu'elle ne manquera pas de produire, il poursuit : « ...après cela nous verrons ce qui peut se faire ». Mais la prudence, mère des vertus, est là qui veille, et Jean-Jacques, dans la crainte subite de trop s'engager, bat en retraite derrière un argument d'apparence insignifiant qui, en fait, lui ouvre toutes les portes de sortie : « Au reste, dit-il, il ne faut pas songer de trois ou quatre mois, il faut attendre les chaleurs. » Et, cette perspective de chaleurs estivales se communiquant à celles de ses sentiments, il achève d'un élan, l'âme gonflée de reconnaissance et croyant à sa sincérité :

« Quoique je devienne et en quelque lieu que j'habite, soyez bien sure, ma très bonne Amie, que je ne serai jamais nulle part d'aussi bon cœur que chez vous. »

Cette émouvante péroration tombe dans le vide. M^{me} Boy de la Tour ne répond pas. Un mois se passe, puis deux, mars et avril, et M^{me} Boy de la Tour ne répond toujours pas. A la fin d'avril, Jean-Jacques, n'y tenant plus, reprend la plume et se rappelle au souvenir de son amie. Mais un troisième mois de silence ¹ s'ajoute aux deux autres. Et M^{me} Boy de

¹ Un jeune ecclésiastique zuricois, Henri Meister, accompagné d'un ami, qui vit Rousseau pendant ce mois de mai 1764, rapporte ces propos, qui ajoutent à la physionomie du Rousseau touriste et qu'on pourrait rapprocher du passage des *Confessions* cité en tête de ce travail : « Lorsque nous vinmes le prendre pour nous promener avec lui, comme il nous l'avait permis le matin, il nous dit, avec cette politesse qui lui est propre : « Messieurs, je compte vous épargner : je ne vous conduirai pas dans mes promenades difficiles ; je ne vous mènerai que par les

la Tour s'obstine à ne pas répondre. Voilà, par exemple, qui est raide ! Jean-Jacques se fâche tout rouge et écrit d'un trait ¹ :

« Votre silence, Madame, commence à me surprendre et à m'inquiéter. Je n'exige pas dans le commerce plus d'exactitude que je n'y en peux mettre moi-même. J'ai attendu sans impatience un mois, deux mois, trois mois.... Que signifie donc un silence aussi opiniâtre ? Pardonnez, Madame, à ma franchise ; mais je n'y reconnais ni vôtre bon cœur, ni vôtre amitié pour moi. Il faut qu'il soit parvenu quelque chose de bien extraordinaire que j'ignore et dont vous devriez bien m'informer. »

Le dépit de Jean-Jacques tourne à sa confusion. Quelque chose, en effet, mais qui n'avait rien de bien extraordinaire, — une simple circonstance de la vie, la maladie, — avait empêché M^{me} Boy de la Tour de répondre à l'irascible Rousseau. C'est son fils, Jean-Pierre ², qui nous l'apprend :

« Agréé, Monsieur, que je réponde pour ma mère à la lettre qu'elle vient de recevoir de votre part. Elle se proposait d'un jour à l'autre de vous écrire, lorsqu'une forte colique d'estomac l'a surprise au point que depuis trois semaines, elle ne peut point se courber et se trouve alitée depuis plusieurs jours. »

sentiers les plus aisés. » Notez que ces sentiers étaient sur « des montagnes très rudes » et « des rochers fort escarpés ». (Usteri et Ritter. *Op. cit.*, p. 158.)

L'étonnement de Meister sur la disproportion existant entre les « sentiers les plus aisés » promis et les « montagnes très rudes » aux « rochers fort escarpés » qu'ils eurent à gravir, doit répondre à l'effet visé par Rousseau. Cette pointe de vantardise chez Jean-Jacques n'est pas sans amuser. On voit Rousseau, sur le seuil de sa maison, au moment du départ, haranguant les deux jeunes gens : « Messieurs, je compte vous épargner ; je ne vous conduirai pas, etc.... »

¹ Du 2 juin 1764.

² L'aîné des enfants de M^{me} Boy de la Tour-Roguin, né en 1742, mort en 1822, épouse Nanette-Salomé Du Pasquier.

Suivent des informations sans intérêt pour nous, mais au moment de terminer sa lettre ¹, Jean-Pierre Boy de la Tour ouvre sur Pierrenod une parenthèse qui est comme l'écho des espoirs lointains, et anémiques, émis par Jean-Jacques dans sa lettre du 18 décembre de l'année précédente, et la réponse, en somme, à ses transports du 3 février :

« Ma mère apprendra avec un plaisir extrême, ainsi que nous, Monsieur, que vous ayez goûté l'air de la montagne et qu'il vous ait fait du bien. »

Voilà ce qu'en cinq mois, du côté Boy de la Tour, on trouve à dire à Jean-Jacques au sujet de Pierrenod ! Evidemment, c'est peu, mais les temporisations sempiternelles de l'ami de Môtiers méritaient-elles davantage ? Quinze jours plus tard, M^{me} Boy de la Tour, convalescente, reprend sa correspondance que la maladie avait suspendue. Le ton aigre de Rousseau l'a chagrinée. Ces trois semaines d'intervalle n'ont pas adouci sa peine. On sent, au contraire, dans le préambule de sa lettre, les symptômes certains d'une affection blessée, d'une confiance surprise. Elle qui aurait pu se plaindre, elle ne réclame rien, elle ne fait allusion à rien ; elle ne souhaite qu'une chose : que l'amitié de Jean-Jacques lui soit rendue.

« Se pourrait-il, mon très cher ami, s'exclame-t-elle, que vous fussiez fâché contre moi ; ce grand Madame que vous mettez dans votre chère lettre du 2 me le fait croire et m'afflige... Faisons la paix ! Dites-moi, cher ami, deux mots d'amitié et vous me rendrez contente. »

Que tout cela est noble et touchant à la fois ! Et, en terminant, fermant la parenthèse ouverte par son

¹ Du 8 juin 1764.

fil, elle invite de nouveau Jean-Jacques — fort gentiment — à s'installer à Pierrenod :

« Eh bien, cher ami, allez-vous faire un tour sur la montagne ? Voici bien le temps convenable ; je souhaiterais que vous vous y trouvassiez agréablement, et que vous y fissiez transporter tout ce qui peut vous être utile. Si M. Clerc peut vous rendre service, il le fera avec empressement ¹. »

Cette réplique, témoignage spontané d'une fidélité si vive et sincère, déconcerte Jean-Jacques. Il grognait, et on lui demande l'aumône de deux mots d'amitié ; il menaçait presque, et on lui sourit. Ce sourire le désarme. Et, oubliant sa fameuse lettre du 2 juin, il s'écrie, empli d'une indignation vertueuse, et fort plaisante, ma foi :

« Vous me croyez fâché, et de quoi ? Sans doute de recevoir des preuves trop continuelles de votre amitié ? Soyez persuadée une fois pour toutes, ma bonne amie (le solennel et grand « Madame » est escamoté !), que mon attachement pour vous est à toutes les épreuves auxquelles je sais bien que vous ne le mettez pas, et tout ce que j'ai à vous reprocher c'est d'avoir fait trop de bontés pour moi que des sentimens dont je voudrais avoir tout le mérite me sont devenus un devoir. Mais ce devoir me sera toujours doux à remplir. »

M^{me} Boy de la Tour, qui savait si bien sourire, accueillit ² avec indulgence cette amphigourique palinodie. Imperturbable, ayant ou n'ayant plus en mémoire sa lettre du 19 février, dans laquelle, sans prendre d'engagement au sujet d'un séjour à Pierrenod, il décidait « d'attendre les chaleurs », Jean-Jacques, bien que ces chaleurs fussent venues, élude

¹ Du 27 juin 1764.

² Voy. sa lettre du 20 juillet 1764. (Codet et Boy de la Tour. *Op. cit.*, p. 199).

une fois encore la question. Du reste, il l'éludera jusqu'au bout. Tout cela ferait penser, dans un autre domaine, à l'indécision d'un amoureux timide et qui n'ose pas se déclarer.

« Je voulois aller m'établir à la Montagne, dit-il, et profiter des dépenses que je vous ai causées ; mais mille inconvéniens trop longs à décrire me forcent de renoncer à ce projet ¹. »

Il saisit cette occasion pour aviser M^{me} Boy de la Tour qu'il compte quitter Môtiers « pour quelque habitation dans le bas pour l'année prochaine. Je ne puis vous exprimer avec quelle répugnance je quitterai votre maison qui m'est si chère. » Rien ne coûtait à Rousseau d'évoquer ce départ définitif de Môtiers, cet arrachement à une hospitalité si douce et son installation sur les bords du lac de Neuchâtel ! On le voit très bien s'apitoyant sur soi-même et contemplant l'avenir par le verre grossissant de son imagination. Cette « répugnance » anticipée est d'autant plus drôle que trois mois après, Rousseau, rentré à Môtiers d'un voyage à destination d'Aix, mais interrompu à Thonon « à cause d'une Sciatique naissante ², » avoue d'une haleine :

« Après bien des tournées dans le pays, ma très bonne amie, je suis revenu dans votre maison, et je vous assure que malgré les inconvéniens, tant que je ne vous y serai pas importun, j'y resterai aussi longtems qu'il me sera possible. »

¹ Du 7 juillet 1764.

² Du 25 août 1764.

Le 24 août 1764, il mande à Milord Maréchal : « Un premier ressentiment de sciatique, mal héréditaire dans ma famille, m'effrayoit avec raison. » (*Œuvres*. T. XI, p. 153.)

Mais la « machine ambulante » grippée par la sciatique a tôt fait de se remettre

Puis, se souvenant de l'intérêt porté par M^{me} Boy de la Tour « au logement de la Montagne, » il achève par gentillesse :

« N'abandonnant pas même le projet d'essayer de Pierre-nou ; mais je suis lié par tant de choses que je ne me transplante pas comme je veux ¹. »

C'est ici la dernière fois que, en toutes lettres, le nom du logement sur la montagne est cité dans cette correspondance, et l'avant-dernière fois qu'on y fait allusion. « Le projet d'essayer de Pierre-nou » ne sera jamais réalisé malgré l'évidente bonne foi des espoirs de Jean-Jacques, à chaque saison réitérés.

Un troisième hiver survient. L'état de santé de Rousseau n'est décidément pas brillant ². Les nuées

en marche, et deux jours après, le 26 août 1764, Rousseau déclare à la comtesse de Boufflers : « J'ai des journées délicieuses, errant sans souci, sans projet, sans affaires, de bois en bois et de rochers en rochers, rêvant toujours et ne pensant point. » Et avouant son attraction pour la botanique, il ajoute : « Je donnerois tout au monde pour savoir la botanique ; c'est la véritable occupation d'un corps ambulante et d'un esprit paresseux ; je ne répondrois pas que je n'eusse la folie d'essayer de l'apprendre, si je savois par où commencer. » (*Œuvres*. T. XI, p. 154.)

Le 2 décembre de la même année, il y revient : « Mes courses dans nos montagnes, si riches en plantes, m'ont donné du goût pour la botanique : cette occupation convient fort à une machine ambulante à laquelle il est interdit de penser. Ne pouvant laisser ma tête vide, je la veux empailler ; c'est de foin qu'il faut l'avoir pleine pour être libre et vrai, sans crainte d'être décrété. J'ai l'avantage de ne connoître encore que dix plantes, en comptant l'hysope ; j'aurai longtemps du plaisir à prendre avant d'en être aux arbres de nos forêts. » Lettre à M. Duclos. (*Œuvres* T. XI, p. 177.)

¹ Du 28 octobre 1764.

S'il ne se « transplante » pas, il continue avec ardeur ses randonnées pédestres : « Je reviens de longues courses que j'ai faites dans nos montagnes. » (Lettre à M. Deleyre, du 17 octobre 1764. *Œuvres*. T. XI, p. 164.)

² « Dans l'abyme de maux où je suis plongé, dans la dépendance où je suis de toutes choses, dans l'incertitude de ma santé, dans l'embarras des multitudes de visites qui me menacent, à peine puis-je répondre de moi d'un jour à l'autre. Qui sait si je ne seroi point forcé de me dérober pour respirer, pour dégonfler dans la solitude mon cœur étouffé d'ennuis. » (Lettre à M^{me} Boy de la Tour, du 20 janvier 1765.)

menaçantes amassées sur sa tête par les *Lettres de la montagne* vont éclater. Les malheureux jours qu'il passe « au milieu des tempêtes ¹ » et le « torrent de malheurs » qui l'absorbe ² ont définitivement écarté de ses pensées le chalet de Pierrenod. Son silence n'est que légitime, on le conçoit facilement. Cependant, M^{me} Boy de la Tour ne se décourage pas et entreprend une suprême tentative ³ auprès du persécuté, persuadée que cette solitude lui sera propice :

« Je voudrais que dans le beau temps vous essayassiez de l'air de la montagne, on me dit qu'elle serait fort en état de vous recevoir ; il me semble que là vous seriez bien tranquille et à l'abri des importuns ⁴. »

Ainsi, en mars 1765, on n'est guère plus avancé qu'en octobre 1762 ! En deux ans et demi, la situation n'a pas changé. Les attitudes sont les mêmes des deux côtés. M^{me} Boy de la Tour ne se lasse pas d'espérer et de faire miroiter devant les yeux du récalcitrant Jean-Jacques les perspectives d'existence les plus séduisantes s'il veut bien se résoudre à monter à Pierrenod, et Jean-Jacques ne se lasse pas de répondre

¹ Lettre à M. Dastier, du 17 février 1765. (*Œuvres*. T. XI, p. 220.)

² Lettre à M^{me} de Chenonceaux, du 6 février 1765. (*Œuvres*. T. XI, p. 211.)

³ Du 4 mars 1765.

⁴ La correspondance générale de Rousseau à cette époque est particulièrement pleine de jérémiades. La citation suivante est à ce propos typique : « Dans l'accablement où je suis, j'ai besoin de reprendre haleine ; j'ai besoin d'aller plus loin de Genève chercher quelques momens de repos ; car on ne m'en laissera nulle part un long sur la terre, je ne puis plus l'espérer que dans son sein. J'ignore de quel côté j'irai : il ne m'en reste plus guère à choisir. Je voudrais, chemin faisant, me chercher quelque retraite fixe, pour m'y transplanter tout à fait, où l'on eût l'humanité de me recevoir, et de me laisser mourir en paix. Mais où la trouver parmi les chrétiens ? La Turquie est trop loin d'ici. » (Lettre à M. Séguier de Saint-Brissson, janvier 1765. *Œuvres*. T. XI, p. 193.)

oui, tout en pensant non, ou, par des réticences habiles, de se dérober discrètement en acceptant et refusant tour à tour, ou refuse en acceptant, ou accepte en refusant. Chaque partie joue serré et nul ne veut abandonner une joute de courtoisie où l'amabilité le cède à la patience, les regrets aux espoirs jamais réalisés. Tout cela est du reste fort amusant à suivre. L'affection, la bienveillance et le dévouement tenaces d'une femme aux prises avec l'indécision et les hésitations perpétuelles de Rousseau. Ne discerne-t-on pas aussi dans cet échange de sentiments, d'une part, outre de l'affection, un peu de pitié, et de l'autre, mêlée à de l'amitié vraie, une nuance d'intérêt?

Cette lettre du 4 mars 1765 est la dernière dans laquelle M^{me} Boy de la Tour parle de Pierrenod. La première, on s'en souvient, était déjà un souhait : « Il faut espérer que vous serez là en paix » (4 octobre 1762). Celle qui clôt la série en est un aussi : « Il me semble que là vous seriez bien tranquille et à l'abri des importuns ! » Mais ces espérances, étendues sur l'espace de trente mois environ, et qui oscillent avec la régularité d'un balancier, trouvent ici leur terme. Rousseau, même convaincu des avantages réels qu'il retirerait en se fixant à Pierrenod, sinon définitivement¹, du moins pendant l'été, n'y séjourna jamais ; tout au plus y passa-t-il une ou deux nuits, — ce qui est une hypothèse. Il se contenta d'en parcourir les sentiers en flâneur ou en herborisateur. On se l' imagine très bien, promeneur solitaire, musant le long des bois, son herbier au dos et un bouquet de fleurs des champs à la main, oubliant dans ces moments

¹ Ce qui était dans ses intentions. Voy. plus haut.

d'abandon ses soucis et ses peines¹. Ou encore, le voici gravissant le chemin pierreux, en compagnie de ses fidèles amis de courses² : le colonel de Pury, Dupeyrou, Gagnebin, Clerc et d'Escherny, « petite troupe jasante et herborisante », en route pour le Creux-du-Van ou le Chasseron³. Peut-être même, — il n'en parle nulle part, mais on peut à la rigueur l'admettre, — qu'à l'occasion de la visite de M^{me} Boy de la Tour et de sa fille Madelon, à Môtiers, en août 1765⁴, Rousseau et ses amies se rendirent-ils à Pierrenod.

¹ A propos de l'excursion au Chasseron, d'Escherny écrit : « Et c'est dans ce temps-là même que Rousseau entretenait l'Europe de ses souffrances et de ses infirmités. Je ne l'ai jamais vu incommodé; il jouissait de la meilleure santé, il cheminait, gambadait comme on vient de le voir et mangeait de fort bon appétit.... Après la nuit passée sur le foin d'un chalet, d'Escherny continue : « Le lendemain matin, comme on se demandait suivant l'usage : « Avez-vous bien dormi? — Pour moi, dit Rousseau, je ne dors jamais. » Le colonel de Pury l'arrête et d'un ton leste et militaire : « Par Dieu, monsieur Rousseau, vous m'étonnez, je vous ai entendu ronfler toute la nuit; c'est moi qui n'ai pas fermé l'œil. » (F. Berthoud. *Op. cit.* p. 180 et 183.)

² Voy. F. Berthoud. (*Op. cit.*, p. 174 et sq.), les charmantes descriptions consacrées aux promenades de Rousseau.

³ Il avait encore une autre façon de faire du *footing* : M^{lle} Julie de Bondeli, qui rencontra Rousseau à Neuchâtel, écrit le 3 juillet 1765 : « Rousseau est souvent à Neuchâtel; il s'amuse à faire des *Emiles* : il prend pour cela des hommes de 36 à 40 ans, qui jamais n'ont fait deux lieues de chemin à pied; il les fait courir comme des lévriers. » (Usteri et Ritter. *Correspondance de J.-J. Rousseau avec Léonard Usteri*. 1910, p. 146.)

⁴ On peut avec certitude situer cette visite dans les derniers jours du mois. La lettre de Madelon Boy de la Tour, dont il est question plus bas, a été évidemment écrite le lendemain ou le surlendemain de la visite à Jean-Jacques. A son ton, on ne peut s'y méprendre. M. Ph. Godet et M. Boy de la Tour, qui la publièrent pour la première fois (*Op. cit.*), ajoutent en note (p. 213, n° 1) : « Doit être du 1^{er} septembre puisque c'est le dimanche 8 que Rousseau quitta Môtiers. » Le même jour, M^{me} Boy de la Tour et sa fille arrivaient à Yverdon, — venant de Môtiers. A ce propos, je relève dans Usteri, *Briefwechsel* (p. 44), une petite inexactitude que je signale en passant. Le 11 septembre 1765, Daniel Roguin mande à Rousseau : « M^{me} et M^{lles} Boy de la Tour, mon bien cher amy, seroient (?) arrivées ici (*von Lyon, wo sie wohnten*) dimanche au soir en bonne santé.... » Il est certain que ces dames n'arrivaient pas de Lyon, mais bien de Môtiers, après avoir probablement passé quelques jours au Bied, à Colombier, chez leur amie, M^{me} de Luze.

Toute réflexion faite, cela est peu probable. Il semblerait, en effet, impossible qu'on passât sous silence une excursion si chère à tous, sans compter que M^{me} Boy de la Tour, qui n'était pas retournée sur « sa montagne » depuis la lointaine journée du pique-nique ¹ aurait pu tenir à se rendre compte des travaux faits dans sa ferme et visiter l'appartement aménagé pour Rousseau. Et Madelon Boy de la Tour qui, peu de jours après le voyage de Môtiers, écrit à Jean-Jacques une lettre ², en somme très tendre, n'y fait aucune allusion.

Le 8 septembre 1765, Jean-Jacques quittait Môtiers dans les circonstances qu'on sait, mais dont on ne saura jamais l'exacte version ³ — pour l'île de Saint-Pierre, et la petite histoire de Pierrenod dans la vie de Rousseau est terminée.

* * *

Jean-Jacques, cependant, malgré ses pérégrinations sans fin, ne se détachera jamais de ses amies neuchâteloises. Non seulement il leur demeurera fidèle, mais il étendra ses sentiments jusqu'à leur troisième génération. C'est, en effet, pour Madeleine Delessert ⁴, fille aînée de Madeleine Delessert-Boy de la Tour ⁵ et petite-fille de M^{me} Boy de la Tour-

¹ En août 1762.

² Cette lettre est datée de Colombier, dimanche septembre 1765.

³ On consultera à ce propos avec fruit, le travail très documenté de M. Maurice Boy de la Tour (*Op. cit.*, p. 24 à 32), qui expose d'une façon précise et définitive la « catastrophe » de Môtiers, ses légendes, ses variantes et les controverses engagées à son sujet.

⁴ Marguerite-Madeleine (1767-1839), épousa J.-A. Gautier (de Genève). Rousseau l'appela parfois « Madelon », comme sa mère. Son frère, Benjamin Delessert, botaniste émérite, légua à Genève son important herbier connu sous le nom de : « Herbier Delessert ».

⁵ La « Madelon » ou la « Cousine » de Rousseau.

Roguin, que Rousseau écrivit les *Lettres sur la Botanique*¹. La dernière lettre de Rousseau à M^{me} Boy de la Tour qui nous soit parvenue est datée de Paris, le 18 janvier 1773², et à sa fille Madelon Delessert, de Paris, le 8 mars 1776. Quoique dans ce billet rien ne rappelle Pierrenod, je le cite. Il est empreint d'une telle bonté et unit si bien dans cette preuve d'affection ces deux femmes aimantes et dévouées, qu'on ne peut s'empêcher d'être heureux de voir se terminer à cette page, qui a la lumière d'une amitié enfin sûre d'elle-même et déliée de toutes contingences matérielles, cette longue correspondance dont le ton n'eut pas toujours une telle sérénité.

« Votre lettre, chère Cousine, est venue à propos et m'a fait un grand plaisir. Ne doutez jamais que votre sincère amitié ne me soit toujours précieuse. Jamais, en fait d'amitié et de sincérité, Rousseau ne fut en reste avec personne. Et il ne voudrait pas commencer par vous. Je vous aimerai toujours, quoi qu'il arrive, vous, votre bonne maman, vos aimables sœurs, et tout ce qui vous appartient, quand même ce ne serait pas un retour. Bonjour, Cousine, ménagez-vous et faites-moi donner de bonnes nouvelles quand il en sera temps³. »

¹ Voy. Ph. Godet et M. Boy de la Tour. (*Op. cit.*)

Rotschild confond la mère avec la fille quand il déclare (*Op. cit.*, p. 298) que ce fut à l'intention de Madeleine Boy de la Tour que Rousseau composa ses *Lettres élémentaires sur la Botanique*. C'est une erreur qu'il convient de rectifier.

² Faguet (*Op. cit.*, p. 325) date cette lettre du 13 janvier ; mais c'est évidemment une coquille typographique. A propos du chapitre qu'il consacra à M^{me} Boy de la Tour (*Op. cit.*), il est étonnant que le grand rousseauiste ait laissé dans l'oubli la correspondance qu'échangea Jean-Jacques avec « l'adorable Madelon », devenue M^{me} Delessert, et dont les *Lettres sur la Botanique* ne sont qu'un fragment. Parues comme inédites dans la *Revue des Deux-Mondes*, de septembre et octobre 1908, et publiées en volume en mai 1911 (Philippe Godet et Maurice Boy de la Tour *Op. cit.*), Faguet ne pouvait pas ignorer ces lettres. Sans doute, eût-il, avec son don génial de synthétiser un caractère, crayonné un délicat pastel de la charmante Madelon, dont la place était tout indiquée en marge des *Amies de Rousseau*.

³ Citée par Ph. Godet et M. Boy de la Tour. (*Op. cit.*, p. 179.)

Rousseau mourait deux ans plus tard (1778), et M^{me} Boy de la Tour-Roguin s'éteignait à son tour le 13 septembre 1780, à Yverdon.

* * *

Les *Confessions* sont muettes sur les pittoresques épisodes du séjour au Val-de-Travers. Cette lacune ne signifie pas que Jean-Jacques les exila à jamais de sa mémoire. Au contraire ! Lorsque, retiré en Dauphiné ou installé à Paris et déambulant dans les rues bruyantes de la ville immense, ses souvenirs surgiront, ses lointaines impressions se réveilleront. Mélancolique, il reverra défiler dans le clair-obscur de son âme les paysages qu'il aima, avec, pour musique de scène, si l'on peut dire, la mélodie du vent dans les sapins de Pierrenod. Sa *Correspondance* ¹ et les *Rêveries* ² font foi de ces réminiscences. Mais si sa pensée, errant dans le passé, s'arrêta avec précision sur Pierrenod, il n'écrit plus ce joli nom nulle part, sinon une fois. La grâce d'une fleur voulut cette évocation. On trouve, en effet, au chiffre 43 du *Petit herbier pour Mademoiselle Julie Boy de la Tour* ³, l'indication

¹ A propos d'un récit d'herborisation au Mont-Pila, en Dauphiné, Rousseau, se souvenant de ses promenades au Creux-du-Van et à Brot (village voisin des gorges de l'Arcuse), écrit : « Il me semble que, malgré la pluie, nous n'étions point maussades à Brot, ni les uns ni les autres.... (Ici) la montagne est fort triste, inculte, déserte, et n'a rien de l'admirable variété des montagnes de la Suisse. » Lettre à Dupeyron, de Monquin, le 16 septembre 1769 (citée par F. Berthoud. *Op. cit.*, p. 190).

² On lira dans la « VII^e promenade », une nette et émouvante description de la Robaila, site du Jura, ainsi que des souvenirs de la fameuse course au Chasseron racontée par d'Escherny.

³ « Cet herbier, offert en 1833 à la Bibliothèque de Zurich, par Henri Faeszy de cette ville, et sa femme, Julie de Willading, fille de M^{me} Julie de Willading, née Boy de la Tour (1751-1824), n'a pas été fait à Môtiers-Travers comme le croyaient les donateurs, mais à Paris.... Lors de son dernier séjour à Lyon (avril-juin 1770,

suivante : « La Pyrole. Abondante à Môtiers, en montant à Pierrenou. — *Pyrola rotundifolia* ¹. »

* * *

Pierrenou! Dans le décor bucolique où rien n'a changé, la ferme existe toujours et « le petit appartement sur la montagne » a été respecté ². Le rez-de-chaussée comprend le logement du fermier, l'étable et les dépendances, et le premier, la grange. On y accède par un plan incliné de terrain. « Le couple de chambres » occupe le fond de la grange : une chambre à coucher et, d'angle, une salle à manger. Les boiseries sont claires, les meubles rustiques ; les fenêtres prennent jour, d'un côté sur le pâturage, et de l'autre, au couchant, sur les pentes boisées qui descendent vers Môtiers. Une bonne odeur de foin, exhalée du fenil contigu, est dans l'air. On la respire avec délices, tant elle s'harmonise au pittoresque du lieu. C'est bien la retraite idéale rêvée par M^{me} Boy de la Tour

Jean-Jacques y vit à maintes reprises la famille de son excellente amie, M^{me} Boy de la Tour. En herborisant à la Croix de Vacques avec Julie, la seconde fille, qu'il appelait *ma tante, ma petite tante, ma bonne vieille tante*, il lui promit un herbier... Deux ans après, le 16 avril 1772, « honteux d'un si long retard », il annonce que l'herbier est enfin terminé...

« Il ne faut pas confondre, comme on l'a fait, cet herbier avec un autre, d'environ 200 plantes, destiné à la nièce de Julie Boy de la Tour, la petite Madeleine de Lessert, née en 1767, pour laquelle Rousseau écrivit les *Lettres sur la Botanique*, adressées à sa mère. Ce second herbier, envoyé le 28 mai 1774, appartient aujourd'hui à M^{me} la baronne Bartholdi (décédée il y a quelques années), petite-fille par son père et arrière-petite-fille par sa mère de M^{me} de Lessert, née Boy de la Tour (1747-1816), que Rousseau, en 1768, déclarait être « la meilleure ainsi que la plus aimable des filles, des femmes, des sœurs, des nourrices et des amies ». Théophile Dufour, *Annales J.-J. Rousseau*. T. II, 1906 (p. 187 et seq).

¹ *Annales J.-J. Rousseau. Op. cit.* p. 264 et n° 2).

² On écrit maintenant « Pierrenod ». Le domaine, qui n'est jamais sorti de la famille, appartient aujourd'hui à M. Maurice Boy de la Tour, à Neuchâtel, arrière-petit-fils de M^{me} Boy de la Tour-Roguin.

pour Jean-Jacques. De loin en loin, dès l'éclosion du printemps, on pousse les contrevents et « le petit appartement » s'anime. But d'excursion, pique-nique, et l'automne, rendez-vous de chasse. Mais nul étranger profane ne l'habita jamais.

Parfois, quelque fervent admirateur de Rousseau fait le pèlerinage de Pierrenod. Il frappe à la porte de la ferme ; on lui ouvre les chambres, où le passé inviolé prolonge son rêve, et accoudé à la fenêtre, il réclame au site romantique l'âme du Promeneur solitaire. Cette âme, tout le paysage la lui restitue, depuis la borne-frontière, toujours debout, la même qui assombrit les premières pages de « l'œuvre de ténèbres », jusqu'à cette verte clairière qu'on voit, de l'autre côté de la vallée, dans les sapins noirs, près de Mon-Lési¹, la *Combe des ris et des jeux*.

CHARLES GOS.

¹ Résidence d'été du colonel de Pury, l'ami de Rousseau. Rousseau fréquenta beaucoup cette maison, qu'il compare pompeusement, dans une lettre à Dupeyron (*Œuvres*, T. XI ; du 2 septembre 1764), « à une espèce de Mont-Olympe ». Mon-Lési appartient encore aujourd'hui à la famille de Pury.



Correspondance.

Nous avons reçu de M. Gaston Deschamps la lettre suivante :

« Monsieur le rédacteur en chef,

» La *Bibliothèque Universelle et Revue Suisse* a publié, dans sa Chronique allemande d'octobre 1922, une critique de l'ouvrage que M. Louis Reynaud, professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand, vient d'écrire sur *l'Influence allemande en France au XVIII^{me} et au XIX^{me} siècle*. L'auteur de cette chronique, M. Guillard, m'ayant mis en cause à propos de cet ouvrage, pour me reprocher d'avoir « proclamé que la bataille de la Marne a été, non seulement la victoire de l'armée française sur l'armée allemande, mais encore la victoire de l'enseignement classique sur l'enseignement moderne », je prie votre distingué collaborateur de vouloir bien me dire dans quel livre de moi, dans quel discours, dans quel article se trouve cette proclamation.

» Puisque M. Guillard, dans la même chronique, fait avec raison l'éloge des « bonnes méthodes scientifiques, » il ne me refusera pas cette référence, sans laquelle je ne puis engager une discussion utile.

» Je sais, monsieur le Rédacteur en chef, que je puis compter sur votre parfaite courtoisie pour l'insertion de cette lettre, et je vous prie d'agréer l'assurance de ma considération la plus distinguée.

» Signé : GASTON DESCHAMPS. »

Informations prises, nous avons fourni le renseignement désiré à M. G. Deschamps qui insiste néanmoins pour que nous publiions sa lettre. Nous lui donnons volontiers cette satisfaction en lui faisant remarquer, une fois encore, qu'une simple question n'explique rien et qu'une rectification positive aurait eu beaucoup plus de signification. Le texte qui avait frappé M. Guiland est formel, le voici :

« Comment, par exemple, ne pas trouver légèrement ridicule l'excès où s'est laissé entraîner M. Gaston Deschamps. Celui-ci a proclamé (je n'invente rien) que la bataille de la Marne avait été non seulement la victoire de l'armée française sur l'armée allemande, mais encore la victoire de l'enseignement classique sur l'enseignement moderne. Il est regrettable qu'un universitaire distingué lance des formules aussi absurdes et il est fâcheux qu'une assemblée les applaudisse ; à quoi sert donc l'étude des lettres anciennes si un mandarin de l'École normale supérieure se montre à ce point dépourvu de l'esprit de finesse et de tout sens du ridicule ? Le même M. Deschamps et d'autres orateurs, avant et après lui, ont également eu tort d'accuser l'Université de France d'avoir subi l'influence des méthodes allemandes après 1870 : c'est un cliché qui obtient toujours un succès facile, mais qui n'en est pas meilleur pour cela. En réalité on a emprunté aux Allemands des méthodes qui sont universelles, dont certaines avaient même été autrefois créées par des savants français et dont l'oubli avait causé vers le milieu du XIX^{me} siècle une évidente décadence dans le haut enseignement. Il est possible qu'on ait parfois été trop loin dans cette voie ; mais l'inconvénient de quelques excès fut infime en comparaison de l'avantage certain qui résulta des réformes introduites. On se montre actuellement très injuste, dans certains milieux, à l'égard des hommes qui, sous la troisième République, ont renoué l'Université et qui avaient été précédés dans cette entreprise féconde par un grand ministre du second Empire,

Victor Duruy. Cette œuvre demande à être constamment mise au point, mais il serait insensé de s'attaquer aux bases mêmes de l'édifice.»

Ces lignes sont tirées du *Journal de Genève*. Le correspondant du *Journal de Genève*, auteur de ce texte, nous cite, lui aussi, sa source. C'est le *Journal Officiel* français du 17 juin 1922. N° 70. Compte rendu de la Séance de la Chambre du 16 juin, Page 1848, colonne 3. Et plus particulièrement ce passage de discours de M. G. Deschamps :

« Mais, messieurs, qu'est-ce que la Marne ? Que sera cet événement plus tard, dans l'histoire, lorsqu'on apercevra, aux perspectives du passé, les grandes forces morales qui se sont manifestées sur le champ de bataille des nations ? Je dis que c'est l'antagonisme du réalisme allemand et de l'humanisme français. L'humanisme français a vaincu et la liberté a été sauvée... »

Nous espérons avoir répondu entièrement au désir de M. Gaston Deschamps.

La Rédaction.





Lettre de Paris.

Ouverture des hostilités électorales.— La naïve opinion des bonnes gens. — De l'excellence de l'autorité d'un chef rigoureux en démocratie.

15 novembre.

Au mois de mai 1924, le peuple français choisira des hommes dévoués, savants et vertueux et leur confiera le soin de faire les lois. Mais les hommes vertueux, savants et dévoués sont si nombreux en France que, déjà, le peuple les voit en foule étaler leur dévouement, leur science et leur vertu. Des orateurs employant un langage habile et sonore, vont par les provinces et offrent aux bons habitants leurs mérites, non sans charitablement les mettre en garde contre les offres captieuses et suspectes des orateurs rivaux. Les journaux s'emplissent de proclamations, de dénonciations. La guerre partisane est ouverte ; les campagnes électorales ont commencé.

De bonnes gens jugent que tout de même, c'est un peu trop tôt. L'opinion des bonnes gens n'influe jamais sur ces sortes d'affaires. Les bonnes gens sont ceux qui accomplissent leur besogne ordinaire avec un zèle régulier. Ils n'entendent rien à la politique ; leur candeur et leur bonne volonté leur inspirent cette illusion : si chacun remplissait modestement son devoir, la somme de ces efforts serait avantageuse pour la société. C'est une conception prosaïque et qui se prête mal aux développements oratoires. L'avis des bonnes gens est donc négligeable jusqu'au jour des élections ; mais alors, consultant seulement leur conscience, les bonnes gens élisent le candidat qui leur semble être le plus sage ou le moins fou. Ils se trompent du reste souvent ; car la sagesse qui s'exprime dans les harangues et sur les affiches est presque toujours exemplaire. Mais l'âme des candidats est tortueuse comme

ces villes orientales aux ruelles ombreuses et enchevêtrées où le promeneur innocent évite rarement de s'égarer.

Les bonnes gens de France sont portés à croire qu'ils se sont égarés en 1919, quand ils ont élu les députés que nous voyons présentement agir et surtout que nous entendons parler. La Chambre d'aujourd'hui a déçu bien des citoyens. Après la guerre, ils pensaient qu'une ère de paix et de prospérité allait fleurir. Ils en sont encore à considérer cette heureuse tranquillité comme une terre promise et se demandent s'ils ne sont pas le jouet d'un mirage. Et ils soupçonnent timidement leurs représentants au Parlement de les avoir trompés ou plutôt de s'être trompés eux-mêmes. Leur méfiance n'est point injuste. Le Parlement français n'a pas fait une œuvre merveilleuse ou seulement utile depuis plus de deux années qu'il légifère. Mais c'est trop demander sans doute à des législateurs qui doivent leur élévation à leur éloquence élégante ou vulgaire, sincère ou jouée. Comme toutes les réunions d'hommes, un parlement a besoin d'être instruit et dirigé. Le Parlement français a été abandonné à lui-même depuis 1919.

Sans doute, la loi proclame que le pouvoir législatif est souverain. Cette formule nécessaire n'est qu'une formule. Il fallait discipliner les gestes et les paroles de six cents orateurs : on a donc décrété qu'ils seraient maîtres de leurs desseins, dans l'espoir de leur inculquer la « notion des responsabilités ». Or les responsabilités ne se partagent point en six cents parts égales. Enfermés dans l'enceinte des formules solennelles et honorifiques, nos parlementaires devraient ne pouvoir s'agiter et même rugir que selon le gré d'un gouvernement clairvoyant, renseigné, résolu. A la vérité, ils errent dans leur cage comme bêtes de cirque qu'un dompteur négligerait de faire « travailler » ainsi qu'on parle style de ménagerie.

Dans une démocratie parlementaire, l'autorité doit être à la fois plus subtile et plus rude que dans une autocratie. Soumis constamment au désaveu de ceux qui lui confèrent le pouvoir, le chef démocrate doit être plus énergique, plus

sévère, qu'un monarque omnipotent. Les fautes de celui-ci pourraient rester longtemps secrètes ou ne soulever d'autres sanctions que celles de la catastrophe finale — châtement d'ordinaire tardif et plus dangereux que le mal. La puissance éphémère du Démocrate n'est féconde que si elle est immédiatement sensible et rigoureuse. Les seuls « bons tyrans » sont ceux dont la souplesse et la force subjuguent les peuples en les lassant s'imaginer qu'ils se gouvernent eux-mêmes. Demos aime la tyrannie comme la plante aime le mur le long duquel elle se développe et dont les aspérités lui sont un soutien.

Le peuple français se plaint maintenant d'être mal servi parce qu'il est mal commandé. Saura-t-il, en 1924, mettre de l'ordre en sa maison ? Non, si, d'ici là, la maison ne s'aménage pas convenablement d'elle-même, c'est-à-dire si un démocrate audacieux et stoïque ne remet pas les choses en place.

JEAN LEFRANC.

Chronique allemande.

Les Mémoires de Guillaume II. — Un homme peint par lui-même. — Mensonge, couardise et perfidie. — Moi au-dessus de tout. — L'ingratitude d'un souverain. — Ce qu'on pensait en France à l'avènement de Guillaume II. — Un curieux livre d'Edouard Rod. — Jugements de Treitschke, de Sybel, de Quidde, et de Maximilien Harden. — Thomas Mann et la République allemande.

L'actualité veut que je parle des *Mémoires* de Guillaume II. Je me serais bien passé de m'occuper de cette élucubration prétentieuse qui n'apprend rien sur les événements et dont la portée n'a d'égale que la suffisance de l'auteur. Mais je vois là une occasion de faire le portrait de ce singulier monarque, car il s'est peint là de façon si mirifique qu'on ne peut résister au plaisir de reproduire ses traits.

Le *Temps* de Paris, qui n'y va pas par quatre chemins, appelle ces *Mémoires* les *Mémoires* d'un sot. Je dirais que ce sont

surtout les mémoires d'un fat et d'un enflé. Guillaume II avait foi en son génie propre et jamais il n'eut l'idée qu'il pouvait s'être trompé. Présomptueux et vain, croyant avoir la science infuse, il était sûr d'avance, dans toute discussion, de l'emporter sur ses contradicteurs et il ne se donnait pas la peine même de préparer son attaque et d'étayer ses contradictions sur une argumentation serrée et logique. Tel on le retrouve dans ses *Mémoires* avec une légèreté et une suffisance qui semblent encore accrues. Ce manque de jugement et ce déséquilibre d'esprit se doublent chez ce personnage d'une tendance au mensonge et à la dissimulation qui, avec le temps, prennent des proportions effrayantes. L'empereur Frédéric disait déjà de lui lorsqu'il était enfant : « L'ennui avec Guillaume, c'est qu'il ne peut jamais dire la vérité, même à lui-même ». Dans ses *Mémoires*, les erreurs volontaires ou involontaires foisonnent ; tous les faits sont dénaturés ; ceux qui seraient accablants pour l'homme sont passés sous silence et toujours les informations sont fragmentaires, de source suspecte et présentées comme preuves décisives ; s'il fait des citations, celles-ci sont ordinairement tronquées, incomplètes ou changées intentionnellement. La chose est particulièrement sensible dans les premiers chapitres consacrés à Bismarck et qui sont les plus faibles. Quelle revanche prend le chancelier de fer dans son dernier volume des *Pensées et souvenirs* ! Il semble qu'il les ait écrits pour réfuter d'avance les mensonges de son ex-maître. Jamais réquisitoire plus vengeur n'a été dressé contre un souverain infatué de lui-même et ingrat ! Relisez cette lettre qui s'y trouve et adressée par l'empereur Frédéric à son chancelier. « Sa culture est encore remplie de lacunes et manque de base nécessaire ; le peu de maturité de mon fils aîné joint à sa tendance à la présomption et à la vanité, me font trouver dangereux de le mettre dès maintenant en contact avec les problèmes de la politique étrangère. »

Et c'est précisément ces problèmes de politique étrangère que Guillaume II, livré à ses propres lumières, se fait fort de résoudre. On peut suivre dans ses *Mémoires* pas à pas toutes ses erreurs et toutes ses fautes. Il se vante, par exemple, d'avoir

toujours ménagé la Russie pour sauvegarder l'alliance, chère à son grand-père et à Bismarck, mais il omet de parler de la lettre qu'il écrivait le 10 mai 1911 : « Il est vraisemblable que la Russie ne se laissera pas longtemps isoler de notre ennemi né et que toutes deux déchaîneront la guerre quand, des deux côtés, les armements leur paraîtront suffisamment avancés pour pouvoir nous détruire impunément. » Est-elle aussi piteuse l'attitude qu'il prend à l'égard de l'Angleterre ! Jamais par ses propos ou ses actes il n'a voulu éloigner l'Allemagne du pays de sa mère. Il oublie seulement de dire qu'aux offres d'alliance de Salisbury en 1895 et de Chamberlain en 1898, il répondit toujours par des refus obstinés. Si encore il avait le courage de prendre la responsabilité d'actes de notoriété publique, comme la dépêche au président Krüger ou son voyage à Tanger ! La dépêche, à l'en croire, n'émana point de lui ; elle lui fut imposée par ses conseillers ; quant au débarquement sur le sol marocain, c'est Bülow qui l'y contraignit. Et il répète la même histoire à propos de l'envoi de la *Panther* à Agadir et de bien d'autres choses qui sont fâcheuses pour sa mémoire. Guillaume II n'est pas seulement menteur, il est aussi couard et lâche.

A ces défauts se joint une perfidie dont on trouve plusieurs preuves dans ces *Mémoires*, celle par exemple qu'il aurait rendu un service signalé à la Grande-Bretagne en 1900 en l'avertissant que la Russie et la France avaient fait à lui, Guillaume, la proposition de se joindre à lui pour l'attaquer. Ce qu'il ne dit pas, c'est la condition qu'il mit à cette coopération, à savoir que la France devait se lier à lui par un traité, ce qui eût équivalu à la reconnaissance de l'annexion de l'Alsace-Lorraine.

Ce qui ressort surtout de ces *Mémoires*, c'est la haine de la puissance anglaise et l'on voit que ce sentiment fut essentiellement le mobile de la politique étrangère de Guillaume II. Depuis le jour où, jeune prince, il disait à son précepteur français : « Quand le casque à pointe et le pantalon rouge marcheront d'accord, gare à Carthage ! », jusqu'au jour où, selon le mot de Bülow dans ses *Mémoires*, il affirmait que la

politique allemande devait être celle que Rome avait eue dans le monde antique. Guillaume II ne varia jamais dans son plan : fonder la grandeur mondiale de l'Empire allemand sur les ruines de la puissance britannique : c'est là, et pas ailleurs, qu'il faut chercher les origines de la guerre de 1914.

Et pourtant, ce souverain qui ne manquait aucune occasion de parler de la poudre sèche et de l'épée effilée, s'efforce dans ses *Mémoires* de prouver qu'il fut toujours un homme pacifique. Ce mensonge vaut celui de son amour pour les classes laborieuses et de son sincère désir d'améliorer leur situation par l'octroi de lois sociales dont il aurait été seul à prendre l'initiative. Il oublie que ce qu'il réclamait avant tout de l'ouvrier, c'était une obéissance absolue à ses ordres. Qu'on se souvienne des paroles qu'à la même époque, — c'était lors de la prestation du serment des recrues, le 23 novembre 1891, — il prononçait : « Il peut arriver qu'il vous faille tirer sur vos propres parents, sur vos frères, alors atteste^z votre fidélité en sacrifiant votre sang. »

Une autre chose dont Guillaume tient à se disculper, c'est son autoritarisme. A l'entendre, il aurait toujours été un modèle du souverain constitutionnel, profondément respectueux de la Charte accordée à son peuple. C'est pourtant lui qui, dès les débuts de son règne, rappelait à tout propos la formule du despote latin : « *Sic volo, sic jubeo : suprema lex regis voluntas.* »

La chose qui afflige le plus dans ces *Mémoires*, c'est l'ingratitude de Guillaume II à l'égard de tous les hommes qui le servirent. On pourrait à la rigueur comprendre la chose pour Bismarck qui, en certaines occasions, se montra intraitable et fit toujours acte d'autorité vis-à-vis de son souverain, mais les autres, ne furent-ils pas toujours humbles et soumis : Caprivi, par exemple, dévoué et qui s'inclinait devant la volonté du maître; Hohenlohe qui ne trahit jamais l'homme de bon ton et fut plein de dignité; Bülow qui était souple et déferent; Bethmann-Hollweg qui était la discrétion même et qui, serviteur dévoué dans les mauvais jours, n'hésita pas à assumer les responsabilités les plus lourdes. Vous vous imaginez sans

doute que le souverain reconnaissant de ces services rend justice à ces hommes qui mirent leur honneur à le servir? Que vous êtes naïf! Guillaume ne leur reconnaît aucun mérite et insiste surtout sur leurs faiblesses ou leurs défauts : Caprivi n'était qu'un entêté et un vaniteux; Hohenlohe, un ignorant en matière de politique étrangère; Bülow, un brutal qui détruisit les relations de confiance et d'amitié avec le souverain; Bethmann-Hollweg, un doctrinaire, avec une forte tendance à l'esprit dominateur, « lequel dans les discussions prenait une forme obstinée et pédante et lui valait bien le surnom de *Gouvernante* ou de maître d'école qu'on lui donnait à la Cour. »

Parmi toutes les pages qu'on a écrites en Allemagne sur l'absence de valeur historique des *Mémoires de Guillaume II*, celles qui me semblent les plus judicieuses sont les *Notes marginales* que le correspondant de la *Nouvelle Gazette de Zurich* à Berlin, M. Herold, a adressées à ce journal. Elles constituent le témoignage le plus accablant sur l'incapacité du souverain, ses folies et sa responsabilité dans le cataclysme mondial. Je recommande tout particulièrement les pages de « l'Empereur soldat », celles sur les idées de Guillaume II en matière beaux-arts, littérature et religion, qui sont pleines de fine ironie. Pour ce qui concerne la responsabilité de Guillaume II dans les origines de la guerre de 1914, M. Herold veut bien admettre que l'empereur n'avait pas le désir de troubler la paix, mais, ajoute-t-il « par son dilettantisme théâtral, par son absence de sagesse politique et par son regard borné, c'est lui incontestablement qui rendit possible cette guerre, ainsi qu'en témoignent surabondamment ses mémoires ». A ce propos, M. Herold rapporte des conversations fort intéressantes qu'il eut avec un haut fonctionnaire de la Chancellerie. M. d'Holstein, lequel l'honorait de sa confiance. Cet homme, grand admirateur de Bismarck, dont il fut le disciple le plus fidèle et le plus intelligent, consentit à rester à la Chancellerie après la disgrâce de son chef : il considérait comme un devoir patriotique de le faire. On l'en blâma dans les cercles bismarckiens. M. Herold au contraire, l'ayant félicité en montrant tous

les avantages que la politique allemande pouvait en retirer. M. Holstein lui en sut gré et le fit volontiers confidant de sa pensée. Par M. Herold nous savons que cet esprit droit et supérieurement intelligent avait en très petite estime son souverain dont il reconnaissait l'incapacité politique. Vainement Guillaume II essaya de l'attirer à lui : Holstein sut résister à toutes les câlineries. Il ne consentit même jamais à assister aux fêtes de la Cour, donnant pour prétexte « qu'il ne possédait pas de frac. » Guillaume II était furieux, mais Holstein n'en avait cure. Dans l'intimité il parlait sans ménagements du dilettante couronné qui menait son pays aux abîmes. Il prédit la guerre avec l'Angleterre et annonça à M. Herold qu'un jour ou l'autre la construction de la formidable flotte allemande déchaînerait un conflit mondial.

Voici la conclusion de ces *Notes marginales* : « Tout compte fait, le livre de l'ex-empereur, littérairement parlant, est ennuyeux ; au point de vue politique, il est sans valeur et l'historien ne peut rien en tirer ; par contre il est intéressant pour la psychologie de l'homme dont il nous donne une image vivante. Dans le portrait qu'il nous trace de lui, l'exilé de Doorn essaie de se faire passer pour un homme méconnu. Il eût mieux servi sa cause auprès des légitimistes de son pays en gardant le silence et surtout en ne convolant point une seconde fois. Son second mariage leur est encore plus pénible que la publication de ses mémoires. »

En lisant ces *Mémoires de Guillaume II*, je ne pouvais m'empêcher de songer aux espérances qu'éveilla le souverain à son avènement au trône. J'ai encore très présente à l'esprit l'impression qu'il produisit en France. On n'était pas hostile à Guillaume II, surtout après la chute de Bismarck qu'on considérait comme le grand ennemi du peuple français. Jules Simon, délégué français au Congrès international convoqué à Berlin pour s'occuper des lois sociales, fut même sous le charme. On entendait dire alors à Paris : « Guillaume II est un homme intelligent qui a des idées personnelles dans tous les domaines et qui fera du neuf. » Le vieux Renan qui, en 1894, avait déjà un pied dans la tombe, écrivait dans la

préface du dernier volume qu'il publia, *Feuilles détachées* : « Quel sera le développement du germe intérieur de l'empereur Guillaume II ? Qu'advient-il des conflits des nationalités européennes ? Quel tour prendront les questions sociales ?... Hélas ! je mourrai avant d'avoir rien vu de tout cela. »

Evidemment, Renan n'attendait pas que du mal de cet avènement. D'autres écrivains en attendaient beaucoup de bien. Tel fut, par exemple, Edouard Rod qui, en 1893, écrivit sans signature des articles dans le *Correspondant* sur l'*Empereur allemand* qu'il réunit plus tard en volume¹. Ces articles sont dithyrambiques. Rod ne cache pas son admiration pour l'homme et les espoirs qu'il fonde sur son règne. Il trouve ses « harangues belles, pleines de sens, avec un bonheur inattendu d'expression ». Il croit à l'intelligence du jeune souverain et surtout à sa force de caractère. « Guillaume II, dit-il, est un caractère ; ce qui domine en lui c'est la volonté, il prend tout au sérieux. »

Il est curieux aussi de voir Rod, dont le jugement littéraire et artistique était si fin, parler avec chaleur du sens artistique de Guillaume II. Chose plus étonnante encore, il vante « ses qualités de cœur ». Il est intéressant de reproduire la conclusion de son livre : « Nous avons cru, dit-il, trouver en Guillaume II, tel qu'il se dessine actuellement à nos yeux, un accord entre les facultés de la volonté et celles de l'intelligence qui annonce un monarque dont le règne, quelles qu'en puissent être les péripéties, ne sera probablement pas indifférent. Dans le fait, il a déjà conquis dans la galerie des souverains de notre Europe contemporaine, une situation personnelle importante. Ses allures primesautières, ses décisions rapides, ses actes spontanés, ses discours substantiels et hardis, toute sa manière d'être, enfin, qui fait si bon marché des lentes, pédantes et tâtonnantes habitudes des chancelleries, ont causé quelque effarement et en causent encore... Mais en somme Guillaume II a su inspirer la confiance. »

¹ *L'empereur allemand*, Paris, Perrin, 1893.

Comme les écrivains allemands voyaient alors plus clair en Guillaume II ! Il est intéressant de constater que tous les historiens de la vieille école, Sybel et Treitschke à leur tête, ne se faisaient aucune illusion sur l'homme : à défaut d'autre chose, le renvoi de Bismarck aurait suffi à les éclairer. Un historien démocrate, le professeur Quidde, publia alors un mordant pamphlet *Caligula*, où Guillaume II était persiflé d'amusante manière. Théodore Barth, le directeur de la revue libérale *Die Nation*, écrivit aussi un article spirituel et méchant : « Il nous faut un bouffon. » Je note enfin Maximilien Harden qui, dans un feuilleton retentissant de la *Gazette de Francfort*, commenta en un charmant apologue l'adage : « La parole est d'argent et le silence est d'or ». Le spectacle que donne actuellement l'empereur à Doorn montre que l'homme est resté le même. L'infortune ne l'a pas changé et il reste toujours le grand cabotin qu'il fut au cours de son règne, alors qu'il se drapait dans sa grandeur impériale en costume de héros wagnérien. Que dit aujourd'hui son peuple, qui est dans la misère, du déploiement de luxe de ses secondes noces, de la rivière de diamants, de la vaisselle d'or massif, du casque à pointe et du grand uniforme de général ? Décidément, Guillaume II n'est qu'un pauvre sire !

Et, pendant ce temps, la République allemande mène une misérable vie. Elle n'est point aimée du peuple, cette République née de la défaite. On compte ses adhérents dans le pays : ce sont les socialistes et quelques démocrates égarés dans les Etats du sud. Encore tous les Etats du sud ne sympathisent point avec le gouvernement de Berlin : la Bavière fait bande à part et même il y souffle un tel vent de réaction que des esprits inquiets y voient déjà surgir l'orage qui balayera la République. Ne soyons pas si pessimistes et imitons l'exemple de Thomas Mann, qui vient de nous dire que dans le chaos actuel, l'Allemagne désemparée pourrait bien trouver son salut dans l'essai loyal de la République. Eh oui, l'auteur du *Buddenbrooks*, qui récemment encore, dans ses *Considérations d'un homme apolitique*, se posait en adversaire du régime

démocratique, ne croit pas qu'une nouvelle révolution — une révolution de droite — pourrait faire le bonheur du peuple allemand : il l'a dit aux étudiants de l'université de Francfort en un discours que reproduit la *Neue Rundschau* dans son numéro de décembre. Thomas Mann n'ignorait point qu'il avait affaire à un auditoire prévenu, lequel pourrait bien témoigner sa désapprobation en frottant ses souliers sur le plancher, — le *Scharren* propre aux étudiants allemands, — mais cela ne l'arrêta point. « Frottez les pieds si le cœur vous en dit, leur cria-t-il, mais laissez-moi aller jusqu'au bout. » Et il ne fut point interrompu ; on l'écouta même avec un religieux silence. Ce qu'il dit peut se résumer ainsi : « Le peuple allemand est mûr pour se gouverner lui-même et prendre en mains sa destinée. » Et la-dessus il fit l'éloge du président de la République, le « papa Ebert », comme il le nomme, « cet homme foncièrement sympathique, modeste dans sa dignité, non dépourvu de malice, posé, ferme et humain. » « Je l'ai vu quelquefois, ajoute Thomas Mann, dans sa redingote noire, citoyen parmi les citoyens et représentant dans les festivités avec un calme affable sa haute fonction et bien que j'eusse eu l'occasion en des circonstances semblables de voir un grand seigneur aujourd'hui relégué dans l'ombre faire preuve d'un plus grand talent de mise en scène, je suis arrivé à cette conviction que je voudrais, chers amis, vous amener à partager, c'est que la démocratie a quelque chose de plus allemand qu'une représentation de gala impériale ».

Félicitons Thomas Mann d'avoir proclamé cette vérité et souhaitons que tous ses compatriotes s'en pénétrent.

ANTOINE GUILLAND.

Chronique suisse romande.

Adieux du chroniqueur. — De 1913 à 1922. — Le verdict du 3 décembre. — Les élections. — La grève. — Les livres : M. Benjamin Vallotton ; M. Jean Violette ; M. René Gouzy ; M. Henry Aubert.

Ami lecteur, adieu ! Adieu et merci. Vous m'avez accompagné, encouragé, soutenu... vous m'avez lu ! Si vous saviez combien il est agréable d'écrire avec la quasi-certitude d'être lu ! Au fond, c'est la vraie approbation, celle qui compte ; car, d'épouser les idées d'un écrivain qui changera peut-être, et quand soi-même, probablement, on changera, c'est ce qu'on ne saurait promettre et à quoi il ne saurait prétendre ; mais le lire, c'est une manière de témoigner que sa parole n'est point vaine, qu'on juge sa pensée claire et suffisamment mûrie et qu'on la trouve bonne à connaître, fût-ce pour la réfuter.

Merci donc et encore, lecteurs qui m'avez accordé cette attestation consolante et précieuse, pour tacite qu'elle ait été. Je l'eusse moins enviée si je n'avais voulu faire de mes chroniques qu'une causerie à bâtons rompus sur tous sujets, à la rencontre, pour votre délassement et pour le mien. C'est là, très précisément, ce que je ne voulais pas qu'elles fussent. Encore qu'elles eussent pour objet les événements du mois, variés et imprévisibles, ce que j'y désirais de permanent et d'invariable, c'était un esprit et des principes.

Peut-être a-t-il été nécessaire de rappeler qu'il y a des questions et non pas seulement des personnes. Au moment où je vais déposer la plume du chroniqueur, une vision rapide de ces dix ans — neuf ans et trois mois — passe devant mes yeux, comme un nuage multicolore, chassé par le vent d'ouest et que le soleil irise, ou comme cette vue instantanée et totale de leur vie qui revient à certains mourants.

Ces mourants, je ne les plains pas. Se considérer soi-même dans le passé, avec détachement, mettre choses et gens à leur

juste proportion dans une assez longue suite d'années et dans un ensemble d'événements considérable, quel exercice salutaire pour la libération de l'esprit ; quel charme aussi au spectacle étrangement nouveau des faits que nous avons vécus, des physionomies familières, des actions individuelles et des prodigieux remuements des masses humaines, quand toutes ces images tournoient en larges vols avant de s'engloutir dans la mer étale de l'oubli, dont la nappe immuablement infinie s'entrouvre sans un bruit et se referme sans une ride.

Entre 1913 et 1922, il y a toute la guerre et les principaux épisodes de la crise politique, économique et sociale d'après guerre. Années d'angoisse fiévreuse où l'indignation relie de son fil rouge les dates sinistres, les triomphes de la bestialité savante, la ruine calculée de ces principes de la civilisation : la foi des traités, le respect des lois de la guerre, de la propriété, de la vie humaine, et même la pitié élémentaire de la brute repue. Années où la splendeur de l'héroïsme éclatait sur des montagnes de décombres et sur une mer de sang. Nous avons vécu l'année de Verdun ! Et nous avons vu, — oui, nous avons vu cela, — le monde entier, des hommes de tous les continents, de toute race, de toute langue, de toute religion, se lever pour l'expulsion du barbare et venir laver la souillure de la glèbe envahie.

C'est pourquoi nous conservons l'espoir. Par ce que la volonté de justice n'est pas morte, les promesses de l'avenir ne sont pas menteuses. Un monde meilleur se forme dans nos convulsions. Nous savons bien que l'enfantement sera long, puisqu'il se mesure, pour la durée et pour la douleur, à la grandeur du corps en travail et qu'il ne s'agit, cette fois, ni d'un peuple ni d'un continent, mais de la planète Terre et de l'humanité.

De même, l'intensité de la crise qui s'est déclarée après la guerre semble proportionnée à l'extension du conflit. Sous quelle forme le monde recouvrera-t-il la stabilité ? Sera-ce une forme juridique, l'établissement d'un véritable droit international ? Ou bien une forme politique, une hégémonie anglo-saxonne, qui sait ? Dans tous les événements de ces

quatre dernières années, nous avons pu discerner le heurt de ces deux tendances. Cette guerre-là continue l'autre, non moins tragique, plus tragique peut-être, mais plus malaisée à comprendre et à suivre ; nous pouvons, nous devons y jouer un rôle ; on l'accepte, on l'attend de nous ; on s'attend à ce que nous défendions particulièrement la cause des faibles et des petits, selon la justice et pour la liberté. Tâche difficile autant que glorieuse et digne de cette figure de la Suisse que nos historiens ont sculptée laborieusement dans notre histoire. Il s'agit, dans la complication présente des intérêts et dans l'enchevêtrement des antagonismes avoués ou latents ou changeants, de démêler, entre les solutions possibles, ce qui est conforme à la justice, ce qui est une garantie de liberté et de paix, de recueillir ces éléments épars, de les coordonner en une doctrine pour la présenter inlassablement, avec les seules armes de la raison, à la seule raison des hommes, afin que la voix de la raison persiste à travers le tumulte universel et qu'empruntant sa force à l'évidence, elle l'emporte.

Années d'un intérêt passionnant, pour qui, du moins n'a pas déserté les autels de la justice, a sauvé, tout au fond de son être, le culte des biens suprêmes... le culte et la foi. Cette foi peut s'armer de patience, étant par elle-même une source de vie ; qu'on permette au chroniqueur, sur le pas de la porte, son sac bouclé et le bâton à la main, de se retourner pour la proclamer une fois encore, l'ayant défendue pendant les mauvaises années, de sa plume, hélas ! faible épée, et dans l'insuffisance de ses forces, mais ne regrettant rien.

En de telles conditions, on ne pèse pas ses chances ; on fixe son but et l'on y marche. Pourtant, si nous les pesions, nous affirmerions notre confiance. Il est assez visible que le pire danger, celui que nous ferait courir le triomphe de la brutalité imbécile, est écarté définitivement. Et la signature que je lis au bas de cet arrêt lapidaire est la signature du peuple suisse. Date : le 3 décembre 1922. Peuple suisse, bravo ! Nulle part ailleurs la question n'a été posée au peuple si directement ; nulle part, la réponse n'a été si catégorique. En France, M. Poincaré se maintient au pouvoir ; cela est

significatif, mais les causes en sont fort diverses ; en Angleterre, vingt millions d'électeurs ont élu une Chambre conservatrice, mais c'était contre M. Lloyd George ou contre les radicaux socialistes, ou dans la crainte d'une guerre en Orient, autant que contre le communisme ; en Italie, le fascisme a triomphé partout et sur le théâtre même de l'occupation des usines, mais c'est par la force. Partout, la volonté d'ordre s'est fait jour ; mais en Suisse, c'est le peuple entier, consulté directement sur une question précise, qui a prononcé son verdict. Verdict écrasant. Non pas seulement décision du bon sens en face d'un piège habilement tendu : révolte de l'honnêteté devant une offre corruptrice.

Ce même peuple, aux élections d'octobre, avait renvoyé aux Chambres fédérales la même proportion d'élus des divers partis, en tenant compte de l'accroissement de la population et du nombre des sièges. Il n'avait pas cherché à écraser le parti socialiste, qui a droit à être représenté. Mais il repousse d'autant plus nettement les prétentions de ce parti quand elles conduisent à la ruine de la nation.

La confiscation de l'épargne qu'on lui proposait aurait frappé la fortune à partir de 80 000 francs, selon un taux progressif. Que certaines maladresses du projet — d'ailleurs forcées et inévitables — aient accru la défiance du peuple, cela est certain ; la perspective du timbrage des titres mobiliers a causé une peur générale et réjouissante, qui prouve l'abondance des petits capitaux dans notre pays et leur inquiétude de se révéler. Mais c'est l'atteinte portée au principe de la propriété qui a dressé sur pied près de 740 000 électeurs contre moins de 110 000. On a voté pour ou contre le communisme, malgré les équivoques dont les auteurs du projet, sentant qu'ils avaient mal manœuvré, ont cherché à s'entourer à la dernière heure. Mais il ne suffit pas que le peuple ait dit non. La tâche des partis bourgeois, désormais, est de surveiller de beaucoup plus près l'extension des pouvoirs et des attributions de l'État, Cantons, Confédération surtout. Certaines tâches incombent à la Confédération par ce qu'elles supposent l'unité des mesures législatives, ou administratives

dans toute la Suisse. Mais le gouvernement fédéral, à mesure qu'il prend d'un côté, doit rendre d'un autre, aux cantons, aux entreprises privées. C'est de quoi l'on s'est encore trop peu préoccupé.

La grève des typographes est terminée. Il serait singulièrement intéressant d'en retracer les péripéties. A part le point de droit, il y en a un autre, le point de psychologie. Au début, à cause d'une lettre des ouvriers à laquelle les patrons n'ont répondu qu'un peu tard, je donnais raison aux grévistes ; je cite mon cas parce qu'il a été peut-être assez commun : quand un conflit intéresse le public et même l'atteint, ne vaut-il pas mieux le mettre au courant tout de suite, pour prévenir les informations inexactes ?

Le point de droit est celui-ci : les typographes ont déchiré une convention par eux formellement reconnue et signée qui les liait jusqu'au 31 décembre de cette année. Ils violaient tous leurs engagements au moment où la conférence de Lausanne commençait, pensant que la presse, terrifiée à la perspective d'une suspension en un pareil moment, forcerait les maîtres imprimeurs à capituler, et, d'autre part, obéissant — nous avons à ce sujet des aveux précis — à des ordres venus de l'étranger. C'est pourquoi il a été question à un certain moment de la grève générale. Ce ne sont pas des Suisses qui ont pu concevoir l'idée d'intimider notre peuple par une grève et d'influer ainsi sur le vote du 3 décembre. Il n'était pas besoin d'être prophète, il suffisait de n'être pas bolchéviste pour comprendre qu'une tentative aussi insolente irait à contre fin. On l'a bien vu. Aujourd'hui les typographes reprennent le travail sans avoir rien obtenu, absolument rien qui ne leur fût accordé dans le projet de nouvelles convention préliminaire qu'ils avaient dédaigneusement repoussé. Mais 15 % d'entre eux ne retrouveront pas leur place par ce que les commandes ont diminué — ils ont anémié la poule aux œufs d'or — et parce qu'il serait souverainement injuste de chasser aujourd'hui ceux qui ont apporté leur concours aux imprimeurs quand les ouvriers bien payés et bien traités, violant leur

parole, déchiraient les contrats comme de simples chiffons de papier.

Le point de psychologie est tout aussi intéressant, presque davantage. C'est d'étudier la disposition d'esprit des partis opposés. Les patrons n'ont pas été très énergiques ; ils ont beaucoup ménagé leur personnel, quelques-uns d'entre eux même ont abandonné la cause commune. A la fin, cependant, après la fin, ils ont montré de la décision et en ont été récompensés : le jour même de la reprise du travail, dans une imprimerie de Lausanne, les ouvriers ont essayé de violer de nouveau la parole qu'ils venaient de donner et de faire chasser les remplaçants engagés pendant la grève. Les patrons, alors, firent savoir que le personnel serait licencié dans toutes les imprimeries si, à une heure fixée, le travail n'était pas repris dans celle-là. A l'heure dite, tout le monde rentrait. Voilà parler. Il est bon que le public connaisse ces faits et dise ce qu'il en pense. Je suis public ; je pense que ces perpétuels manques de parole sont chose odieuse et déshonorent les ouvriers à qui on les fait commettre. Je pense qu'il serait bon d'établir une responsabilité collective, avec aggravation des sanctions pour les instigateurs.

Ceux, dis-je « à qui l'on fait commettre ces délits ». C'est que les typographes, qui passent pour l'élite des ouvriers, avaient signé la promesse sans réserves de rompre leur contrat au premier signal de leur comité d'action. On n'imagine pas à quel point l'ouvrier « organisé et conscient » est embrigadé, majorisé, tyrannisé, domestiqué.

La plus incroyable des exigences qu'on élevait en leur nom était celle d'exercer je ne sais quel droit de contrôle sur les textes remis à l'impression. Ai-je besoin de dire que ce passage-ci de ma chronique n'aurait pas trouvé grâce ?

Assez, assez, assez ! n'est-il pas vrai ?

Voici quatre livres dont je voudrais parler plus longuement que l'espace libre ne me le permet. Celui de M. Benjamin Vallotton est poignant¹. Quel romancier, dit-il, « inventerait

¹ B. Vallotton : *Patience* / Lausanne, Rouge, 1923.

une vie comparable à celle du légionnaire Froidevaux ? » En effet, cela ne saurait s'inventer sans invraisemblance et la réalité passe l'horreur mais aussi la grandeur du rêve. Une jeunesse incohérente, toute abandonnée à la folle aventure et qui se termine par un engagement à la légion étrangère ; puis la période du martyr et du désespoir : 47 opérations successives pour une lèpre mutilante ; plus de jambes, plus de bras ; des douleurs sans nom... Troisième période : le mutilé console, relève, fait rayonner autour de lui l'énergie morale qu'il a puisée dans son malheur. Je n'ose louer cet ouvrage comme un simple ouvrage de littérature. On connaît la manière savoureuse, vivante, concrète de M. B. Vallotton. Usant des souvenirs de Froidevaux pour écrire à sa place ce livre qu'il lui consacre et lui donne, avec un très beau désintéressement, il parvient à en faire une véritable autobiographie... composée par un autre. Un tour de force de transposition morale et une bonne action.

M. Jean Violette, le poète délicat, l'évocat fin et sûr, conte les expériences d'un enfant, avec une thèse qui, heureusement, ne gâte pas le livre, c'est qu'il n'y a de vie heureuse que la vie intérieure ¹. Et l'action, M. Violette ! Le livre, toutefois, est bon, et fait de main d'ouvrier, quoique beaucoup moins naïf qu'il ne veut le paraître. Etant de M. Jean Violette, il ne pouvait être que bien écrit. N'a-t-il pas simplifié, à dessein, mais à l'excès, la mentalité enfantine ? Question qui m'entraînerait trop loin et m'empêcherait d'insister sur l'essentiel, c'est que l'ouvrage est d'un vif intérêt et digne de l'auteur.

Nos lecteurs connaissent le talent primesautier et vigoureux de M. René Gouzy ². Ils ont eu la primeur de quelques-unes de ses nouvelles africaines. En peu de phrases, il brosse un tableau d'un trait net, et chargé de couleur. En peu de pages, il campe ses personnages, au physique et au moral, introduit l'action, déroule les péripéties et brusque le dénouement. Un excellent conteur que M. Gouzy, qui ne fatigue point,

¹ Jean Violette : *Tabliers bleus et Tabliers noirs*. Lausanne, Payot, 1923.

² René Gouzy : *Au grand soleil de l'Afrique*. Genève, Jullien, 1923.

s'entend à relayer l'intérêt, à ménager l'effet inattendu. Il a des histoires drôles, il en a de mélancoliques, de lugubres... C'est la vie des postes coloniaux belges qu'il nous dépeint, avec une exactitude qui n'ôte rien à l'émotion. Le sentiment y est partout, suggéré, jamais analysé. Et quelque chose de martial, de net, de bref, qui est très caractéristique. Un narrateur qui, même en décrivant une scène de débrailé, garde la position militaire.

Comment quereller M. Henry Aubert ¹ ? Comment ne le point quereller ? Pour tout ce qu'il dit de l'Italie, on l'aime ; on le hait pour ce qu'il dit de Venise. Je dis haïr par manière de parler. Ses « Villes et gens d'Italie » sont un livre exquis. Jolie idée, d'abord, que de chercher à définir le charme particulier des villes et la diversité des populations, dans un pays qui offre tous les aspects et toutes les grâces. Une telle entreprise ne réussit que par l'amour. De quelle ferveur M. H. Aubert caresse ses chers souvenirs... Milan, Gênes, San Gimignano, — particulièrement réussi, — Naples, et ce qu'il dit, dans le chapitre d'introduction, de tant d'autres lieux, villes ou bourgades, tout cela nous donne la nostalgie ; il a de belles pages sur les couvents ; il sait rendre justice à Milan ; mais il réserve pour Venise toute la richesse spéciale d'un vocabulaire étonnant d'originalité et d'abondance, et ce qu'il en tire pour qualifier la somptueuse cité de la lagune est un choix des mots les plus odorants qu'on ait trouvés de Rabelais à nos jours : pouacrerics, relents, touffeurs, et le reste. Il ne peut se retenir de dépeindre Venise, sous la pluie. Eh bien, ce n'est pas juste. C'est un dépit d'amoureux, à moins qu'il n'ait senti deux ou trois moustiques, par imprudence. Pour sa peine et pour notre plaisir, je le condamne à écrire un autre livre où il ira de Venise — équitable réparation — à Pérouse, par Ravenne, Forlì, Faenza, Urbin et Foligno. Il en rapportera ce dont il se pénètre et sait nous pénétrer avec tant de charme : le grand soleil vivifiant, le large souffle de la mer et le parfum de la poésie.

MAURICE MILLIoud.

¹ Henry Aubert : *Villes et gens d'Italie*. Paris, Payot, 1923.

Chronique politique.

La victoire des fascistes. — Les élections anglaises, le nouveau parlement et l'Irlande. — L'Allemagne et les réparations. — Les buts nationaux de la Turquie et la Conférence de Lausanne.

Les événements se sont succédé, nombreux et divers durant les deux derniers mois de l'an de grâce 1922 ; je ne puis, dans l'espace dont je dispose, que les résumer brièvement.

Un changement complet d'orientation politique est survenu en Italie. A peine les contingents fascistes s'étaient-ils ébranlés dans la direction de Rome que le ministère Facta a donné des signes d'effarement ; le roi lui-même, que la perspective d'une guerre civile séduisait peu, a préconisé la capitulation ; et c'est ainsi que M. Mussolini, autrefois gagnepetit et socialiste d'extrême-gauche, plus tard journaliste, tribun et patriote ardent, est devenu, par un coup de force, président du Conseil de Sa Majesté de Savoie, position qu'avaient illustrée divers grands hommes, Cavour, Minghetti et Crispi dans le nombre.

L'élévation de ce nouveau venu a provoqué une vive curiosité et de l'inquiétude aussi : n'étaient-ce pas les méthodes fascistes qu'il allait appliquer comme chef du pouvoir ? Mais l'exercice du gouvernement a sur les hommes une influence apaisante. M. Mussolini, dans le discours-programme qu'il a prononcé devant le parlement, a été sévère surtout pour la chambre à qui il a reproché son impuissance et ses bavardages, tout en lui annonçant une prompte mort au cas où elle se permettrait de lui faire obstacle. Il a déclaré qu'il instituerait au dedans un régime d'économie, de travail et de discipline. Il s'est engagé à respecter au dehors les traités conclus et ratifiés et à rester fidèle à l'Entente, si tant est qu'elle redevienne une réalité et qu'elle tienne suffisamment compte des vœux de l'Italie.

Ce discours a produit un bon effet sur l'opinion, car la nation italienne était lasse des désordres et des grèves ; elle réclamait l'homme énergique qui saurait rendre au gouvernement du prestige et faire sentir sa force. M. Mussolini est-il le sauveur attendu, sera-t-il de taille à réaliser la tâche redoutable de réorganiser l'Etat et d'assurer à l'Italie un grand rôle dans les affaires du monde ? Nous verrons : dans tous les cas l'expérience valait la peine d'être tentée.

— Les élections anglaises étaient un événement de grande importance. Sans doute un résultat incertain n'aurait pas mis M. Bonar Law dans la nécessité de se retirer. Le parti conservateur était, en tout état de cause, le plus fort des quatre groupements qui se disputaient le corps électoral ; et comme les trois autres auraient été fort embarrassés de se mettre d'accord sur un programme quelconque, il n'y avait de possible qu'un ministère unioniste. Mais combien difficile et précaire eût été la position du chef s'il n'avait pas disposé d'une majorité absolue !

Il l'a obtenue. Elle sera, selon les calculs, de 50 à 70 voix, ce qui est suffisant pour faire de bonne besogne. Il est seulement regrettable qu'elle ne corresponde pas à une majorité dans le pays ; mais les partis historiques se sont émiettés et les élections anglaises se faisant à la majorité relative, au premier tour, c'est généralement, quand trois ou quatre candidats sont en jeu, une minorité qui l'emporte sur d'autres minorités plus faibles.

Après le parti conservateur, les travaillistes sont les vainqueurs du jour. Ils étaient 75 dans la précédente chambre ; ils reviennent avec des effectifs presque doublés. Sans doute leurs brillants succès aux élections partielles leur faisaient espérer mieux encore. Mais leur programme, qui comprenait la nationalisation des mines et un prélèvement sur la fortune, inspirait quelque inquiétude aux électeurs paisibles, tout comme leur administration municipale avait coûté si cher aux bourgs et quartiers de grandes villes dont ils avaient fait la conquête que le pays éprouvait peu de hâte à leur confier la direction de ses destinées. Le *Labour party* continuera, dans le nouveau

parlement, son apprentissage du pouvoir ; car il faut bien avoir quelque expérience pour diriger le puissant empire britannique.

Les libéraux de la tendance Asquith et les libéraux-nationaux qui demeurent fidèles à M. Lloyd George n'ont pas obtenu grand succès. Les premiers sont un peu au-dessus de la cinquantaine ; les seconds sont presque d'égale force. Mais ces partis manquaient d'un programme net, leur organisation était défectueuse et le prestige de leurs chefs ne suffisait pas pour entraîner les masses : les électeurs de la Grande-Bretagne réclament des précisions de ceux qui prétendent les diriger ; ils n'ont jamais accepté de s'enrôler en fermant les yeux sous la bannière d'un homme. Si le vieux parti libéral anglais veut reprendre un jour le pouvoir, il doit d'ailleurs commencer par supprimer le schisme qui le divise ; des efforts ont déjà été tentés dans ce sens, mais cela ne va pas tout seul.

Les débuts de la nouvelle Chambre des communes donnent, paraît-il, des sujets de joie aux vieux parlementaires. L'assemblée a retrouvé la vigueur et l'entrain que sa devancière avaient perdus sous la dictature de M. Lloyd George. Les débats sont menés vivement ; les ministres prennent toute la responsabilité de leurs actes. Le chef du gouvernement, sans être un grand orateur, jouit de l'estime générale ; chacun rend hommage à la clarté de ses vues, à son bon sens et à sa parfaite courtoisie.

Il serait à souhaiter que les débuts du nouvel Etat libre d'Irlande, qui, par suite de l'approbation de sa constitution par les deux Chambres et le roi a maintenant inauguré son existence légale, fussent aussi encourageants. Malheureusement les irréconciliables refusent de désarmer ; M. de Valera persiste à désigner comme des traîtres ceux qui ont accepté de négocier avec l'Angleterre ; ses partisans font le coup de feu jusque dans la banlieue de Dublin, la guerre civile s'étend sur tout le sud et l'ouest de l'île et le gouvernement dirigé par M. Cosgrave, si énergique que soit son action, est impuissant à imposer la paix. Est-ce donc qu'une malédiction est attachée à l'Irlande ?

— En Allemagne le faible ministère Wirth, incapable d'atteler à la même tâche les populistes et les socialistes, ce qui ne paraît d'ailleurs point aisé, s'est résigné à faire place à d'autres. C'est M. Cuno, directeur de la fameuse compagnie *Hamburg-Amerika*, bon administrateur et homme énergique, qui lui succède. C'est aussi un déplacement de l'axe vers la droite : le chancelier Wirth, tout en faisant de nombreuses concessions à la grande industrie et en sollicitant à intervalles réguliers ses faveurs, prétendait chercher son point d'appui à gauche ; le chancelier Cuno aura les mêmes attentions sans avoir les mêmes pudeurs, car il ne peut désavouer le monde où l'on brasse des affaires vu que c'est de là qu'il sort.

M. Wirth et ses collègues s'intitulaient le ministère de l'accomplissement, c'est-à-dire qu'ils annonçaient l'intention d'exécuter les engagements de l'Allemagne envers ses créanciers ; mais ils ne le faisaient pas. M. Cuno et son équipe s'appellent le gouvernement du travail, ce qui leur impose la tâche de relever le pays ; mais ils auront quelque peine à y parvenir.

En face de l'étranger, le nouveau chancelier prend une attitude plus libre que son prédécesseur. Sans doute l'Allemagne se reconnaît encore des charges ; mais il faut avant tout qu'elle vive ; c'est pourquoi il importe, non seulement d'abaisser le chiffre de sa dette, mais encore de la délivrer de toute livraison, en argent ou en nature, pendant un certain nombre d'années ; et cette opinion, que M. Cuno a exposée devant le Reichstag, rencontre un universel assentiment dans le pays entre Rhin et Vistule. Malheureusement les créanciers ne sont pas du même avis. La presse française unanime déclare qu'il ne peut être question d'accorder au Reich un nouveau moratoire sans s'assurer au préalable des gages ; et le territoire dont elle réclame l'occupation, c'est le bassin de la Ruhr avec ses charbonnages.

Pour essayer une fois de plus de régler la question des paiements de l'Allemagne, une conférence doit se réunir à Bruxelles où l'on reprendra l'affaire à la base. Mais comme l'expérience a prouvé qu'il n'y avait aucun bien à attendre

de semblables cérémonies si les puissances alliées ne s'y présentaient pas inspirées d'un esprit d'union et avec un programme commun, on s'emploie laborieusement à obtenir ce résultat. C'a été l'objet d'une conférence qui a siégé à Londres et n'a abouti qu'à constater de troublantes divergences de vues ; le sujet sera repris dans une autre conférence qui va se tenir à Paris et dont on espère, sans trop y compter toutefois, des résultats meilleurs. Et quand on considère, dans son ensemble, cette affaire des réparations, on constate que, depuis une année, elle n'a pas avancé d'une ligne ; elle tend même à devenir plus obscure, ce qui est très décourageant.

— Le gros événement actuel est la Conférence de Lausanne qui doit rétablir la paix et régler toutes les questions ouvertes dans le proche Orient.

Elle se heurte à de nombreux obstacles qui proviennent surtout de l'intransigeance des Turcs. Car les nationalistes d'Angora ne s'attribuent pas seulement une puissance militaire irrésistible depuis qu'ils ont vaincu l'armée grecque démoralisée, ils prétendent aussi avoir transformé leur nation en lui faisant une nouvelle âme. Le peuple arriéré qui se courbait sous la tyrannie de ses padischahs est, paraît-il, devenu une démocratie consciente de ses droits et de ses devoirs. Toute l'autorité appartient à la grande Assemblée d'Angora, émanation du peuple souverain, qui la délègue par parcelles à des ministres constamment obligés de lui rendre compte de leurs actes. Avec un pareil régime, on voit mal quel pourrait être le rôle d'un sultan à l'ancienne manière... L'Assemblée l'a supprimé par une simple décision prise à l'unanimité ; elle n'a conservé que le calife, chef religieux, parfaitement inoffensif, qu'elle se réserve d'ailleurs de nommer. Et comme le souverain politique et religieux qui s'appelait Mahomet VI avait encouru son déplaisir par ses faiblesses vis-à-vis de l'étranger, elle a usé une première fois de son droit en désignant à sa place le prince Abdul-Medjid comme commandeur des croyants.

Toutes ces choses marquent le bouleversement le plus formidable qui se soit accompli en Orient depuis la prise de

Constantinople. Quelle impression produisent-elles sur les musulmans de l'Asie et de l'Afrique ? Nous le savons mal... Il semble que le prestige de l'Assemblée est actuellement si grand qu'ils sont disposés, momentanément au moins, à se soumettre à toutes ses volontés. Quant aux infidèles de l'Occident, ils peuvent éprouver quelque étonnement, mais n'ont aucune raison d'intervenir dans le ménage des Turcs.

Mais l'Assemblée va plus loin ; elle prétend ne plus admettre aucune ingérence extérieure dans les affaires du pays. Or l'empire ottoman était, depuis trois quarts de siècle et plus, à tel point pénétré par l'action des grandes puissances que tout ce qui s'y passait prenait un caractère international. L'étranger avait mis la main sur une partie des ressources de l'Etat pour assurer le service des intérêts de la dette ; il avait obligé le gouvernement, dans une série de traités, à prendre des engagements précis en faveur des minorités chrétiennes ; il avait fixé le régime des Détroits ; sans parler des capitulations qui assuraient aux gens du dehors une situation juridique et fiscale indépendante, de la mainmise sur les voies ferrées, des concessions diverses qui permettaient aux ressortissants de tous les autres pays d'amasser de grosses fortunes, tandis que l'élément indigène travaillait et peinait sans réussir jamais à améliorer son sort. Et maintenant toutes ces interventions doivent cesser, tous ces privilèges doivent disparaître : le Turc veut être maître chez lui !

Les puissances peuvent-elles vraiment admettre une aussi prompte transformation, alors qu'elles conservent les moyens de se faire obéir et qu'elles n'ont devant elles qu'un pays épuisé dont la population totale ne dépasse pas huit millions d'âmes ? Les Turcs ne doivent-ils pas comprendre que, si plusieurs de leurs réclamations sont hautement justifiées, ils ne peuvent songer à s'émanciper brusquement sans fournir des garanties ?... Mais l'Europe veut en finir et les Turcs savent qu'ils n'ont guère à la craindre.

Le travail a été bien organisé à la Conférence de Lausanne. Trois commissions se sont partagé les grosses affaires ; les questions spéciales sont remises à des sous-commissions

qui les étudient et préparent des rapports. Tous les points en litige ont été successivement abordés : le tracé des frontières, le régime des Détroits, le statut des minorités chrétiennes, les capitulations, la dette... et chaque fois de laborieux débats se sont engagés.

Les délégués des grandes puissances ont su, dans chaque circonstance, se présenter unis. Le même accord existe-t-il entre les gouvernements ? Ce n'est pas tout à fait certain... Mais les trois chefs de mission, lord Curzon, M. Barrère et le marquis Garroni ont pris sur eux d'interpréter leurs instructions dans le sens d'une loyale collaboration et jusqu'à présent ils n'ont pas été désavoués. Ils entraînent avec eux les délégués des Etats balkaniques qui, s'ils ont sur plus d'un point des intérêts spéciaux à défendre, ont pris le parti de ne pas s'entêter et finissent par régler leur marche sur celle de leurs imposants collègues.

Les représentants de l'Entente sont animés d'un sincère désir d'aboutir. Ils ont réservé leur sévérité aux Russes ; ce qui était d'élémentaire prudence, car M. Tchitcherine n'avait, lui, aucun désir de voir les choses s'arranger : sa méthode était de surenchérir sur les prétentions des Turcs, de façon à aigrir le débat et à renvoyer bien loin la solution. Mais comme il n'a été autorisé qu'à discuter la question des Détroits, son rôle officiel s'est réduit à peu de chose. Il se rattrape, il est vrai, dans la coulisse et la prolongation de son séjour à Lausanne tend à prouver qu'il n'a pas dit son dernier mot... C'est un mal contre lequel il n'y a rien à faire.

En face des Turcs, au contraire, les délégués alliés paraissent décidés à aller jusqu'à l'extrême limite des concessions. Ils veulent éviter la rupture qui signifierait une reprise de guerre et des malheurs sans fin. Mais leur tâche est ingrate. Non pas que des hommes comme Ismet pacha ou Djavid bey ne soient pas assez intelligents pour comprendre que l'Europe qui doit défendre, non seulement ses intérêts, mais son honneur, ne peut céder sur toute la ligne et qu'un accord sérieux ne peut se faire que sur un terrain moyen ; mais l'Assemblée d'Angora où des hodjas fanatiques exercent la grande in-

fluence reste intraitable ; elle a envoyé à Lausanne quelques-uns de ses membres qui exercent sur la délégation une sorte de surveillance ; elle est parfaitement capable de désavouer ses représentants et de renier leur œuvre s'ils se montrent de trop bonne composition.

De sorte que les délégués ottomans voient partout des attentats à l'indépendance et à la souveraineté de l'Etat ; à tout instant ils invoquent le pacte national, après quoi il n'y a plus rien à dire. Cette obstination rend le travail extrêmement difficile. Sans doute on paraît près d'aboutir sur la question des Détroits et, si la solution n'est qu'une cote mal taillée, on se réjouira quand même, car on est résigné à se contenter de peu. Mais on continue à chercher vainement un régime qui, en échange des capitulations d'ores et déjà abandonnées, assure aux étrangers quelques garanties en face de la police et des tribunaux turcs. Et le plus grave de tous les problèmes est le sort des minorités chrétiennes. Là-dessus la délégation se montre particulièrement intransigeante ; elle repousse toute ingérence, même celle de la Société des nations, dont elle affirme cependant que la Turquie nouvelle est prête à faire partie. Elle veut que les chrétiens sujets turcs soient soumis au droit commun, assurant qu'ils n'auront pas à s'en repentir et qu'ils jouiront des bienfaits d'une justice égale pour tous. Mais comment cela serait-il possible dans un pays soumis à la loi du Prophète, où le vrai croyant ne peut avoir pour le giaour endurci qu'indignation et mépris, et cela après la terrible guerre qui a excité les passions entre des gens qui ont combattu les uns contre les autres et persistent à se traiter en ennemis ?

On le voit, les hommes qui, en toute loyauté et sincérité, s'efforcent de mettre sur pied un traité qui rétablisse l'ordre en Orient et assure à une foule de malheureux constamment sacrifiés jusqu'ici le droit de compter sur un peu de justice et de bonheur, font une besogne singulièrement difficile. La paix qu'on annonçait pour le jour de Noël n'est pas faite. Quand elle sera faite, elle laissera subsister, même dans les

circonstances les plus favorables, de troublantes incertitudes. Dans le proche Orient l'Europe n'a cessé, durant quatre ans, d'accumuler les fautes et de manquer les occasions. Elle s'efforce maintenant, dans la mesure du possible, de réparer le mal ; mais il est trop tard.

Lausanne, 27 décembre.

ED. ROSSIER.

Chronique scientifique.

Le vol plané : 3 h. 22 minutes en l'air sans moteur. — L'hélice aérienne et la navigation vent debout. — Les parasites atmosphériques et les prévisions du temps. — Les rayons pénétrants du soleil. — Le moineau protégeant l'homme contre les moustiques. — Publications nouvelles.

L'aviation reste à l'ordre du jour. Après le bel exploit des aviateurs français, le capitaine Weiss et l'adjudant van Caudenberg, qui ont été de Paris à Marseille en 3 heures 10 minutes, grâce au turbo-compresseur Rateau adapté à un avion Bréguet-Renault, on a vu Boussoutrot et Drouhin, leurs compatriotes et émules, s'adjuger le record de la durée en avion en tenant l'air pendant 34 heures 15 minutes. Au cours de l'épreuve, qui se faisait sur une région familière aux aviateurs, et en cercle, ils ont couvert une distance évaluée entre 3400 et 4000 kilomètres : à peu près celle de la traversée de l'Atlantique. Bien entendu les difficultés étaient moindres que s'ils avaient voyagé d'Europe en Amérique ou de Paris à Tombouctou. Mais l'épreuve a montré ce que valent les moteurs, et c'était là l'essentiel. Les pilotes capables d'utiliser des instruments bien établis, on en trouvera toujours.

Un autre exploit notable a été celui du pilote français Maneyrol qui, au concours organisé en Angleterre par le *Daily Mail*, a réussi, dans un planeur sans moteur, à tenir l'atmosphère pendant 3 heures 22 minutes. Ici encore comme

à la Rhœn, l'épreuve se faisait sur un circuit circonscrit, et Maneyrol battait le record de l'Allemand Hentzen, en tenant l'air 3 heures 22 minutes. La nuit venait, qui obligea à atterrir. Le planeur avec lequel ce remarquable résultat a été obtenu est un double monoplan, dû à Louis Peyrot, à ailes placées l'une derrière l'autre. Toutes quatre sont portantes. Le levier des commandes agit sur un engrenage différentiel. Si l'on agit d'avant en arrière, les engrenages restent fixes et les ailerons des ailes avant et arrière sont abaissés ou relevés en même temps. Si l'on actionne dans le sens latéral le différentiel joue, et les ailerons s'élèvent d'un côté et s'abaissent de l'autre. L'intérêt de cet exploit est de montrer que l'on arrive sans peine à planer du moment où l'on se met à améliorer l'avion, en tant que surface portante. Le résultat des expériences sur le vol plané, avec avion sans moteur, sera de mieux faire connaître l'océan aérien et ses ressources et le moyen d'utiliser celles-ci au moyen d'engins mieux adaptés. Le vol plané constitue à coup sûr un sport très intéressant. Est-ce à dire qu'il aura un grand intérêt pratique ? Il ne faut pas prophétiser. Car l'oiseau utilise beaucoup le vol plané, et il faut reconnaître qu'il s'entend à voler. Assurément, les nouvelles découvertes font apparaître l'oiseau comme moins extraordinaire qu'il semblait : elles le remettent un peu à sa place, à une place plus modeste... Mais, quand même les randonnées formidables des oiseaux migrants devraient s'expliquer bien plus par l'excellence de leur appareil, et par l'utilisation, par celui-ci, des courants aériens, que par la vigueur de leurs muscles, de leur moteur, ils n'en restent pas moins intéressants. Ils perdent un peu de leur prestige, du fait que leur secret est découvert, mais leurs exploits restent respectables. Et, en réalité, les oiseaux restent nos maîtres, comme l'a dit Mouillard.

— Nul ne l'ignore, la voile permet une excellente utilisation du vent. En réalité, avec tout vent, d'où qu'il souffle, le vaisseau peut aller où il veut. Mais avec vent debout, le biais qu'il est obligé d'employer, les zigzags qu'il lui faut faire pour avancer contre le courant aérien, font perdre du temps.

C'est pour éviter cette perte de temps, peut-être, mais plus encore, peut-être, pour présenter un joli paradoxe pratique, que MM. Constantin Joessel et Daloz ont imaginé un appareil qui a été présenté à l'Académie des Sciences de Paris. C'est un bateau remontant droit contre le vent en utilisant l'énergie motrice de celui-ci. Rien n'est plus simple. Une turbine aérienne tourne sous l'action du vent, et commande par une transmission à multiplication appropriée une hélice marine qui fait avancer le bateau. Il va de soi que cette turbine peut être orientée en tout sens pour recevoir le vent de toute direction et l'employer à la même fin. Mais évidemment le cas le plus curieux est celui du vent debout. Est-ce une invention extraordinaire ? En aucune façon. L'idée est très simple : encore fallait-il l'avoir.

Celle-ci a été appliquée d'abord à de petits modèles de laboratoire, puis à un bateau qui a fort bien marché sur la Seine, devant un public que l'expérience a passablement étonné. Le Service des recherches scientifiques et des inventions s'est intéressé au projet et aux inventeurs ; il a aidé ces derniers, et M. Jules Breton, le directeur, a tenu à suivre les expériences personnellement. L'appareil a parfaitement marché, et est très souple.

Quel est l'avenir du bateau remontant le vent en se servant du vent lui-même comme moteur ? On ne sait pas. En passant on observera que le principe peut être utilisé tout aussi bien pour la locomotion terrestre, en remplaçant l'hélice aquatique par des roues. Ce n'est que dans les airs qu'il est inutilisable : un point d'appui est nécessaire.

Une objection toutefois se présente. C'est qu'évidemment, pour fonctionner, l'appareil exige un vent assez fort. Chacun sait que la voile permet d'utiliser des vents très légers et faibles. On voit des barques avancer même quand le calme semble absolu. Avec les brises très légères dont la voile peut tirer parti, la turbine aérienne restera inerte, et le bateau aussi. Pour que la turbine marche, il faut un minimum de force du vent qui semble sensiblement supérieur à celui dont la voile peut encore faire profit. La turbine aérienne paraît devoir être

utilisable là surtout où le vent est fréquent et relativement fort. Ce qui n'empêche d'ailleurs pas qu'il y ait lieu de poursuivre l'étude de ce curieux bateau.

— L'étude des « parasites » atmosphériques, de ces signaux qu'enregistre la T. S. F. et qui proviennent de perturbations dans l'océan aérien, a gagné encore en intérêt depuis qu'avec le cadre radiogoniométrique on arrive à discerner la direction d'où ils viennent. M. J. Lacoste, qui l'a poursuivie à l'Institut de physique du globe de Strasbourg, a constaté nettement que la direction d'où viennent le plus de parasites est le plus souvent celle des secteurs sud et sud-est des dépressions, comme on le constate en étudiant la carte météorologique du moment, telle qu'elle est connue quelques heures après. Ce que le cadre radiogoniométrique permet de prévoir surtout, ce sont les orages. Dès qu'il n'est plus possible de trouver un maximum et que, sur tous les azimuts on entend ou on enregistre de violentes décharges, l'orage atteint la région, dit M. Lacoste, qui cite à l'appui de nombreuses observations. Il y a certainement quelque chose à attendre de l'observation des parasites pour la prévision du temps, et sans doute on arriverait à des résultats intéressants si une station centrale pouvait coordonner les résultats d'observations de direction de plusieurs stations, pour mieux repérer le centre d'où partent les perturbations dont il s'agit.

— Les astres, on le sait, émettent des rayons X, des rayons ultra-X, de fréquence plus grande que les premiers, et des rayons cathodiques, voisins des rayons *bêta*, alors que les X et ultra-X se rapprochent des *gamma*. Ils se rapprochent les uns des autres en ce sens que, chacun d'entre eux, quand il rencontre un corps, donne naissance à l'autre. Il y a émission des cathodiques et X par le soleil et par le noyau des nébuleuses et c'est par là qu'on explique, entre autres, l'aurore boréale et les perturbations magnétiques, et leur rapport avec les taches solaires, comme l'a montré M. Deslandres dans de nombreux mémoires. Et la Terre, elle aussi, émet de ces rayons. Les plus intéressants sont sans doute les ultra-pénétrants, ceux qu'on connaît le moins bien jusqu'ici. Il importerait d'en bien con-

naître l'origine. Dans le soleil il en serait émis plus par le centre que par la surface. Le fond des taches qui sont des cavités émettrait le maximum. Sur terre, l'intensité doit être plus grande aux pôles qu'à l'équateur. La radiation pénétrante diminue dans l'atmosphère de haut en bas. Le nombre d'ions formés par seconde dans l'expérience de Kohlhörster est 8 fois plus élevé à 9000 mètres qu'à la surface du sol. Elle décroît donc fortement avec l'altitude. Elle provient probablement du soleil, directement ou indirectement, peut-être de l'espace cosmique. L'origine exacte est à déterminer, dit M. Deslandres.

— Il a été dit ici-même ce qu'est la méthode trophique sur laquelle M. Roubaud a publié des observations si intéressantes. C'est la méthode qui, dans les cas où l'on ne peut raisonnablement espérer détruire un parasite, surtout pathogène ou inoculateur de germes, consiste à lutter contre l'ennemi en s'abritant derrière des proies qu'on lui jette en pâture. Là où les moustiques trouvent à vivre de mammifères domestiques, ils laissent l'homme en paix, et c'est parce que l'on élève du bétail, des lapins, que la malaria est devenue rare : les moustiques, pourchassés par l'homme, se rabattent sur les animaux. C'est depuis que le Danemark est devenu grand centre agricole que la malaria a disparu : les moustiques, pourtant, y existent toujours.

Les mammifères ne sont pas seuls à protéger ainsi l'homme contre les moustiques. D'après M. J. Legendre, les oiseaux feraient de même, à Beyrouth en tout cas. Là, en effet, comme ailleurs, les moustiques sont nombreux dans les cages à lapins et les poulaillers. Si l'on examine le sang dont sont repus ces animaux, on constate qu'il provient d'oiseaux surtout. Là où il y a des volailles domestiques, on voit bien où ils ont pu aller se nourrir. Mais là où il n'y en a pas, il semble que ce soit des moineaux qu'ils ont fait usage. Ces oiseaux sont nombreux, et les moustiques vont les rejoindre sur leurs nids. Les moustiques paraissent s'attaquer aussi aux chauves-souris. En Syrie, la poule est élevée de façon extensive ; partout les moustiques en trouvent. Et le moineau est abondant. Le fait de zooprophylaxie signalé par M. J. Legendre, est d'un sé-

rieux intérêt. Il contribue à montrer une fois de plus que, pour s'assujettir la nature, il faut lui obéir; il faut savoir l'utiliser. C'est plus sûr, souvent, que de la vouloir vaincre.

— Publications nouvelles: Dans *L'oiseau et son milieu* (Flammarion, Paris), M. M. Boubier nous offre une étude sur la biologie générale de l'oisésu, sur ses adaptations diverses à un milieu fort dissemblable, sur la géographie ornithologique. Naturellement on trouve un chapitre sur la question si débattue des causes des migrations. Cette vue générale du monde ornithologique est très personnelle et neuve, elle envisage l'oiseau de façon très différente de celle qui prévaut dans les ouvrages consacrés à celui-ci, et présente un très grand intérêt. L'ouvrage de M. Boubier sera certainement très lu et apprécié. C'est au démographe que s'adresse *The Law of Births and Deaths* (Fisher Unwin, Londres), par M. C. E. Pell, qui développe cette idée qu'en somme la dépopulation des pays les plus avancés tient moins à un contrôle volontaire — qu'il ne peut nier — qu'à une stérilisation naturelle, résultant de causes diverses: alimentation excessive, et tension nerveuse exagérée, en particulier. L'œuvre est intéressante assurément, et se lit sans peine. Pour le philosophe voici *Le Mysticisme et La logique*, de Bertrand Bussell, l'éminent mathématicien anglais (Payot, Paris), quatre essais sur de graves questions à la fois métaphysiques et pratiques. Avec *Les Avions* de M. J.-A. Lefranc (Hachette), nous sommes initiés à tout ce qui concerne la machine volante, son histoire, sa structure, les principaux problèmes de l'aviation, la navigation aérienne. C'est l'œuvre d'un auteur particulièrement qualifié, très clairement présentée. Le chimiste et le métallurgiste liront avec profit *Les Progrès de la métallurgie du cuivre*, par M. A. Conduché (Gauthier-Villars, Paris), œuvre très documentée et complète sur une industrie où il a été fait des progrès notables. Voici deux ouvrages pour le physicien: une brochure (J. Hermann, Paris), de M. M. de Broglie, *Exposé concernant les résultats actuels relatifs aux Eléments isotopes*, une mise au point de la question, et un résumé des travaux importants qui s'y rapportent, par un de ceux qui pouvaient

le mieux la présenter ; et le tome II de *Les Edifices physico-chimiques, La Molécule*, par M. Achalme (Payot, Paris). Après avoir étudié l'atome dans un premier volume, l'auteur en vient à la molécule, et son étude de celle-ci constitue un véritable traité de chimie générale. A noter un supplément qui est une vigoureuse critique des théories à la mode relativement à l'atome. Ce second volume sera suivi de cinq autres, car après avoir étudié l'atome, puis, dans ce tome II, la molécule et les équilibres et réactions chimiques, l'auteur étudiera tour à tour la molécule minérale, la molécule organique, et la molécule vivante, pour passer aux êtres vivants et finir par l'homme. C'est dire l'importance de la tâche entreprise par le distingué physicien. C'est aux philosophes — de carrière, ou amateurs — que M. Ch. Lalo, philosophe, offre *La Beauté de l'instinct sexuel* (Flammarion, Paris). Ne pas trop s'effrayer du titre, ni se trop laisser attirer non plus : en fait l'auteur s'occupe primordialement des rapports de l'art et de la morale, et accessoirement des relations entre l'art et la morale sexuelle. C'est ce dernier sujet qui est traité dans le présent volume qui aura deux frères : *L'Art et la Morale*, et *L'Art exprime-t-il la vie ?* sujets sur lesquels on peut discuter fort amplement, et contradictoirement aussi. Enfin signalons *L'Histoire de l'Astronomie* de M. E. Doublet (Doin, Paris), ouvrage où l'auteur, fort compétent en la matière, résume l'essentiel de l'œuvre des grands astronomes et expose l'histoire des grandes entreprises astronomiques, non pas, sans doute, pour les spécialistes, mais pour le grand public qui se contente d'idées générales. Tout le monde ne peut pas lire Delambre ou Duhem : mais un honnête homme en sait déjà beaucoup s'il lit M. Doublet. Ce volume est à faire connaître et répandre, car il n'existe pas d'histoire de ce genre, de date récente.

HENRY DE VARIGNY.

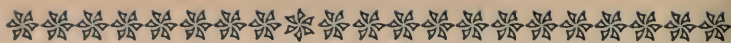


Table des matières

CONTENUES DANS LE TOME CENT HUITIÈME

OCTOBRE - DÉCEMBRE 1922. — N^{os} 322 - 324.

	Pages
LE MAJOR DAVEL AU THÉÂTRE, par <i>Jaq. Adamina</i> .	
Première partie.....	3
Seconde et dernière partie	208
INSINUATIONS SUR UN DES MYSTÈRES DU STYLE, par <i>Edouard Martinet</i>	23
ENCORE UN PETIT CHIEN DE BRUYÈRE, par <i>Eden Phillpotts</i>	41
LE DÉVELOPPEMENT TERRITORIAL DE LA SERBIE, par <i>E. Kupfer</i>	55
LA RÉFORME DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE EN FRANCE, par <i>W. Mayr</i>	79
LA MINE D'OR ET LES GOGOS, par <i>Vahiné Papaa</i>	137
HEURE D'ATTIQUE. LA ROUTE D'ELEUSIS, par <i>Charles Vellay</i>	148
PIERRENOD ! UN PAYSAGE QU'AIMA ROUSSEAU, par <i>Charles Gos</i> .	
Première partie.....	166
Seconde et dernière partie	348
BEAUX-ARTS, par <i>Vincent</i>	183
NICCASSIA. Nouvelle par <i>Charlot Strasser</i>	195
PHILIPPE GODET, par <i>Maurice Millioud</i>	231
A NOS ABONNÉS	273
UNE ENQUÊTE A CONSTANTINOPLE AU LENDEMAIN DE L'ARMISTICE, par <i>Charles Vellay</i>	276
MARIE LENÉRU, D'APRÈS SON JOURNAL ET SON ŒUVRE, par <i>Marie Dutoit</i>	307
L'EMPEREUR DE LA VIE. Sonnet, par <i>Virgile Rossel</i>	326
M. DEGOUMOIS ET LES « SOURCES » D'ALPHONSE DAUDET, par <i>Paul Sîrven</i>	327
REMARQUE SUR LE CINÉMA, par <i>Fréd.-Ph. Amiguet</i>	330
DE L'ESPRIT, par <i>André Langie</i>	339
CORRESPONDANCE	369

LETTRES DE PARIS, par *Jean Lefranc*.

- Novembre.** — Le snobisme estival. — Les beaux jours de Paris sans Parisiens. — L'inauguration d'un buste de Remy de Gourmont à Coutances. — La déchéance d'un pugiliste fameux 239
- Décembre.** — Ouverture des hostilités électorales. — La naïve opinion des bonnes gens. — De l'excellence de l'autorité d'un chef rigoureux en démocratie 372

CHRONIQUE ITALIENNE, par *Paolo Arcari*.

- Octobre.** — Les quatre-vingts ans de M. Giolitti. — M. Giolitti et la haute culture. — Les idées sociales et politiques d'un petit propriétaire piémontais. — Ce qu'il a représenté et ce qu'il représente. — La série de ses antagonistes jusqu'à l'après-guerre. — Le souverain bien de la paix et l'information européenne. — Ce qu'avait vu un autre octogénaire : M. Ferdinando Martini. — Plus d'un demi-siècle de littérature toscane. — Histoire des deux commentateurs de Giusti. — Un propos de M. Marcora 98

CHRONIQUE AMÉRICAINE, par *G.-N. Tricoche*.

- Novembre.** — Développement de la télégraphie et téléphonie sans fil. — Epilogue de la grève de charbon. — Le protectorat d'Haïti. — Une comédie parlementaire : la proposition de loi contre le lynchage 241

CHRONIQUES ALLEMANDES, par *A. Guiland*.

- Octobre.** — Nationalisme allemand et nationalisme français. — Le bon sens d'André Gide. — Un livre sur l'influence allemande en France. — Travaux littéraires français sur des choses allemandes. — Le « Nietzsche » de M. Andler. — Livres d'histoire et de mémoire. — Un livre français sur un philosophe allemand. — Le jubilé de Gerhart Hauptmann 89
- Décembre.** — Les *Mémoires* de Guillaume II. — Un homme peint par lui-même. — Monsonge couardise et perfidie. — Moi au-dessus de tout. — L'ingratitude d'un souverain. — Ce qu'on pensait en France à l'avènement de Guillaume II. — Un curieux livre d'Edouard Rod. — Jugements de Treitschke, de Sybel, de Quidde, et de Maximilien Harden. — Thomas Mann et la République allemande. 374

CHRONIQUES SUISSES ROMANDES, par *Maurice Millioud*.

- Octobre.** — La loi rejetée. — A Genève. — *L'Indépendance*, par M. R. Hofmann. — Au Comptoir de Lausanne. — M. Degoumois et Alphonse Daudet. — In Memoriam 127
- Décembre.** — Adieux du chroniqueur. — De 1913 à 1922. — Le verdict du 3 décembre. — Les élections. — La grève. — Les livres : M. Benjamin Vallotton ; M. Jean Violette ; René Gouzy ; M. Henry Aubert 383

CHRONIQUE SUISSE ALLEMANDE, par *A. Guillard*.

- Novembre.** — Essais critiques et études littéraires. — Les idées d'Albert Steffen. — Un livre sur G. C. Gervinus. — A propos de Thomas Mann. — Un roman de M^{me} Lisa Wenger. — Hans Morgenthauer. — Winterthour littéraire. — Sur la *Culture de la Renaissance* de Jacob Burckhardt. — Livres 249

CHRONIQUES SCIENTIFIQUES, par *Henry de Varigny*.

- Octobre.** — Le vol à voile, en Allemagne et en France : expériences à faire. — Une montagne en feu. — Les œufs couplés et l'hygiène — La mortalité des canards des parages de Salt Lake City. — La propolis, son origine. — La chute d'eau la plus élevée du globe. — Les migrations des oiseaux. — Un train arrêté par les papillons. — Publications nouvelles 117
- Novembre.** — Encore l'aviation : Paris-Marseille en 3 heures 10. Les vitesses possibles en altitude d'après M. Rateau. — La moto-aviette et le vol à voile. — Ce qu'on pense du vol à voile. — Charbon pulvérisé et centrales électriques. — La maturation des poires. — Publications nouvelles 258
- Décembre.** — Un vol plané : 3 h. 22 minutes. en l'air sans moteur. L'hélice aérienne, et la navigation debout, — Les parasites atmosphériques et prévisions du temps. — Les rayons pénétrants du soleil. — Le moineau protégeant l'homme contre les moustiques. — Publications nouvelles 329

CHRONIQUES POLITIQUES, par *Ed. Rossier*.

- Octobre.** — La commission des réparations et le moratoire. — La guerre en Asie Mineure. — L'Europe et la question d'Orient. — L'assemblée des Nations. 109
- Novembre.** — La crise orientale et l'armistice de Moudania. — La chute du roi Constantin. — Heures et malheurs de M. Lloyd Georges ; le nouveau gouvernement anglais. — Le problème des réparations. — Le ministère italien et les fascistes 265
- Décembre.** — La victoire des fascistes. — Les élections anglaises, le nouveau parlement et l'Irlande. — L'Allemagne et les réparations. — Les buts nationaux de la Turquie et la Conférence de Lausanne... 391

D'ANDIRAN & C^{IE} VEVEY

Manufacture suisse d'aiguilles et de crochets.

Spécialités :

Aiguilles à tricoter "HELVÉTIA"

se trouvent dans toutes les bonnes merceries.



Marque

déposé

VIN „KATZ”

Pepto - quino - ferrugineux

Produit suisse.

Dans toutes les pharmacies

Pour
faiblesses gé-
nérales, ané-
mie et surtout
pour la recon-
valescence.

Montana (Valais) Altit. 1500 m. Reliée par
un funiculaire à Sierre (Ligne Simplon)
Station climatérique la plus ensoleillée de la Suisse

CURHAUS & CLINIQUE VICTORIA

Méd. en chef : **Dr F.-L. de Muralt.**

Maladies des voies respiratoires et tuberculose sous toutes ses formes. — Maison
confortable. — Prix modérés. — Prospectus franco. — Dir. : **E. Nantermod.**

REVUE DES LIVRES

TRAITÉ DE MÉTAPHYSIQUE, par *Charles Richet*. 1 vol. grand in-8°. Librairie
Alcan, Paris. — QUAND LA LUMIÈRE FUT.. Tome 1^{er}, par *Louis Maillard*.
1 vol. illustré, grand in-8°. Les presses universitaires de France, Paris, et
l'édition de la Concorde, Lausanne. — JOUVENCE OU LA CHIMÈRE, roman
par *Jacques Chenevière*. 1 vol. in-16. Bernard Grasset, Paris. — LES REPAIRES
DE L'ÎLE AZURINE, par *Boisuyon-Dorsenne*. 1 vol. in-16. Collection littéraire
des Romans d'aventures. Editions Crès, Paris. — LES MORTS QUI PARLENT,
par *E. M. de Vogüé*. 1 vol. in-16. Bibliothèque Plon, Paris. — LE SANG DE

ATELIERS DE CONSTRUCTIONS MÉCANIQUES DE VEVEY, S.-A.

Téléphone n° 69.

VEVEY (SUISSE)

Adr. télégr. : *Fonderie*

Collecteur en tôle de 2700 mm. de diamètre.

Persil

donne au linge une blancheur éclatante,
remplace le blanchis-
sage au pré'

COMPTOIR D'ESCOMPTE DE GENEVE

Fondé en 1855

Capital et Réserves : Fr. 51 000 000

Siège social : 2, RUE de la CONFÉDÉRATION, GENÈVE

BALE - LAUSANNE - ZURICH - FRIBOURG
NEUCHÂTEL - VEVEY - LEYSIN

**Toutes opérations de Banque aux conditions
les meilleures.**

OTARIAT - BUREAU TECHNIQUE

A. MERCIER

Notaire, géomètre officiel

Place de la Gare, 2 **RENENS** Téléphone 84.99

Abornements. — Levée de plans. — Remaniements parcellaires. — Drainages.
Projets de routes, chemins. — Adductions d'eau. — Nivellements. — Expertises, etc.

REVUE DES LIVRES (*suite*).

TON FRÈRE CRIE, par *Inga Nalbandian*. 1 vol. in-8°. Edition Atar, Genève. —
LE COMTE D'AEREHNTAL ET LA POLITIQUE DE VIOLENCE, par *Olof Hoyer*.
1 vol. in-16. Librairie Plon, Paris.

A tout seigneur, tout honneur. Le nom de M. Charles Richet est si considérable que la décence la plus élémentaire commande de commencer par lui cette revue bibliographique. Aussi bien attendait-on avec quelque impatience le fruit d'un formidable labeur poursuivi pendant de longues années avec une ténacité et une confiance dignes d'être citées en exemple. Car le distingué professeur de l'Université de Paris a été l'un des premiers savants en France qui aient abordé la prévention et avec le seul souci de l'objectivité scientifique le domaine

BANQUE FÉDÉRALE

S. A.

LAUSANNE

Capital et Réserves Fr. 65.200.000

Toutes opérations de Banque
de Bourse et de Change

„Mercure“

La plus grande maison suisse de

Cafés, Thés et Chocolats

Autres spécialités :

Confitures, Conserves, Biscuits, Bonbons, etc.

Expéditions au dehors par toutes les succursales et par La Centrale,
à Berne, 8, rue de Laupen.

Antigoitreux Jurassien le « Strumasan »

seule friction efficace inoffensive pour la guérison rapide

DU GOITRE ET DES GLANDES

Prix : 1 flacon, 5 fr. ; demi flacon, 3 fr.

Succès garanti, même dans les cas les plus opiniâtres.

Dépôt : Pharmacie du Jura, BIENNE, place du Jura.

Prompte expédition au dehors.

Pour reprendre rapidement les forces demandez le merveilleux fortifiant tonique

Marque **Régénérateur Royal** Marque
déposée déposée

à base de jaunes d'œufs frais et d'extrait de viande associés à des toniques puissants.

Son assimilation parfaite fait reprendre rapidement le poids et les forces, comme le prouvent de nombreuses attestations. S'emploie pour adultes et pour enfants.

Spécialement recommandé dans les cas de Faiblesse Générale, Manque d'appétit, Mauvaises digestions, Mœurs de tête. Pour guérir rapidement l'Anémie Chlorose, Neurasthénie et toutes maladies causées par le surmenage physique et mental prendre le

Régénérateur R O Y A L Ferrugineux

En vente à Martigny à la PHARMACIE MORAND — Expéditions par retour du courrier
La Grande bouteille 8 fr. — La Grande ferrugineuse 9 fr.

La TISANE DORIS (marque brevetée) nouvelle découverte, guérit radicalement le

RHUMATISMES

Goutte et maladies de la peau, Sciatiques,
impuretés du sang.

Prix du paquet pour une cure d'un mois : Fr. 4.50. La cure complète de 3 paquets : Fr. 13.— Nombreuses attestations de guérisons.

H. ZINTGRAFF, pharmacien-chimiste, St-Blaise. Expédition rapide par poste.

REVUE DES LIVRES (*Suite.*)

mystérieux que l'on désignait naguère sous le nom vague et nébuleux de « sciences occultes ». Et sa place se trouve tout à côté de William Crookes et de Frédéric Myers, ses premiers maîtres, qui furent aussi ses amis, et qui, bravant des hostilités diverses et multipliées, tracèrent les linéaments de cette discipline nouvelle, la métapsychique.

Un nom heureusement choisi, suffisamment vaste pour embrasser les secteurs déjà explorés et les secteurs encore en friche, suffisamment précis pour situer exactement au regard de l'esprit les phénomènes considérés avec les spéculations dont ils fournissent la matière. Qu'on ne s'y trompe pas, en effet : le titre de ce gros volume *Traité de métapsychique* constitue à lui seul une déclaration de principe. Ce titre est un drapeau sous la protection duquel toute une série de faits, connus pour la plupart de toute antiquité, mais altérés, déformés par l'imagination ou la crédulité populaire, a pénétré définitivement dans le territoire si jalousement défendu par les soldats aux gages de la science « officielle ». La



*Impressions
en toutes Langues
anciennes et modernes*

Imprimeries Réunies S.A.

Téléphone 83 91 Lausanne Av. de la Gare. 23

UNIVERSITÉ DE LAUSANNE

Ecole des hautes études commerciales. Licence et doctorat ès sciences commerciales (6 subdivisions : 1. Banque et commerce. 2. Administration générale. 3. Transports. 4. Douanes. 5. Assurances. 6. Sciences consulaires) et diplôme d'expert-comptable.

Pour de plus amples renseignements, s'adresser au Directeur de l'école, L. MORF, professeur.

Ecole des sciences sociales. Licence et doctorat ès sciences sociales (4 subdivisions : 1. Sciences sociales. 2. Sciences politiques. 3. Sciences pédagogiques. 4. Sciences consulaires).

Pour de plus amples renseignements, s'adresser au Directeur de l'école, M. MILLIoud, professeur.

Programme et règlements sont envoyés, sur demande, par la chancellerie de l'Université.

Longines

7 Grands Prix

Montres de poche et montres-bracelets
minces, extra-minces, ultra-minces.

Solides - Élégantes
Précises

Chez les bons horlogers.



REVUE DES LIVRES (*Suite*).

parution du *Traité* signifie donc une date mémorable dans l'histoire des sciences de l'esprit humain.

Ce n'est pas à dire que son auteur ait prétendu dégager des phénomènes enregistrés une théorie générale même incomplète. Il sait trop bien la fragilité de celles qui ont été proposées jusqu'ici par les spirites et les théosophes. Il sait encore qu'aussi longtemps que les faits seront contestés, le seul devoir reste de les contrôler et de les faire accepter aux savants comme au public. Mais ces faits existent — je parle des faits authentiques — nombreux et probants. M. Richet les classe sous trois titres qui sont : 1^o La *cryptesthésie* (vulgairement *lucidité*), faculté de connaissance différente des facultés sensorielles ordinaires. 2^o La *télékinésie*, soit une action mécanique différente des forces mécaniques connues, s'exerçant sans contact sur des objets ou des personnes. 3^o L'*ectoplasme* (*matérialisation* des spirites), désignant la formation d'objets divers paraissant, le plus souvent, sortir du corps humain et revêtant l'apparence d'une réalité matérielle. (Voile, corps vivants, etc.)

« Voilà, résume le savant psycho-physiologiste, toute la métapsychique. Il



Sang de Bouleau

Sève de bouleau
des Alpes naturel
avec arnica.

Produit le plus parfait de nos jours

SOINS DE LA CHEVELURE Droits réservés 46 225

Spécifique sûr et rapide pour chute des cheveux, pellicules, cheveux gris, chevelure clairsemée, voire calvitie.

Plus de 2 000 attestations et commandes après premier essai pendant les 6 derniers mois.

[Flacons de fr. 2.50 et 3.50]

Crème de sang de bouleau pour cuir chevelu sec, pot de fr. 3 et 5. Shampoing de bouleau 30 c.

Savon de toilette aux herbes des Alpes, qualité extra fine, fr. 1

Vente : Centrale d'herbes des Alpes au St-Gothard, Faido.

Anglo Swiss Biscuit Co

Winterthour



RHUMATISMES

L'ANTALGINE guérit toutes les formes de rhumatismes, même les plus tenaces et les plus invétérés.

Prix du flacon de 120 pilules fr. 7.50, franco contre remboursement.

PHARMACIE DE L'ABBATIALE, PAYERNE

Brochure gratis sur demande.



BIOLEY, SORDET & C^o

AGENCE GÉNÉRALE POUR LA SUISSE
DE LA

MOTO-TROTTINETTE
“ SKOOTAMOTA ”

25 bis, Avenue du Mail — GENÈVE

Agence exclusive pour Genève,

des Motos HARLEY-DAVIDSON



MINIMAX



Le meilleur extincteur d'incendie portatif

Demandez prospectus Y 21

MINIMAX S. A. Seehofstrasse 4 ZURICH

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

me semble qu'aller jusque-là, c'est aller déjà très loin. Plus loin, ce n'est pas encore de la science. »

Evidemment, les amateurs de merveilleux seront déçus. Mais ce n'est pas à eux que s'adresse ce livre. Présenté sous une forme qui l'apparente aux traités classiques des sciences physiques ou naturelles, il entend précisément enlever aux phénomènes « occultes » le caractère surnaturel qui, pour la foule, constituait leur attrait principal. Le seul examen objectif de ces phénomènes, avec les considérations qu'il suggère, suscitera chez les esprits plus éclairés un intérêt passionné.

— Nous saluons avec un plaisir d'autant plus vif le bel ouvrage dû à la plume de M. Louis Maillard, professeur à la Faculté des Sciences de Lausanne, que nos universitaires ne nous gâtent point par une surabondance de production. Hâtons-nous donc d'enregistrer celle-ci ! Aussi bien, mérite-t-elle de rencontrer un accueil sympathique auprès du public cultivé d'en deçà et d'au delà du Jura.

Ceux qui cherchent du bon le meilleur devraient boire le :

THÉ PICCADILLY Brand

Etant empaqueté dans les pays d'origine, ces thés contiennent tout leur parfum original et sont garantis absolument purs.

CHINA Etiquette jaune (recommandé aux personnes délicates)	la livre, fr. 8.50
CEYLON Etiquette rouge (très aromatique)	la livre, fr. 7. —
INDIAN Etiquette bleue (fort et économique)	la livre, fr. 5.50

Dépositaires de la Suisse française de la Marque "Piccadilly" :

Paul Audétat, Boulevard Grancy, Lausanne.
J. Tochon, place des Philosophes, Genève.
MM. Robert Frères, La Chaux-de-Fonds.
Société Sédunoise de Consommation, Sion.
Giuseppe Carugo, Bellinzona.
Vve Duvernay, rue Plantamour, Genève.

B. Jung, rue Winkelried, Genève.
Société „La Ménagère“, Vevey.
E.-D. Primavesi, Lugano.
R. Bourquin, Tramelan.
A. Loup-Jordan & Cie, Fribourg.

Société "MERCURE" en toutes les succursales.

Représentant général pour la Suisse: **Musso & Cie, Zurich-Engel.**

JEANRENAUD & MARGOT

LAUSANNE, 15, Place St-François

CIGARES, CIGARETTES, TABACS, PIPES et ARTICLES pour FUMEURS
des meilleures marques.

Le plus grand assortiment. Envois à choix. Prompte expédition.

Maman

n'achète que les Zwiebacks hyg.,
Bretzels au sel, Leckerlis de Bâle,
Nouilles aux œufs et au lait

Singer de Bâle.



Spécialité :

Biscômes
de Berne

Confiserie-Pâtisserie

J. Hächler, Berne

13, Neuengasse, près de la Gare.



La
toute première place
au nouveau Concours chronométrique
de l'Observatoire de Neuchâtel en 1921,
C'EST LA MONTRE

ZENITH

QUI SE L'ADJUGE. Elle obtient :
LE PREMIER DES PRIX DE SÉRIE
entre fabricants pour les 6 meilleurs
chronomètres de poche et de bord.
et **17 PREMIERS PRIX** pour chro-
nomètres de poche et de bord.
1^{re} CLASSE



REVUE DES LIVRES (*Suite*).

Sous ce titre pittoresquement symbolique *Quand la lumière fut...*, le dit ouvrage constitue le type achevé de la vulgarisation intelligente. M. Louis Maillard est un excellent metteur au point. Il réunit en sa personne tous les dons requis par cet art difficile, appelé à un rôle social de plus en plus grand à mesure que se multiplient les « conquêtes » de la science.

C'est aussi un homme de goût : preuve en soit la présentation typographique du volume, judicieusement illustré, et dont la matière est disposée de façon à en faciliter l'assimilation. C'est enfin un esprit cultivé. J'entends par là que la spécialisation scientifique n'a point borné ses horizons, et qu'il ne souffre pas, à l'instar de certains, d'une hypertrophie locale au détriment de l'ensemble de l'organisme, si je puis ainsi dire. Rien chez lui du pédant indigeste ni de l'odieux bourreur de crâne. Il a la plume alerte et facile, l'esprit incisif, des idées nettes, et s'il vous conduit quelquefois à une allure un peu rapide — dame ! c'est que le voyage est long ! — vous n'avez cependant rien perdu des paysages traversés.

Je ne sais pas de spéculations plus passionnantes que les spéculations sur

FABRIQUE DE MEUBLES J. KELLER & C^{IE}

ZURICH

ST. PETERSTRASSE

BAHNHOFSTRASSE

Objets d'Art, Antiquités
Décoration d'Intérieurs

BRODERIES

DEPIERRE

LAUSANNE

Succursale à

MONTREUX

A la Ville de St-Gall

NOUVEAU TISSAGE DE SOIERIES

SOC.
ANONYME

ci-devant
EMILE SCHAERER & C^{IE}, ZURICH, TALSTR. 31

fabricque de *Tissus de soie unis et nouveautés*

Parfum

„ Illusion Drallé ”

(dans le Phare)

Gouttes de Fleurs sans alcool donnant
l'illusion parfaite de fleurs fraîchement
cueillies.

Un atome suffit. Naturel et exquis.

Violette, Muguet, Rose, Lilas,
Héliotrope, Orchidée,
Foin coupé, etc.

Nouveauté: Le „ Lys d'Or ”

En vente partout.

Agence générale pour la Suisse :

A. RACH

Winkelriedplatz

BALE



REVUE DES LIVRES (Suite).

l'âme et le monde écloses au cours de la longue histoire de l'humanité. Le livre de M. Maillard a rafraîchi des impressions éprouvées, voici vingt-cinq ans, à la lecture d'un ouvrage quasi-classique que je m'étonne de ne pas avoir vu mentionner dans un index bibliographique par ailleurs fort complet, les *Mythes, cultes et religions*, de A. Lang. Il a rouvert à mon esprit, non seulement les perspectives du ciel étoilé, mais encore des perspectives psychologiques infinies sur l'imagination des Anciens et des peuples non civilisés. Et il y a encore aujourd'hui quelque profit intellectuel à fréquenter les contemporains de Ramsès II, voire les naturels du Yucatan.

Quand la lumière fut... présente donc l'intérêt prodigieux d'une savante promenade à travers les cosmogonies qui virent le jour jusqu'à Ptolémée inclusive-ment. Il s'en dégage, en outre, une leçon de philosophie toujours utile à méditer : celle de la relativité de nos connaissances et de la limite même de la spéculation

UNION DE BANQUES SUISSES

1, PLACE ST-FRANÇOIS LAUSANNE PLACE ST-FRANÇOIS. 1

CAPITAL ET RÉSERVES : Fr. 86,000,000.—



DÉPOTS A VUE ET A TERME. ACHAT ET VENTE DE TITRES.
GESTION DE FORTUNES. AVANCES SUR TITRES.
ESCOMPTE. CHANGES.

Grand choix

pour Enfants, Dames, Messieurs

en Chaussures

de ville, de sport, du soir

François JATON

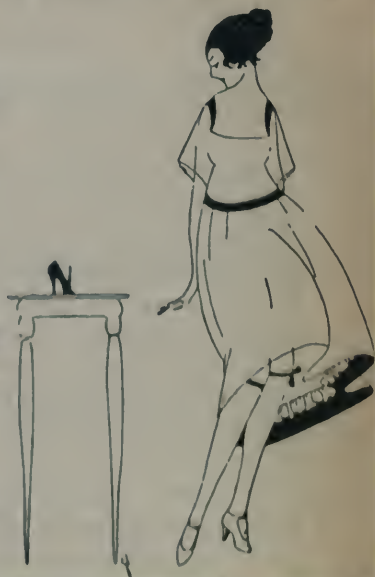
S. A.

Galerie St-François

Téléphone 31.95

Téléphone 31.95

LAUSANNE



Transports Internationaux GEORGES HELMINGER & C^{IE}

Téléphone
5527

BALE

Télégrammes :
Helminger

N'expédiez pas des marchandises sans avoir consulté notre bureau de tarifs.

Kurhaus Tarasp

près du Parc National Suisse

Basse Engadine (alt. 1200 m). Gare : **Schuls-Tarasp**.

Seul hôtel situé directement près des sources principales et ayant des bains minéraux dans la maison. La cure de bains et de boisson de Tarasp, bien plus efficace que celles de Karlsbad, Marienbad, Vichy etc., soutenue et favorisée par un climat alpestre extrêmement salubre est sans pareil dans ses effets et garantit absolument des résultats excellents. Faites un essai avec 1 caisse de 10/1 bouteilles « Source Lucius » à fr. 10.50 ou 15/2 bouteilles à fr. 12.— et vous serez convaincus. Prospectus par

Kurhaus Tarasp, 350 lits.

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

scientifique. Des savants contemporains tels que Henri Poincaré ou Einstein, des philosophes tels que Jules de Gaultier ¹, ont couvert de leur autorité, après Spencer et d'autres, cette impossibilité de pénétrer l'inconnaissable. Le distingué professeur d'astronomie de notre Université est trop bon philosophe pour nourrir des ambitions condamnées d'avance. Mais il sent vivement celles qui ne le sont point et, comme le marinier de Montaigne qu'il cite à propos, il entend « tenir toujours droit le timon..., car la vie est là qui veut être vécue et bien vécue. ».

— C'est à peu près la solution donnée à ce grave problème par les héros de *Jouvence ou la chimère*, le beau roman de M. Jacques Chenevière. Histoire

¹ Cf. en particulier *Le bovarysme*, édition du *Mercure de France*

Chez Georges Bridel & C^{ie}, éditeurs

6, Rue de la Louve, LAUSANNE
et chez tous les libraires.

Chrestomathie française

par Alexandre Vinet

Revue par Eugène Rambert et Paul Seippel.

Tome I^{er}

Littérature de l'enfance et de l'adolescence

30^{me} édition, entièrement refondue

1 volume in-8° cartonné, prix 8 fr.

Tome II

Littérature de la jeunesse

En préparation.

Poussettes Krauss

ZURICH, Stampfenbachstr. 46 / 48
Bahnhofquai 9
Catalogue gratuit.

Fabrique de Draps

(Aebi & Zinsli) à SENNWALD (Ct. de St-Gall)
*fournit à la clientèle privée d'excellentes étoffes pour Dames
et Messieurs, laine à tricoter et couvertures. Grosse baisse.
On accepte aussi des effets usagés de laine et de la laine de
moutons. :: :: :: :: Echantillons franco.*

HUG & C^o
BALE

Maison fondée en 1807



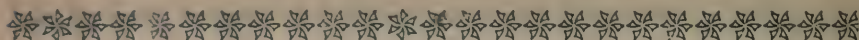
Tous les
Instruments
de Musique

Catalogue sur demande

REVUE DES LIVRES (*suite*).

étrange d'un homme et d'une femme qui ont bu à la fontaine miraculeuse et recommencent leur existence dans des conditions qu'a transformées l'expérience acquise. On retrouvera dans ce livre la subtilité d'analyse, les dons d'émotion et la hardiesse d'invention qui caractérisent l'auteur de *l'Ile déserte* et d'autres œuvres intéressantes.

— Aussi bien l'imagination des romanciers ne connaît-elle pas de limites. Preuve en soit ces *Repaires de l'Ile Azurine* qui exhalent certaine odeur cadavérique et riches en surprises extraordinaires. Les amateurs d'exotisme et d'aventures invraisemblables — sont-elles vraiment si invraisemblables que cela ? — en auront pour leur argent et retiendront ce nom de Boisvyon-Dorsenne qui leur était probablement aussi inconnu qu'à moi.



Véritables pains d'anis de Grandson

à 4 francs le kg.

Macarons extra fins

d'ancienne renommée, à 8 fr. le kg. Expéd. soignée partout dès 1 kg. franco p^r la Suisse

F. LEUENBERGER, fabricant, GRANDSON

Articles de Caoutchouc en tous genres *Caoutchouc Industriel*

A. BRUNNER & C^{ie}
SUCC. DE **FRÉD. BRUNNER**

• **BALE** •




CITROVIN

COMME VINAIGRE
RECOMMANDE PAR LES
MEDICINS



TUDOR & STAUDENMANN fabrique suisse de Citrovin Zofingue

Comptoir de bijouterie et d'orfèvrerie

Mme M. LASSUEUR (anc. Haldy), Lausanne, Rue de Bourg 7, au 1^{er}

GRAVURES - REPARATIONS



SANATORIUM DU LÉMAN

GLAND

MÉDECIN EN CHEF: D^r A. SCHRANZ

Hydrothérapie, Electrothérapie, Massage, Régime.

Médecine interne. Maladies nerveuses.

Convalescence. Repos.

Vaste parc. Situation superbe au bord du lac.

Confort

Ouvert toute l'année.

Prix modérés.

Le plus puissant **Dépuratif du Sang**, dont toute personne soucieuse de sa santé, devrait faire au moins deux cures par an, est certainement le

THÉ BÉGUIN

qui **guérit** : dartres, boutons, démangeaisons, eczêmas, etc.,

qui **fait disparaître** : constipation, vertiges, migraines, digestions difficiles, etc.

qui **parfait la guérison** des ulcères, plaies, varices, jambes ouvertes, etc.,

qui **combat** avec succès les troubles de l'âge critique.

La boîte : fr. 2. — dans toutes les pharmacies.

Dépôt général et expéditions pour la Suisse :

PHARMACIES RÉUNIES, La Chaux-de-Fonds.

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

— Celui du vicomte E. M. de Vogüé l'est moins. La Bibliothèque Plon a eu la bonne idée de republier *Les morts qui parlent*, roman de la vie parlementaire, qui fit, lors de sa parution, un certain bruit. J'ai eu la curiosité de le parcourir. Il ne m'a pas paru très démodé, et je ne pense point qu'après la « guerre » les hommes et les mœurs en France soient très différents des mœurs et des hommes d'alors. J'entends dans la vie politique. C'est à Ferdinand Brunetière, dont il était le collaborateur et qui ne partageait pas toutes ses idées, que E. M. de Vogüé dédia son livre. Titre doublement symbolique que celui des *Morts qui parlent* !

— Ils parlent aussi et avec quelle dramatique éloquence dans l'in-octavo que vient de publier la librairie Atar, *Le sang de ton frère crie*, d'Inga Nalbaudian. Cri de détresse venu de cet Orient lointain sur lequel il semble que la malédiction de l'Eternel se soit appesantie pour l'éternité des siècles, comme elle s'était déjà appesantie sur le peuple d'Israël. Car la destinée du peuple arménien est presque aussi tragique. Et quelle amère ironie de le voir traqué, persécuté,

Société Anonyme
de
LAMINOIRS ET CABLERIE
Usines à **COSSONAY-GARE**
et **DORNACH**

Fonderie, laminoirs, tréfilerie de cuivre
laiton, bronze, aluminium et alliages de nickel.



Fabrication de fils et câbles
pour applications de l'électricité



Matériel divers pour installations électriques.



J. Véron, Grauer & C^{ie}

GENÈVE - BELLEGARDE - VALLORBE - LA CHAUX-DE-FONDS
PONTARLIER - DOMODOSSOLA - MORTEAU - MARSEILLE - LE HAVRE

TRANSPORTS INTERNATIONAUX
VOYAGES ET ASSURANCES

**Consommez les
produits
AU LAIT**

Guigoz

Lait pur de la Gruyère, en poudre,
phosphaté ou non;

Déjeuner au chocolat
complet;

Puddings complets au chocolat
ou au café;

Crèmes complètes au café
ou au chocolat.

Dégustation et démonstration dans notre magasin :
36 rue du Petit-Chêne, LAUSANNE

FABRIQUE DE REGISTRES V^{ve} X. KOST, LAUSANNE

— Maison Suisse fondée en 1875 —

SPÉCIALITÉ : Registres à dos élastiques pour tous systèmes.

Registres à feuilles mobiles — Cartes comptabilité. — Dossiers pour classements verticaux

REVUE DES LIVRES (*Suite*).

décimé comme il ne le fut jamais. à une époque où nous nous glorifions des progrès de notre civilisation ! Idéalisme christianisme, simple solidarité humaine : serait-ce que nous assistions, muets, impuissants, ou devenus indifférents par lassitude, à la banqueroute de tout ce qui fait la beauté morale des sociétés ?

Il était bon que les douloureuses « scènes de la tragédie arménienne » de M^{me} Inga Nalbandian vinssent raviver des sympathies qui furent naguère plus chaleureuses et un intérêt plus agissant.

— Signalons enfin, sans pouvoir y insister comme elle le mériterait, la très consciencieuse étude consacrée au Comte d'Aerenthal, par M. Olof Hoyert Réquisitoire serré, mais impartial, contre l'homme néfaste que l'histoire considérera de plus en plus comme le principal personnage responsable de l'orientation impérialiste sans scrupule de la politique austro-hongroise, laquelle aboutit à la retentissante faillite que l'on sait. Le Comte d'Aerenthal était mort le 17 février 1912. Deux ans et demi plus tard éclatait la plus formidable conflagration de l'histoire!

R. F.

ELECTRO-MATÉRIEL

Zürich I ::

Téléphone : SELNAU 48. 01
Ad. télégr. : KILOWATT



Matériel complet

d'installation

électrique :

Lumière

Force

Téléphone

Sonnerie



Magasins de vente:

ZÜRICH :

Löwenstrasse, 30.

LAUSANNE :

Avenue du Tribunal Fédéral, 9

BERNE :

Monbijoustrasse, 22

ST-GALL :

Katharinengasse, 22

